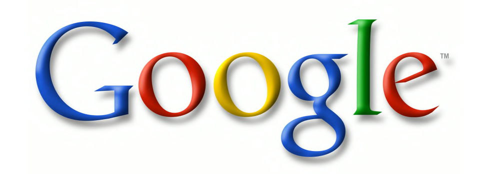


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

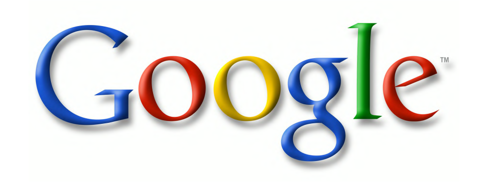
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

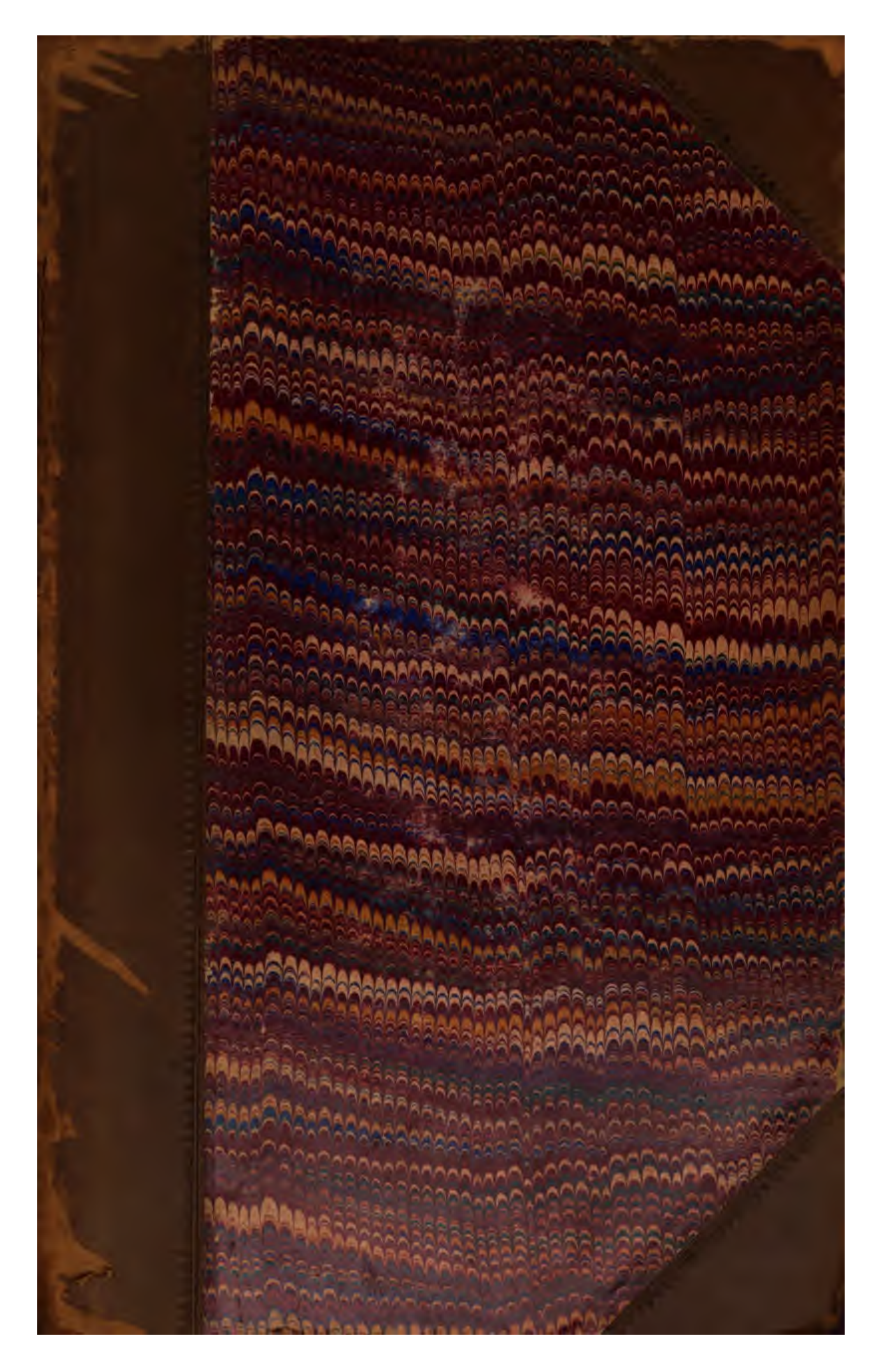
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





W.H.W. Bicknell 1927

COURS COMPLET
D'ART ET D'HISTOIRE
MILITAIRES.

Impr. de Cosse et G.-Laguionie, r. Christine, 2.

COURS COMPLET

D'ART ET D'HISTOIRE

MILITAIRES,

A L'USAGE

DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE ROYALE SPÉCIALE MILITAIRE;

PAR J. ROCQUANCOURT,

Chef d'escadron au corps royal d'État-Major, directeur des études de ladite École, ancien élève de l'École Polytechnique, et ancien capitaine du Génie, membre associé de l'Académie de Caen.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRE DE GAULTIER-LAGUIONIE

(Maison ANSELIN)

Rue et Passage Dauphine, 36.

1837

62161

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'ART ET D'HISTOIRE

MILITAIRES.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON. — LOUIS-PHILIPPE.

§ I. Retour aux formes monarchiques. — Avénement de Napoléon au trône. —Esprit public.—Situation politique de la France.—Dispositions hostiles des cabinets étrangers.—Organisation toute militaire de l'empire français. —Camp de Boulogne.— Nouveaux perfectionnements.— Formidable attitude de l'armée. — § II. Suite de l'histoire des différentes armes. — Difficulté de l'écrire. — Histoire de l'infanterie sous Napoléon.— Organisation de 1808. — Accroissement du nombre des régiments. — Cohortes départementales. — Réductions opérées par la restauration. — Légions départementales. — Nouvelle organisation régimentaire. — § III. Cavalerie sous Napoléon et pendant la restauration. — Nouvelle et plus grande influence de cette arme. — Réapparition de la lance. — Accroissement de la cavalerie légère. — § IV. Artillerie. — Immense accroissement de cette arme. — Nouveaux calibres de campagne. — Comité. — Nouvelle organisation et nouveau système sous la restauration. — Génie; une partie du service de l'état-major lui est attribué. — Les siéges d'Espagne le rappellent à sa destination naturelle. — Les bataillons de sapeurs et de mineurs sont réunis en régiments sous la restauration. — Ingénieurs-géographes. — Créations diverses. — § V. Garde impériale. — Son accrois-

sement; sa division en vieille et jeune garde; son organisation en 1813.— Garde d'honneur. — Garde royale; sa composition; son licenciement.— § VI. Dépôt de la guerre. — Etat-major; son utilité; son influence dans les opérations. — Corps royal d'état-major; sa création et ses organisations diverses.— Organisation active des armées de Napoléon.— Personnel de son quartier-général. — Mesures et précautions de Napoléon avant, pendant et après ses batailles. — Causes ordinaires de ses succès. — Influence de ses campagnes sur les progrès de la stratégie.

§ I.

Fort de sa volonté puissante et d'un nom qui dès lors remplissait le monde, fort de l'affection de l'armée, plus encore que de l'assentiment général, Bonaparte avait relevé le trône et fondé, sur les débris de la république, une autorité sans limites et sans frein. Opéré progressivement au sein d'une société avide de repos et d'ordre, le retour aux anciennes formes éprouva peu d'obstacles et produisit peu d'impression. L'ascendant du consul avait façonné à l'obéissance les champions de la liberté : vaincus et hors de lice depuis les journées de brumaire, ils ne songeaient plus qu'à faire servir à leurs intérêts privés l'influence et le crédit qui leur restaient encore. Pour calmer, chez les uns, un reste de mauvaise humeur, pour fortifier, chez les autres, une affection encore douteuse, l'empereur leur présenta sous divers noms, l'antidote enivrant des dignités; car bientôt il ressuscita la noblesse et la plupart des anciens titres.

De leur côté, beaucoup des victimes de la terreur, que consolaient à demi cette métamorphose inespérée, vinrent grossir le cortége du maître, et servir comme de types et de modèles aux nouveaux courtisans. Longtemps en butte à d'affreuses persécutions, le clergé avait trouvé dans le consul une protection qui lui garantissait les bonnes grâces de l'empereur. Aussi cet ordre, dans la certitude de re-

trouver avec la monarchie une partie de l'influence et des égards qu'il avait perdus, montrait-il une docilité proportionnée à ses espérances. La nation accueillit cette nouvelle révolution, parce que la monarchie était, comme elle sera longtemps encore pour la France et pour les autres sociétés européennes, la plus sûre garantie du repos et de la prospérité.

A ne juger que de l'ordre qui régnait au dedans, la révolution semblait close; mais il restait à opérer la réconciliation des Français avec l'étranger, et cette réconciliation ne pouvait être l'ouvrage immédiat de la diplomatie, tant étaient nombreux et divergents les intérêts à concilier, tant étaient profondes et envenimées les haines à éteindre. C'est en vain que pour donner des gages aux rois contre les souvenirs de la république, Napoléon fit revivre, avec le calendrier grégorien, les antiques noms des jours et des mois; c'est en vain que, dans ses rapports avec eux ou avec leurs représentants, il rétablit les formes courtoises et l'étiquette surannée des temps passés.

Depuis la rupture du traité d'Amiens, on faisait, sur les côtes de l'Océan, du Texel à Brest, des préparatifs pour une descente en Angleterre; mais cette puissance ne se laissait point imposer, et bien loin que ces préparatifs dussent amener un rapprochement, ils ne pouvaient qu'aiguiser sa haine contre la France. L'Autriche, que tant de revers n'avaient point épuisée, s'apprêtait silencieusement à recommencer la guerre. Le jeune empereur de Russie aspirait à étendre son influence en Europe, et à effacer, dans une nouvelle campagne, les défaites de Zurich et de Bergen. Dans de telles dispositions, ces puissances ne pouvaient que prêter l'oreille aux instances de l'Angleterre; aussi les verrons-nous former avec elle une troisième coalition à laquelle accédera la Suède. S'il n'entrait pas dans

la politique du roi de Prusse de faire partie de cette nouvelle ligue, l'antipathie qu'il partageait avec les autres princes pour la révolution et pour l'empereur qui la représentait tout entière, le tenait éloigné de la France et lui dictait d'attendre les événements. Les derniers traités avaient détruit toute l'économie de la vieille politique européenne : toutes les passions restaient soulevées, toutes les bornes franchies, toutes les limites déplacées. Que pouvait-il naître de ce bouleversement et de l'organisation toute militaire de l'empire français, sinon de nouvelles et effroyables tempêtes ?

A tant de motifs déjà si contraires au maintien de la paix, s'en joignaient une foule d'autres nés de la passion de Napoléon pour la guerre : passion qu'il prétendait justifier aux autres, et peut-être à lui-même, en montrant la révolution française *incompatible avec les préjugés sur lesquels roule le monde depuis la chute de l'empire d'occident.* « Sa mission, disait-il, nous citons ici le général Foy, « n'était pas seulement de gouverner la France, mais « de lui soumettre le monde, sans quoi le monde l'aurait « anéantie. Partant de cette supposition gratuite, il organisa l'empire pour la guerre, et pour la guerre éternelle. « Ce ne fut pas pour acquérir le droit d'être un prince absolu qu'il combattit sous toutes les latitudes : rien ne « l'empêchait de le devenir à moins de frais. Au contraire, « il fonda le despotisme pour créer, vivifier, et toujours « renouveler les éléments des combats. »

Le camp de Boulogne et les autres stations de l'armée sur les côtes de la Manche, devinrent comme autant de grandes écoles de la guerre où l'empereur enseignait lui-même à ses généraux. L'amour de la liberté avait enfanté des merveilles, mais les temps qui s'ouvraient demandaient de nouveaux mobiles et de nouveaux moyens d'émulation.

Un aussi grand maître ne s'y méprit pas, et convaincu que les succès ne sont pas moins dans la conformité des sentiments, que dans l'emploi méthodique des forces; il refit en même temps l'éducation morale des troupes et leur instruction militaire. La multiplicité des armées de la république, l'influence des chefs, la diversité des situations et des événements, avaient introduit dans les corps, à travers la valeur et le patriotisme commun à tous, des nuances d'opinions distinctes, surtout parmi les officiers. Les récompenses accordées aux uns, les promesses faites aux autres, l'avenir présenté à tous sous les plus séduisantes couleurs, effacèrent en peu de temps jusqu'à la moindre de ces nuances.

Il y avait un demi-siècle environ que les éléments de la tactique moderne avaient été fixés dans les camps prussiens; Napoléon ne trouva rien d'essentiel à y changer, mais il en étendit l'application à des circonstances nouvelles. L'ordre en colonne acquit un nouveau crédit; on en outra même quelquefois les proportions; c'est au point que dans les derniers temps, à Albuera, à la Moscowa, à Waterloo, on en forma de douze bataillons déployés l'un derrière l'autre. Mais ce ne furent toutefois que des exceptions qui ne détruisirent pas la préférence que l'on continua d'accorder à la colonne d'une division de front, et surtout à la colonne centrale de l'ordonnance. On fit front et l'on combattit par le troisième rang; le carré devint une formation de règle, non moins employée dans l'offensive que dans la défensive. On adopta contre la cavalerie le feu successif par rang. Les troupes furent exercées à remuer de la terre : elles élevèrent des fortifications ou creusèrent des ports. Une louable émulation, qu'entretenait la présence de l'empereur, portait les colonels à se surpasser les uns les autres dans l'instruction et la tenue de leurs

régiments. Les grands simulacres de guerre de Boulogne éclipsèrent les camps et les exercices prussiens.

A l'expérience qu'ils avaient de la guerre, les généraux ajoutèrent la science des grandes manœuvres qu'ils ne possédaient qu'imparfaitement; on les vit introduire dans les mouvements des brigades, des divisions et même des corps d'armée, une précision que l'on ne trouvait auparavant que dans les manœuvres du bataillon. Des camps, où, comme à Boulogne, l'ennemi, sans être à craindre, n'est cependant point éloigné, sont pour les troupes, et surtout pour les chefs, une école par excellence, plus favorable peut-être au perfectionnement des méthodes et aux progrès de l'instruction que la guerre même.

L'organisation générale des armées reçut, dans cette circonstance, une modification importante à signaler. Les divisions, au lieu de rester composées, comme elles l'avaient été sous la république, de troupes de toutes armes, ne le furent plus que de troupes de la même arme, infanterie ou cavalerie; en conservant néanmoins, pour accessoire, une batterie d'artillerie à pied ou à cheval, selon leur nature (1). La réunion de plusieurs divisions forma, sous le nom de *corps d'armée*, une fraction nouvelle des grandes armées, dont le commandement fut confié aux maréchaux d'empire (2), ou à des lieutenants généraux de choix. Les divisions d'infanterie et de cavalerie se combinaient dans des proportions variables pour former les corps d'armée; mais il y eut telles campagnes où l'on vit des

(1) Voy. 15e leçon, § IV.

(2) La dignité de maréchal, qui avait disparu avec les formes monarchiques, ne pouvait manquer de reparaître avec elles. C'était bien le moins, d'un autre côté, qu'en se faisant empereur, le général de l'armée d'Italie élevât à la plus haute position militaire qu'un souverain puisse accorder, ceux qui, hier encore, étaient ses égaux.

corps d'armée entièrement composés de cavalerie. Cette extension donnée à un système d'ailleurs excellent, a fait perdre des à-propos audacieux et décisifs; tantôt, parce que le terrain ne s'est pas prêté au déploiement de plusieurs milliers de chevaux; tantôt, parce qu'une rivalité funeste a empêché les deux armes de s'entr'aider. En compensation de ces deux inconvénients, on réunissait plusieurs avantages, et notamment celui de fournir contre les lignes non entamées d'infanterie et de cavalerie de l'adversaire, des charges qui pouvaient décider d'une bataille (1).

On citera à jamais ce repos de l'armée française, entre deux périodes également glorieuses, comme le plus beau moment de son existence. Riche des plus brillants souvenirs, forte par la trempe et le moral de ses éléments, non moins que par son organisation, son savoir et son expérience; intelligente et puissante par les talens et le bon esprit des officiers, commandée par le premier capitaine du monde, argent, vêtements, armes, munitions, rien ne lui manquait; car la volonté qui présidait à ses destinées était à la fois celle du général et du maître.

Les faits diront mieux que nos faibles éloges ce que fut cette armée, à qui suffirent deux mois d'hiver pour conquérir l'Allemagne méridionale, s'emparer de Vienne, et détruire, à Austerlitz, les forces combinées de l'Autriche et de la Russie. Mais le temps de reproduire ces glorieux événements n'est point encore arrivé, et nous devons auparavant terminer l'histoire des différentes armes.

§ II.

Celui qui, à l'imitation de Daniel, se proposerait de descendre dans toutes les particularités de l'histoire des

(1) Voy. plus loin la description de celle d'Eylau.

milices sous Napoléon, entreprendrait une tâche aussi pénible que fastidieuse. A la difficulté d'en rassembler les matériaux, se joindrait celle d'en apprécier la valeur et l'exactitude, à une époque où les besoins de la guerre provoquaient chaque jour de nouvelles mesures et de nouveaux changements.

Quel parti prendre au milieu d'un dédale d'ordonnances souveraines et de décisions ministérielles, presque aussitôt rapportées que rendues, souvent en contradiction les unes avec les autres? Comment en justifier les motifs et en découvrir l'urgence? Comment ne pas confondre des dispositions ayant encore vigueur, avec d'autres qui n'en ont plus ou qui n'en eurent jamais? Et notez que des lacunes se rencontreront au milieu d'une surabondance de matériaux sans intérêt.

Mais si les grandes crises, au milieu desquelles vécut l'armée sous Napoléon, furent la cause principale de cette fluctuation continuelle de la législation militaire, elles ne furent pas la seule; car, même en temps de paix, il est de la destinée des constitutions militaires de varier sans cesse, tantôt par une cause, et tantôt par une autre : aujourd'hui, ce sera une nouvelle découverte dans les arts; demain, un changement dans le gouvernement, ou simplement dans le ministère. Le malheur est que le caprice préside plus souvent que la réflexion à ces changements. Il est résulté de ce manque de fixité que l'armée n'a pu être dotée d'un code qui lui serait si nécessaire, ne fût-ce que pour mettre un frein à la fureur des innovations.

Ce code, Napoléon en avait prescrit la rédaction et fait poser les bases; mais telles sont les difficultés dont est hérissée la matière qu'elle est restée à mettre en œuvre. Les étrangers, à cet égard, ne sont pas plus avancés que nous; et sans doute que les mêmes difficultés les arrêtent, ou qu'ils

attendent que nous ayons pris l'initiative pour s'approprier, comme ils l'ont fait tant de fois, le fruit de nos réflexions et de nos travaux.

Pour nous, qui n'avons à envisager que quelques-unes des sommités de ce vaste domaine de la législation militaire, la tâche est plus facile et moins aride : nous allons l'entreprendre, en nous occupant d'abord de l'infanterie.

L'histoire de cette arme, sous Napoléon, ne présente rien d'essentiel à noter jusqu'en 1808 ; mais on trouve, à la date du 18 février de la même année, un décret qui apporta, dans la composition des régiments, diverses modifications importantes à indiquer.

En abandonnant la dénomination récente de demi-brigade, pour reprendre l'ancien nom de régiment, les corps de l'une et de l'autre infanterie n'avaient subi aucune altération dans les formes de leur existence ; mais le décret dont il s'agit porta de trois à cinq le nombre des bataillons. Les quatre premiers furent dits *bataillons de guerre*, et le cinquième *bataillon de dépôt.*

Chaque bataillon de guerre, commandé par un chef de bataillon, secondé hors ligne par un adjudant-major et deux adjudans sous-officiers, était formé de six compagnies : une de grenadiers ou carabiniers, une de voltigeurs et quatre de fusiliers ou chasseurs ; elles étaient toutes d'égale force, et de cent quarante hommes, officiers compris.

Un capitaine commandait, sous les ordres du major, le bataillon de dépôt, qui n'avait que quatre compagnies.

L'état-major se composait ainsi qu'il suit :

1 Colonel.	1 Officier payeur.
1 Major.	1 Porte-aigle (officier).
4 Chefs de bataillon.	1 Chirurgien-major.
5 Adjudants-majors.	1 Aide-chirurgien.
1 Quartier-maître trésorier.	5 Sous-aides.

10 Adjudants sous-officiers.	1 Caporal-tambour.
2 Porte-aigles (sous-officiers).	8 Musiciens.
1 Tambour-major.	4 Maîtres-ouvriers.

Ce qui élevait la force totale d'un régiment à trois mille neuf cent soixante-dix hommes, dont cent huit officiers.

Il y avait dans chaque régiment huit capitaines de première classe, dix de seconde, et autant de troisième. Moitié des lieutenants étaient de première classe, moitié de seconde.

L'ancienneté désignait les capitaines de première classe.

Le colonel choisissait les capitaines de grenadiers, lesquels étaient de première classe, quelle que fût leur ancienneté.

Chaque régiment avait une aigle pour enseigne : elle était portée par un lieutenant ou un sous-lieutenant, comptant au moins dix ans de service, ou ayant fait les campagnes d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland.

Deux braves, choisis parmi les anciens soldats non lettrés, qui, pour cette raison, ne pouvaient obtenir d'avancement, ayant au moins dix ans de service, l'un avec le titre de deuxième porte-aigle, et l'autre de troisième, flanquaient l'aigle à droite et à gauche. Les porte-aigles étaient nommés par l'empereur même, et ne pouvaient être destitués que par lui. Les deuxième et troisième porte-aigles devaient être armés de l'esponton et de deux pistolets placés dans un étui, sur la poitrine à gauche, à la manière des orientaux.

Chaque bataillon de guerre avait son enseigne particulière, portée par un sous-officier au choix du chef.

Il ne fut d'abord distribué d'aigles qu'aux seuls régiments de ligne.

Les grenadiers tenaient, comme de coutume, la droite du bataillon, et les voltigeurs, la gauche.

L'ordonnance était sur trois rangs ; mais on pouvait, par exception, la réduire à deux, ainsi qu'il arriva dans les derniers temps.

Le décret annonçait l'intention de détacher au besoin les grenadiers et les voltigeurs, comme déjà ils l'avaient été en 1805, et comme ils le furent encore pour la campagne de 1809, où ils formèrent une division d'élite, sous les ordres du général Oudinot.

Il était prescrit de manœuvrer et de défiler par division, quand les six compagnies étaient présentes au bataillon. En l'absence des grenadiers et voltigeurs, on agissait par peloton d'une compagnie.

Cette organisation prévalut pendant toute la durée du règne de Napoléon. Si, parfois, l'on s'en écarta, ce ne fut que par exception et pour y revenir ensuite. C'est ainsi que l'on vit certains régiments portés momentanément à six bataillons, et d'autres se dédoubler pour donner naissance à des régiments *bis*.

Les régiments furent pourvus de quelques bouches à feu, durant la campagne de Russie ; mais, dès l'année suivante, cette artillerie régimentaire avait disparu.

Pourquoi plus de bataillons et moins de compagnies par bataillon, que dans les organisations antérieures ? Avec des armées aussi nombreuses et aussi actives que celles de l'époque, on devait chercher à diminuer la longueur des colonnes, et de là, sans doute, l'usage de marcher et de manœuvrer par divisions : l'élargissement donné aux cadres était un moyen de hâter l'incorporation et l'instruction des produits de la conscription, et tout devait tendre à ce but, sous le règne de Napoléon. Mais seraient-ce là les seuls motifs d'une organisation qui, en réduisant à six le nombre des compagnies, cessait d'être aussi propre à toutes les circonstances de manœuvres, et notamment à la for-

mation si usuelle du carré? On doit encore y voir, ce nous semble, la double intention de donner plus d'importance au grade de capitaine, et de multiplier celui de chef de bataillon, qui, de nos jours, est l'objet de la convoitise des jeunes officiers. Cet échelon est en effet le premier où la carrière soit réellement ouverte, et duquel on puisse attendre, dans l'activité et dans la retraite, une existence supportable.

Nous signalerons encore, comme la suite et le complément nécessaire de cet agrandissement donné à l'émulation, la création d'un certain nombre de colonels et de majors en second. C'était retomber dans les abus et marcher vers une décadence plus ou moins prochaine; mais alors que le patriotisme avait cessé d'être un mobile, il fallait présenter un nouvel appas aux ambitions, et l'avancement est, dans les temps réguliers, le plus puissant de tous.

Quand, à la suite des premières campagnes de l'empire, nos vieilles bandes se trouvèrent épuisées, et alors que l'Espagne engloutissait annuellement des milliers de soldats, Napoléon, au moment d'entrer en Russie, chercha le moyen de revenir sur les classes antérieures de la conscription. Les produits de cette levée rétroactive, opérée sur des hommes de vingt-deux à vingt-six ans, devaient être un puissant renfort pour l'armée; mais la mesure demandait à être colorée aux yeux de la nation. Pour cela, il eut recours à une nouvelle organisation de la garde nationale. Fort de la sanction du sénat, dont la complaisance ne se démentit pas un instant, il partagea cette milice en trois catégories qui reçurent l'ancien nom de *bans*.

Le premier, composé des hommes échappés à la conscription, fut mis, sans plus tarder, à la disposition du ministre de la guerre.

C'était enlever à une foule de familles leur dernier es-

poir et leur unique soutien ; mais le caractère de la lutte ne comportait plus aucun ménagement : être ou ne pas être, telle était dès lors, entre l'empereur et ses adversaires, la question qu'allait soulever l'expédition de Russie.

Louis XIV, sur la fin de son règne, avait formé des régiments de ses milices, Napoléon en fit de même du premier ban de la garde nationale. Quatre-vingt-huit *cohortes* de ce premier ban furent appelées à faire la campagne de 1813. Ces cohortes étaient des bataillons de huit compagnies, dont six de fusiliers, une de dépôt et une d'artillerie. Cette dernière ne fut jamais complétement organisée. Les compagnies de fusiliers étaient, comme dans l'infanterie, de cent quarante hommes, officiers compris. Dès l'ouverture de la campagne, les cohortes furent réunies par trois ou par quatre, pour former des régiments (1), que leur organisation récente n'empêcha pas de se couvrir de gloire.

On vit aussi prendre une part fort active à cette campagne les quatre régiments d'artillerie de la marine. Ces vieux corps, que leur destination spéciale avait retenus jusqu'alors dans les ports ou à bord des vaisseaux, déployèrent, comme canonniers ou comme fantassins, une habileté et un courage au-dessus de tout éloge.

L'infanterie, après que ces nouveaux régiments eurent été créés, ne comptait pas moins de deux cents cadres (2) ; mais telle était leur faiblesse sur la fin de la campagne, que beaucoup avaient à peine six cents hommes au drapeau (3).

(1) Vingt-deux furent créées pour l'infanterie de ligne seulement (*Décret* du 12 janv. 1813).

(2) Voy. le tableau ci-après.

(3) Il n'y avait que ceux de quelques régiments, enfermés dans les places, qui ne fussent pas aussi dégarnis.

L'extension donnée aux frontières de l'empire par l'agglomération successive de la Hollande, du Hanovre et d'une partie de l'Italie, laissait un assez vaste champ à la conscription pour nourrir et entretenir ces nombreux régiments. Malheureusement, dès la fin de 1813, ces pays ayant secoué le joug, et la France se trouvant épuisée, il devint impossible de remplir tant de cadres dégarnis; ce fut néanmoins dans cet état qu'il nous fallut résister à l'invasion. Dans cette lutte inégale, nos généreux débris s'acquirent une nouvelle gloire, mais ils ne pouvaient que succomber, car à un contre dix, il n'est plus de succès possible avec les armes et la tactique modernes.

Indépendamment de ses alliés d'Italie et d'outre-Rhin, la France avait encore à sa solde des troupes de plusieurs nations, parmi lesquelles il convient de citer les Suisses. Ces étrangers, que la révolution avait chassés, reparurent parmi nous en vertu de la capitulation conclue entre leur république et l'empire français. Leur contingent, d'environ douze mille hommes, formait quatre régiments, ayant, par bataillon, une compagnie ou section d'artillerie. Ces quatre régiments, et deux autres encore que la Suisse avait fournis à la garde royale (1) pendant la restauration, ont été de nouveau congédiés par la révolution de juillet.

Des renseignements que nous avons sous les yeux, portent au-delà de 750,000 hommes l'effectif de notre infanterie en 1813. Elle consistait en 168 régiments et plusieurs corps, bataillons et compagnies; savoir :

Infanterie nationale.	120 régiments de ligne (36 numéros étaient vacants).
	32 d'infanterie légère (5 numéros étaient vacants).

(1) Voy. plus loin, §. V.

Troupes étrangères.	4 régiments suisses.
	1 ——— espagnol.
	6 ——— de Croates.
	1 ——— d'Illyrie.
	2 ——— étrangers.
	1 ——— dit de Latour-d'Auvergne.
	1 ——— d'Isenbourg.
	3 ——— portugais.
	4 ——— polonais.
	1 bataillon de Neufchâtel.
	1 ——— de déserteurs étrangers.
Troupes hors ligne. (1)	Bataillons coloniaux.
	Chasseurs de montagnes.
	Compagnies de réserve des départements.
	——— de pionniers.

Napoléon n'apporta aucun changement notable dans l'armement et l'équipement de l'infanterie, mais à l'issue de la campagne d'Austerlitz, il fit prendre, à la place de l'incommode chapeau, la coiffure plus militaire et plus économique du schakos; il prescrivit aussi une nouvelle coupe d'habits, qui, de fort longs qu'on les portait, devinrent des sortes de vestes. Il fut un instant question d'adopter le blanc, mais l'essai qu'on en fit ayant déplu aux soldats, le bleu fut conservé pour être successivement abandonné et repris sous la restauration.

Nous avons eu occasion de dire que Napoléon appelait l'infanterie l'arme des batailles; il n'en voulait que d'une seule espèce, parce que, comme il l'observait, la même est bonne à tout. Si l'on trouvait, de son temps comme encore aujourd'hui, un certain nombre de régiments d'infanterie légère, c'était moins pour établir une différence qui n'existe et ne saurait exister que dans des bagatelles, que pour respecter un usage déjà ancien, et d'ailleurs favorable à l'émulation.

Le conseil qu'on nous a donné d'abréger le plus possi-

(1) Nous n'avons pu nous en procurer les chiffres.

ble nos leçons, nous a décidé à pousser sans interruption jusqu'à la révolution de juillet nos résumés de l'histoire de l'art et des différentes armes.

La restauration introduisit dans la hiérarchie et dans la constitution de l'armée divers changements que nous nous abstiendrons d'indiquer, ou que nous n'indiquerons que sommairement. Elle ressuscita d'anciens corps et d'anciens titres, et supprima, au contraire, des créations plus récentes, telle que le ministère de l'administration de la guerre, et les charges de premier inspecteur général dans l'artillerie, le génie et la gendarmerie, etc. Elle donna aux majors de l'empire le nom de lieutenant-colonel, et rétablit, avec un grade et des attributions différentes, les majors de la création de Louvois. Elle s'entoura tout à la fois d'une brillante maison militaire et d'une nombreuse garde. Elle fit aussi revivre d'anciennes institutions honorifiques, pour les consacrer, concurremment avec les institutions nouvelles, à la récompense des services et des actions d'éclat. C'est ainsi qu'elle croyait devoir allier l'ancien régime avec le nouveau, en prenant exemple de Louis XIV et de Napoléon; mais il n'est pas besoin d'une plus longue digression, et nous allons poursuivre l'histoire de l'infanterie.

Le premier acte de la restauration relatif à cette arme, fut une ordonnance du 12 mai 1814, par laquelle les régiments furent remis sur l'ancien pied de trois bataillons. Elle en réduisait d'ailleurs considérablement le nombre, en appelant à concourir à la formation de chacun d'eux jusqu'à trois et quatre des anciens corps. Cette organisation donna quatre-vingt-dix régiments de ligne et quinze d'infanterie légère.

Les cent jours n'apportèrent que de légères modifications à cette ordonnance, mais elle fut abrogée de fait par

le licenciement de l'armée derrière la Loire, et la création presque immédiate des légions départementales.

Celles-ci, dont l'ordonnance d'organisation est du 3 août 1815, étaient composées d'un état-major, de deux bataillons d'infanterie de ligne, d'un bataillon de chasseurs à pied, de trois cadres de compagnies formant le dépôt.

On devait y ajouter une compagnie d'*éclaireurs* à cheval, qui ne fut jamais formée, et une compagnie d'artillerie qui ne tarda pas à être incorporée dans les régiments de cette arme.

Il n'est pas besoin de revenir sur ce que nous avons dit des inconvénients attachés aux corps mixtes, pour faire sentir le peu de consistance d'une semblable organisation; mais à une époque où la France, envahie, gémissait sous le poids de la tutelle d'alliés ombrageux et faciles à alarmer, il devenait impossible de faire plus; et peut-être que cette organisation, qu'on ne dut jamais considérer que comme provisoire, en fournissant des éléments et des noyaux à toutes les armes, était la plus propre à hâter, pour l'avenir, la formation d'une nouvelle force publique imposante.

Ce qui donne lieu de penser que la présence des alliés ne fut pas sans influence sur cette première réorganisation de l'armée à la suite de son licenciement, c'est que le territoire fut à peine évacué, que l'on songea à reprendre le système régimentaire. En 1820 (1), les légions furent

(1) Ordonnance du 23 octobre. Elle était précédée d'un rapport au Roi dans lequel le ministre s'exprimait ainsi : « Les avantages qu'on pouvait se « promettre de l'adoption du système légionnaire ont été recueillis et n'offrent « plus aujourd'hui que des inconvénients graves.... La différence du langage, « celle des habitudes physiques et morales, isolent trop les uns des autres les « corps actuels d'infanterie (les légions) et peuvent altérer l'harmonie qui doit « régner entre eux. A la guerre, ou dans les cas d'une expédition lointaine,

dissoutes pour former, d'une part, soixante régiments d'infanterie de ligne, et de l'autre, vingt régiments d'infanterie légère. On fit entrer de préférence, dans la formation de ces derniers, les légionnaires des pays montueux ou fourrés.

Les quarante premiers régiments de ligne furent constitués à trois bataillons. Les vingt derniers, et ceux d'infanterie légère, à deux seulement. Chaque bataillon était de huit compagnies, deux d'élite et six de fusiliers. La force totale de l'arme pouvait ainsi s'élever à cent cinquante mille hommes.

De cette époque à la révolution de juillet, il n'y eut de changements notables que la création du troisième bataillon des vingt derniers régiments, et celle de quatre nouveaux régiments de ligne (1). Laissant donc de côté les détails de moindre importance, nous passerons de suite à l'histoire de la cavalerie.

§ III.

Napoléon suivit, pour cette arme, l'usage antérieurement établi de la partager en grosse cavalerie, cavalerie mixte ou dragons, et cavalerie légère.

La grosse cavalerie se composait en 1807 (2) de deux régiments de carabiniers et de douze de cuirassiers, tous de même force et de même formation.

On comptait cinq escadrons par régiment, et deux compagnies de cent deux hommes chacune par escadron.

« un événement malheureux pouvait peser plus particulièrement sur la population militaire de quelques départements, et couvrir ainsi cette même population de deuil. »

(1) Ordonnance du 23 février 1823.

(2) Décrets du 31 août 1806 et du 10 mars 1807.

L'état-major se composait ainsi qu'il suit :

1 Colonel.
1 Major.
2 Chefs d'escadron.
2 Adjudants-majors.
1 Quartier-maître.
1 Chirurgien-major.
3 Aides ou sous-aides chirurgiens.
2 Adjudants sous-officiers.
1 Brigadier-trompette.
1 Artiste vétérinaire.
1 Maître tailleur.
1 Sellier.
1 Culottier.
1 Bottier.
1 Armurier-Éperonnier.

La force de chaque régiment de carabiniers et de cuirassiers était ainsi de mille quarante hommes, dont quarante-un officiers et neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sous-officiers et soldats.

Un décret du 24 décembre 1809 supprima les cinquièmes escadrons, excepté dans un régiment de création récente, le 13e de cuirassiers, qui conserva provisoirement cinq escadrons, chacun de trois cents hommes montés ; ce régiment, que la suppression opérée dans les autres avait augmenté au-delà de la proportion ordinaire, était regardé comme une sorte de grand dépôt de toute l'arme.

Ce fut par un décret du même jour que les deux régiments de carabiniers prirent le schako et la cuirasse qu'on leur voit encore aujourd'hui. On leur retira en même temps le fusil court du dragon, qui depuis long-temps leur avait été donné à la place de l'arme d'où ils tiraient leur nom.

Il existait en 1807 trente régiments de dragons, ayant le même état-major que ci-dessus, mais seulement quatre escadrons.

L'escadron était divisé en deux compagnies de cent vingt-huit hommes chacune. On trouvait dans cette arme et dans la cavalerie légère un sous-lieutenant de plus que dans la grosse cavalerie.

Il y avait ainsi par régiment quarante-trois officiers et mille un sous-officiers et soldats : quatre hommes de plus que dans la grosse cavalerie.

Plusieurs régiments de dragons, qui avaient été démontés pour l'expédition d'Angleterre, furent remis à cheval en 1806. Une mesure qui changeait ainsi la nature et la destination d'une partie de l'arme, porta à son organisation un préjudice dont elle se ressentit dans les campagnes suivantes. Toutefois, appelés à fournir presque à eux seuls la cavalerie des armées entretenues en Espagne, les dragons y rendirent des services qui en firent porter au-delà de quarante le nombre des régiments.

Plusieurs d'entre eux, il est vrai, ne tardèrent pas à être transformés en corps d'un genre de combattants que l'on ne voyait plus dans nos armées depuis deux siècles. Un décret du 15 juillet 1811 convertit en autant de régiments de *chevau-légers lanciers* neuf de ces régiments de dragons. N'est-il pas remarquable que, par une double méprise, on eût dédaigneusement rejeté la lance, qui sera à jamais l'arme par excellence de la cavalerie, tandis que l'on s'obstinait à conserver la pique à l'infanterie après l'invention du fusil et de la baïonnette.

Les lanciers polonais que Napoléon entretenait à son service, et que l'attaque récente du défilé de Somo-Sierra avait couverts de gloire, servirent de type et de motifs à la création des lanciers français.

La réputation que s'acquirent ces premiers régiments de lanciers, en détermina la création de plusieurs autres dans le cours des années suivantes; mais il était de leur commune destinée de disparaître sous la restauration.

En reprenant le tableau de la cavalerie en 1807, nous trouvons, pour la cavalerie légère, vingt-quatre régiments de chasseurs et dix de hussards, les uns et les autres de

même force et de même formation, à un seul homme près, que les régiments de dragons.

La totalité de la cavalerie présentait ainsi soixante-dix-huit cadres en 1807, et environ quatre-vingts mille hommes montés. Mais cette arme, sans cesse détruite et sans cesse renouvelée, ne retrouva jamais la consistance qu'elle avait aux époques antérieures.

Sous l'empire, les régiments de cavalerie, de quelque nature qu'ils soient, sont sensiblement de même force. Il n'en était pas ainsi sous la république : ceux de grosse cavalerie étaient moins forts; ceux de cavalerie légère, au contraire, l'étaient plus. Il faut chercher, ce nous semble, l'explication de cette anomalie dans la manière toute différente d'employer la cavalerie aux deux époques : dans l'une, la cavalerie légère est dispersée dans les divisions d'infanterie, et la grosse cavalerie, dont on ne sait encore tirer qu'un rare et médiocre parti, n'est formée qu'en petites masses ; dans la seconde, la cavalerie légère est rassemblée en divisions et corps d'armée, et Napoléon présente la grosse cavalerie en lignes formidables sur les champs de bataille. Avec ce dernier système, les énormes régiments de cavalerie légère de la république eussent formé des divisions peu maniables, et ceux de grosse cavalerie, au contraire, des divisions trop faibles. Ce général des généraux avait encore un second motif pour accroître ainsi, au détriment de la cavalerie légère, la force des régiments de grosse cavalerie, c'est qu'il voulait que ses réserves fussent aussi formidables que possible, et la grosse cavalerie en est le plus puissant élément.

Une école établie à Saint-Germain en 1809, sur le modèle de Saint-Cyr, complétait les vues de Napoléon sur la cavalerie. Cette école, d'où sortaient annuellement de cent cinquante à deux cents officiers, fut supprimée par ordon-

nance du 30 juillet 1814. Durant la restauration, l'école des Pages fournit, concurremment avec Saint Cyr, des officiers à l'armée. L'école de Saumur était dès-lors, comme elle est encore aujourd'hui, quoique établie sur des bases différentes, un grand gymnase où les jeunes officiers et sous-officiers étaient appelés à se perfectionner dans l'équitation et l'escrime à cheval.

La première restauration et les cent jours ne présentant rien d'important sur la cavalerie, nous passerons de suite à sa réorganisation en 1815.

Licenciée et réorganisée tout à la fois par ordonnance du 30 août, la cavalerie resta composée jusqu'en 1830 de quarante-huit régiments, savoir :

Deux de carabiniers (la création du 2e régiment est d'une date plus récente);
Six de cuirassiers;
Dix de dragons;
Vingt-quatre de chasseurs;
Six de hussards.

Chaque régiment devait être de quatre escadrons, mais cette disposition ne fut d'abord qu'imparfaitement exécutée. « La formation des escadrons de deux compagnies (1), « est-il dit dans l'ordonnance, ayant le désavantage de « diviser, pour la police, le service et l'administration, ce « qu'elle réunit pour manœuvrer, marcher et combattre, « l'escadron sera à l'avenir d'une seule compagnie. Cette « dernière dénomination et celle de *subdivision* cesseront « d'être en usage dans notre cavalerie, comme étrangères « à la formation à cheval, afin que la troupe soit dans son « organisation intérieure ce qu'elle est sur le terrain, et

(1) On se rappelle qu'elle était en vigueur depuis 1788.

« que les officiers et sous-officiers aient toujours les mêmes « subordonnés. »

Nous ne ferons aucune réflexion sur ce mode d'organisation, contre lequel se sont élevés des officiers d'un haut mérite; mais nous regarderons comme une mesure plutôt imposée par la jalousie de l'étranger, que dictée dans l'intérêt de l'armée, la suppression des régiments de lanciers. En effet, le passage suivant de l'ordonnance ne nous paraît rien moins que justifier cette suppression.

« L'institution des régiments de lanciers, continue-t- « elle, ne paraissant pas avoir été calculée sur la possibi- « lité de réunir en un petit nombre de corps, sans nuire « à la bonne composition des autres, tous les hommes et « les chevaux que leur agilité rend propres au service de « cette arme, *les comptes que nous nous sommes fait ren- « dre* (1) nous ayant donné lieu d'observer que l'emploi « de ce genre de cavalerie étant plus particulièrement « utile dans la poursuite, il est préférable de donner cet « avantage à un plus grand nombre de régiments, en leur « conservant en même temps tous ceux de leur constitu- « tion particulière, nous voulons qu'au lieu de régiments « de lanciers, le dernier escadron de chacun de nos régi- « ments de chasseurs soit armé de lances, et composé des « cavaliers les plus agiles et des chevaux les plus vites et « les plus maniables. »

« Cet escadron, qui ne paraîtra avec la lance qu'à che- « val, partagera toutes les espèces de services avec les « autres, dont il aura en outre l'armement. »

« Il n'aura aucune distinction ni de paie, ni de rang, ni « d'uniforme. »

(1) Quels comptes pouvait-on rendre des régiments de lanciers, si ce n'est qu'ils s'étaient immortalisés et que l'utilité en était reconnue dans toute l'Europe?

La même ordonnance supprima, avec plus de raison, les escadrons d'élite, comme énervant les corps en réunissant dans une seule de leurs fractions ce qu'ils avaient de meilleur en hommes, en chevaux et en effets.

L'état-major des régiments resta ce qu'il était sous l'empire, à cela près, qu'il y fut ajouté un major du grade de chef d'escadron.

Les régiments de grosse cavalerie portaient les noms des princes de la famille royale, et ceux de dragons et de cavalerie légère, les noms des départements où ils avaient été organisés.

§ IV.

Napoléon augmenta l'artillerie au point de présenter plusieurs centaines de bouches à feu sur les champs de bataille, et de porter au-delà de soixante mille hommes le personnel de l'arme. Dans ces myriades de canons, l'artillerie à cheval reprit, comme nous l'apprend le général Foy, sa destination naturelle. Attachée par batteries aux divisions de cavalerie, elle les protégeait contre les feux de l'ennemi, et préparait le succès de leurs charges. Il y eut telles batailles, à Wagram, à Lutzen, où l'on vit rassemblées en une seule batterie jusqu'à quatre-vingts bouches à feu. Ces grosses batteries, destinées à ouvrir les lignes opposées, étaient dirigées par les généraux de l'arme.

L'École polytechnique ne pouvant subvenir à l'entretien d'un personnel aussi nombreux, Saint-Cyr fut appelé à fournir aussi des officiers à l'artillerie. Parmi eux se trouvent aujourd'hui plusieurs officiers supérieurs et un grand nombre de capitaines distingués. Des circonstances que la France ne doit ni désirer ni craindre, nécessiteraient encore de sa part un développement de forces extraordinaires

et subit, que l'école militaire actuelle ne serait point en peine de concourir au recrutement des corps savants.

Ce personnel se composait, indépendamment des troupes de la garde, dont il sera parlé ci-après; savoir :

1° D'un état-major, à la tête duquel étaient un premier inspecteur-général, des généraux de division et de brigade.

2° De neuf régiments à pied (1);

3° De six régiments à cheval;

4° De neuf bataillons du train;

5° De deux bataillons de pontonniers;

6° D'un grand nombre de compagnies isolées: ouvriers, artificiers, canonniers sédentaires ou vétérans, etc.

Dans l'artillerie et dans le génie, les officiers généraux présents à Paris, et quelques officiers supérieurs désignés, étaient rassemblés en comité sous la présidence du premier inspecteur général, pour régler les destinées de l'arme; mais encore que l'empereur eût confiance dans ces comités, et qu'il se plût à controverser avec le président et les autres membres, l'influence et les attributions en étaient infiniment plus restreintes qu'elles ne l'ont été depuis la suppression du premier inspecteur général, et l'on doit dire encore, depuis les réglements ultérieurement adoptés (2) sur les attributions et les fonctions de ces comités.

Nous passerons sous silence les organisations insignifiantes et momentanées de la première restauration et des cent jours, pour arriver de suite aux ordonnances des 31 août et 22 septembre 1815, relatives à une nouvelle organisation de l'artillerie.

(1) Le 9e, créé à la réunion de la Hollande, était presque entièrement composé d'hommes de ce pays.

(2) Le 22 septembre 1815, pour l'artillerie.

De cette époque à l'introduction du système actuel, elle fut composée, savoir (1) :

1° D'un état-major comprenant huit lieutenants généraux, douze maréchaux de camp, trente-six colonels, vingt-quatre lieutenants colonels ; quatre-vingts chefs de bataillon ; quarante capitaines de première classe, autant de seconde, soixante en résidence fixe, cinquante élèves sous-lieutenants, et enfin d'un nombre suffisant d'employés militaires et civils, compris sous les dénominations de gardes, conducteurs, contrôleurs, réviseurs, etc., etc., tant pour les besoins du service actif, que pour celui des arsenaux, fonderies, manufactures, forges, écoles, directions territoriales, et autres dépôts et établissements;

2° De huit régiments d'artillerie à pied;

3° De quatre régiments à cheval;

4° De huit escadrons du train;

5° D'un bataillon de pontonniers;

6° De douze compagnies d'ouvriers et une d'artificiers.

La force totale du corps, d'après cette ordonnance, était d'environ douze mille hommes et deux mille quatre cents chevaux de selle et de trait.

Le système d'artillerie de Gribeauval, que l'on avait suivi sans déviation jusqu'en 1803, fut alors modifié quant aux bouches à feu de campagne. On allongea l'ancien obusier de six pouces, et l'on créa celui de vingt-quatre. Les canons furent d'ailleurs allégés et réduits aux seuls calibres de six et de douze. Mais ces changements, dans lesquels on découvre, outre l'intention d'utiliser les approvisionnements enlevés à l'ennemi (2), un nouveau pas vers une

(1) Il nous a paru inutile de parler de l'organisation, et des autres légers changements opérés durant cette période.

(2) Ces calibres se trouvent chez la plupart des puissances du nord.

plus grande mobilité, furent abandonnés à la chute de celui qui les avait introduits.

On en revint au système de Gribeauval, jusqu'à ce que le comité, prenant pour type l'artillerie anglaise, eût fait adopter un nouveau matériel, qui, sans différer absolument de l'ancien, s'en écarte néanmoins assez pour constituer un nouveau système.

Aujourd'hui, les canons de siége et de place sont de 24, 16 et 12; ceux de campagne, de 12 et de 8. Les obusiers de siége sont de huit pouces; ceux de campagne, de six pouces et de vingt-quatre. Ces deux derniers sont très allongés à l'imitation des licornes russes. Les mortiers sont à chambre conique et du calibre de douze, dix et huit pouces; les pierriers sont de quinze pouces. L'artillerie de montagne se compose d'un seul petit obusier de douze.

Les différences les plus caractéristiques entre le système de Gribeauval et celui du comité sont dans les affûts, dont la forme nouvelle permet de faire asseoir les canonniers sur les coffres, et de les transporter avec les pièces. De cette manière, les batteries à pied, qu'une allure un peu vive eût séparées de leurs servants, manœuvrent avec la même rapidité que les batteries à cheval. Les améliorations apportées dans cette partie essentielle du matériel donnent aux diverses parties de notre artillerie une uniformité et une mobilité qu'elles n'avait jamais eues, et qu'on ne trouve nulle part chez l'étranger. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces perfectionnements qui sont de l'objet spécial du cours d'artillerie; mais nous ajouterons qu'il n'est plus aucune combinaison de la stratégie ou de la tactique, si rapidement qu'elle doive être exécutée, dans laquelle l'artillerie moderne ne puisse suivre et même devancer les troupes.

Pour arriver à ce degré de mobilité, il était besoin de

simplifier les formes organiques du personnel, et de mettre sa constitution en harmonie avec les perfectionnements obtenus dans le matériel. C'est ce qu'opéra avec succès l'ordonnance du 5 août 1829.

Dans le rapport au roi servant de préambule à cette ordonnance, le ministre (1) insistait avec raison sur la nécessité de donner à toutes les parties du personnel une homogénéité quelles n'avaient pas. « Au lieu, disait-il, de former « un corps animé d'un même esprit, dirigé par des intérêts « identiques, le personnel de l'artillerie se compose de « deux parties distinctes qu'il faut réunir au moment de la « guerre, puisque leur coopération peut seule constituer le « service de cette arme en campagne. L'une de ces parties « est exclusivement chargée de l'exécution des bouches à « feu; c'est l'artillerie proprement dite : l'autre, sous la « dénomination de train d'artillerie, est uniquement pré- « posée à la conduite des pièces et de leurs munitions. Ces « deux classes d'agents, presque étrangers l'un à l'autre « en temps de paix, sont, même en temps de guerre, où « leur concours est indispensable, plutôt juxta-posés « qu'amalgamés, puisqu'ils conservent des chefs particu- « liers, une organisation différente et une administration « séparée. De là des froissements qui, trop souvent, ont « été nuisibles au service. »

Pour établir d'une manière plus expresse encore, la nécessité de la fusion du personnel en un seul tout, le ministre présentait l'ancienne constitutien comme contraire à l'ordre hiérarchique et aux lois qui régissaient l'armée. « Pour conserver l'unité dans le commandement, si indis- « pensable à la guerre, ajoutait-il, on s'est vu obligé, dans « toutes les ordonnances constitutives de l'artillerie, de re-

(1) M. le vicomte de Caux.

« connaître aux officiers, et même en quelques circons-
« tances, aux sous-officiers de cette arme, un droit de
« commandement sur les officiers du train, sans avoir
« égard aux grades respectifs; ces ordonnances établissent
« ainsi, entre des hommes appelés à braver les mêmes
« dangers, à concourir au même but, une ligne de démar-
« cation injuste, et qui toutefois est une conséquence
« inévitable de la séparation des deux corps.

« La nouvelle organisation met un terme à ces inconvé-
« nients, en admettant en principe :

« 1° Que tout homme qui figure devant l'ennemi, soit
« en servant, soit en conduisant une bouche à feu, fait
« partie d'une classe de canonniers. Ceux qui servent les
« pièces sont des *canonniers servants,* ceux qui les condui-
« sent sont des *canonniers conducteurs.* Les uns et les
« autres ont le même rang, le même droit à l'avancement,
« portent le même uniforme, sauf les légères différences
« qu'exige la nature spéciale de leur service respectif.

« 2° Qu'en temps de paix comme en temps de guerre,
« la portion du personnel affectée à l'exécution des bou-
« ches à feu, et celle qui est affectée à les conduire, ne
« forment qu'un seul et même tout, désigné sous le nom
« de batterie et commandé par un capitaine. »

Mais il ne s'agissait pas seulement de satisfaire aux exigences du service des bouches à feu sur les champs de bataille; il fallait encore pourvoir à ces exigences dans l'attaque et la défense des places, la conduite des parcs, la surveillance des dépôts de munitions, etc., où les canonniers conducteurs et les chevaux de trait deviennent inutiles. C'est pour y parvenir que, dans la formation des régiments, on a introduit des *batteries montées* et des *batteries non montées.*

Cette distinction était le faible de la nouvelle organisa-

tion; car, quoi que en dise le rapport, la même instruction ne pouvait être donnée aux deux classes de batteries, inconvénient grave, mais auquel, malgré un surcroît de dépenses, on s'est récemment décidé à obvier en montant toutes les batteries. Dans cette refonte générale du personnel, les batteries des régiments à cheval furent réparties entre tous les régiments.

Le ministre s'exprimait ainsi à ce sujet :

« ..... Cette disposition ne peut avoir aucune fâcheuse « influence sur le service de l'artillerie à cheval, puisque « c'est ainsi morcelée, qu'elle est toujours appelée à com- « battre ; et sa réunion à l'artillerie à pied, sera avanta- « geuse à l'instruction de chacun : elle rendra l'artillerie « à cheval moins étrangère aux occupations sédentaires et « studieuses de l'artillerie à pied, et celle-ci deviendra plus « manœuvrière, acquerra une plus grande connaissance « et une plus grande habitude du cheval... »

L'ancienne organisation des pontonniers fut maintenue, ainsi que celle des compagnies d'ouvriers.

Il restait à pourvoir à l'attelage des parcs de campagne, des équipages de siége et de ponts, et de tous les transports d'approvisionnements de l'artillerie. Ce service fut confié à un corps spécial, *au train des parcs*, dont le nombre des escadrons fut fixé à six ; et leur force calculée, de manière à suffire aux premiers besoins du service.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la formation des batteries où tout se trouvait naturellement déterminé à l'avance, par les exigences du service de six bouches à feu avec tous leurs accessoires.

A une époque où, pour être accueillis, les projets doivent présenter des économies réelles ou apparentes, le ministre, ou plutôt le comité, crut pouvoir réduire à dix le nombre des régiments, en faisant entrer dans la composi-

tion de chacun seize batteries, dont trois d'artillerie à cheval et treize d'artillerie à pied, tant montées que non montées.

Le temps et la réflexion, en faisant réduire à douze le nombre des batteries par régiment, n'ont encore remédié qu'imparfaitement à cette exagération, et sans doute que l'on finira par diminuer encore ce nombre. Un cadre aussi étendu, et surtout à cause de sa nature mixte, est un poids trop lourd pour un seul état-major, ne fût-ce que sous le rapport administratif. Quoi qu'il en arrive, nous allons présenter en résumé les résultats d'une ordonnance généralement approuvée, et qui ne saurait manquer de faire époque dans l'histoire de l'artillerie.

Elle conservait, comme précédemment, un état-major composé d'officiers généraux, d'officiers supérieurs et autres, au nombre d'environ trois cents, plus cinq cents employés subalternes, compris sous les noms déjà indiqués.

Les troupes d'artillerie de la ligne se composaient ainsi qu'il suit:

Dix régiments, chacun de seize batteries, dont trois à cheval;

Un bataillon de pontonniers de douze compagnies;

Douze compagnies d'ouvriers;

Une compagnie d'armuriers (Elle ne devait être organisée qu'en temps de guerre).

Six escadrons du train des parcs, chacun de six compagnies.

L'ordonnance établissait le pied de guerre et le pied de paix. Nous présenterons ici les tableaux de la force du corps dans les deux états, déduction faite de l'artillerie de la garde.

	PIED DE GUERRE.							PIED DE PAIX.						
	HOMMES.					CHEVAUX		HOMMES.					CHEVAUX	
	Officiers.	Employés.	S.-officiers et soldats.	Total.	Enfants de troupe.	d'Officiers.	de troupe.	Officiers.	Employés.	S.-officiers et soldats	Total.	Enfants de troupe.	d'Officiers.	de troupe
État-major (non compris 22 officiers généraux qui font partie de l'état-major général de l'armée.)	296	525	»	821	»	779	»	296	525	»	821	»	»	»
10 Régiments de la ligne.	820	»	24,980	25,800	250	1,990	18,880	780	»	13,650	14,430	160	550	4,000
1 Bataillon de pontonniers.	63	»	1,513	1,576	12	141	»	58	»	849	907	12	»	»
12 Compagnies d'ouvriers.	48	»	1,200	1,248	12	120	»	48	»	840	888	12	»	»
1 Compagnie d'armuriers.	4	»	100	104	1	10	»	»	»	»	»	»	»	»
6 Escadrons du train des parcs.	102	»	4,470	4,572	36	198	7,518	90	»	1,554	1,644	36	84	588
TOTAUX.	1,333	525	32,263	34,121	311	3,238	26,398	1,272	525	16,893	18,640	220	634	4,588

Le génie, bien que nombreux, ne fut jamais augmenté avec la même exagération que l'artillerie. Ce corps, que la prise de quelques places d'Allemagne, d'Italie et de Pologne, n'avait, pour ainsi dire, fait que distraire du service de l'état-major, trouva, dans la guerre d'Espagne, si féconde en siéges, de continuelles occasions de rentrer dans sa spécialité : Saragosse, Tarragone, Ciudad-Rodrigo et vingt autres villes diront avec quels talents, quelle constance et quel courage les ingénieurs français ont su les attaquer et les prendre.

Le corps se composait, comme auparavant et depuis, savoir :

1° D'un état-major comprenant les ingénieurs proprement dits. On y trouvait, comme dans l'artillerie, un premier inspecteur général, des généraux de division et de brigade, et tous les autres grades de l'échelle hiérarchique.

2° De troupes, parmi lesquelles cinq bataillons de sapeurs, deux de mineurs, deux escadrons du train et deux compagnies d'ouvriers attachées aux arsenaux de construction d'outils de Metz et d'Alexandrie.

Dans son incroyable habileté à tirer parti de tout, Napoléon alla jusqu'à transformer en soldats une partie des prisonniers espagnols. Il choisit parmi eux les ouvriers d'art et en forma, en 1811, deux bataillons de sapeurs. Le *blanc* donné à l'un, et le *bleu-ciel* à l'autre, les faisait distinguer des sapeurs nationaux. Ces troupes servirent jusqu'à la déchéance avec courage et fidélité.

Quand, après une offensive qui menaçait d'envahir le monde, les Français en furent réduits à changer de rôle, et à pourvoir à la défense des anciennes frontières, le corps du génie, dispersé qu'il était dans toutes les places de l'Europe, se trouva insuffisant, et l'on dut, comme en 1793, appeler momentanément à son secours, sans toutefois les

y incorporer, des ingénieurs des ponts et chaussées, et jusqu'à des géomètres du cadastre.

Pour la première fois, les sapeurs et mineurs furent réunis en régiments par ordonnance du 12 mai 1814. Ces régiments, à l'existence desquels les cent-jours n'apportèrent aucun changement, furent licenciés et organisés de nouveau par une même ordonnance du 6 septembre 1815.

Dès lors, les troupes du génie furent composées, savoir :

1° De trois régiments portant les noms des villes de Metz, Arras et Montpellier, où ils furent organisés. Chacun de ces régiments était composé d'un état-major, de deux bataillons de six compagnies, dont une de mineurs, et d'une compagnie de dépôt ;

2° D'une compagnie d'ouvriers ;

3° D'un escadron du train.

A quelques variations près dans le nombre des officiers généraux et autres, l'état-major du génie fut, durant toute la restauration, ce qu'il est encore aujourd'hui.

La tâche du génie, comme celle des autres armes, fut immense durant les dernières guerres ; mais pour avoir été plus féconde qu'aucune autre en savantes et glorieuses applications, cette période ne présente pour la fortification aucun progrès que l'on doive citer, si ce n'est l'emploi nouveau des blockhaus, et l'usage plus fréquent et mieux entendu des réduits dans les ouvrages. Nos lecteurs savent déjà qu'à cet égard la tactique partagea le sort de la fortification. Cette simultanéité entre les phases de l'une et de l'autre, est la conséquence forcée de leur commune dépendance, et de la nature et des effets des agents de destruction.

Nous avons vu le consulat donner au corps des ingénieurs géographes une consistance et une extension qu'il n'avait jamais eues, quoique son organisation militaire re-

montât au commencement du règne de Louis XVI (1). Un décret du 30 janvier 1809 régla de nouveau la composition et les attributions de ce corps, dont le personnel fut fixé à quatre-vingt-dix officiers, savoir :

4 Colonels;
8 Chefs d'escadron;
24 Capitaines de première classe;
24 Capitaines de deuxième classe;
24 Lieutenants;
6 Élèves sous-lieutenants.

Ce corps, depuis sa création jusqu'à sa réunion récente à celui de l'état-major, continua d'avoir pour chef l'officier général directeur du dépôt de la guerre. A une époque où la guerre réclamait tous les talents, les ingénieurs géographes ne restèrent pas oisifs. Attachés aux grands quartiers généraux ou employés sur les derrières, soit à rectifier les anciennes cartes, soit à en lever de nouvelles, ils prirent au travail de l'état-major, la part la plus active et la plus honorable.

Leur service, devenu de plus en plus militaire dans le cours de cette période, fut ainsi tracé à l'ouverture de la campagne de Pologne : « Ces officiers, écrivait le major-« général au général Samson, leur chef, quoique détachés « aux différents corps d'armée, n'en feront point partie, et « recevront des ordres directs de vous ou de moi ; car les « plans que l'on nous donne après les marches et les ba-« tailles ne servent à rien. L'essentiel est d'avoir de bons « croquis aussitôt que les premiers tirailleurs paraissent « sur le pays ennemi, et que, d'après ces croquis, l'empe-« reur puisse faire ses dispositions, soit pour une bataille « ou pour tout autre dessein. »

La restauration se montra moins favorable aux ingé-

(1) La date de l'ordonnance y relative est du 26 février 1777.

nieurs géographes, que ne l'avait été l'empire, et, d'abord, parce qu'elle les réduisit à quatre-vingt-quatre, et ensuite, parce qu'elle diminua le nombre des hauts grades pour accroître celui des lieutenants.

Le tableau des armées de l'époque présente encore hors ligne, et comme accessoires, diverses créations qui, pour être d'une importance secondaire, n'en demandent pas moins à être mentionnées, ne fût-ce que pour faire ressortir mieux les prévisions et les soins immenses de l'empereur.

Il s'agit :

1° De huit *bataillons d'équipages de transports militaires*, créés par décret impérial du 26 mars 1807.

Chaque bataillon, commandé par un capitaine, était formé de quatre compagnies de cent vingt-neuf hommes, dont un lieutenant commandant et un sous-lieutenant.

A chaque compagnie étaient attachés trente-quatre caissons, une prolonge pour les rechanges, une forge de campagne et cent cinquante-neuf chevaux de selle ou de trait.

L'effectif de ce corps, en 1811, était de quatorze bataillons, dont un d'équipages de mulets, sous le nom de *premier bataillon léger des équipages militaires*.

La destination spéciale de cette milice la plaçait naturellement sous les ordres de l'intendant de l'armée et des commissaires ordonnateurs (1) ; mais les généraux et les commandants de place conservaient sur elle l'action ordinaire de police et d'inspection.

2° De l'organisation des *boulangers de munition*, qui,

(1) Avant la création du corps de l'intendance militaire, par Louis XVIII, le personnel de l'administration se partageait en deux branches distinctes : l'*inspection aux revues* et le *commissariat* des guerres. La première avait dans ses attributions le personnel, et la seconde, le matériel. Les commissaires ordonnateurs étaient, sous ce dernier rapport, les chefs de l'administration des divisions et corps d'armée.

bien que remontant aux premières campagnes de la république, ne fut perfectionnée que sous l'empire, et par les soins de l'illustre et infatigable Daru, intendant général de l'armée.

On prit pour point de départ de cette organisation, le travail ordinaire d'un four, lequel demande quatre hommes, dont trois pétrisseurs et un brigadier chargé de mettre le pain au four et de l'en retirer.

Vingt-cinq brigades formaient une compagnie ou *division* de cent hommes, ayant pour chef un brigadier général.

3° De dix *compagnies d'infirmiers* d'hôpitaux, créées en 1809. L'empereur s'était bien gardé de donner aux chefs de ces compagnies un titre et des insignes qui eussent froissé l'armée : aussi les appelait-on *centeniers* et *sous-centeniers*; et des galons d'argent au collet, sur les poches ou sur les manches, servaient, comme pour les boulangers, à distinguer les grades.

N'est-on pas surpris que des créations aussi utiles aient été réalisées si tard? Frédéric avait dû à un plus grand ordre dans ses convois et sa boulangerie, de devancer et de surprendre ses adversaires; mais on ne voit pas qu'il fût allé jusqu'à militariser à ce point les agents de ces divers services. Toujours est-il qu'avant Napoléon, rien de tel n'avait existé dans les armées françaises. Il est vrai aussi que personne, autant que lui, n'avait cherché et trouvé le succès dans la célérité, ni par conséquent éprouvé le même besoin d'ordre et d'exactitude dans toutes les branches du matériel de l'administration.

§ V.

Dès les premières campagnes de la république, on vit les généraux en chef se créer, sous le nom de *guides*, une es-

corps permanente de cavaliers choisis. C'était moins une garde personnelle qu'une troupe affectée au service de l'état-major et du quartier-général. Bonaparte, à son départ pour l'Orient, donna quelque extension à cet usage, en se faisant suivre de guides à pied et à cheval. Le nombre en était d'ailleurs assez considérable pour former dans l'occasion une réserve d'autant plus importante qu'on lui avait adjoint une batterie d'artillerie à cheval. Ces guides, étant revenus d'Égypte avec leur général, formèrent, après le 18 brumaire, le noyau de la garde des consuls (1), laquelle, comme on sait, ne tarda pas à être métamorphosée en garde impériale.

Peu nombreuse à l'époque du couronnement, la garde s'accrut avec le temps au point de former à elle seule une véritable armée (2) où figuraient, avec toutes leurs nuances et tous leurs accessoires, l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et le génie. Il n'est pas besoin de faire observer que ce n'était pas dans un simple motif de plus grande sûreté pour sa personne que l'empereur lui avait donné cet accroissement prodigieux; une plus haute pensée en avait ainsi décidé pour satisfaire à deux grands intérêts. A une époque où l'expérience et la réflexion s'accordaient à montrer le succès dans les réserves, le premier de ces intérêts trouvait sa source dans la nécessité de troupes d'élite d'un moral et d'un dévouement à toute épreuve; le second, dans le besoin d'un large système d'émulation et de rémunération.

La garde impériale, à l'époque de son plus grand accroissement, se distinguait en vieille et en jeune garde;

(1) La garde du Directoire concourut aussi à la formation de celle des consuls. Cette garde, instituée par la constitution de l'an 3, se composait d'un état-major, de deux compagnies à pied et de deux à cheval.

(2) Elle s'éleva un instant jusqu'à cent mille hommes.

cette distinction toutefois ne fut jamais rigoureusement observée que dans l'infanterie ; car les autres corps appartenaient ou prétendaient appartenir à la vieille garde, quoiqu'ils n'en eussent pas toujours les avantages. Celle-ci avait, en raison de son ancienneté, de ses services et du choix des soldats et des chefs, des prérogatives et une forme d'existence que la composition et l'origine plus récente de l'autre ne permettaient pas de lui accorder.

La vieille garde était un corps d'élite par excellence auquel nulle autre troupe, nationale ou étrangère, n'était en droit de se comparer. Associée à toutes les victoires de Napoléon, elle termina comme lui ses destins aux champs de Waterloo ; c'est là, dit-on, que, malheureuse plutôt que vaincue, elle proféra ce cri si sublime et si digne d'elle : *La garde meurt et ne se rend pas !* (1) « Quinze ans entiers, « dit le général Foy, elle resta debout au milieu des épou« vantements et des ruines, solide comme la colonne de « granit. Un jour elle succomba..... et ce jour-là le joug « de l'étranger s'appesantit sur la France ! »

On trouvait encore dans la garde, à côté de ces grenadiers, *vieux d'honneur et de gloire,* un régiment de *pupilles,* jeunes soldats de quatorze à seize ans, pris parmi les orphelins et les enfants de troupe. Quand, après la désastreuse bataille de Leipzig, nos faibles dépôts durent se porter au devant de l'invasion, les pupilles, qui déjà avaient combattu à Dresde, teignirent de leur sang généreux nos frontières encore vierges.

La création de ces régiments d'enfants et l'incorporation à la garde d'un régiment de gardes nationales, formé à l'occasion de la descente des Anglais dans l'île de Walkeren, montrent de plus en plus combien l'empereur fut ha-

(1) On verra plus loin ce que fut la garde pendant la première restauration.

bile à tout utiliser dans l'intérêt de la guerre; car l'honneur accordé à ce régiment entraînait pour lui l'obligation de faire campagne et de rivaliser de dévouement et de courage avec les autres troupes.

De 1812 à 1814 la garde comprenait, savoir :

INFANTERIE	Vieille garde.	2 régiments de grenadiers.
		2 — de chasseurs.
	Jeune garde.	2 — de fusiliers.
		13 — de tirailleurs-grenadiers.
		13 — de tirailleurs-voltigeurs.
		1 — de garde nationale.
		2 — de flanqueurs.
		1 — de pupilles.
CAVALERIE	Vieille garde.	1 — de gendarmes d'élite.
		1 — de grenadiers.
		1 — de dragons.
		1 — de chasseurs.
		1 — de lanciers polonais.
		1 escadron de Mameluks.
	Annexés à la garde sans en avoir toutes les prérogatives.	1 régiment de lanciers hollandais.
		3 — d'éclaireurs.
		4 — de gardes d'honneur.
ARTILLERIE	Vieille garde.	1 — à pied.
		1 — à cheval.
		1 bataillon du train.
	Sans en avoir toutes les prérogatives.	1 des équipages.
		Plusieurs compagnies d'artillerie à pied attachées à la jeune garde.
GÉNIE	Vieille garde.	1 bataillon de sapeurs.
MARINE	*Id.*	1 bataillon de matelots.

Ajoutez plusieurs compagnies de vétérans de la garde, et plusieurs cadres de régiments de tirailleurs que la rapidité des événements ne permit pas de compléter.

Tous les régiments d'infanterie indistinctement étaient de deux bataillons de quatre compagnies chacun; mais ces compagnies, d'un effectif ordinaire de deux cents hom-

mes, en eurent souvent au-delà de trois cents, surtout dans la jeune garde.

A l'exception des gendarmes d'élite, dont le nombre ne s'élevait pas au-delà de cinq à six cents, tous les autres régiments de cavalerie dépassaient mille hommes.

La force des régiments d'artillerie et des bataillons de sapeurs et de marine était en proportion avec celle des autres corps.

Quatre maréchaux d'empire avaient le titre de colonel-général de la garde : le premier des grenadiers à pied, le second des chasseurs, le troisième de la cavalerie, le quatrième de l'artillerie, du génie et des marins.

Les troupes de la garde étaient distinguées par la coiffure, par la coupe des habits, et surtout par des boutons à l'effigie de l'aigle impériale. On ne voyait point alors cette profusion de galons et de franges que d'anciens souvenirs et l'exemple des étrangers introduisirent plus tard parmi nous. Pour être simple, la tenue n'en était que plus belle; et sans doute que jamais spectacle militaire n'égalera ces grandes parades des Tuileries qui attiraient tout Paris. Quelle formidable réserve que cette garde ! Quel puissant instrument de victoire entre les mains de Napoléon ! Que ne fut-il, pour le monde et pour lui, moins habile, moins prompt et moins heureux à s'en servir, ou plutôt, que ne s'en servit-il avec modération !

Les quatre régiments de gardes d'honneur, dont il est à propos de dire un mot, furent créés en avril 1813. Le choix qu'on avait fait d'officiers généraux pour les commander, le rang supérieur accordé aux officiers et sous-officiers, et la prérogative de faire le service auprès de l'empereur, nous ont décidé à les ranger parmi les troupes de la garde, sans affirmer toutefois qu'ils en fissent partie. Dans ces régiments, composés de jeunes gens tirés des

meilleures familles de l'empire, le simple soldat dut, comme l'officier, s'équiper, se vêtir et se monter à ses frais.

Dans des circonstances plus heureuses, après la paix de Tilsit ou à l'issue de la campagne de Wagram, alors que Napoléon était à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, l'enthousiasme eût favorisé une semblable mesure; mais à l'époque où elle fut arrêtée, elle ne pouvait que soulever et indigner les familles. Aussi, que produisit-elle? Beaucoup de mécontentement et de désaffection pour un peu de cavalerie médiocrement instruite. On a dit au surplus, et tout porte à le penser, qu'en appelant au service les membres des familles influentes, tant de l'ancienne France que des pays réunis, Napoléon avait voulu s'assurer des ôtages contre les défections ou les soulèvements qu'encourageaient dès lors les malheurs de Moscou et l'attitude menaçante de la coalition.

Les gardes d'honneur et tous les autres corps de la jeune garde furent dissous à l'avénement de Louis XVIII; mais la vieille garde, quoique déchue d'une partie de ses prérogatives, continua d'exister sous divers noms. L'infanterie forma deux régiments, l'un sous la dénomination de corps royal des grenadiers, et l'autre sous celle de corps royal des chasseurs à pied de France; la cavalerie en forma quatre, sous les dénominations analogues de corps royal des cuirassiers, des dragons, des chasseurs à cheval et des chevau-légers lanciers de France. L'artillerie et le train furent incorporés dans les cadres de leur arme (1).

Comme une veuve délaissée, cette vieille garde fut reléguée loin de Paris (2) et des faveurs de la nouvelle cour. Aussi saisit-elle avec empressement l'instant de se réunir à

(1) Ordonnances des 12 mai et 21 juin 1814.

(2) A Metz, à Saumur, etc., etc.

son ancien général, quand, échappé de l'île d'Elbe, il s'avança tendant la main à ses vieux compagnons.

S'il fut impolitique de la part de la restauration de traiter avec peu de ménagement des hommes et des corps qui faisaient l'orgueil de la France, il était de son essence, de ses souvenirs et de sa reconnaissance de faire revivre d'anciennes institutions et d'anciennes charges; mais peut-être entra-t-il plus d'effusion et de prodigalité, que de discernement et de justice dans la répartition de ses grâces; et nul doute que, sans écarter absolument ses adhérents et ses défenseurs nés, elle eût plus gagné à se confier franchement à la loyauté des guerriers de l'empire, que de compter sur des soutiens aussi fragiles que les débris de l'émigration.

Dans son désir de satisfaire un plus grand nombre d'intérêts et d'ambitions, elle multiplia outre mesure les corps privilégiés et les charges de la cour: elle fit revivre les anciens gardes du corps (1) et en créa deux autres compagnies pour la personne du comte d'Artois (2); elle rétablit les cent-suisses (3), les gardes de la prévôté de l'hôtel (4), et jusqu'à des compagnies supprimées (5) dès le temps du ministre Saint-Germain.

Les rois de la restauration, par des motifs qu'il nous serait plus facile de rapporter que de justifier, crurent devoir ajouter à leur maison militaire une garde nombreuse de toutes armes.

Cette garde, dont l'ordonnance de formation est du 1er septembre 1815, fut organisée activement dès le principe.

(1) Ordonnances des 25 mai 1814 et 25 septembre 1815.
(2) Ord. des 15 juill. 1814 et 25 décembre 1815.
(3) Ord. des 15 juill. 1814 et 23 janv. 1815.
(4) Ord. des 23 janv. 1815 et 1er janv. 1816.
(5) Celles-ci n'existèrent que quelques mois, et jusqu'à l'organisation de la garde royale.

c'est-à-dire, en brigades et divisions, ayant des chefs et des états-majors permanents.

Voici le tableau de sa composition :

INFANTERIE. — 1re DIVISION.

1re Brigade. — 1er régiment de la garde; 4e *idem*.
2e Brigade. — 2e *id*.; 5e *id*.

2e DIVISION.

3e Brigade. — 3e régiment de la garde ; 6e *id*.
4e Brigade. — 7e *id*. ; 8e *id*. (Ces deux régiments étaient suisses.)

Chacun de ces huit régiments était de trois bataillons, de huit compagnies de quatre vingt treize hommes, officiers compris; ce qui formait pour les deux divisions, environ dix-huit mille hommes.

CAVALERIE. — 1re DIVISION.

1re Brigade. — 1er et 2e régiment de grenadiers.
2e Brigade. — 1er et 2e régiments de cuirassiers de la garde.

2e DIVISION.

3e Brigade. — Régiment de dragons de la garde.
Régiment de chasseurs *id*.
4e Brigade. — Régiment de lanciers de la garde (1).
Régiment de hussards de la garde.

Chacun de ces régiments était de six escadrons de cent trente-deux hommes et cent vingt chevaux, ce qui portait la force des deux divisions, états-majors compris, à environ sept mille hommes et six mille chevaux.

BRIGADE D'ARTILLERIE.

Régiment d'artillerie à pied, de huit compagnies, comprenant environ cinq cents hommes.

Régiment d'artillerie à cheval de quatre compagnies, comprenant environ trois cents hommes.

Régiment du train composé de quatre cents hommes et six cents chevaux (2).

(1) Ce fut le seul existant durant toute la Restauration.
(2) Le train ne reçut le nom de régiment que dans les derniers temps.

Il y avait une batterie attelée pour chaque brigade d'infanterie, une seulement pour chaque division de cavalerie, et un caisson de service également attelé pour chaque bouche à feu.

Comprise dans la réorganisation générale, dont il a été parlé précédemment, cette artillerie forma un régiment, composé d'un état-major, de trois batteries à cheval et de cinq à pied. Sa force, sur le pied de paix, était de huit cent quatrevingt-trois hommes et sept cent vingt chevaux; sur le pied de guerre, de seize cent soixante-six hommes, et dix-huit cent vingt-sept chevaux.

Toute cette artillerie de la garde était commandée par un maréchal de camp de l'arme, ayant sous ses ordres un lieutenant-colonel affecté spécialement au service du matériel.

La totalité de la garde formait ainsi un effectif de vingt-cinq à vingt-six mille hommes.

Quatre maréchaux de France désignés, remplissaient alternativement et par quartier, les fonctions de major-général de la garde auprès de la personne du roi, qui s'était réservé d'en être le colonel-général.

Les officiers de ces divers corps avaient dans l'armée le rang et le titre immédiatement supérieur à leur grade dans la garde; dans le principe, ils en portaient les marques distinctives, et pouvaient, après quatre ans, passer avec un grade supérieur dans la ligne; mais cette disposition fut modifiée dans la suite, sans que pourtant un aussi injuste privilége cessât d'exister.

Dans les derniers temps, la garde était devenue la filière en quelque sorte indispensable pour parvenir aux grades supérieurs. On se flattait qu'en passant par cette grande école du royalisme, les officiers en deviendraient plus dévoués et plus propres à maîtriser l'opinion tant soit peu libérale de la ligne.

On sait quels événements terminèrent l'existence de la garde. La France vit disparaître avec acclamation un corps qui, hors de toute proportion avec l'armée, écrasait celle-ci de l'intolérable poids de ses priviléges. Il est digne de remarque, et nous ne pouvons résister au désir de le proclamer, que, en accroissant l'audace du pouvoir au point de le rendre aveugle, la garde devint une des causes de sa chute, et peut-être la principale.

§ VI.

Le dépôt de la guerre et les autres établissements du matériel restèrent sous l'empire ce qu'ils étaient sous le consulat. On y remarquait, au milieu de l'ordre et de l'économie, cette activité que savait imprimer Napoléon aux personnes et aux choses.

Durant la même période, l'état-major ne prit aucune consistance, et resta toujours au-dessous de ce qu'on nous permettra de penser qu'il aurait dû être. Il ne formait point corps, et n'avait pas d'école d'où il tirât ses membres. « Les fils des hommes en place, dit le général Foy, « les nobles anciens, les nobles nouveaux, tous ceux « qui voulaient faire la guerre commodément et arriver « de plein saut aux honneurs et au pouvoir se jetaient dans « l'emploi d'aide-de-camp. Napoléon essaya d'enchaîner « leur fureur d'avancement ; il décida que, pour avoir droit « à un grade supérieur, les aides-de-camp devraient servir « dans les corps d'infanterie et de cavalerie, où l'on ap- « prend à conduire les soldats en vivant avec eux. L'in- « fluence des alentours du souverain contraria souvent les « saines doctrines du généralissime, et la règle souffrit de « fréquentes infractions..... »

Mais si, malgré le frein opposé à leur ambition, les

aides-de-camp parvinrent presque toujours à se pousser en avant, les autres fonctions de l'état-major, n'obtinrent pas faveur. Premier consul, Napoléon avait rapetissé les adjudants généraux, en les dépouillant de leurs broderies et en leur donnant le nom bizarre d'*adjudant commandant*; empereur, il leur ferma les portes de l'avancement, lorsqu'elles étaient ouvertes à tout le monde. Et, comme s'il eût redouté qu'un état-major capable eût contrarié ses vues et pénétré ses secrets, lui dont le génie lui permettait de se passer d'auxiliaires; il les prenait, la plupart du temps, parmi les colonels dont il avait à se plaindre. Il était de son caractère et de sa manière de constituer la guerre d'accorder la préférence à ceux qui maniaient les soldats et les machines; et s'il voulait avoir partout et à toute heure sous les yeux les tableaux les plus circonstanciés de la force et de l'emplacement de ses troupes, de son matériel et de ses dépôts, c'était en quelque sorte la besogne unique qu'il exigeait de l'état-major. Qu'avait-il besoin de savants autour de sa personne, celui dont la tête voyait tout, embrassait tout, combinait tout jusqu'aux plus minimes détails du gouvernement de l'état et de l'armée? Sous les yeux d'un tel chef, les généraux auraient eu mauvaise grâce de confier à des auxiliaires le soin de choisir les positions et d'y asseoir les troupes : aussi les voyait-on, quoique souvent étrangers à la science des écoles, mais forts de cette expérience que donne le champ de bataille, mener de front le commandement, l'administration et le service de l'état-major.

Toutefois, serait-il sage de conclure de ce que Napoléon crut pouvoir se passer d'un état-major formé par de longues études, qu'on puisse dans tous les temps supprimer ou annihiler un rouage de cette nature? Et, serait-il de la prudence de toujours prendre pour règle ce que fit un homme d'une aussi grande supériorité? pour en dire ici

notre opinion tout entière : est-il bien prouvé qu'il ne soit résulté pour lui aucune conséquence funeste de l'absence d'un tel secours? Qu'un état-major à la hauteur de ses fonctions n'eût rien ajouté aux succès de Napoléon, peut-être pourrions-nous l'accorder ; mais qu'un pareil corps n'eût point contribué à atténuer ses revers, c'est ce dont nous ne conviendrons pas aussi facilement. Quand, à la fin d'une bataille perdue, l'on vient à quitter précipitamment le terrain, pour l'ordinaire sans ordres, sans instructions, et à l'entrée de la nuit, alors que la plupart des corps ignorant le point de ralliement et ce que peuvent être devenus les restes de leurs divisions respectives, en sont réduits à se confier au hasard, qui peut apporter quelque remède à la confusion, indiquer des directions et raccorder les débris épars de l'armée? L'état-major, s'il est d'une capacité bien constatée, et que des services antérieurs lui aient acquis la confiance des troupes. On a souvent répété, en partant de la seule autorité des faits, que les peuples du Nord étaient plus propres que les Français à battre en retraite; on n'en a indiqué d'autre motif, à notre connaissance, qu'un naturel plus flegmatique et une discipline plus rigide; qu'on nous permette d'y joindre, comme cause non moins puissante, l'influence de leurs états-majors, qui, comme on sait, ont depuis long-temps une réputation méritée. Il y a plus, et nous craignons d'autant moins de l'affirmer, qu'il s'y rattache pour nous un souvenir glorieux, c'est que si parfois nos retraites ont dégénéré en déroutes, ce fut moins par l'effet du caractère particulier de la nation, que par l'absence d'un état-major instruit et le *manque d'habitude de ces sortes d'opérations*. Remarquons à l'appui de cette assertion que, aux époques où notre état-major eut une dose convenable d'expérience et de crédit, on trouve à citer plusieurs beaux exemples de retraites, témoin celles de Moreau et de quelques autres généraux de la république.

Aujourd'hui que la France est en droit d'attendre les plus grands services de son nouvel état-major, ces réflexions deviennent superflues, mais encore nous pardonnera-t-on de les avoir consignées en faveur de la bonne foi qui les a dictées et de l'intérêt très naturel que doit prendre au corps dont il fait partie, tout militaire attaché à ses devoirs.

Nous ferons encore observer, à part tout esprit de corps, qu'un état-major capable, et tel sera désormais le nôtre, est, plus encore aujourd'hui qu'autrefois, un rouage indispensable de la machine militaire. Qu'on daigne réfléchir sur la composition actuelle de la force publique, et nous avons la certitude que l'exagération, dont sans doute on était tenté de nous accuser, fera place à une entière conviction. En effet, la garde nationale paraît devoir composer désormais une bonne partie de cette force; quels que soient son zèle, son organisation intérieure et son instruction, elle ne sera jamais aussi manœuvrière et aussi fortement constituée que des troupes permanentes; il sera d'ailleurs plus difficile de la rassembler, de la conduire, de la faire combattre, et de là, évidemment pour un corps que l'on a si judicieusement défini, l'encadrement mobile des armées, la nécessité de plus grands frais et de plus grands talents. A défaut d'un agent aussi essentiel que ce corps, n'aurait-on pas à craindre de voir s'introduire dans les rangs de nos modernes communes, une partie de la confusion dont étaient accompagnées les anciennes?

Le corps d'état-major et son école d'application furent créés par une même ordonnance du 6 mai 1818.

Le nombre et les grades des officiers appelés à entrer dans sa formation furent déterminés ainsi qu'il suit :

30 Colonels;
30 Lieutenants-colonels;
90 Chefs de bataillon;
270 Capitaines;
125 Lieutenants.

Mais il convient d'ajouter à ces cinq cent quarante-cinq officiers d'état-major proprement dits : 1° huit lieutenants généraux et seize maréchaux de camp qui, bien que sans fonctions en temps de paix, entraient néanmoins nominalement dans le cadre; 2° un nombre assez considérable de lieutenants et sous-lieutenants aides-majors; 3° les élèves de l'école d'application.

De cette école où l'on devait, comme encore aujourd'hui, demeurer deux ans, on passait sous-lieutenant aide-major dans un régiment de cavalerie, et de là, après deux autres années, lieutenant aide-major d'infanterie. Le nombre des officiers de ce dernier grade était fixé à cent, et ils étaient disponibles, après deux ans de fonctions, pour les emplois vacants dans l'état-major. Les plus anciens, autant que les besoins du service ne s'y opposaient pas, étaient envoyés dans les corps de troupes du génie et de l'artillerie, pour y compléter leur instruction relative à ces armes.

On devait s'attendre qu'une création aussi utile et opérée par un guerrier aussi justement apprécié que l'illustre maréchal Saint-Cyr, serait favorablement accueillie; il n'en fut pas ainsi : les corps spéciaux en prirent quelque ombrage, et les officiers des régiments, au lieu d'y voir la fin et le retour désormais impossible d'une concurrence depuis long-temps funeste à leurs intérêts, en témoignèrent, sans plus de réflexion, leur mécontentement. De leur côté, les généraux se récrièrent avec aussi peu de raison; mais la condition que venait leur imposer l'ordonnance de ne choisir désormais leurs aides-de-camp que parmi des officiers capables, n'était pas pour tous une compensation suffisante à la faculté qu'elle leur enlevait de pouvoir pousser un protégé. Toutefois, et nous sommes heureux de trouver l'occasion d'en témoignor, au nom de tout le

corps, notre reconnaissance à l'armée, à ces clameurs du moment succédèrent bientôt ces sentiments d'estime que doivent avoir les uns pour les autres les éléments d'une même armée.

Ceux qui, comme nous, connaissaient la consistance et les secrets de l'organisation du corps du génie, trouvèrent, dès le premier moment, que celle du nouveau corps eût dû s'en rapprocher davantage. On ne s'expliqua pas l'omission d'un comité, surtout en voyant en tête des membres de ce corps vingt-quatre officiers généraux. N'était-ce pas le priver d'une âme, et, tout en voulant qu'il existât, remettre en question son existence? On ne vit pas avec moins de peine cette sorte d'exil, dans les régiments, imposé aux jeunes officiers à leur sortie de l'école. Eh quoi! c'était à ce moment, à la fois critique et décisif, où s'ouvre la carrière, à ce moment où il importe tant d'acquérir, qu'on venait les ravir à leurs conseillers et à leurs guides naturels, pour les placer dans une position aussi fausse pour eux-mêmes, que préjudiciable à leurs progrès. Mais quel remède, nous demandera-t-on, apporter à cet inconvénient, car il est de toute nécessité que les officiers d'état-major connaissent dans tous leurs détails, la tactique et le service des différentes armes? Ce remède était facile; et si nous nous abstenons de l'indiquer ici, c'est qu'il n'est pas de la nature de notre ouvrage de présenter des nouveautés (1).

Une nouvelle ordonnance sur le corps d'état-major succéda à la première le 10 décembre 1826; elle supprimait

(1) La question a été traitée dans un mémoire écrit dès 1819; l'auteur proposait de créer deux régiments d'état-major, l'un à pied et l'autre à cheval, et deux écoles régimentaires. Les nouveaux soldats, ou *Guides*, n'auraient eu d'autre privilége que celui de porter des outils. Les uns, dans le sac, à l'imitation des troupes du génie, les autres attachés au porte-manteau, à la manière des dragons de Louis XIV.

les généraux et les lieutenants, et fixait ainsi qu'il suit le cadre des officiers titulaires :

30 Colonels ;
30 Lieutenants-colonels ;
100 Chefs de bataillon ;
290 Capitaines.

Si le corps eut lieu de s'applaudir en y voyant réparée l'omission d'un comité, il eut lieu d'être étonné de trouver, à côté de cette création, la suppression dès lors inopportune des officiers-généraux.—Composé qu'il était de membres amovibles et étrangers au corps, ce comité resta dépourvu de cette influence et de ce crédit dont sont en possession ceux de l'artillerie et du génie. Inhabile à s'opposer aux assauts de l'intrigue, il borna sa mission à donner des tâches aux officiers et à rendre compte du travail de chacun. Toutefois, et c'est pour nous un devoir doux à remplir que de le proclamer, ce ne fut ni indifférence, ni manque de zèle de la part des membres de ce comité, s'il n'opéra pas le bien que l'on devait en attendre. La faute en fut au ministère qui se refusa à lui départir une dose convenable de crédit et d'autorité : au surplus, ce *comité consultatif*, ou plutôt cette ombre de comité, exista trop peu de temps pour qu'on puisse se former une opinion exacte des services qu'il eût rendus ; mais encore sa suppression, en laissant toute latitude au favoritisme, a-t-elle été un mal sensible pour la justice et l'émulation.

Ne craignons pas de le dire, l'école d'application et l'école de Saint-Cyr ont été, plus que ce comité éphémère, plus que le dépôt de la guerre même, la véritable sauve-garde des destinées d'un corps auquel ses services et son instruction garantissent maintenant un avenir.

L'ordonnance, bien loin de rappeler dans le sein de la famille les jeunes membres dispersés dans les régiments,

donna au contraire une nouvelle extension à cette existence excentrique. Et telle fut la variété des positions assignées aux officiers détachés dans les troupes, que chacun se vit en peine de définir la sienne propre. Ce qu'on vit de plus clair, mais aussi de plus décourageant au milieu de ce fatras, c'était la condition imposée à tout aspirant à un emploi titulaire, d'obtenir au préalable le grade de capitaine dans la ligne, de l'occuper pendant deux ans, et encore pour n'être admis que par concours. Il est vrai qu'en cas d'échec aux examens, l'ordonnance ouvrait aux officiers les portes de l'avancement dans la ligne; il est vrai encore qu'elle les ouvrait non-seulement à ceux-là, mais aussi à tous les titulaires si leurs goûts ou leurs avantages les portaient à y servir; mais à quels prix accordait-elle ainsi aux uns et aux autres une double chance d'avancement qu'on ne trouvait nulle autre part? au très grand détriment des officiers de troupes. Heureusement qu'aucun officier d'état-major n'a cru devoir profiter de cette injuste prérogative; heureusement encore que la plupart des articles de l'ordonnance étaient tombés en désuétude avant qu'un nouvel acte du pouvoir les eût modifiés.

Il a été dit précédemment, à l'occasion des stations de l'armée sur les côtes de la Manche, quels changements Napoléon avait apportés dans la manière de distribuer et d'employer les différentes armes. Les résumés qu'on trouvera ci-après de quelques-unes des campagnes de l'époque, en montrant nos armées en action vis-à-vis d'adversaires de plus d'une sorte, achèveront de donner, mieux que ne le feraient quelques phrases arides, une intelligence suffisante de ses doctrines et de ses plans.

Les corps dans lesquels on verra que se partageait l'armée, furent souvent de force et de composition très différentes. De cette manière, l'empereur arrivait à propor-

tionner l'importance du commandement à la capacité de chacun de ses lieutenants, tandis qu'en présentant, sous la même dénomination des masses d'inégale force, il se donnait la chance de tromper momentanément l'ennemi : l'armée, d'ailleurs, n'en devenait que plus propre aux opérations par la facilité que l'on acquérait pour adapter les mouvements au terrain et aux circonstances de la guerre.

La garde et une partie de la grosse cavalerie composaient sur le centre, mais un peu en arrière, un corps formidable dont l'empereur se réservait l'emploi spécial. Les corps particuliers de cavalerie légère avaient, tantôt sur les flancs, tantôt en avant de l'armée, des destinations conformes à leur nature.

L'état-major de l'empereur était composé : 1° d'un certain nombre d'officiers-généraux et autres ayant, près de sa personne, les titres d'aides-de-camp et d'officiers d'ordonnance; 2° du major général (durant toute sa carrière, Berthier ne cessa pas un instant d'en remplir les fonctions), de l'intendant général, des premiers inspecteurs de l'artillerie et du génie; ces quatre derniers ayant pour adjoints un nombre plus ou moins considérable d'officiers de tout grade de leurs corps respectifs.

Les commandants des corps d'armée et des divisions avaient, sur une échelle de plus en plus petite, un état-major formé d'éléments analogues à celui de l'empereur. Le tableau placé à la fin du volume suivant en indique la composition.

Nous avons vu Frédéric se tenir habituellement à l'avant-garde, Napoléon ne s'y portait que dans les grandes occasions. La force de ses armées, l'étendue de l'échiquier et les soins à donner à son vaste empire, l'obligeaient à des déplacements continuels. D'une santé à l'épreuve des

privations et des fatigues, et mieux servi que jamais ne le fut souverain par l'administration des postes, on le voyait arriver à l'improviste, pour repartir presque aussitôt, n'ayant besoin que de quelques instants pour tout voir et tout régler. C'était surtout durant les mouvements qui allaient décider du sort de la campagne, et à l'approche des grandes batailles, qu'on avait lieu d'être étonné de la rapidité de ses courses et de l'activité de son esprit. D'une habileté incomparable à réunir et à combiner les éléments de la victoire, personne ne l'a égalé dans l'art des batailles, et personne n'en a livré autant que lui. Avait-il besoin de renseignements sur l'ennemi? rien n'était épargné : généreux envers les espions, dont il entretenait un grand nombre, il faisait questionner avec un soin extrême les prisonniers et les gens du pays. Mais, peu confiant dans des données ainsi obtenues, il s'avançait lui-même en reconnaissance, tantôt avec une faible escorte, tantôt avec l'avant-garde ou quelque autre gros corps à qui il ordonnait d'attaquer pour obliger l'ennemi à se démasquer : allant alors se poster sur quelque éminence, il suivait tous les mouvements à l'aide d'une lunette, les enregistrait dans sa tête, et faisait prendre note de tout ce qu'il lui importait de connaître. Il faut voir dans cette précaution constante de Napoléon à sonder ainsi la position et les ressources de ses adversaires, la cause ordinaire de ces combats plus ou moins opiniâtres, dont furent précédées presque toutes ses batailles.

Une fois les renseignements complets et le point vulnérable déterminé, toutes les mesures étaient prises et tous les ordres donnés pour porter sur ce point une supériorité de forces décisive; mais encore les masses n'y étaient-elles dirigées qu'au moment opportun, et après que l'ennemi, trompé par des démonstrations ou épuisé par de longs efforts, laissait entrevoir une chance de succès. Quand les

lignes avaient par trop souffert, l'occupation de ces points devenait l'affaire de la réserve. Comme les triaires romains, la vieille garde était le dernier espoir de cette lutte décisive.

Avec des troupes aussi manœuvrières, aussi aguerries et aussi dévouées que celles dont disposait Napoléon, il devenait également possible d'enfoncer et de tourner l'adversaire; aussi le vit-on employer avec le même bonheur les différents cas de l'ordre oblique; et qu'on ne croie pas que, satisfait de cette gloire insignifiante dont se sont enorgueillis tant de généraux pour avoir fait rétrograder de quelques pas un ennemi qui reparaissait le lendemain, il renfermât ses prétentions dans le seul gain de la bataille. Sans doute qu'il se proposait avant tout de la gagner, mais il voulait le faire à sa manière, dût-il lui en coûter plus d'efforts et de sacrifices; pour lui, les points les plus faibles de la ligne opposée étaient rarement des points décisifs; ils ne le devenaient qu'autant que leur occupation entraînerait la ruine ou tout au moins la désorganisation de l'armée ennemie.

Après que l'*ordre du jour* avait annoncé la bataille, l'empereur parcourait les rangs, adressant aux chefs et aux soldats quelques-uns de ces mots électriques qui lui étaient familiers et que recueillera l'histoire (1). Il ne se retirait

(1) Déjà, dès la fin du dernier siècle, ainsi que nous l'avons observé, il s'était introduit dans la manière de traiter les sujets militaires, une correction et même une élégance qu'on ne trouvait pas antérieurement dans ces sortes de compositions. Mais il fallait nos dernières guerres et nos armées modernes, pour tirer de l'oubli l'éloquence militaire proprement dite. En effet, qu'eût produit une harangue ou une proclamation sur ces soldats mercenaires et désintéressés dont se composaient exclusivement les armées antérieures? et qu'en était-il d'ailleurs besoin pour porter les chefs aux grande actions? car les officiers de ce temps-là avaient, non moins que ceux de nos jours, des sentiments généreux, et le cœur haut placé. Au surplus, quand nous lisons, dans les écrivains de l'antiquité, les harangues des plus renom-

qu'après les premières décharges, pour aller occuper, à l'arrière-scène, un point d'où il pût mieux observer les événements; il le choisissait ordinairement à portée de la principale attaque, mais pourtant assez loin du feu pour donner aux rapports et aux ordres son attention tout entière. Venait-il à quitter ce point? il y faisait rester un officier, et en laissait d'autres sur ses traces pour indiquer là où le trouver; il se gardait de se laisser préoccuper par des détails insignifiants, et ne s'exposait au danger que dans les cas d'absolue nécessité. Cette multitude d'incidents auxquels donne lieu le choc des masses étaient pour lui des scènes ordinaires: fixant avec un imperturbable sang-froid le point d'où dépendait le succès, il saisissait l'instant de frapper, et ne frappait alors qu'à coups redoublés.

D'un calme aussi parfait sur le champ de bataille que dans le cabinet, Napoléon ne se donnait que peu de mouvement afin de conserver à un plus haut degré la faculté d'observer et de penser. Attachant une extrême importance à paraître au-dessus des événements, il écoutait les rapports et donnait ses ordres sans émotion (1). Si par fois, au milieu de ces grands actes de sa vie, il se peignait quelque sentiment particulier dans les traits de son visage, il le réprimait aussitôt, dans la crainte de se laisser pénétrer; tout entier à la réflexion, il ne sortait des profondeurs

més capitaines, nous sommes tentés souvent de n'y admirer que le génie des historiens. Le même doute ne saurait exister sur l'authenticité des pièces d'éloquence de notre époque : nous les avons entendues, nous en connaissons les auteurs. Elles partirent de l'armée d'Italie ces belles proclamations, où les vainqueurs d'Arcole et de Rivoli, en même temps qu'ils perfectionnaient la science de la guerre, firent revivre l'art d'exalter les courages par la puissance de la parole. Cette éloquence, après avoir retenti en Égypte et au milieu des capitales étonnées de l'Europe, fut entendue et comprise jusqu'à la fin par nos guerriers.

(1) Voy. plus loin le récit de la bataille de Wagram.

de son génie que pour consulter sa lunette ou sa carte; personne ne s'empressait à lui donner des avis : il les accueillait mal et n'en avait pas besoin. Il se réservait toute la pensée, et ne laissait aux autres que l'exécution matérielle; aussi n'ayant besoin que d'instruments, il appréciait bien plus les qualités militaires que les talents à grande portée.

La bataille était-elle gagnée, et elles le furent toutes jusqu'aux derniers temps, ceux des corps qui n'avaient pas donné, ou qui avaient le moins souffert, étaient incontinent dirigés sur les traces et les flancs de l'ennemi : Napoléon ne voulait pas qu'on lui fît un pont d'or. L'armée suivait de près ces premiers corps, et souvent sans se donner le temps de repaître; car tous savaient, soldats comme généraux, que les fruits de la victoire sont dans une poursuite à toute outrance. Les grâces pleuvaient sur les braves, aussitôt après que l'empereur avait reçu les rapports; il les distribuait ordinairement de sa propre main, en passant devant le front des régiments.

Mais à quoi attribuer les succès si constants et si complets de Napoléon? En se bornant à citer la puissance extraordinaire de son génie, et le rare assemblage de ses qualités morales et physiques, ce serait n'en indiquer que les *causes premières*; ce serait s'enfermer dans le cercle étroit des lieux communs. Une réponse aussi générale ne saurait satisfaire nos lecteurs. Pour fournir la solution d'une question aussi complexe et aussi élevée, il faudrait, à coup sûr, une autre portée que la nôtre, mais encore aurons-nous fait preuve de bonne volonté en présentant quelques développements à ce sujet, et en proposant de les attribuer, ces étonnants succès :

1° A l'incomparable habileté de Napoléon à créer, à rassembler, à organiser et à vivifier des moyens de guerre proportionnés à la grandeur de ses entreprises;

2° A une activité qui lui procure toujours l'initiative ;

3° A une rapidité de coup-d'œil et d'action qui ne laissait à l'ennemi, ni réflexion, ni temps pour s'opposer à ses desseins ;

4° Au meilleur emploi possible des masses ;

5° A cet *ascendant* qu'il exerça dès le principe, tant sur ses adversaires que sur ses propres troupes, et que ne firent qu'accroître sa plus grande autorité et ses succès ultérieurs ;

6° A une *ténacité* qu'il savait communiquer à tous, et qui, chez lui, était autant un effet de la réflexion qu'un don de la nature ;

7° A son habileté à tirer parti d'une première victoire pour s'ouvrir la voie à de nouveaux et plus considérables avantages.

Il avait pour principe qu'une fois l'action engagée, et tant que rien n'était encore décidé, il valait mieux continuer le combat et consentir à de nouveaux sacrifices, que de rendre inutile à la patrie, par une retraite prématurée, le sang des hommes déjà tués. Et qu'on ne croie pas que ce principe soit inhumain ; car, indépendamment qu'une victoire décisive peut amener la paix, ce que ne peuvent faire plusieurs batailles indécises et néanmoins meurtrières, il est hors de doute que l'on perdra beaucoup plus de monde dans une retraite commencée avec une armée déployée et engagée de toutes parts, qu'on n'en eût perdu en faisant un nouvel effort pour enfoncer l'ennemi. Fût-on dans le cas de se retirer à la suite de cet effort, la retraite ne sera guère plus désastreuse qu'elle ne l'eût été d'abord ; car, tout victorieux qu'il sera, l'ennemi aura perdu, de son côté, une partie de ses moyens de poursuite. *Avant de céder la victoire, attendons qu'on nous l'arrache ; avant de nous retirer, attendons qu'on nous y force.*

Nous citerons à l'appui de ces réflexions le passage suivant de l'ouvrage de M. le général Marbot.

« La *ténacité*, dit-il (1), était contestée aux Français « avant les guerres de la révolution, c'est cependant une « des principales vertus qu'ils y ont déployées, et une des « premières causes des nombreuses victoires qu'ils ont « remportées pendant vingt-sept ans ; la persévérance de « nos généraux y a surtout beaucoup contribué, car elle « influe infiniment sur la manière de combattre des « troupes, parce que les soldats connaissent bientôt le ca- « ractère de leur général ; et lorsqu'ils savent qu'il n'or- « donnera la retraite qu'à la *dernière extrémité*, et qu'il « les ramènera huit ou dix fois à la charge avant de se te- « nir pour battu, ils font alors leurs premières attaques « avec beaucoup plus de résolution et obtiennent bien plus « souvent la victoire, que des troupes qu'on habituerait à « battre en retraite, parce qu'elles n'auront pu enfoncer « l'ennemi, quoiqu'il ne les ait pas non plus enfoncées. »

Il fallait un grand capitaine, de nombreuses armées, de vastes conceptions et des guerres prolongées pour faire surgir du sein de l'obscurité une des branches importantes de la science de la guerre, ou plutôt cette science elle-même. Ce concours de circonstances s'est présenté, et la *stratégie* est sortie des campagnes de Napoléon, comme un demi-siècle auparavant, la tactique était sortie des camps prussiens ; c'est-à-dire que ces campagnes, par l'abondance des faits, des applications et des conséquences heureuses ou malheureuses, ont mis, pour la première fois en évidence assez de principes, de règles et d'exceptions, pour constituer un corps de doctrine spéciale, et justifier même l'emploi de nouveaux termes.

(1) Remarques critiques sur l'ouvrage de M. le lieutenant général Rogniat, page 581.

On nous a vu refuser à Frédéric le surnom de *créateur*, que ses panégyristes ont cru devoir lui décerner, pour les perfectionnements qu'il a introduits dans la tactique; nous le refuserons de même à Napoléon, bien qu'assurément il y ait plus de titres pour les progrès qu'il a fait faire à la stratégie; car ces sciences, comme toutes celles nées de l'expérience, ne sauraient être considérées que comme l'œuvre des siècles. Toutefois, pour exister avant Napoléon, la stratégie n'avait été qu'entrevue. Ce n'est même qu'après avoir été long-temps concentrée entre ses mains, et après qu'on l'eut vu s'en servir avec autant de certitude que de bonheur pour la gloire de ses armes, que des écrivains, passant de l'étonnement à la réflexion, essayèrent de poser les éléments de cette science.

On citera, parmi ces écrivains, l'archiduc Charles, en Autriche, Bulow en Prusse, et surtout Jomini en France. Cet empressement de la part d'écrivains de nations diverses à révéler les principes d'une science jusqu'alors méconnue, est une preuve de son utilité et du besoin que l'on éprouvait de la propager. Malheureusement, entre les mains de gens isolés et placés sous l'influence d'impressions et de souvenirs très différents, cette science ne pouvait paraître qu'environnée d'incertitudes et de doutes. Rarement d'accord sur le choix et la valeur des termes, ils ont souvent donné aux mêmes faits des interprétations diamétralement opposées. Néanmoins, malgré cette divergence d'opinions, la science s'est avancée; car, si le premier effet de cette divergence a été de la retarder, le second a été de l'éclairer et d'en assurer le progrès par les controverses qu'elle a provoquées de toutes parts. La paix, en laissant à une foule de militaires instruits le loisir de s'en occuper, a accéléré ce progrès. De ce nombre a été Napoléon lui-même. Les écrits dictés à Sainte-Hélène n'articulent pas seulement le mot de *stratégie*, ils comportent

en outre, pour cette science, une sanction officielle d'existence et d'utilité. Son suffrage est d'autant plus imposant qu'il est accompagné de toutes sortes d'éclaircissements et de preuves, et qu'il établit, même pour les plus incrédules, la réalité d'une science dont la nature spéciale a été contestée.

Il n'est pas besoin d'un plus long historique de cette science en quelque sorte naissante, et le moment n'est point encore arrivé de compléter, par de nouveaux développements, ce que déjà nous avons dit de son but, de ses dogmes et de ses contacts avec les autres branches de l'art de la guerre. En effet, il nous a semblé que nous serions plus facilement et mieux compris en faisant passer d'abord sous les yeux de nos lecteurs un court précis des campagnes de l'empire. Plusieurs leçons y seront consacrées, mais après que nous aurons traité des *délits* et des *peines*, des *récompenses* et de la *solde*.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

JUSTICE ET TRIBUNAUX MILITAIRES.

§ I. *Justice et tribunaux militaires.* — Premières traces d'une législation militaire en France. — Elle n'acquiert quelque certitude que sous les rois de la troisième race. — Ordonnances de Louis XIV sur les conseils de guerre. — Perfectionnements apportés par Louis XV. — Justice et tribunaux militaires sous la République. — Composition actuelle des conseils de guerre. — § II. *Délits et peines.* — Classification des délits et des peines avant la Révolution. — Nomenclature par ordre alphabétique des différents crimes et délits militaires prévus par les lois actuelles ; peines dont ils sont passibles. — § III. *Récompenses.* — Leur utilité ; leurs effets. — Elles doivent être appropriées au caractère particulier de chaque peuple. — Elles se divisent en pécuniaires et distinctives. — A quelles sortes de sociétés conviennent les unes et les autres. — Modes de rémunération en usage dans le moyen âge et chez les modernes. — Variations dans les systèmes de récompenses adoptés en Europe. — La Russie et l'Angleterre semblent devoir être placées aux deux extrémités de l'échelle de ces variations. — Habileté de Napoléon dans le choix de ses modes de rémunération. — Sensible discrédit des ordres de chevalerie. — IV. *Solde.* — Obligation aux sociétés d'en allouer une à leurs défenseurs ; circonstances où elles peuvent s'en abstenir. — Solde en nature et en numéraire. — Solde sous les deux premières races. — Origine probable de la solde en argent, chez les nations modernes. — Plusieurs ordonnances relatives à la solde pendant et après les croisades. — Régularité introduite par Charles VII dans l'administration de la solde. — Établissement du service des vivres et fourrages. — Tarifs de la solde des différents grades, dans les différentes armes, avant la Révolution. — Amélioration progressive dans la solde, à partir de 1788.

§ I.

JUSTICE ET TRIBUNAUX MILITAIRES.

Nous avons consigné en leur lieu quelques renseignements sur les peines et délits militaires chez les anciens.

Ces mêmes renseignements relatifs aux modernes, pourraient être l'objet d'un tableau, qui, bien que sombre et affligeant, n'en serait pas moins d'un haut intérêt pour le militaire, et plus encore pour le législateur et le philosophe. Mais ce tableau, qui demanderait un temps que nous ne saurions y consacrer, et un talent que nous n'avons pas, n'est point de nature à entrer dans notre cadre. Nos jeunes lecteurs voudront donc regarder comme un surcroît de zèle de notre part le petit nombre de documents que nous allons placer sous leurs yeux.

Et d'abord observons que si notre code criminel civil fut pendant long-temps un fatras d'obscurités sujet à toutes sortes d'interprétations, notre code pénal militaire fut plus encore une œuvre d'incertitude et de barbarie. On chercherait en vain au-delà de la troisième race les premiers rudiments d'une législation militaire, et ce n'est même à partir que de Philippe III que l'on trouve, sous le nom de *cours prévôtales* (1), des tribunaux établis en permanence pour connaître des délits civils et militaires. Il est vrai que, dès le principe de leur institution, le connétable et les maréchaux de France eurent dans leurs attributions la justice militaire; mais leur tribunal suprême et unique ne connaissait guère que des accusations portées contre les gentilshommes, avant l'établissement d'une justice hiérarchique dans les provinces et la création des *lieutenants des maréchaux de France*, dont la date est de 1351.

Le grand prévôt, dont la charge paraît être contemporaine de celle de connétable, était comme le procureur du roi du tribunal des maréchaux : chargé d'informer et de poursuivre, il assistait à toutes les séances, et disposait, tant pour la police du tribunal que pour la garde des condamnés, d'une compagnie d'archers, dite *de la connétablie.*

(1) Elles furent instituées en 1271.

Diverses ordonnances de Louis XIV donnèrent au corps des lieutenants des maréchaux de France, une importance et un accroissement qu'il n'avait pas d'abord : par celle de 1679, leur charge fut créée en titre d'office militaire sous la dénomination de *lieutenants des maréchaux de France, juges du point d'honneur*. Ils étaient nobles et faisaient partie de l'état-major des gouvernements généraux des provinces; ils prenaient rang après les lieutenants de roi, et avant les sénéchaux, baillis et autres officiers royaux et militaires. Leur nombre, de cent quarante-cinq en 1651, était de quatre cent vingt-cinq en 1788; ils furent supprimés par décret de l'assemblée nationale du 23 septembre 1790.

Outre ces cours de justice militaire permanentes, il y eut, dès le temps de Charles VII, des conseils de guerre dans le sein des corps mêmes; mais, jusqu'à Louis XIV, le prévôt de la connétablie ou d'autres prévôts, servant aux armées, annihilèrent, par leur présence à ces conseils, l'influence des officiers, dont ils se bornaient à prendre l'avis.

Une ordonnance de 1678 fixa à sept le nombre des membres composant les conseils de guerre; ils devaient être du régiment du prévenu, et désignés par le colonel président. Les commissaires des guerres pouvaient y assister pour veiller à l'exécution des ordonnances.

La législation militaire était encore dans l'enfance en 1727 : restée imparfaite depuis cette époque, une ordonnance de 1750 y apporta enfin des amplifications suffisantes et des formes de procédure régulières.

Dans ces premiers conseils de guerre, les procédures étaient secrètes, sans débats et sans garanties pour les accusés, sauf que les juges devaient être à jeun. Telle était encore, lorsque éclata la révolution, la manière de juger les délits militaires.

Plusieurs organisations de la justice militaire se succé-

dèrent rapidement à partir du 21 octobre 1789. Opérées au milieu des troubles révolutionnaires, conçues et rédigées avec l'exagération et la précipitation qui caractérisent tous les actes de l'époque, ces organisations ne pouvaient être de longue durée. Deux jurys, l'un dit d'*accusation*, et l'autre de *jugement*, furent momentanément établis auprès des cours martiales divisionnaires; ils existèrent de 1788 à 1793, que la convention en décréta la suppression. Les débats devinrent alors publics, les juge ments furent motivés, et les accusés, naguères condamnés au silence, eurent le droit de se pourvoir d'un défenseur.

Deux nouveaux codes, où étaient caractérisés et classés les crimes et délits militaires, parurent, l'un le 19 octobre 1791, l'autre le 12 mai 1793; mais ces codes, sans cesse modifiés par les différents pouvoirs, demandaient depuis longtemps à être refaits, quand enfin le ministère a songé à s'occuper de cette importante besogne. Il s'agit ici du projet de Code pénal voté en 1829 par la chambre des Pairs.

La justice militaire a été administrée dans ces derniers temps par six différents conseils, dont trois permanents. Ces conseils ne sont composés que de militaires. Les jugements sont publics et prononcés sans désemparer. Dans ce nombre sont compris les commissions militaires spéciales, les conseils extraordinaires et les tribunaux spéciaux appelés à juger les généraux et autres officiers en matière de capitulation, ou pour tout autre genre de délits commis à la guerre.

Il y a en permanence, par division militaire territoriale, ou par corps d'armée, deux conseils de guerre et un conseil de révision (1). Les membres de ces conseils réunissent

(1) Loi du 13 brumaire an 5. La dénomination de corps d'armée n'étant point encore admise, chaque division avait ses conseils de guerre particuliers.

les attributions de juge et de juré; ils prononcent sur la culpabilité et la peine. Ils doivent avoir vingt-cinq ans d'âge, et au moins quatre ans de service.

Le plus ancien des deux conseils de guerre proprement dits fut institué le 3 novembre 1791; le second, le 9 octobre 1797, ainsi que le conseil de révision.

Le second conseil de guerre fut créé pour connaître des jugements rendus par le premier, lorsqu'ils viennent à être cassés ou annulés par le conseil de révision.

Les membres de ces conseils sont à la nomination du lieutenant général commandant la division.

Voici leur composition :

1 Colonel, président. 1 Officier supérieur. 2 Capitaines. 1 Lieutenant. 1 Sous-lieutenant. 1 Sous-officier.	Si le conseil juge un officier général, le président et deux des membres sont remplacés par trois généraux du grade du prévenu. Lorsque c'est un officier supérieur, le lieutenant, le sous-lieutenant et le sous-officier sont remplacés par des officiers du grade du prévenu.

Un greffier, qui n'a point voix délibérative et qui peut ne pas être militaire, est chargé de la rédaction des procès-verbaux. Deux capitaines, l'un remplissant les fonctions de procureur du roi, l'autre, celles de rapporteur, complètent le personnel du conseil.

Le conseil de révision est composé de cinq membres, savoir :

1 Général, président;
1 Colonel, juge;
1 Chef de bataillon, juge;
2 Capitaines, juges;
1 Greffier, au choix du président;
1 Rapporteur, choisi dans le sein du conseil;
1 Intendant ou sous-intendant militaire, remplissant les fonctions de procureur du roi.

Les membres de ce conseil doivent avoir trente ans d'âge et six années de service.

Les débats sont publics et les jugements portés sans désemparer, comme dans les autres conseils.

Il serait difficile d'entrer dans le détail des cas de cassation ou d'annulation de jugements; mais encore pourrons-nous dire qu'ils sont renfermés dans des questions ou de compétence, ou de forme, ou d'application de la loi.

Il existe encore aujourd'hui dans les corps deux sortes de tribunaux qui, sous le nom de conseils de discipline, sont chargés de connaître des fautes qui ne sont pas de nature à être portées devant les conseils de guerre. Le but de cette institution est de purger les régiments d'hommes incorrigibles en les faisant passer dans les compagnies de discipline.

Ces conseils se composent d'un chef de bataillon ou d'escadron, de trois capitaines et de trois lieutenants; ils sont pris dans un bataillon ou escadron autre que celui du prévenu, et parmi les plus anciens de leurs grades respectifs.

Ajoutons, pour ne rien omettre d'essentiel, qu'il est pour les officiers un tribunal analogue : ce sont les *conseils d'enquête*, prescrits par l'art. 296 du réglement sur le service intérieur. Ils sont institués pour connaître des torts ou des fautes qui, sans être de nature à entraîner la perte du grade, sont néanmoins assez graves pour ne pouvoir être réprimées par les peines de la discipline (1).

(1) Voy. pour plus amples détails, la collection des *Journaux militaires*, l'*Encyclopédie méthodique*, le *Guide des juges militaires* et les *Leçons* publiées sur la matière, par M. Broutta.

§ II.

DÉLITS ET PEINES.

Dans la revue que nous allons en passer, nous nous aiderons de l'ordre alphabétique, et nous distinguerons deux périodes : l'une, antérieure à la révolution; l'autre, postérieure. La première fort longue, fort obscure, et néanmoins d'un haut intérêt philosophique, nous a paru devoir être traitée sous la forme ordinaire d'un historique. La seconde, plus précise, plus facile à encadrer, sera présentée dans un tableau.

Abandonner son rang dans le combat : Les batailles tumultueuses du moyen-âge étaient accompagnées de trop de désordre pour qu'alors on songeât à punir un crime dont souvent se rendait coupable une bonne partie de l'armée. Sous François Ier et Henri II, le coupable était passé par les piques; de Henri III à Louis XV, par les armes à feu. Gustave-Adolphe et tous ceux qui, comme lui, cherchèrent dans une discipline exacte le secret de l'existence des organisations tactiques, infligèrent la même peine.

Abandonner ses armes offensives ou défensives : Entre ces deux circonstances, la différence est évidemment fort grande; et néanmoins, les Spartiates punissaient l'abandon des armes défensives plus sévèrement que celui des offensives. Sous Charlemagne et la suite de nos rois jusqu'à Henri II, ce crime fut puni par la diffamation. Nous n'avons pu le suivre jusqu'à nos jours.

Abandonner une brèche ou *son poste :* Même punition que pour abandonner son rang.

Abandonner son chef : Même punition encore. Les lois de François Ier vont même jusqu'à étendre la peine de mort à quiconque a négligé de secourir son chef.

Abandonner son drapeau : Dans tous les temps et chez tous les peuples, ce crime fut puni avec sévérité, parce que la perte du drapeau est un indice certain de désorganisation. On peut perdre son artillerie sans déshonneur, mais son drapeau, jamais. François Ier porta contre ce crime la peine de mort. Henri II et Henri III voulurent qu'au préalable les coupables fussent dégradés, dévalisés et déclarés ignobles. On retrouve toujours la peine de mort sous Louis XIV et dans le code de 1727, qui servit de règle jusqu'à la révolution.

Alarme : Celui qui, sous François Ier, ne s'y trouvait pas était puni de mort; nous ajouterons, sur la foi de l'encyclopédie méthodique, que la même peine était infligée non seulement à celui qui refusait d'aller au combat, mais encore à celui qui y marchait lentement (1).

Armes perdues, vendues ou brisées à dessein : Ces diverses nuances d'un même crime furent en général punies avec une extrème sévérité, mais qui néanmoins alla rarement jusqu'à la mort. Gustave-Adolphe avait adopté des Anciens de faire battre de verges celui qui vendait ou engageait ses armes.

Arracher des mains du prévôt un homme arrêté ou s'opposer à son arrestation : A dater de 1716, ce crime fut puni de mort.

Attentat contre le service du roi : Le code de 1727 condamne le coupable à être rompu vif.

Butiner sans ordre — marauder : Celui qui, sous le Bas-Empire, courait aux bagages de l'ennemi avant d'en avoir l'ordre, etait puni comme celui qui abandonnait son

(1) Nos punitions actuelles sont infiniment moins sévères. Voy. dans le tableau ci-après, les mots : *Absence à la générale.*

... fuir. François Ier porta, contre ce crime et contre la maraude, la peine de mort. On la retrouve encore, ... indication de genre, dans l'ordonnance de 1741.

Changer de poste sans ordre : Galères à perpétuité, dans l'ordonnance de 1750.

Contrebande : A main armée, la mort; sans armes, galères à perpétuité : telles furent les punitions infligées par Louis XV. De tout temps, ce délit entraîna des peines pour les coupables, militaires ou non. Mais la double existence du militaire est une circonstance aggravante, qui non seulement doit augmenter la punition, mais encore la faire étendre aux chefs qui tolèrent ou qui n'empêchent point cette violation de la discipline et de la loi civile.

Correspondance avec l'ennemi : Mort, sans indication de genre.

Dégradations dans les forêts et ailleurs : Les verges, sous Louis XV.

Désertion : Ce crime, le plus ordinaire de tous, fut puni de mort sous Charlemagne et sous François Ier. Durant le long intervalle qui sépare ces deux princes, aucune loi ne régissant la matière, les coupables furent punis selon le bon plaisir des chefs. De François Ier à Louis XIV, la peine capitale fut parfois suspendue. De ce dernier à Louis XVI, les déserteurs eurent la tête cassée. Des lois plus sages et plus explicites distinguent aujourd'hui, comme on le verra ci-après, les différents cas de désertion, et proportionnent les châtiments à la gravité de chacun d'eux.

Désobéissance : Les circonstances en sont trop variées pour qu'on puisse fournir à ce sujet des renseignements précis : tantôt elle sera punie d'une simple peine disciplinaire, tantôt avec une sévérité qui n'aura de limite que la mort. On la trouve prévue sans désignation de genre dans

le Code de 1727, pour des cas qui, aujourd'hui, n'entraînent plus la même peine.

Dommages : Ils sont de deux sortes, envers les personnes ou envers les biens. Les premiers ne sont pas toujours de nature à être réparés; quant aux seconds, les lois de Louis XIV veulent qu'ils le soient par les officiers qui les ont tolérés ou qui ne les ont point prévenus. Ces mêmes lois défendent aux soldats non seulement de rien prendre à leurs hôtes, mais même d'accepter ce que ceux-ci voudraient leur donner.

Dormir en faction : De François Ier à la révolution, ce crime a été puni en France par la mort. Le même usage était suivi par la plupart des autres nations. Gustave-Adolphe laissa aux chefs le droit de choisir et d'infliger la peine. Nos lois actuelles sont moins sévères. (*V.* ci-après le tableau.)

Duels : Depuis qu'ils ont été mis au rang des délits militaires, les lois ont dû prononcer des peines fort sévères; mais ces lois, peut-être plus imprudentes que sages, furent presque toujours éludées. En voyant échouer contre les duels les ordonnances réitérées et l'opiniâtreté personnelle de Louis XIV, les gouvernements ont pris le parti de fermer les yeux sur un genre de délit qui, tout déplorable qu'il est, semble inhérent à la constitution actuelle des sociétés.

Embauchage : Mort, sans désignation de genre, dans le Code de 1727.

Enrôlement dans les levées sans ordre : Ce crime et celui de *rébellion*, qui n'en diffère que par les circonstances, furent punis de mort sous Louis XV.

Escroqueries : Les verges.

Fautes de discipline : Elles étaient punies de la prison pendant un temps qui ne pouvait dépasser trois mois;

quelquefois par les verges, quelquefois par le cheval de bois.

Homme de garde dégradant ou laissant dégrader les fortifications : Galères à perpétuité sous Louis XIV et Louis XV.

Insulte à un factionnaire : Depuis Henri II, le coupable fut condamné à être passé par les armes.

Ivrognerie : Dans les premiers temps de la monarchie, l'ivrogne était condamné à ne boire que de l'eau. Plus tard, il fut passible de peines plus ou moins sévères. On a vu de quelle manière le maréchal de Richelieu imagina de punir cette faute. Les règlements prussiens défendent aux officiers et aux sous-officiers d'entrer jamais en altercation avec les soldats ivres; mais ils ordonnent de leur faire subir, quand ils seront à jeun, une peine double de celle que leur faute a méritée. Il n'y a pas longtemps encore qu'un soldat de cette nation, qui s'enivrait étant de service, passait dix tours de verges entre deux haies de cent hommes chacune. Dans le Code de 1727, le soldat de garde trouvé ivre est puni journellement d'une heure sur le cheval de bois pendant un mois.

Lâcheté : Si tous les peuples n'ont pas infligé les mêmes peines corporelles aux lâches, tous sont tombés d'accord pour les marquer du sceau de l'infamie. Les Germains les noyaient ou les étouffaient dans un bourbier; parmi les Francs, nos ancêtres, ils étaient dégradés, battus de verges, et enfin occis; sous Charlemagne et Charles-le-Chauve, celui qui prenait la fuite était dégradé de ses titres et emplois; la loi le déclarait infâme et indigne d'être appelé en témoignage. Le lâche devint ensuite *homme taillable à volonté, questable, corvéable, mainmortable,* si méprisable enfin, qu'on ne croyait pouvoir le réduire à un état plus humiliant. Pendant le règne de la chevalerie, tout cheva-

lier qui donnait des preuves de faiblesse voyait les pièces honorables de son écu changées, diminuées ou même retranchées. Celui que l'opinion désignait comme lâche, était exclu de la table et de la compagnie des chevaliers, et chacun était en droit de venir tailler la nappe devant lui ; il ne pouvait plus porter l'habit de l'ordre ; son timbre, son écu étaient tournés à l'envers. Celui, enfin, qu'une condamnation juridique avait flétri, était publiquement dégradé. Sous François Ier, la lâcheté fut punie par la mort ; elle l'est aujourd'hui par l'ignominie. On dégrade, on chasse le lâche, en laissant à l'opinion publique le soin de compléter son châtiment.

Mettre l'épée à la main dans une place : Galères à perpétuité dans le Code de 1727.

Mot d'ordre (livrer le) : Les lois de Louis XV condamnent le coupable à être pendu.

Parler haut et crier en marchant en bataille ou devant l'ennemi : Sous Henri II, les coupables avaient la langue percée d'un fer rouge. Cette punition barbare fut remplacée de bonne heure par des peines de discipline.

Prisonnier de guerre (se rendre). — Capituler : Si c'est une pratique généralement adoptée par les nations qu'un commandant de forteresse puisse se rendre après un nombre déterminé d'assauts à son corps de place, aucune loi n'autorise à capituler dans les autres cas. Nous avons déjà vu (1) avec quelle force Napoléon s'est élevé contre les capitulations en rase campagne. Il n'est, en effet, qu'une manière honorable d'être fait prisonnier de guerre : c'est celle où, se trouvant pris isolément les armes à la main, il ne reste aucune chance pour résister ou pour s'échapper. La responsabilité des capitulations doit peser avant tout

(1) T. 1, pag. 308, note.

sur le chef, et, ensuite, sur ceux des subalternes que leurs grades appellent à faire partie de son conseil. Nos annales, jusqu'à François Ier, ne fournissent aucun document relatif aux capitulations ; mais on trouve que, de son temps, le gendarme qui se rendait prisonnier de guerre avant d'avoir perdu son cheval ou un bras, était puni de mort. Sous Henri II, celui qui se rendait sans de pressants motifs, était passé par les piques ; plus tard, il fut chassé de son corps, et regardé comme déshonoré. Aujourd'hui, quand il s'agit d'un chef, les tribunaux militaires prononcent ; mais si favorable que soit pour l'accusé l'issue du jugement, sa réputation en reçoit toujours quelque atteinte.

Rébellion.—Révolte : De tous temps les coupables furent condamnés à mort ; on les pendait dans le siècle dernier ; on les fusille aujourd'hui.

Sortir d'une place ou d'un camp retranché ailleurs que par les portes ordinaires : Dès le temps de Henri II, les coupables étaient pendus, et on les pendait encore sous Louis XV.

Traîtres : Les anciens se sont, en général, montrés plus sévères que les modernes envers un crime qui ne semble devoir comporter aucune grâce. Quelle peine infliger, autre que la mort, à celui qui, sciemment parjure à ses serments, a vendu patrie, honneur, famille, amis ? Sous Charles VII, on se bornait à leur interdire le service et l'usage des armes ; sous François Ier, que l'on retrouve en tout plus sévère que ses prédécesseurs, les chefs étaient décapités ; les soldats enchaînés et condamnés aux ouvrages publics. Plus tard, sous la suite des rois, les traîtres, que la loi condamnait à être pendus, furent souvent graciés. Aujourd'hui, ils sont ou déportés ou fusillés.

Transfuges : Même punition que pour les traîtres. Pour

être plus sévère à leur égard qu'envers ces derniers, Charles VII n'en fut pas plus juste; car, en faisant pendre ou décapiter les simples soldats, tandis qu'il se bornait à déclarer les chefs indignes du service, il appliquait aux uns la peine due aux autres, et réciproquement.

Viol : De Henri II à la révolution, les coupables furent pendus et étranglés.

Voie de fait envers un officier : Le coupable fut pendu après avoir eu le poing coupé.—*Envers un commissaire des guerres :* Il fut pendu.—*Envers un sous-officier ou caporal :* Il fut condamné tantôt aux galères à perpétuité, et tantôt à mort.

Vols : Ils furent punis avec plus ou moins de sévérité, selon leur nature et les circonstances dans lesquelles ils étaient commis. Pour les vols d'église avec profanation, les coupables étaient brûlés vifs; pour les vols d'armes, ils étaient pendus; pour les vols de prêt et autres envers leurs camarades, ils étaient condamnés aux galères à perpétuité.

Il n'est presque pas besoin d'observer que, pour être soumis au régime et à la discipline militaires, le soldat n'en reste pas moins passible des peines portées contre les crimes et délits civils; car il conserve sous l'uniforme sa qualité primitive et essentielle de citoyen. Si parfois, dans les temps de troubles et d'indiscipline, on a vu les gens de guerre se soustraire à la loi commune, ils ne l'ont fait qu'à l'aide de la force brutale et par le plus criminel abus de leurs armes.

Parmi les crimes et délits civils dont se rendent coupables les militaires, il en est qui ressortent des conseils de guerre et d'autres des cours ordinaires de justice. C'est là un des contacts malheureusement trop fréquent de l'ordre civil avec l'ordre militaire. Il n'est pas de notre objet de récapituler les cas où la justice civile est appelée à connaître

des crimes commis par des militaires ; nous y parviendrions d'ailleurs difficilement, car les attributions des tribunaux de l'un et de l'autre ordre, ne sont pas encore tellement bien déterminées, qu'elles ne nécessitent journellement des débats préjudiciels de compétence.

Les réglements de police et de service intérieur, dont la collection remonte au temps de Louis XIV, nous dispensent de parler des fautes commises journellement dans le service, et contre lesquelles sont autorisés à sévir les chefs, en se conformant aux lois de la justice et de la hiérarchie. Aux verges et aux coups de plat de sabre, depuis longtemps inconnus dans nos armées, et presque entièrement abolis à l'étranger, ont succédé les punitions moins dures de la consigne, des corvées, de la prison, du cachot : elles ne sont pas moins efficaces, et sont plus en rapport avec nos mœurs, nos idées et nos lois sociales. Il ne faut pas moins de discernement et de réflexion dans le choix des peines, que de sévérité et de justice dans leur application. On ne saurait recourir avec trop de ménagement à celles qui flétrissent ; car, en attaquant ce que l'homme a de plus cher, la réputation et l'honneur, elles le rendent indigne de continuer à servir ; et, quelquefois encore, suivant la nature de la peine, indigne de rentrer dans la société. Que l'on ne s'y méprenne pas : le grand art, pour les chefs, est moins de savoir punir, que de savoir prévenir les cas de punition.

Les *Arrêts* sont, depuis le dernier siècle, la punition ordinaire infligée aux officiers, pour les fautes de discipline. Les réglements en distinguent de deux sortes : les *arrêts simples* et les *arrêts de rigueur*. Cette distinction, par cela seul qu'elle établit un échelon de plus dans la partie inférieure de l'échelle des punitions, est un très-grand bien, un perfectionnement réel. Mais, pour la marquer, cette

NOMENCLATURE ALPHABÉTIQUE

DES DÉLITS MILITAIRES

Et des peines y attachées, conformément aux ordonnances, lois et décrets postérieurs à la révolution (1).

DÉLITS.	PEINES.
Abandon de son poste pour se livrer au pillage. . .	Fers, 5 ans.
Abandon de voitures.	Mort.
Absence à la générale.	Prison, 1 mois.
— avec récidive.	Prison, 6 mois.
— pour la troisième fois.	Fers, 2 ans.
Absence avec récidive lorsqu'on marche à l'ennemi.	*Idem*
Assassinat pour fuir.	Mort.
Attroupement (chef d').	Mort.
Attroupement (auteur d').	Mort.
Bons (fabrication de).	Fers, 5 ans.
Changement de consigne proche l'ennemi.	Prison, 6 mois.
Clameurs séditieuses.	Mort.
Complot de désertion.	Mort.
Congé falsifié.	Fers, 5 ans.
Consigne changée près l'ennemi sans en rendre compte.	Prison, 6 mois.
Consigne fausse compromettant la sûreté.	Mort.
Consigne forcée à l'armée.	Fers, 10 ans.
Consigne non exécutée proche l'ennemi.	Fers, 2 ans.
Correspondance avec l'ennemi sans permission. . .	Mort.
Dépouillement d'un mort sans ordre.	Fers, 5 ans.
— d'un vivant.	Fers, 10 ans.
Désertion à l'intérieur.	Trav. publ. 3 ans.
— de l'armée ou d'une place de première ligne.	——— 5 ans.
— d'un suppléant..	Boulet, 5 ans.
— de service ou par-dessus le rempart. . . .	Trav. publ., 5 ans.
— avec effets de l'État ou du corps.	Trav. publ., 5 ans.
— avec effets de ses camarades.	Boulet, 10 ans.
— à l'intérieur, non individuelle.	Trav. publ., 5 ans.
— à l'ennemi.	Mort.
— à l'étranger.	Boulet, 10 ans.
— à l'étranger, avec récidive ou de service. .	Mort.
— après amnistie.	Mort.
— après grâce.	Mort.
— avec armes à feu.	Mort.
— des travaux publics.	Boulet, 10 ans.

(1) Tous les délits portés dans la présente nomenclature sont du ressort des conseils de guerre.

DÉLITS.	PEINES.
Désertion du chef de complot.	Mort.
— en faction.	Mort.
— avec récidive.	Mort.
Désobéissance combinée.	Mort.
— d'une troupe (chef de).	Fers, 10 ans.
— en face de l'ennemi.	Mort.
Distraction d'habillement.	Fers, 5 ans.
Double paie.	Destitution.
Embauchage.	Mort.
Enclouage du canon sans ordre.	Mort.
Enlèvement d'un détenu.	Fers, 3 ans.
Enrôlement double.	Fers, 5 ans.
Espionnage.	Mort.
Évasion des prisonniers de guerre.	Fers, 6 ans.
Falsification de consigne compromettant le poste.	Mort.
Fauteur de désertion.	Prison, 1 an.
Faux témoignage causant la mort.	Mort.
Faux certificat de maladie.	Fers, 2 ans.
Fraude chez un habitant.	Prison, 6 mois.
— avec menaces.	— 3 ans.
— avec voies de fait.	Fers, 2 ans.
Fuite des prisonniers de guerre.	Fers, 6 ans.
Gage (mise d'effets ou armes en).	Fers, 5 ans.
Incendie.	Mort.
Infidélité dans le poids des rations.	Fers, 2 ans.
— dans les états de troupe.	Fers, 5 ans.
Inscription sous un faux nom.	Fers, 5 ans.
Insulte à une sentinelle.	Prison, 2 ans.
— avec voies de fait.	Mort.
— par le subordonné avec propos ou geste.	Fers, 5 ans.
— par le subordonné avec voie de fait.	Mort.
Lâcheté en faction en présence de l'ennemi.	Mort.
— par abandon de ses armes dans une affaire.	Fers, 3 ans.
Manque à sa consigne près l'ennemi.	Fers, 2 ans.
Maraude.	Exposition.
— avec persistance ou récidive.	Fers, 5 ans.
— d'une troupe armée.	Fers, 8 ans.
Menaces du subordonné.	Fers, 5 ans.
— avec voies de fait.	Mort.
Mutinerie des prisonniers de guerre.	Mort.
Pillage à main armée.	Mort.
Réception d'un déserteur au camp après la retraite.	Mort.
Refus de l'emploi de la force.	Détention, 3 ans.
— formel de marcher à l'ennemi.	Mort.
Résistance des prisonniers de guerre.	Mort.
Révélation à l'ennemi du mot d'ordre.	Mort.
Service contre la France.	Mort.
Sommeil d'un factionnaire près l'ennemi.	Fers, 2 ans.

DÉLITS.	PEINES.
Substitution de nom sur un congé.	Fers, 5 ans.
Trahison.	Mort.
Trompette qui, sans ordre, passe les avant-postes.	Mort.
Vente d'armes, habillement ou équipement. . . .	Fers, 5 ans.
Viol.	Fers, 8 ans.
— d'une fille de moins de 14 ans.	Fers, 12 ans.
— suivi de mort.	Mort.
Violation de la consigne générale.	Fers, 10 ans.
Vol chez son hôte.	Fers, 10 ans.
— envers ses camarades.	Fers, 6 ans.
— de poudre ou autres munitions	Fers, 3 ans.
— en augmentant l'effectif de la troupe. . . .	*Idem.*
— de fournitures de casernes.	*Idem.*
Voie de fait envers le subordonné.	Prison, 1 an.
— du subordonné envers le chef.	Mort.
Usage du congé d'autrui.	Fers, 3 ans.

Les peines réservées aux simples fautes de discipline, sont (1) :

POUR LES OFFICIERS.	POUR LES SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS.
Arrêts simples, qui ne peuvent excéder deux mois. — de rigueur, qui ne doivent pas outrepasser un mois. Prison. (Elle ne peut être que de quinze jours au plus.) Destitution.	Corvée de chambrée.—Corvée du quartier. — Corvée de la place. Consigne aux portes des villes de guerre. — au quartier ou dans les chambres, pendant un mois au plus. Salle de police. (La durée de cette punition ne peut être de plus d'un mois.) Prison (qui ne peut dépasser quinze jours; elle peut être réduite au pain et à l'eau.) Cachot. (Pendant quatre jours, dont deux au pain et à l'eau.) La suspension des fonctions, pendant un temps déterminé, ou la dégradation.

(1) Voir les réglements sur le service intérieur de l'infanterie et de la cavalerie, art. 371 à 384.

§ III.

RÉCOMPENSES.

Les peines entretiennent l'ordre par la crainte, les récompenses, par l'espoir ; mais il est encore entre elles une autre et très grande différence. Celles-ci peuvent porter l'homme aux actions sublimes ; celles-là, bien loin d'avoir cet effet, ne suffisent même pas toujours pour le tenir au niveau du devoir. Quoi qu'il en soit, l'emploi des unes n'est pas moins nécessaire que celui des autres ; et ce n'est que de leurs concours qu'on doit se promettre la stabilité et la prospérité d'une constitution militaire.

Les récompenses, non moins que les peines, doivent être appropriées au caractère particulier de chaque peuple, et d'ailleurs proportionnées à la grandeur et à la nature des actions. Nous avons vu les anciens apporter dans le choix des récompenses autant de discernement et de justice que de variété et de magnificence dans leur distribution. Sous ce rapport, les modernes ne les égalèrent jamais ; et ils ne connurent en général que deux espèces de récompenses : les pécuniaires et les distinctives. Les premières semblent convenir, à la fois, à l'enfance des sociétés et à une civilisation très avancée ; les secondes, à une civilisation intermédiaire que l'on pourrait appeler féodale. Dans un gouvernement bien réglé et pourvu d'une constitution militaire, parfaitement ordonnée, les défenseurs de la patrie reçoivent régulièrement ce dont ils ont besoin pour vivre, suivant leur état et leur grade : pour eux, les récompenses pécuniaires seraient superflues, et pourraient même devenir nuisibles. Dans une société naissante, le contraire a lieu jusqu'à ce qu'une

partie de la population, sinon la population tout entière, ayant acquis la certitude que ses besoins seront satisfaits, commence à rêver les douceurs et les distinctions de toute espèce. Il en est de même encore d'un peuple qu'une civilisation que nous appellerons positive, attache non moins à la fortune qu'aux honneurs. Ce genre de civilisation, que l'on ne trouvait naguère qu'aux États-Unis, est aujourd'hui répandu dans une bonne partie de l'Europe.

Déjà, l'on a pu entrevoir dans tout ce qui précède, quels avaient été, aux diverses époques de la monarchie, les différents genres de rémunération accordée par les rois à leurs milices. Aux fiefs, institués immédiatement après la conquête, succédèrent, sous la seconde race, les titres et distinctions honorifiques de la chevalerie. L'historique que nous avons donné de cette institution, nous dispense d'y revenir; mais nous ferons observer que l'époque de son origine, qui semble se confondre avec celle de l'hérédité des fiefs, marque, pour les sociétés modernes, le passage du premier au second des âges dont nous parlions tout à l'heure. Il y a plus, c'est que l'hérédité des fiefs ne pouvait manquer d'amener l'usage des distinctions honorifiques; car elles étaient la seule chose que pussent alors désirer ceux que les rois avaient intérêt à satisfaire, et la seule aussi qu'ils pussent leur accorder.

Quand, au sortir du moyen âge, la tactique eût fait abandonner la prouesse, les ordres et les grades furent, à la place de la chevalerie, les moyens ordinaires de rémunération. Nous avons présenté, dans l'ordre des dates, l'origine et les motifs de la création des divers grades de l'échelle hiérarchique (1). Les plus célèbres de nos anciens ordres ont d'ailleurs été l'objet d'une note (2) qui nous dis-

(1) T. 1, 10e leçon, § I.
(2) T. 1, pag. 294.

pense d'y revenir. Il est moins besoin encore que nous parlions des ordres plus récens de Saint-Louis et de la Légion-d'honneur, dont tout le monde connaît l'origine, les statuts, les priviléges et les insignes. Les ordres étrangers nous intéressent moins : la longue liste que nous en pourrions donner ne serait bonne qu'à révéler des abus, et à montrer dans tout son jour l'orgueilleuse faiblesse du cœur humain.

Remarquons toutefois qu'il entre beaucoup de variations dans les systèmes de rémunération adoptés aujourd'hui en Europe : la Russie est prodigue de rubans; l'Autriche et surtout l'Angleterre en sont avares. C'est du parlement que partent, chez nos voisins d'outre-mer, les récompenses les plus recherchées et les plus flatteuses. Un citoyen a-t-il bien mérité de la patrie, la nation aussitôt lui en témoigne sa satisfaction par l'organe de ses représentants; et presque toujours cet éloge officiel est accompagné de quelque acte de la munificence nationale.

Les marbres de Saint-Paul et de l'abbaye de Westminster redisent aussi les grands services et les distinctions de tout genre. Il n'est pas de gloire qui ne puisse espérer d'y trouver place; là sont gravés, à côté des statues de Nelson et de Marlborough, les noms de simples officiers, de midshipmen ou de sous-lieutenants.

Napoléon se servit merveilleusement des trois ordres de la Légion-d'honneur, de la couronne de Fer et de la Réunion, dont il était le fondateur et le grand-maître; mais sachant que les rubans et les titres laisseraient encore quelque chose à désirer à la plupart de ceux qu'il serait de sa justice et de son intérêt de satisfaire, il y joignit, comme complément, les pensions et les dotations. Louis XIV, avant lui, avait institué une caisse particulière de l'ordre de Saint-Louis pour doter ceux d'entre les chevaliers,

commandeurs et grands'croix, que l'éclat de leurs services ou la médiocrité de leur fortune rendaient plus dignes de sa munificence. Mais des pensions ainsi distribuées sous le seul bon plaisir du souverain, sont aussi souvent le partage de l'intrigue que du mérite. Pour en dire ici notre opinion, il est fâcheux, pour le pouvoir non moins que pour l'armée, que l'état de nos finances ne permette pas de relever l'ordre de la Légion d'honneur du coup que lui porta la restauration en supprimant pour les titulaires, autres que les sous-officiers et soldats, les pensions que leur accordait antérieurement la loi... Si nous ne mettons point le même empressement à réclamer, en faveur des légionnaires de l'ordre civil, c'est qu'ils ont en général une existence supportable; les uns, par leurs traitements, les autres, par eux-mêmes. On ne saurait au surplus se le dissimuler : le règne des croix et des rubans semble arrivé à son déclin ; et ce qui le prouve, mieux encore que le peu de considération qu'ils procurent, c'est l'ardeur de chacun à rechercher et à poursuivre avant tout la fortune, ou, comme on le dit communément, à viser au solide *auri sacra fames!* Mais à quels moyens d'émulation désormais recourir? c'est ce qu'il n'est pas facile de prévoir, et ce que le temps seul peut apprendre avec certitude.

Historien de l'art de la guerre, nous avons dû étendre nos investigations à la partie de la législation relative aux peines et aux récompenses militaires, mais de plus amples détails nous feraient entrer dans le cadre du droit militaire, proprement dit, dont l'enseignement a été récemment introduit à l'école (1).

(1) Voyez l'ouvrage publié en ce moment par M. Broutta, un vol. in-8° (librairie d'Anselin). On peut aussi consulter avec fruit la brochure du capitaine Joubert, intitulée : *Précis sur la législation militaire.*

§ IV.

SOLDE.

On a pu voir, dans tout ce qui précède, que les formes de l'existence des armées dépendaient de la constitution particulière des états et du degré de civilisation et de richesse auquel ils étaient parvenus. Chez un peuple sauvage et chasseur, il ne peut y avoir de solde; car personne n'a le droit d'en exiger une, et si quelqu'un se l'attribuait, il ne saurait à qui la demander. Cette remarque, vraie encore pour un peuple pasteur, cesse de l'être pour un peuple laboureur; la fortune de celui-ci est attachée à son champ et à une continuité de travaux qu'il ne saurait suspendre que momentanément; mais encore peut-on se dispenser de lui accorder une solde pour les mois compris entre les semailles et la récolte, tandis que cette solde doit être continuée, au moins pendant la guerre, aux défenseurs d'une société composée de gens de professions et d'états divers.

Ce que nous tenons des historiens sur les mœurs des nations germaniques, nous autorise à ranger dans la classe des peuples pasteurs les Francs, nos sauvages ancêtres; et sans doute que, jusqu'à leur établissement dans les Gaules, les compagnons de Clovis n'eurent d'autre paie que leur part du butin. La conquête effectuée, on assigna des terres aux soldats victorieux, à condition de suivre le roi dans ses expéditions toutes les fois qu'ils en seraient requis: de là l'origine des bénéfices militaires; de là encore, comme conséquence de leur établissement, une foule d'abus et de maux. Cette solde en terre, en donnant des soldats aux campagnes et des paysans à l'armée, ne pouvait

qu'appauvrir ou fausser l'esprit militaire, en lui imprimant une direction contraire au pouvoir et funeste au maintien de la nationalité. Si les inconvénients ne s'en firent pas sentir d'abord, c'est que les vainqueurs, en s'emparant des terres, s'emparèrent aussi des hommes qui les cultivaient; ils en firent des esclaves de la glèbe qui, sous l'inspection d'un esclave intendant, continuèrent leur ancien état, pendant les expéditions guerrières de leurs maîtres.

Si l'on en croit les chroniques, les gens de guerre, sous la première et la deuxième races, n'auraient eu, conformément à l'ancien usage, que leur part du butin pour prix de leurs services; et, selon qu'on le trouve dans les Capitulaires de Charlemagne, les provinces françaises ou les pays conquis leur auraient fourni des vivres, des fourrages, des armes et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin.

Il n'est pas moins difficile de découvrir les premières traces de la solde en argent, chez les peuples modernes, que d'en donner les tarifs d'époque en époque jusqu'à nos jours. Outre que les historiens sont à cet égard d'une aridité décourageante, ils ne fournissent même pas les données dont on aurait besoin pour débrouiller la matière. Comment apprécier au juste la solde d'une époque, quand on ignore le prix de la mesure de blé et la valeur du marc d'argent à cette époque? Et encore ces données deviennent souvent incertaines à cause des variations subites et prodigieuses qu'elles éprouvent, surtout la dernière. Cependant il n'est pas moins besoin de l'une que de l'autre pour découvrir, à l'aide de comparaisons, quel fut, à une époque donnée, le degré de bien-être des troupes, et les avantages de la carrière militaire.

Quoi qu'il en soit, la position géographique de l'Angleterre, sa constitution politique au 12e siècle et certains documents épars dans les historiens, donnent lieu de pen-

ser que les successeurs de Guillaume, dans leur impuissance à obliger les barons à prendre part à leurs expéditions d'outre-mer, auraient été les premiers à recourir à des bandes soldées d'aventuriers. L'origine de la solde en argent remonterait ainsi vers le commencement du 12e siècle, et ce serait en intervenant dans la lutte des barons français révoltés contre Louis-le-Gros, que Henri II d'Angleterre en aurait amené l'usage. Nous nous garderons toutefois d'imposer à nos lecteurs une opinion qui n'est pas suffisamment accréditée; mais toujours est-il que dès la fin de ce même siècle, cet usage était établi en France, ainsi que le prouve un réglement de Philippe-Auguste de 1191, par lequel il fixe à un sou par jour la paie de chaque homme de pied appelé à le suivre à la croisade.

Les barons qui, sous la conduite de saint Louis, entreprirent de reconquérir la Palestine, recevaient une solde assez forte, ainsi que nous l'apprend Joinville; on en rencontre d'ailleurs la preuve dans un manuscrit de l'époque rapporté par M. Michaud dans son Histoire des Croisades (1).

Dans une ordonnance de Philippe-le-Hardi, de 1271, la durée du service est fixée à quarante jours, et la solde répartie ainsi qu'il suit :

	Par jour.		Valeur actuelle approximative.	
Chevalier banneret.	20 sous.	0 den.	19 liv.	12 sous (2)
Bachelier.	10	0	9	16
Ecuyer.	5	0	4	18
Gentilhomme à pied.	2	6	2	9
Sergent arbalétrier.	1	0	0	19

(1) T. IV, *pièces justificatives*. Ce morceau, digne à plus d'un égard de l'attention de nos lecteurs, n'est toutefois relatif qu'à la seconde croisade de saint Louis.

(2) On aurait désiré peut-être que nous eussions converti ces valeurs en monnaie décimale, mais, outre que nos colonnes n'eussent pas été aussi immédiatement comparables, il pouvait en résulter quelque confusion dans le texte.

Le marc d'argent qui, depuis un siècle, a varié de 52 à 54 francs, valait alors 55 sous.

Cette solde fut augmentée d'un tiers par Philippe-le-Bel. Il existait dès-lors des *trésoriers de la guerre*, chargés de payer la *montre* tant des *gens d'armes* que des *gens de pied*, ainsi que le relate une ordonnance du même roi de 1418.

Sous Philippe de Valois, les appointements des maréchaux de France étaient de cinq cents livres par an, encore n'en jouissaient-ils que pendant l'exercice de leurs fonctions.

Il faut renoncer à chercher de plus grands détails sur des temps aussi obscurs, et se borner à faire observer que les anomalies que nous a présentées l'organisation des milices féodales, se retrouveraient partout dans la manière de les entretenir et de les solder, si nous avions à ce sujet des renseignements suffisants.

L'armée et ses dépendances prennent, comme nous l'avons vu, à partir de Charles VII, une consistance et une régularité jusqu'alors inconnue, et que le temps accrut de plus en plus. Dès l'origine de leur organisation, les compagnies d'ordonnances (1) furent soldées ainsi qu'il suit :

	Par mois.	Valeur actuelle.
Homme d'armes.	10 liv.	65 liv. 0 sous.
Coutillier.	5	32 10
Archer.	4	26 0
Page.	3	19 10

Le marc d'argent valait 8 francs (2).

Ces différentes paies, quoique inférieures à celles des milices féodales, nécessitèrent néanmoins un nouvel impôt qui fut appelé *taille des gendarmes*.

Les francs-archers, institués à la même époque, n'a-

(1) Voyez t. 1, 7e leçon, § II.
(2) Le prix commun du setier de blé était de 12 à 13 sous.

vaient droit à la solde que pendant leur service à l'armée; elle était de 2 livres 10 sous par mois pour chacun; ils étaient d'ailleurs exempts de tout impôt. Louis XI, ainsi que nous l'avons vu, remplaça cette milice par un corps de six mille Suisses. Il donnait annuellement aux Cantons, pour chacun d'eux, la somme de 10 livres; et à chaque soldat, pour sa paie journalière, 12 sous, solde énorme, équivalente au prix de quatre journées de travail, ou bien encore à 3 livres 12 sous de notre époque. Encore que les historiens ne nous apprennent rien des obligations imposées à ces Suisses, il est hors de doute qu'avec une pareille solde, ils ne fussent tenus, comme l'étaient les cavaliers des ordonnances, de pourvoir à leur nourriture et à l'entretien de leurs armes et effets d'équipement et d'habillement.

Il existe, entre les situations du soldat et de l'ouvrier, des différences d'où sont partis les économistes pour poser en principe que la paie du premier ne doit jamais s'élever jusqu'à la moitié du prix de la journée du second. Le soldat, pour l'ordinaire célibataire et dans la force de l'âge, vit exempt de charges, n'ayant de soins à prendre que de sa personne : l'ouvrier doit avoir une famille, sans quoi l'état ne serait bientôt plus qu'un désert. Il faut donc que sa journée pourvoie non seulement à sa subsistance, mais encore à celle de sa femme et de ses enfants; outre que les dimanches et les fêtes sont pour lui des jours improductifs, il manque quelquefois à l'ouvrage; le soldat reçoit sa paie indistinctement tous les jours.

On sentira, d'après cela, quel abus c'était que cette solde, équivalente à quatre journées de travail, allouée au soldat suisse; et si l'on considère que l'introduction du luxe dans une profession où l'on ne doit connaître que le strict nécessaire, est la ruine de la discipline et l'écueil

des devoirs, on aura la conviction que ces Suisses, nonobstant la supériorité qu'on leur accordait sur les autres fantassins, n'étaient en réalité que de médiocres soldats.

Avec les habitudes et les goûts chevaleresques des héros de Bouvines et des croisades, François Ier sut parfois dépouiller son armure féodale pour s'élancer bien loin dans l'avenir. Les jurisconsultes et les publicistes pourraient en apporter de nombreuses preuves; il n'est besoin pour nous que de rappeler ses lois pénales militaires et l'organisation de son infanterie. Mais cette organisation, que nous n'avons encore envisagée que sous le point de vue tactique (1) demande, sous le rapport de la solde, un complément de détails que nous allons présenter. Et d'abord observons que, depuis Philippe-le-Bel, elle se distinguait en solde de guerre et en solde de paix.

La légion, comme on se le rappelle, était commandée par l'un des six capitaines, qui, avec le titre de colonel, n'avait pourtant que la paie de son grade effectif. Cette paie et celle des autres légionnaires était ainsi fixée :

	PAR JOUR.			
	Temps de guerre		Temps de paix.	
Capitaine	34 liv.	0 sous.	1 liv.	14 sous.
Lieutenant	0	17	0	17
Enseigne	0	10	0	10
Centenier	0	8	0	6
Chef d'escouade	0	5	0	4
Fourrier et sergent	0	7	0	5
Soldat	0	4	0	3

La marc d'argent valant alors 13 livres ou environ quatre fois moins que de nos jours, il est facile de transformer ces diverses soldes en valeurs actuelles (2).

(1) T. 1, 8e leçon, § II.
(2) Le setier de blé était à 2 liv. 10 sous.

Les compagnies d'ordonnance recevaient encore, à peu de chose près, la même paie que dans le principe de leur organisation. Cette paie devenant chaque jour de plus en plus insuffisante, François Ier réduisit les compagnies de cent à quatre-vingts lances, sans rien leur retrancher de ce qu'elles recevaient; de cette manière, la paie de chacun fut augmentée d'un cinquième, indépendamment de l'autorisation accordée depuis quelque temps aux gendarmes, de requérir des vivres de leurs hôtes. Cette autorisation, que l'avidité plus peut être encore que la nécessité avait provoquée, était un moyen vicieux et injuste. Combien d'abus n'engendrent pas effectivement les réquisitions? Elles font du soldat un ennemi du citoyen; elles écrasent de charges l'habitant des frontières et des routes militaires, tandis que celui de l'intérieur n'en supporte aucune.

Une ordonnance de Henri II, de l'année 1547, introduisit de notables changements dans la composition et la solde des ordonnances. Sous ce prince faible, les ministres pour se faire un plus grand nombre de créatures, multiplièrent les compagnies au détriment de l'effectif de chacun, qui ne fut plus que de cent à cent-vingt cavaliers, gendarmes et archers compris. On leur retira l'odieux privilége de lever des fournitures sur les citoyens, mais on leur donna, pour les indemniser, une augmentation de paie que le tableau suivant permettra d'apprécier :

	Par jour.		
Capitaine.	9 liv.	11 sous.	0 den.
Lieutenant.	3	14	3
Enseigne.	2	17	6
Guidon.	2	17	6
Maréchal-des-logis.	1	9	6
Homme d'armes.	1	4	1
Archer.	0	12	0

Ainsi, une compagnie d'ordonnance de cent quinze cavaliers coûtait annuellement 38,990 livres. Le marc d'ar-

gent étant à 15 livres, cette somme vaudrait aujourd'hui environ 136,470 livres; ce qui fait moyennement par cavalier 1136 livres, somme assurément un peu forte; mais il ne faut pas oublier que les ordonnances étaient entièrement composées de noblesse, qui de tout temps mit à haut prix ses services.

La paie de l'infanterie française paraît être restée sous Henri III ce qu'elle était sous François Ier. Quant à l'infanterie étrangère entretenue dans nos armées, elle fut toujours soldée fort généreusement.

Dans sa sollicitude pour les compagnons de ses périls et de sa gloire, Henri IV voulut améliorer la solde et fixer la position encore précaire de l'officier et de la troupe; mais l'état de son trésor ne lui permit pas toujours d'acquitter cette solde avec une rigoureuse exactitude.

Louis XIV, qu'il faut considérer comme véritablement législateur dans toutes les parties de l'économie militaire, publia sur la solde une suite d'ordonnances plus ou moins remarquables :

La plus ancienne, de 1651, contient, pour les habitants obligés au logement militaire, une disposition infiniment rassurante, elle veut que l'on paie en argent le pain et les diverses fournitures que les hôtes étaient tenus de livrer en nature aux troupes : dès-lors plus de prétextes à l'arbitraire et aux vexations. Il fut accordé à cet effet à l'officier et au soldat un supplément de solde qui, pour le fantassin était de deux sous, pour le cavalier, de six sous, pour le capitaine, d'une livre, et pour le colonel ou mestre-de-camp, de deux livres (1).

A cette première ordonnance en succédèrent rapidement deux autres : celle du 20 juillet 1660, qui fixa à cinq sous par jour la paie du soldat, à charge par lui de pourvoir

(1) On doit faire remonter à cette époque l'établissement du service des vivres et fourrages : car, dès lors, ces fournitures commencèrent à être

à sa nourriture et à son entretien ; et celle du 20 décembre 1663, qui a servi de base aux différents tarifs adoptés depuis. Le marc d'argent valait à cette époque 28 livres 13 sous 4 deniers, et la solde était ainsi fixée (1) :

INFANTERIE.

	PAR JOUR. 1663.		Valeur actuelle approximative.	
Capitaine	2 liv.	10 sous.	4 liv.	10 sous.
Lieutenant	1	0	1	18
Sous-lieutenant	0	15	1	9
Enseigne	0	15	1	9
Sergent	0	10	0	19
Caporal	0	7	0	13
Anspessade	0	6	0	11
Soldat	0	5	0	9

faites régulièrement au compte du trésor. Ce service s'est continué depuis, tantôt par les soins d'administrateurs, tantôt par la voie des régisseurs ou des entrepreneurs.

En campagne et dans les camps d'instruction, les vivres et les fourrages étaient entièrement au compte de l'état. En garnison, ils continuaient de les fournir, mais en exerçant sur chaque homme une retenue de 2 sous d'abord, et ensuite de 1 sou 6 deniers, pour la ration de pain. Cette ration fut généralement de vingt-quatre onces, dont deux tiers de froment et un tiers de seigle. La ration de fourrages, après avoir été de vingt livres de foin et dix de paille, fut fixée plus tard à quinze livres de foin, cinq de paille et trois picotins d'avoine.

L'état accordait aux officiers un nombre de rations de vivres et de fourrages proportionné à leur suite qui était considérable. Un colonel avait douze rations, dont six comme capitaine (de la compagnie colonelle); un lieutenant-colonel, dix rations, dont six comme capitaine; un major, six; un capitaine, six; ainsi des autres en raison de leurs grades.

Il ne nous appartient pas de suivre dans ses innombrables changements l'administration des subsistances militaires, et il nous suffit de dire qu'elle ne reçut une organisation complète qu'à l'ouverture de la guerre de Sept-Ans. Elle eut alors ses magasins ordinaires, ses magasins de siége et d'approvisionnement de réserve, ses équipages avec leurs accessoires et leur personnel.

(1) Nous nous abstenons de donner la solde des grades de l'état-major, faute de documents suffisamment authentiques.

La cavalerie était rétribuée plus encore en raison de certains priviléges, qu'en raison de ses besoins toujours plus grands que ceux de l'infanterie.

GENDARMERIE.

	PAR JOUR. 1663.		Valeur actuelle.	
Capitaine.	10 liv.	0 sous.	18 liv.	17 sous.
Lieutenant.	5	0	9	9
Sous-lieutenant.	5	0	9	9
Enseigne.	3	14	7	0
Guidon.	3	14	7	0
Maréchal-des-logis.	2	10	4	10
Gendarme.	1	5	2	5

CAVALERIE LÉGÈRE.

Capitaine.	6 liv.	13 sous.	12 liv.	11 sous.
Lieutenant.	3	7	6	6
Cornette.	2	3	4	1
Maréchal-des-logis.	1	13	3	3
Cavalier.	0	17	1	13

CHEVAU-LÉGERS.

Capitaine.	6 liv.	0 sous.	11 liv.	6 sous.
Lieutenant.	3	0	5	13
Cornette.	2	3	4	1
Maréchal-des-logis.	1	10	2	17
Soldat.	0	15	1	8

DRAGONS.

Capitaine.	3 liv.	7 sous.	6 liv.	6 sous.
Lieutenant.	2	10	4	10
Cornette.	1	13	3	3
Maréchal-des-logis.	1	0	1	18
Dragon.	0	12	1	3

CARABINIERS.

	Par jour. 1690		Valeur actuelle.	
Capitaine.	4 liv.	13 sous.	8 liv.	16 sous.
Lieutenant.	2	16	4	15
Cornette.	1	13	3	8
Maréchal-des-logis.	1	7	2	10
Carabinier.	0	14	1	6

Ces diverses soldes, tant des officiers que des hommes des compagnies, éprouvèrent peu de fluctuation pendant le règne de Louis XIV. Une augmentation sensible dans le prix du blé et la valeur de l'argent aurait nécessité dans le cours de la guerre de la Succession, une amélioration dans la solde; mais l'embarras des finances ayant empêché d'en tenir compte, le bien-être de l'armée en reçût une atteinte dont elle se ressentait encore à l'époque de la révolution.

La raison se soulève lorsqu'en jetant un coup-d'œil sur les tarifs précédents, on vient à comparer entre elles les soldes des divers corps de cavalerie. Pourquoi tant de différences entre les positions de gens appelés à partager les mêmes dangers et à rendre les mêmes services? Les gendarmes sont les mieux traités, et après eux la cavalerie légère et les chevau-légers, sans doute parce que leur origine date de plus loin et qu'on regarde à détruire des priviléges dont s'accommode le pouvoir pour varier et multiplier ses faveurs.

Nous passerons sous silence les autres et fort nombreuses ordonnances rendues sur la solde pendant le même règne : elles ne nous fourniraient aucun document nouveau, à part toutefois celle du 20 novembre 1671, où il est fait défense de *retenir plus du sol accoutumé sur la paie ordinaire des*

soldats pour subvenir à leurs dépenses en armement et équipement; preuve évidente qu'ils étaient à leur charge : or, comme leur nourriture y était de même, il s'ensuit que, en temps ordinaire, les troupes ne coûtaient rien à l'état au-delà de leur paie.

Durant tout le règne de Louis XIV, les officiers furent payés tous les deux mois, et la troupe tous les mois. Cet usage, que l'on retrouve encore au commencement du règne de Louis XVI, était une source d'abus : le soldat n'avait pas plutôt reçu son argent qu'il courait le dépenser dans les lieux de débauche. Aujourd'hui, la solde est payée à la troupe par à-compte tous les quinze jours, sur des états présentant l'effectif des hommes présents sous les armes et portant décompte provisoire. Ces états sont signés par les membres du conseil d'administration, quittancés par eux, visés par l'intendant ou le sous-intendant militaire et acquittés par le payeur. Des formes analogues sont observées pour la solde des officiers, mais ils ne la reçoivent qu'à l'expiration de chaque mois.

Le personnel des trésoriers chargés de la garde et de la distribution des fonds de la solde après avoir été supprimé et rétabli par différentes ordonnances, devint très nombreux sur la fin du règne de Louis XIV. Ce personnel se partageait en plusieurs cathégories ayant des dénominations et des attributions différentes. On comptait, de 1720 à 1745, trente hauts fonctionnaires, *trésoriers ou contrôleurs généraux, et quatre-vingt-dix trésoriers provinciaux et particuliers de l'extraordinaire des guerres;* le nombre des uns et des autres, se trouvait réduit de moitié en 1788, la révolution a changé ces anciens noms en ceux de *payeurs généraux, de payeurs divisionnaires et de préposés des payeurs.* À toutes les époques de leur existence, les agents des fonds de la guerre ont reçu les *ordres*

concertée du secrétaire d'état de la guerre et de l'intendant ou ministre des finances.

Nous trouvons, pour 1738, les renseignements suivants sur la solde : le marc d'argent s'était rapidement élevé à 54 livres, c'est-à-dire au prix actuel, ou à peu près.

INFANTERIE.

ÉTAT-MAJOR.

Colonel	5 liv.	11 sous.	8 den.
Lieutenant-colonel	5	0	0
Major	3	6	8
Aide-major	1	16	2
Maréchal-des-logis (1)	1	0	0
Aumônier	0	10	0
Chirurgien	0	10	0

	GRENADIERS.			FUSILIERS.		
Capitaine	4 liv.	0 sous.	6 den.	3 liv.	6 sous.	8 den.
Lieutenant	1	14	10	1	2	10
Sous-lieutenant	1	0	0	0	0	(2)
Sergent	0	12	0	0	11	0
Caporal	0	8	6	0	7	6
Anspessade	0	7	6	0	6	6
Tambour	0	6	6	0	5	6
Soldat	0	6	6	0	5	6

A ne considérer que ces tarifs, la solde de l'infanterie sous Louis XV paraîtrait moins forte qu'elle ne l'était sous Louis XIV, et d'une quantité même assez notable; mais il ne faut pas oublier que, sous Louis XIV, l'état n'accordait au soldat aucune sorte de fourniture, au lieu que sous son successeur, il était alloué (3) par jour à chaque

(1) Ce grade, qui semble n'appartenir qu'à la cavalerie, avait sans doute pour attributions le logement et le campement particulier de l'état-major.

(2) Il paraît qu'il n'y en avait pas dans les fusiliers.

(3) Ordonnance du 18 juillet 1727.

cavalier, dragon ou fantassin, dix deniers pour son habillement, et vingt deniers au sergent ou au maréchal-des-logis; on leur fournissait d'ailleurs à un prix très modéré le tabac et le sel; on leur donnait du bois de chauffage pour les cinq mois d'hiver, et, enfin, toutes les pièces essentielles de l'armement et de l'équipement. Et nul doute que ces divers suppléments en nature ne fussent une ample compensation à l'excédant de paie accordé sous Louis XIV.

La comparaison qu'on peut faire de ces diverses soldes à celle des légionnaires institués par François Ier, justifie, même sous le rapport de la dépense, l'usage adopté par Louis XIV, et constamment suivi jusqu'à nos jours, de retenir continuellement l'armée sur pied, au lieu de la congédier en tout ou en partie, comme cela se pratiquait auparavant. Tels sont en effet les perfectionnements introduits dans l'administration des fonds et du matériel de la guerre, que pour un prix, même inférieur à ce qui se payait autrefois, on a, à la place d'une troupe de citoyens inexercés, nécessairement difficiles à arracher à leurs affections et à leurs soins domestiques, une armée disciplinée et toujours prête à agir. Et qu'on n'imagine pas que l'institution de la garde nationale, si admirable qu'elle soit, puisse dispenser d'entretenir une armée permanente; car, sans celle-ci, le maintien de l'ordre et de la nationalité serait continuellement remis en question. Que l'existence de la garde nationale soit un motif pour réduire la force soldée, c'est ce qu'on ne saurait manquer d'accorder, mais encore ne faut-il se porter à des réductions qu'avec une extrême circonspection.

Continuons l'examen de la solde sous Louis XV.

GENDARMERIE, DE 1727 A 1760.

	PAR JOUR.	
Capitaine.	(1)	
Lieutenant.	6 liv.	0 sous.
Enseigne.	5	0
Exempt (2).	3	0
Brigadier.	2	0
Sous-brigadier.	1	15
Gendarme.	1	13
Trompette.	1	13
Aumonier.	2	0
Chirurgien.	1	0

Cette solde de la gendarmerie, en apparence plus forte que sous Louis XIV, n'était cependant, en réalité, que la même, eu égard à la valeur plus élevée de l'argent et du blé.

Quoique nous n'ayons pu nous procurer, pour la même période, les tarifs de la solde de la cavalerie légère, des chevau-légers et carabiniers, il est hors de doute que des augmentations proportionnelles au prix de l'argent et du blé, l'avaient tenue, ou à peu près, au niveau de ce qu'elle était depuis le ministère de Louvois.

Il était de la destinée des dragons de continuer à être infiniment plus mal traités que le reste de la cavalerie. Le tarif suivant de leur solde, de 1738 à 1760, leur retranche, par le fait, un seizième environ de ce qu'ils avaient sous Louis XIV.

	PAR JOUR.		
Capitaine.	4 liv.	10 sous.	0 den.
Lieutenant.	2	0	0
Maréchal-des-logis.	1	0	0
Brigadier.	0	7	6
Dragon.	0	6	6

(1) Nous n'avons point trouvé le chiffre de la solde de ce grade, qui était toujours donné à un haut personnage.

(2) Grade inférieur, correspondant à celui de maréchal-des-logis.

Une remarque que nos lecteurs n'auront pas manqué de faire, c'est que, à l'exception de la gendarmerie et des autres corps privilégiés dont la solde était exagérée, l'armée fut, en général, très médiocrement rétribuée sous Louis XV; mais ce que peut-être ils ignoreraient si nous négligions de le leur révéler, c'est que la mauvaise constitution de cette armée en rendait l'entretien infiniment ruineux au trésor. Il y eut telle époque où les compagnies d'infanterie n'étaient que de trente-trois hommes, et celles de dragons, de vingt-trois seulement, officiers compris. Le rapport du nombre des officiers et sous-officiers à celui des simples soldats, était ainsi plus que triple de ce qu'il devait être, et ajoutez que le même abus se retrouvait dans les états-majors particuliers et généraux.

Nos recherches ne se sont point étendues à la solde des corps de la maison des rois; mais il est facile de les supputer, du moins approximativement, en prenant pour type la solde accordée dans les derniers temps aux troupes des gardes impériale et royale. Nous aurions pu indiquer, pour certaines époques, les traitements des hauts grades de l'état-major général (1); nous avons préféré n'en rien dire que d'en donner un historique incertain et coupé de lacunes; ces traitements, au surplus, consistèrent pendant longtemps, bien plus en gratifications et accessoires de toute espèce, qu'en allocations fixes.

(1) De Henri II à Louis XIV, les maréchaux de France reçurent, sur le pied de paix, le traitement annuel de 12,000 liv.; en temps de guerre, le traitement était de 8,000 liv. par mois de quarante-cinq jours, sans compter d'énormes accessoires en vivres et en fourrages. Le roi entretenait d'ailleurs pour leur service, un secrétaire, un aumônier, un chirurgien, un capitaine des gardes avec un nombre de cavaliers déterminé.

Les lieutenants généraux avaient à la même époque 2,000 liv. pour quarante-cinq jours.

Les maréchaux de camp, 900 liv. pour quarante-cinq jours.

Des améliorations progressives ont été introduites dans la solde depuis 1788. Nous nous dispenserons de les indiquer, quoiqu'il nous fût facile de le faire; mais, outre que nos lecteurs peuvent, comme nous, recourir aux sources (1); ce serait empiéter sur le domaine de l'administration, dont il est fait un cours spécial aux élèves.

(1) Ordonnance du 1er janvier 1791. — Lois des 20 juillet et 22 septembre 1794. — Arrêté du 12 mai 1797. — Tarifs des 30 août 1805, 4 mars 1811, 2 février 1818. — Décision du 10 novembre 1819, qui augmente de 200 fr. la solde des lieutenants et sous-lieutenants. — Ordonnance du 19 mars 1823.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON.

CAMPAGNE DE 1805.

§ I. Infractions aux traités de Lunéville et d'Amiens.— L'Angleterre renoue une nouvelle coalition contre la France. — Empressement de l'Autriche à ouvrir la campagne; ses forces et ses projets.— Elle se prépare à envahir la Bavière avant l'arrivée des Russes ses alliés. — Effet de cette nouvelle au camp de Boulogne. — L'expédition maritime est oubliée. — Premières mesures de Napoléon. — §. II. Organisation et premiers mouvements de l'armée française. — Elle passe le Rhin. — Brillante conception de Napoléon; il s'établit sur les communications de l'ennemi. — Combats autour d'Ulm. — Capitulation de cette place et de la partie de l'armée autrichienne qui s'y est réfugiée. — § III. L'armée française au-delà de l'Inn. — Rapide invasion de l'Autriche. — Combats divers. — Première rencontre avec les Russes. — Mouvement prématuré de Murat sur Vienne.— Affaire de Diernstein. — Entrée des Français à Vienne. — Surprise du pont.— Napoléon à Schœnbrunn.—§ IV. Opérations en Italie.— Masséna, opposé à l'archiduc Charles, passe de bonne heure de la défensive à l'offensive.— Il emporte les châteaux de Vérone, et s'établit sur la rive gauche de l'Adige. — Bataille sanglante de Caldiero. — L'archiduc effectue sa retraite. — Passage du Tagliamento. — Blocus de Venise. — Combats dans les montagnes. — Retour de l'archiduc sur le Danube.— Opérations sur le revers septentrional des Alpes.— Conquête du Tyrol et du Vorarlberg. — Défaite et prise du corps de Rohan à Castel-Franco. — Jonction des archiducs Charles et Jean. — Jonction des armées françaises d'Allemagne et d'Italie. — § V. Suite des opérations dans le bassin du Danube.— Manœuvre de Kutusof.—Combat d'Hollabrunn.— Brunn évacué.— Jonction des armées russes.— Les débris de l'armée autrichienne s'y réunissent.— Les Alliés prennent l'offensive. — L'avant-garde française se replie. — Napoléon concentre ses forces. — § VI. Dispositions des deux armées en présence. — Opinion accréditée au camp des Alliés de la ruine imminente

de l'armée française. — Bataille d'Austerlitz. — Défaite des Alliés. — Entrevue des empereurs Napoléon et François. — Armistice, suivi de la paix de Presbourg. — Conclusion.

§ I.

Le traité de Lunéville, conclu le 9 février 1801, avait amené la paix entre la France et l'Europe continentale. Celui d'Amiens, proclamé dans Paris le 25 mars 1802, amena la paix avec l'Angleterre.

Le traité de Lunéville, qui reposait à peu près sur les mêmes bases que celui de Campo-Formio, assurait à la France la limite du Rhin, et établissait l'indépendance des républiques Batave, Helvétique, Cisalpine et Ligurienne. Ces pays conservaient le choix de la forme de gouvernement qu'ils voudraient adopter.

Par le traité d'Amiens, rédigé principalement à l'avantage de nos alliés maritimes, Malte devait être rendu à l'ordre des chevaliers, l'île de Gorée à la France, le cap de Bonne-Espérance aux Hollandais.

Epuisée par dix années de sacrifices et de combats, l'Europe avait accueilli avec transport la signature de la paix, s'abandonnant au rêve séducteur d'un long avenir de calme et de prospérité. Mais aux yeux des politiques clairvoyants le nouveau droit public européen reposait sur des bases trop incertaines pour que ces illusions fussent de longue durée. Le temps, en développant les conséquences de ces traités, fit bientôt naître en effet de nouveaux motifs de haine entre l'Angleterre et sa rivale ; les formes politiques, récemment introduites en Hollande, enlevaient à jamais ce pays à l'influence de la Grande-Bretagne, pour le placer dans la sphère des intérêts de la France : La Suisse, depuis long-temps en proie à des agitations intérieures, n'avait trouvé d'autre moyen pour y mettre un

terme que d'accepter la médiation armée du premier consul; la république cisalpine avait remis ses destinées entre les mains de son heureux fondateur; Gênes, à demi-française, réclamait une protection plus immédiate encore.

Effrayée d'un accroissement si rapide d'influence et de prospérité, l'Angleterre se repent de son trop de précipitation à conclure la paix, et cherche tous les moyens d'éluder les principaux articles du traité d'Amiens. Sous divers prétextes plus ou moins spécieux, elle retient Malte en son pouvoir; l'île de Gorée refuse de recevoir le commandant français qui s'est présenté devant ses côtes; et, chose plus étonnante, la flotte hollandaise arrivant au cap de Bonne-Espérance pour la reprise de possession, s'y trouve bloquée par une escadre anglaise, et obligée de signer une capitulation pour revenir en Europe.

Aux justes réclamations que faisait naître un mépris si évident des derniers traités, l'Angleterre répondait que l'intervention de la France dans les affaires de la Suisse et de l'Italie n'était pas une atteinte moins flagrante à l'esprit du traité de Lunéville. La guerre n'avait pas cessé entre les cabinets. L'aigreur toujours croissante des notes diplomatiques étant enfin parvenue à son comble, l'Angleterre s'autorisa à user la première de voies de fait, en capturant deux bâtiments français dans la baie d'Audierne.

Impuissante à se venger sur mer, la France exerce ses représailles sur le continent. Le Hanovre est envahi par le maréchal Mortier, et cette vaste province, vainement défendue par le duc de Cumberland, ne coûte que quelques marches et quelques coups de fusil. Des bouches de l'Elbe à Bayonne, le littoral est interdit au commerce anglais: Les ports de l'Italie et de l'Espagne lui sont aussi fermés; les uns, par la force, les autres, par un traité. Le Portugal, placé entre les deux puissances ennemies et prêt d'être

envahi par la France, achète sa neutralité par la promesse d'un subside.

Ces mesures portaient un coup sensible à la prospérité de l'Angleterre; mais elles n'étaient pas de nature à la faire succomber. Le premier consul, pour en finir avec elle, projette de l'attaquer corps à corps en franchissant le détroit. Toute la côte, vis-à-vis de Douvres, se couvre bientôt de vaisseaux, de canons, de munitions et de soldats; d'immenses flottilles sortent de tous les chantiers de construction pour venir se réunir à Boulogne, Calais, Vimereux et Ambleteuse; des camps de rassemblement et d'instruction reçoivent les divers corps de l'armée destinée à prendre part à l'entreprise. Vers le mois de juillet 1805, nos soldats n'attendaient plus qu'un signe de l'empereur pour renouveler, par une troisième descente en Angleterre, les expéditions si fameuses de César et de Guillaume de Normandie.

On a cru que cet armement formidable n'avait d'autre but que d'épouvanter nos voisins d'outre-mer, et que jamais l'empereur ne songea sérieusement à la descente; rien cependant n'était plus réel, et dès le principe, le projet en fut arrêté dans la pensée de Napoléon. Le signal qu'attendaient avec tant d'impatience nos bataillons ne dépendait que d'un seul homme, de l'amiral Villeneuve. Les fautes de ce seul homme firent avorter un plan gigantesque, il est vrai, mais dont la possibilité n'en reste pas moins démontrée par toutes les controverses qu'il a fait naître. L'ébauche de ce plan nous a été laissée dans une note dictée par l'empereur à son dernier voyage au camp de Boulogne, et les dispositions en paraissent aussi simples que l'échelle en était vaste.

Le point important pour la réussite de la descente était d'éviter les flottes anglaises croisant dans la Manche, et de rester maître du canal, ne fût-ce que pendant huit jours.

Pour atteindre ce but, l'amiral Villeneuve, sortant de Toulon, devait faire voile avec une flotte nombreuse pour les Antilles, attirant ainsi à sa poursuite une partie des escadres ennemies; ne faisant que paraître sur les côtes d'Amérique, il devait revenir à toutes voiles vers l'Europe, et, après avoir rallié les escadres du Ferrol et de Brest, présenter la bataille aux flottes anglaises stationnées dans la Manche. Une grande supériorité numérique lui permettait alors ou de les accabler, ou tout au moins de les occuper l'espace de temps nécessaire au passage de la flottille. Villeneuve fit tout manquer; il se laissa bloquer dans le port du Ferrol par des forces inférieures, et n'en sortit que pour aller à Cadix où l'attendait l'épouvantable catastrophe de Trafalgar.

Mais s'il demeure constaté qu'une descente en Angleterre était possible, là se bornait, selon nous, tout le succès de l'entreprise; car, sans parler de l'étonnant esprit national de nos voisins d'outre-mer, et des immenses moyens matériels accumulés contre l'invasion, leur politique ne s'était point endormie : elle avait préparé au dehors un orage menaçant, et cet orage venant à éclater au moment de la crise, aurait arraché à l'empereur un triomphe même certain. Ce n'était point pour le cabinet de Saint-James une idée nouvelle que celle d'armer contre la France les autres puissances continentales : aussi depuis le commencement des hostilités, n'avait-il pas laissé languir les intrigues diplomatiques. Ses agents, outre la promesse de nombreux subsides, déroulaient aux regards des souverains inquiets le tableau des empiètements de la France, et, comme l'attestait sa constitution toute militaire, ses desseins ultérieurs d'agrandissement; ils tiraient surtout leurs arguments de l'ambition bien constatée de l'empereur, de ses talents pour la guerre et de l'intention qu'on lui supposait dès lors, de vouloir donner des trônes à ses frères.

ayons indiqué la direction politique
à cette époque, il ne sera pas
mes mots. Le trône de Rus-
me, ambitieux, peu dis-
sa gloire et sa couronne. La
entre les mers, n'avait de res-
commerce avec l'Angleterre. Ces
t donc être facilement entraînées dans
contre la France. Deux traités de subsides
à la Grande-Bretagne ce noyau de coalition.

is que pouvaient seules contre le nouvel empire la
uède et la Russie, séparées qu'elles en étaient par l'Allemagne, leur champ de bataille naturel? la coalition restait paralysée si l'on ne parvenait à entraîner l'Autriche et la Prusse. La cour de Vienne fut lente à se décider, soit qu'elle se souvînt encore des sacrifices énormes que lui avait coûtés la double campagne de 1800, soit qu'elle voulût dissimuler sous les apparences d'une amitié trompeuse, les préparatifs que méditait en secret sa vengeance. Enfin, cédant aux instances qu'on lui faisait, elle conclut avec la Russie un traité d'alliance offensive et défensive; l'Angleterre l'avait préparé, son argent le cimenta. La Prusse voulut attendre. Cette hésitation, qui, comme nous le verrons, lui coûtera cher, débarrassa la France d'un ennemi redoutable.

La coalision étant ainsi formée de la Russie, de l'Autriche et de la Suède, il restait à concerter le plan d'opérations que l'on suivrait. Dans un grand conseil de guerre tenu à Vienne, où furent appelés les meilleurs généraux des puissances intéressées, le prince Charles conseilla la défensive au moins jusqu'à la réunion de l'armée russe à l'armée autrichienne; mais ce plan, le seul raisonnable, était loin d'entrer dans les vues de l'Angleterre, impa-

tente de détourner par une prompte aggression l'orage qui de Boulogne s'amoncelait sur elle. Le général Mack, l'écho de la politique anglaise, fut seul écouté, et l'on résolut de prendre sur-le-champ l'offensive, en envahissant la Bavière. Les forces des coalisés étaient nombreuses, et, comme elles devaient opérer sur un théâtre immense, il suffisait d'un seul défaut dans les directions pour amener les plus terribles catastrophes. Ce défaut, comme nous le verrons, se trouvera dans l'offensive qu'on adopta avant d'en avoir calculé toutes les conséquences.

L'Autriche qui, la première, va se présenter dans l'arène, partage ses forces en trois armées différentes mais soumises aux vues d'ensemble et à la direction du conseil aulique. L'armée de gauche, aux ordres du prince Charles et forte de soixante mille hommes, doit pénétrer en Italie, opérer sur l'Adige, et, prenant l'offensive en temps opportun, reconquérir les anciennes possessions de la maison impériale au-delà des Alpes; celle de droite, de quatre-vingts mille hommes, commandée par l'archiduc Ferdinand, que l'on a placé sous la tutelle militaire du général Mack, après avoir envahi les états de l'électeur de Bavière, s'établira sur la ligne du Danube jusqu'aux défilés de la forêt Noire, où elle attendra que l'arrivée des Russes lui permette de pousser plus loin l'offensive. L'armée du centre enfin, forte de trente mille hommes, sous les ordres de l'archiduc Jean, opérera dans le Tyrol, pour soutenir et coordonner les opérations des armées du Danube et d'Italie.

En arrière de ces trois masses principales et dans les environs de Vienne, l'empereur François rassemble une réserve de trente mille hommes, qui porte le total des forces autrichiennes à deux cent mille combattants de toutes armes.

L'armée russe, divisée en trois corps et forte de cent

dix mille hommes, doit se porter par la Moravie sur le Danube où elle appuiera et renforcera l'armée du général Mack.

Indépendamment de cette masse énorme agissant au centre du théâtre, un corps russe commandé par le général Tolstoy, doit joindre en Poméranie l'armée du roi de Suède et faire la conquête du Hanovre de concert avec un corps anglais et les troupes prussiennes, si on parvient à entraîner le cabinet de Berlin dans la coalition. Un autre corps russe s'embarquera à Corfou pour venir occuper Venise, et soutenir l'offensive du prince Charles sur le Bas-Adige.

Enfin, comme accessoire de ce vaste plan, le cabinet de Naples, docile aux caprices passionnés de la reine Caroline, promet de faire inquiéter les communications de Masséna (1) par une armée, qui, traversant Rome et la Toscane, s'avancera jusqu'à la rivière de Gênes sous la protection des flottes anglaises.

Napoléon apprend à la fois à Boulogne l'entrée de Villeneuve à Cadix, les mouvements des armées russes, les armements formidables de l'Autriche, et les vastes projets de la coalition. Tout lui annonce une aggression prochaine; mais quoiqu'il ait sous sa main des forces suffisantes pour agir à tout événement, il ne veut cependant rien donner au hasard et prend, comme l'Autriche, la voie des négociations et des lenteurs diplomatiques pour gagner un temps qu'il saura mettre à profit. Ce temps lui est surtout nécessaire pour recueillir des renseignements et pénétrer les desseins de ses ennemis. Des ordres partent à la fois pour Hambourg, pour Brest, pour le Rhin, pour l'Italie; et de tous les points de l'empire, vétérans et conscrits

(1) Masséna commandait, comme on va le voir, l'armée française cantonnée le long de l'Adige.

se pressent vers les frontières; on a oublié l'expédition maritime, et on l'a oubliée avec joie; car on y renonce pour se reporter sur un théâtre déjà témoin de nos victoires, pour aller combattre un ennemi qui n'a connu que des défaites.

§ II.

L'expérience des dernières guerres a appris à Napoléon que, si pendant long-temps nous n'obtînmes contre l'Autriche que des succès incomplets, la cause en fut dans l'incohérence des plans et des efforts de nos armées agissant sur les deux revers des Alpes. Aujourd'hui que le pouvoir souverain et l'autorité du général résident dans la même main, ce manque d'ensemble n'existera plus : une pensée unique présidera à la conception des opérations; une seule volonté imprimera les mouvements, et cette volonté éclairée par le génie, sera forte, active, audacieuse. C'est ainsi que se trouvera justifiée la dénomination de *grande armée* substituée à celle *d'armée* d'Angleterre. L'organisation introduite à Boulogne, en donnant au commandement suprême une nouvelle et plus grande action sur les masses, secondera les vues de Napoléon, et rendra possible ce qu'avant on eût regardé comme impraticable.

La grande armée, ou autrement la totalité des forces réunies pour combattre les masses de la coalition, est partagée en huit corps, dont six sous le commandement immédiat de l'empereur :

Le premier, commandé par le maréchal Bernadotte, se compose des deux divisions d'infanterie Drouet et Rivaux, et de la division de cavalerie Kellermann (en tout dix-sept mille huit cents hommes), il s'organise dans le Hanovre.

Le deuxième aux ordres du général Marmont, est for-

mée des trois divisions d'infanterie Boudet, Grouchy, Lacoste (vingt mille huit cents hommes). Il comprend le contingent de la Hollande, et se rassemble dans ce pays.

Le troisième, sous le maréchal Davoust, réunit les trois divisions d'infanterie Bisson, Friant, Gudin, et la division de cavalerie Vialanne (vingt-sept mille cinq cents hommes).

Le quatrième, commandé par le maréchal Soult, se compose des quatre divisions d'infanterie St.-Hilaire, Legrand, Vandamme, Suchet, et de la division de cavalerie Margaron (quarante et un mille hommes).

Le cinquième, commandé par le maréchal Lannes, comprend la division des grenadiers Oudinot, la division d'infanterie Gazan, et la division de cavalerie Treilhard (dix-sept mille huit cents hommes).

Le sixième, sous le maréchal Ney, comprend les trois divisions d'infanterie Dupont, Loison, Malher, et la division de cavalerie Tilly (vingt-cinq mille hommes). A ces forces s'ajouteront, sur la rive droite du Rhin, les contingents des troupes électorales que la diplomatie a su mettre dans les intérêts de la France. Enfin la garde impériale sous Bessières, et la grosse cavalerie sous Murat, compléteront, comme réserve, l'organisation active de l'armée d'Allemagne, dont l'effectif sera de cent soixante mille hommes.

Le septième corps, dont Augereau presse l'organisation dans les environs de Brest, sera composé des divisions d'infanterie Desjardins et Maurice Mathieu, formant environ dix-huit mille hommes. Ce corps, qui n'est point appelé à prendre part aux premières opérations, aura le temps de gagner Bâle, pour, de là, se porter dans le Vorarlberg et le Tyrol.

La huitième, sous Masséna, forme l'armée d'Italie pro-

prement dite. Sa force est de cinquante mille hommes partagés en cinq divisions d'infanterie, deux de cavalerie et une réserve. Ce corps, qu'une trop grande distance tiendra en dehors de l'influence directe de l'empereur, ne recevra de lui que des instructions générales pour l'exécution desquelles le maréchal aura toute latitude.

Outre le corps de Masséna, vingt mille hommes sont réunis sous Gouvion St.-Cyr pour opérer dans la Basse-Italie, observer Naples, et paralyser de ce côté les tentatives de l'Angleterre.

Il ne faut que se rappeler le plan des coalisés, la répartition et l'emplacement de leurs forces, pour voir avec quelle prévoyance l'empereur a disposé les siennes pour être prêt à agir sur tous les points avec des chances au moins égales.

La distribution des masses autrichiennes, la direction des armées russes, tout fait présumer que les coups décisifs seront portés dans le bassin du Danube; c'est aussi vers l'Allemagne que Napoléon va porter sa principale armée. Un corps auxiliaire autrichien est dirigé sur le Tyrol; Augereau le combattra de front et l'empêchera de se porter sur le flanc de l'armée. En Italie, le cabinet de Vienne, jaloux de reconquérir les riches plaines de la Lombardie, fait descendre une armée nombreuse, sous la conduite de son meilleur général; si l'empereur ne peut présenter sur ce point une masse de forces aussi puissante, il y laisse le plus heureux de ses lieutenants, Masséna, qui déjà s'est illustré sur les diverses parties de ce théâtre. Bientôt d'ailleurs il pourra augmenter les ressources actives du maréchal: car un traité avec la cour de Naples va lui ôter momentanément ses inquiétudes de ce côté, et lui permettre de rapprocher le corps de Gouvion St.-Cyr de la Haute-Italie. C'est aussi la politique qu'il fera intervenir pour défendre le Hanovre et

couvrir la gauche de son immense base d'opérations. Un traité est conclu avec la Prusse pour l'occupation provisoire de cet électorat.

Mais ce ne sont encore là que de vastes mesures de prudence; il n'y a point de plan de campagne arrêté; il ne saurait d'ailleurs y en avoir. L'empereur attend que les événements lui dictent ce qu'il conviendra de faire; mais déjà le moment est venu où son attente sera satisfaite. La Bavière est envahie; et, sans attendre l'armée russe, le corps de Mack s'est étendu sur le Danube à plus de soixante lieues des frontières de l'Autriche. Cette *pointe* imprudente est un trait de lumière pour Napoléon : ce corps peut être enlevé tout entier par une répétition de la manœuvre stratégique de Marengo. L'Autriche nous avait devancés sur le théâtre de la guerre, mais nous allions regagner le temps perdu par la rapidité de nos mouvements. Des ordres expédiés de Paris dans toutes les directions vont mettre les différents corps en marche, des bouches de l'Elbe à celles du Pô. Le maréchal Berthier se rend à Boulogne pour présider à la formation des colonnes et à l'organisation des parcs dont il trace l'itinéraire vers le Rhin, base naturelle des opérations. L'armée devait pénétrer en Allemagne par trois points : la droite par Strasbourg, le centre par Spire, la gauche par Mayence.

Le général Marmont reçoit l'ordre de remonter le Rhin jusqu'à Mayence, d'où il ira opérer, à Wurtzbourg, sa jonction avec Bernadotte. Celui-ci jette des garnisons dans les forteresses de Niembourg et de Hameln, concentre son corps d'armée aux environs de Münden, sur la frontière de la Hesse électorale, obtient par transactions diplomatiques le passage de ses troupes dans l'Electorat, traverse le pays de Darmstadt, gagne le Mayn, et arrive le 30 septembre à Wurtzbourg.

Les corps des maréchaux Davoust, Soult, Ney et Lannes partent de Calais et de Boulogne pour se diriger sur différents points de la ligne du Rhin où ils arrivent le 26. La réserve de cavalerie, sous les ordres de Murat, traverse ce fleuve le 25 sur le pont de Kelh, et vient établir ses cantonnements entre Ettenheim et Offenbourg : De là, elle pousse vers les débouchés de la forêt Noire de nombreuses reconnaissances dans le but d'attirer l'attention des Autrichiens sur ce point, et de les tenir ainsi éloignés de leur base d'opérations, dont l'empereur a le projet de les couper.

Lannes, après avoir effectué son passage à Kelh à la suite de Murat, se dirige sur Stuttgard par Rastadt et Pforzheim. Un pont est jeté en face de Carlsruhe, pour le passage de Ney ; il se porte par Dourlach sur Carlsruhe et Canstadt. De Spire, où il franchit le Rhin, Soult se dirige sur Heilbronn et Hall ; Davoust quitte Manheim et se porte également sur le Necker par Heidelberg et Necker Eltz. Pendant que s'effectuent ces divers mouvements, le grand parc sorti de Strasbourg s'avance par Rastadt sur Heilbronn.

C'est donc au centre du Wurtemberg, et vers le 1er octobre, que Napoléon rassemble toutes ses troupes. La réserve de cavalerie, qui momentanément a été jetée sur la droite pour masquer ces mouvements préparatoires, a rejoint l'armée, ne laissant vis-à-vis de l'avant-garde ennemie qu'une division de dragons.

L'empereur s'avançant au-delà des frontières et méditant d'agir sur une ligne très étendue, n'a point oublié sur ses derrières la défense du Rhin, base primitive de ses opérations : des ordres ont été donnés pour armer et approvisionner toutes les places de l'est, et pour mobiliser les gardes nationales des départements de cette frontière. Ces gardes nationales, formées en cohortes et légions dites sédentaires, doivent garnir la ligne du Rhin depuis la Suisse

jusqu'à l'Océan. Elles sont commandées par des généraux connus. Le sénateur Rampon réunit sous ses ordres celles de la Somme, du Pas-de-Calais, du Nord et de la Lys; le maréchal Lefebvre, celles de la Roër, de Rhin et Moselle et du Mont-Tonnerre; le maréchal Kellermann, celles du Haut et du Bas-Rhin; le général d'Aboville, celles du Doubs, du Jura et du Léman. Ajoutez que l'empereur a eu la précaution de s'attacher les électeurs de Wurtemberg, de Bade et de Hesse-Darmstadt : le premier fournit huit mille hommes, et chacun des deux autres quatre mille. Ces troupes, il est vrai, ne doivent pas prendre part à la guerre; mais ne valait-il pas mieux en disposer pour assurer les communications, que de les compter dans les rangs ennemis. Ainsi, tout en préparant l'offensive la plus audacieuse et la plus vaste, Napoléon ne s'écarte en rien des règles de la prudence, et se conforme au contraire aux vrais principes, aux principes immuables de la science de la guerre.

Concentrée dans le Wurtemberg et la Franconie, la grande armée ne s'étend d'abord que de Stuttgard à Wurtzbourg; mais son front s'allonge bientôt vers la gauche par la jonction des troupes bavaroises, sous les ordres des généraux de Wrède et Deroy. Ces troupes, dans l'impossibilité de faire face aux Autrichiens, s'étaient repliées à notre rencontre dans les environs de Bamberg et de Wurtzbourg. L'inclinaison du front de l'armée française sur la ligne du Danube, et la possibilité d'en porter la gauche jusqu'aux frontières de la Bohême, favorisent singulièrement le projet conçu par l'empereur de tourner et d'envelopper le corps de Mack.

Le général autrichien ne pouvait être long-temps dupe des démonstrations de Murat vis-à-vis des débouchés de la Forêt noire : jugeant que l'intention de l'empereur est de

se porter sur le Danube en évitant les montagnes, il replia ses têtes de colonnes et opéra quelques changements dans sa ligne, sans néanmoins abandonner sa position avancée. Inhabile à saisir les vastes combinaisons de son adversaire, et incertain du point où celui-ci se proposait de l'attaquer, il concentra ses troupes dans les environs de Stockach, d'Ulm et de Memmingen, occupant ainsi les points principaux de l'échiquier sur lequel, cinq ans auparavant, les armées de Kray et de Moreau avaient fait une guerre de manœuvres si intéressante.

L'empereur, à qui toutes les nouvelles confirment que les Autrichiens occupent toujours le Haut Danube, n'en persévère qu'avec plus d'opiniâtreté dans son projet de manœuvre contre leurs communications. Pour l'exécuter ce projet, il s'agit de continuer, en se prolongeant vers la gauche, le vaste mouvement de conversion commencé dès le passage du Rhin. Ney, à la droite, est chargé de couvrir le mouvement en poussant des reconnaissances jusque sur Ulm, pour faire croire à l'ennemi que ce sera là le véritable point d'attaque. A la faveur de ce rideau imposant, les différents corps de l'armée s'approchent du Danube à marches forcées; ceux de Soult et de Lannes, la cavalerie de Murat et la garde, se dirigent vers Donawerth; les corps de Davoust et de Marmont marchent à Neubourg; Bernadotte, joint aux Bavarois, s'avance sur Ingolstadt; les deux derniers traversent dans leur marche la principauté d'Anspach, possession prussienne qui s'est fiée, mais en vain, sur sa neutralité. Le cabinet de Berlin se récriera contre cette violation, sans néanmoins oser s'en venger. Ney de son côté a atteint Dillingen.

« Si les Autrichiens, dit Jomini (1), avaient commis

(1) *Napoléon au tribunal de César*, etc., t. II, p. 108.

« une faute grave en prenant trop tôt l'initiative, ils « étaient du moins excusables par l'espoir qu'ils avaient « d'entraîner la Bavière de gré ou de force dans leur parti; « mais lorsque le départ du roi et de son armée pour « Wurtzbourg eut détruit cette espérance, on ne com- « prend pas qu'ils aient poursuivi leur marche jusqu'à « Ulm, et qu'ils y soient restés. S'ils avaient le moindre « renseignement de la rapidité avec laquelle les colonnes « françaises volaient de Boulogne sur le Rhin, ils seraient « impardonnables d'avoir compromis le succès de la cam- « pagne, en engageant partiellement des forces dont l'ac- « cord seul pouvait faire triompher la coalition : s'ils l'i- « gnoraient, la chose était encore plus absurde, car toute « la France et l'Allemagne le savaient. »

La grande armée se trouvait établie sur le Danube, comme en 1800 l'armée de réserve sur le Pô. Malgré l'orage qui s'apprête sur ses derrières, Mack croit pouvoir encore couvrir la ligne du Danube, en portant sa droite vers Rain, sous le général Kienmayer, son centre à Guntzbourg et sa gauche sous le canon d'Ulm. Kienmayer était trop faible pour empêcher seul le passage du fleuve. Le 6 octobre au soir, Vandamme soutenu des autres divisions de Soult, s'empare du pont de Donawerth. Le corps entier traverse la ville et se porte aussitôt sur Augsbourg. Le lendemain Murat, avec sa cavalerie, passe également sur la rive droite, pousse jusqu'au Lech, le franchit et entre à Rain. Kienmayer se retire sur Aicha. Davoust et Marmont débouchent par Neubourg dans la même direction. Bernadotte et les Bavarois sont à Ingolstadt. Le 8, pendant que Soult s'approche d'Augsbourg, et que Ney se porte, par la rive gauche, de Dillingen à Guntzbourg, Murat, suivi de Lannes, remonte la rive droite. Le prince, à son arrivée à Wertingen, rencontre un corps de

douze bataillons et de quatre escadrons de cuirassiers venant du Tyrol au secours de Kienmayer. Quoique entouré de toutes parts par la cavalerie française, le commandant de ce corps ne se tient pas pour vaincu; il forme sa troupe en un vaste carré, et, appuyé par ses quatre escadrons, résiste bravement aux attaques de Murat. Ce n'est qu'après que celui-ci a été renforcé par une partie de la division Oudinot, détachée du corps de Lannes, que l'ennemi est enfoncé et mis en déroute. Trois mille prisonniers et plusieurs drapeaux sont les trophées de ce premier combat. Kienmayer, de son côté, s'est replié sur Munich.

En se voyant débordé sur sa droite, Mack espère se tirer d'embarras par un changement de front en arrière; il porte sa droite à Memmingen, laissant son centre entre l'Iller et Guntzbourg, sa gauche à Ulm. L'empereur, manœuvrant en conséquence de cette nouvelle disposition de son adversaire, dirige sur Munich Bernadotte et Davoust, autant pour suivre Kienmayer que pour contenir l'armée russe. L'avant-garde de celle-ci avait dépassé Lintz. D'Augsbourg, dont il a pris possession, Soult se porte, par Landsberg, à Memmingen, pour s'établir de nouveau sur la droite de Mack et lui couper la route du Tyrol. La cavalerie de Murat et les corps de Lannes et de Marmont, s'avancent directement sur Ulm, par Zusmarshausen et Burgau. Ney, sur la rive gauche, est chargé d'intercepter la route de la Bohême, et de couvrir les communications de l'armée. Son corps, qui a été momentanément renforcé des divisions Gazan, Baraguey d'Hilliers et Bourcier, s'élève à quarante mille hommes. L'empereur, pour ne pas se priver de la coopération d'une force si considérable sur sa droite, a fait enlever par le maréchal les ponts de Guntzbourg, d'Elchingen et de Leipheim. La droite de ce corps, sous Dupont, est établie à Albeck.

Des mesures aussi sages faillirent se trouver traversées par une faute de Murat, à qui l'empereur avait confié momentanément la direction des corps de Ney et de Lannes. Afin de donner plus d'ensemble aux mouvements, et de rester libre de voler de sa personne au-devant des Russes, Murat, dans la persuasion que l'ennemi se concentre derrière l'Iller pour se baser sur le Tyrol, prescrit à Ney de quitter entièrement la rive gauche, et de s'avancer de Guntzbourg et d'Elchingen sur Wiblingen et la Roth. C'était laisser à découvert la route de la Bohême et nos propres communications. Ney, heureusement, n'obéit qu'en partie. A ce moment, l'ennemi, revenu de sa stupeur première, arrêtait dans un conseil de guerre que l'archiduc Ferdinand sortirait d'Ulm, à la tête de vingt-cinq mille hommes pour s'ouvrir un passage vers la Bohême par la route de Heidenheim et de Nordlingen.

Le 11 octobre, pendant que Ney, mal inspiré par Murat, se dirige de la rive droite du Danube vers la Roth, avec le gros de ses forces, Dupont seul est assailli à Haslach par tout le corps de bataille de Mack, sorti d'Ulm pour ouvrir la route à l'archiduc. La division française combat tout le jour, et ne se retire sur Albeck qu'après avoir fait trois mille prisonniers.

Ney, toujours induit en erreur par Murat, rappelle Dupont à Guntzbourg pour ne pas le laisser compromis.

Mack, qui ne devait pas s'attendre à cette évacuation de la rive gauche, porte en toute diligence le corps de Werneck vers Albeck, et les divisions Landon et Riesch sur les hauteurs d'Elchingen, afin de masquer ce débouché. Mais tandis que cette chance inattendue se présentait à l'ennemi, Soult est tombé sur son extrême droite à Memmingen, où, le 13, il a capturé la division entière de Spangen, forte de sept mille hommes. C'est en vain que Mack a fait

sortir d'Ulm le général Jellachich pour secourir cette division et couvrir la route de Biberach, dernière communication avec le Tyrol. L'ennemi, par les directions excentriques de ses masses sur les deux rives du Danube, accélérait lui-même sa ruine.

L'empereur, à la nouvelle de ce qui se passait, se hâte d'accourir au quartier-général de Ney. Il s'agissait de rétablir le pont d'Elchingen détruit par les Autrichiens, pour reprendre, sur la rive gauche, les positions qu'on occupait d'abord. Lannes, qui s'est approché d'Ulm, reçoit l'ordre de soutenir Ney. Marmont doit observer la place du côté de la Bavière, en s'établissant à Pfuhl. De Memmingen, où nous l'avons vu enlever une division ennemie, Soult se dirige vers Achstetten, afin de couper la route de Biberach. Dupont doit se porter de nouveau sur Albeck, pour favoriser l'attaque d'Elchingen, dont le pont est rétabli le 13 au soir. C'est ainsi que tout se trouve préparé pour l'entier investissement de l'ennemi : quelque parti qu'il prenne désormais, sa perte dépend de la journée du lendemain

Le 14 au matin, l'impétueux Ney franchit le pont un des premiers, et aborde sans hésiter la position d'Elchingen ; position formidable, couronnée à son sommet par un vaste couvent, et défendue par quinze mille hommes et quarante pièces de canon. Les tirailleurs emportent les premières maisons et protègent la formation des troupes qui les suivent. Après quelques chances balancées, le plateau est enlevé ; le maréchal, pour débarrasser le passage et gagner la gauche ennemie, opère alors un changement de front la droite en avant. Un petit bois permettait aux Autrichiens de tenir ferme, et de menacer même nos communications avec le fleuve. Le 69e régiment s'y précipite avec fureur, et, après une lutte sanglante, parvient à s'en emparer. La

cavalerie, qui débouchait, exécute à son tour plusieurs belles charges. L'ennemi, débordé et enfoncé, est rejeté sur Ulm avec perte de vingt-cinq canons et de trois mille prisonniers. Un corps détaché parvient seul à rejoindre Werneck, engagé vers Langenau contre la division Dupont.

La journée du lendemain est employée à resserrer de plus en plus l'armée ennemie : Lannes et Murat suivent Ney sur la rive gauche ; Marmont intercepte, sur la rive droite, les routes du Tyrol et de la Bavière ; Soult continue à s'approcher d'Ulm par le chemin de Biberach : ainsi qu'à Marengo, les deux armées sont rangées dans un ordre renversé.

La situation de Dupont demandait quelque attention. L'empereur, pour le soutenir et consommer la ruine du corps de Werneck, dirige Murat sur Albeck avec trois divisions de dragons. Dès ce même jour, 15 octobre, Ney emporte les hauteurs retranchées du Michelsberg et de la Tuilerie (1), d'où il peut plonger dans la ville. L'intrépide maréchal ne croit pas devoir s'arrêter en si beau chemin ; il pousse jusqu'à l'enceinte, et fait attaquer la porte de Stuttgard ; quelques pelotons du 50ᵉ pénètrent pêle-mêle avec l'ennemi jusque sous la voûte ; mais les Autrichiens, découvrant du haut des remparts que l'effort est isolé, referment la herse et font une double sortie. L'empereur arrivait sur le penchant du Michelsberg : à la vue de ces tentatives audacieuses mais prématurées, il fait retirer les troupes, convaincu qu'il n'est pas besoin de plus de sang pour contraindre l'ennemi à se rendre.

L'archiduc Ferdinand se trouvait dans la place, rougissant de la pensée qu'un prince de la famille impériale au-

(1) Voyez, pour plus de détails sur Ulm et ses environs, la géographie de M. Lavallée, pag. [illegible].

rait infailliblement à signer une capitulation, il veut à tout prix se frayer un passage; il songe d'abord à la route du Tyrol, mais il apprend qu'elle est fermée par le maréchal Soult: il se décide alors à aller rejoindre Werneck; il se met à la tête d'un corps de cavalerie, et se jette par Geislingen sur Aalen, pour se rabattre ensuite vers Nordlingen et la Bohême. Résolution généreuse, que le prince accomplit en essuyant des pertes et des fatigues de plus d'un genre. Belle leçon, d'ailleurs, donnée au général Mack, à qui elle montrait que si les talents ont manqué au chef, il doit du moins lui rester toujours le courage et l'audace du soldat!

Tout s'apprêtait pour l'assaut, et dès le lendemain 16, l'empereur fait lancer des obus sur la ville, comme préliminaires de la sommation qu'il envoie porter à Mack. On lui offrait six jours; mais il en demanda deux de plus, prétendant être dégagé par les Russes qu'il croyait sur l'Iser. Le 17, nouveaux pourparlers à la suite desquels le général autrichien consent à capituler conditionnellement. La place et tout le matériel qu'elle contenait ne devaient être remis aux Français que le 25 à minuit: les officiers retourneraient en Autriche prisonniers sur parole; les soldats seraient conduits en France. Ici, on est porté à se demander si la trahison ne s'est pas mêlée à la stupidité dans la conduite de Mack. Quelques heures à la guerre peuvent changer le dénouement d'une campagne. Que n'était-ce pas de retenir cinq ou six jours l'armée française paralysée sous les murs d'Ulm, alors surtout qu'il n'était pas besoin de plus de temps aux armées russes et autrichiennes pour arriver en présence? Quoi qu'il en soit, le général autrichien mit le comble à la mesure, en consentant à ouvrir les portes le 19, six jours plus tôt que ne le portait la capitulation.

L'empereur, impatient de se rendre sur l'Inn, où il

était à craindre que Bernadotte et Davoust ne se trouvassent exposés seuls aux efforts des Russes, appelle Mack à son quartier-général; là, il lui fait part de la prise de Werneck et de tout son corps. Effectivement, atteint une première fois par Murat à Langenau, ce général a été ensuite entouré dans les environs de Nordlingen, et obligé de mettre bas les armes : un convoi de cinq cents voitures, attaché à ce corps, est aussi tombé entre les mains de nos dragons. L'archiduc n'a eu que le temps de monter à cheval pour continuer sa course sur Nuremberg et la Bohême. Napoléon lui apprend encore que Kienmayer a été culbuté au-delà de l'Inn, avec perte de deux mille hommes; et que Soult, ayant passé le Danube en amont de la place, est maître des routes du Tyrol et du Vorarlberg. Ces nouvelles foudroyantes et la proposition captieuse de laisser à Ulm le corps entier de Ney, estimé suffisant pour en faire le blocus, déterminent Mack à mettre le sceau à son humiliation, en anticipant de six jours la reddition de la place.

Le 19, trente mille hommes, conduits par seize généraux, défilent devant l'armée française, en bataille sur les hauteurs du Michelsberg et de la Tuilerie. Quarante drapeaux, soixante canons et trois mille chevaux de cavalerie sont en outre les trophées de cette grande victoire. De toute l'armée autrichienne, qui a envahi la Bavière, il ne s'est sauvé que le corps de Kienmayer, l'archiduc Ferdinand avec trois mille chevaux, et la division Jellachich, qui, plus tard, se trouvera enveloppée dans les défilés du Tyrol. Napoléon n'avait pas encore obtenu de succès aussi éclatant. Selon son usage, il en témoigna sa satisfaction à l'armée dans une proclamation dont nous rapporterons quelques passages; elle résume admirablement le but, les résultats et les conséquences de cette campagne de quelques jours :

« SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE,

« En quinze jours nous avons fait une campagne ! Ce « que nous nous proposions est accompli. Nous avons « chassé les troupes de la maison d'Autriche de la Bavière, « et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses états. « Cette armée, qui, avec autant d'ostentation que d'im- « prudence, était venue se placer sur nos frontières, est « anéantie. Mais qu'importe à l'Angleterre ! Son but est « rempli ; nous ne sommes plus à Boulogne, et son sub- « side ne sera ni plus ni moins grand.

« De cent mille hommes qui composaient cette armée, « soixante mille sont prisonniers : ils iront remplacer nos « conscrits dans les travaux de la campagne : deux cents « pièces de canon, tout le parc, quatre-vingt-dix dra- « peaux, tous les généraux, sont en notre pouvoir ; il ne « s'est pas échappé quinze mille hommes.

« Soldats, je vous avais annoncé une grande bataille ; « mais, grâces aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, « j'ai pu obtenir les mêmes succès, sans courir les mêmes « chances ; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des « nations, un aussi grand résultat ne nous affaiblit pas de « quinze cents hommes hors de combat. »

Ici venaient des remercîments à l'armée, puis l'annonce des opérations ultérieures :

« Mais nous ne nous arrêterons pas là : vous êtes impa- « tients de commencer une seconde campagne. Cette « armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des « extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver « le même sort.

« A ce combat, est attaché plus spécialement l'honneur « de l'infanterie ; c'est là que va se décider pour la seconde « fois cette question qui l'a déjà été en Suisse et en Hol-

« lande, si l'infanterie française est la seconde ou la pre-
« mière de Europe..... »

Il n'est pas besoin de faire ressortir la supériorité des combinaisons de l'empereur, et cette admirable harmonie avec laquelle tous les mouvements furent exécutés; mais peut-être est-il bon de revenir encore, avec le général Jomini, sur la pitoyable conduite du général autrichien.

« La postérité, plus éclairée que nous (1), dit-il, sur « les combinaisons de Mack et du cabinet de Vienne, dé-« partira à chacun d'eux la portion du blâme qui lui ap-« partient (2). On a dit que Mack avait au milieu de son « armée un parti puissant qui lui en voulait, qu'il fut con-« trarié et mal obéi, qu'on dissémina son armée malgré « lui. Tout cela est fort possible; mais un général en chef « ne doit pas consentir à être l'instrument de la perte « de son armée : quand on le place entre le déshonneur « et la gloire, entre le salut de l'État et la perte de son « armée, il doit savoir prendre un parti digne de lui. « Mack, confiné dans Ulm, aurait dû au moins tenter de « sortir pour suivre Jellachich vers Fussen : il est tou-« jours temps de capituler honteusement sans brûler une « amorce. »

§ III.

La Prusse, en apprenant la violation du territoire d'Anspach, a donné une nouvelle activité aux armements que déjà elle préparait dans l'ombre. Tout annonce de sa part une agression prochaine : si elle hésite à se rendre aux pressantes sollicitations de l'empereur Alexandre, c'est que les

(1) Les Autrichiens, on le conçoit bien, n'ont jamais rien publié sur cette désastreuse affaire.

(2) Ce fut de tout temps un système de la cour d'Autriche de prétendre régler de Vienne, à l'aide du conseil aulique, le mouvement de ses armées.

événements d'Ulm en ont paralysé l'effet. Toutefois, cette puissance a ordonné la formation de quatre corps d'armée, et poussé une division dans le Hanovre abandonné par les troupes de Bernadotte.

Il n'y a donc pas un instant à perdre pour dissiper ce nouvel orage par de nouvelles victoires.

Le maréchal Kutusoff, avec la première armée russe, forte de cinquante mille hommes, vient d'arriver à Braunau, sur l'Inn, où il s'est joint à Kienmayer et aux renforts autrichiens amenés par le général Merfeldt. Le premier mouvement des ennemis a été de reprendre l'offensive, en s'approchant de Munich; mais la prise d'Ulm est venue suspendre leur marche, et restreindre, à la défense de l'Inn, leurs prétentions un peu tardives.

Aussitôt après l'occupation d'Ulm, où doit rester momentanément le corps de Ney, le gros de l'armée a fait volte-face pour se porter sur l'Inn.

Le 24, l'empereur arrive à Munich, et, dès le même jour, dirige Bernadotte sur Wasserbourg, soutenu en seconde ligne par Marmont. Le maréchal, dans ce mouvement, se fait éclairer sur la route de Kufstein par une division qui doit passer l'Inn à Rosenheim. L'ennemi occupait la rive droite, et tous les ponts étaient détruits. Quelques bataillons cependant trouvent moyen de passer la rivière. A leur approche, les Autrichiens se replient derrière la Saal et la Salza. Les ponts sont reconstruits, et tout le corps d'armée débouche sur la rive droite. On devait penser que l'ennemi défendrait la Saal pour couvrir Salzbourg, place importante par les nombreuses routes qui y aboutissent. Le maréchal, pour tourner cette position, dirige le gros de son corps sur Traunstein et Reichenhall, tandis que deux divisions passent la Salza à Titmaning, pour remonter la rive droite à sa rencontre. L'ennemi, dans la crainte de compromettre

sa droite et de se laisser couper de la Haute-Autriche par la marche directe des autres corps de l'armée française de Braunau sur Lambach, évacue précipitamment Salzbourg dont Bernadotte prend possession le 30 octobre.

Davoust s'est dirigé sur Mühldorf où il a trouvé les Russes : ils en avaient brûlé le pont; il le fait rétablir, et passe la Salza à Burghausen, dont le pont a été également détruit. La réserve et Soult suivaient la même route. Murat, après avoir poursuivi jusqu'à Nuremberg les débris de l'archiduc Ferdinand, s'est rejeté, avec son activité ordinaire, par Neumarck sur Ratisbonne, et de là, par Landshut, sur l'Inn. Lannes, à la gauche, débouche par Braunau. L'ennemi, pénétré du danger qui le presse, ne tient sérieusement nulle part. Il évacue sans coup férir cette dernière place dont l'enceinte bastionnée n'est même pas armée, tant les Autrichiens ont eu de confiance dans leur offensive. Le cours de l'Inn, dont le cabinet de Vienne a dédaigné de faire une ligne de défense, devient dès lors pour l'armée française une excellente base d'opérations. Tous les débouchés en sont défendus par des ouvrages, et Braunau est transformée en une grande place d'armes. On travaille aussi aux villes prises sur les derrières, notamment à Augsbourg où l'on construit une belle tête de pont sur le Lech.

Ney, de son côté, ne tarde pas à quitter Ulm pour se rendre à Landsberg; il doit prendre possession du Tyrol, conjointement avec la division bavaroise Deroy, aussitôt que celle-ci aura réduit Kufstein. Augereau, qui a passé le Rhin à Huningue le 26 octobre, s'avance aussi pour concourir à l'occupation du Tyrol.

L'armée se trouvait ainsi en pleine marche sur Vienne : l'empereur suivait, avec le gros de ses forces, la rive droite du Danube. Les corps de Bernadotte et de Marmont ap-

puyaient vers les montagnes, autant pour couvrir la marche de l'armée, que pour tourner les rivières qui coupent cette route.

Murat, qui a pris la tête de la poursuite, culbute à Ried, le 29, l'arrière-garde de Kienmayer. Un corps de quatre mille Russes occupait Lambach, en deçà de la Traun, pour donner le temps aux équipages de passer ce défilé. La division Bisson les assaillit, et après un rude combat, dans lequel ce général est blessé, l'ennemi, voulant se mettre en retraite, est enfoncé et poursuivi avec une perte notable. Le pont de la Traun était coupé. Davoust y substitue un pont de bateaux, et, malgré la présence de l'arrière-garde ennemie, s'établit sur la rive droite. Murat ne perd pas l'ennemi de vue. Cinq cents hommes occupaient Ebersberg, pour retarder le passage de la rivière sur ce point. Les dragons du général Walter saisissent de petites barques, et, sous la protection de l'artillerie, emportent cette ville. L'ennemi avait abandonné l'importante position de Lintz. C'est ainsi que, dès les premiers jours de novembre, l'armée française se trouvait en possession du cours de la Traun et de la tête du long défilé qui, de cette rivière, se prolonge jusqu'à Vienne, entre le Danube et le pied des montagnes de la Styrie.

Le 6, l'empereur est à Lintz : il s'y arrête deux jours pour attendre l'électeur de Bavière, avec lequel il veut concerter les moyens de faire observer le cours du Danube et le versant oriental de la Bohême, tandis que l'armée se portera sur Vienne. Quelques détachemens bavarois et la division Baraguey-d'Hilliers sont chargés de cette mission.

Etait-il de la prudence de pousser immédiatement jusqu'à Vienne, ou bien valait-il mieux rester sur l'Inn, pour y attendre de nouveaux renforts? Cette alternative, qui s'est présentée à l'esprit de certains critiques, ne nous

paraît pas susceptible d'une discussion sérieuse. Eh ! quoi, on irait prétendre que l'empereur victorieux devait abandonner la poursuite d'ennemis désorganisés, qu'il avait tout lieu d'espérer d'atteindre, pour prendre une attitude aussi peu glorieuse pour ses armes que contraire à ses desseins : autant lui conseiller de cesser de vaincre et de rétrograder jusqu'au Rhin. Kutusoff était venu au-devant de ses coups ; fallait-il donc, au lieu de l'en punir, lui laisser la satisfaction d'avoir bravé l'armée française ? En s'arrêtant stupidement derrière l'Inn, on donnait à la Prusse le temps de se déclarer, et aux forces russes et autrichiennes celui de se réunir sur l'Enns pour reprendre de nouveau l'offensive.

Dans la critique insensée qu'ils ont osé faire de la conduite de Napoléon, ces aristarques se sont principalement fondés sur les dispositions dès lors fort inquiétantes de la Prusse. Cette puissance, ont-ils dit, pouvait diriger cent mille hommes sur le Haut-Danube, et couper ainsi toutes les communications de l'armée française ; mais que celle-ci fût à Vienne ou derrière l'Inn, le danger dont ils parlent restait à peu près le même, puisque, dans un cas comme dans l'autre, rien ne s'opposait à ce que l'armée prussienne ne marchât par Nuremberg sur Ulm. Une halte sur la frontière de l'Autriche pouvait devenir, pour le cabinet de Berlin, un motif d'encouragement, tandis que la prise de Vienne devait au contraire le retenir. La possession de cette capitale faisait d'ailleurs tomber entre les mains des Français une partie des immenses ressources de l'Autriche ; placé sur ce point de l'échiquier, on restait maître des mouvements, en même temps que l'on rompait tout concert entre les masses ennemies, notamment entre l'armée russe et l'armée autrichienne d'Italie. Sur l'Inn, on devenait le point de mire et de convergence de toutes les forces

de la coalition : l'archiduc débouchait de la Basse-Autriche, ayant à sa droite, le long du Danube, l'armée russe; les Prussiens gagnaient la Souabe, en insurgeant peut-être une partie de l'Allemagne.

L'empereur donc, mieux inspiré que ne l'ont été ses détracteurs, ne perdra pas un instant pour continuer sa marche sur Vienne. Toutefois, avant de quitter Lintz, il croit devoir porter ses regards vers les bouches de l'Elbe et du Rhin. Les Russes, les Anglais, les Suédois venaient de débarquer dans le Hanovre, et sans doute que la Prusse ne s'emploiera pas à les contenir : on peut craindre de les voir se diriger en Hollande. Napoléon, pour imposer à ses ennemis de ce côté, annonce hautement la formation d'une armée du Nord, sous le commandant de Louis, son frère; elle doit être composée de six divisions, indépendamment du corps d'Augereau qui ne tardera pas à prendre, par Mayence, la route des Pays-Bas.

Afin de faciliter le mouvement sur Vienne et de donner de l'inquiétude aux Russes pour leurs communications avec la Moravie, l'empereur a jeté sur la rive gauche du Danube, par le pont de Lintz, un corps de vingt mille hommes, sous les ordres du maréchal Mortier. Ce nouveau corps est composé de la division Dupont, qui, depuis Ulm, a quitté Ney, de celle de Gazan, tirée du corps de Lannes, de la division batave du général Dumonceau, et enfin de la division de cavalerie Klein. Mortier, dans sa marche sur la rive gauche, doit être secondé par une flottille considérable de bateaux du Danube qui, en même temps, rattachera ses opérations à celles de l'armée; précaution fort sage assurément, mais insuffisante toutefois pour obvier aux dangers de cette marche audacieuse.

L'ennemi avait abandonné la ligne de l'Enns avec non moins de promptitude que les autres cours d'eau; mais

tous les rapports annonçaient qu'il s'apprêtait à recevoir bataille dans la position de Saint-Polten, d'autant plus que la seconde armée russe pouvait venir le joindre par Krems. L'empereur, pour s'y préparer de loin, dirige sur le flanc de cette position, par le chemin latéral de Steyer et de Waidhofen, les trois corps de Marmont, de Davoust et de Bernadotte. Ceux de Lannes et de Soult, précédés par la cavalerie de Murat et suivie de la garde, continuent leur poursuite par la grande route. Arrivés à Amstetten, le 6 novembre, ils y trouvent postée l'arrière-garde russe. Un combat s'engage dans les bois entre les grenadiers ennemis et ceux d'Oudinot. Les Français, plus intelligents, plus impétueux, plus alertes et mieux armés, triomphent de l'opiniâtre acharnement de leurs adversaires : les hussards achèvent leur défaite et ramènent quinze cents prisonniers; mais les Russes n'ont opposé cette résistance que pour donner le temps à leur armée de défiler sur le pont de Mautern pour gagner ensuite la Moravie; leur départ ne permet plus de s'attendre à une bataille.

Voyant qu'il n'y faut plus compter, l'empereur expédie à Marmont l'ordre de pousser jusqu'à Leoben, pour détruire les dernières résistances de ce côté, et donner en même temps la main à Masséna (1). Davoust marchera sur Vienne, par Lilienfeld, et Bernadotte se rabattra de Waidhofen sur Saint-Polten. Le 7 novembre, Marmont rencontre à Weyer le régiment de Giulay, et lui fait quatre cents prisonniers. Davoust, plus heureux encore, donne le 8 à Mariazell, sur les colonnes de Merfeldt, qui essayaient de gagner la Styrie. Les attaquer, les couper en deux, en prendre une partie, et refouler l'autre sur Neuhaus, est pour le maréchal l'affaire d'un instant.

Le 12, le quartier impérial est à Saint-Polten. Murat,

(1) Voyez ci-après le précis de ses opérations.

et les corps qui le suivent, ont tellement précipité leur marche, que Napoléon croit devoir les arrêter pour donner le temps à Mortier de se mettre à leur hauteur. Celui-ci, depuis le passage de Kutusoff sur la rive gauche du Danube, donnait des inquiétudes qui, comme on va le voir, n'étaient pas sans fondement.

Plein de l'idée que l'ennemi recevra bataille à Saint-Polten, l'empereur, pour empêcher ou retarder la jonction de la seconde armée russe, a prescrit à Mortier d'accélérer sa marche, sans néanmoins dépasser les têtes de colonnes de la rive droite. Le maréchal, au lieu de voir paraître cette armée, apprend que, au contraire, Kutusoff est occupé à repasser sur la rive gauche. Averti à temps de ce changement de circonstance, et préoccupé du désir d'entamer un ennemi qui se retire, le maréchal débouche lestement, le 11 novembre, de Dirnstein avec la division Gazan et une seule brigade de dragons. Dupont le suivait à une marche de distance, et Dumonceau plus loin encore. Ici la route est tracée dans un profond défilé entre les montagnes et le Danube.

Mortier, à sa sortie de la ville, rencontre l'avant-garde russe; mais croyant qu'il n'a affaire qu'à un faible rideau destiné à masquer le retraite de Kutusoff, il prend l'initiative, et, sans attendre Dupont, pousse l'ennemi jusqu'aux portes de Stein, en lui faisant plusieurs centaines de prisonniers : funeste succès, qui le conduit à sa ruine; car tandis qu'il s'éloigne de plus en plus de ses renforts, une colonne de dix mille Russes, conduite par le général Schmidt, le plus habile des chefs d'état-major autrichiens, est descendue par les montagnes derrière Dirnstein, lui fermant ainsi la porte de cet affreux défilé. Kutusoff a d'ailleurs envoyé ses réserves au soutien des troupes engagées d'abord.

Placé dans l'alternative de se faire jour ou de mourir,

le maréchal se décide à revenir sur Dirnstein ; mais déjà la colonne de Schmidt est massée dans le défilé, entre lui et cette ville. Les Français se précipitent furieux sur leurs adversaires : on s'égorge à la baïonnette. Deux pièces chargées à mitraille, les seules dont soit, en ce moment, pourvue la division française, battent dans toute sa profondeur la colonne russe, et lui font d'autant plus de mal, qu'elle n'a pas un seul canon pour riposter. Le général Schmidt est frappé à mort, mais les Russes n'en tiennent qu'avec plus d'acharnement. La division française, à demi détruite, a épuisé toutes ses munitions, et déjà la nuit est close. Quelle situation pour elle !

Cependant Dupont est arrivé pour prendre à son tour la colonne russe à revers. Son attaque est si vive, qu'elle laisse à peine à cette colonne le temps de se retirer. Heureuse toutefois d'y parvenir, elle s'écoule par le ravin qu'elle a suivi en descendant des montagnes. Mortier refoule son arrière-garde avec une facilité qui le surprend ; mais à sa rentrée à Dirnstein, ce mystère lui est expliqué. Quel spectacle attendrissant pour le maréchal ! Au pied de cette tour même, où fut détenu Richard d'Angleterre, les premiers grenadiers de la division Gazan tenaient embrassés ceux de la division Dupont : *Braves camarades, nous vous devons la vie !*

D'égales pertes avaient été les conséquences de cette échauffourée ; mais quoique, par la jonction de Dupont, le maréchal soit désormais en mesure de repousser Kutusoff, qui le presse en queue, il préfère profiter de la flottille pour repasser sur la rive droite.

Napoléon, qui avoit prévu le danger dont pouvait être menacé son lieutenant sur la rive gauche, s'était hâté de suspendre la marche prématurée de Lannes et de Murat sur Vienne. Soult avait reçu l'ordre de rétrograder à Mau-

tern, et Bernadotte celui de demeurer à Mœlck. Mais à peine a-t-il connaissance de l'affaire de Dirnstein et du retour de Mortier sur la rive droite, qu'il prescrit de nouveau de s'avancer. La certitude qu'aucun corps ennemi ne couvre la capitale de l'Autriche, lui donne l'espoir d'y entrer brusquement, et peut-être de se saisir des ponts du Danube.

Vienne, entourée d'une enceinte bastionnée, Vienne, que d'anciens souvenirs (1) encourageaient à se défendre, n'opposa effectivement dans cette occasion aucune résistance. Le 13, au point du jour, à l'approche de la brigade Sébastiani, les portes s'ouvrent. Nos dragons, et derrière eux les grenadiers d'Oudinot, traversent étonnés cette cité superbe. On court vers les ponts; Lannes et Murat sont à la tête de la colonne.

Déjà, depuis quelques jours, il n'était bruit que d'armistice dans les deux armées. Le comte Giulay, renvoyé sur parole à la suite de la capitulation d'Ulm, s'était présenté plusieurs fois au quartier de Napoléon. Tout le monde savait qu'on était en pourparlers. Murat croit devoir profiter de cette circonstance pour se saisir du grand pont. Un officier d'artillerie se tenait au milieu avec une pièce pour en défendre l'entrée, et donner, quand le moment en serait venu, l'ordre de le faire sauter; tout était préparé dans ce dessein. On fait entendre par signes à cet officier que l'armistice est ou va être signé; il hésite d'abord; mais à la vue de Murat et de Lannes, qui s'avancent à pied avec confiance, et en criant de ne pas tirer, il donne enfin dans le piége, et y entraîne avec lui le commandant de l'arrière-garde autrichienne; il se laisse approcher, et tandis que la conversation s'engage, on l'entoure, lui et sa troupe; on détourne la pièce : la colonne française

(1) Entre autres, sa belle défense contre le visir Kiuperli, en 1683.

saisit ce moment, et franchit le pont au pas de course.

Cet avantage était important, et la nouvelle en fut reçue avec enthousiasme au quartier impérial. Mais encore que ces sortes de stratagèmes ne soient pas nouveaux, on aimerait à n'en pas trouver d'exemples dans nos annales : ils répugnent à la morale, et froissent le droit des gens. Ravi d'un événement qui ouvrait un nouveau champ à ses combinaisons, Napoléon alla sur-le-champ visiter les ponts, et reconnaître la position des troupes. Déjà la division des grenadiers d'Oudinot et celle de Suchet avaient défilé; la cavalerie légère éclairait au loin la route de Znaïm. L'empereur, après avoir passé une partie de la nuit sur les lieux, établit dans la matinée son quartier-général au château de Schœnbrunn.

C'est ici le lieu de revenir en quelques mots sur le plan général de campagne, afin de montrer comment en avaient été accomplies les parties accessoires; car jusqu'ici, nous n'avons assisté qu'aux scènes principales, et ce serait ne donner qu'une idée incomplète de ce drame étonnant, que de passer sous silence les opérations des armées secondaires; et d'abord transportons-nous au-delà des Alpes.

§ IV.

L'archiduc Charles, comme on se le rappelle, commandait en Italie une armée de soixante mille hommes. Réunie de bonne heure sur la rive gauche de l'Adige, de Vérone à Legnago, sa mission devait être de passer cette rivière et de chasser les Français de la Lombardie. Le conseil aulique, vu la dispersion et la faiblesse de nos moyens sur ce théâtre, n'élevait aucun doute sur le succès de cette partie de son plan. De si hautes prétentions se trouveront toutefois dérangées par la rapide organisa-

tion de l'armée de Masséna et par la jonction prochaine du corps de Gouvion-St-Cyr, devenu disponible par le traité conclu avec la cour de Naples. Ce n'est pas que, dès le principe, l'archiduc n'eût pu tenter l'entreprise avec de belles chances; mais, outre qu'il répugnait à cette guerre, il voulait attendre, à ce qu'il paraît, les premiers résultats des opérations sur le Danube.

Le prince donc, résolu qu'il est à garder la défensive, propose une suspension d'armes jusqu'au 18 octobre. Singulière manière assurément d'ouvrir la campagne; mais comme elle est entièrement à l'avantage des Français, Masséna n'a garde de s'y refuser; prévoyant dès lors que les rôles seront changés, le maréchal fait ses dispositions pour une offensive prochaine.

Les deux armées sont de forces égales et d'environ cinquante mille hommes, déduction faite des secours envoyés sur le Danube par l'archiduc. Le maréchal, au moment de dénoncer l'armistice, concentre ses forces aux environs de Zevio, sur la rive droite de l'Adige. Les réserves et le centre ennemi occupent en face le camp de San-Gregorio. Le maréchal veut ainsi attirer l'attention du prince vers le Bas-Adige, pour enlever plus facilement le pont du château vieux de Vérone qui est pour lui le débouché le plus avantageux. La ville de Vérone et le vieux château, situés sur la rive droite, appartiennent aux Français; les faubourgs et Véronette, sur la rive gauche, sont aux Autrichiens. Le pont, dont on peut craindre qu'ils aient miné les piles, est fermé par un mur en arrière duquel se trouve une large coupure.

La nuit du 17 au 18 est employée par le maréchal aux préparatifs de l'attaque. Une quantité d'outils, de fascines, de madriers sont rassemblés peu à peu et en silence dans le château, les batteries disposées et bien approvisionnées.

La division Gardanne, vingt-quatre compagnies de voltigeurs, conduits par le général Duhesme, un bataillon de sapeurs et une compagnie d'artillerie à pied occupent tous les accès du pont; des palissades en fermaient l'entrée du côté des Français, on les enlève sans bruit; enfin on attache un pétard au mur de séparation.

Au point du jour, le signal est donné : quinze pièces de gros calibre foudroient la rive opposée; le pétard éclate, le mur s'écroule : on s'assure que le pont n'est pas miné; les sapeurs s'y précipitent, et tandis qu'un peloton de voltigeurs, passé dans un bateau, attaque le poste ennemi, la coupure est couverte de madriers. Les vingt-quatre compagnies de voltigeurs s'établissent sur la rive gauche, et la division Gardanne les suit.

Les Autrichiens ont établi dans le faubourg St-Georges une ligne de retranchements garnis d'artillerie; les voltigeurs les abordent; on combat corps-à-corps dans les rues et dans les maisons. La prise d'une redoute entraîne celle des autres ouvrages, et malgré les renforts que reçoit d'heure en heure le général ennemi, tout retour offensif lui devient impossible : dès le premier moment, une vaste tête de pont a été tracée et les sapeurs y travaillent sans relâche. Les voltigeurs continuent à gagner du terrain; dans leur ardeur extrême, ils menacent d'emporter le château de San-Felice; mais un orage et la nuit qui s'approche mettent fin au combat. Les Autrichiens ont à regretter douze cents hommes tués ou blessés, quinze cents prisonniers et plusieurs canons; la perte des Français n'est que d'environ quatre cents hommes. Encore qu'il soit permis de recourir à la ruse, on aime mieux cette manière d'emporter un pont que celle dont il a été parlé ci-dessus.

Le prince Charles, au lieu d'accourir à Vérone avec ses réserves, est attiré vers le Bas-Adige par les démonstra

tions du général Verdier au-dessus de Legnago; il n'a reconnu son erreur que lorsqu'il n'a plus été temps d'y apporter remède; car Masséna a profité de sa supériorité pour achever de déposter l'aile droite de l'armée autrichienne.

Cet événement est suivi d'un repos de dix jours ; des deux côtés on veut attendre des nouvelles d'Allemagne. Les Français, pendant ce repos, se préparent à marcher en avant, les Autrichiens, au contraire, à faire retraite. L'archiduc, pour la rendre imposante, fait retrancher plusieurs points en arrière et notamment la célèbre position de Caldiero.

Le 29 octobre, Masséna, ayant reçu la nouvelle de la reddition d'Ulm, se décide à prendre l'offensive sur toute la ligne. L'ennemi, dès le même jour, est chassé de Veronette et de San-Michaele. L'archiduc renonçant à inquiéter le passage de l'Adige, fait filer ses bagages et concentre ses forces dans la position de Caldiero. Convaincu de la difficulté d'une simple attaque sur le centre, Masséna imagine de tourner la gauche, en faisant passer la rivière à la division Verdier renforcée près de Zevio, tandis qu'à l'extrémité opposée, Seras, abandonnant le plateau de Rivoli et passant l'Adige vers Bussolengo, opérera par les montagnes. Le maréchal, avec le centre, formé des divisions Molitor, Gardanne, Duhesme, et de la division de chasseurs du général Espagne, soutenus des grenadiers Partonneaux et de la réserve de cavalerie, suivra la grande route de Vicence pour attaquer Caldiero et la Colognola.

Le 30, au matin, l'attaque commence à la faveur d'un épais brouillard. Molitor, changeant de direction à gauche, se porte contre les retranchements de la Colognola ; Gardanne, au centre, assaille Caldiero ; Duhesme, à la gauche, manœuvre par la route latérale de Porcil pour donner la

main à Verdier; la réserve de cavalerie est aussi dirigée de ce côté : on veut faire effort, par la plaine, contre la gauche ennemie. Molitor est ramené après d'héroïques efforts : Caldiero est pris est repris plusieurs fois; les Autrichiens, débouchant entre leurs redoutes, disputent avec avantage le terrain. On combat avec fureur et, de part et d'autre, les réserves sont engagées. Le comte de Bellegarde s'avance sur la chaussée avec une forte masse d'élite : nos batteries la reçoivent à coups de mitraille, et Masséna la fait assaillir sur les flancs; elle reste long-temps exposée à de cruelles pertes sans pouvoir enfoncer nos braves. La présence seule de Verdier pourrait faire pencher la balance de notre côté; mais l'archiduc, qui a prévu ce danger, a fait échouer le passage de la division française. Le carnage ne finit qu'avec le jour, et il est en pure perte pour les deux partis.

Plus heureux le lendemain, Verdier parvient à s'établir sur la rive gauche; mais, isolé au milieu des Autrichiens, il s'estime heureux de venir se joindre, vers Gambione, à la division Duhesme : dans cette marche de flanc, opérée à la vue de l'ennemi, la colonne, sans cesse assaillie, a éprouvé quelques pertes : Verdier lui-même a été blessé et contraint de céder le commandement au général Digonnet. On voit alors se renouveler, mais toujours sans plus de fruit, les scènes sanglantes de la veille. Comme les nuits précédentes, nos troupes couchent au pied des redoutes ennemies. Dans cette lutte de trois jours, les Français ont perdu six mille hommes et leurs adversaires pour le moins autant.

L'archiduc, cependant, a atteint le but qu'il s'est proposé de faire filer ses bagages et de mettre ordre dans sa retraite : laissant au général Frimont le soin de la couvrir et d'en dérober l'instant aux Français, il se met en marche.

sur une seule colonne, dans la nuit du 1er au 2 novembre.

Masséna s'en est à peine aperçu qu'il lance ses divisions à sa poursuite. Frimont, quoique faisant bonne contenance, est harcelé et entamé. La brigade Hillinger, poussée d'abord des hauteurs de la Colognola dans la direction des châteaux de Vérone, se trouve enfermée et prise au nombre de quatre mille hommes. Vicence et le torrent débordé du Bachiglione arrêtent deux jours les Français ; mais ils n'en reprennent leur poursuite qu'avec plus d'ardeur.

Quel que soit la supériorité numérique d'une armée qui se retire par suite d'événements arrivés loin d'elle, le rôle de son arrière-garde n'en est pas moins fort difficile ; car, indépendamment que celle-ci reste seule et sans cesse exposée à tous les efforts de l'ennemi, l'armée, dans son désir d'accélérer sa retraite, est peu disposée à revenir sur ses pas pour la secourir.

L'archiduc, quoique serré de près, dispute avec art le passage de chaque rivière. Le Tagliamento surtout, lui paraît une barrière à défendre : huit bataillons et quinze escadrons sont placés sur la rive gauche ; ils sont soutenus par trente bouches à feu, disposées habilement en arrière d'une digue. Ces mesures demandaient quelque attention. Masséna, en attendant l'arrivée de ses divisions, engage une canonnade, dont tout l'avantage est du côté des Français. On reconnaît des gués, on rétablit les ponts, les troupes se pressent en avant de San-Vito et de Valvasone ; tout se dispose pour effectuer le passage de vive force. Ces précautions deviennent inutiles : le prince, dans la crainte de se voir débordé, profite de la nuit du 12 au 13 pour replier lestement son arrière-garde.

Le général Serras, de Montebello où il a rejoint l'armée, s'est porté dans les montagnes contre les corps de Rosenberg et de Hiller ; mais étant parvenus, les uns à rejoindre

le gros de leur armée, les autres à gagner la vallée de la Drave, le général a continué sa marche sur Bassano. Au côté opposé de la zône d'opérations, les divisions Pully et Verdier (celle-ci toujours commandée par le général Digonnet) se sont dirigées de Vicence sur Padoue, tant pour observer Venise, que pour donner la main à Gouvion Saint-Cyr. Les flancs et les derrières de l'armée se trouvent ainsi éclairés et soutenus.

L'archiduc ne s'est arrêté au Tagliamento que pour décider s'il marcherait par Tarvis et Villach, afin de rejoindre dans le Tyrol l'archiduc Jean, ou s'il continuerait sa route par la Carinthie. Les avis qu'il a reçus de notre impétueuse course sur Vienne le décident pour ce dernier parti. Il a jeté dans Venise une forte garnison, qui, par sa position avantageuse, pourra donner à Masséna de vives inquiétudes : heureusement Saint-Cyr est arrivé de Naples, et sa présence permettra au maréchal de continuer sa poursuite. Convaincu qu'il n'amènerait pas son prudent adversaire à un engagement général, il ne voit aucun inconvénient à former plusieurs colonnes. L'une d'elles va occuper, sur la gauche, les postes de la Chiusa de Pletz et de la Ponteba, que le voisinage de l'archiduc Jean rendait fort importants, ainsi qu'on le verra ci-après; une autre suit les traces du prince Charles dans la direction de Laybach : la division Serras prend possession de Trieste. Masséna, avant de s'enfoncer dans les Alpes, a eu soin de renforcer convenablement le corps de Saint-Cyr.

Il ne se passa dès-lors aucun événement dont nous ayons à tenir compte. Avant la fin de novembre, l'archiduc se trouvera sur le Bas-Danube; l'armée d'Italie aura terminé glorieusement sa mission, et pris, comme élément de la *Grande Armée*, le nom de huitième corps.

Reportons-nous maintenant sur le versant septentrional de la grande chaîne des Alpes.

La division Jellachich, séparée d'Ulm, s'est jetée, comme on se le rappelle, dans le Vorarlberg, et l'archiduc Jean commande dans le Tyrol un corps d'environ trente mille hommes. Ces deux corps, par la tournure des opérations, se sont trouvés de bonne heure entre nos armées du Danube et d'Italie. En conservant la faculté de se réunir, ils pourraient inquiéter nos communications, et, par quelque trait de vigueur, comme la surprise de Braunau, encourager la Prusse à se déclarer. Napoléon ne s'y est pas mépris; il leur a opposé Augereau et Ney, aussitôt après la prise d'Ulm.

Ney, remontant le Lech par Landsberg, doit couper Jellachich de l'archiduc Jean, faire tête à celui-ci, et opérer sa jonction avec Masséna. Augereau a l'ordre de longer le lac de Constance, pour entrer dans le Vorarlberg.

Toutes les communications qui, de la Bavière pénètrent dans le Tyrol, s'embranchent avec la route du Vorarlberg, qui conduit de Feldkirch à Salzbourg, par la vallée de l'Inn. La plupart étaient gardées par des forts placés dans des défilés difficiles.

Le 5 novembre, Ney se présente vers Scharnitz avec dix mille hommes seulement. A sa gauche, mais trop loin pour le soutenir, une division bavaroise observe Kufstein. Peu accoutumé à compter ses ennemis, le maréchal veut emporter le fort bastionné de Scharnitz : il est repoussé. Le général Loison, à la tête d'une colonne, escalade les rochers, enlève le petit fort de Leutasch, et se glisse sur les derrières de Scharnitz, qui n'est fermé que du côté de l'Allemagne : la garnison surprise cherche son salut dans la fuite. Maître de ce débouché, le maréchal s'avance audacieusement sur Inspruck, au centre des corps ennemis.

Jellachich se trouvait toujours dans le Vorarlberg, et le prince de Rohan occupait Méran avec sept à huit mille hommes. L'archiduc, pour les attendre et couvrir leur re-

traite, se concentre sur le Brenner : ils n'ont pas le temps de le rejoindre : le premier, entouré à Dornbiren par Augereau, est contraint de mettre bas les armes avec cinq mille hommes ; le second, plus heureux, culbute d'abord les postes français à Botzen, le 19 novembre ; mais après avoir dépassé cette ville, il trouve occupés les débouchés sur la Carinthie : l'archiduc Jean, averti de la retraite du prince Charles, qui le laissait à découvert, a quitté le Brenner dans la nuit du 15, pour gagner Villach et Clagenfurth. Rohan se flatte d'abord de pouvoir rejoindre l'archiduc Charles par les Alpes noriques ; mais apprenant que les postes de la Ponteba et de la Chiusa-de-Pletz sont au pouvoir des Français, il descend la vallée de la Brenta, et se jette, le 22, sur Bassano, occupé seulement par cent cinquante hommes.

Concevant alors l'espoir de gagner les lagunes, il s'avance dans cette direction jusqu'à Castel-Franco. Mais déjà Masséna et Saint-Cyr sont informés de l'apparition d'un corps ennemi dans la vallée de la Brenta. Le dernier, formant une colonne tirée des trois divisions qu'il commande, se porte en reconnaissance jusqu'à Campo San-Pietro. Le prince de Rohan, jugeant sa position critique, entreprend de payer d'audace, et, sortant de Castel-Franco, attaque avec impétuosité la division Reynier, en marche sur la gauche de la colonne de Saint-Cyr ; mais bientôt entouré et coupé sur les derrières par le corps polonais du général Peyr, il voit ses troupes se débander et fuir en cohue jusqu'à Castel-Franco, où entrent en même temps nos soldats. Une capitulation termine cette échauffourée.

A la suite de ces événements, Augereau vient se placer en observation vers Ulm. Ney, après avoir jeté des garnisons dans les principaux postes du Tyrol, marche à Salz-

bourg. C'est ainsi que, par les instructions si glorieusement remplies de Napoléon à ses lieutenants, tout le pays compris entre le Danube et le Pô se trouve nettoyé. Venise seule, sur ce théâtre, reste à l'Autriche; mais il n'est besoin que du corps de Saint-Cyr pour en tenir la garnison paralysée.

Sur la rive gauche du Danube, l'archiduc Ferdinand ayant réussi, comme on l'a vu, à s'échapper d'Ulm à la tête d'un parti de cavalerie, s'est jeté en Bohême, entraînant avec lui les débris du corps de Werneck. Sa troupe, incessamment grossie des milices nationales, pouvait donner à l'armée quelque inquiétude pour son flanc gauche.

L'empereur, appréciant la nécessité de le surveiller de près, a donné l'ordre au général Baraguey d'Hilliers de passer le Danube et de pénétrer en Bohême à la tête de la division de dragons à pied. Les Autrichiens occupaient en force le défilé retranché de Waldmunchen; Baraguey d'Hilliers, après les en avoir dépostés à la suite d'une affaire très chaude, s'est porté audacieusement jusqu'à Pilsen, sur la route de Prague.

D'un autre côté, Napoléon, en s'avançant dans la Moravie, allait détacher Bernadotte, dans la direction d'Iglau, avec les divisions bavaroises. Ce mouvement avait, aux yeux de l'empereur, un double but d'utilité : et d'abord, parce qu'il pouvait empêcher la jonction de l'archiduc Ferdinand avec les Russes; et ensuite, comme un général, même dans la victoire, doit toujours prévoir l'éventualité d'un revers, l'empereur, dans le cas où il se verrait forcé à la retraite, avait projeté de se retirer par la Bohême, au lieu de reprendre par Vienne la route qu'il venait de suivre.

Telles sont les dispositions accessoires qui, se liant au plan général d'opérations, en assureront victorieusement l'exécution. Mais déjà nous touchons au dénouement de la

campagne. La Grande Armée s'est avancée en Moravie, où elle se prépare à livrer bataille : hâtons-nous d'aller la rejoindre.

§ V.

La surprise du pont de Vienne compromettait le sort de l'armée de Kutusof. Resté à Krems jusqu'au 13 novembre, et obligé, dans sa retraite, de couper, à Znaïm, la route de la Bohême, il n'a qu'une marche d'avance sur le corps de Murat qui, le soir du même jour, s'est porté à Stokerau. Nul secours, d'ailleurs, ne peut lui arriver : le prince Charles, comme on le sait, est hors de mesure; et les troupes autrichiennes qui ont évacué Vienne, marchaient sur la grande route de Moravie, par Volkersdorf et Nikolsbourg, pour gagner le rendez-vous indiqué de Brünn. La seconde armée russe, sous le général Buxowden, est encore vers Olmutz.

La situation de Kutusof va devenir d'autant plus critique, que Napoléon a ordonné à Mortier et à Bernadotte de passer le Danube à Mautern à l'aide de la flottille, pour l'attaquer et le harceler en queue. N'osant se flatter de pouvoir gagner avant Murat la route directe par Hollabrunn, le général russe envoie le prince Bagration occuper ce point avec un corps d'élite, afin de masquer sa retraite par la traverse de Schrattenthal.

Le général Nostitz couvrait la route de Znaïm à la tête d'un corps autrichien : sommé par Murat de se séparer des Russes, toujours sous prétexte qu'un armistice a été signé, il livre la route à notre avant-garde qui, soudain, se présente devant Bagration ; elle est bientôt soutenue par toute la cavalerie et par le corps de Lannes. Un rude combat s'engage; mais dans cette lutte de dix mille Russes contre trente mille Français, la victoire ne saurait être

douteuse : débordé et vivement pressé de front, Bagration se met en retraite sur Shongraben, abandonnant cent voitures d'équipages attelées.

Murat, pressé d'arriver à Znaïm où il voudrait prévenir Kutusof, imagine de recourir une troisième fois à la ruse pour neutraliser Bagration. Il lui envoie un parlementaire; Kutusof, informé de cet incident, saisit avec avidité le seul moyen qui lui reste de sauver son armée : ses soldats étaient exténués de fatigue, et il se trouvait encore à deux journées de marche de Znaïm. Il fait partir à son tour le baron de Wintzingerode pour le quartier-général de Murat : on entre en négociation, un armistice est signé : l'armée russe se retirera en Pologne par étapes ; les Français, à cette condition, suspendront leur marche sur la Moravie ; les deux partis resteront, jusqu'à la ratification de l'empereur Napoléon, dans l'état où ils se trouvent. Pendant que le courrier vole à Schœnbrunn, Kutusof force de marche et, toujours couvert par Bagration, échappe à l'armée française. L'empereur, qui a découvert la ruse, envoie pour toute réponse l'ordre d'attaquer.

La ruine de Bagration paraît d'autant plus inévitable, que le corps de Soult vient d'arriver. Le 16, au déclin du jour, les grenadiers d'Oudinot s'élancent en deux colonnes contre le centre et la droite des Russes, postés en arrière de Schongraben; Soult, au même moment, dirige sur leur flanc gauche la division Legrand : celle de Vandamme soutient en arrière cette triple attaque. L'ennemi, ayant l'avantage de la position, reçoit avec fermeté le premier choc. Shongraben est bientôt en flammes; le vent chasse vers les Français des tourbillons de fumée qui favorisent un moment leurs adversaires. Nos grenadiers cependant s'avancent dans le défilé de Grund, culbutant tout devant eux; Legrand, qui a achevé son mouvement, déploie ses

deux brigades ; les Russes sont débordés. La mêlée devient générale ; on se bat corps à corps ; et la nuit, plus obscure dans les intervalles des feux, ajoute à la confusion. Bagration, accablé, parvient toutefois à rallier ceux des siens qui ont échappé au massacre. Plaçant en tête de sa colonne des officiers qui parlent français et quelques prisonniers qu'il vient de faire, il donne le change aux troupes de Legrand qui lui barrent le chemin : *Camarades, nous sommes Français, ne tirez pas !* telle est la ruse dont il se sert, et qui lui réussit en partie.

Le combat avait duré jusqu'à onze heures du soir ; les Français restaient maîtres du champ de bataille, de deux mille prisonniers et de douze pièces de canon ; mais Bagration, qui s'est dévoué au salut des siens, emporte, quoique battu, l'honneur de la journée ; il rejoignit, avec le reste de ses braves, l'armée de Kutusof qui, elle-même, se réunit, le 19, à Wischau, à Buxhowden et aux Autrichiens. L'empereur, en homme qui savait se trouver partout où sa présence devenait nécessaire, arrive à Znaïm dès le 17. Deux jours lui ont suffi pour régler l'administration du pays conquis et pourvoir aux besoins futurs de l'armée. On sait déjà ce que faisaient à la même époque l'armée de Masséna et les corps d'Augereau et de Ney : Bernadotte, comme on l'a dit par anticipation, doit en allant occuper le défilé d'Iglau, tenir isolé l'archiduc Ferdinand ; Mortier, rappelé sur la rive droite, est venu relever à Vienne le corps de Davoust, dirigé sur Presbourg pour imposer à la Hongrie, et couper, sur ce point important, la dernière communication de l'archiduc Charles avec les Russes ; Marmont continue à observer les défilés de la Styrie, se liant avec Davoust par une division détachée à Bruch.

Cet éparpillement, qui étonne d'abord et que l'on serait

même tenté de regarder comme contraire aux règles, n'en était cependant qu'une grande et admirable application. Où trouver, en effet, plus de prévoyance et d'art dans l'emploi des forces? On achevait de cette manière de maîtriser le pays, sans préjudice aucun pour les opérations ultérieures. Kutusof avait besoin de se reconnaître, et tout annonçait que les ennemis, avant de profiter de leur supériorité numérique pour passer de la défensive à l'offensive, donneraient quelque temps à la réflexion. Dans une armée formée d'alliés, les décisions sont rarement promptes; mais ce qui surtout devenait ici une garantie pour l'empereur, c'était la circonspection habituelle et bien connue de l'état-major autrichien, dont les opinions devaient naturellement prévaloir dans une circonstance aussi grave pour la monarchie. Or, en trois marches, tous les corps français, même ceux de Davoust et de Marmont, pouvaient être rendus à Brünn; aucun obstacle naturel ou accidentel ne devait les en empêcher, maîtres qu'ils étaient de l'intérieur de l'échiquier.

Le 20, l'empereur est à Brünn; il a avec lui la garde et les corps de Murat, de Soult et de Lannes, formant environ soixante mille hommes. Kutusof, la veille, avait opéré sa jonction à Wischau. L'armée combinée, dont il a pris le commandement, et qui toujours occupe ce point, est forte au moins de quatre-vingt mille combattants. Les Autrichiens y entrent à peine pour un quart, et c'est le prince Jean de Lichtenstein qui les commande.

Les Russes, pour attendre leurs réserves et donner quelque repos à leurs troupes, se replient, les 21 et 22, sur Olmutz. Ce mouvement, que couvre une arrière-garde de cinq à six mille chevaux, devient l'occasion d'un combat très vif, dans lequel la cavalerie française, d'abord repoussée, obtient enfin l'avantage. Les deux armées, comme

si un armistice les retenait, vont rester cantonnées pendant huit jours.

La diplomatie, durant cet intervalle, essaie, mais en vain, d'entamer des négociations. Le comte de Stadion et le général Giulay se présentent d'abord munis des pleins pouvoirs de l'Autriche : Napoléon les reçoit, leur parle de ses intentions; mais comme ils ne sont pas autorisés à traiter pour la Russie, il leur témoigne ses regrets et les congédie. Il saisit à son tour l'occasion de l'arrivée de l'empereur Alexandre, pour lui faire parvenir ses compliments et sonder en même temps ses intentions. Cette mission est confiée au général Savary, son aide-de-camp, dont il connaît la discrétion et la finesse. On était trop loin de s'entendre pour qu'une pareille politesse pût conduire à un rapprochement; mais encore n'est-elle pas inutile pour Napoléon : Savary, dans ses conversations avec les jeunes officiers de la suite d'Alexandre, s'est aperçu qu'il régnait, dans les décisions de l'état-major russe, plus de présomption que de sagesse. Une seconde visite des plénipotentiaires de l'empereur François II, est suivie des mêmes résultats que la première.

Sur ces entrefaites, arrive aussi au quartier impérial français le baron de Haugwitz, ministre de Prusse; il apportait les récriminations de son maître, relativement à la violation du territoire d'Anspach. De grands événements se préparaient; Napoléon l'écoute à peine, et le renvoie à Vienne, près de Talleyrand, lui promettant, sous peu de jours, une réponse catégorique.

Napoléon, au milieu de ce vain simulacre de négociations, n'a pas perdu un instant pour assurer l'accomplissement de ses desseins. La place et la citadelle de Brünn, que l'on ne revenait pas d'avoir trouvées évacuées par les Autrichiens, ont été réparées et armées avec toute l'acti-

vité française. Tous les jours à cheval, l'empereur a reconnu et étudié le terrain des environs d'Austerlitz, qu'il a deviné devoir être le théâtre d'une bataille décisive ; il a placé lui-même ses corps d'armée, et distribué à chacun le rôle qu'il aura à remplir. S'il est une pensée qui l'occupe surtout, c'est la crainte que l'ennemi, se refusant à la bataille, ne manœuvre vers la Hongrie, pour se réunir à l'archiduc Charles.

« Une armée de cent soixante mille hommes, dit à cette « occasion M. le comte Mathieu Dumas (1), ayant derrière « elle toutes les ressources de la Hongrie, marchant sur « Vienne, et manœuvrant sur les deux rives du Danube, « aurait certainement obligé les Français à évacuer la Mo« ravie et l'Autriche inférieure. Ce plan de guerre était « le plus raisonnable ; c'était aussi celui que l'empereur « Napoléon redoutait le plus, parce que la Prusse n'aurait « pas manqué d'y prendre part, et que ses armées, sol« dées par l'Angleterre, et déjà en mouvement, n'avaient « que quelques marches à faire pour se porter sur le Haut« Danube, couper la ligne d'opération de la grande ar« mée française, et rendre, en cas de revers, sa retraite « difficile, sinon désastreuse. »

Napoléon n'a donc rien tant à cœur que d'être attaqué et de combattre sur le terrain qu'il occupe et qu'il a si bien étudié : voulant y attirer l'ennemi, il feint de craindre ce qu'il souhaite ardemment ; il resserre ses cantonnements, fait retrancher tous les points qui en sont susceptibles ; il défend la moindre entreprise sur les avant-postes ennemis, et recommande de bien observer leur flanc gauche ; certain de réunir à temps toutes ses forces, il se borne seulement à prévenir Bernadotte de se tenir prêt à accourir au

(1) *Précis des événements militaires*, t. 14, pag. 122.

premier avis. Déjà deux des divisions de Davoust se sont approchées, ce sont celles de Caffarelli et de Friant ; la troisième, sous Gudin, ne doit quitter Presbourg que sur un nouvel ordre. Tout est prévu, même la perte de la bataille ; la ligne de retraite, dans ce cas, est doublement indiquée, soit sur le Danube par le pont de Krems soigneusement gardé, soit à travers la Bohême par Iglau.

Le 27 novembre, l'armée austro-russe quitte ses cantonnements, et s'avance, pleine de confiance, dans la direction de Brünn. Les postes français, ainsi qu'ils en avaient l'ordre, se replient serrés, ne disputant le terrain que pour attirer l'ennemi. Celui-ci occupe Wischau : dans ce mouvement qu'il continue le lendemain, son armée marche échelonnée, la droite en tête, comme pour attaquer et tourner notre aile gauche ; mais tout à coup ce dessein se trouve abandonné. Frappés de l'idée que Napoléon veut éviter la bataille et leur échapper par la route de Vienne, les alliés ne songent plus qu'à manœuvrer par leur gauche, pour prévenir l'armée française sur cette route et la rejeter en Bohême. Les deux jours suivants sont employés à bouleverser leur ordre de bataille, et à préparer, à la vue même de leur vigilant adversaire, la marche de flanc qu'ils ont projetée.

Napoléon les a bientôt devinés ; mais il n'a garde de les troubler avant la jonction de Bernadotte et de Davoust. Certain que ceux-ci arriveront en temps utile, il attend avec calme et cède même encore du terrain. Voulant accroître la sécurité de l'ennemi par tous les moyens possibles, il fait proposer une entrevue à l'empereur Alexandre qui lui envoie son aide-de-camp le prince Dolgorouki, jouissant près de son maître de la plus haute faveur. Napoléon, contre son usage, va lui-même le recevoir aux avant-postes. Cet officier ne manque pas de remarquer que

tout respire, dans l'armée française, la réserve et la timidité ; le placement des grand'-gardes très rapprochées, et l'ardeur avec laquelle on travaille à se retrancher, deviennent pour lui l'indice d'une prochaine retraite. Ses impressions, propagées parmi les siens, entretiennent une erreur à laquelle il n'est déjà plus de remède.

§ VI.

Parvenus que nous sommes à la veille de la bataille, nous allons indiquer les positions des deux partis, et d'abord celle de l'armée combinée :

Première colonne, en allant de la gauche à la droite, vingt-quatre bataillons russes, sous le général Doctorof, occupant les hauteurs d'Hostériadeck et le village d'Aujezd. (Voy. le croquis.)

Deuxième colonne, dix-huit bataillons russes, commandés par le général Langeron, sur les hauteurs à gauche de Pratzen.

Troisième colonne, dix-huit bataillons russes, sous le général Pribichefski, sur les hauteurs à droite de Pratzen.

Ces trois colonnes forment l'aile gauche, sous le commandement général de Buxhowden.

Quatrième colonne, en arrière de la précédente, douze bataillons russes et quinze autrichiens, aux ordres du général Kollowrath.

Cinquième colonne, quatre-vingt-deux escadrons, tant russes qu'autrichiens, commandés par le prince Jean de Liechtenstein, en arrière des troisième et quatrième colonnes.

Auxquelles il faut ajouter,

1° L'avant-garde de Kienmayer, détachée en avant

d'Anjezd, forte de cinq bataillons et de trente-deux escadrons tant autrichiens que russes.

2° L'avant-garde du prince Bagration, à cheval sur la route de Brünn, entre Blasowitz et le pied des montagnes vers Sitwitz, composée de douze bataillons et quarante escadrons.

3° Le corps de réserve du grand-duc Constantin, sur les hauteurs en avant d'Austerlitz, dix bataillons et dix-huit escadrons.

L'armée alliée, y compris les accessoires, peut ainsi s'élever à quatre-vingt-dix mille combattants dont un sixième de cavalerie.

Les deux empereurs ont établi leurs quartiers-généraux dans la petite ville d'Austerlitz, à peu de distance en arrière du centre de l'ordre général de bataille, lequel forme un croissant d'environ quatre lieues de développement.

L'armée française, dont il nous reste à indiquer les positions, occupe à portée de canon de l'ennemi, l'intervalle compris entre le pied des montagnes et le lac de Menitz. Elle refuse sa droite, et présente de fortes masses à son centre et à sa gauche. Celle-ci est appuyée au Santon, monticule soigneusement retranché et garni de dix-huit pièces de fort calibre. La défense en est confiée au général Claparède, et il a pour consigne d'y mourir. Non loin de là, vers la droite, est placé le bivouac de l'empereur.

Aile gauche, sous le maréchal Lannes, dix-huit bataillons, divisions Suchet et Caffarelli, et huit escadrons; elle se prolonge du Santon à droite de la route d'Olmutz, en partie masquée par un pli de terrain. Les brigades de cavalerie légère des généraux Milhaud et Treilhard éclairent en avant et à gauche la vallée de Bosenitz.

Le corps de Bernadotte, arrivant d'Iglau, dix-huit bataillons, divisions Rivaud et Drouet et huit escadrons;

il bivouaque en réserve derrière l'aile gauche, à cheval sur la route. Le maréchal n'a laissé que les Bavarois devant l'archiduc Ferdinand.

Les grenadiers du général Oudinot, dix bataillons de réserve, en avant du bivouac de l'empereur, entre l'aile gauche et le centre.

La cavalerie de réserve, sous Murat, quarante-quatre escadrons, en arrière de l'aile gauche et des grenadiers.

La garde impériale, dernière réserve, sous le maréchal Bessières, dix bataillons et neuf escadrons, en arrière du bivouac de l'empereur.

Centre, sous le maréchal Soult, trente et un bataillons et six escadrons. Trois divisions d'infanterie et une de cavalerie : en continuant d'aller de la gauche à la droite, celle de Vandamme, en arrière de Girschikowitz; celle de Saint-Hiller, en arrière de Pontowiz; celle de Legrand, dans les villages de Kobelnitz, de Sokolnitz et de Telnitz; partie très faible comme on le voit, mais que couvrait, en avant du ruisseau, vers les hauteurs de Pratzen, la cavalerie légère du général Margaron.

Aile droite, sous le maréchal Davoust, dix bataillons et douze escadrons de dragons : divisions Friant et Bourcier arrivant à Kloster-Reygern. Les divisions Caffarelli et Gudin du même corps sont, la première avec Lannes, la seconde en marche de Presbourg. Celle-ci n'assistera pas à la bataille, mais elle arrêtera les fuyards ennemis dans la direction de Nikolsbourg.

Toutes les forces présentes de l'armée française ne dépassent pas quatre-vingt mille combattants.

Mortier continue d'occuper Vienne et Marmont d'observer les défilés de la Carinthie; en cas d'entreprises sérieuses de la part de l'archiduc Charles, le premier soutiendra le second.

Les rapports qu'a reçus l'empereur, pendant cette journée, ont confirmé son opinion sur la marche des colonnes ennemies. « Ils veulent nous tourner, dit-il à ses soldats (1), (car il les associe à ses projets), mais ils paieront cher leur téméraire entreprise. » A neuf heures, il parcourt toute la ligne.

Les troupes, électrisées par sa présence, préparent de proche en proche une illumination, en hissant au bout de grandes perches des bottes de paille enflammées. C'était le premier anniversaire du couronnement de Napoléon : Quelle touchante manière de le célébrer! Quel augure pour la victoire! Ah! sans doute on doit pardonner l'ivresse de la gloire à celui qui sut exciter dans l'âme du soldat de si généreux transports.

Le 2 décembre, jour de la bataille, l'empereur, rentré à minuit, est à cheval avant quatre heures du matin. La lune venait de se coucher, la nuit était froide et obscure. L'ennemi n'a-t-il fait aucun mouvement qui puisse déranger nos projets?.... Bien au contraire, les rapports des grand'-gardes indiquent que le bruit va toujours croissant du centre à la gauche; que les feux paraissent plus nombreux et plus étendus vers Aujezd. Le brouillard dont est d'abord obscurci le crépuscule, est bientôt dissipé par les rayons du soleil, et tout annonce un beau jour. On découvre distinctement les hauteurs de Pratzen, naguère couvertes de troupes, et maintenant abandonnées. L'ennemi, rien de plus sûr, a dégarni son centre pour renforcer ses ailes.

A huit heures, les maréchaux entourent l'empereur et reçoivent ses derniers ordres. Soult tenait ses troupes massées sur deux lignes de bataillons en colonnes, par divisions à demi-distance dans le vallon de Pontowitz.

(1) Voyez sa Proclamation, t. 14, pag. 148 de l'ouvrage déjà cité de M. le général Mathieu Dumas.

mirable constance les assauts réitérés de leurs adversaires, et c'est là seulement que se bornait leur mission. Nos lecteurs en ont déjà mesuré la difficulté; dans un instant ils en apprécieront toute l'importance. Retournons à notre centre où déjà la question se discute plus à fond.

Au moment où, électrisées par la présence de l'empereur, les troupes de Soult ont quitté le vallon de Pontowitz, l'ennemi n'avait plus devant elles, sur les hauteurs de Pratzen, que le seul corps de Kollowrath. N'imaginant pas qu'il pût être assailli, il suivait, en colonne de route par pelotons, le mouvement en tuyaux d'orgue de toute l'aile gauche. L'empereur Alexandre et le général en chef Kutusof étaient avec ce corps, dernier élément du centre ennemi maintenant réparti sur les ailes. Dans son projet de couper en deux l'armée combinée, Napoléon pouvait-il désirer d'être servi plus à souhait? et Soult, en qui il s'est confié pour l'exécuter, pouvait-il choisir un moment plus propice? En effet, dans l'état actuel des choses, la plus forte masse de l'armée française se trouve au centre d'une demi-circonférence, sur laquelle les troupes alliées sont disséminées, de manière que, bien qu'inférieurs en nombre, les Français peuvent se présenter plus forts à l'extrémité de chaque rayon. Ce déploiement en éventail, que l'empereur Napoléon appliqua toujours avec succès, est regardé par les tacticiens (1) comme la véritable solution du meilleur ordre de bataille. Nous en avons aussi cette opinion; mais nous la professerions plus volontiers encore avec eux, si l'on devait toujours rencontrer un chef d'abord, puis des généraux, puis des officiers et des soldats de la trempe de ceux d'Austerlitz : autrement nous

(1) Notamment par les généraux Mathieu Dumas, Pelet et Jomini. Voyez, à ce sujet, nos observations sur la bataille de Wagram.

pourrions ne voir que danger et ruine à se laisser ainsi entourer pour mieux vaincre. Poursuivons notre récit.

Sous les yeux de l'empereur, les troupes de Soult se sont élancées comme l'éclair : la division Saint-Hilaire, de Pontonitz; la division Vandamme, de Girschikowitz : celle-là, sur la droite de Pratzen; celle-ci, sur la gauche. Comme l'attaque de ce village pourrait demander du temps, et qu'il importe de n'en pas laisser à l'ennemi, elles ont ordre de s'en tenir à distance, et de diriger leur élan contre les troupes, à droite et à gauche. Saint-Hilaire, qui a le plus à faire, est soutenu en troisième ligne par la brigade Levasseur, de la division Legrand. Une autre brigade de la même division, contient, dans le ravin, la troisième colonne russe, engagée à Sokolnitz.

Surpris de se voir attaqué au milieu de ses combinaisons, Kutusof, avec plus de résolution qu'il n'a montré d'abord de prévoyance, se hâte d'occuper fortement Pratzen. Ce village est la clé de tout le champ de bataille : de sa possession dépend le sort de la troisième colonne, et successivement de la seconde et de la première. L'infanterie austro-russe se déploie sur deux lignes à droite et à gauche; une forte réserve est placée en arrière du village. Mesurant, mais trop tard, toute l'étendue du danger, Kutusof fait demander un renfort au prince Jean de Liechstenstein, qui lui envoie deux mille chevaux. De plus grands secours ne peuvent lui arriver, car déjà Napoléon, dans son empressement à favoriser Soult, a fait assaillir la droite ennemie.

Les divisions françaises abordent la position avec autant de calme et d'ordre que sur un terrain d'exercice. Saint-Hilaire, engagé le premier, culbute ligne sur ligne l'infanterie austro-russe : Vandamme, à sa gauche, n'a pas moins de succès. Leurs attaques se rapprochent et se lient. Le village est dépassé et tourné, l'infanterie russe enfoncée;

poursuivie vivement, elle abandonne ses canons, et entraîne dans sa fuite la cavalerie qui la soutient. Six bataillons essaient de tenir sur un mamelon qui domine la hauteur; Vandamme les fait assaillir; la lutte devient terrible; mais ils sont dépostés et en partie détruits.

L'empereur Alexandre, témoin de la défaite de son centre, faisait, avec le général Kutusof, tous ses efforts pour remédier au désordre. Leur dernière réserve d'infanterie est par eux dirigée contre ceux des bataillons de Vandamme qui ont pénétré le plus avant. Quatre régiments de cavalerie appuient ce retour offensif. Kollowrath, plus à gauche, reçoit ordre de préparer une semblable attaque contre la division Saint-Hilaire, afin de rouvrir sa communication avec Pratzen, et de déloger les Français du plateau.

Ces efforts sont infructueux, et Soult, pour les repousser, n'a point à faire de nouvelles dispositions. Seulement Vandamme, menacé qu'il est par la cavalerie, se tient prêt à échelonner en carré les bataillons de sa gauche; mais s'il prend, d'un côté, des mesures défensives, de l'autre il achève d'enfoncer, de concert avec Saint-Hilaire et Levasseur, tout le centre de l'armée combinée. C'est en vain qu'une brigade de la troisième colonne est venue au secours de Kollowrath; c'est en vain qu'il a trois fois renouvelé le combat. Sans l'attendre de pied ferme, les bataillons français, gardant leur alignement et leurs intervalles, ont marché sans cesse à sa rencontre, et sans cesse l'ont renversé avec perte de ses canons.

Voulant achever de nettoyer le plateau et prolonger ses attaques jusque derrière les colonnes ennemies, Soult ordonne un changement de front graduel, l'aile gauche en avant. Dans ce mouvement, aussi audacieux que décisif, la brigade Levasseur est au pivot, et la division de dragons

Boyer, envoyée par l'empereur, soutient la manœuvre entre Saint-Hilaire et Vandamme. Celui-ci est d'ailleurs suivi, en arrière à gauche, par la division Drouet du corps de Bernadotte. Il était dix heures, l'ennemi, rejeté sur les hauteurs d'Hosteriadeck et d'Aujezd, profite des vignes pour se reformer vers le ruisseau de Littawa. Dès ce moment, il n'a plus d'espoir de rétablir la bataille; mais avant de dire qu'elle en sera pour lui la désastreuse issue, montrons comment Napoléon achèvera la défaite de son centre et de ses réserves, en les séparant de l'aile droite, battue à son tour, mise en désordre, et hors d'état de détacher le plus petit secours. Continuons donc à nous avancer vers notre aile gauche.

Dès le point du jour, Bernadotte était entré en ligne à la gauche du maréchal Soult. Celui-ci avait à peine commencé son attaque, que les divisions Drouet et Rivaux débouchaient de Girschikowitz vers les hauteurs de Blasowitz, la première appuyant un peu à droite, afin de soutenir Vandamme. Le maréchal Lannes, pour démasquer la cavalerie de Murat, restée sur plusieurs lignes, s'avançait en même temps vers Bosenitz. Là, comme au centre, les divisions marchaient sur deux lignes : la première en bataille, la seconde en colonnes d'attaque. Le général Kellermann couvrait les mouvements avec sa division de cavalerie légère. Dès que le lever du soleil avait permis de distinguer les masses, une forte canonnade s'était engagée depuis Pratzen jusqu'au Santon : plusieurs batteries russes avaient été promptement démontées.

Du côté des alliés, le grand-duc Constantin, à la tête des gardes et réserves russes, avait quitté les hauteurs d'Austerlitz pour se porter sur celles de Blasowitz et de Krühe : il devait être précédé par la cavalerie du prince Jean de Liechtenstein, mais cette cavalerie, placée

la veille derrière la troisième colonne, n'ayant pu prendre assez tôt sa place de bataille à la gauche de Bagration, et en avant du grand-duc, celui-ci s'était trouvé en première ligne, et bientôt engagé avec les tirailleurs français : en le voyant vivement pressé par Kellermann et Bernadotte, le prince de Liechtenstein avait fait avancer à son soutien le général Uwarow avec dix escadrons. Le régiment de uhlans du grand-duc Constantin marchait en tête de cette colonne. Ayant déployé et chargé le premier, la cavalerie de Kellermann avait été ramenée et obligée de passer dans les intervalles des bataillons de Bernadotte, pour se rallier en arrière. Les uhlans, dans la chaleur de la poursuite, avaient aussi traversé ces mêmes intervalles, mais bientôt arrêtés par les feux de file croisés des bataillons de la première et de la seconde ligne, plus de quatre cents étaient tombés sur la place. Ceux qui avaient pu se retirer de ce gouffre de feu étaient allés se reformer derrière le corps de Bagration, qui occupait les villages de Krühe et d'Hollubitz.

Le maréchal Lannes, pendant ce combat, avait continué à gagner du terrain par sa gauche, la division Suchet se dirigeant sur Kowalowitz pour déborder la droite ennemie, et celle de Caffarelli, suivant la chaussée.

Vers midi, et après que Blasowitz a été emporté par l'infanterie, les divisions de cavalerie des généraux Kellermann et Walther fournissent plusieurs belles charges et enlèvent huit pièces de canon. Les dragons russes, dans le dessein de tourner la droite de Caffarelli, s'avancent audacieusement jusque dans les intervalles des bataillons; mais ils y reçoivent le même accueil que les uhlans du grand-duc : la plupart tombent sous le feu roulant des carrés de la brigade Billy; le reste fuit en désordre. Le général Nansouty saisit ce moment pour charger avec ses

cuirassiers, et culbute tout devant lui. Les Russes perdent ainsi les hauteurs de Blasowitz et le plateau élevé de Krühe.

Au milieu de ces charges, le flanc gauche de Bagration est resté à découvert : Caffarelli le fait assaillir à la baïonnette, et, après un rude choc, lui enlève quinze cents prisonniers et six pièces de canon. Krühe et Hollubitz sont abandonnés : l'infanterie qui défendait ces villages se retire au-delà du ruisseau de Welzitz.

Déjà la droite ennemie a perdu son ensemble. Lannes, pour achever de la réduire prescrit un changement de front, l'aile droite en avant : cette manœuvre est exécutée avec célérité ; et tandis que la première ligne de Suchet tourne et enfonce l'infanterie de Bagration, la seconde se déploie et reprend Bosenitz. Pour affermir ce nouveau progrès, le plateau situé en avant de ce village vers Kowalowitz, est aussitôt couronné d'une formidable batterie.

Plus à droite, sur la chaussée, les divisions Walther et d'Hautpoul continuaient leurs charges contre la cavalerie d'Uwarow et contre l'infanterie qui la soutenait : là, comme ailleurs, même succès. Dans une de ces charges, exécutée en muraille par les cuirassiers français, les bataillons russes avaient été enfoncés, avec perte d'un drapeau, de onze pièces de canon et de quinze cents prisonniers.

Cependant, bien que dépostés de toutes les positions avantageuses, l'infanterie alliée de l'aile droite est parvenue à se rallier en une seule masse contre laquelle tous les efforts de la cavalerie ont été impuissants. Suchet, pour en finir, porte alors ses bataillons, tous à la fois, au pas de charge, sur cette masse. Elle ne peut soutenir un si rude assaut. Le carnage devient affreux : l'artillerie est enlevée; près de deux mille Russes sont faits prisonniers ; le reste prend la fuite dans le vallon de Kowalowitz. Après de

vains efforts pour arrêter les progrès de notre aile gauche, Bagration et Uwarow cèdent entièrement le champ de bataille, pouvant à peine se rallier vers Rausnitz. Napoléon, qui a d'autres desseins que de les poursuivre, ordonne à Lannes et à Murat d'arrêter leurs divisions à la hauteur de Posorzitz. Elles avaient besoin de reprendre haleine; et c'en était assez pour le moment.

Dans cette *bataille* (1) particulière de l'aile gauche de l'armée française, les différentes armes sont employées de manière à fixer l'attention; et d'abord on remarquera avec quel coup-d'œil Napoléon a saisi toutes les circonstances topographiques de cette partie du champ de bataille. Entre Pratzen et Bosenitz, le terrain uni et découvert se prête à l'action de la cavalerie; et c'est sur ce théâtre, à coup sûr, que Kutusow déploiera la sienne. L'empereur porte donc aussi de ce côté la plus forte masse de ses troupes à cheval : mais en opposant sa cavalerie à celle de l'ennemi, il a soin de la faire soutenir par les quatre divisions d'infanterie des corps de Lannes et de Bernadotte, formées, comme on l'a vu, sur deux lignes : la première en bataille, la seconde en colonnes d'attaque. Dans cet ordre, aussi propre à la défensive qu'à l'offensive, la cavalerie légère est placée en avant du front, protégée par l'artillerie; la grosse cavalerie, formée sur plusieurs lignes, suit l'infanterie, épiant le moment de s'élancer par les intervalles ou par les flancs de celle-ci. Quelles plus heureuses combinaisons des trois armes? L'ennemi réussit-il dans une charge, ses escadrons à demi-rompus viennent se briser contre l'infanterie pour être bientôt assaillis et culbutés par une charge en retour; est-il, au contraire, obligé de

(1) Quel autre nom donner à cette série de combats livrés par les corps de Lannes et de Bernadotte, concurremment avec la cavalerie de Murat?

plier, il ne peut plus regagner le terrain perdu, parce que les lignes d'infanterie s'avancent en combattant, et qu'il n'est pas de moyen de les faire rétrograder, soutenues qu'elles sont par la cavalerie et l'artillerie. L'empereur ne pouvait recueillir de plus beaux fruits des exercices de Boulogne, et sans doute que ces grandes et judicieuses applications de la tactique seront à jamais citées.

Reportons-nous au centre et à la gauche de l'armée française : c'est là qu'avait commencé la lutte, c'est là qu'elle finira.

Soult, quand nous l'avons quitté, achevait un changement de front, l'aile gauche en avant, pour attaquer à revers Aujezd et Sokolnitz. Tandis que ce mouvement s'opérait, le grand-duc rejeté de Blasowitz, s'était brusquement rabattu contre la gauche de Vandamme, formée par le 4e régiment de ligne. Les cuirassiers russes de la garde, donnant tête baissée sur ce régiment sans lui laisser le temps de former des carrés, en avaient enlevé l'aigle, et sabré une partie. L'empereur, informé de cette échauffourée, s'était hâté de diriger sur ce point la cavalerie de sa garde, en lui prescrivant de charger. La ligne ennemie, après la plus honorable défense, avait été obligée de céder aux efforts combinés de Bernadotte et de Bessières. L'infanterie de la garde russe, plusieurs fois traversée par les escadrons français, s'était repliée sur Krzenowitz, abandonnant des prisonniers et toute son artillerie. Les chevaliers-gardes de l'empereur Alexandre, l'élite de sa maison militaire, s'étaient présentés pour rétablir le combat; mais, chargés à leur tour par l'intrépide Rapp, ils avaient été enfoncés sous les yeux mêmes des deux empereurs, placés non loin de la scène sur un tertre élevé. Ce brillant épisode a été saisi par le peintre Gérard, dans son beau tableau de la bataille d'Austerlitz. . . . .

Le 4e régiment qui, en perdant son aigle, avait donné lieu à cet engagement des deux gardes, fut assez heureux pour s'en venger dans la même journée par la prise de deux drapeaux russes.

Après avoir ainsi consommé la défaite de la droite et du centre ennemis, l'empereur se rabat sur Pratzen à la tête de sa garde et des grenadiers d'Oudinot, pour aider Soult à détruire l'aile gauche prise à revers et compromise au milieu des lacs. Vers deux heures, Sokolnitz est assailli sur tous les points par les divisions Friant, Legrand et Saint-Hilaire. La colonne de Pribichefski, entourée dans ce village, dépose les armes; quelques fuyards seulement portent la nouvelle de ce désastre. Langeron, poussé à son tour, n'est guère plus heureux; la moitié de sa troupe seulement parvient à rejoindre Buxhowden. Celui-ci, après avoir continué ses vaines tentatives contre Telnitz, venait enfin de s'apercevoir qu'il fallait songer à son propre salut; il débouche du village pour rétrograder sur Austerlitz; mais tout-à-coup Vandamme se jette avec impétuosité sur son flanc, pénètre dans Aujezd et coupe sa colonne en deux. La garde et les réserves appuyaient ce mouvement. Buxhowden, hors d'état de revenir sur ses pas, continue sa retraite avec les deux bataillons de la tête. Doctorof, avec le reste de la première colonne, et Langeron, avec la seconde, se trouvent alors pressés entre les lacs et les hauteurs couronnées par les troupes françaises. La tête de la colonne du côté d'Aujezd, escortant l'artillerie, veut fuir à travers les canaux formés par le dessèchement d'une partie du lac de Satschan; les ponts se rompent sous le poids des canons. Les guides, persuadés que la glace, à l'extrémité du lac, pourra supporter le poids de l'artillerie, hasardent d'y conduire la colonne; mais elle se brise avec fracas : hommes, chevaux, voitures, tout est en-

glouti. Napoléon voyait de la Chapelle-Saint-Antoine cet affreux spectacle, qui lui rappelait la bataille d'Aboukir.

Le général Docktorof, laissant en arrière-garde un régiment dans Telnitz, parvint, non sans essuyer une perte énorme, à gagner Satschan, en passant entre le lac de ce nom et celui de Ménitz. Sa retraite fut protégée par la cavalerie de Kienmayer, qui, dans cette occasion, fit des efforts dignes d'éloges. Russes et Autrichiens prirent, dans la soirée, le chemin montueux de Czeitsch, se dirigeant vers la Hongrie. Le peu d'artillerie que l'ennemi avait sauvée du centre et de la gauche fut abandonnée dans cette retraite, exécutée par des chemins horribles, que le dégel rendait impraticables.

Ainsi finit une des plus mémorables journées des temps modernes. La victoire, prévue dès la vieille, y fut le prix de l'art, autant que du courage. Toutes les manœuvres y furent dirigées pour couper, diviser l'armée ennemie. Les alliés, au surplus, ne pouvaient adopter une disposition moins judicieuse que celle qu'ils suivirent, et que l'opinion attribua au général autrichien Weyrother. Dans le dessein formé d'attaquer, ils avaient à choisir entre deux moyens : le premier, de porter toutes leurs forces à la gauche, en renonçant à la route d'Olmutz pour se baser sur la Hongrie; ils le pouvaient d'autant mieux, comme l'observent tous les critiques, que l'archiduc Charles arrivait dans cette direction; le second, au contraire, de masser leurs troupes au centre et à la droite entre Pratzen et les montagnes, pour percer sur Brünn et donner la main à Ferdinand. Dans ce projet, le corps de Buxhowden, au lieu de diverger sur Telnitz, aurait débouché par Sokolnitz et Kobelnitz sur Maxdorf, en se bornant à contenir Davoust. La bataille une fois engagée, ces moyens n'étaient plus de saison; mais Buxhowden, au premier avis de l'attaque de

Soult, pouvait toujours remonter vers Kobelnitz, et jeter ainsi le maréchal dans un rude embarras. Sa trop grande docilité aux ordres de l'état-major le détourna sans doute de ce dessein pour le faire courir à une ruine d'autant plus certaine, qu'il obtiendrait plus de succès.

Les pertes des deux partis n'ont jamais été constatées d'une manière bien exacte ; mais toujours est-il que celles des alliés, comparées aux nôtres s'élevèrent au-delà de toute probabilité : l'empereur, dans la proclamation qui suivit la bataille, relate, comme trophées, quarante drapeaux, cent vingt pièces de canon et plus de trente mille prisonniers, dont vingt généraux. Ce dernier chiffre ne paraît pas moins exagéré que celui des morts porté à dix mille par quelques historiens. Les rapports des états-majors français n'accusent, comme perte, que huit cents hommes tués, six mille blessés et quelques centaines de prisonniers. Les Français étaient inférieurs en nombre, et cependant l'infanterie de la garde et la division de grenadiers ne furent pas engagées. Il y périt de part et d'autres plusieurs généraux et officiers d'une grande distinction. Kutusof et Buxhowden furent blessés, ainsi que les généraux français Saint-Hilaire, Kellermann, Walther, Thiébault, Sébastiani, Compans, Rapp qui, à la tête des grenadiers à cheval, fit prisonnier le prince Repnin, commandant les chevaliers-gardes de l'empereur Alexandre.

Napoléon, après avoir vu sur les bords des lacs les derniers rayons du jour éclairer la fuite de l'ennemi, vint établir son quartier-général à la maison de poste de Posorzitz sur la route d'Olmutz. Chemin faisant, il parcourut le champ de bataille, visitant chaque bivouac, hâtant les secours pour les blessés, félicitant, remerciant ses braves d'une victoire si complète et si promptement obtenue.

Affaibli, désorganisé, coupé de la place d'Olmutz et poursuivi chaudement, l'ennemi se trouvait dans une position affreuse. L'empereur d'Autriche ne voulant plus confier à la décision des armes le sort de la monarchie, envoya le prince Jean Liechtenstein demander une entrevue à Napoléon; elle eut lieu le lendemain dans le modeste bivouac du vainqueur. Il était facile de s'entendre, car Napoléon, bien qu'au faîte de la gloire, n'avait pas moins que son adversaire un vif désir de la paix. L'archiduc Charles, comme on se le rappelle, arrivait sur le Danube; la Hongrie, à sa voix, pouvait se lever en masse; les réserves russes approchaient; Ferdinand, après avoir forcé le défilé d'Iglau, chassait devant lui la division bavaroise de Wrède, trop faible pour lui résister; la Prusse enfin se montrait menaçante. Tous ces ennemis, quoique épars, tous ces embarras bien que lointains, étaient de nature à provoquer des réflexions. L'empereur donc, oubliant les intérêts du soldat victorieux, consentit à signer un armistice. Les Russes retournèrent en Pologne, et des négociateurs se réunirent à Presbourg pour traiter de la paix avec l'Autriche. Elle fut signée le 26 décembre, trois mois après le passage du Rhin par l'armée française.

Réduite, pour ainsi dire, à se rendre à discrétion, l'Autriche n'en put repousser ni modifier aucune des conditions. Cette puissance, désormais privée de ses frontières naturelles et comme investie dans le bassin du Danube, fut mise hors d'état de prêter son appui aux ligues formées contre la France. Le vainqueur, reconnu roi d'Italie, ajouta à sa nouvelle couronne les états de Venise, la Dalmatie et l'Albanie. Ses alliés, l'électeur de Bavière, le duc de Wurtemberg et le margrave de Bade, reçurent en partage la principauté d'Eichstadt, Augsbourg, le Tyrol et la Souabe autrichienne.

La bataille d'Austerlitz avait aussi changé le langage de la Prusse; et, dès le 15, une convention provisoire, signée avec cette puissance, abandonnait à la France les pays d'Anspach et de Clèves, le duché de Berg dont fut doté le prince Murat, et la principauté de Neuchâtel, qui récompensa les services de Berthier. La Prusse recevait en indemnité l'électorat de Hanovre, enlevé à l'Angleterre. Napoléon se flattait de rendre ainsi complice de sa haine contre le cabinet britannique le roi Frédéric-Guillaume; mais ce prince, par un retour sur cette convention, aimera mieux braver les aigles victorieuses de la France que de s'agrandir au préjudice d'un allié.

Toutefois, si Napoléon dominait sur le continent, le sceptre des mers restait à son implacable ennemie. L'Angleterre, en juillet et en octobre, avait gagné, aux caps Finistère et Trafalgar (1), ses batailles d'Ulm et d'Austerlitz. Des exploits égaux, sur des théâtres bien différents, justifiaient la rivalité des deux puissances. Si l'une était chassée du continent, l'autre ne devait plus reparaître sur les mers. Chacune d'elles luttait à sa manière : la France, avec une armée de cinq cents mille hommes; l'Angleterre, avec une flotte de deux cents vaisseaux. La première avait raison, et la seconde n'avait pas tort. L'armée française, pour laquelle le moment de repasser le Rhin n'était point arrivé, prit ses quartiers d'hiver en Allemagne. Napoléon, après avoir assisté aux fêtes du mariage de son fils adoptif avec une princesse de Bavière, fit sa rentrée à Paris le 26 janvier. C'est alors que, confondant dans une même pensée le besoin de consolider

(1) Dans cette bataille navale, la plus mémorable de notre âge, vingt-huit vaisseaux anglais, sous la conduite de Nelson, en avaient pris, coulé ou dispersé trente-trois français et espagnols.

sa dynastie et la nécessité de récompenser les services rendus, il distribua des couronnes à ses frères et des titres avec dotation à ses généraux, comme déjà il avait distribué des gratifications à ses soldats, ou des pensions à leurs veuves (1). Masséna fit, pour Joseph, la conquête peu laborieuse des états de terre-ferme du roi de Naples; Louis monta sur le nouveau trône de Hollande; Murat, comme on l'a dit, fut investi du duché de Berg.

A la guerre succédèrent en grand nombre des fêtes, des négociations, des projets de grandeur et d'embellissement; mais n'ayant point à consigner des détails qui n'appartiennent qu'à l'histoire proprement dite, nous passerons sans plus de préambule au récit de la campagne suivante, et d'abord à l'examen des motifs qui la déterminèrent.

(1) Décrets du 6 décembre.

VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON.

CAMPAGNES DE 1806 ET 1807.

§ I. Motifs de la guerre. — Vaines négociations avec l'Angleterre et la Russie. — Explosion à Berlin. — Singulier ultimatum de la Prusse. — Force et position des armées. — Combinaisons erronées du duc de Brunswick. — Plan de Napoléon. — Premiers mouvements de l'armée française. — Les Prussiens renoncent brusquement à l'offensive. — Premières rencontres. — Développement de la grande manœuvre ordonnée par Napoléon. — L'armée prussienne se concentre sur Weymar ; — elle est entièrement tournée. — § II. Mouvements et dispositions préparatoires pour livrer bataille. — Erreur réciproque des deux partis. — Bataille mémorable d'Iéna. — Bataille héroïque d'Auerstedt. — Désorganisation de l'armée prussienne. — Retraite excentrique de ses débris. — Réflexions. — § III. Dispositions de Napoléon pour poursuivre les Prussiens. — Prise d'Erfurth. — Combat de Hall. — Investissement de Magdebourg. — La droite de l'armée française passe l'Elbe. — Napoléon à Potzdam ; il visite le tombeau de Frédéric. — La Saxe est détachée de la coalition. — Entrée des Français à Berlin. — Capitulation de Spandau. — Marche des débris de l'armée prussienne vers l'Oder. — Mesures de Napoléon pour leur couper la retraite. — Etonnante activité de Murat. — Combats divers. — Affaire de Prenzlow. — Le prince de Hohenlohe capitule. — Reddition de Stettin. — Mouvement de Blucher sur le Mecklembourg. — Il est poursuivi par Murat, Bernadotte et Soult. — Combats divers. — Le corps prussien s'empare de Lubeck. — Prise d'assaut de cette ville. — Blucher est contraint de capituler. — Reddition de Magdebourg et de plusieurs autres forteresses. — Occupation des villes anséatiques. — Armistice non ratifié par la Prusse. — Manifeste du roi Frédéric-Guillaume.

§ I.

Napoléon, pour étendre son influence en Allemagne, avait formé, sous le nom de *Confédération du Rhin*, une

ligne des états voisins de ce fleuve. C'était un grand corps politique, auquel il se réservait de donner l'impulsion, sans pourtant gêner, dans l'exercice de leur autorité particulière, les princes qui en faisaient partie.

La Prusse, en le voyant intervenir, comme protecteur, dans les affaires d'une contrée qui la touche de si près, ne voit pas sans émotion un pareil *bouleversement*. Les ennemis de la France, et le nombre en était grand à Berlin, présentent ce nouvel empiètement comme un attentat qui blesse tous les intérêts, et dont la conséquence sera l'asservissement de l'Allemagne... Leurs clameurs cependant n'empêchent pas Frédéric-Guillaume de reconnaître la nouvelle confédération, et cette fois encore le parti de la paix l'emporte.

Mais bientôt un autre grief vient donner lieu à l'explosion. A cette époque, l'illustre et généreux Fox dirigeait la politique de l'Angleterre. Orateur éloquent et populaire, il s'est toujours montré favorable à la France; ministre, irait-il désavouer ses opinions, et rétracter ses vœux pour une réconciliation? Napoléon, pour qui la paix maritime est le moyen infaillible de consolider son édifice impérial, saisit l'occasion que lui fournit la générosité du ministre anglais, d'entrer d'abord en correspondance avec lui, et, successivement, d'en venir à des négociations (1).

Après que les questions de formes ont été épuisées, l'Angleterre annonce ne vouloir traiter que de concert avec la Russie. Cette proposition n'est point accueillie par la France; mais on trouve un terme moyen en obtenant que,

(1) Un de ces hommes qui pensent que l'esprit de parti justifie le crime, avait osé proposer à Fox d'assassiner Napoléon. Le ministre indigné s'était hâté de chasser du royaume ce réfugié fanatique, et de prévenir l'empereur de son infâme projet.

de son côté, l'empereur Alexandre enverra un négociateur à Paris, sous le prétexte d'un échange de prisonniers.

N'ayant aucune question de territoire à entamer avec la Russie, il devenait plus facile de s'entendre. Napoléon réclame et obtient la restitution des bouches du Cattaro, l'intégrité de l'empire ottoman, l'indépendance des îles Ioniennes; il promet en retour l'évacuation de l'Allemagne. Le traité est signé le 20 juillet; mais l'empereur Alexandre, bien loin d'y donner sa sanction, improuve hautement la conduite de son plénipotontiaire, M. d'Oubril, qui est disgracié. Un refus aussi éclatant blesse vivement Napoléon; mais il n'a pour le moment aucun moyen de s'en venger.

Cependant les négociations avaient continué avec l'Angleterre, et tout d'abord elles avaient pris une tournure favorable : en proposant eux-mêmes l'état de possession respectif, les Anglais paraissaient satisfaits de garder Malte et le cap de Bonne-Espérance, témoignant des dispositions à rendre les autres colonies. Malheureusement Fox était tombé malade, et lord Spencer, appelé à le remplacer, avait donné une autre direction aux conférences. Il prétendait que dans les premiers pourparlers l'état de posssession actuelle avait été admis, sauf le Hanovre qui serait restitué à l'Angleterre. C'était retenir toutes les conquêtes faites durant la guerre, sans rien accorder en compensation. L'empereur, tout en déclarant ces conditions incompatibles avec son honneur, avait néanmoins cédé sur le point de plusieurs colonies et du Hanovre. L'Angleterre n'en voulait pas davantage; et, certaine que la promesse à elle faite par Napoléon de lui restituer son électorat, deviendrait, pour la Prusse, un grief suffisant contre la France, elle saisit le prétexte de la rupture avec la Russie pour rappeler aussi ses plénipotentiaires. L'empereur, dans son désir de

la paix maritime, avait compromis le repos du continent.

Dans l'intervalle, Fox avait succombé. Eût-il vécu, son influence n'eût rien changé au cours des événements. La confédération du Rhin ne restait-elle pas une pomme d'éternelle discorde? Et d'ailleurs, comment concilier les changements opérés par Napoléon avec le projet arrêté, et sans cesse poursuivi par l'Angleterre, avant comme depuis, de ramener la France dans ses anciennes limites? Irait-elle, dépouillant son orgueil et abjurant toute pensée de rivalité, tout sentiment de haine, saluer son ennemi du titre d'empereur, et légitimer sa race? Irait-elle jusqu'à affermir sur la tête de ses frères les couronnes de Naples et de Hollande? Irait-elle, parjure à la foi promise, consommer la ruine des alliés du roi Georges? Des négociations ouvertes sur de telles bases n'étaient et ne pouvaient être qu'un leurre qui cachait quelque piége politique. On concevra donc difficilement que Napoléon s'y soit laissé prendre; mais peut-être que, dans sa brûlante ardeur de conquêtes, il ne fût pas fâché de réveiller, par quelque nouveau grief, les velléités guerrières de la Prusse. Il ne pouvait être effrayé d'une lutte avec elle; et, indépendamment des avantages politiques qu'il ne manquerait pas d'en retirer, il y avait de la gloire à triompher des élèves du Grand-Frédéric.

Mais si telles sont les conséquences qu'attend Napoléon de la restitution du Hanovre à son légitime possesseur, il ne tardera pas à être servi selon ses désirs. Quoique ce ne fût qu'une promesse restée sans effet, elle n'en devint pas moins le signal de la tempête. La nouvelle n'en est pas plus tôt arrivée à Berlin, que de toutes parts, dans cette capitale, s'élèvent des cris de vengeance et de guerre. La reine, le prince Louis, le duc de Brunswick, se montrent les plus exaltés. Le roi, pour qui l'acquisition du Hanovre avait été naguère un moyen de calmer les têtes, est entraîné avec

tout le reste de son conseil. Bientôt la nation entière est soulevée contre la France ; on ne se demande pas si la restitution du Hanovre à l'Angleterre n'eût pas valu quelque compensation à la Prusse ; on affecte, au contraire, de montrer Napoléon comme un allié de mauvaise foi, qui reprend d'une main ce qu'il donne de l'autre ; comme un usurpateur de territoire, qui dispose arbitrairement de ce qui ne lui appartient pas. A ces déclamations, qui n'étaient point sans quelque fondement, viennent se mêler les récriminations les plus absurdes. On va jusqu'à publier que, dans le traité conclu par d'Oubril, au nom de la Russie, Napoléon a proposé le partage de la Prusse, en cédant Varsovie au grand-duc Constantin.

C'était plus qu'il n'en fallait pour tourner des têtes déjà depuis long-temps en effervescence. La guerre est résolue ; mais la Prusse va courir à sa ruine. La reine, jeune et belle, revêt le costume militaire, parcourt les rues de sa capitale, passe des revues et appelle aux armes tous ses sujets : vieux et jeunes participent à l'exaltation chevaleresque que provoque son exemple. Toute prudence est mise de côté ; et, quoiqu'on songe à négocier une alliance avec les Russes, on n'attendra pas leur arrivée pour se mettre en campagne : une guerre d'honneur n'admet pas de retard, et il importe de brusquer les événements.

Le premier effet de cet enthousiasme, ou plutôt de cet aveuglement, est la remise d'un ultimatum aussi arrogant que dépourvu de formes. On exige de l'empereur : 1° *Que toutes les troupes françaises, sans exception, repassent incessamment le Rhin, en commençant leur marche du jour même où le roi se promet la réponse de l'empereur, et en la poursuivant sans s'arrêter;..... 2° Qu'il ne sera plus mis de la part de la France aucun obstacle quelconque à la formation de la ligue du Nord, qui embras-*

sera, sans aucune exception, tous les états non désignés dans l'acte fondamental de la confédération du Rhin (1).
3° *D'envoyer une réponse, avant le 8 octobre, au quartier général du roi.....*

« Maréchal, dit l'empereur à Berthier, on nous donne « un rendez-vous d'honneur pour le 8 octobre : jamais un « Français n'y a manqué ! Mais comme on dit qu'il y a « une belle reine qui veut être témoin des combats, soyons « courtois, et marchons sans nous coucher pour la Saxe. » En effet, la reine de Prusse était à l'armée, portant l'uniforme de son régiment de dragons, *et comme Armide, dans son égarement, mettant le feu à son propre palais* (2).

Dès le mois de septembre, les Prussiens avaient envahi la Saxe, comme naguère les Autrichiens la Bavière. Bon gré, malgré, l'électeur avait été entraîné à fournir un contingent de vingt mille hommes, et on espérait que, à son exemple, l'électeur de Hesse-Cassel en amènerait autant.

Comme c'est dans la partie occidentale de la Saxe que seront portés les premiers coups, nous dirons un mot de la constitution physique de ce théâtre. Un des nœuds principaux de la ceinture de montagnes qui entoure la Bohême, le Fichtel-Berg, occupe précisément le point de partage entre la Bohême, la Saxe et la Bavière. De ce nœud central, qui appartient à la grande chaîne continentale d'Europe, se détachent deux chaînes du second ordre; l'une, vers l'est, traversée par l'Elbe, sous le nom d'Erz-Gebirge, sépare la Bohême de la Saxe; la seconde, au nord-ouest, sépare le bassin de l'Elbe des sources du Mayn et du bassin de la Werra, affluent du Weser.

(1) Cette ligue, que semblait autoriser l'établissement de la confédération du Rhin, n'était pas du goût de Napoléon, qui y voyait une rivalité nuisible à ses desseins.

(2) Comparaison extraite du premier bulletin de la campagne.

D'un côté, elle ferme la Saxe, et de l'autre, les pays de Hesse-Cassel et de Wurtzbourg. Cette chaîne, très accidentée et couverte en partie par les forêts de la Thuringe, est une bonne ligne de défense contre les attaques venant de la Franconie; elle servirait également à couvrir une offensive dirigée du bassin de l'Elbe contre celui du Mayn.

L'armée prussienne, la gauche appuyée à cette barrière naturelle, étend ses cantonnements entre l'Elbe et la Saale. Le corps de Ruchel, d'environ vingt mille hommes, forme la droite vers Eisenach. Le centre, ou armée principale, de soixante mille hommes, commandé par le roi en personne, et, sous lui, par le duc de Brunswick, occupe Weimar, Erfurth et Gotha. La gauche, sous le prince de Hohenlohe, de cinquante mille Saxons ou Prussiens, s'appuie à la Bohême. Un corps en est détaché, aux ordres de Tauenzien, afin de couvrir l'extrême gauche à Schleitz. La réserve, commandée par le prince Eugène de Wurtemberg, est encore stationnée le long de l'Elbe. Toutes ces forces peuvent être évaluées à cent cinquante mille hommes, indépendamment des milices et des bataillons de garnison.

« Le roi, comme l'observe Jomini, en se mettant lui-« même à la tête de son armée, avait exhumé tous les vieux « généraux de la guerre de sept ans pour lui servir de « guides; le duc de Brunswick et Mollendorf devaient con-« duire l'armée à la victoire. Le premier, général d'avant-« garde sous son père, le grand Ferdinand, n'avait ja-« mais combattu depuis lors qu'à Kaiserslautern contre « Hoche, où il s'était borné à défendre bravement son « camp. Bon administrateur, vaillant dans le combat, « mais timide dans le cabinet, il n'avait rien su apprendre « durant les quinze années de guerre qui venaient de s'é-« couler, bien que ces années fussent assez riches en « grandes leçons pour tout militaire capable d'en profiter.

« Mollendorf, non moins brave, n'était pas plus habile « capitaine : l'âge avait glacé chez eux les qualités qui « leur avaient valu tant de réputation, et ne leur avait « pas donné le génie ; car le génie n'est jamais le fruit de « l'âge ni de l'expérience. »

Le critique n'est pas moins sévère envers le prince de Hohenlohe et les autres lieutenants du roi de Prusse, qu'il qualifie du nom de *faiseurs*. « Ces habiles manœuvriers, « continue-t-il, plongés dans un sommeil léthargique de-« puis dix ans, comptaient si bien nous reconduire à « Mayence, qu'aucuns préparatifs n'étaient faits pour « mettre en état leurs places de première ligne, situées à « quelques marches de nos cantonnements : tandis que « nous entassions bastions sur bastions à Kehl, à Cassel, « à Wesel, ils ne mettaient pas une palissade à Magde-« bourg, pas un canon en batterie à Spandau. »

Toutefois, il peint l'armée sous des couleurs plus favorables : « Elle était belle, dit-il, d'une tenue et d'une « discipline admirables, l'artillerie excellente ; la cavale-« rie n'avait pas encore tout-à-fait oublié Seidlitz et ses « immortelles leçons ; disons plus, l'état-major était très « instruit, mais instruit au détail. Ainsi, malgré sa su-« perbe apparence cette armée était un corps sans âme. »

On a vu que la droite en avait été poussée jusqu'à Eisenach : ce n'était pas sans dessein. On couvrait ainsi la route de Cassel, et l'on attirait à soi le contingent de l'électeur. Ce but atteint, le projet était de franchir les débouchés de la Franconnie sur trois points, pour tomber sur la ligne du Mayn : l'aile gauche aurait marché par la route de Hoff à Bayreuth, passant par Münchberg ; le centre, par la route d'Erfurth à Wurtzbourg ; la droite enfin, par les vallées de la Fülde et de la Werra. On comptait trouver ainsi l'armée française sur la défensive. C'était juger singulièrement du

caractère, de la position et surtout de l'activité de Napoléon; mais on concevra d'autant mieux que le duc de Brunswick ait pu se tromper à ce point, que tout a été calculé pour lui donner le change. Les troupes françaises restaient paisibles dans leurs cantonnements; on faisait fortifier le cours du Mayn; on donnait aux renforts qui venaient de l'intérieur une direction trompeuse, et cependant l'empereur préparait à petit bruit une répétition des manœuvres d'Ulm et de Marengo.

Des sept corps qui avaient si glorieusement figuré dans la campagne précédente, six encore se trouvaient en Allemagne : un seul en était sorti, celui de Marmont, pour aller prendre possession de la Dalmatie. Ces différents corps occupaient l'électorat de Wurtzbourg (1) et la partie de la Bavière avoisinant la Saxe. C'étaient ceux de Bernadotte, Davoust, Soult, Ney, Lannes et Murat : celui-ci composé, comme précédemment, de cavalerie.

À la nouvelle de l'ultimatum de la Prusse, toutes les forces sont rassemblées vers Cobourg et Bamberg; la garde, sous Lefebvre, prend aussi le chemin de cette dernière ville; Augereau part de Francfort pour menacer la route de Cassel et se rabattre ensuite à droite; Mortier hâte la formation d'un huitième corps aux confins de la Westphalie; le roi de Hollande, avec vingt mille Gallo-Bataves, marche sur Wesel; enfin les différents contingents de la confédération du Rhin s'apprêtent à suivre la grande armée, dont la force s'élèvera à cent quatre-vingt mille hommes.

Au milieu de ces mouvements préparatoires, l'empereur n'a pas oublié que l'Autriche humiliée est demeurée son

(1) L'archiduc Ferdinand d'Autriche, doté de cet électorat par le traité de Presbourg, se trouvait ainsi faire partie de la confédération du Rhin.

ennemie; qu'elle peut se raviser et appeler de la campagne précédente. L'excellente barrière de l'Inn est mise dans l'état de défense le plus respectable; les places de Kufstein et de Braunau sont approvisionnées pour huit mois; la garde de cette ligne est confiée aux Bavarois, et ils la surveilleront avec soin. Quelques régiments occupent le Tyrol; leurs colonnes mobiles tiendront dans la soumission les habitants belliqueux de cette région sauvage. Le génie prit-il jamais autant de conseils de la prudence? la guerre fut-elle jamais préparée avec plus d'art et de précaution?

Nous avons esquissé le plan d'opérations de l'ennemi, passons à celui de l'empereur. Mais d'abord observons que, à la nouvelle des premiers mouvements de l'armée française sur Cobourg, le duc de Brunswick était revenu d'une illusion qui prouvait toute sa simplicité; renonçant dès lors à l'offensive, il ne songeait plus qu'à concentrer son armée vers Weimar pour nous attendre de front.

Arrivé à Wurtsbourg le 8 octobre, Napoléon a bientôt pris son parti. Un capitaine ordinaire se serait contenté, à sa place, de battre les ennemis; il porte ses vues plus haut; il veut les anéantir d'un seul coup. La connaissance qu'il a de leur position lui permet de l'espérer. L'armée ennemie s'est avancée en deçà de l'Elbe, sa base naturelle. Il est possible de l'en séparer, et pour cela il ne faut que tourner sa gauche. L'armée française est aussitôt ébranlée dans ce dessein. A droite, Soult et Ney se portent de Bayreuth par Hoff sur Plauen : une division bavaroise éclaire leur flanc du côté de la Bohême; au centre, Murat, Bernadotte et Davoust marchent de Bamberg par Cronach sur Saalbourg; à gauche, Lannes et Augereau, partis de Schweinfurth, prennent leur direction par Cobourg et Grafenthal sur Saalfeld,

Le prince de Hohenlohe avait entrevu que l'orage éclaterait de son côté; mais n'ayant pu convaincre l'opiniâtre duc de Brunswick sur la nécessité de renforcer cette partie de la ligne, l'armée française n'allait éprouver aucune résistance sérieuse.

Le 8, jour fixé par l'ultimatum, le détachement prussien placé à Saalbourg en est déposté par Murat. Le lendemain, Bernadotte rencontre à Schleitz le corps de Tauenzien : l'attaquer et le mettre en fuite, est pour le maréchal l'affaire d'un moment. Ce général, que déborderait bientôt le corps de Ney s'il osait tenir un instant, abandonne la Saale et l'Elster.

Nayant pas trouvé l'ennemi en force vis-à-vis de la colonne du centre, on devait naturellement supposer qu'il opposerait plus de résistance à la colonne de gauche. L'empereur, qui est arrivé à Auma, recommande, de ce côté, une prudence extrême. Cependant, comme la position de Saalfeld est devenue d'une grande importance depuis que le centre et la droite ont gagné du terrain, le maréchal Lannes reçoit l'ordre de l'emporter. Toutefois, il ne s'engagera qu'après une reconnaissance minutieuse des forces de l'ennemi; et, s'il arrivait que celui-ci se trouvât supérieur, il devrait attendre l'armée d'Augereau, et, s'il était besoin, des renforts tirés du centre.

Ces précautions allaient devenir inutiles; car, encore que onze bataillons et dix-huit escadrons occupassent ce point, ils n'étaient pas de force à arrêter le corps de Lannes. C'était l'avant-garde de l'armée de Hohenlohe, commandée par le prince Louis de Prusse. Quelques bataillons gardaient Saalfeld et Blankenbourg; d'autres étendus le long de la Saale, cherchaient à entretenir avec Tauenzien, une communication déjà coupée depuis la veille. Le prince Louis, averti du mouvement de l'empereur sur sa gauche,

ne voit qu'une simple démonstration dans l'approche de Lannes, et se dispose à tenir ferme. Egaré par le désir de couvrir Saalfeld, où se trouvent un parc et des magasins, il reçoit le combat entre la Saale et la Schwartza, dans une position défavorable et dépourvue de communications faciles en cas de retraite : ses forces, trop faibles pour le terrain qu'elles avaient à garder, étaient exposées, ou à être tournées si elles voulaient se concentrer, ou à être enfoncées si elles osaient s'étendre.

L'attaque a lieu le 10 octobre. Lannes, après avoir reconnu le terrain, attire l'attention de l'ennemi sur sa gauche, en faisant assaillir Saalfeld. Au même moment, une brigade, filant le long des hauteurs qui regardent la ville dans la direction de Blankenbourg, tourne sa droite et gagne ses communications. En se voyant ainsi menacé, le prince dégarnit son centre pour renforcer ses ailes. Lannes, qui s'en est aperçu, dirige aussitôt contre le centre ennemi la brigade de cavalerie légère du général Treilhard. Le prince, à son tour, veut arrêter cette charge décisive, en se jetant tête baissée sur le flanc gauche de la première ligne avec quelques escadrons de hussards; mais la seconde, se divisant, prend les hussards saxons par les deux flancs, et les défait entièrement. Le massacre est horrible; les fuyards propagent le désordre; les Français, qui les poursuivent, se jettent pêle-mêle avec eux sur la colonne d'artillerie, en retraite de Saalfeld vers Schwartza. Le prince Louis, au milieu de cette confusion, est reconnu à ses décorations; sommé de se rendre par le maréchal-des-logis Guindet, il ne répond qu'en attaquant son adversaire, qui lui porte un coup mortel dans la poitrine. Il avait vécu en preux chevalier; il mourut en héros. Promoteur ardent de la guerre, il en fut la première victime.

L'effet de ce choc a été de couper en deux le corps prussien. L'aile gauche, acculée à la Saale, essaie de se sauver à travers cette rivière : quelques hommes se noient, d'autres périssent par le feu des tirailleurs, un plus grand nombre est sabré par les hussards français. Les débris de l'aile droite, non moins chaudement poursuivis par la cavalerie, sont devancés au pont de Schwartsa, et obligés de déposer les armes. La nuit, cependant, favorise le ralliement de quelques bataillons et escadrons, et leur permet, ainsi qu'au détachement resté à Blankenbourg, de regagner Rudolstadt et Orlamunde.

L'ennemi avait perdu douze cents hommes tués, dix-huit cents prisonniers, trente-trois pièces de canon, avec leurs caissons attelés, et tous ses bagages. La division Suchet et la cavalerie légère en eurent toute la gloire. Les autres troupes, à leur arrivée, trouvèrent l'ennemi battu et en déroute.

Quelles seront pour les deux partis, et d'abord pour la Prusse, les conséquences de ces premières rencontres? Les troupes auront perdu cette ardeur présomptueuse qu'on leur avait inspirée; à la confiance auront succédé l'inquiétude et la crainte. Dès ce moment, tout accord sera rompu entre les Prussiens et les Saxons; ceux-ci se plaindront hautement d'avoir été sacrifiés dès l'ouverture de la campagne, et de n'avoir pas été soutenus. Le dissentiment, déjà flagrant, entre les généraux prussiens, n'en devenant que plus manifeste et plus intense, les mesures seront incertaines, incohérentes, et les mouvements contradictoires. Le prince de Hohenlohe, qui avait insisté pour que l'armée fût rassemblée entre la Saale et l'Elster, n'exécutera qu'à regret et lentement les ordres qu'il a reçus de se porter, par sa droite, dans la direction de Weimar, où le roi attend le corps de Ruchel.

Les Français, qui s'attendaient à plus de résistance, se trouveront dès-lors agréablement détrompés. Il était tombé en quelques heures le prestige attaché à l'armée prussienne depuis cinquante ans! la tache de Rosbach allait être effacée. Napoléon lui-même avait conçu de cette armée la plus haute opinion; ces premiers combats la lui auront fait perdre. Nous n'aurons pas, dira-t-il, *de terre à remuer*, comme je le croyais; nos adversaires, au temps de Frédéric, étaient les premiers soldats du monde; ils ne le sont plus aujourd'hui, et des souvenirs ne les sauveront pas.

En effet, les destinées de l'armée prussienne allaient s'accomplir. À deux époques différentes, Mélas et Mack s'étaient laissé couper de leur base d'opérations; le même sort attendait le duc de Brunswick. Au lieu de se rendre aux instances du prince de Hohenlohe, qui le presse d'accourir à sa gauche, il persiste dans le projet de concentrer ses forces sur le centre, et laisse ainsi le champ libre à l'armée française. Dans le mouvement de flanc, nécessité par ce projet, le prince de Hohenlohe arrive le 15 à Iéna; là, il recueille les débris de l'avant-garde dispersée à Saalfeld, et dont les fuyards ont répandu partout la terreur. C'est au point que l'imagination frappée de quelques individus ayant fait prendre des colonnes de Saxons pour des Français, on se croit assailli dans la ville même. L'alarme est générale, les faux rapports se multiplient, des postes sont entraînés; la cavalerie, qui a mis pied à terre, et se repose sans précaution, se débande; le désordre se propage au-delà de la Saale, sur la route de Weimar; Saxons et Prussiens pillent les équipages. Les charretiers et les gens de suite quittent la route, après avoir coupé les traits des chevaux et versé les voitures. Des canons et des caissons sont abandonnés; quelques pièces même sont enclouées. Et c'était une armée fière de sa discipline qui

s'abandonnait ainsi aux impressions d'une peur imaginaire.

Sans doute que la fluctuation du prince de Hohenlohe lui avait fait oublier de prendre, pour une contre-marche qu'il n'approuvait pas, les précautions nécessaires; mais on retire de cet exemple, 1° qu'une marche de flanc à proximité de l'ennemi ne peut s'exécuter avec ordre et sûreté, qu'en lui opposant un corps détaché dans la direction de son attaque, et qui couvre sans cesse le mouvement des colonnes; 2° qu'il faut surtout éviter, dans un tel cas, de faire marcher les équipages avec les troupes.

Cette fausse alerte avait retardé d'un jour le passage de l'armée saxo-prussienne sur la rive gauche de la Saale. Cette perte de temps, presque en présence d'un ennemi supérieur et entreprenant, ne pouvait que donner lieu aux plus fâcheuses conséquences. Toutefois le prince de Hohenlohe, ayant établi son quartier-général, le 12, au village de Capellendorf, à mi-chemin d'Iéna à Weimar, la concentration se trouvait effectuée.

Dès les premiers mouvements, Napoléon avait réussi à déborder la gauche des ennemis en les prévenant à Géra le 12. Désormais certain de les séparer de l'Elbe, il prescrit à son armée comme une grande conversion autour de la gauche, tout en se tenant en mesure de déployer et de combattre de front, si l'ennemi se ravisant, présentait la bataille entre la Saale et l'Elster.

Le 13, l'armée française occupe les positions suivantes: Davoust, Bernadotte et Murat, avec sa cavalerie légère seulement, sont à Naumbourg, où ils ont saisi des magasins considérables; Soult a marché de Géra sur Iéna, où déjà se trouvait Lannes; Ney arrive à Roda, et Augereau à Kahla; en arrière et à droite, la division bavaroise s'établit à Plauen, sur l'Elster.

La manœuvre projetée se trouvait ainsi accomplie, et l'armée prussienne séparée de sa base, bien qu'ayant réussi à se concentrer. Il ne s'agissait plus que de lui porter le coup de grâce; mais, ce que la stratégie a si glorieusement commencé, la tactique le laissera-t-elle imparfait? Le paragraphe suivant nous l'apprendra.

§ II.

En entraînant la cour de Berlin dans la cruelle position où nous voyons qu'elle se trouvait placée, les artisans de la guerre, comme l'observe le général Dumas, avaient fondé tout leur espoir sur la prétendue supériorité de la tactique prussienne. A leurs yeux, les victoires remportées par les Français, le succès de leurs vastes plans, les belles conceptions de l'empereur, étaient moins l'œuvre du génie et de l'art, qu'un jeu bizarre de la fortune; les armes françaises, dans leur opinion, n'avaient point encore subi la véritable épreuve, celle d'avoir à lutter contre la seule armée qui eût conservé la tradition des vrais principes, et le glorieux héritage du vainqueur de Leuthen.

Pleins de cette confiance, et bien que divisés sur le point de concentration qu'il convenait de choisir, les généraux prussiens s'accordaient à n'agir qu'en une seule masse, selon le système de Frédéric. Il fallait, disaient-ils, dès l'ouverture de la campagne, livrer et gagner une bataille décisive; alors l'empereur de Russie accourait avec sa formidable armée; l'Autriche, incertaine, rentrerait dans la lice; l'Angleterre ouvrirait ses trésors. C'était aussi le système de Napoléon de frapper d'abord un grand coup, et de ne point disséminer ses forces avant d'avoir gagné une bataille. Cette conformité de pensées et d'in-

tention des deux partis les avait amenés en présence ; mais telle était la singularité de leurs positions respectives, que l'un se trouvait avoir pris la place de l'autre, et réciproquement : les Français tournaient à peu près le dos à la Prusse, et les Prussiens, au contraire, y faisaient face.

Cependant, malgré le dessein formé de livrer bataille et de combattre réunis, ces derniers vont se partager, de leur plein gré, en deux parties inégales, qui seront attaquées et complètement défaites le même jour. En nous voyant maîtres de la route de Weimar à Leipzig et des magasins de Naumbourg, l'ennemi voudrait éviter cette bataille, qu'il avait désirée pour tâcher de regagner l'Elbe avant nous ; mais déjà le moment d'y songer est passé.

Le 13, au soir, le roi et le duc de Brunswick, avec l'armée principale, se portent vers Auerstedt et Sulsa ; leur marche est couverte par le prince de Hohenlohe resté près de Capellendorf sur les hauteurs de Iéna ; il a pour soutien le corps de Ruchel, qui a rétrogradé à Weimar : les réserves, sous le duc Eugène de Wurtemberg, sont stationnées le long de l'Elbe, entre Halle et Magdebourg.

Tauenzien qui, le même jour, tenait encore sur la rive droite de la Saale les débouchés de Cambourg, Iéna, Burgau et Lobéda, en est chassé par Lannes. Le maréchal, dans son audace accoutumée, s'avance dans le Mühl-Thal (1); gravissant la montagne escarpée du Landgrafenberg, il s'établit sur le sommet, face à l'armée de Hohenlohe, campée à peu de distance sur trois lignes. L'empereur, qui le suit, reconnaît aussitôt toute l'importance de cette conquête, et le parti qu'il en peut tirer pour protéger et assurer le débouché de ses colonnes. Voulant faire de ce

(1) Gorge étroite, entre le Galgenberg et le Landgrafenberg, par laquelle débouche la route de Weimar et Iéna.

poste comme une grande tête de pont, il presse l'arrivée de sa garde et étend sa droite jusqu'au plateau voisin de Closewitz. Le reste de la soirée, et toute la nuit du 13 au 14, sont employées à faire monter l'artillerie sur le plateau. L'empereur, après s'être avancé jusqu'au milieu du feu des tirailleurs pour mieux juger du terrain, revient passer la nuit au milieu d'un carré de quatre bataillons de la garde, formé en arrière du centre par le maréchal Lefebvre.

Comptant que l'armée entière du roi de Prusse est en présence, et que sa gauche s'étend dans la direction d'Apolda, l'empereur expédie l'ordre aux trois maréchaux Bernadotte, Davoust et Murat, de quitter Naumbourg et de se rabattre de son côté, savoir : le premier, sur Dornbourg, le second, par la rive gauche de la Saale, sur Apolda, afin de tomber sur l'extrémité de la ligne ennemie, le troisième sur Iéna, avec toute la cavalerie. Rien de plus sage assurément que ces dispositions s'il eût été vrai que toute l'armée prussienne se fût trouvée réunie à Capellenderf; mais du moment où le gros de cette armée avait pris, par Auerstedt, la direction de Freybourg, c'était exposer Davoust à un choc inégal, et, par là, laisser au roi la chance de se faire jour. Napoléon, mieux informé, se fût bien gardé de séparer Bernadotte de Davoust, et peut-être leur eût-il laissé une partie de la cavalerie, d'autant plus qu'il n'avait pas besoin de nouveaux renforts pour consommer la ruine de Hohenlohe. Toutefois cette circonstance qu'il importait de faire ressortir, ne tournera pas au préjudice de l'armée française, grâce au coup-d'œil de Davoust et à l'inébranlable fermeté de son infanterie.

L'empereur, comme on l'a vu, a établi son bivouac à l'avant-garde. Pendant la nuit tous les corps de l'armée française ralliés sur les rives de la Saale, maîtres des passages et des défilés, sont en mouvement pour déboucher

en même temps, ou bivouaquent à demi portée de canon de leur champ de bataille. Le maréchal Augereau formera la gauche, sur le Galgenberg et la route de Weimar ; Lannes, au centre, sera soutenu par la garde formée sur cinq lignes; Ney prendra rang à sa droite aussitôt que, par le progrès de l'attaque, l'espace aura été élargi ; Soult, débouchant plus à droite encore, manœuvrera contre la gauche ennemie sans pourtant cesser de se lier au centre. La grosse cavalerie, quand elle arrivera, se tiendra en réserve derrière la garde, pour se porter où les circonstances l'exigeront. L'ordre de bataille, en général, sera sur deux lignes de colonnes d'attaque, à cent toises l'une de l'autre, sans compter les réserves : les batteries prendront place dans les intervalles ; la cavalerie légère de chaque corps d'armée restera disponible. L'important, disait encore l'empereur dans ses instructions, c'est de gagner du terrain, afin de pouvoir déployer; on fera ensuite les dispositions éventuelles que réclameront les forces et manœuvres de l'ennemi.

Si Napoléon s'est mépris sur la force des adversaires qu'il a devant lui, ceux-ci ne se doutent pas du sort qui les attend. Malgré la proximité de l'armée française, malgré son mouvement en avant d'Iéna, le prince de Hohenlohe n'a conçu aucune inquiétude ; il ne regarde pas une attaque comme impossible, mais il ne croit pas qu'elle puisse être sérieuse, présumant que les principales forces des Français se sont dirigées sur Naumbourg et Leipzig, il espère que l'armée du roi continuera sans opposition sa marche vers Freybourg, et que la sienne, excessivement fatiguée, passera la journée à se reposer. Sa sécurité est d'autant plus grande qu'il occupe de bonnes positions et qu'il n'a rien à craindre pour ses flancs. Ruchel, avec seize mille hommes, couvre ses derrières et sa droite; Tauenzien et Holtzendorf sont échelonnés en avant de sa

gauche avec plus de force encore. Dans le cas d'une attaque réelle, il pense n'avoir à repousser que les seuls corps de Lannes et d'Augereau, estimés ensemble à quarante mille hommes; il leur est supérieur d'un bon tiers et sa position est excellente.

Mais tandis que, dans le camp prussien, l'on s'abandonne à ces fausses supputations, Napoléon n'attend que le point du jour pour donner le signal de l'attaque. A quatre heures du matin, il fait prendre les armes aux deux divisions Suchet et Gazan, du corps de Lannes, et passant devant le front des régiments, il leur dit :

« Soldats ! l'armée prussienne est coupée, comme celle « de Mack l'était à Ulm, il y a aujourd'hui un an. Cette « armée ne combat plus que pour se faire jour, et pour « regagner ses communications. Le corps qui se laisserait « percer se déshonorerait. Ne redoutez pas cette célèbre « cavalerie; opposez-lui des carrés inébranlables et la « baïonnette. »

Cette allocution est presque immédiatement suivie des premières décharges. L'avant-garde ennemie tenait encore la tête de plusieurs défilés; elle en est débusquée par nos intrépides tirailleurs. Un brouillard épais dérobe nos mouvemens à l'ennemi, et l'empêche de découvrir que nous ne sommes point encore en mesure sur le plateau. Dès huit heures, nos troupes se sont logées dans Lutzerode et Closewitz.

Cependant le bruit du canon a fait sortir le prince de Hohenlohe de sa léthargie; il lève son camp de Capellendorf, et, sans croire pourtant encore à une attaque sérieuse, marche sur Vierzehnheiligen au soutien de ses corps avancés. Dès lors le maréchal Lannes, ayant gagné du terrain, avait pris position sur deux lignes entre Closewitz et Lut-

zerode; il était suivi par la garde toujours massée en colonnes. L'empereur, satisfait de ce premier pas, se bornait à entretenir l'action jusqu'à l'arrivée de la cavalerie et des trois corps qu'il attendait.

Enfin le canon signale la présence du maréchal Soult sur la droite; il faisait enlever le bois de Closewitz par la division Saint-Hilaire, la seule qu'il ait en ce moment avec lui (1). Vers dix heures, et après que le bois a été emporté, la division Saint-Hilaire est assaillie par les chevau-légers de la garde prussienne. Cette charge inquiétante pour notre flanc est reçue à brûle-pourpoint par le 10e d'infanterie légère. L'ennemi arrêté et à demi détruit par la mousqueterie, est chargé à son tour avec tant de succès par la cavalerie légère des généraux Margaron et Guyot, que le corps de Hottzendorf est entièrement coupé et séparé de la ligne prussienne.

A ce moment même, le maréchal Ney, impatient de prendre part au combat, s'élance en avant avec tous ses grenadiers et voltigeurs réunis; il traverse le champ de bataille et, passant entre les divisions Suchet et Gazan, se porte seul sur Vierzehnheiligen. L'empereur, bien que contrarié de cette attaque prématurée, ordonne néanmoins à Lannes et à Augereau de la soutenir. Le prince de Hohenlohe de son côté, engage toutes ses troupes disponibles, et reçoit Ney par un feu très vif d'artillerie dont nos grenadiers et voltigeurs ont beaucoup à souffrir. Ici la cavalerie prend part à l'action, et, quoique ses charges n'aient pas un grand succès, elles permettent à l'infanterie d'emporter Vierzehnheiligen ; c'était le point central et la clef de la position.

(1) Les divisions Legrand et Leval, du même corps, n'arrivèrent qu'à midi, et ne furent pas mises en action.

Le prince de Hohenlohe, comme on devait s'y attendre, fait alors des dispositions pour reprendre ce poste : il forme en échelons, par la gauche, une division entière d'infanterie, et place sur son flanc, dans la direction de Soult, une partie de sa cavalerie en échiquier par escadrons ; le reste est en réserve. Cette manœuvre est exécutée à portée de mitraille, et sous le feu de nos tirailleurs, avec autant de régularité que sur un terrain d'exercice. Les premiers échelons s'approchent du village jusqu'à demi-portée de fusil et font halte. Le feu s'engage sur toute la ligne. Malgré la présence de la cavalerie ennemie, les troupes de Lannes gagnent peu à peu l'extrême gauche du système échelonné. Les carrés du 54e résistent à toutes les charges. Ney, dont les pertes n'ont pas ralenti l'audace, forme aussi un carré de sa troupe d'élite, et la porte sur le centre de l'ennemi, entre Vierzehnheiligen et Iserstædt ; il devient de nouveau le point de mire de l'artillerie prussienne, mais il favorise efficacement les efforts de Lannes contre l'aile gauche.

Cependant le maréchal Soult, conversant à gauche, est venu fusiller et prendre en flanc la cavalerie ennemie. A l'extrémité opposée, la division Desjardins, du corps d'Augereau, a débouché sur Iserstædt. L'ennemi, ainsi menacé sur ses deux ailes, perd tout espoir de réoccuper Vierzehnheiligen, du moins jusqu'à l'arrivée du corps de Ruchel.

Il était une heure : l'empereur, observant les progrès de l'attaque, se décide à faire donner le coup de collier. La garde et le reste du corps de Ney, qui s'est approché, sont lancés des hauteurs de Closewitz contre le centre ennemi ; les attaques sur les ailes redoublent d'activité : en un instant, les villages et les bois où l'on se battait encore sont dépassés. Dans son effort irrésistible, la ligne française culbute tout devant elle. Les batteries sont démontées et enlevées ; le feu des Prussiens se ralentit ; la cavalerie achève

ce que l'infanterie avait si glorieusement commencé. La droite ennemie est séparée du centre. Les alliés n'ayant pas de réserve à opposer, éprouvent des pertes d'autant plus grandes qu'ils n'ont rien préparé pour le cas d'un revers. Quelques bataillons, qui essaient de se former en carrés, sont enfoncés et culbutés avec perte des dernières pièces de canon. A l'extrême droite, le corps saxon du général Zeschewitz conservait encore sa position; mais déjà sa ligne de retraite se trouvait interceptée.

Le corps de Ruchel arrivait en ce moment sur le champ de bataille : prévenu trop tard et harassé de fatigue, il n'a pu faire plus de diligence. Un général doué de coup-d'œil se serait aperçu qu'il s'agissait de couvrir une retraite, et non de disputer la victoire. Au lieu de démêler ainsi le véritable état des choses, le commandant de la réserve prussienne déploie gravement sur deux lignes, et se jette de front contre le gros de l'armée française, quand il pouvait la prendre en flanc. Sa défaite, qui n'est pas un instant douteuse, ne fait qu'ajouter aux pertes de la journée.

Il ne restait plus qu'à s'occuper du corps saxon ;mais son tour était arrivé. Le général Zeschewitz ayant enfin reconnu le danger de sa position, avait ordonné la retraite par sa gauche. Une brigade d'infanterie restée en bataille et flanquée par les carabiniers et hussards saxons, devait couvrir le mouvement. Pour l'exécuter, le reste de l'infanterie était disposé en un grand carré, dont l'artillerie formait le quatrième côté. Au moment de déboucher sur la route de Weimar, cette troupe est chargée en flanc et à dos par la cavalerie française. Les carabiniers et hussards saxons prennent la fuite, laissant l'infanterie entamée et enveloppée de toutes parts. Celle-ci entreprend en vain de résister : tout est sabré ou pris. Le général Zeschewitz ayant rallié un gros de carabiniers, parvient d'abord à se faire

jour, mais retombant bientôt au milieu de la cavalerie du maréchal Soult, il perd une partie de son escorte, et se sauve presque seul au-delà de l'Ilm. Dès le soir même, les troupes françaises occupent Weimar. La campagne au-delà de l'Ilm était couverte de milliers de soldats isolés, débris confus de corps de toutes armes, à qui la nuit permet de se sauver. Le flot suit machinalement la route d'Erfurth, mais bien peu parviendront à gagner cette place.

La victoire était complète, et cependant Napoléon ignorait encore la plus belle moitié de son triomphe, l'incroyable défaite de la grande armée prussienne par le seul corps de Davoust. Un fait d'armes aussi extraordinaire demande à être connu, et nous allons essayer de le décrire.

L'armée du roi ou armée principale, avait pris, comme on se le rappelle, dans la journée du 13, la direction de Freybourg. Cette armée, d'environ soixante mille hommes, était composée de cinq divisions respectivement commandées par les généraux Schmettau, Wartensleben, prince d'Orange, Arnim et Kuhnheim. La première ouvrait la marche, et celle-ci la fermait.

Arrivé de bonne heure à Gernstedt, Schmettau pousse une reconnaissance dans le défilé de Kosen, à mi-chemin d'Auerstedt à Naumbourg. Là, quelques prisonniers enlevés à une pareille reconnaissance conduite par Davoust, révèlent au duc de Brunswick la présence des Français; mais il se persuade que ce ne peut être qu'un détachement de partisans, et ne conçoit aucune inquiétude; il laisse Schmettau dans sa position, et fait bivouaquer les autres divisions en deçà du ravin d'Auerstedt, à trois lieues en arrière de son avant-garde. Toutefois, voulant couvrir le flanc droit de l'armée contre une attaque venant de Naumbourg, où il sait que se trouve un corps français, il pres-

crit à Schmettau d'occuper de grand matin les hauteurs de Kosen.

Mais tandis que les Prussiens se livrent au sommeil, Davoust, conformément à l'ordre qu'il a reçu, de marcher sur Apolda, pousse en avant dans cette direction la division Gudin, et se saisit du défilé de Kosen. Le maréchal, entrevoyant une rencontre pour le lendemain, propose à Bernadotte de marcher avec lui sur Apolda, et lui défère même le commandement des deux corps. Cette précaution était indiquée dans les instructions adressées à Davoust; mais son collègue n'y trouvant pas l'obligation de dévier de l'ordre qu'il a reçu de rétrograder sur Dornbourg, se refuse à une réunion si désirable, et, prenant le chemin de Cambourg, va se placer entre deux batailles simultanées, sans pouvoir prendre part ni à l'une ni à l'autre. L'empereur n'avait pas besoin de son secours, mais Davoust pouvait être écrasé, forcé qu'il allait être de livrer bataille à l'armée du roi tout entière.

Le terrain, à partir de Kosen, où il y a un pont de pierre sur la Saale, s'élève brusquement jusqu'au plateau de Hassen-Hausen; des villages en grand nombre sont répandus sur la route qui tantôt traverse des ruisseaux, et tantôt des mamelons boisés. La Saale, dans toute cette partie, n'est point guéable, et la rive gauche est fort escarpée. C'est un théâtre si favorable à la défensive que nous allons voir l'armée prussienne attaquée, battue et dispersée par un seul corps de l'armée française, comptant seulement trois divisions d'infanterie, et n'ayant pour toute cavalerie que trois régiments de chasseurs.

Le 14 au matin, le roi de Prusse, qui s'est rendu de sa personne à son avant-garde, charge Blücher de s'avancer jusqu'à Hassen-Hausen avec deux mille cinq cents chevaux. Gudin débouchait précisément avec sa colonne. Là,

comme à Iéna, un brouillard épais empêchait de distinguer les objets à portée de pistolet. Le premier régiment de chasseurs, jeté en avant, dans le dessein de faire des prisonniers, donne nez à nez sur la cavalerie bien supérieure de Blücher. Il est ramené; mais la brigade Gauthier a le temps de former des carrés, que toutes les charges de Blücher ne sauraient ébranler.

Le roi et ses généraux sont étonnés de cette résistance inattendue : au milieu des avis divers qu'elle provoque, les uns pensent qu'il serait de la prudence d'appeler toute l'armée, et de la ranger en bataille; les autres, regardant cette précaution comme inutile, se bornent à réclamer un renfort. Le roi, partageant cette opinion, envoie à l'infanterie des divisions Wartensleben et prince d'Orange l'ordre de franchir le ravin d'Auerstedt. C'était une grande faute, comme le remarque Jomini, de n'avoir pas fait passer ce défilé dans la nuit : l'armée prussienne serait arrivée toute formée sur les troupes de Davoust en colonne de route.

Wartensleben arrive le premier, et, se formant à droite, attaque la gauche de Gudin; Blücher, à l'aile opposée, s'avance jusqu'à Bunschereau. Le brouillard commençant à se dissiper, il s'aperçoit qu'il a débordé et tourné la division française; il n'hésite pas à la charger, et le moment ne pouvait être mieux choisi; mais les carrés formés en échiquier reçoivent, à bout portant, les escadrons ennemis. Les charges se succèdent; le combat devient rude et sanglant; mais toujours à la gloire des bataillons français, dont aucun n'est entamé. Durant ce moment décisif, le maréchal et les généraux galopent d'un carré à l'autre, excitant leurs braves soldats, et leur promettant des secours. Sur l'entrefaite, Blücher a son cheval tué sous lui : ses escadrons, découragés, prennent en désordre le chemin d'Auerstedt. Enfin, la division Friant, s'établissant à sa

droite, achève d'assurer le succès sur ce point. Mais Gudin reste assailli sur sa gauche par les troupes de Wartensleben, et déjà, sur le front, le prince d'Orange s'est joint à Schmettau.

Vers neuf heures, le duc de Brunswick s'obstinant à enlever Hassen-Hausen, et à forcer l'aile gauche, envoie, sur toute la ligne, l'ordre de marcher en bataille, à même hauteur, et d'attaquer à la baïonnette. Ici, la manie des alignements ralentit le mouvement qui devait être décisif. Sur plusieurs points, les troupes refroidies hésitent à s'avancer; quelques bataillons plient, et sont difficilement ramenés par leurs officiers. Dans cet instant critique, le duc de Brunswick croit devoir payer de sa personne; il s'avance vers le village à travers le feu des tirailleurs; mais tandis qu'il excite ses grenadiers à s'y jeter tête baissée, il est blessé mortellement. Schmettau éprouve le même sort. Wartensleben a son cheval tué. Privée de ses chefs dans un pareil moment, la ligne prussienne hésite et s'arrête.

Cependant la division Gudin allait succomber, quand celle de Morand, arrivant au pas de course, vient se placer à sa gauche. Ce renfort de troupes fraîches, que conduit le maréchal lui-même, ne tardera pas à changer la face des choses. L'ennemi, frustré de l'espoir d'emporter le village, ralliait alors sa ligne en arrière pour recommencer un nouveau combat, dont sa nombreuse cavalerie devait faire en partie les frais. En effet, le roi venait de prescrire au prince Guillaume de diriger contre l'aile gauche du corps français le même effort de cavalerie que Blücher avait si vainement tenté le matin contre la droite. Les escadrons ennemis, ne rencontrant aucune troupe de cavalerie qui les retarde, tombent à la fois sur tous les points de la division Morand; mais heureusement nos bataillons ont achevé leur formation en carrés par échiquier : inébranlables

comme ceux de Gudin, ils repoussent par un feu soutenu et meurtrier ces charges impétueuses et bruyantes. Dans son dévoûment poussé jusqu'à l'obstination, le prince Guillaume réitère plusieurs fois ses assauts; mais cette belle cavalerie prussienne, fusillée à bout portant, foudroyée par la mitraille, ne se rallie un moment que pour venir de nouveau échouer et périr devant les terribles carrés, véritables redoutes de fer et de feu. Le prince blessé, loin de pouvoir arrêter le désordre, est entraîné lui-même hors du champ de bataille; ses escadrons, à demi détruits, se retirent, partie sur Neu-Sulza, le long de l'Ilm, partie sur Auerstedt.

Victorieuse depuis l'arrivée de Friant, l'aile droite du corps français, a saisi le moment de prendre l'offensive, et déjà ses tirailleurs, ayant dépassé Tauchwitz, ont tourné la gauche ennemie. Morand, de son côté, est à peine débarrassé de la cavalerie, qu'il reforme ses colonnes et se précipite sur Rehausen. Davoust, pour préparer et soutenir cette attaque, a judicieusement placé son artillerie sur le Sonnenberg. Quoique fort affaiblie, l'infanterie prussienne avait tenu jusqu'alors; mais en se voyant prise en flanc par la mitraille, sans espoir d'être secourue par la cavalerie, elle commence à plier sur plusieurs points. La division Morand gagne du terrain. Une masse profonde d'infanterie, soutenue par un grand nombre de bouches à feu, défendait la tête du ravin de Rehausen. La brigade Billy s'en approche à portée de pistolet; le choc devient terrible; sa mitraille ouvre d'affreuses brèches dans les rangs français; Billy est mortellement blessé; mais pendant ce combat de la droite de la division, la gauche pénètre dans le village. Malgré la présence du roi, qui déjà a eu un cheval tué, la discorde et la confusion se glissent jusque dans les rangs de la ré-

serve. Plusieurs batteries, mollement défendues par l'infanterie, sont tournées et abordées de front.

Pour compléter la victoire, il faudrait pouvoir se saisir des hauteurs d'Ekartsberg ; s'en emparer, ce serait gagner du même coup le point tactique et le point stratégique du champ de bataille. L'ennemi, coupé de sa seule ligne de retraite, se trouverait alors rejété sur l'Ilm et la Saale. Davoust n'hésite pas, et quoique la victoire ait épuisé ses troupes, il prescrit ce dernier coup de collier.

L'entreprise, ainsi que l'indique le croquis, demandait un mouvement de conversion de la droite et du centre autour de l'aile gauche comme pivot. Morand, de cette manière, devra tenir ferme à Rehausen et sur le Sonnenberg, tandis que Gudin et Friant se porteront en avant, le premier par Tauchwitz en suivant la chaussée, le second, par le vallon de Poppel à Lisdorf. Les trois régiments de chasseurs, trop faibles pour lutter de front avec la cavalerie prussienne ralliée sous les ordres de Blücher, flanqueront l'extrémité de l'aile tournante, dans la direction de Bendorf.

Si les chefs de l'armée prussienne avaient mal manœuvré, ils avaient du moins combattu bravement. Presque tous étaient tués ou blessés. Mollendorf, ce patriarche de l'armée, n'avait pas été plus épargné que les autres. Appelé à succéder au duc de Brunswick dans le commandement, il venait à son tour de le remettre à Kalkreuth. Voyant que la bataille sera perdue sans ressource si l'on ne parvient à arrêter le progrès de l'aile gauche des Français, ce nouveau généralissime fait avancer ses réserves, et menace Morand d'un retour offensif. La nouvelle ligne prussienne est formée en avant de Gernstedt, les ailes et le front couverts par le ruisseau demi-circulaire qui, de Poppel, descend à Rehausen. Toute la cavalerie est en réserve,

à l'exception de quelques escadrons jetés sur les ailes; l'artillerie, placée en avant du front, répond aux batteries françaises du Sonnenberg.

Au lieu d'aborder de front cette position resserrée, Davoust prescrit de la tourner. A la faveur du feu plongeant et bien nourri de l'artillerie du Sonnenberg, Morand descend le ruisseau et se prolonge sur la droite ennemie. Friant, de son côté, gagne les hauteurs de Poppel, y établit une batterie, et prend à revers toute la gauche de la position. Kalkreuth est obligé de rétrograder en arrière de Gernstedt; mais il ne peut s'y maintenir, car la droite des Français, continuant sa conversion, occupe bientôt le village de Lisdorf. Vers quatre heures, les divisions Friant et Gudin arrivent au pied du plateau d'Ekartsberg. Une des divisions de la réserve prussienne s'était détachée de la ligne de bataille pour y venir prendre position, sous la protection d'une batterie de vingt bouches à feu. Davoust la fait attaquer par les troupes de Gudin en même temps que Friant appuie à droite et la tourne. L'ennemi abandonne précipitamment ce dernier poste, laissant au pouvoir des Français toute son artillerie.

La seconde division de réserve, pendant ce temps, avait essayé de reprendre le Sonnenberg; mais Morand n'était pas homme à céder facilement son terrain. Cette division, chaudement accueillie par les feux combinés de l'artillerie et de l'infanterie, n'avait pas attendu long-temps pour renoncer à une entreprise dont le succès ne pouvait que la compromettre, alors que Gudin et Friant attaquaient Ekartsberg. Morand traversant aussitôt le vallon de Sonnendorf à sa poursuite, avait ensuite remonté celui d'Auerstedt, culbutant devant lui les carrés des gardes prussiennes.

Ce combat fut le dernier de cette mémorable journée.

Les guerres de la révolution n'avaient point encore offert une lutte aussi disproportionnée avec un succès aussi éclatant. L'ennemi avait perdu toute son artillerie et environ dix mille hommes dont un grand nombre d'officiers et de généraux. Du côté des Français, sept mille braves étaient hors de combat, mais beaucoup n'étant blessés que légèrement, rentrèrent bientôt dans leurs rangs. Cette bataille de rencontre porta à son apogée la réputation déjà si brillante de l'infanterie française. Il fut d'ailleurs constaté de nouveau, dans cette occasion, qu'un ordre en carrés échelonnés à bonne portée, convenablement protégé par les tirailleurs et l'artillerie, pouvait devenir, même pour de bonne cavalerie, une barrière infranchissable.

Le roi de Prusse, dans l'ignorance de ce qui se passait aux environs d'Iéna, se décide à faire retraite sur les corps de Hohenlohe et de Ruchel; elle commence d'abord avec assez d'ordre, sous la protection de la cavalerie qui, après avoir traversé Auerstedt, s'est formée de nouveau en face de ce village encore occupé par une des divisions de réserve. Mais, à la vue du corps de Bernadotte établi sur les hauteurs d'Apolda, la confusion devint extrême. Ce maréchal, conformément aux instructions de l'empereur, avait passé la Saale à Dornbourg le matin pour attaquer dans la direction d'Apolda à Weimar l'aile gauche de l'armée prussienne. Cette ville, comme l'ennemi l'apprend en même temps, était déjà occupée par les troupes de l'empereur. Au milieu de tant de circonstances accablantes, l'armée du roi se disperse dans la direction de Buttelstedt où elle donne sur les fuyards de Hohenlohe. Cette rencontre ajoutant au désordre, des soldats isolés, des pelotons, des colonnes entières errent à l'aventure sur des chemins de traverse, évitant les feux qui, de tout côté, leur paraissent être ceux des Français; la cavalerie ne peut suivre en

colonne serrée, et s'égare tout-à-fait. Blücher, avec six mille chevaux, est prévenu sur la route de Weissensée par la division de dragons du général Klein; mais il se sauve en assurant qu'un armistice a été conclu.

Le roi, avec quelques troupes d'élite, s'était jeté sur Sommerda et Sondershausen. Le hasard avait aussi fait prendre la même direction au prince de Hohenlohe. Le roi, en lui remettant le commandement en chef, le charge de rallier sous Magdebourg tout ce qu'il pourra trouver, et de marcher ensuite sur l'Oder vers Stettin. Mollendorf, qui s'est refugié à Erfurth y est investi dès le lendemain. Le gouverneur de cette place susceptible de défense, se laisse imposer par Murat, et capitule à la première sommation.

La tâche imposée au prince de Hohenlohe n'était pas facile. Le duc de Brunswick, tout en annonçant le dessein de concentrer ses forces, s'était laissé prendre en flagrant délit, avant d'avoir achevé ses mouvements. Au moment des batailles simultanées de Iéna et d'Auerstedt, les corps d'avant-garde du duc de Weimar et du général Winning se trouvaient encore, l'un sur la Werra, au-delà de la forêt de Thuringe, l'autre à Eisenach. La réserve, sous le duc de Wurtemberg, était toujours à Halle. Un autre embarras pour le prince de Hohenlohe, c'est qu'étant obligé de décrire par Magdebourg un arc dont les Français occupent la corde, il sera incessamment prévenu dans toutes les directions. Nous verrons, dans un instant, les conséquences funestes de cette dispersion; car il faut s'attendre que Napoléon ne laissera pas à ses adversaires un seul instant pour respirer, d'autant plus qu'il aura pour les poursuivre une cavalerie nombreuse, presque intacte, et nécessairement jalouse de rivaliser avec l'infanterie qui, jusqu'ici, a fait seule tous les frais de la campagne.

Quelques réflexions, que nous allons emprunter à l'illustre général Dumas, compléteront, nous l'espérons, sous le double point de vue de l'histoire et de la critique militaire, les documents réclamés par l'importance de cette période.

« L'histoire militaire, dit-il (1), n'offre aucun exemple « d'une catastrophe qu'on puisse comparer à celle des ba-« tailles d'Auerstedt et d'Iéna, ni une plus terrible leçon « pour les hommes d'État, ministres ou généraux d'armée « appelés dans les conseils du souverain. Quand il s'agit « de commettre au sort des armes sa couronne et l'exis-« tence même de sa nation, il faut, pour s'y résoudre, que « l'une et l'autre soient réellement menacées; il faut d'au-« tres motifs que ceux que l'esprit de parti fit alléguer et « exagérer à la cour de Prusse. Nous avons prouvé que « cette agression fut une grande faute politique, et nos « lecteurs auront remarqué l'influence funeste de cet es-« prit présomptueux dans les opérations du duc de Bruns-« wick. Ce prince, qui ne survécut que peu de jours à la « défaite de cette belle armée, n'eut pas un seul instant « l'idée, que l'empereur Napoléon fût en mesure de l'atta-« quer avec toutes ses forces sur la rive gauche de la Saale, « et qu'il osât engager ses colonnes et son artillerie dans « de tels défilés (2) : il négligea de les garder; il les fit ob-

(1) *Précis des événements militaires*, t. 16, chap. 9.

(2) Qu'étaient donc devenus, pour s'aveugler ainsi, les souvenirs si récents et si concluants des campagnes d'Ulm et de Marengo? Aux yeux des généraux prussiens, l'empereur n'était-il donc plus qu'un de ces chefs tâtonneurs de la guerre de Sept-Ans? et l'armée française d'Austerlitz, une autre armée de Rosbach? Mais on voyait les choses à travers le prisme de l'enthousiasme, qui jamais ne présente la vérité.

Autre preuve d'impéritie de la part du duc de Brunswick : les Français approchent, et chez lui la réflexion paraît un instant succéder à cette présomption chevaleresque du premier moment : il apprécie la nécessité de

« server trop tard et trop légèrement pendant sa marche « de flanc. Il ne soupçonna pas quel était le dessein de « son redoutable adversaire : il fut surpris partout ; huit « heures de combat firent évanouir non seulement tous les « projets de gloire et de conquête, mais jusqu'au moindre « espoir de salut. Le roi de Prusse avait perdu dans un « seul jour soixante drapeaux, trois cents pièces de canon, « des magasins immenses, et près d'un tiers de ses armées « avait été mis hors de combat ou fait prisonnier. Il eut « trente généraux tués, blessés ou tombés entre les mains « de l'ennemi. Toutefois, malgré ces pertes, les deux « champs de bataille furent si promptement abandonnés « aux Français, tant de corps prussiens, et surtout de « l'arme de la cavalerie, restèrent entiers et en état de « combattre, qu'on peut à peine concevoir l'anéantisse« ment de cette armée. Nous avons indiqué les principales « causes de sa défaite. » (nous éviterons, avec le général, d'en reproduire ici les autres causes moins saillantes, inhérentes, les unes à sa composition, les autres à son organisation matérielle et morale. On peut, au reste, se

concentrer ses forces ; il donne des ordres dans ce sens, et quoiqu'il soit déjà tard, ces ordres sont exécutés : l'armée est réunie autour de Weimar. Les Français arrivent ; ils sont en présence : mais que se passe-t-il à l'état-major prussien ? On y arrête de diviser de nouveau l'armée, de défaire ce que l'on a fait avec tant de peine et de danger. Au lieu d'accepter franchement la bataille, le roi et le généralissime essaient de s'esquiver avec la moitié de leurs forces, laissant le reste exposé à une ruine presque certaine : car, en supposant que Davoust, restant immobile sur la rive droite de la Saale, laissât s'échapper l'armée du roi, que devenait celle du prince de Hohenlohe au milieu de toute l'armée française ? Si l'on voulait sortir furtivement de la souricière, du moins fallait-il prescrire à ce prince de marcher dans la nuit sur Salza pour y joindre le roi. Ce moyen était le seul qui pût soustraire l'armée à la destruction qui la menaçait. La division Tauenzien et une partie de la cavalerie seraient restées au camp de Capellendorf pour masquer la marche.

reporter à ce que nous avons dit de l'armée de Frédéric, l'armée prussienne de Iéna en différait peu), « nous « allons exposer celles non moins remarquables de son en- « tière destruction. »

« Aucune des trois armées prussiennes n'était préparée « à livrer bataille, ni celles du prince de Hohenlohe et du « général Ruchel, qu'on avait laissées en observation, en « défendant aux généraux en chef d'engager une action « sérieuse, ni celle du roi, qui marchait sur Freybourg « avec autant de sécurité, que si l'ennemi eût été encore « au-delà des montagnes; on n'avait donc point calculé « la possibilité d'une retraite précipitée; le généralissime « n'avait fait à cet égard aucune disposition d'ensemble « pour les trois corps d'armée, ou du moins pour les deux « grandes masses, l'armée saxo-prussienne et l'armée du « roi. Dans le désordre qui suivit les deux batailles, et « dans l'ignorance où l'on était à chaque armée sur le sort « et la position de l'autre, les généraux cherchèrent mu- « tuellement un appui qu'ils n'y pouvaient trouver; nulle « combinaison ne fut possible, nul point de ralliement « commun ne put être indiqué, quoique la nature du pays « en offrît de très favorables. Plusieurs de ces généraux, « quand leur erreur fut dissipée, reçurent des instructions « contradictoires; d'autres furent abandonnés à leurs pro- « pres idées. Le plus grand nombre sans guide, sans au- « cune connaissance du pays, erra pendant cette nuit aussi « fatale à la monarchie prussienne que la journée qui l'a- « vait précédée. Dans de telles circonstances, tous les « liens de la discipline se relâchent; de braves soldats, « excédés de fatigue, perdent confiance, et s'isolent pour « se soustraire à une contrainte pénible; les plus faibles « jettent leurs armes et leur équipement, pour ne pas tom- « ber dans les mains de l'ennemi. Ainsi, des troupes qui

« avaient perdu leurs chefs et leurs drapeaux, furent « promptement désorganisées; celles qui se trouvèrent « rassemblées en plus fortes masses, et qu'un meilleur es« prit tenait réunies, n'eurent pas un meilleur sort : en « se croisant avec d'autres colonnes, et surtout avec les « bagages qui encombraient les chemins, les ponts et les « villages, elles furent contraintes de se séparer, et dans « cet affreux désordre, le manque de subsistances acheva « d'abattre les plus fermes courages. »

§ III.

M. de Bulow, écrivain fort accrédité dans l'armée prussienne, avait recommandé comme le *nec plus ultrà* de la science, les *retraites partielles et excentriques*. Il lui eût été difficile d'en choisir un plus beau modèle qu'à l'issue des batailles d'Auerstedt et d'Iéna; mais ici les faits allaient fournir un terrible argument contre une doctrine qui avait des partisans, bien que contraire à la raison. Etes-vous faible, êtes-vous battu? rassemblez autant que vous le pourrez les éléments épars de votre armée. Etes-vous fort, êtes-vous victorieux, ne déviez de cette règle qu'avec circonspection, et quand les circonstances l'exigeront; car il est des cas qui autorisent à en dévier, mais il faut qu'ils soient amenés par les fautes mêmes de l'adversaire; s'est-il divisé? vous pourrez à son exemple diviser vos forces, pourvu toutefois que vous conserviez sur lui, à tout instant et dans toute occasion, une supériorité incontestable. Napoléon, si attentif à tenir ses corps d'armée réunis avant la bataille, les divisait souvent après la victoire pour compléter la ruine de l'ennemi par autant de poursuites différentes que celui-ci avait pris de directions. On a vu, dans les préalables de la journée d'Iéna, l'appli-

cation de la première partie de ce système; on trouvera dans les mesures ultérieures, l'application de la seconde.

Dès le lendemain de la bataille, Napoléon, de son quartier d'Iéna, adresse les ordres suivants à ses lieutenants:

Bernadotte et Davoust, à la droite, se porteront, le premier d'Apolda sur Erfurth, donnant tête baissée sur tout ce qui voudra résister, le second, par Naumbourg et Freybourg sur Leipzig.

Soult, au centre, marchera sur Buttelstedt, point intermédiaire entre Weimar et Naumbourg, sur lequel se sont principalement jetés les débris de l'armée prussienne.

A la gauche, Ney, partant de Weimar, suivra, sur la route d'Erfurth, le grand-duc de Berg qui déjà a pris cette direction. Aussitôt après la capitulation de cette place, les deux maréchaux, se rabattant à droite, continueront leur poursuite par Weissensée sur Magdebourg, se réunissant ainsi de bonne heure au maréchal Soult.

Lannes et Augereau prendront position en avant de Weimar: des ordres ultérieurs leur feront connaître la direction qu'ils auront à prendre. La garde impériale était dès lors en marche pour la même ville, dans laquelle l'empereur se rendit le lendemain.

Dans le cours de l'exécution de ces dispositions, qui seront ponctuellement exécutées, le gouverneur d'Erfurth ouvrira ses portes à Murat, laissant entre les mains des Français quinze mille prisonniers, le grand parc d'artillerie, et des magasins immenses de vivres et de munitions: Soult, que la fausse nouvelle d'un armistice n'arrêtera pas, culbutera, en avant de Greutsen, les deux divisions de réserve de Kalkreuth, seul noyau d'infanterie échappé au désastre général; Bernadotte, le 17 octobre, rencontrera à Halle le corps de réserve du duc de Wurtemberg: l'assaillir, le culbuter, le poursuivre, lui enle-

ses son artillerie et cinq mille prisonniers, seront pour les troupes du maréchal l'affaire de quelques instants : Davoust, au même moment, traversera Leipzig se dirigeant sur Wittemberg, où il entrera sans résistance le 23.

L'empereur, qui n'a point attendu jusqu'à ce moment pour reprendre sa course triomphale, est à Potzdam le 24. Une partie de l'armée le devançait ou le suivait; l'autre, poussée dans la direction de Magdebourg, achevait de détruire et de ramasser les débris de l'infanterie prussienne. L'ennemi, dans sa fuite précipitée, n'avait pas songé à détruire les ponts de l'Elbe, ou ne les avait détruits qu'imparfaitement. Les Français, comme nous le verrons, profiteront habilement de sa négligence pour le prévenir, l'arrêter et le combattre sur toutes les routes de l'Oder.

Tandis que, à Potzdam, l'empereur visite le palais de Sans-Souci, et les lieux immortalisés par le grand roi, Davoust entre à Berlin. On n'y connaissait qu'imparfaitement les événements, et tout y respirait la sécurité. Ne comptant pas sur une visite aussi prochaine de l'armée française, on avait négligé d'évacuer l'arsenal et les magasins de tout genre renfermés dans cette capitale. Le même jour, 25 octobre, la forteresse de Spandau, que l'imprévoyance avait laissé désarmée, ouvrait ses portes au maréchal Lannes ; elle renfermait quatre-vingts pièces de canon et douze cents hommes de troupes.

Le 27, l'empereur est à Charlottembourg, et le lendemain à Berlin. Une députation du corps municipal était allée lui en porter les clefs à Potzdam. On mit beaucoup d'empressement à le recevoir. La classe bourgeoise, dans cette occasion, ne déguisa pas son antipathie pour la guerre et pour la noblesse qui l'avait provoquée. Cette classe si nombreuse et si respectable dans les états d'Alle-

magne croyait voir dans Napoléon le défenseur des principes qu'elle professait en secret, et non le conquérant ambitieux qui méditait d'asservir le pays.

Dès le lendemain de la bataille d'Iéna, le roi de Prusse avait envoyé demander la paix à l'empereur. Il n'était plus temps; et le vainqueur avait répondu qu'il devait d'abord recueillir les fruits de sa victoire. Le premier, et l'un des plus importants, avait été de rompre l'alliance de la Saxe avec la Prusse, et il y était parvenu sans peine; car cette alliance était impopulaire. Une simple proclamation accompagnée du renvoi des prisonniers Saxons avait suffi pour la détruire, et pour amener dans le parti de la France un prince qui lui restera fidèle dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Ainsi, Napoléon, si puissant par les armes, ne dédaignait pas de recourir encore à la politique et aux traités pour consommer plus surement la ruine de ses ennemis.

« Deux peuples voisins, comme le remarque à cette oc-
« casion M. le comte Dumas, sont rarement l'un pour
« l'autre de fidèles alliés. Les Prussiens et les Saxons,
« si différemment gouvernés; ceux-là sous un régime mi-
« litaire, et conséquemment absolu (1); ceux-ci sous
« une monarchie libérale, paternelle et tempérée par
« une constitution, étaient depuis long-temps rivaux,
« et presque ennemis : le mécontentement avait éclaté
« dès les premières hostilités dans l'armée Saxo-Prus-
« sienne du prince de Hohenlohe, lorsque cette armée,
« rappelée par le duc Brunswick sur la rive gauche de
« la Saale, laissa les états de l'électeur de Saxe sans
« défense et ouverts à l'invasion. . . »

Maintenant que le quartier impérial est établi dans le palais des rois de Prusse, nous allons revenir sur les opé-

(1) Il s'est opéré quelque amélioration dans leur gouvernement.

rations des corps détachés à la poursuite de l'ennemi dans le bassin de l'Elbe.

Soult et Ney s'étaient avancés si rapidement sur Magdebourg qu'ils avaient dépassé une partie des colonnes prussiennes; mais celles-ci étaient ensuite tombées par troupes partielles, entre leurs mains. La cavalerie de Murat, après avoir nettoyé toute la rive gauche de l'Elbe dans la direction d'Erfurth à Magdebourg, s'était ensuite rapprochée du pont de Dessau pour opérer sur la rive droite. Bernadotte avait descendu la Saale jusqu'à son confluent : tout son corps, ayant passé l'Elbe, du 21 au 24 octobre, partie à Barby dans des bateaux, partie sur le pont de Dessau, était arrivé à Brandembourg sur la Havel. Augereau avait suivi, par Wittemberg, le corps du maréchal Davoust et la garde impériale.

Le roi de Prusse, après avoir remis au prince de Hohenlohe le commandement en chef, avait pris le chemin de l'Oder. Magdebourg était indiqué comme le rendez-vous commun où l'armée devait être réorganisée. Cette place, par son étendue et la force de ses ouvrages, eût été dans tout autre circonstance un boulevard respectable; mais, outre qu'aucune mesure n'avait été prise pour en assurer la conservation, elle ne pouvait que devenir une sorte de souricière pour ceux qui s'y laisseraient enfermer. Le prince de Hohenlohe se hâta donc d'en sortir, en confiant au général Kleist le soin de la défendre. Sa retraite se trouvait naturellement indiquée sur Stettin, et il n'avait pas une minute à perdre pour la commencer.

Il se flattait de sortir de Magdebourg avec soixante-huit bataillons et cent cinquante neuf escadrons, y compris ceux que le duc de Wurtemberg avait ramenés de Halle; mais le désordre était si grand qu'au lieu d'é-

chelonner cette nombreuse cavalerie à la droite de l'Elbe, on l'avait envoyée cantonner sur la rive gauche, vers Stendal, à quinze lieues au-dessous de Magdebourg. On eut d'ailleurs la maladresse de laisser dans la place cinquante deux cadres de bataillons.

Deux routes conduisent de Magdebourg à Stettin. La meilleure et la plus directe est celle de Brandembourg et de Berlin. Le prince ne pouvait pas la suivre sans tomber au milieu des colonnes françaises débouchant de Wittemberg sur Potzdam. La seconde plus au nord, passe à Rathenau, Ruppin, Gransée, Zehdenick et Prenslow : c'était la seule ouverte à l'armée prussienne, c'est donc celle qu'elle suivra.

Le 23, le prince de Hohenlohe se met en marche sur trois colonnes. Ses forces, après qu'il a été rejoint par le gros de sa cavalerie et par la réserve du duc de Wurtemberg, s'élèvent à cinquante bataillons et cent soixante escadrons. Blücher, que nous verrons plus tard à la tête des armées prussiennes, commandait l'arrière-garde, principalement formée de la réserve. Le prince s'était flatté de réunir à cette masse le corps du duc de Weimar et les autres détachements dispersés sur la rive gauche; mais il avait dû renoncer à cette importante jonction. C'était le cas ou jamais de déployer de la célérité, de marcher et de bivouaquer en une seule masse. Le prince, au lieu de cela, perd un temps infini, tantôt en faisant prendre des cantonnements à ses troupes, tantôt en les envoyant chercher des vivres que les autorités prussiennes eussent pu rassembler en abondance sur la route. De là, avec de nouvelles causes d'indiscipline et de désorganisation, une plus grande probabilité de se voir prévenu et obligé de s'ouvrir un passage de vive force. Ajoutez à tant de fautes déjà si contraires aux règles, celle plus grande encore

d'avoir jeté la cavalerie à l'extrême gauche, sur Wistock, quand il fallait au contraire la pousser sur la droite, que menaçaient naturellement les colonnes françaises.

Quoi qu'il en soit, l'armée arrive le 26, à Gransée, précédée par l'avant-garde du général Schimelpennick, qui, le même jour, s'est établi à Zehdenick. Le lendemain, l'infanterie devait coucher à Prenzlow, la cavalerie à Strelitz, et tout le corps d'armée être réuni le 28 vers Locknitz, à une marche de Stettin.

Malheureusement, le dessein et les mouvements du prince de Hohenlohe n'ont pu échapper à la vigilance de Napoléon. Murat, après avoir ramassé ou refoulé dans Magdebourg les débris de l'armée battue, a mis tant de célérité à rejoindre l'empereur, qu'il est arrivé à Spandau au moment même de la reddition de cette place, le 26 octobre. Les reconnaissances ayant appris qu'il est encore possible de prévenir l'armée ennemie à Zehdenick, il s'y dirige immédiatement, par Oranienbourg. Lannes le suit à une petite distance sur la même route. Tandis que ces deux corps se portent à marches forcées sur le flanc droit et la tête des colonnes du prince de Hohenlohe, l'empereur ordonne, 1° à Bernadotte de partir de Brandebourg avec ses trois divisions, et de tomber par Nauen et Cremmen sur l'arrière garde ennemie; 2° au maréchal Soult, de descendre l'Elbe, et de prendre, pour atteindre le corps du duc de Weimar, telle direction qu'il jugera convenable; 3° au maréchal Davoust, de pousser sa cavalerie jusqu'à Oderberg, pendant que son infanterie marchera sur Custrin et Francfort; 4° au maréchal Augereau, de traverser Berlin, et de prendre position en avant de cette ville, la gauche à la Sprée, la droite au chemin de Bernau; 5° enfin au maréchal Ney de rester devant Magdebourg et de réduire cette place.

Murat, un peu avant d'entrer à Zehdenick, rencontre l'avant-garde de Schimelpenninck. L'intrépide Lassalle engage l'action à la tête de deux régiments de hussards. L'ennemi, quoique supérieur en nombre et soutenu par de l'artillerie, est rompu et poursuivi jusqu'au-delà du village. Les divisions de dragons des généraux Grouchy et Beaumont arrivaient en ce moment : elles achèvent de culbuter et de mettre en fuite tout ce qui ose résister. Les dragons de la reine, troupe d'élite dont cette princesse avait pris d'abord le commandement, essaient vainement de se mettre en bataille. Les dragons de Grouchy les chargent, les enfoncent, leur enlèvent leur étendart et leur colonel. L'ennemi, dans cette rencontre, éprouve une perte de trois cents hommes tués et de sept cents blessés. Le reste se retire en désordre, par Templin et Prenzlow, sur Stettin. Murat prend aussi la même direction, toujours suivi par le corps de Lannes.

Ainsi, le prince de Hohenlohe se trouvait avoir perdu sa communication directe pour n'avoir pas marché aussi vite qu'il le pouvait, et pour avoir poussé sa cavalerie dans une fausse direction. Ne voulant point essayer de s'ouvrir un passage l'épée à la main, il change de direction à gauche, et prend en diligence la route de Gransée à Prenzlow, par Lychen et Boitzenbourg. Dans sa célérité un peu tardive, il laisse derrière lui l'arrière-garde de Blücher, et n'attend même pas la jonction de sa cavalerie. Mais Murat n'était pas homme à le laisser échapper. Instruit vers Templin, de la direction prise par l'ennemi, il se rabat brusquement à gauche, et vient donner sur les gendarmes de la garde, qui flanquaient la marche. En un instant, ce beau régiment de cuirassiers est tourné et acculé au lac de Lychen. Au milieu de l'effervescence dont Berlin avait été le théâtre, les officiers de ce corps s'étaient permis d'in-

sulter l'ambassadeur de France, pour entraîner plus certainement le roi à la guerre : ils expient cette conduite déloyale par l'affront d'une capitulation en rase campagne; acte toujours déshonorant, surtout pour la cavalerie.

Hohenlohe, qu'épouvante cet échec, forme son infanterie, et délibère s'il entrera à Boitzenbourg ou s'il prendra plus au nord la traverse de Pasewalck : ce dernier parti était certainement le plus prudent; mais, rassuré par le rapport de ses patrouilles, il se décide à traverser Boitzenbourg, le 27 au soir, pour gagner directement Prenzlow (1), où il sait qu'il trouvera en abondance des vivres et des fourrages.

Le lendemain, la tête de sa colonne y entre effectivement sans obstacle; mais Murat arrivait aussi par la route de Templin : ne pouvant attaquer la ville avec sa cavalerie, il la fait tourner par un détachement de dragons, et, s'avançant avec deux divisions contre la queue de la colonne, la charge avec impétuosité, la poursuit jusque dans le faubourg, sabre et enveloppe le régiment du roi; coupe l'arrière-garde du prince Auguste, et le force, après une belle défense, à déposer les armes, lui et sa troupe.

Le prince de Hohenlohe allait éprouver le même sort, s'il ne s'était hâté de rejoindre le gros de ses forces, qui, ayant traversé la ville, se formèrent en bataille de l'autre côté. Toutefois, sa position n'en devenait pas meilleure, presque entouré qu'il était, et privé des ressources que renfermait la ville. Deux fois sommé de se rendre, il persiste à répondre négativement, et se dispose à continuer sa retraite, quand le colonel Massenbach, son chef d'état-

(1) D'après M. le comte Dumas, il se serait jeté un peu à gauche de la route directe, et se serait trouvé le 28 au matin à deux lieues au nord de Prenzlow.

major, qu'il a envoyé au quartier-général français, vient lui rapporter ce qu'il a vu, et ce laconique dialogue avec le prince Murat : — « Enfin, votre général veut-il capituler ? « — Non, monseigneur ; il n'acceptera jamais une aussi « dure condition. — Eh bien ! je le ferai sabrer. » Ce récit devenait d'autant plus inquiétant, que Massenbach ajoutait s'être trouvé en présence du maréchal Lannes, ce qui était vrai, bien que son corps d'armée ne fût pas arrivé.

Ébranlé par le concours de tant de circonstances accablantes, pressé pour la troisième fois par le général Belliard, le prince de Hohenlohe consent enfin à une entrevue avec Murat ; mais avant d'accepter la capitulation qu'on lui propose, il se réserve de consulter ses généraux et officiers supérieurs. Il les réunit en cercle, et, tout en leur rappelant qu'un général en chef ne doit jamais capituler, leur expose la situation critique où le sort les a jetés : « Nos troupes, dit-il, sont harassées par les fatigues et les « marches de nuit ; les subsistances qui nous étaient desti- « nées, sont tombées entre les mains de l'ennemi ; il n'y a « aucun moyen de s'en procurer en deçà de Stettin ; notre « artillerie n'a plus que cinq coups par pièce. Nous som- « mes tournés sur nos deux flancs, et le corps du maré- « chal Lannes n'est plus qu'à une petite distance. Si quel- « qu'un de vous, messieurs, sait un moyen de salut, qu'il « parle !... » Tous gardent le silence : il n'était plus temps ; au lieu de venir directement à Prenzlow, il fallait marcher sur Pasewalck ; on allait de cette manière au-devant de la cavalerie, et l'on aurait pu gagner à temps le défilé de Locknitz, en avant de Stettin. « Pour moi, continue-t-il, « je cède à la nécessité ; je termine aujourd'hui ma car- « rière militaire ; je rendrai au roi un fidèle compte, le « suppliant de soumettre ma conduite à l'examen d'un « conseil de guerre. » Il fit alors connaître les conditions

offertes par le général de l'avant-garde française : Le corps prussien devait se rendre prisonnier, après avoir remis l'artillerie attelée, et les chevaux de la cavalerie : *au lieu de mettre bas les armes, on les laisserait en faisceaux*; triste et futile adoucissement! Les officiers, conservant leurs épées et tous leurs bagages, seraient, ainsi que les sergents majors, congédiés sur parole. Les gardes royales, en promettant de ne pas servir jusqu'à leur échange, retourneraient à Potzdam, sans escorte, mais sans armes, sous la surveillance de leurs officiers.

Le cercle est aussitôt rompu au milieu des sanglots et des malédictions : les soldats, furieux, méconnaissent l'autorité des officiers, jettent leurs armes et se débandent; quelques officiers de cavalerie proposent à leurs troupes de se faire jour; mais ces résolutions désespérées n'ont aucune suite; les armes sont mises en faisceaux, et chacun s'achemine triste et silencieux vers la ville. La capitulation est exécutée avant d'avoir été écrite et signée, comme si l'on se fût rendu à discrétion.

Les Français, par un contraste bien remarquable, célèbrent leur victoire au bruit des fanfares et des salves d'artillerie. Seize mille hommes d'infanterie, l'élite de l'armée prussienne, où se trouvent les gardes, six régiments de cavalerie, quarante-cinq drapeaux et soixante-quatre pièces d'artillerie attelées, étaient tombés entre les mains des vainqueurs.

Ce coup de foudre allait atteindre les autres débris de l'armée prussienne. Murat, qui a su que la grande colonne de cavalerie de Hohenlohe s'est arrêtée à Pasewalck, à la nouvelle du désastre de son chef, se dirige aussitôt sur ce point. Là, comme à Prenzlow, l'ennemi est tourné et enveloppé : six régiments de cuirassiers, quatre d'infanterie,

avec huit pièces de canon, sous les ordres du brigadier Hagel, déposent les armes sans coup férir.

Pendant ce temps, le général Lassalle, avec sa division d'avant-garde, occupait le défilé de Locknitz, et se présentait devant Stettin : il somme cette place, le 29 octobre. Le gouverneur insiste pour sortir avec armes et bagages : Lassalle s'y refuse. Pendant la conférence, le général Belliard vient réitérer la sommation de la part de Murat et de Lannes. Le gouverneur, intimidé par la menace d'un bombardement, consent à accepter les conditions accordées au prince de Hohenlohe. Six mille hommes déposent les armes, et, dès le lendemain, la porte de Berlin, le fort de Preussen et le pont de l'Oder sont occupés par les hussards de Lassalle. Les annales militaires n'offraient point encore d'exemple d'une place de premier ordre enlevée de cette manière; aussi l'histoire a-t-elle déjà flétri la conduite du gouverneur infidèle qui se laissa ainsi imposer. La « reddition d'une forteresse si importante, dit M. le comte « Dumas, le honteux abandon d'une place armée de cent « cinquante bouches à feu, et le sacrifice d'une forte garnison, ne peuvent s'expliquer, si ce n'est par la terreur « dont la défaite totale des armées et l'occupation de la « capitale avaient saisi tous les esprits. De tels événements « justifieraient le faux système de l'inutilité des places « fortes, s'il était vrai que les officiers, auxquels le commandement en est confié, dussent jamais se permettre « de considérer ce qui se passe au dehors, pour juger l'utilité ou déterminer la durée de leur résistance. Celui-là « est un infidèle dépositaire, qui rend une place avant d'avoir usé ses propres moyens de défense : rien ne peut « l'excuser de trahir ses devoirs. »

Les corps de Murat et de Lannes, après s'être réunis un instant à Prenzlow, se séparent de nouveau le 30 octobre;

le premier pour se diriger vers le nord, le second pour aller prendre possession de Stettin et fermer, de ce côté, toute communication avec la Prusse orientale. Ce corps, dont la coopération devenait superflue, séjourna dans cette ville jusqu'au moment de passer l'Oder pour se porter au-devant des Russes.

Une colonne, sous les ordres du général Bila, s'était sauvée du désastre de Prenzlow sur Stettin, dont le gouverneur lui avait refusé l'entrée, et de là, par Ukermund, sur Anklam. Le général Becker, détaché à sa poursuite avec sa division de dragons, la découvre dans la plaine en avant de cette petite ville; il la charge à la tête de sa première brigade, culbute cavalerie sur infanterie, et, entrant pêle-mêle avec elles dans Anklam, oblige le général Bila à capituler. Environ quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent les hussards de la garde, sont les trophées de ce combat.

On a vu que, pour accélérer sa retraite, Hohenlohe avait laissé derrière lui son arrière-garde, et que c'était Blücher qui la commandait. Ce général, à la nouvelle de la capitulation de Prenzlow, s'était aussitôt rabattu de Boitzenbourg sur Strélitz, en échappant aux colonnes de Bernadotte.

Soult, comme on l'a aussi vu, avait été détaché à la poursuite du corps du duc de Weimar. Ce corps, passé sous les ordres du général Wining, après avoir erré quelques jours sur la rive gauche de l'Elbe, avait enfin réussi à traverser le fleuve vers Sandaw, d'où il s'était dirigé vers le Mecklembourg : son mouvement se trouvant coïncider avec celui de Blücher, les deux corps, par leur jonction, avaient formé une masse de vingt-cinq mille hommes, dont ce dernier avait pris le commandement. C'était le seul reste de l'armée prussienne, naguère si florissante.

L'existence de cette petite armée, que vont traquer de concert Soult, Bernadotte et Murat, donnera lieu à un dernier épisode que nous reproduirons dans un instant.

Davoust, car il nous faut revenir aux opérations des autres corps, Davoust, après quelques jours de repos en avant de Berlin, s'était porté par Custrin sur Posen. Augereau, qui le suivait, était entré à Francfort-sur-l'Oder. Partout la terreur ouvrait les places fortes aux Français. Custrin, située dans une île de l'Oder, Custrin, que le major Heyden avait si vaillamment défendue dans la guerre de sept ans, s'était rendue aux troupes légères de Davoust, et c'était sur des bateaux fournis par la garnison même que les vainqueurs en avaient pris possession !

La garde et le quartier impérial continuèrent de séjourner à Berlin. Ney s'apprêtait à bombarder Magdebourg. A l'extrême droite, les contingens bavarois et wurtembergeois, après s'être dirigés de Bayreuth, par Plauen, sur Dresde, s'avançaient vers l'Oder au soutien de Davoust et d'Augereau. Ils formaient le 8e corps de la grande armée. Les contingents de Hesse-Darmstadt, de Nassau et des autres petits princes, fournissaient des garnisons aux places conquises.

Sur les derrières, le corps de Mortier et l'armée Gallo-Batave, sous le roi de Hollande, avaient occupé la principauté de Fulde, le duché de Brunswick et les électorats de Cassel et de Hanovre; quelques jours encore et ils occuperont Hameln, Nienbourg, Bremen et Hambourg.

Napoléon, comme on le voit, ne négligeait aucun moyen, aucune précaution, pour détruire les dernières résistances et consolider sa conquête. Non moins prudent administrateur que général habile, il gouvernait les pays conquis avec les formes antérieurement suivies, et en conservant dans leurs emplois les fonctionnaires subalternes;

il leur préposait seulement quelques agents supérieurs de son choix, mais toujours avec l'ordre de suivre les coutumes, de respecter les usages. Cette régularité prévenait le gaspillage et rassurait les populations effrayées : de cette manière, on nourrissait la guerre par la guerre; et quoiqu'on exigeât à la fois les impôts ordinaires et de fortes contributions en argent et en denrées, les peuples cependant se résignaient à les fournir d'assez bonne grâce, parce qu'ils étaient prélevés par les collecteurs ordinaires du fisc et avec tous les ménagements possibles. Ce système, que l'empereur suivait en Prusse, avait été appliqué une première fois dans la campagne précédente, à l'issue de la bataille d'Austerlitz. Mais revenons au corps de Blücher.

De Strelitz, où nous l'avons laissé, ce corps pouvait difficilement se faire jour. Wining, qui n'avait gagné le Mecklembourg que pour s'embarquer à Rostock, pressait Blücker d'adopter ce projet; mais celui-ci, mieux informé que ne pouvait l'être son collègue de la direction prise par Murat, ne voulait pas s'exposer à rencontrer la cavalerie française; ce qui effectivement lui serait arrivé; car, dans la marche entreprise pour le couper de la Baltique, Murat, le 31, quittait Anklam pour se porter par Demmin sur Gustrow, nœud commun de toutes les routes du Mecklembourg, par lequel Blücher eût dû passer.

Décidé à gagner le Bas-Elbe, dans l'espoir ou de débloquer Magdebourg, ou de se réunir à la division prussienne du général Lecoq, resté dans le Hanovre, Blücher cotoie le lac de Muritz, et arrive à Waren le 31 octobre. Bernadotte le suivait en queue, et déjà Soult s'avançait par Wistock et Plau pour lui couper la retraite sur Schwerin. Le général prussien eût volontiers attendu Bernadotte, mais sachant que ses deux flancs étaient menacés, il ne songe qu'à hâter sa retraite. Le Mecklembourg, dans cette

partie, présente à chaque pas des défilés faciles à défendre. Ces défilés sont formés, tantôt par de petits lacs ou des prairies marécageuses, tantôt, par des bois ou des villages fermés. Blücher, pour couvrir sa marche en quittant Waren fait prendre à son arrière-garde une excellente position, la droite au lac de Flessen, le front couvert par le village de Nossentin. La colonne française arrive : Dupont, à sa tête, emporte le village et prend deux pièces de canon. La cavalerie débouchant à son tour, s'apprête à charger la gauche ennemie, qui semble n'avoir aucun appui; mais bientôt le terrain devient tellement marécageux et tellement coupé de rigoles, qu'il est impossible de fournir une charge. A la faveur de ces obstacles, et de la nuit qui survient, l'arrière-garde prussienne se replie sur Alt-Schwerin, mais non sans quelque perte.

Le lendemain, 2 novembre, les deux corps de Bernadotte et de Soult effectuent leur jonction à Plau; mais Blücher leur a échappé. Toutefois, dans leur désir de l'atteindre, ils redoublent de vitesse et arrivent à Crewitz en même temps que lui. La cavalerie prussienne évacue ce bourg, et se forme en arrière sur les hauteurs. Quoique pour l'atteindre il faille passer un défilé, Bernadotte ordonne à Wattier de s'avancer avec sa cavalerie légère, et, à Pacthod, de le soutenir avec trois bataillons. Le général Wining, qui commandait la cavalerie ennemie, se retirait lentement sur deux lignes, lorsqu'il voit déboucher Wattier du défilé de Crewitz; il prend le parti de le prévenir, et, chargeant avec l'avantage du nombre et du terrain, le culbute dans le défilé, et lui prend une centaine de hussards. Heureusement, le général Pacthod a le temps de rallier ses tirailleurs, et de former le carré : la cavalerie ennemie, d'abord arrêtée par un feu à bout portant, est ensuite chargée par l'infanterie française, et successive-

ment, par les hussards qui se sont ralliés ! L'ennemi paie son succès momentané par la perte d'un millier d'hommes et de sept pièces de canon. Le lendemain, Bernadotte traverse Schwérin sans s'y arrêter.

La position de Blücher se compliquait de plus en plus : Murat accourait de Gustrow au soutien de Bernadotte; et Soult, de Crewitz, avait pris par Plathe et Perlin, pour déborder la droite du corps ennemi. Ne pouvant plus songer à gagner l'Elbe, le général prussien se retire à Gadebusch, annonçant l'intention de s'y défendre. Il y a en arrière de cette ville, comme nous l'apprend M. le comte Dumas, une position rendue célèbre par la bataille que les Suédois, commandés par Steinbock, gagnèrent sur les Saxo-Danois, en 1712, et dans laquelle le vaillant comte de Saxe fit ses premières armes. Le général Blücher pouvait en tirer un bon parti; mais, soit qu'il eût appris l'arrivée de Murat, soit qu'il voulût rallier une division suédoise qui se retirait de Lauenbourg sur Lubeck, il lève encore une fois son camp, et marche sur cette place, décidé à l'occuper de gré ou de force.

Bernadotte, en le voyant sans cesse abandonner d'excellentes positions, où il aurait pu lutter avec des chances de succès, lui envoie proposer de capituler. Il lui fait observer que, entouré par trois corps d'armée, et n'ayant plus de point de retraite, il sera, avant trois jours, obligé de combattre sans espoir de salut, et qu'il est inutile de prolonger les maux de la guerre. « Jamais je ne capitulerai. » Telle est la réponse laconique du général prussien : voyons s'il tiendra parole.

Le 6 novembre, il poursuit sa marche sur Lubeck, et, malgré la protestation du sénat, se saisit de cette ville. Il en fait armer les remparts avec ses pièces de plus fort calibre; il barricade les portes, et les couvre de tambours

en palissades. Sa cavalerie, et la partie de son infanterie reconnue inutile pour la défense de la place, prennent des cantonnements en arrière, en deçà de la Trave. Les arrière-gardes, réunies sous le commandement du général Oswald, occupent en avant les villages de Herrenbourg et de Lauen.

La ville de Lubeck, presque démantelée, avait autrefois une enceinte bastionnée. Ce qui en restait ne suffisait pas pour soutenir un siége, mais encore permettait-il de repousser une attaque de vive force : les fossés en étaient profonds et arrosés par les eaux de la Trave. Trois portes se présentaient dans la direction de la poursuite des Français : l'une, au nord, vers la mer; la seconde, à l'est, sur la route de Schwérin; la troisième, au sud, du côté de Ratzbourg.

Les trois maréchaux, réunis à Schwérin, ne voulant pas laisser à leur adversaire le temps de perfectionner ses moyens de défense, se portent sur Lubeck du 5 au 6 octobre : Bernadotte, par la route directe; Murat et Soult, par Ratzbourg. La division suédoise, dont Blücher espérait grossir son corps, s'était embarquée pour Travemünde. Bernadotte, qui en est informé, détache les généraux Maison et Rouyère pour lui couper la navigation de la Trave. Cette opération, bien conduite, a un plein succès. Malgré le feu d'une escorte prussienne, sur la rive gauche, les Suédois amènent leurs bateaux et se rendent prisonniers. La manière généreuse dont les traita Bernadotte, aurait été, d'après ce qu'on en a dit, l'origine et le fondement de sa haute fortune.

Le 6 au matin, les avant-postes prussiens sont refoulés sur les portes de Schwérin et de Ratzbourg : Bernadotte menace la première, Soult la seconde, et Murat est en réserve ou sur les flancs. Blücher, à la vue de cette double

attaque, fait rentrer dans la place les troupes laissées en dehors : la cavalerie traverse la ville, l'infanterie s'y arrête. Une forte batterie est aussitôt dirigée contre la porte de Schwérin, dont s'approche, dans deux directions différentes, la division Drouet, formée en colonnes par régiment. Des maisons et des murs de clôture favorisent cette manœuvre. Les divisions Rivaud et Dupont, du même corps, sont massées en arrière, à droite et à gauche de la route.

Le 27e régiment profite d'un petit bois, fait un circuit et se précipite sur la porte ; mais, accueilli par la mitraille et la mousqueterie, il hésite, s'arrête et fait demi-tour. Le général Frère, qui marchait à sa hauteur, avec les 94e et 95e, saisit ce moment pour donner tête baissée sur le tambour : les palissades en sont aussitôt brisées, en dépit de tous les efforts de l'ennemi ; mais, pour pénétrer plus avant, la colonne est obligée de défiler sous le feu roulant d'un bastion, qui la prend en flanc. Les grenadiers du 94e n'en sont point émus ; guidés par le brave Razout, leur colonel, ils affrontent le danger, et gagnent le cœur de la ville : derrière eux, les divisions Drouet et Rivaud subissent la même épreuve avec le même courage.

Blücher venait de rentrer dans son logement pour donner des ordres, lorsque le redoublement des feux et des cris lui révèle l'imminence du danger. En effet, les Français arrivaient à sa porte ; il a à peine le temps de se sauver lui, son fils et un officier ; tout le reste de son état-major est fait prisonnier.

Il importait de s'emparer du terrible bastion, et de favoriser, par une attaque à revers, l'attaque extérieure du maréchal Soult contre la porte de Ratzbourg. Le 27e, jaloux d'en appeler de l'affront qu'il a éprouvé d'abord, gagne le pont de la Trave, file le long du rempart, pénètre dans

le bastion, s'en rend maître, et fait cesser son feu meurtrier. La division Rivaud, pendant ce temps, attaquait intérieurement la porte de Ratzbourg. Les défenseurs, postés, les uns sur les toits des maisons d'un île voisine; les autres sur les remparts, dont ils ont retourné les canons sur la ville, soutiennent avec courage le double assaut du dehors et du dedans; mais enfin ils sont vaincus et faits prisonniers au nombre de deux mille.

L'entrée en ville des troupes de Soult enlevait à Blücher toute possibilité de s'y maintenir, et cependant il veut tenter un dernier effort : il fait venir deux escadrons, et charge lui-même à leur tête. Ce trait de désespoir est arrêté par le feu des tirailleurs embusqués à tous les étages des maisons. Blücher, vivement fusillé, n'a que le temps de repasser la Trave, dont les ponts allaient être enlevés.

Des vingt-deux bataillons prussiens qui, la nuit précédente, ou pendant l'action, sont entrés dans Lubeck, il en sort à peine trois, auxquels se réunissent quelques débris. Drouet débouche à leur poursuite par la porte de Holstein; il est soutenu par Rivaud et la cavalerie légère.

Au carnage, qui ne cesse qu'à la nuit, succède le pillage et la confusion. Tel est le sort ordinaire et déplorable des villes prises d'assaut. Pendant cette nuit horrible, plus de trente mille soldats, vainqueurs et vaincus, se livrent à tous les désordres imaginables. L'autorité des officiers, long-temps méconnue, n'arrête que lentement ces scènes de désolation; mais encore devons-nous dire, à la louange des généraux français, qu'ils ne négligent rien pour protéger et consoler les malheureux habitants.

Les débris de l'infanterie prussienne, troupe confuse d'environ cinq mille hommes, dépourvue de munitions et de vivres, sont dépostés le lendemain de Schwarteau. La

cavalerie, encore nombreuse, était à Ratkau, sur la frontière danoise. Blücher, en se hâtant d'aller la rejoindre, espérait se jeter sur Travemunde; mais déjà les Français occupaient cette ville. Pressé de front, coupé de l'Elbe et de la mer, arrêté sur ses derrières par la neutralité menaçante du Danemarck, il se décide enfin à écouter des propositions. La capitulation de Ratkau, rédigée sur les bases de celle de Prenzlow, s'étend à tous les détachements épars dans les environs de Lubeck. Les Français recueillent, dans cette circonstance, vingt mille prisonniers de toutes armes, cent pièces de canon, soixante drapeaux ou étendards. Un mois s'était à peine écoulé, depuis les premières hostilités, et déjà la ruine entière de l'armée prussienne se trouvait consommée. Pas un seul corps n'avait pu atteindre l'Oder : matériel, artillerie, chevaux, bagages, tout avait été pris. Il était renversé l'édifice militaire du Grand Frédéric ! une guerre de sept années l'avait élevé, une guerre de sept semaines l'avait détruit !

Les trois corps réunis à Lubeck, après avoir cantonné quelques jours dans les pays qu'ils venaient de parcourir avec tant de rapidité et de succès, se dirigeront ensuite vers l'Oder et la Pologne.

De nouvelles capitulations ouvraient chaque jour quelque ville de guerre; le grand boulevard de la Prusse, Magdebourg, ne résiste pas mieux que les autres. A peine les projectiles lancés par les Français ont-ils incendié quelques maisons, que les habitants effrayés déterminent le gouverneur à se rendre. La capitulation négociée par le général Dutaillis, chef d'état-major de Ney, est signée le 8 novembre. Elle livre aux Français vingt mille prisonniers, des drapeaux, six cents pièces de canon. On aurait lieu d'être étonné d'une capitulation aussi prématurée si le découragement n'eût été universel; peut-être aussi que le

souvenir du désastre éprouvé par cette ville, dans le cours de la guerre de Trente-Ans, contribua à en accélérer la chute. Enlevée d'assaut par l'implacable Tilly, elle avait souffert toutes les horreurs du pillage, du massacre et de l'incendie.

Sur le Weser, Hameln et Nienbourg, pressées par l'armée Gallo-Batave, se rendent aussi à la première sommation. La capitulation de cette dernière, conclue le 25 novembre, est le dernier acte de la guerre dite de Prusse.

L'empereur, tandis que ses lieutenants anéantissaient les derniers débris de l'armée prussienne, prenait, à Berlin, toutes les mesures administratives, politiques ou militaires propres à assurer ou à poursuivre ses conquêtes. C'est aussi de Berlin qu'est lancé, par représailles à l'ordre du cabinet britannique qui mettait en état de blocus tous les ports de la Manche, le fameux décret relatif au système continental. Ce décret, plus facile à rendre qu'à faire exécuter, est considéré d'abord comme une sorte d'hérésie politique; mais Napoléon croit avoir frappé juste : impuissant à se venger sur mer, il interdira à son ennemi tous les ports du continent. La guerre, de cette manière, pèsera sur elle, et sans doute que quelques années d'un séquestre absolu tariront toutes ses ressources et la feront succomber.

Le système continental réclamant l'occupation immédiate des villes anséatiques, Mortier, le 19, prend possession d'Hambourg au nom de l'empereur Napoléon. Toutes les traces du commerce avec l'Angleterre y sont soigneusement effacées, toutes les provenances de ce pays y sont saisies. De semblables mesures étaient prises en même temps à Bremen, à Lubeck, à Travemunde, dans le Mecklembourg et la Poméranie. Les bouches du Weser, de l'Elbe, de l'Oder, ces grandes portes du commerce de l'Allemagne, se trouvent tout-à-coup fermées et occupées par les troupes françaises. Les Anglais, de leur côté, in-

terdisent toute communication directe ou indirecte, entre leurs ports et les parages soumis à la domination de l'empereur. Une réciprocité de violence aussi subite, en achevant d'anéantir le commerce, causa la ruine de beaucoup de familles et sema partout la terreur.

On se rappelle la réponse de l'empereur à la demande faite d'un armistice par le roi de Prusse; cette demande, reproduite ultérieurement, avait donné lieu à des négociations et enfin à une convention que le roi avait à son tour refusé de signer. Ce prince, malgré l'état désespéré de ses affaires, préférait courir encore la chance des combats, que de sceller son déshonneur; car, telles étaient les propositions qu'on lui faisait, qu'il se fût perdu en les acceptant : au lieu de consentir à abandonner les Russes et à se livrer à la merci du vainqueur, il publie un nouveau manifeste, fait connaître les motifs de son refus et annonce sa résolution de continuer la guerre. « Une grande épreuve « nous est réservée, dit-il, mais cette épreuve n'est pas « nouvelle pour la nation. N'a-t-on pas vu aussi, pendant « la glorieuse guerre de Sept-ans, la capitale et les pro- « vinces envahies par l'ennemi; et, dans cet imminent dan- « ger, la constance et l'intrépidité de l'armée prussienne « n'ont-elles pas étonné le monde et causé l'admiration de « la postérité. A cette époque de glorieuse mémoire, la « Prusse s'est maintenue seule contre l'Europe coalisée, « tandis que, dans la guerre actuelle, le puissant et ma- « gnanime Alexandre va combattre pour elle avec toutes « les forces de son vaste empire. La cause est commune; « la Prusse et la Russie vaincront ou succomberont ensem- « ble..... » Il n'y avait sans doute pas dans ce rapprochement entre deux époques également graves pour la Prusse, toute l'exactitude désirable, mais, dans une pièce de cette nature, les erreurs disparaissent devant le patriotisme.

VINGT-SIXIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON.

SUITE DES CAMPAGNES DE 1806 ET 1807.

§ I. Napoléon se décide à marcher au-devant des Russes. — Ceux-ci envahissent la Moldavie, et soutiennent en même temps les Prussiens. — Mouvement des colonnes françaises vers la Vistule. — Insurrection des Polonais. — Les Russes abandonnent Varsovie et se concentrent derrière le Bug. — Combats simultanés de Pultusk et de Golymin. — Retraite des Russes. — Quartiers d'hiver. — § II. Evénements contemporains sur des points éloignés du théâtre principal. — Opérations de Mortier en Poméranie. — Investissement de Stralsund. — Prise de Breslaw. — Opérations en Dalmatie. — La flotte anglaise force le passage des Dardanelles ; sa déconvenue devant Constantinople. — Belle conduite du général Sébastiani. — § III. Les Russes prennent brusquement l'offensive. — Projets de leurs généraux. — Napoléon se porte à leur rencontre. — Admirable conception de l'empereur. — Un officier pris dévoile ses projets à l'ennemi. — Les Russes s'empressent de rétrograder. — Combats divers pendant leur retraite. — Bataille d'Eylau. — Combat d'Ostrolenka. — L'armée française entre de nouveau en cantonnements. — § IV. Négociations avortées. — Siéges sur les derrières. — Capitulation de Dantzig. — Les Russes prennent de nouveau l'offensive ; ils sont de nouveau chassés. — Bataille inutile d'Heilsberg. — Marche des Français sur Eylau et Kœnigsberg. — Les Russes, débordés, se retirent. — Dernier mouvement offensif de l'ennemi. — Bataille aussi prompte que décisive de Friedland. — Entrée à Kœnigsberg. — Les Alliés sont rejetés au-delà du Niémen. — Entrevue des deux empereurs à Tilsit. — Traité de paix. — Conclusion.

§ I.

La campagne de Prusse n'était pas terminée que déjà la campagne de Pologne se trouvait ouverte. Des négocia-

tions entamées sur les bases et au milieu des circonstances que nous venons d'indiquer, n'étaient pas de nature à arrêter les mouvements militaires. Puis, un traité avec Frédéric-Guillaume, ne dispensait pas de continuer la guerre contre Alexandre. La seule question que Napoléon avait dû se faire et qu'il avait tranchée de bonne heure, était de savoir s'il marcherait au-devant des Russes ou s'il les attendrait. La saison était mauvaise; mais elle l'était pour eux comme pour les Français : en les laissant avancer, on s'ôtait tous les avantages de l'initiative; on se privait des ressources et de l'appui de la Pologne; et quels ne seraient pas les sacrifices de tous genres que s'imposerait un pays courbé sous le joug, auquel on présenterait l'occasion et les moyens de briser ses fers et de reprendre peut-être, parmi les états de l'Europe, un rang qu'il n'avait perdu qu'à son désespoir. Et l'Autriche, que ferait-elle en voyant revenir ses alliés d'Austerlitz? n'était-il pas à craindre qu'elle ne rentrât dans la lice? La présence des Russes sur l'Oder n'aurait pas cet effet, qu'elle encouragerait l'insurrection en Prusse et peut-être jusqu'au bord du Rhin. Des considérations qui s'accordaient aussi bien avec le caractère et le système de guerre de Napoléon, n'avaient pas laissé la question de l'offensive un seul moment indécise.

Dans cette campagne, comme dans la précédente, les Russes, d'auxiliaires qu'ils étaient, vont devenir les principaux acteurs. Leur armée, refaite par un repos de dix mois, et grossie de nombreux renforts, compte au-delà de cent cinquante mille combattants, répartis en quatre corps d'armée; les divisions, de composition mixte, comprennent chacune dix-huit bataillons, vingt escadrons, et l'énorme quantité de soixante-douze bouches à feu. Ces quatre corps, de très inégale force, sont commandés, savoir : Le premier, formé des gardes et des grenadiers, par le

grand-duc Constantin; le second, par le général Beningsen; le troisième, par le général Michelson; le quatrième, par le comte Apraxin.

Toutes ces forces, il est vrai, n'étaient pas destinées pour la Pologne. Le cabinet russe, dans son système d'agrandissement, heureusement poursuivi depuis un siècle, avait projeté de pousser jusqu'au Danube les limites de son vaste empire. Michelson, dans ce but, était entré en Moldavie avec soixante-dix mille hommes. On n'avait pu se dissimuler, en ordonnant cette invasion, qu'on s'attirerait la guerre avec les Turcs, mais on voyait les Français éloignés, et l'on comptait sur la Prusse pour les arrêter. L'épouvantable catastrophe d'Iéna avait brusquement changé la question, et l'invasion des principautés de Valachie et de Moldavie n'était plus qu'une entreprise inopportune et dangereuse, en ce qu'elle faisait une diversion en faveur des Français. Alexandre, sans pourtant se désister de cette entreprise, se hâtera de rappeler en Pologne une partie des troupes de Michelson, pour en former l'aile gauche de sa grande armée.

Il semblait que les deux cours de Pétersbourg et de Berlin se fussent entendues pour remettre en activité les capacités militaires contemporaines de Frédéric et de Catherine. Le général Kamenski, vieillard plus qu'octogénaire, avait été chargé du commandement en chef de l'armée russe.

Au premier bruit de la défaite des Prussiens, l'empereur Alexandre, en allié loyal et généreux, avait poussé à leur secours les quarante mille hommes de Beningsen; mais telle avait été la rapidité des événements, qu'ils arrivaient à peine à Varsovie, quand déjà Davoust prenait possession de Posen. Laissons pour un instant les Russes se concentrer entre la Narew et l'Ukra, et reprenons le fil des mouvements de l'armée française.

Au moment de la prise de Lubeck, et tandis que Magdebourg ouvrait ses portes à Ney, quatre corps d'armée s'avançaient au-delà de l'Oder. Lannes, parti de Stettin, où il avait laissé une garnison de douze cents hommes, se dirigeait par Schneidmühl et Bromberg, sur Varsovie. Augereau, fixé à Driesen, éclairait le cours de la Netze, et les principales communications qui, de Custrin, conduisent à la Vistule; Davoust était à Posen; le prince Jérôme, avec le corps auxiliaire bavarois et wurtembergeois, occupait les deux rives de l'Oder entre Crossen et Glogau, dont il formait le blocus.

L'arrivée des Français à Posen avait été le signal de l'insurrection : les Polonais accouraient de toutes parts offrir leurs services, et déjà plusieurs régiments se formaient par les soins du général Dombrowski. L'empereur, encouragé par cet élan, n'attend pas que les autres corps soient rentrés en ligne pour continuer le mouvement. Dès le 20 novembre, nos troupes légères ont atteint la Vistule; Davoust, destiné à ouvrir la marche sur Varsovie, comme naguère sur Berlin, établit le même jour son quartier général à Sompolno. La réserve de cavalerie accourait aussi de Lubeck dans cette direction. L'empereur, prévoyant le cas où les Russes accepteraient la bataille sous Varsovie, destinait en outre les corps de Lannes et d'Augereau à y prendre part; mais Benningsen évacue cette capitale, dont Davoust et Murat prennent possession le 30 novembre. Ils étaient soutenus, à d'inégales distances, par les corps de Lannes et d'Augereau. Praga, sur la rive droite, se trouvait également abandonné. Les Russes, au lieu de défendre ce poste, s'étaient repliés derrière le Bug. Les Français, réunis au nombre de soixante mille, s'avancent sur leurs traces jusqu'à cette rivière.

Quelles étaient pour Napoléon les conséquences de

l'occupation de Varsovie au début de la compagne? Sous le rapport politique, on acquérait sur les Polonais une puissance d'opinion qui les porterait aux plus grands sacrifices; et, en isolant les Russes de l'Autriche, on détruisait les désirs secrets de cette dernière de rentrer dans la coalition. Sous le rapport militaire, on prenait à revers toutes les forteresses de la Basse-Vistule; on s'ouvrait un vaste champ d'opérations en avant de ce fleuve; on se donnait la latitude de manœuvrer avec succès contre les armées russes, et peut-être la chance de les refouler contre la Baltique.

Mais, pour tirer de ce premier résultat tous les avantages qu'on pouvait s'en promettre, il fallait se hâter de soutenir le mouvement audacieux de la droite en avant de la Vistule; il fallait se créer une base solide d'opérations, et rassembler en abondance sur les derrières des approvisionnements et des ressources matérielles de tout genre, d'autant plus que le sol ingrat et mal cultivé de la Pologne ne fournirait point aux besoins de l'armée.

Napoléon, dans ses prévisions, est allé au-devant de toutes les exigences militaires et administratives commandées par les circonstances. Incertain si l'ennemi, maître de Varsovie, de Thorn, de Graudenz, osera passer la Vistule, et prendre l'offensive sur la Wartha, il a songé à s'affermir sur l'Oder. Dans le dessein projeté de bonne heure de pousser sa droite à Varsovie, Glogau acquérait une extrême importance; aussi le siége, entrepris par Vandamme, s'en était-il poursuivi avec vigueur. Cette place, à la suite d'un bombardement de trois jours, avait ouvert ses portes le 2 décembre, aux mêmes conditions que Magdebourg. Breslau, à l'extrême droite de cette nouvelle base, était aussi une conquête à faire. L'empereur en ordonne le siége aussitôt qu'il a appris la reddition de Glogau. Le

prince Jérôme, son frère, rétrograde dans ce but de Kalitsch, où il s'était porté au soutien de Davoust. Mais déjà la place se trouvait investie par la cavalerie légère du corps auxiliaire allemand, aux ordres du général Montbrun.

Napoléon, comme l'attestent tous ses plans, et comme l'indique ici son empressement à s'emparer des places de l'Oder, savait allier, même au sein de la victoire, la prudence à l'audace. Stettin, Custrin et Glogau, en attendant que Breslau eût été réduit, étaient les appuis naturels et nécessaires de la gauche, du centre et de la droite de sa ligne. S'il n'a pu y laisser de fortes garnisons, il les a confiées du moins à des gouverneurs d'une fermeté éprouvée; il y a formé d'immenses magasins, indépendamment des approvisionnements de siége, pour se ménager d'abondantes ressources en cas de retraite, et soutenir son armée au-delà de la Vistule. L'extrait suivant des instructions adressées au général Thévenot, gouverneur de Stettin, montrera, en nous indiquant d'ailleurs la position générale des forces respectives, jusqu'à quels détails descendait sa prévoyance.

« La masse des opérations de l'armée ayant pour centre « Posen, et se dirigeant sur la Haute-Vistule, il est donc à « prévoir qu'un corps ennemi ait l'intention, pour soute- « nir l'espérance, de faire une diversion sur notre gauche, « et menacer de prendre Stettin, en marchant sur cette « ville, après avoir culbuté les petits postes de cavalerie « légère qu'on laissera en observation entre la Vistule et « l'Oder, ou même en les évitant. Un commandant actif et « vigilant déconcertera les dispositions de l'ennemi, qui « ne tardera pas à être la victime d'une pareille opération. « Vous devez donc, général, avoir des piquets de cavale- « rie jusqu'à vingt ou vingt-cinq lieues de Stettin, sur les « routes de Dantzig et de Graudenz. Vous devez envoyer

« des espions, interroger tous les couriers venant sur nos « derrières, faire attention aux moindres retards qu'éprou- « verait la correspondance ordinaire, et m'en prévenir..... « Nous serons maîtres des passages de l'Oder, puisque tous, « autres que ceux de Custrin, de Stettin et de Glogau « (lorsque cette place serait prise) seront prohibés..... Je « dois vous faire observer, général, que Stettin peut être « supposé attaqué d'une autre manière : il peut l'être par « des troupes venant de la Poméranie suédoise ; vous devez « donc tenir un poste à Anklam, afin d'avoir des nouvelles « de ce qui s'y passe. Le maréchal Mortier, qui commande « le huitième corps de la grande-armée, a ordre de tenir « à Anklam et Rostock des forces considérables ; mais « elles n'y seront que dans huit jours. Ces forces arrivées, « il sera de votre devoir de prévenir exactement le maré- « chal Mortier de tout ce que pourrait faire l'ennemi sur la « Basse-Vistule. Ce maréchal, ayant ordre de se porter « sur Stettin, dans le cas où cette ville serait attaquée, « il viendrait l'appuyer et défendre l'Oder..... »

Cependant, comme bientôt l'armée se trouvera transportée au-delà de la Vistule, à plus de soixante lieues des magasins de l'Oder, l'empereur a prescrit l'établissement de plusieurs grands dépôts intermédiaires. Le plus considérable est formé à Lenczics, petite ville située entre les eaux de la Wartha et de la Bsura, défendue par un fort bâti sur un rocher, au milieu des marais. Là, seront rassemblés, dans les premiers jours de décembre, le grand parc d'artillerie et une immense quantité de munitions de guerre de toute espèce ; là encore, sont établis par les soins de l'habile et infatigable Daru, intendant général de l'armée, des fours, des hôpitaux, des magasins de vivres pour quinze jours, et enfin des dépôts d'habillement, de chaussure et d'effets divers nécessaires aux besoins du sol-

dait. L'armée recevait chaque jour des renforts : une division de cuirassiers était arrivée d'Italie, et l'on venait de réorganiser à Berlin la division de grenadiers du général Oudinot. Mais, pour tenir incessamment les cadres garnis à plus de trois cents lieues du point de départ, il fallait un soin et des précautions plus qu'ordinaires. Au lieu de petits détachements qui n'auraient présenté aucune consistance, on organisait, sur le Rhin, en régiments provisoires, les conscrits destinés aux différents corps de l'armée. Un système qui multipliait et centralisait ainsi la surveillance, rendait la désertion plus difficile ; et sans doute aussi que le passage continu à travers l'Allemagne, de masses aussi respectables, retenait dans la soumission les populations vaincues. Déjà dès le commencement de décembre, huit de ces nouveaux régiments avaient rejoint ou allaient rejoindre l'armée. Personne, ainsi que l'observe à cette occasion Jomini, n'a entendu comme l'empereur, le mécanisme de cette organisation sur les derrières d'une armée, et ces levées successives qui, après avoir gardé la ligne d'opérations, alimentaient ensuite les régiments.

Dans la première quinzaine de décembre, tous les corps détachés à la poursuite de l'armée prussienne avaient pris leur rang sur le nouveau théâtre. A la gauche, Ney, après s'être emparé de Thorn, avait débouché de cette place, suivi par la cavalerie de Bessières et par le corps de Bernadotte. Au centre, Soult et Augereau préparaient avec de grandes difficultés les moyens de passer la Vistule entre Plock et Modlin.

L'empereur séjournait alors à Posen, où il avait été reçu sous quatre arcs de triomphe qui rappelaient ses plus belles victoires. C'est de là qu'il avait combiné et dirigé tous les mouvements. Certain que les corps de Soult et d'Augereau, momentanément retenus sur la rive gauche,

ne tarderont pas à déboucher sur la rive opposée, il quitte cette ville, le 16 décembre, et, précédé de sa garde, arrive le 19 à Varsovie. Son premier soin, après avoir répondu comme il le devait à l'enthousiasme des Polonais, est d'aller visiter les travaux du camp retranché de Praga, destiné à couvrir le principal débouché de l'armée en avant de la Vistule.

La première armée russe continuait d'occuper, entre la Narew et l'Ukra, les positions qu'elle avait prises en se retirant de Varsovie; la seconde cantonnait entre Golymin et Makow, ayant une de ses divisions à la gauche de la Narew. Le grand quartier-général était à Nasielsk. Un corps prussien, commandé par le général Lestocq, observait les débouchés de Thorn et de Plock, se liant à la droite des Russes, qui l'avaient renforcé de quelques troupes.

L'ennemi, en abandonnant la ligne de la Vistule, paraissait avoir renoncé à l'offensive; mais en restant autour de Nasielsk il remplissait le double but de tenir l'armée française divisée et d'en paralyser les mouvements au-delà du fleuve. Napoléon, décidé, par cette circonstance, à prendre l'offensive, se rend le 23 au pont du Bug, que déjà Davoust avait passé. Bien qu'ayant les forces nécessaires pour attaquer l'armée de Beningsen, il veut, pour plus de certitude, appeler Augereau et Soult à prendre part à l'action; et tel doit être le résultat de sa combinaison que l'ennemi se verra en même temps poussé de front et pris en flanc. La gauche, composée des corps de Ney, de Bernadotte et de la cavalerie de Bessières, manœuvrait dès lors par la droite, sur Soldau et Biezun, pour séparer le corps prussien de l'armée russe, et ouvrir, de proche en proche, sa communication avec Soult et avec l'empereur.

Davoust, à peine établi au-delà du Bug, avait marché par sa gauche et jeté un pont sur l'Ukra, pour faciliter la jonction d'Augereau qui, de Zakroczin, se portait sur Novemiasto. Soult, par sa direction sur Plonsk, menaçait les derrières de l'ennemi.

L'empereur, en voyant ce mouvement concentrique prononcé, fait prendre à Lannes le chemin de Pultusk, et se rabat, avec Davoust et Murat, sur Nasielk d'où il chasse l'arrière-garde de Benigsen; Augereau, sur l'entrefaite, avait forcé le passage de l'Ukra. L'ennemi, menacé par des forces supérieures, quitte ses positions et se concentre sur Stregoczyn.

La direction actuelle des corps français permettait à l'empereur de tourner la droite des Russes, s'ils persistaient à tenir dans leur nouveau poste, et même de les prévenir sur leur ligne de retraite à Rosan. Soult, à cet effet, s'avancera par Chicanow sur Makow; Ney, attiré de Soldau à son soutien, le suivra en seconde ligne; Augereau et le gros du corps de Davoust se porteront aussi sur Makow, en passant par Golymin. La division Gudin, partant de Nasielsk, et le corps de Lannes, remontant la Narew, convergeront sur Pultusk, où ils attaqueront de front l'armée ennemie, qui paraît devoir s'y concentrer.

Il n'était pas de projet plus judicieux; c'était encore un de ces coups de foudre qui, dès le début, terminent une campagne. Mais le maréchal Kamenski a entrevu le danger qui le menace; il a ordonné une retraite générale, et, dans la crainte de se voir devancé, il est allé jusqu'à prescrire d'abandonner l'artillerie si elle gênait la marche. Cependant ses lieutenants ne jugeant pas le péril aussi imminent, s'autorisent à ajourner l'exécution de cet ordre. Benigsen prend position à Pultusk; Buxhowden, à Makow. Le prince Gallitzin, avec un corps considérable,

formé de détachements des deux armées, est chargé d'entretenir entre elles les communications; il occupe Golymin. Les généraux russes, par cette dérogation aux ordres de leur chef, se décidaient à accepter la bataille; et, en effet, elle a lieu le 26 sur deux points à la fois.

Lannes, continuant de remonter la Narew, trouve rangée en avant de Pultusk l'armée très supérieure de Benningsen. L'action s'engage, et d'abord la division Suchet culbute les avant-gardes ennemies; mais quand elle entreprend d'aborder la position principale, le choc devient plus rude et plus meurtrier. La nombreuse artillerie russe enlève des files jusque dans la division Gazan, placée en seconde ligne. L'ennemi appuyait sa gauche à la Narew, et, dans l'impossibilité de manœuvrer contre sa droite avec des forces inférieures, on se trouvait réduit à l'aborder de front, circonstance d'autant plus fâcheuse qu'il avait pour lui l'avantage de la position. Le combat se soutenait indécis depuis trois heures, quand l'ennemi voit déboucher, par la route de Stregocsin, une forte colonne contre sa droite. C'était la division Gudin, du corps de Davoust, commandée momentanément par le général d'Aultanne. Celui-ci envoie prévenir de son arrivée le maréchal Lannes, et, déployant obliquement sur le flanc des Russes, commence son attaque à bonne portée: elle a d'abord un plein succès; mais l'ennemi, revenu de son premier étonnement, refuse sa droite, forme le crochet et fait avancer ses réserves. On combat corps à corps. La nuit survient; au milieu de l'obscurité, d'Aultanne juge mal de la position de l'extrême gauche de Suchet, et manque à se lier avec lui. Les Russes profitent de cette circonstance, et, se jetant dans l'intervalle, culbutent, à droite et à gauche, plusieurs bataillons. Toutefois, Suchet accourt, et, secondé des généraux Gauthier et Petit,

rétablit l'ordre et le combat. Plusieurs charges se succèdent : la plus terrible a lieu vers huit heures et pendant un orage affreux. Ce dernier effort des Russes est repoussé, et les deux partis, las de combattre, reprennent les positions qu'ils occupaient avant la bataille.

On retrouve ici, à côté d'un exemple saillant de l'ordre oblique, un des inconvénients ordinaires de cette disposition. En arrivant aussi à propos et sur le point le plus favorable., d'Aultanne ne produisit qu'une diversion, quand il devait porter le coup décisif, parce qu'il laissa, entre la droite et la gauche du maréchal, une lacune qui permettait à l'ennemi de faire tourner la manœuvre à son préjudice, ou, tout au moins, de paralyser son attaque. Les Russes, en profitant de cette lacune, firent preuve de coup-d'œil et de résolution, et sans doute qu'il ne fallut rien moins que le dévoûment des généraux français pour prévenir les conséquences d'un retour offensif aussi judicieux.

Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, on pouvait se promettre la victoire de l'attaque combinée de d'Aultanne et de Suchet contre l'angle saillant de la ligne des Russes ; d'autant mieux que ceux-ci, intéressés à conserver la ville et le pont de Pultusk, devaient hésiter à dégarnir leur gauche pour renforcer leur droite.

Le temps était affreux et le terrain défoncé, au point d'engloutir hommes et chevaux. Les troupes épuisées, plus encore pour avoir lutté contre les éléments, que contre l'ennemi, prennent quelques heures de repos, pour recommencer la bataille au point du jour. Benigsen ne hasarde pas de la recevoir. Vers minuit, l'armée russe, défilant par sa gauche, passe la Narew sur le pont de Pultusk, et se retire sur Ostrolenka. Elle laissait sur le champ de bataille deux mille morts, trois mille prisonniers, douze pièces

de canon et beaucoup de voitures. Les Français ne comptaient que huit cents morts et quinze cents blessés.

Le même jour, 26 décembre, les maréchaux Davoust et Augereau, soutenus par la cavalerie de Murat, atteignaient à Golymin, par des directions différentes, le corps détaché sous les ordres du prince Gallitzin, le coupaient de Pultusk et le rejetaient sur Makow. Dans cette affaire, le canon de l'ennemi lui permet de continuer la lutte jusqu'au soir, et de profiter de la nuit pour mettre ordre dans sa retraite.

Soult, dans le développement du plan arrêté par Napoléon, devait se trouver dès lors arrivé à Makow; mais il avait été retardé par d'insurmontables difficultés : le pays n'était qu'une vaste fondrière où l'on enfonçait jusqu'au col. Les routes sur Rozan restant ainsi ouvertes, Buxhowden et Gallitzin en avaient profité pour se retirer derrière l'Omulef, affluent de droite de la Narew.

Les Russes, dans ces deux occasions, avaient combattu avec courage et intelligence, mais non de manière à justifier le rapport exagéré du général Benigsen sur la bataille de Pultusk, qu'il présentait comme le plus glorieux événement qui, depuis long-temps, eût illustré les armes moscowites. Il supposait avoir eu affaire à soixante mille hommes commandés par l'empereur en personne, tandis que le corps de Lannes et la division Gudin en formaient à peine la moitié. Sur la foi de cette relation mensongère, la défaite est célébrée comme un triomphe; mais l'illusion est promptement dissipée, et à la fausse joie d'un moment succèdent, dans les rangs ennemis, la tiédeur et le découragement.

Pendant que ces événements se passaient à la droite et au centre de l'armée française, l'aile gauche, réunie sous le commandement de Bernadotte, isolait le corps de Lestocq

de l'armée russe, et le rejetait sur la Prusse orientale. Dans cette sphère d'action secondaire, mais pourtant rapprochée du théâtre principal, un premier combat à Biezun, bientôt suivi d'un second plus sérieux à Soldau, avait relevé dans l'opinion des Français la réputation des troupes prussiennes, qui, toutefois, avaient été battues, tournées et poursuivies avec perte d'un millier d'hommes. Ainsi, l'aile gauche, par son progrès au-delà de la Vistule, se trouvait en mesure de manœuvrer sur la droite et sur les derrières des Russes.

Le 28, Napoléon, ayant son quartier-général à Golymin, arrête le mouvement de ses corps d'armée, et leur assigne provisoirement des cantonnements. Il s'était proposé de se donner une large sphère d'action en avant de Thorn et de Varsovie. En six jours, il avait atteint ce but, et séparé les Prussiens des Russes. Toute l'armée française était en ligne, bordant la rive droite de l'Orzyc, et poussant des partis de troupes légères dans les directions d'Ostrolenka, de Willenberg et d'Hohenstein.

Il avait fallu la sollicitude des généraux, la constance héroïque des troupes, et la prévoyance créatrice de l'intendant général, pour que le mauvais temps et le manque de vivres ne fissent pas échouer les combinaisons de l'empereur. Quels obstacles à vaincre, quelles privations à supporter, quels maux à souffrir! Lutter jour et nuit contre les éléments déchaînés; marcher et combattre à travers des marais fangeux. Les boues de Pultusk restèrent long-temps dans le souvenir des soldats. On raconte même que plusieurs, à demi ensevelis dans ces boues, avaient, de désespoir, tourné leurs armes contre eux-mêmes.

Le vieux Kamenski, non moins rebuté par les clameurs de ses lieutenants, que par les coups imprévus et réitérés de son adversaire, avait abandonné le gouvernail au milieu

de l'orage. N'étant plus soumis à l'impulsion d'une volonté supérieure, chacun des deux généraux en chef, agit pour son propre compte, et effectue sa retraite particulière, sans accord ni but arrêté. Après avoir détruit le pont d'Ostrolenka, Benigsen, le 1er janvier, porte son quartier général à Nowogrod. Buxhowden reste sur la rive droite de la Narew, en arrière de l'Omulef. Enfin, la communication se rétablit entre eux, à l'aide d'un pont jeté par le premier sur cette rivière; et Buxhowden, en sa qualité de plus ancien, prend le commandement de l'armée. Le premier soin du nouveau généralissime est de rassembler un conseil de guerre pour aviser aux mesures à prendre. Un plan est arrêté; mais indépendamment des difficultés matérielles qui s'opposent à son exécution, il demanderait entre les deux chefs un accord qui ne pouvait être sincère. Benigsen reprochait à son collègue d'avoir, par son inaction, laissé perdre l'avantage de sa prétendue victoire de Pultusk; il sollicitait son rappel, et temporisera, comme nous le verrons, jusqu'à ce qu'il l'ait obtenu.

Napoléon, qui, dans d'autres circonstances, aurait tiré parti de cette mésintelligence, ne songe même pas à en profiter. La rigueur de la saison, le besoin de s'affermir sur la Vistule, l'inutilité de combats d'arrière-garde contre une armée aguerrie aux frimas, et protégée à chaque pas, dans sa retraite, par des forêts et des inondations, la nécessité de pousser le siége des places de la Silésie, la probabilité d'une diversion des Anglo-Suédois en Poméranie, l'attitude incertaine de l'Autriche, et tant d'autres embarras divers, politiques, militaires et administratifs, exigeaient une halte et conseillaient le repos.

Le quartier impérial et la garde rentrent à Varsovie le 3 janvier. Le premier soin de Napoléon, à son retour dans cette capitale, est de régler définitivement les quartiers d'hi-

ver. Une opération de ce genre est toujours fort délicate, et nos dernières guerres, si brusques, si rapides, si foudroyantes, en fournissent peu d'exemples. Cette seule raison, s'il n'était besoin d'ailleurs de préciser la position des divers corps d'armée pour le moment où les Russes reprendront soudainement l'offensive, nous engagerait à consigner ici, du moins en abrégé, le système général des dispositions adoptées dans cette circonstance.

En suivant sur la carte, comme nous engageons nos lecteurs à le faire, la série des cantonnements assignés à l'armée, on verra qu'ils s'étendaient sur une ligne d'environ cinquante lieues, formant, en avant de la Vistule, la corde de l'arc que décrit ce fleuve entre Varsovie et Dantzig. C'était beaucoup oser, sans doute, que de s'éparpiller sur un front aussi étendu, mais on voulait donner à chaque corps l'espace nécessaire pour subsister, s'approvisionner et réparer son matériel. L'empereur, au surplus, n'avait rien négligé pour éviter les surprises : ses plus fortes masses, comme l'observe le général Dumas, et comme il est facile de le vérifier, occupaient les points stratégiques et couvraient les principaux débouchés. Les lieux de rassemblement judicieusement choisis, étaient indiqués de la manière la plus précise. La cavalerie, d'une nature essentiellement propre à éclairer et à prévenir, formait une première ligne de cantonnements, destinée à couvrir, avec la plus grande sûreté, les quartiers nécessairement plus étendus de l'infanterie. L'empereur, dans la persuasion que les Russes ne pourraient de quelque temps se livrer à des entreprises sérieuses, recommandait à ses lieutenants *de ne point inquiéter l'ennemi par d'inutiles escarmouches, et de se borner à surveiller ses mouvements sans courir aucune chance.* »

En allant de la droite à la gauche, le corps du maréchal Lannes occupa Praga et la presqu'île entre le Bug et la

Vistule ; la cavalerie légère de ce corps s'étend le long du Bug, depuis Sierock jusqu'à Brock.

Le corps du maréchal Davoust cantonne entre la Narew et l'Ukra, aux environs de Pultusk, où est le quartier-général. La cavalerie légère, aux ordres du général Marulaz, est échelonnée sur la rive gauche de la Narew, occupant Ostrow et observant Ostrolenka, où sont demeurés les Russes.

En arrière, entre l'Ukra et la Vistule, dans l'arrondissement de Wyszogrod, le corps du maréchal Augereau sert comme de réserve aux troupes avancées.

Le corps du maréchal Soult, dont le quartier-général est à Makow, s'étend le long de l'Orzyc, ayant au-delà sa cavalerie légère.

La réserve de cavalerie, dont en l'absence du prince Murat, malade, Nansouty a pris le commandement, est cantonnée, savoir : les trois brigades de cavalerie légère, sous les ordres de Lassalle, le long des rives droites de l'Omulef et de la Narew; les divisions de dragons Klein et Milhaud aux environs de Rosan où est le quartier-général de la réserve : ces deux divisions, destinées à soutenir la cavalerie légère, sont elles-mêmes soutenues par la division de cuirassiers.

Le maréchal Soult, placé pour ainsi dire en avant-garde, réunit sous son commandement la réserve de cavalerie.

La prudence dictait de tenir ainsi resserrés les cantonnements de la droite et du centre, parce que la masse des forces ennemies se trouvait de ce côté; mais ceux de la gauche, par la nécessité de couvrir la Basse-Vistule et de former les blocus de Graudenz et de Dantzig, s'étendaient jusque vers Elbing.

Cette gauche, réunie sous le commandement de Bernadotte, et presque entièrement détachée du reste de la ligne, était formée du corps de ce maréchal, de celui de

Ney et d'un nouveau corps auxiliaire, sous les ordres du général Victor (1), composé de divers contingents allemands et des troupes polonaises récemment organisées. La réserve de cavalerie de Bessières venait d'être dissoute; les régiments dont elle se composait étaient rentrés dans leurs corps d'armée respectifs, et le maréchal avait repris, auprès de l'empereur, sa destination ordinaire de commandant de la garde. A ces renseignements, qu'il importait de donner, joignons la statistique des quartiers de l'aile gauche.

Et d'abord le maréchal Ney occupe les arrondissements de Soldau, Chorzel et Neidenburg, vers les sources de l'Orzyc; ses avant-postes, poussés jusqu'à Villenberg, sur l'Omulef, se lient, d'un côté à ceux de Bernadotte, et de l'autre à la cavalerie légère de Soult. L'empereur, dans ses instructions, recommandait au maréchal Ney de surveiller le corps prussien, retiré sur la Passarge.

Le corps du maréchal Bernadotte est placé fort au large dans les arrondissements de Saalfeld, Osterod, Marienwerder et Marienbourg.

Le corps auxiliaire est employé au blocus des places de Graudenz et de Dantzig. L'empereur, en assignant à ses alliés les siéges ou blocus des villes fortes, donnait du repos aux troupes nationales et les tenait libres et disponibles pour les grandes occasions.

Ici se termine le premier acte d'une guerre que le mauvais temps n'aura suspendue quelques jours que pour recommencer avec une nouvelle opiniâtreté.

§ II.

Pendant que l'armée goûtera quelque repos dans ses cantonnements, le génie qui préside à ses destinées veil-

(1) Il fut donné plus tard au maréchal Lefebvre.

lera sur elle avec une nouvelle et plus grande sollicitude. Il ne sagit pas, pour le moment du moins, de chercher dans les profondeurs de la stratégie le secret de quelque victoire; il s'agit de pourvoir aux besoins actuels de l'armée, sans pourtant épuiser les ressources locales, si précieuses pour faciliter les opérations ultérieures. Que d'objets à embrasser, que de choses à réunir, que de soins, que de précautions à prendre pour nourrir et entretenir, sur un sol ingrat et glacé, une armée de cent soixante mille hommes et de quarante mille chevaux! Ce sont, d'une part, des magasins à former, des hôpitaux à établir, des arsenaux à mettre en activité; de l'autre, des convois à mobiliser, des levées à effectuer et à faire partir, des renseignements à recueillir, des ordres à expédier, et tant d'autres détails qu'il n'est pas besoin d'énumérer. Mais Napoléon n'est pas moins habile administrateur que grand capitaine, et il a, pour le seconder, deux hommes aussi actifs qu'intelligents, le major-général Berthier et l'intendant Darū.

Ne voulant négliger aucune des mesures qui peuvent assurer l'heureuse issue de la guerre, il mande près de lui le maréchal Masséna, dont la présence à Naples n'est plus nécessaire depuis la reddition de Gaëte et l'entière soumission du pays : il juge qu'il est utile d'opposer aux Russes le redoutable héros de Zurich. Il appelle aussi au gouvernement des villes anséatiques et au commandement du corps d'armée qui s'y forme, un autre vainqueur de ses ennemis actuels, le maréchal Brune. Mortier, de cette manière, se trouvera disponible et pourra rejoindre l'armée.

Ce dernier, nos lecteurs ne l'ont pas oublié, avait été chargé de surveiller le littoral de la Baltique, entre Lubeck et l'Oder, et de couvrir, en-deçà et au-delà de ce fleuve, la gauche de la ligne d'opération de la grande armée. La

place de Colberg, qui n'avait pu être bloquée, et dont la garnison poussait des partis jusque vers Stettin, avait été signalée à son attention; mais il devait, avant tout, surveiller la Poméranie suédoise, resserrer et menacer Stralsund et l'île de Rugen, d'où pouvait sortir une expédition combinée des Anglais et des Suédois.

Le maréchal, pour satisfaire aux exigences de sa délicate mission, établit, le 12 décembre, son quartier-général à Anklam, point central de son échiquier. Son corps, le 8me, formé des divisions Granjan et Dupas, et de trois régiments de cavalerie, prend position sur la rive droite de la Peene, entre Ukermunde et Demmin. A son approche, les postes suédois qui bordaient la rive opposée s'étaient repliés sur Stralsund.

Jusqu'à la fin de janvier, le maréchal se tient en observation, mais encore a-t-il soin de faire occuper les embouchures de la Peene et de l'Oder pour arrêter les courses, devenues chaque jour plus fréquentes, de la garnison prussienne de Colberg. Le détachement envoyé dans ce but à Wollin, soutient, le 6 janvier, un combat glorieux où les soldats français, surpris, donnent une preuve nouvelle de leur intelligence et de leur fermeté. Une poignée d'entre eux, dirigée par un jeune officier sortant de l'école militaire, fait tête à un bataillon entier, soutenu par deux cents cuirassiers et quatre bouches à feu; attaqué de front par l'infanterie, tourné par la cavalerie, il attend, entouré, que du secours lui arrive. Les cuirassiers prussiens somment en vain l'intrépide sous-lieutenant de se rendre; il en tue trois de sa main, tombe haché de coups de sabre, et survit toutefois à son triomphe.

L'échec éprouvé dans cette occasion par le gouverneur de Colberg ne l'empêche pas de continuer à faire sortir des partis. L'un d'eux enlève le général Victor, qui, chargé

de former le blocus de cette place et de faire le siége de Dantzig, se rendait à Stettin pour y rassembler son corps d'armée. L'empereur, redoublant de vigilance de ce côté, fait resserrer Colberg, et donne au maréchal Lefebvre le commandement destiné à Victor, qui, plus tard, est échangé contre le général Blücher.

Enfin le maréchal Mortier ne recevant aucun avis de débarquement, et les Suédois paraissant inactifs, se décide à passer la Peene et à marcher sur Stralsund. Cette place, nonobstant une grande sortie de la garnison, est étroitement resserrée le 1er février. Des travaux de contre-vallation poussés avec activité, assurent la position des Français; mais le siége ne devant s'ouvrir que plus tard, le maréchal, après avoir confié le blocus au général Granjan, se rend, le 1er avril, sous Colberg avec son état-major et le reste de ses troupes.

Des événements non moins importants se passaient à la même époque sur le Haut-Oder. Breslau, assiégé par le prince Jérôme, et, sous lui, par le général Vandamme, avait capitulé le 7 janvier. Cette riche et forte capitale de la Silésie avait été honorablement défendue par le lieutenant-général Thiel. Le prince d'Anhalt, dans l'espoir d'en faire lever le siége, avait rassemblé et armé plusieurs milliers de paysans; mais cette entreprise, conduite avec plus d'audace que de talent, avait complètement échoué; et le prince, après avoir vu disperser sa colonne, était rentré dans Schweidnitz.

La possession de Breslau, par les ressources qu'elle procurait, allait hâter la chute des autres forteresses (1), et la conquête entière de la Silésie. Le prince Jérôme, pour le dire en passant, sera nommé gouverneur de cette pro-

(1) Ces forteresses étaient : Brieg, Schweidnitz, Neiss, Kosel et Glatz.

vince, et Vandamme continuera de diriger les siéges qui, cette fois, ne seront pas sans gloire pour le parti vaincu.

Puisque déjà nous nous trouvons éloignés du théâtre principal des opérations, portons nos regards encore plus loin : en les dirigeant vers le midi, nous verrons Marmont occupé à s'affermir en Dalmatie malgré les efforts des Russes et des féroces Monténegrins leurs alliés. La cour de Vienne, par le traité de Presbourg, s'était chargée de retirer des mains des Russes les bouches du Cattaro pour les remettre aux Français; mais elle n'avait eu ni la volonté ni les moyens de remplir cette clause. C'était pour en prendre possession qu'un corps, composé des divisions Molitor et Lauriston, et pourvu des accessoires nécessaires en artillerie, génie et cavalerie, avait été dirigé vers cette contrée, sous le commandement du général Marmont. En septembre 1806, les Russes, sortis des îles Ioniennes, où ils s'étaient implantés, avaient entrepris de déboucher sur Raguse : les Français étaient allés à leur rencontre, et les avaient rejetés avec perte dans l'enceinte fortifiée de Castel-Nuovo. Cette affaire, en ôtant aux Russes l'ascendant qu'ils avaient sur les populations environnantes, avait mis l'amiral Sinawin, leur chef, hors d'état de rien entreprendre.

Ces événements n'avaient point, sans doute, avec la guerre de Pologne, une connexité qui dût en changer le cours; mais ils retenaient l'Autriche et affermissaient dans l'alliance de la France le divan de Constantinople. Deux circonstances avaient décidé les ministres de Sélim à déclarer la guerre à la Russie : l'invasion de la Moldavie et la nouvelle des victoires de Napoléon en Prusse. L'armée turque, bien que déchue de la réputation dont elle avait joui, pouvait, en se portant sur le Danube, donner de l'occupation aux Russes, et paralyser, de cette manière,

une partie de leurs forces. Aussi Napoléon, pour rendre cette diversion plus efficace, avait-il prescrit à Marmont de faire passer à Constantinople un certain nombre d'officiers d'artillerie et du génie. Ce général lui-même, comme l'empereur le lui laissait entrevoir dans une autre partie de ses instructions, pouvait être appelé à marcher sur Widdin pour encourager et seconder le grand-visir.

« *Dans ce cas*, disait Napoléon à son lieutenant, *vous* « *entreriez dans le système de la Grande-Armée*; vous « en formeriez *l'extrême droite* : vingt-cinq mille Fran- « çais qui soutiendraient soixante mille Turcs, obligeraient « les Russes; non pas à laisser trente mille hommes sur le « Danube, comme ils l'ont fait, mais à y envoyer encore « une armée du double, ce qui ferait une diversion bien « favorable à mes opérations; mais tout cela n'est encore « qu'hypothétique. » Cette diversion, comme l'empereur l'observait encore, aurait aussi pour effet d'augmenter l'irrésolution du cabinet de Vienne, et de l'empêcher de prendre le parti de la Russie.

Dans le même temps, la fermeté de l'ambassadeur Sébastiani, préparait, à Constantinople, un succès d'un autre genre. La flotte anglaise de l'amiral Duckworth, qui avait bloqué le Ferrol, s'était rendue dans l'Archipel, après avoir pris à Gibraltar des troupes de débarquement. Le cabinet de Londres comptait sur l'approche de cette flotte pour obtenir le renvoi de l'ambassadeur de France, et faire entrer la Porte dans les intérêts de la coalition. Le Divan ne se pressant pas d'adhérer aux conditions qu'on lui imposait, Duckworth, le 19 février, franchit les Dardanelles sans accident notable, et, se présentant à la pointe du sérail, menace de foudroyer Constantinople. Les Turcs dans leur présomption ordinaire, avaient négligé les avis des officiers français, comptant que les

fameux pierriers, placés de droite et de gauche du détroit, arrêteraient la flotte anglaise. Au milieu de l'épouvante générale, il dépendait de l'amiral anglais d'obtenir ce qu'il demandait, d'autant plus qu'aucune mesure n'avait été prise : il ne se trouvait pas dix pièces en batterie en état de servir. Mais au lieu de commencer le bombardement, il reproduit ses demandes, se borne à des menaces et perd un temps que les Turcs emploient à se raviser. Le Divan consterné a tout d'abord décidé d'une voix unanime le renvoi de l'ambassadeur français; et Sélim, sans plus attendre, a envoyé un des grands dignitaires de l'empire lui porter cette résolution : il lui témoignait les regrets qu'il en éprouvait, et l'engageait à ne pas perdre un instant pour se soustraire à la fureur du peuple. La réponse de Sébastiani est noble et courageuse. Repoussant les soins qu'on veut prendre de sa vie, il déclare qu'il ne partira point s'il n'y est contraint par la force, et qu'il attend de Sélim une résolution plus digne d'un grand prince : « Dites à votre puissant monarque, ajoute-t-il, qu'il ne voudra pas descendre du rang élevé où l'ont placé ses ancêtres, en livrant lâchement à quelques vaisseaux une ville de huit cents mille âmes, qui a des munitions, des armes, des vivres, et tous les moyens de les foudroyer. » Electrisé par cette réponse, Sélim prend la résolution de se défendre, et fait appeler Sébastiani au Divan. En un instant tout est changé, et ce n'est plus contre l'ambassadeur français qu'est dirigée l'effervescence populaire, mais bien contre les Anglais.

Les ressources étaient grandes, surtout dans le superbe arsenal de la marine ; il ne faut que pouvoir gagner du temps : on y parvient en continuant de négocier. Tout est mis à la disposition de Sébastiani qui, d'ambassadeur, redevient général; il est secondé par les officiers envoyés de Dalmatie; on lui dresse, dans le jardin du sérail, une

magnifique tente : de là il dirige à la fois, et l'armement des remparts et les négociations pour donner le change à l'amiral anglais. A la froide apathie musulmane a succédé un enthousiasme qui se communique jusqu'aux vieillards et aux enfants : tous veulent concourir au salut de la capitale, et tous travaillent dans ce but. En quatre jours, trois cents pièces sont établies au point du plus pressant danger ; le chenâl, entre Péra et le sérail, est fermé par une flottille de cent chaloupes canonnières. Le sultan, lui-même, assiste aux travaux. En même temps Ismaël-pacha, ancien visir, est envoyé aux Dardanelles où il imprime la même activité pour armer et fortifier les châteaux.

Duckwort reconnaît, mais trop tard, qu'il a manqué son coup. Craignant d'être investi dans la mer de Marmara, il profite d'un vent d'est et repasse le détroit, salué par l'artillerie des forts, qui, mieux servie que la première fois, endommage plusieurs vaisseaux et coule deux corvettes. La conduite de Sébastiani sera citée ; jamais ambassadeur ne servit mieux ni plus à propos son pays. Sans cette victoire, car c'en était une, la guerre était finie entre la Porte et la Russie, avant d'avoir été commencée ; les Russes et les Anglais envoyaient une nouvelle expédition contre Raguse, et enfin l'armée entière de Michelson refluait en Pologne.

L'empereur, à la nouvelle de ces événements, expédie l'ordre au général Marmont de faire partir pour Constantinople un corps de six cents sapeurs, artilleurs et ouvriers, avec tous les officiers d'artillerie et du génie dont il pourra disposer ; le vice-roi d'Italie, de son côté, envoie aux Dardanelles les colonels Haxo, du génie, et Foy, de l'artillerie, officiers d'une rare distinction, et capables de mettre les forts dans l'état le plus formidable.

Si nous avons anticipé pour raconter ces épisodes, c'est que nous voulions ne reprendre le fil de l'action principale que pour ne plus le quitter.

§ III.

Les Russes s'étaient retirés vers la Haute-Narew, les Prussiens sur la Passarge; en les voyant ainsi s'éloigner à plus de deux marches de leurs adversaires, on pouvait croire qu'ils éprouvaient, non moins que ces derniers, le besoin de prendre des cantonnements; mais la cessation momentanée d'hostilités qui de fait résultait de cette circonstance, était par trop à l'avantage des Français pour qu'ils pussent espérer d'en jouir paisiblement; aussi, les généraux russes, dans un conseil tenu à Nowogrod, au commencement de janvier se décident-ils à reprendre l'offensive.

Le plan arrêté dans ce but, tend à couper, du centre de la grande-armée française, les corps de Ney et de Bernadotte, qui en forment la gauche. En dérobant à Napoléon les marches de flanc réclamées par un projet qui nécessite de porter le gros de leurs forces au milieu de la Prusse orientale, ils espèrent surprendre les deux corps français, et, après les avoir détruits, opérer sur la Basse-Vistule. Là, s'appuyant sur les places de Dantzig, de Graudenz et de Colberg, qu'ils auront débloquées, ils attaqueront à revers l'armée française, et sans doute qu'ils la forceront à repasser le fleuve.

L'entreprise, bien que hardie, n'était pas contraire aux principes, autant du moins que l'ont avancé certains critiques, et, quant à l'exécution, on pouvait se promettre, à la faveur des lacs et des forêts, entre les eaux de la Narew et de l'Alle, de dérober les mouve-

ments préparatoires aux avant-gardes françaises, trop éloignées pour en avoir connaissance; mais était-il des conceptions, si judicieuses, si secrètes qu'elles fussent, que l'on pût se flatter de réaliser en présence de l'empereur Napoléon ? La probabilité d'un plein succès reposait sur la supposition de l'imprévoyance du plus prévoyant des capitaines. Mais ce plan d'attaque n'a point échappé à la sagacité de l'empereur; et si, pour mettre ses troupes plus au large dans leurs cantonnements, il a négligé quelques précautions accessoires, il ne peut du moins en résulter aucune faute qu'il ne soit en mesure de réparer. Il y a plus, et l'on en acquerra la conviction dans un instant, c'est que dans le cas d'un mouvement de retraite de la gauche, il n'aura ni marches forcées à opérer, ni dispositions nouvelles à prendre, pour faire repentir l'ennemi d'un premier avantage qu'il aurait obtenu.

Benigsen, dans cet intervalle, avait été promu au commandement en chef. Pressé de justifier la préférence qu'on lui avait accordée sur son collègue, et certain d'ailleurs d'être renforcé par deux divisions arrivant du corps de réserve, il commence son mouvement au milieu de janvier; une seule division est laissée sur la Narew, où bientôt deux autres arriveront de la Moldavie, pour former un corps particulier sous le commandement du général Essen. Les forces mobilisées sous la direction immédiate de Benningsen, se composent de sept divisions, indépendamment de trois brigades légères formant l'avant-garde. Ces forces, après la jonction du corps prussien de Lestocq, qui est attiré à leur rencontre, s'élèveront au-delà de quatre-vingt-dix mille combattants; d'après le plan arrêté, ce sera contre le seul corps de Ney que se dirigera d'abord cette masse formidable; et ajoutez que le maréchal, dans son audace accoutumée, sera venu se présenter de lui-

même, sans le savoir il est vrai, aux coups qui le menacent. En effet, dépassant les limites assignées à ses cantonnements, il avait pris sur lui de porter son quartier-général jusqu'à Allenstein, sur la route de Kœnigsberg, et de pousser sa cavalerie plus en avant encore sur la droite. Ses motifs, qu'il ne doutait point que l'empereur n'approuvât, étaient, d'une part, de serrer et d'observer l'ennemi de plus près; de l'autre, de couvrir le mouvement de flanc de Bernadotte sur Elbing.

L'empereur n'avait encore reçu, sur les mouvements des Russes, que des rapports vagues, qu'ils se trouvaient déjà presque accomplis. Dans son hésitation à croire à une seconde campagne d'hiver, il n'attribue d'abord ces mouvements qu'à l'intention de couvrir Kœnigsberg, menacée de trop près par le maréchal Ney. Il se borne donc, pour le moment, à blâmer son lieutenant d'avoir, par une pointe inconsidérée, attiré l'ennemi de son côté, et à lui prescrire le 20 janvier, de rentrer dans les cantonnements qui lui ont été assignés. Cependant Benigsen, le même jour, établissait son quartier-général à Rhein, sur le flanc droit et à une journée de marche du maréchal, qui n'en avait pas le moindre soupçon. C'en était fait du corps français, dispersé sur un espace de vingt-cinq lieues, si les Russes, au lieu de marcher sur Bischoffstein pour s'y réunir aux Prussiens, avaient débouché sur Neidembourg. Cette faute, qui fera tourner au préjudice des alliés le plan qu'ils ont conçu, est saisie par le maréchal : couvert par la cavalerie légère, qui contient et arrête des flots de cosaques, il se replie en bon ordre dans l'excellente position de Gilgenbourg.

Bernadotte, averti à temps, concentre ses forces à Mohrungen, d'où, le 25, il repousse l'avant-garde russe. L'arrivée de nouveaux ennemis le décide toutefois à la retraite;

pour ne pas se séparer de Ney, il prend par Osterode la route de Strasburg, et se retire avec non moins de bonheur que son collégue : Benigsen le suit dans cette direction. Le mouvement de l'ennemi est prononcé ; plus de doute sur ses desseins.

Napoléon en est à peine informé, qu'il donne l'ordre de lever les cantonnements et de se tenir prêt à marcher. Quelques instants lui ont suffi pour arrêter un plan où se manifestent dans tout leur éclat la force de sa pénétration et la puissance de son génie. « Est-il vrai, écrit-il à Ber-« nadotte le 26, que l'ennemi nous oblige à nous lever ? « Il ne tardera pas à s'en repentir : s'il a pris l'offensive « d'une manière décidée (l'empereur devinait plutôt ce « qui se passait qu'il ne le savait par les rapports), con-« centrez-vous à Osterode, et dans le cas où des forces « supérieures vous auraient débordé par votre gauche, « manœuvrez de manière à couvrir Thorn et le flanc du « maréchal Ney. » Mais à cet égard, les intentions de l'empereur se trouvaient déjà remplies.

S'il attache une grande importance à la place de Thorn, c'est que, dans le plan qu'il a conçu d'acculer l'ennemi à la Baltique, en manœuvrant contre sa gauche, cette place deviendra le pivot d'une grande conversion de l'armée entière. A ce pivot se trouveront, pour former la gauche et couvrir la Basse-Vistule, le corps auxiliaire du maréchal Lefebvre, et, comme on peut le prévoir, celui du maréchal Bernadotte. L'empereur ne craint pas que celui-ci soit repoussé jusqu'à la Vistule ; il le désire au contraire : *Plus l'ennemi se sera enfourné*, disait-il, *plus il nous aura fourni de chances pour le battre.*

Du 28 au 31 janvier, toute l'armée française est en mouvement. Le corps de Lannes, destiné à couvrir les derrières, et à faire face à Essen, sur la Narew, est réuni à

Broch. Ce même jour, 31, Davoust arrive à Missiniec; Soult, la réserve de cavalerie, la garde et le quartier impérial, sont à Villenberg; Augereau est à Neidenburg, et Ney, à la gauche, vers Hohenstein.

Ainsi, trois jours après la levée des quartiers d'hiver, Napoléon a concentré ses forces sur un espace de dix à douze lieues; et telle est la direction de la ligne de bataille, qu'il menace déjà la gauche et les communications de ses adversaires. C'est ce dont on restera convaincu en suivant sur la carte les positions occupées par l'armée ennemie.

Benigsen, encore attaché à la poursuite de Bernadotte, a son quartier général à Mohrungen. Le gros de son armée, composé des trois corps de Titschacow, de Sacken et de Somow, bivouaque en avant et sur sa gauche, entre Saalfeld et Guttstadt. L'avant-garde de l'aile gauche, sous le prince Gallitzin, occupe Allenstein et Osterode; celle de l'aile droite, sous le prince Bagration, est avancée entre Lobau et Deutsch-Eylau, se liant avec le corps de Lestocq, établi à Freistadt, non loin de Marienwerder.

Dans les positions respectives où se trouvent les deux partis, il est évident qu'une seule marche peut décider du sort de l'armée alliée : qu'elle laisse l'empereur s'avancer en gardant ses positions actuelles, elle est immédiatement tournée; qu'elle continue de poursuivre Bernadotte, le même malheur l'attend plus sûrement encore : pour elle tout dépend d'un pas; mais ce pas, un heureux incident l'empêchera de le faire, ou, si l'on veut, de le laisser faire.

L'empereur, dans sa coutume de disposer du plus de forces possible au moment décisif, fait écrire par le major général à Bernadotte de venir de nuit, par une marche de flanc, former la gauche de l'armée. Dans cette lettre est exposé le dessein de déborder l'aile gauche de l'armée russe, et de couper sa ligne de retraite. L'aide-de-camp,

porteur de la dépêche, tombe au milieu des Cosaques, et se laisse prendre. Ses papiers, qu'il n'a pas l'attention de détruire, révèlent aux Russes les dangers dont ils sont menacés, et ils se hâtent de regagner leurs communications. Ajoutez que Bernadotte, n'étant point prévenu, ne fera rien de ce qui lui était prescrit.

Cependant l'armée s'était mise en marche sur Allenstein, espérant prévenir l'ennemi entre la Passarge et l'Alle. Davoust, à la droite, couvrait le mouvement en longeant, dans la direction d'Ortelsburg à Wartenburg, la grande forêt de Johansburg. Le 3 février, les Russes, déjà informés, sont rencontrés en bataille sur les hauteurs de Jankowo, la gauche à l'Alle. L'avant-garde de Bagration et le corps prussien de Lestocq étaient encore vers Osterode.

En les voyant ainsi tenir devant le gros de ses forces, l'empereur conserve quelque espoir de tourner leur gauche. A cet effet, Soult est dirigé, par la droite de l'Alle, sur le pont de Bergfried, situé au-delà de leur flanc; Davoust, pour les tourner de plus loin, reçoit l'ordre de marcher de Wartenburg sur Spiegelberg, et de là vers Guttstadt, sans pourtant se séparer de Soult. A la rive gauche, Augereau et Ney attaqueront l'ennemi de front, soutenus en seconde et en troisième ligne par la réserve de cavalerie et par la garde impériale.

La journée serait décisive si Soult parvenait à déboucher sur les derrières de l'ennemi; mais celui-ci défend le pont de Berfried avec tant d'opiniâtreté qu'il est impossible de s'en emparer avant la nuit. C'était trop tard. Benigsen, échappé au danger, profite de l'obscurité pour gagner une marche. Il se retire à Wolfersdorff, village situé à égale distance des eaux de l'Alle et de la Passarge, sur la route de Guttstadt à Liebstadt. Il se flattait de pouvoir y attendre ses arrière-gardes et le corps prussien. Mais,

dès le 4, ses reconnaissances lui annoncent l'arrivée des Français à Guttstadt. Les manœuvres réitérées contre sa gauche, le décident à continuer sa retraite par Frauendorf et Landsberg sur Preuss-Eylau.

L'empereur, contrarié de voir que l'ennemi lui échappe, le poursuit avec un redoublement de vigueur. Davoust suit le cours de l'Alle ; Soult prend, entre cette rivière et la Passarge, la direction d'Arensdorff, toujours de manière à appuyer la manœuvre tournante de Davoust. Murat presse en queue, l'ennemi le provoquant au combat pour retarder sa marche. Ney, à sa gauche, manœuvre, par Wormditt, le long de la Passarge, pour rejeter sur le Frische-Haff le corps de Lestocq, séparé de l'armée russe. Napoléon tient sous sa main le corps du maréchal Augereau et la garde impériale pour en former le centre de sa ligne et raccorder les ailes, dans le cas où Benningsen accepterait la bataille.

Il ne se pouvait que l'ennemi, talonné qu'il était d'aussi près, n'éprouvât des pertes de plus d'un genre. Ses arrière-gardes, entamées en diverses occasions, le sont plus sérieusement le 6, à Hoff et à Heilsberg. Le combat sur le premier de ces points est opiniâtre et sanglant. Murat, repoussé une première fois, lance à deux différentes reprises, contre l'infanterie ennemie, la division de cuirassiers du général d'Hautpoult : près de deux mille Russes sont sabrés ou pris. Toutefois, l'ennemi établit ses bivouacs à portée de canon de l'avant-garde française. A Heilsberg, la pétulance de l'infanterie de Davoust abrége la lutte, et le général Marulaz, saisissant pour charger le moment où l'ennemi se retire, coupe une partie de sa colonne, et l'oblige à déposer les armes.

L'obstination de Benigsen à conserver la position de Hoff, donnait lieu à croire que, désormais rassuré sur ses

communications, il s'arrêterait à Landsberg pour y livrer bataille. Napoléon l'espérait : l'armée avait besoin de repos; le froid était vif, la terre couverte de neige; les magasins étaient éloignés; les transports difficiles; on avait peine à ramasser des vivres : quoique fertile et peuplée, cette partie de la Prusse avait été appauvrie par la présence des Russes. Mais cette bataille, que chacun désire, et que l'on attend d'heure en heure depuis quatre jours, est encore différée. Benigsen, dans la nuit, a levé ses bivouacs pour aller prendre en arrière la position de Preuss-Eylau.

Ney, sur ces entrefaites, avait rencontré, le 5, à Waltersdorf, l'avant-garde du corps prussien. Elle avait combattu bravement; la cavalerie surtout s'y était acquis de la gloire; elle était commandée par un émigré français, le comte de la Roche-Aymon, écrivain militaire, et officier d'une haute distinction, que sa patrie s'honore de compter aujourd'hui parmi ses défenseurs. Mais cette avant-garde, trop faible pour lutter, avait été complètement défaite, avec perte de son artillerie. Le gros du corps, que nous retrouverons à la bataille d'Eylau, n'avait échappé à la destruction qu'en forçant de marche vers le Frische-Haff, pour franchir le passage à Spandau, et de là se rabattre par un long circuit sur l'armée russe.

Le 7 au matin, la poursuite recommence; l'ordre a été expédié à tous les corps français de converger sur Eylau; mais Ney, faute de l'avoir reçu, n'arrivera, comme nous le verrons, que le soir de la bataille. Bernadotte, que l'on croyait sur les traces des Prussiens, était encore à deux marches en arrière ? Lestocq lui avait dérobé le moment de sa retraite. Savary, avec le corps de Lannes, occupait Ostrolenka, observant Essen et couvrant Varsovie.

Pour prendre l'offensive, le général russe avait eu des raisons qu'on ne saurait que trouver fondées. Son plan,

d'ailleurs, était bien conçu, et cependant il avait complètement échoué. Mais aussi pourquoi s'élever jusqu'à l'Alle? C'était perdre de vue le point objectif; c'était le dépasser. N'est-il pas certain qu'il eût mieux employé son temps, s'il se fût jeté brusquement par Villenberg, sur le flanc et les derrières de Ney, que de mettre deux jours à gagner, par Bischoffstein, la tête des quartiers du maréchal, pour n'aboutir qu'à le pousser de front. Il importait, dira-t-on, de couvrir Kœnigsberg; mais était-ce là, en effet, le projet? Puis, n'est-il d'autre moyen de défendre l'accès d'un point qu'en barrant le chemin qui y conduit? Ney, attaqué dans la direction de Villenberg, n'aurait pas long-temps persisté à menacer cette capitale; et d'ailleurs, comment croire qu'il songeait réellement à s'en emparer; cette faute dans l'exécution devint irréparable, et, sans avoir combattu, il fallut passer lestement de l'offensive à la défensive, heureux encore de sortir du mauvais pas où l'on s'était placé.

Benigsen, au lieu de dégager Dantzig et de passer triomphalement la Vistule, est surpris en flagrant délit, et, d'assaillant qu'il était, est réduit à se défendre; pour parer le coup qu'on lui porte, il n'a d'autre moyen que de concentrer ses forces, en rétrogradant sur la seule direction de Kœnigsberg, de soutenir vigoureusement ses arrière-gardes, de manœuvrer serré, et d'éviter une action générale, jusqu'à ce que ses deux ailes, rapprochées du centre, puissent y prendre part. C'est ce qu'il fait très sagement et en fort bon ordre, avec habileté et fermeté; et quoique, chaque jour, il semble prendre des positions de bataille, il n'a garde de s'engager sérieusement. Il sait, que plus le point de convergence sera éloigné, plus il aura de chances pour la concentration de toutes ses forces. Toutefois, ce point ne saurait-il être plus rapproché de Kœnigsberg que Preuss-Eylau, si tant est que l'on veuille couvrir

cette capitale. Mais si c'est pour les alliés une nécessité d'accepter la bataille, pourquoi y répugneraient-ils, supérieurs qu'ils sont en forces, et surtout en artillerie ? Sans doute, il est pour eux un danger imminent, celui d'être forcés par leur gauche, et enfermés dans le cul-de-sac formé par la Prégel et le Curische-Haff; mais ce danger, ils le connaissent, et jusqu'ici rien ne s'oppose encore à ce qu'ils puissent l'éviter.

Napoléon, il est presque inutile de l'observer, avait, pour combattre, des motifs plus puissants encore. Croyant le corps prussien dispersé ou pris, croyant les Russes plus ébranlés qu'ils ne l'étaient, il voyait la victoire assurée. Et quelles en seraient les conséquences dans la position où se trouvait l'armée ennemie ! La possession immédiate de Kœnigsberg et de ses immenses magasins, la conquête de tout le territoire prussien, et comme suite probable, la fin de la campagne et de la guerre ! Passons donc à la description de cette bataille, que les deux partis, par des motifs différents, avaient intérêt à livrer; et d'abord, racontons comme quoi, voulant se donner du large et sonder les dispositions de ses adversaires, l'empereur livra un de ces combats dont furent précédées presque toutes ses batailles. Reprenons, pour cela, le fil des mouvemens à partir du 7.

En conséquence de l'ordre expédié dans la nuit à tous les corps d'armée de converger sur Eylau, l'avant-garde, sous les ordres de Murat, soutenue immédiatement par le maréchal Soult, et derrière lui par Augereau et la garde, débouche vers midi par le hameau de Grunhofchen (voyez le croquis). L'arrière-garde russe occupait, en-deçà d'Eylau, les mamelons qui dominent la route entre les bois et le lac de Tenknitten; elle couvrait l'armée, qui, ayant dépassé la ville, avait pris position entre Schloditten et Klein-Sausgarten. Dans le combat qui s'engagea, l'infanterie russe,

abordée à la baïonnette, est culbutée dès le premier choc. La cavalerie de son parti saisit le moment de la mêlée pour charger en flanc et renverser un bataillon du 18ᵉ. Le général Klein, qui suivait et soutenait l'attaque, charge à son tour cette cavalerie, et la refoule jusqu'auprès de la ville. L'ennemi oppose de nouvelles troupes, et le combat se soutient jusqu'à ce que la brigade Viviez, chargée de tourner les gardes de la position, ait achevé son mouvement. Alors les Russes, dans l'impossibilité de tenir plus long-temps, défilent à travers Eylau, talonnés par les colonnes de Soult, qui y pénètrent en même temps. Ici, le carnage recommence avec une fureur, que la nuit n'arrête pas. Les deux partis attachaient un égal prix à l'occupation de cette ville : Napoléon, pour faciliter la concentration de ses forces, appuyer sa gauche et fortifier son centre : Benningsen, pour avoir le temps de prendre ses dispositions, et de faire arriver l'artillerie, dont il a, les jours précédents, débarrassé ses colonnes. Les Russes, barricadés dans les rues ou enfermés dans les maisons, disputent le terrain avec leur opiniâtreté ordinaire. Le général Barclay de Tolly, qui s'est retranché avec quelques bataillons dans l'église et dans le cimetière situé sur un montoir, à l'orient de la ville, y soutient plusieurs assauts et reçoit une blessure grave. Ce n'est que vers dix heures, que l'ennemi se décide enfin à abandonner la ville ; elle était jonchée de morts : prélude hideux de l'horrible boucherie du lendemain.

L'empereur, pour s'assurer la conservation d'un poste si difficilement arraché à l'ennemi, établit ses bivouacs de la manière suivante :

En première ligne, à droite, vers Rothenen, la division de dragons du général Milhaud ; sur le plateau, entre sa gauche et l'église d'Eylau, la division Saint-Hilaire, ayant

derrière elle, en seconde ligne, la division Leval; au-delà de la ville, face au centre ennemi, la division Legrand. Ces trois divisions étaient du corps de Soult. En arrière, à droite de la ville, le corps d'Augereau (divisions Heudelet et Desjardins); en arrière, à gauche, la garde impériale. Ces deux masses sont raccordées par les divisions de dragons des généraux Klein et Grouchy, soutenues, en troisième ligne, par les cuirassiers du général d'Hautpoult. Le corps de Davoust (divisions Friant, Morand et Gudin) et celui de Ney (divisions Marchand et Bisson), destinés à former respectivement l'aile droite et l'aile gauche, vers Rothenen et Althof, étaient encore attendus. La totalité de ces forces, y compris tous les accessoires, a été évaluée à soixante-dix mille combattants, dont dix mille de cavalerie.

On a vu que l'armée russe s'étendait entre Schloditten et Klein-Sausgarten; sa position, sur un terrain collineux, était avantageuse. Benigsen a réuni la cavalerie attachée aux divisions, pour la porter aux ailes et en réserve. L'infanterie est rangée sur deux lignes de bataillons alternativement déployés, et en colonne double. La réserve, composée de deux fortes divisions, est formée en deux colonnes profondes derrière le centre, ayant à sa gauche vingt-huit escadrons sous le prince Galitzin. Le reste de la cavalerie et les cosaques de Schettmann-Platow, sont distribués par égale part aux deux ailes. L'artillerie, composée de plus de trois cents pièces, est répartie en trois formidables batteries sur le front des deux lignes; ce sont des pièces de douze, de six, et des obusiers. Les lieutenants-généraux Titschakow, Sacken et Tolstoy, commandent respectivement la droite, le centre et la gauche. Les lieutenants-généraux Bagration et Doctorow commandent: le premier, l'avant-garde; le second, l'infanterie de la réserve. La totalité de ces forces s'élève à soixante-dix mille

hommes, indépendamment du corps prussien, évalué à dix mille hommes, que nous verrons prendre part à l'action.

La description du champ de bataille, tout parsemé de lacs et de monticules, mais en quelque sorte nivelé par la neige et la glace (1), serait de peu d'importance. L'œil n'y apercevait d'obstacles naturels que quelques villages et les bois en arrière du centre et de la gauche des Russes.

Le 8 février avant l'aurore, Benigsen ouvre la bataille par un grand feu d'artillerie dirigé sur Eylau, qu'il paraît vouloir attaquer. Napoléon, posté au cimetière, fait répondre à ce feu par quarante pièces de sa garde et par quelques batteries divisionnaires. Pendant cette épouvantable canonnade, qu'affrontent avec une admirable constance les troupes de Soult, le corps d'Augereau débouche sur la ligne entre la gauche de la division Saint-Hilaire et le monticule de l'église, où la garde est venue se placer.

Dans le dessein qu'il a formé d'accabler la gauche ennemie, que Davoust est chargé de tourner, l'empereur, comme on le voit, a renforcé sa droite autant que le lui permettent ses moyens actuels. De son côté, Benigsen, comptant sur l'effet de sa formidable artillerie, manœuvre aussi par la droite pour emporter Eylau et assurer la jonction du corps prussien, attendu par Althof.

Cette circonstance annonçant une crise pour la division Legrand, l'empereur, pour la dégager et commencer l'exécution de son projet, prescrit un mouvement offensif de tout le corps d'Augereau et de la division Saint-Hilaire. Malheureusement le vent du Nord poussait au nez des Français une neige épaisse et fine qui les empêchait de

(1) Ces lacs étaient pris de manière à ce que toutes les armes pouvaient y manœuvrer ; et, comme ils étaient couverts de neige, on exécuta sur leur surface plusieurs charges de cavalerie sans s'en apercevoir d'abord.

voir à quatre pas : les Russes, la recevant à dos, n'en étaient point aveuglés au même point. Au milieu de cette bourrasque soudaine, la tête des colonnes d'Augereau perd son point de direction, se porte trop à gauche, et, dans son erreur, va donner contre l'infanterie et la cavalerie de la réserve russe. Cette erreur n'est reconnue que quand les escadrons ennemis se trouvent déjà pêle-mêle avec les troupes de la division Desjardins. On veut former les carrés; il n'est plus temps. Autre malheur, les fusils trempés ne partent pas. Le maréchal, grièvement blessé, est emporté du champ de bataille. Quarante pièces de position vomissent la mort dans les rangs français : la division Desjardins est écrasée, et celle d'Heudelet n'a pas un meilleur sort; de ces deux généraux, le premier est tué, le second frappé d'une balle.

L'empereur, qui n'est point ému de ce désastre, ordonne, pour y remédier, une grande charge de cavalerie. Murat, à la tête des quatre divisions de la réserve, et, derrière lui, Bessières avec les grenadiers, dragons et chasseurs à cheval de la garde, tournent la droite de Saint-Hilaire, et débouchent rapidement. La cavalerie russe, bien inférieure à cette masse de soixante-dix escadrons, est culbutée au premier choc : alors l'ouragan atteint l'infanterie, fait taire le canon et, par deux fois, traverse les deux lignes. Mais, quoique rompus et sabrés, les bataillons russes ne fuient point en désordre : acculés au bois, ils profitent de cet obstacle pour resserrer leurs rangs. La cavalerie, impropre à conserver le terrain qu'elle a conquis, éprouve de son côté des pertes sensibles. Là succombent les généraux d'Hautpoult et Corbineau, le colonel Dahlmann, des chasseurs de la garde, et plusieurs autres chefs distingués. Sans être décisive, cette charge a pourtant changé la face des affaires.

Pendant que la cavalerie se ralliait, une des colonnes russes qui avait repoussé Augereau, s'avançait à sa poursuite jusqu'au pied du cimetière où se trouvait l'empereur. Il dirige lui-même contre elle une batterie de sa garde, tandis que son escorte s'apprête à la charger. L'affaire en était aux Triaizes : un bataillon de grenadiers s'avance l'arme au bras, charge la tête de cette colonne et l'arrête tout court. Murat, qui s'est aperçu de sa fausse direction, détache contre son flanc la brigade Bruyère : en un instant elle est rompue, dispersée et presque entièrement détruite.

A la droite, Murat et la division Saint-Hilaire, à laquelle s'étaient joints les débris d'Augereau, combattaient à chances balancées contre la gauche ennemie. Benigsen avait envoyé des renforts à cette aile.

Il était midi ; les affaires menaçaient de prendre une mauvaise tournure. L'empereur attendait avec des trépignements d'impatience l'arrivée de Davoust. Enfin le maréchal se montre sur les hauteurs de Rothenen, échelonné la droite en tête, et couvert par la cavalerie du général Marulaz. La division Friant, soutenue en seconde ligne par celle du général Morand, attaque et occupe Sepallen. La manœuvre oblique étant ainsi entamée, et quoique la division Gudin soit encore en arrière, le maréchal continue son mouvement. Friant, toujours flanqué par la cavalerie du corps d'armée, s'avance dans la direction de Klein-Sausgarten. Un gros de cavalerie, qui menace son flanc droit, est d'abord repoussé, mais bientôt soutenue par une masse épaisse d'infanterie, cette cavalerie ralliée, exécute de nouvelles charges contre le flanc de la division française : ici le combat est long et meurtrier. Les Russes, contraints de céder, soutiennent leur mouvement rétrograde par leur nombreuse artillerie. Morand et Saint-Hilaire marchaient à l'appui de Friant.

Désormais rassuré pour son centre, Benigsen fait de nouveaux efforts pour dégager sa gauche. Tolstoy et Sacken tentent en vain de reprendre Serpallen. La division Gudin, par son arrivée, avait rendu disponible pour la défense de ce village toutes les troupes de Morand. Sous la protection de ses formidables batteries, l'ennemi ne cédait le terrain que pied à pied, et en reprenant à tout moment l'offensive. C'est avec raison qu'il choisissait Serpallen pour but de ses efforts : en perçant sur ce point, il coupait la division Friant et débordait à son tour la ligne française.

Mais Friant, sans se laisser imposer par ce qui se passe à sa gauche, fait attaquer Klein-Sausgarten par le général Lochet. Ce village est pris et repris. Une forte colonne russe menace de couper la brigade française ; mais Lochet, secouru à temps par Marulaz, résiste au choc et se maintient. Davoust, employant à propos son artillerie et sa réserve, force une seconde fois les Russes à se retirer, et réoccupe le village. Dès ce moment l'ennemi, resserré dans ses positions et obligé de soutenir son extrême gauche, ne tente plus d'attaque sérieuse contre Serpallen.

Le maréchal, poursuivant, conformément aux ordres de l'empereur, son dessein de tourner les Russes, porte un renfort à Klein-Sausgarten, le général Petit avec un régiment et la batterie de la division Gudin. Friant, ainsi soutenu, se rabat sur Anklappen, poussant devant lui le général Tolstoy. Toute la ligne depuis Eylau, prend part à ce mouvement de conversion à gauche. Le hameau d'Anklappen, que se disputent avec acharnement les combattants, est définitivement occupé par la brigade Gauthier. Cette conquête, bientôt suivie de celle de Kutschitten, achevait la manœuvre projetée, et mettait le comble à la gloire de Davoust et de ses braves. Benigsen, quoi-

que tenant encore sa position devant Eylau, se trouvait tourné : toutes ses réserves avaient été engagées. Napoléon, fidèle à la règle dont il ne dévia presque jamais dans les grandes occasions, avait conservé les siennes fraîches et disponibles : l'infanterie de la garde n'avait pas tiré un seul coup de fusil.

La victoire, qui en ce moment paraît décidée, ne sera pas aussi complète que semblerait l'indiquer l'état des choses. De nouveaux adversaires entraient dans l'arène : le corps prussien, après avoir échappé à Ney, débouchait par Althof. Le maréchal ne le suivait pas d'assez près pour neutraliser l'effet de sa présence. Inutile à la droite, le général prussien change de direction à gauche, file derrière les lignes russes, et vient porter à leur gauche un renfort qui rétablit un peu les affaires. Davoust, débordé à son tour, est contraint de céder le village de Kutschitten. Le régiment français qui le défendait est enveloppé et en partie détruit. Prussiens et Russes s'avancent alors sur Anklappen avec beaucoup d'ensemble et de résolution. Les troupes de Friant épuisées, ne peuvent d'abord les arrêter; elles reprennent le bois. Toutefois, Gauthier, avec un seul bataillon, se maintient dans le hameau. La nuit approchait : Davoust porte au secours de Friant ce qui lui reste de troupes de la division Gudin. L'ennemi est contenu; le combat, sur ce point, dégénère en une canonnade, qui se prolonge dans la nuit.

Tandis que ces alternatives de succès et de revers se passaient à la gauche des alliés, Ney, débouchant sur leur extrême droite, atteignait à Althof l'arrière-garde du corps prussien : le maréchal, secondé par la cavalerie légère de Soult, s'était ensuite prolongé derrière les lignes russes, auxquelles il avait successivement enlevé les villages de Schloditten et de Schmoditten. Ce succès, en appelant

l'ennemi à la défense de la droite, avait nécessité de sa part un revirement de forces, qui, dès lors, avait allégé Davoust.

Vers huit heures, le général Benigsen, déjà tourné par son nouvel adversaire, fait attaquer Schmoditten par une forte réserve de grenadiers, formée en colonne serrée. Les deux régiments préposés à la défense de ce village, la laissent approcher à bout touchant, et, après une seule décharge, fondent dessus à la baïonnette : un usage aussi judicieux du fusil ne pouvait avoir qu'un plein succès. Ce combat, aussi court que décisif, est le dernier de la journée. Benigsen, malgré l'avis de quelques-uns de ses généraux, qui voulaient que l'on profitât de l'avantage obtenu par le corps prussien, pour former une nouvelle attaque contre Davoust, fait cesser le feu à dix heures, et donne l'ordre de la retraite.

Le corps prussien marche par la gauche sur Friedland. Les Russes prennent la route de Kœnigsberg. L'armée française passe la nuit dans les positions qu'elle occupait à la fin de la journée.

Les pertes, autant qu'on peut les supputer, d'après les rapports, étaient, du côté des alliés, de cinq mille morts et de vingt mille blessés; du côté des Français, de deux mille cinq cents morts et de quinze à seize mille blessés. On avait fait ou laissé faire peu de prisonniers : les circonstances, au milieu desquelles on avait combattu, la rigueur du froid, la difficulté des mouvements réguliers, le manque de vivres et de chaussure, avaient poussé à l'excès la férocité du soldat. Dans un espace de moins d'une lieue carrée, le terrain, couvert de neige, et les lacs glacés, étaient jonchés de huit mille morts, de trois à quatre mille chevaux tués, de débris d'armes de toute espèce, de boulets et d'obus. Pour ajouter à l'horreur du spectacle, six mille

russes abandonnés à la générosité du vainqueur, expiraient de leurs blessures, de faim ou de soif.

Les Russes, non moins complètement défaits qu'à Pultusk, osèrent encore une fois s'attribuer la victoire. Mais la relation officielle du général Benigsen, confuse et vague, ne mérite de crédit que par la part d'éloges qu'il distribue aux troupes russes et prussiennes. Toutefois, bien que terminant à la gloire de l'armée française, cette courte et rude période, la bataille, quant au dénoûment de la lutte, n'était pas aussi décisive que Napoléon l'avait espéré. . . . .

Une journée aussi orageuse avait épuisé les forces et lassé la constance des plus braves. Les Russes, à demi-morts de faim, ne se rallient que le 10 sous les murs de Kœnigsberg. Les Prussiens, pour s'y rendre, décrivent, par Friedland, Wehlau et Tapiau, l'arc formé par l'Alle et la Prégel. La poursuite, dirigée à la fois sur les traces des uns et des autres, ne pouvait être fort vive. Avec des troupes moins harassées, avec les corps de Bernadotte et de Lefèbvre, qui s'avançaient sur les derrières, l'empereur, en se portant sur Tapiau, consommerait sans retour la ruine de l'armée ennemie. Mais il juge de la prudence, avant de reprendre l'offensive, de donner du repos à ses troupes, et d'attendre que Dantzig et les autres places soient tombées. . . . .

Après quelques combats de peu d'importance, livrés dans l'intervalle du 10 au 16 février, l'armée reprend des cantonnements. La gauche en est couverte par la Passarge; le centre, par l'Alle, de Guttstadt à Allenstein; la droite, par l'Omulef. Bernadotte, en suivant cet ordre, occupe Braunsberg et Holland; Soult, Wormdit, Liebstadt et Mohrungen: Ney, plus en avant, s'étend le long de l'Alle, de Guttstadt à Allenstein; Davoust, de Hohenstein à Gil-

genbourg. La cavalerie est répartie avec les corps, pour mieux couvrir les cantonnements. Lefebvre, un instant détourné de la direction de Dantzig, dont on l'avait chargé de former l'investissement, va s'établir devant cette place. Le quartier impérial, fixé un instant à Osterode, est transporté plus tard au château de Finkenstein.

Benigsen, comme on devait s'y attendre, se hâte d'occuper le pays que venait de quitter l'armée. Marchant, précédé de ses cosaques et flanqué sur les deux ailes par des colonnes prussiennes, il reporte, le 25 février, son quartier-général à Landsberg : il a revu, encore couverts de morts et de débris, les champs de bataille d'Eylau et de Hoff : devant ces tristes, mais irrécusables témoignages de sa défaite, il rêve de nouveaux projets d'offensive; il en fait part à ses soldats, dans une proclamation aussi présomptueuse que mensongère. La voici :

« Soldats,

« Comme l'ennemi s'était flatté de nous couper de nos « frontières, ce dont j'avais été informé par nos avant- « postes, je fis prendre à l'armée une position différente, « afin de déjouer ses projets. Les Français, trompés par « ce mouvement, sont tombés dans le piége que je leur « avais tendu. Les chemins, par lesquels ils nous ont suivis, « sont jonchés de leurs cadavres. Ils ont été attirés sur le « champ de bataille d'*Eylau*, où votre incomparable va- « leur a surpassé mes espérances; où vous avez montré « tout ce que peut l'héroïsme russe.

« Dans cette bataille, plus de trente mille Français ont « trouvé leur tombeau. Ils ont été forcés de se retirer sur « tous les points, et de nous abandonner leurs blessés, « leurs drapeaux et leurs bagages.

« Je me suis vainement efforcé de les attirer sous les

« murs de *Kœnigsberg*, pour y achever leur entière des-
« truction. Seulement douze régiments ont osé s'avancer,
« ils ont été anéantis ou faits prisonniers. Guerriers, vous
« vous êtes maintenant reposés de vos fatigues; allons,
« poursuivons les perturbateurs, couronnons nos hauts
« faits, et après avoir, par de nouvelles victoires, donné la
« paix au monde, nous rentrerons dans notre chère patrie.
« Notre monarque nous attend, pour récompenser votre
« incomparable valeur, et dans les bras de nos femmes et
« nos enfants, nous nous consolerons de tous les malheurs
« qui ont affligé notre chère patrie.

« Signé BENIGSEN. »

Malgré ce langage déclamatoire, l'offensive du général ennemi s'arrêtera là où Napoléon aura placé ses avant-gardes.

Au moment même où l'armée rétrogradait dans les cantonnements que nous venons d'indiquer, le corps russe laissé sur la Narew attaquait Savary à Ostrolenka. Le but de cette attaque était de menacer Varsovie, et d'arrêter dans leur marche les troupes qui, de cette capitale, allaient rejoindre l'empereur. Mais l'ennemi choisit mal son temps: Oudinot, avec sa division de grenadiers, se trouvait dans les environs; il lui était prescrit de soutenir au besoin le corps d'observation. Le général des grenadiers arrive à point nommé. On était au 16 février : une colonne russe longeait la rive droite de la Narew; une autre, plus forte, s'avançait par la rive opposée sur la ville même : elle y pénétra sans beaucoup d'efforts; mais s'y maintenir était chose plus difficile : les généraux Campana et Ruffin, avec leurs brigades, défendent les rues pied à pied, chargent par trois fois les Russes à la baïonnette et les obligent à rétrograder à plus d'une lieue sur la route de Nowogrode, où ils prennent position.

Ce combat de plusieurs heures avait donné à Suchet et à Oudinot, le temps de rassembler leurs divisions. Dans l'attaque, qui bientôt est préparée, la division de grenadiers et la cavalerie forment l'aile gauche; la division Suchet, le centre; la brigade Campana, la droite; l'artillerie est répandue sur le front, et la brigade Ruffin est en réserve. On s'avance dans cet ordre. Oudinot, à la tête de la cavalerie, met en fuite les cosaques; puis, avec ses grenadiers, renverse du premier choc la droite de l'ennemi. L'action devient générale: les Français gravissent les monticules de sable où sont postés les Russes, les chargent et les enfoncent. Ceux-ci ne peuvent rétablir le combat, et se retirent en désordre, vivement poursuivis par leurs adversaires. L'ennemi laissait sur le champ de bataille mille à douze cents morts, parmi lesquels le jeune Suwarow, fils du vainqueur de Novi, plusieurs centaines de blessés, deux drapeaux et sept pièces de canon. Les Français n'avaient à regretter que la perte de cent hommes tués; mais de ce nombre était le général de brigade Campana, l'un des officiers de ce grade les plus distingués.

Le corps d'observation rentra dans ses quartiers, et la division Oudinot, forte de neuf mille grenadiers, alla flanquer, dans les environs de Villenberg, la droite des cantonnements de l'armée.

§ IV.

Le combat de Braunsberg, livré par Dupont au général Lestocq, et celui de Guttstadt, livré par Ney aux avant-gardes russes, terminent, à la gloire des armes françaises, cette courte mais laborieuse campagne d'hiver.

L'ennemi châtié se montrera désormais plus réservé dans ses projets d'offensive. Avec un égal besoin d'appeler

des renforts et de refaire leurs troupes, les deux partis, comme d'un accord tacite, se tiendront dans leurs cantonnements respectifs jusqu'au mois de juin.

Cet intervalle est rempli, d'une part, par des négociations aussi actives qu'infructueuses entre Napoléon et ses ennemis, et des traités conclus entre ces derniers pour resserrer les liens de leur alliance; de l'autre, par des événements militaires hors ligne, qui, bien que d'un haut intérêt, ne sauraient avoir place dans notre résumé : ce sont, en avant de la ligne des cantonnements, quelques affaires entre les postes avancés, et en arrière, les siéges des places de l'Oder et de la Vistule. De ces siéges, il en est un cependant, celui de Dantzig, dont il importe que nous disions un mot.

Le maréchal Lefebvre, que nous avons vu se diriger vers cette place, avec le corps auxiliaire allemand-polonais, en forme l'investissement le 10 mars. L'ancien corps de Lannes, passé sous les ordres de Masséna, ainsi que les grenadiers et une division bavaroise, était placé en observation sur la Narew. Ce corps avait trois buts à remplir : 1° couvrir Varsovie; 2° tenir en échec le corps du général Essen; 3° protéger le pays contre les incursions des cosaques, et maintenir la communication de l'armée.

Dantzig, défendue par le maréchal Kalkreuth et par le célèbre ingénieur Bousmard, renfermait une garnison de quinze mille hommes. Rien n'y manquait de ce qui pouvait en prolonger la résistance. Le siége, ouvert le 1er avril, est poussé avec vigueur et talent par les ingénieurs français. Bientôt la place se trouve battue de si près, qu'elle demande des secours. Les Alliés se réunissent en conseil de guerre pour aviser aux moyens de la dégager. Le projet d'une attaque générale contre l'armée française est écarté comme dangereux, et l'on s'en tient à la résolution de

débarquer, sous la protection du fort de Weichselmunde, une division de neuf à dix mille Russes, sous les ordres du jeune Kamenski, et de la faire soutenir par quatre mille Prussiens, qui s'avanceront par la langue de terre de Nehrung. Cette tentative, comme tant d'autres du même genre, échoue complètement le 17 mai. Napoléon, pour prévenir tout retour offensif de la part de l'ennemi, fait avancer, au soutien des assiégeants, le corps de Mortier, formé alors des divisions Dupas et Dombrowski. Dantzig, aux abois, capitule le 24 mai, après cinquante-trois jours de tranchée ouverte. Ce siége, un des plus mémorables des temps modernes, fit honneur aux deux partis. Lefebvre et Kalkreuth y rivalisèrent de gloire; Bousmard y perdit la vie (1).

La chute de ce dernier boulevard de la Prusse orientale, arrête toutes les négociations, et suspend tous les vains projets de congrès. La question est de nouveau soumise à la décision des armes. L'activité des négociations décide l'empereur Alexandre à se rapprocher de son armée. Son quartier-général est fixé à Tilsit. La cour de Prusse s'était dès lors réfugiée à Memel.

L'armée russe, qui a reçu des renforts, peut présenter en ligne de cent vingt à cent trente mille hommes, y compris les corps de Lestocq et d'Essen. Derrière elle, sur le Niemen, le prince Labanoff commande un corps d'observation de trente à quarante mille hommes.

L'armée française s'est accrue dans une forte proportion : outre les dépôts nécessaires pour reporter les cadres au complet, elle a reçu plusieurs divisions entières, françaises ou auxiliaires : deux d'entre elles (Oudinot et Verdier) ont formé pour Lannes un nouveau corps, destiné à

(1) Nous engageons nos lecteurs à recourir aux relations officielles de ce siége, et de préférence au journal rédigé par le général du génie Kirgener.

servir de réserve; deux autres (Dupas et Dombrowski) ont été réunies sous le commandement de Mortier, qui est stationné sur la Basse-Vistule. Le corps de Lefebvre, organisé spécialement pour le siége de Dantzig, a été dissous après la reddition de cette place. Les sept corps dont se compose l'armée, indépendamment de la garde et de la réserve de cavalerie, peuvent être estimés à cent soixante-dix mille combattants. Tous les accessoires en étaient dans le meilleur état; et c'est à peine si elle se ressentait des sanglantes journées d'Iéna, de Pultusk et d'Eylau.

Napoléon se trouvait donc avoir une supériorité de forces marquée. Benigsen, pour en balancer l'effet, a construit en avant d'Heilsberg, un camp retranché très fort, composé de cinq principaux ouvrages, et de seize flèches ou batteries retranchées. Le gros des forces russes cantonne en arrière de ce camp, dans la direction de Barstenstein. La droite, sous Tolstoy, entre Launau et Siegbourg; aux deux ailes en arrière de la Passarge et de la Narew, les corps de Lestocq et d'Essen sont rattachés au centre par quelques troupes intermédiaires. Les cosaques, en plus grand nombre que dans la campagne précédente, couvrent tout le front.

Le général russe, qui n'a pas osé livrer bataille pour dégager Dantzig, change tout-à-coup de résolution, et, sans même attendre ses dernières réserves, décide l'empereur Alexandre à prendre l'offensive. La ligne des cantonnements français de Braunsberg à Guttstadt, était fort étendue. Benigsen se flatte qu'en agissant vigoureusement sur divers points de cette ligne, il coupera les communications entre les corps d'armée, déjà concentrés chacun sur leur point de rassemblement; ce premier but atteint, il espère les battre séparément et à revers, et prévenir ainsi le dessein constant de Napoléon de le rejeter au-delà de la Prégel.

Bien que formé trop tard, ce nouveau plan d'offensive n'était pas moins bien conçu que le précédent. En réussissant à forcer la ligne de la Passarge, et à nettoyer toute la rive droite de cette rivière, le corps de Ney, avancé jusqu'à Guttstadt, pouvait être coupé et détruit en grande partie. Ce premier succès obtenu, le corps du maréchal Soult, resté à découvert, se trouverait assailli par le gros de l'armée russe, avant de pouvoir être soutenu par celui de Davoust, dont il serait séparé, et par la réserve de Lannes encore fort éloignée. Mais si cette agression audacieuse allait échouer, soit par la résistance prolongée des têtes de pont qu'il fallait enlever sur la Passarge, soit par le manque d'ensemble dans les attaques, Napoléon, reprenant aussitôt l'offensive, avec la supériorité de son génie et de ses moyens matériels, l'armée alliée se trouverait immédiatement rejetée dans le camp d'Heilsberg, qui, bien que propre à protéger son centre, ne formerait aucun appui à ses ailes.

Le 4 juin, et tandis que le corps prussien dirige une attaque contre Braunsberg et Spanden, le gros de l'armée russe s'avance entre Wormditt et Launau : à sa gauche, un corps, qui en est détaché, se dirige entre Guttstadt et Allenstein, passe l'Alle à Bergfried le lendemain, et se porte contre la droite de Ney, déjà assailli de front et menacé sur sa gauche. Il dépendait de l'ennemi de se rendre maître de la route de Guttstadt à Deppen, et dès-lors la perte du corps français devenait infaillible. Heureusement les Russes manœuvrent avec tant de lenteur, et le maréchal, au contraire, déploie tant d'énergie et de sang-froid, qu'il a le temps de rétrograder de Guttstadt à Ankendorf : heureusement encore que la colonne du général Doctoroff, qui devait le prendre à revers, s'était trouvée arrêtée à Lomitten, par l'invincible résistance d'une des

divisions de Soult. Cette affaire, très importante par son résultat, avait coûté aux Russes un millier d'hommes tués, et le double environ de blessés.

Les Prussiens n'avaient pas mieux réussi au pont de Spanden. Le général prussien, après avoir canonné vivement les retranchements, en avait ordonné l'assaut. Sa colonne, accueillie à bout touchant, avait été décimée, repoussée et poursuivie par la cavalerie du général Lahoussaye, avec perte de sept à huit cents hommes. Bernadotte, qui, dès le commencement de l'attaque, s'était porté dans les ouvrages, avait été atteint d'une balle à la tête, et forcé de quitter le champ de bataille, laissant le commandement à Dupont, qui, le lendemain, l'avait remis à Victor.

Le 6, les Russes se portent en trois masses contre la position d'Ankendorf où s'est arrêté le maréchal Ney : Doctoroff, mal accueilli à Lomitten, menace sa gauche, Benigsen, son front, la colonne venue de Bergfried, sa droite et ses derrières. Au milieu d'un danger aussi imminent, l'audacieux maréchal n'est point ému ; de petits lacs qui couvrent ses flancs, obligent l'ennemi à des mouvements un peu larges : profitant habilement de cette circonstance, et manœuvrant serré, il se replie sur Deppen, presque entouré de toutes parts. Là, il repasse la Passarge, à la suite d'une lutte qui le couvre de gloire.

Le 7, et tandis que les Français se concentrent à marches forcées, les Russes demeurent stationnaires devant le maréchal; mais déjà le corps de Lannes, la garde, la réserve de cavalerie, et l'empereur lui-même sont arrivés à son secours. Mortier est aussi attendu par Mohrungen. Encore quelques heures, et tous les corps d'armée, à part celui de Masséna, stationné sur la Narew, seront en ligne et à portée de se soutenir mutuellement.

Soult, qui a rassemblé son corps à Liebstadt, reçoit l'ordre de franchir la Passarge à Wolfsdorf, afin de menacer les communications de l'ennemi avec le camp retranché d'Heilsberg, et de le forcer par là d'abandonner sans combat les rives de la Passarge. Benigsen en effet ne juge pas à propos de tenir cette rivière; il se met en retraite sur Guttstad : ayant reçu l'avis du mouvement de Soult, et ne voulant point le rencontrer, il passe l'Alle, le 9, pour regagner son camp retranché par la rive droite. Murat, toujours intrépide à poursuivre, déloge de Guttstadt l'arrière-garde russe, et le même jour le quartier-impérial s'y établit. Soult, à la gauche, arrivait à Altkirch; Davoust, qui avait fait un mouvement sur Osterode au soutien de Ney, débouchait par la route de Deppen. On n'avait point livré de bataille, et cependant les rôles se trouvaient encore une fois changés.

L'empereur, dans sa résolution de prendre l'offensive à son tour, avait à choisir entre deux combinaisons principales : l'une était indiquée par l'existence du camp retranché d'Heilsberg; l'autre, par la réunion de tous les magasins de l'ennemi à Kœnigsberg. La première, très conforme aux règles, et déjà adoptée dans la campagne d'hiver, consistait à marcher par la droite, pour établir la ligne, entre Bischoffstein et Heilsberg, dans une direction perpendiculaire à l'armée ennemie. C'était une répétition de la manœuvre d'Iéna et d'Auerstedt, avec plus de chance encore, puisque les Russes, battus sur leur gauche, se fussent trouvés ou enfermés entre le Frisch-Haff et la Passarge, ou rejetés dans le cul-de-sac de Kœnigsberg. Il n'était pour eux d'autre alternative, car l'armée française ne manquerait pas de les prévenir à Wehlau, confluent de l'Alle et de la Prégel.

La seconde combinaison était d'attaquer de front et de

tourner en même temps par la droite, la position d'Heilsberg. On avait aussi l'avantage de se porter directement sur Kœnigsberg, et d'appeler à prendre part à la manœuvre le corps de Bernadotte ou plutôt de Victor; mais cette manœuvre était contraire aux règles, qui interdisent d'engager des forces considérables entre l'ennemi et la mer: toutefois l'empereur la préférera, parce que déjà sa gauche est engagée dans cette direction; qu'il craint de découvrir les routes de Thorn et de Varsovie, et qu'en définitive il est assez fort pour s'autoriser à sortir des règles.

Le 10 juin, la réserve de cavalerie, le corps de Soult, le corps de Lannes et les fusiliers de la garde sont dirigés sur Heilsberg, par la rive gauche de l'Alle. Le soin de tourner cette position est confié aux corps de Davoust et de Mortier, auxquels il est prescrit de marcher sur Eylau. La garde et le corps de Ney forment la réserve. A l'extrême gauche, le général Victor, resté sur la Basse-Passarge, afin d'y retenir le corps de Lestocq, doit déboucher par Mohlsack, pour se réunir de bonne heure à Davoust et à Mortier, et séparer, au contraire, les Prussiens des Russes.

Dans la soirée de ce jour même, Murat atteint et culbute dans le défilé de Bewernicken l'arrière-garde ennemie. Bagration, qui marchait à sa hauteur, sur la rive droite de l'Alle, passe la rivière pour la soutenir; une colonne, sortie du camp retranché, vole aussi à son secours; la lutte se prolonge, on combat avec acharnement; les trois divisions de Soult sont successivement engagées. Enfin, l'ennemi est rejeté sur ses redoutes.

Il était déjà tard, et cependant l'empereur ordonne d'assaillir la partie de la position située sur la rive gauche. C'est en vain que les fusiliers de la garde et la division Verdier, du corps de Lannes, joignent leurs efforts à ceux de

Soult et de Murat : les Russes conservent leur terrain. Une seule redoute, dont ils ont été un instant chassés, est immédiatement reprise par leur réserve. L'obscurité sépare les combattants. En moins de trois heures qu'a duré cette lutte, Français et Russes ont eu près de six mille hommes hors de combat : perte énorme, qui n'avançait en rien la question.

Il n'y aurait eu que de l'imprudence à renouveler l'attaque le lendemain ; car, il était hors de doute qu'en manœuvrant sur Kœnigsberg, on déposterait l'ennemi sans coup férir. L'empereur, poursuivant son dessein de s'élever sur la droite des Russes, ordonne de continuer à marcher.

Le 11, à la pointe du jour, l'armée, filant sur deux colonnes, se porte sur Landsberg et Preuss-Eylau. Un seul corps était resté devant le camp d'Heilsberg, pour couvrir son mouvement.

L'empereur, dira-t-on, livrait ainsi ses communications à l'ennemi ; mais, outre que celui-ci livrait les siennes menacées, Benigsen oserait-il jouer le tout pour le tout contre un adversaire qui lui en imposait, et qui se trouvait avoir des forces supérieures? Bien loin que l'on dût s'attendre à quelque coup de vigueur de sa part, on devait croire, au contraire, que, tremblant pour ses magasins, il se hâterait de regagner la Prégel. L'empereur, au surplus, s'était promis de n'avancer qu'avec circonspection, et d'attendre, pour prononcer son mouvement sur Kœnigsberg, que le camp retranché eût été évacué. Benigsen se hasardait-il à suivre ses traces, il l'attaquait dans un ordre renversé avec l'avantage du nombre. Eût-il été défait, ce qui était peu probable, il lui restait la route de Mohlsack, pour se retirer sur la Basse-Passarge. Mais rien de tout cela ne devait arriver.

Le général russe est à peine informé du mouvement de Davoust, qu'il repasse à la droite de l'Alle, et donne l'ordre de la retraite; elle commence de grand matin le 12, et s'effectue par Barstenstein sur Friedland. Les Français entrent aussitôt dans Heilsberg, où ils trouvent de grands magasins, mais dont les ponts étaient détruits. Dès ce moment, Napoléon ne perd pas de temps pour s'avancer vers la Prégel. Ce même jour, au soir, le quartier impérial est à Eylau, ainsi que la garde et le corps de Davoust; Soult et Murat se dirigent aussi sur ce point; Ney et Mortier suivent le mouvement, à quelques heures de distance. Victor, parti le 11 de Spandau, est attendu pour le surlendemain. Le corps prussien, entièrement séparé des Russes, se retirait sur Kœnigsberg, en longeant le Frisch-Haff. La droite de Benigsen, comme on le voit, se trouva de plus en plus débordée, et quoi qu'il fasse, décrivant l'arc dont les Français suivent la corde, il ne peut plus espérer de sauver Kœnigsberg.

L'empereur, en conséquence du dessein d'occuper cette capitale, y dirige, le 13, en deux colonnes, par Krentzbourg et Villenberg, une partie de la réserve de Murat et les corps de Soult et de Davoust. En même temps, il se porte directement, par Domnau, sur Friedland, avec la garde impériale et les corps des maréchaux Ney, Mortier et Lannes; celui de Victor, qui suivait à peu de distance, avait reçu l'ordre de forcer de marche. Le but de ce mouvement est de s'interposer de plus près entre Kœnigsberg et Benigsen, de le tenir en échec, et de lui livrer bataille, s'il ose se présenter.

Le général russe, pour couvrir Kœnigsberg et rouvrir une communication avec le corps prussien, avait détaché le jeune Kamenski avec deux divisions sur cette capitale. Son projet, en abandonnant le camp d'Heilsberg, était de

réunir toutes ses forces sur la Basse-Prégel, au-dessous du confluent de l'Alle, et d'y prendre une forte position, la droite à Kœnigsberg. Informé, à la hauteur de Friedland, qu'un grand détachement de l'armée française menace cette capitale, et craignant, avec raison, pour le corps de Kamenski ; il se décide à revenir brusquement sur la rive gauche de l'Alle, dans l'espoir de battre en détail les différents corps français. Cette décision, bien que conforme aux règles qui prescrivent d'opérer, autant qu'on le peut, sur l'extrémité de la ligne ennemie, du côté opposé à la mer, demandait une vigueur d'exécution, que le général russe ne savait pas apporter dans ses projets : aussi verrons-nous celui-ci complètement échouer, par l'effet des circonstances qui mettront fin à la campagne et à la guerre.

Intéressé à prévenir les Français à Friedland, il fait passer, vers midi, 13 juin, sur la rive gauche, la réserve de cavalerie du prince Gallitzin, avec ordre de pousser sur les routes de Kœnigsberg et d'Eylau. Un régiment de hussards français, qui déjà occupait Friedland, en est chassé et poursuivi jusqu'au bois de Georgenau. Le soir, toute l'armée russe, marchant par sa gauche, suit le mouvement de sa cavalerie, et débouche en avant de la ville où elle prend position.

Le corps de Lannes arrivait aussi près de Friedland. Hors d'état de disputer aux ennemis la possession de la plaine, il s'attache et réussit du moins à se maintenir dans le village de Posthenen. L'empereur était à Domnau : informé de ce retour offensif des Russes, il dépêche Mortier au soutien du corps d'avant-garde, et se dispose à marcher lui-même avec tout le reste de ses forces. Le point essentiel, pour le moment, était d'empêcher l'ennemi de gagner du terrain, pour le combattre acculé à l'Alle. Les instructions adressées dans ce sens aux deux maréchaux, leur

prescrivent de pivoter sur leur gauche, pour défendre Henrichsdorf, et couper la route de Kœnigsberg. Mais ajoutons à la clarté de notre récit par une courte description du champ de bataille.

Friedland, sur la rive gauche de l'Alle, est resserrée entre cette rivière et un long étang alimenté par le Muhlenfliess, ou ruisseau du moulin. Cette ville, en quelque sorte entourée par les eaux, n'est accessible que par le chemin d'Eylau, qui traverse Posthenen. En avant est une riche plaine, d'une lieue de rayon, remplie de villages et de bouquets de bois. Au-delà de cette limite, vers le nord, le terrain devient plus couvert et plus accidenté. Des trois ponts placés derrière la ville, celui du milieu seul était permanent; les deux autres, que défendaient de fortes batteries, sur la rive droite, avaient été jetés par les Russes.

Benigsen, à mesure que ses troupes s'étaient présentées sur la rive gauche, les avait rangées en bataille en avant de la ville, à cheval sur les routes d'Eylau et de Kœnigsberg. La gauche, composée de quatre divisions sous le prince Bagration, appuie d'un côté à un coude de l'Alle, un peu au-dessus de Friedland; de l'autre, au Muhlenfliess, qui la sépare de l'aile droite. Celle-ci, forte de trois divisions, aux ordres du prince Gortschakof, et des deux tiers de la cavalerie, s'étend au nord dans la plaine, en face de Henrichsdorf. Toutes ces forces peuvent être évaluées de soixante à soixante-cinq mille combattants.

Le 14, à midi, Napoléon est sur le champ de bataille où déjà se trouvaient établis les corps de Lannes et de Mortier, et une partie de la réserve de cavalerie. Les corps de Ney et de Victor suivaient l'empereur à deux heures d'intervalle. Lannes et Mortier avaient ponctuellement exécuté ce qui leur avait été prescrit. L'ennemi, au lieu de les

aborder franchement, s'était amusé à tirailler et à déployer, sans faire un pas.

En sortant de Domnau, Napoléon avait dit aux officiers qui marchaient près de lui : « L'ennemi paraît vouloir livrer bataille aujourd'hui ; tant mieux ! c'est un jour « de bonheur ; c'est l'anniversaire de Marengo. » Cependant il ne se dissimule pas qu'il conviendrait de pouvoir y amener un des deux corps et la partie de la réserve engagés dans la direction de Kœnigsberg. Convaincu qu'on n'est jamais trop nombreux un jour de bataille, il fait écrire à Murat ce qui suit :

« L'ennemi est devant nous avec toute son armée ; il a « voulu d'abord déboucher par la route de Stocheim sur « Kœnigsberg ; maintenant il ne paraît plus songer qu'à « recevoir la bataille qui va s'engager. Sa majesté espère « que vous serez entré dans Kœnigsberg, et qu'attendu « qu'une division de dragons et le corps du maréchal Soult « suffisent pour garder cette ville, vous aurez marché sur « Friedland avec le reste de votre cavalerie et le corps du « maréchal Davoust. Cela est d'autant plus urgent, qu'il « est possible que l'affaire dure encore demain. Tâchez « donc d'arriver à une heure du matin. Si l'empereur « aperçoit au début de l'action que l'ennemi est en très « grande force, il est possible qu'il se contente aujourd'hui « de le canonner, et qu'il vous attende. Communiquez « cette lettre à messieurs les maréchaux Davoust et « Soult. »

Mais l'empereur, après avoir reconnu de plus près le coupe-gorge dans lequel l'ennemi s'est jeté, trouve la partie trop belle pour la remettre au lendemain. En un clin-d'œil son plan est arrêté. C'est contre la gauche ennemie qu'il faut porter tous les efforts, afin de s'emparer de Friedland et des ponts ; la droite, étendue jusqu'à quinze

cents toises de la ville, se trouvera de cette manière acculée à l'Alle et coupée. Les dispositions les plus précises sont dictées à cet effet. Les voici : « Le maréchal Ney « (divisions Marchand et Bisson) prendra la droite, de« puis Posthenen jusque vers Sortlack, et il appuiera à la « position actuelle du général Oudinot. Le maréchal Lan« nes (division Oudinot et Verdier) fera le centre qui « commencera à la gauche du maréchal Ney, près le vil« lage de Posthenen; les grenadiers du général Oudinot, « qui forment actuellement la droite du maréchal Lannes, « appuieront insensiblement à gauche pour attirer sur eux « l'attention et les forces de l'ennemi.

« Le maréchal Lannes reploiera ses divisions autant « qu'il le pourra, et par ce ploiement, aura la facilité de « se placer sur deux lignes.

« La gauche sera formée par le maréchal Mortier (divi« sions Dupas et Dombrowski), tenant Henrichsdorf, la « route de Kœnigsberg, et de là s'étendant en face de « l'aile droite des Russes. Le maréchal Mortier n'avancera « jamais, le mouvement devant être fait par notre droite « qui pivotera sur la gauche.

« La cavalerie du général Espagne et les dragons du « général Grouchy, réunis à la cavalerie de l'aile gauche, « manœuvreront pour faire le plus de mal possible à l'en« nemi, lorsque celui-ci, pressé par l'attaque vigoureuse « de notre droite, sentira la nécessité de battre en retraite.

« Le général Victor (divisions Dupont, Rivaud et « Drouet) et la garde impériale à pied, et à cheval forme« ront la réserve, et seront placés à Grünhof, et derrière « Posthenen. »

« La division de dragons Lahoussaye sera sous les ordres « du général Victor; celle du général Latour-Maubourg « obéira au maréchal Ney. La division de grosse cavalerie

« Nansouty sera à la disposition du maréchal Lannes, et « combattra avec la cavalerie du corps de réserve.

« L'empereur sera à la réserve.

« On doit toujours avancer par la droite, et on doit « laisser l'initiative du mouvement au maréchal Ney qui « attendra les ordres de l'empereur pour commencer. Du « moment que la droite se portera sur l'ennemi, tous les « canons de la ligne devront doubler leur feu dans la di-« rection utile pour protéger l'attaque de la droite. »

A cinq heures du soir, Napoléon fait donner le signal par trois salves d'une batterie de vingt pièces de canon. Aussitôt le corps de Ney se met en mouvement dans la direction de Friedland; la division Marchand, en tête de l'attaque, s'avance l'arme au bras; celle de Bisson la soutient : l'artillerie croise ses feux en avant. Les Russes, pour se dégager, préparent une grande charge de cavalerie contre le flanc droit du maréchal; mais celui-ci, laissant aux dragons de Latour-Maubourg le soin de la repousser, ne s'en précipite pas moins tête baissée sur Friedland. Dès le premier choc, les grenadiers de ses divisions, qu'il a réunis, renversent à la baïonnette les bataillons qui s'avancent pour gagner sa droite, et les jettent dans la rivière. Les dragons n'ont pas moins de succès. Dès ce moment, toute la gauche ennemie est refoulée dans le cul-de-sac formé en avant de la ville par la rivière et l'étang : c'est là, c'est dans ce gouffre que sont dirigés tous les coups des batteries françaises. Déjà la division Marchand a atteint la pointe de l'étang : mais tout-à-coup une partie de la garde impériale russe se précipite sur elle avec fureur, et lui fait perdre du terrain; la division Bisson est aussi ramenée. Mais Victor, qui suivait en réserve, détache au secours de Marchand la division Dupont. Elle fond sur la garde russe, la culbute malgré sa résistance, et en

fait un horrible carnage. Dans cet intervalle, les troupes de Ney qui se sont ralliées, ont repris leur mouvement de charge avec une nouvelle intrépidité : l'ennemi, pressé de toutes parts, précipite sa retraite sur Friedland. On se mêle, on se bat avec acharnement, d'abord à l'entrée de la ville, puis bientôt dans les rues et dans les maisons, qui sont jonchées de morts.

Pendant ce temps, le centre et la gauche des Français se bornaient à entretenir l'action, sans montrer cette impétuosité que déployait la droite. L'empereur, dans l'espoir de couper la partie de la ligne russe qui leur était opposée, n'avait garde de trop la presser, son tour ne devait arriver qu'après que l'on serait maître des ponts. Tous les efforts, de ce côté, se réduisaient donc pour le moment à tenir l'ennemi en échec pour l'empêcher de porter secours à sa gauche.

Cependant Bagration ne se laisse point abattre. Ne pouvant présenter de front qu'un petit nombre de bataillons, il s'en console en les relevant sans cesse par des troupes fraîches, qui, à leur tour, viennent s'offrir en sacrifice. Des deux côtés l'acharnement est le même. Les Russes voudraient se maintenir dans Friedland, du moins jusqu'à ce que leur droite se soit repliée; mais ils ne peuvent y réussir, et regagnent en confusion la rive droite.

Bientôt l'incendie de la ville et du pont avertissent Gortschakow du danger de sa position; il se hâte d'ordonner la retraite, mais il est déjà trop tard. Une de ses divisions qui se jette dans Friedland, y est arrêtée et presque entièrement détruite par les colonnes de Ney et de Victor. Toute la ligne française s'avançait d'un mouvement convergent. Gortschakow essaie vainement de tenir avec deux autres divisions : chargées à la baïonnette par les grenaniers du général Oudinot, par les fusiliers de la garde et

par les troupes de Mortier, elles sont coupées des ponts, qui d'ailleurs n'existent déjà plus. Le carnage devient affreux ; les Russes, acculés à l'Alle, refusent de capituler. Ceux que n'a point détruits le fer des vainqueurs, se précipitent dans la rivière : les uns la traversent à la nage, les autres cherchent des gués ; un grand nombre se noient : la nuit seule favorise la fuite des débris de ces divisions. La cavalerie russe de l'extrême droite, trop éloignée pour atteindre les gués, file le long de la rive gauche, et repasse la rivière à Allenbourg.

Benigsen, qui s'était retiré sur la rive droite avant l'incendie des ponts, avait inutilement tenté de rallier les troupes chassées de la ville : tout s'était réduit, de sa part, à canonner la rive opposée avec cent vingt pièces de réserve.

Jamais victoire n'avait été plus prompte et plus décisive ; mais aussi quelle prévoyance, d'un côté, et quelle ineptie au contraire de l'autre. Entre les fautes de plus d'un genre commises par le général russe, la première, et la plus grave, avait été de temporiser devant Lannes, au lieu de l'écraser dès le matin de tout le poids de son armée ; si, par là, il n'eût pas rendu la victoire certaine, du moins se serait-il procuré un champ de bataille convenable ; et, en ayant soin de pivoter autour de sa gauche pour gagner Heinrichsdorf, il eût conservé derrière lui une ligne de retraite directe le long de la rive gauche de l'Alle. Sa conduite, pendant le reste de la journée, avait été, comme dans les occasions précédentes, un mélange inexplicable d'irrésolution et de témérité.

Les pertes de l'armée russe étaient immenses, surtout en cavalerie ; elle laissait sur le champ de bataille dix mille morts et quinze mille blessés, parmi lesquels plusieurs officiers généraux. Les Français n'avaient eu que quinze

cents hommes tués et quatre mille blessés. Au nombre de ces derniers étaient les généraux Drouet, Latour-Maubourg, Lebrun, Cohorn, Mouton et Lacoste. Quatre-vingts pièces de canon, beaucoup de caissons et plusieurs drapeaux étaient les trophées de cette éclatante victoire.

L'armée française, après avoir bivouaqué sur le champ de bataille, suit de bonne heure le lendemain les traces de l'ennemi : on avait eu soin de rétablir le pont; une partie de la cavalerie en profite pour se porter sur Wehlau par Allenberg, tandis que le gros de l'armée longe la rive gauche de l'Alle. Le même jour, les Russes passent la Prégel à Wehlau et prennent le chemin de Tilsit.

À la nouvelle de la bataille de Friedland, les corps de Kamensky et de Lestocq avaient évacué Kœnigsberg et s'étaient mis aussi en retraite vers le Niémen, vivement harcelés par Davoust. Le 16, Soult entre dans la capitale de la Vieille-Prusse : il s'y trouvait des approvisionnements immenses, indépendamment de cent mille fusils récemment débarqués d'Angleterre.

Murat, au reçu de l'ordre de l'emperenr d'accourir à la bataille, s'était mis en marche avec sa cavalerie et le corps de Davoust; mais bientôt informé de la victoire, le prince avait brusquement changé de direction à gauche pour passer la Prégel à Tapiau. L'objet essentiel de la poursuite était de séparer de l'armée russe et d'acculer au Cürisch-Haff les corps de Kamensky et de Lestocq. Il fallait pour cela les prévenir à Labiau.

Le maréchal Davoust manœuvre dans cette intention; mais quelque diligence qu'il fasse, la tête de sa colonne ne peut atteindre que l'extrême arrière-garde des corps ennemis; le 17, le général Marulaz la mène battant durant plusieurs lieues à travers la forêt de Baum, où il ramasse deux à trois mille prisonniers. Murat, la veille, s'était séparé du

maréchal, avec la division de cuirassiers du général Saint-Sulpice, pour aller rejoindre, à Wehlau, le gros de l'armée française.

La poursuite, quoique vive, entre la Prégel et le Niémen, ne donne lieu à aucune affaire importante. Le 18, l'ennemi se montre pour la dernière fois en deçà de ce fleuve; mais quelques coups de canon le décident à la retraite. Le lendemain Napoléon est à Tilsit, d'où venaient de partir l'empereur Alexandre et le roi de Prusse.

Dans l'intervalle, le maréchal Soult avait fait investir par la division Saint-Hilaire le fort de Pillau, à l'entrée du Frisch-Haff. Masséna, à l'extrême droite, avait aussi pris part à la campagne : le 11 juin, une des divisions du corps d'Essen s'était emparée du camp de Borki, malgré l'opiniâtre résistance du général Claparède; mais dès le lendemain, le maréchal se portant lui-même à son avant-garde, avait repris les postes dont les Russes s'étaient emparés : là, comme sur le reste de la ligne, l'ennemi avait eu à regretter d'avoir pris l'initiative.

Napoléon était à l'apogée de sa gloire, et il ne restait à ses adversaires qu'à s'avouer vaincus et à implorer sa générosité. Si dur que soit un pareil aveu, ils se décident néanmoins à le faire par la proposition d'un armistice qui est signé le 21.

Napoléon voulant poser lui-même, et sans intermédiaire aucun, les bases de la négociation pour la paix, fait proposer une entrevue à l'empereur Alexandre. Elle a lieu le 25 juin sur un radeau mouillé à égale distance des deux rives du Niémen, et en présence des deux armées. Les empereurs, après s'être embrassés, entrent dans le pavillon destiné à les recevoir, où ils ont une conférence de deux heures. Les détails en ont malheureusement échappé à l'histoire; mais on peut penser que, en échange de la pro-

messe faite par Napoléon de restituer l'héritage du Grand-Frédéric, Alexandre consentit à fermer ses ports à l'Angleterre, dans le cas où celle-ci n'accepterait pas sa médiation pour une paix générale.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les négociations ne languirent pas. Napoléon eût-il souffert ces longs débats de congrès, où souvent le fond est sacrifié aux formes, quand d'un seul mot il pouvait trancher la question. La paix, signée le 7 juillet, était honorable pour les deux grandes nations qui avaient soutenu la lutte avec tant de courage; mais tous les avantages en revenaient à la France, ou plutôt à la nouvelle dynastie impériale.

La Prusse, comme cela devait être, paya les frais de la guerre; elle céda en outre plusieurs provinces dans le voisinage de l'Elbe, que Napoléon exigea pour étendre et consolider son système fédératif. L'électeur de Hesse-Cassel et le duc de Brunswick furent impitoyablement sacrifiés. Leurs états, réunis à quelques portions du territoire prussien, formèrent, pour le prince Jérôme, le nouveau royaume de Westphalie. L'empereur se promettait d'y joindre encore le Hanovre, mais il se le réserva par le traité, afin de conserver un moyen de rapprochement avec l'Angleterre. Jugeant qu'il serait prématuré de songer au rétablissement de l'ancien royaume de Pologne, il se borna, pour le moment, à fonder le grand-duché de Varsovie. Déjà la Saxe était entrée dans la confédération du Rhin; au titre de roi qui lui fut reconnu, l'électeur joignit celui de grand-duc de Varsovie.

L'empereur, comme on le voit, apportait de nouveaux poids dans la balance politique de l'Europe, pour la faire pencher de plus en plus en sa faveur. Étouffer le germe des coalitions contre la France, en rompant les relations de l'Angleterre avec les puissances du Nord, s'allier avec

l'empereur Alexandre pour exercer de concert une domination absolue sur tous les états du continent, faire servir les fruits de la conquête et l'affaiblissement de la Prusse, à garantir cette double prépondérance par l'érection de nouveaux royaumes, telles sont les pensées de Napoléon à Tilsit, telle est la grande question qu'il a entrepris de résoudre, mais dont la solution lui échappera après qu'il aura cru l'avoir saisie.

Les conséquences d'un traité qui achevait de bouleverser l'ancien droit public de l'Europe, seraient trop longues à reproduire; et cette tâche, d'ailleurs, sortirait du cadre que nous nous sommes tracé. L'Angleterre parut consentir un instant à la médiation de la Russie, mais la nouvelle de la catastrophe de Copenhague, en venant remplir l'Europe d'indignation et d'effroi, arrêta tout court les pourparlers.

Le grand armement promis à la coalition par le ministère anglais n'ayant plus d'objet, est tout à coup dirigé contre l'île de Séeland, et sans déclaration de guerre préalable au roi de Danemarck, dont le seul tort est d'avoir résisté aux prétentions de l'Angleterre; l'expédition, débouchant à la fois par le Sund et par les Belt, met à terre une armée de trente mille hommes. Les Danois, pris au dépourvu, déploient la plus louable énergie; mais ils ne peuvent empêcher l'investissement par terre et par mer de leur capitale. On était à la fin d'août. Les Anglais, sur le refus du gouverneur et de la bourgeoisie de Copenhague d'en onvrir les portes, commencent un feu terrible contre la malheureuse ville. Le roi de Danemarck s'était retiré à son palais de Rendsbourg. Plus indigné qu'abattu d'un traitement si contraire au droit des gens, il jure guerre éternelle aux violateurs, leur ferme les ports, et ordonne dans tout le royaume l'arrestation des Anglais et la saisie de

leurs propriétés. Mais il n'est pas en son pouvoir de sauver sa capitale à demi-détruite. Les Anglais, qui déjà y sont entrés, emmènent la flotte, dépouillent les arsenaux, détruisent les chantiers et jusqu'aux machines et outils propres aux travaux.

Une autre ville du voisinage succombait aussi à la même époque : c'était Stralsund. Le souvenir de la belle défense de Charles XII avait engagé le roi Gustave à s'y renfermer; mais il n'avait de son aïeul que l'entêtement, et point le génie. Brune et, sous lui, le général du génie Chasseloup avaient été chargés d'en faire le siége avec les moyens que fourniraient les arsenaux de la Prusse. L'attaque avait commencé le 15 août; elle se poussait avec une activité peu commune, lorsque, sur les remontrances des magistrats, le roi ordonna l'évacuation de la place pour la soustraire à une destruction certaine. Brune y entra le 20 août; il y trouva des approvisionnements et quatre cents bouches à feu. Quinze jours après, l'île de Rugen fut aussi cédée par capitulation.

L'empereur, pour récompenser ses braves et les encourager à de nouveaux travaux, établit une noblesse héréditaire. S'il donna la préférence à un mode de rémunération proscrit de bonne heure par les réformateurs de 1792, c'est qu'il n'était pas de meilleur appui pour son trône; c'est aussi qu'il n'était pas d'autre moyen de se réconcilier avec l'Europe. La noblesse, comme encore aujourd'hui dans la plupart des états, tenait en ses mains le gouvernail des affaires de ce monde; depuis la révolution, les Français la trouvaient comme un obstacle partout où ils cherchaient à introduire leur influence; il importait de faire cesser ce procès. Ce moyen, qui trouva des détracteurs, et que nous n'entreprendrons pas de justifier, était néanmoins conforme aux intérêts et à la nature du gouvernement de Napoléon.

Nous ne saurions résister au désir de jeter encore un coup-d'œil sur l'étonnante période que nous venons de parcourir. A l'origine des hostilités, l'armée française est cantonnée dans le bassin du Mayn. Si Napoléon ne se presse pas d'abord, s'il paraît même se renfermer dans le cercle étroit d'une défensive absolue, c'est qu'il connaît la présomption de ses adversaires, et qu'il attend de leur empressement à dérouler leurs projets, des données dont il a besoin pour arrêter les siens. On a vu que le duc de Brunswick avait débuté par une pointe contre la gauche de l'armée française. Cela suffit à Napoléon; et puisque les Prussiens se sont éloignés de leur base, il va manœuvrer pour s'en emparer, et les combattre ensuite à revers. Aussitôt les colonnes françaises sont ébranlées dans la direction convenable pour arriver à ce but : et telles sont la certitude, l'harmonie et la rapidité de leurs mouvements, qu'il ne reste à l'ennemi, surpris, aucun moyen d'en prévenir les conséquences. Chose infiniment digne de remarque, c'est que la manœuvre adoptée dans cette occasion par l'empereur se reproduira sans cesse, et toujours avec le même succès, dans tout le cours des deux campagnes de Prusse et de Pologne, non seulement comme moyen stratégique pour tourner l'ennemi, mais encore comme moyen tactique pour le vaincre; et quelle est cette manœuvre? une tendance continuelle à porter obliquement l'aile droite en avant pour se rabattre ensuite contre l'ennemi débordé. Qu'on se rappelle ce qui s'est passé soit dans les préalables des batailles, soit dans les batailles mêmes, et l'on verra, si, à bien peu d'exceptions près, la droite n'a pas été constamment appelée à faire les plus grands frais, et à donner les plus grands coups de collier. Si l'empereur paraît oublier un instant sa manœuvre favorite pour se porter sur Kœnigsberg, il la reprend bientôt sur le champ de bataille

de Friedland, où l'effort décisif est de nouveau confié à la droite.

Mais à quoi attribuer cette fixité de pensée et d'action pendant tout le cours des deux campagnes dont il s'agit, et sur un théâtre qui s'étend depuis les bords du Rhin jusqu'aux frontières de la Lithuanie? A la constitution même de ce théâtre, physique et politique: physique, il s'agit de la distribution des eaux fluviales et marines; politique, de la position des capitales et de plusieurs autres grands centres de population. En manœuvrant par la droite, on tendait sans cesse à refouler l'ennemi dans l'un ou l'autre des culs-de-sac formés par la mer et par les embouchures des fleuves; on se ménageait d'ailleurs une plus grande facilité pour passer ces fleuves, puisqu'on se tenait plus près de leurs sources; et, par une coïncidence aussi heureuse que singulière, on se trouvait marcher directement sur Berlin, Posen, Varsovie, et enfin sur Kœnigsberg, où se terminait, entre la Prégel et le Curisch-Haff, la dernière maille de ce réseau formée par les eaux, dans lequel avaient été refoulés les débris de l'armée prussienne, et dans lequel aussi on devait naturellement tendre à acculer l'armée russe. Ainsi, Napoléon ne se départit pas de sa manœuvre, parce que, sans cesse, les circonstances locales et les intérêts politiques se trouvèrent d'accord pour la lui indiquer comme la plus judicieuse et la plus certaine qu'il pût adopter.

VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON.

CAMPAGNES DE 1808 ET DE 1809.

I. Système continental. — Expédition de Junot en Portugal. — Révolution en Espagne : Joseph en est proclamé roi. — Guerre dans la Péninsule ; les Anglais viennent y prendre part. — Evénements de cette guerre jusqu'au départ de Napoléon pour l'Autriche. — § II. Etat politique de l'Allemagne. — L'Autriche se prépare à la guerre ; ses forces, ses projets, ses espérances. — Concentration tardive de l'armée française. L'Autriche en profite pour envahir la Bavière. — Fautes de Berthier : Napoléon accourt les réparer ; il remporte une série de victoires. — § III. Les Autrichiens dispersés se retirent par les deux rives du Danube. — Napoléon poursuit sa marche sur Vienne. — Sanglante et inutile affaire d'Ebersberg. — L'archiduc Charles perd le moment de couvrir la capitale. — Napoléon y fait son entrée. — Passage du Danube. — Bataille sanglante d'Essling. — L'armée française dans l'île de Lobau. — Observations. — § IV. Evénements secondaires. — Associations secrètes en Allemagne. — Entreprises du major Schill et du duc de Brunswick. — Opérations en Pologne. — Première expédition contre les Tyroliens. — Opérations en Italie. — Eugène perd la bataille de Sacile, et se retire derrière l'Adige. — L'archiduc Jean, à la nouvelle des événements de Ratisbonne, se décide à son tour à battre en retraite : il est entamé sur la Piave. — L'armée d'Italie opère sa jonction. Marmont, participant au mouvement général de concentration des forces françaises, s'avance de la Dalmatie sur Vienne. — — Beau combat de Gratz. — Mésintelligence entre les archiducs Charles et Jean. — Bataille et siége de Raab. — Bombardement de Presbourg. — § V. Reprises des hostilités entre les grandes armées. — Second passage du Danube. — L'archiduc perd le moment de prendre l'initiative. — Tentative infructueuse contre la position du Russbach. — Bataille mémorable de Wagram. — Observations. — Incertitude dans la poursuite. — Bataille de Znaïm, suspendue par la proposition d'un armistice. — Suspension

des hostilités. — Les négociations se prolongent. — Paix de Vienne. — Conclusion. — § VI. Suite sommaire des opérations en Espagne pendant la même année.

§ I.

Les campagnes terminées par le traité de Tilsitt avaient donné à Napoléon le sceptre du continent ; mais l'Angleterre conservait, avec l'empire des mers, la faculté de porter partout son influence corruptrice, et de renouer sans cesse de nouvelles coalitions. Dans l'impossibilité d'aller chercher au sein de l'Océan son implacable ennemie, Napoléon a projeté de lui fermer les portes de l'Europe, et de la tenir comme exilée sur les mers par un blocus universel du littoral. Ne pouvant l'attaquer corps à corps derrière le *grand fossé* qui la couvre, il veut l'atteindre dans son commerce, et tarir ainsi les sources de sa puissance et de sa prospérité ; il se flatte de lui susciter par là des embarras intérieurs, et peut-être que des germes d'opposition et de révolte se développeront dans son sein.

L'empereur de Russie et le roi de Danemarck viennent d'adhérer au blocus continental ; la Prusse ne tardera pas à imiter leur exemple : ce sont les puissances du nord dont l'assentiment est le plus nécessaire. Au midi, les ports de la Méditerranée sont déjà fermés : l'ambassadeur Sébastiani a décidé la Porte à chasser les Anglais de Constantinople, et à prendre parti pour la France. Il ne s'agirait que d'affermir l'Espagne dans le système, et d'y faire entrer le Portugal. Cet état est depuis longtemps sous l'influence de la Grande-Bretagne, mais le moment est venu, et il sera facile de l'y soustraire et de ranger à l'obéissance la Péninsule tout entière. Depuis la paix de Tilsitt, Napoléon n'a pas d'autres pensées.

En septembre 1807, un traité est conclu à Fontaine-

bleau entre la France et l'Espagne : en châtiment de son alliance avec l'Angleterre, la maison de Bragance cessera de régner, et le Portugal, désormais partagé en deux suzerainetés dépendantes de l'Espagne, sera rayé de la liste des états. Vingt-huit mille Français, sous Junot, sont chargés de l'exécution de cette sentence foudroyante. Avant leur arrivée à Lisbonne, le prince régent avait fait voile pour le Brésil, abandonnant honteusement sa capitale et sa flotte.

En ce moment, la cour d'Espagne était le théâtre de scandaleuses divisions. Un odieux favori de la reine, dom Manuel Godoy, avait subjugué l'inepte Charles IV; et, dans son excès d'indignation, l'héritier présomptif de la couronne s'était laissé entraîner à conspirer contre son père. Napoléon est choisi pour arbitre entre le roi et son fils : il pouvait, en les rapprochant, exercer sur l'Espagne une influence souveraine, et faire tourner à l'avantage de son système l'enthousiasme des Espagnols en sa faveur, et la haine que leur inspirait contre les Anglais un grand nombre de désastres maritimes; mais dans le dessein qu'il a formé d'introniser tous les membres de sa famille, l'Espagne devient l'objet de sa convoitise; et il projette dès-lors d'en exiler les princes légitimes pour y placer Joseph, son frère.

Tandis qu'effrayés de leurs discordes, les membres de la famille royale tournent vers Napoléon des regards d'espérance, une armée française franchit les Pyrénées : c'est Murat qui la commande; on la dit destinée à reprendre Gibraltar et à soutenir en Portugal le corps de Junot. Elle pénètre par les deux grands débouchés de Perpignan et de Baïonne, et quoique en la voyant se saisir de Figuières, de Barcelonne, de Saint-Sébastien et de Pampelune, qui sont les clés de la péninsule, les Espagnols n'en conçoivent aucun soupçon, et acceptent sans défiance les explications des

généraux français sur la nécessité d'assurer leur ligne d'opérations. Presque aussitôt, Napoléon demande, pour les réunir à l'empire, les provinces de la rive gauche de l'Èbre. Charles IV et la reine sont saisis de stupeur : on leur conseille d'imiter le régent de Portugal, et d'aller régner en Amérique : tout se dispose pour le départ ; mais Ferdinand y met obstacle ; il appelle aux armes la population d'Aranjuez ; un soulèvement éclate, les troupes y prennent part ; Ferdinand le dirige et, tenant son père captif, le contraint à abdiquer. Il se proclame roi des Espagnes, et fait, en cette qualité, son entrée à Madrid, où, de son côté, venait d'arriver Murat, à la tête des corps de Moncey et de Dupont. Le général français refuse de le reconnaître, et Charles IV proteste contre une abdication qu'on lui a arrachée. Arbitre entre le père et le fils, l'empereur les invite à se rendre à Bayonne : ils y arrivent, et Napoléon, maître de leurs personnes, se prononce pour le roi, qu'il contraint à lui remettre sa couronne. A cette nouvelle, l'indignation des Espagnols est à son comble, et de toutes parts retentissent des cris de vengeance et de guerre. Les provinces se soulèvent, des guérillas se forment : l'Angleterre intervient, attise le feu, fournit des armes, des munitions, de l'argent, et promet des renforts. Le clergé, si influent dans la Péninsule, prend fait et cause. Les moines eux-mêmes quittent leurs couvents et deviennent les héros de cette Vendée nationale. C'est au nom de Ferdinand qu'est arboré le drapeau de la résistance. Murat cependant continue de tenir Madrid en son pouvoir, et, maîtrisé par sa présence, le conseil de Castille a demandé pour roi d'Espagne Joseph, frère aîné de Napoléon.

Ce changement de dynastie est annoncé aux Espagnols par une des plus belles proclamations que l'empereur ait faites ; mais telle est leur animosité, et sans doute aussi

leur ignorance, qu'ils n'y voient que le manifeste d'un ennemi. Murat, sur ces entrefaites, est allé s'asseoir sur le trône de l'heureuse Parthénope, et Joseph est arrivé à Bayonne. Là, se trouvent pour le recevoir quelques-uns des grands de son nouveau royaume, assemblés sous le nom de Junte d'État. Sa marche sur Madrid est éclairée des premiers feux de cette guerre d'extermination, qui ne finira qu'à la chute de son auteur. Il n'en peut pas douter; il lui faudra conquérir pour régner, et, pour conserver sa couronne, rester sans cesse en armes. Les portes de la capitale lui sont ouvertes par la victoire de Medina de Rio-Secco que remporte le général Bessières : l'incendie est général; les troupes de ligne y ont pris part.

Le 1er août 1808, huit jours après son entrée à Madrid, Joseph se voit contraint d'en sortir et de rétrograder à Vittoria. Une honteuse capitulation a découvert la capitale et détruit le prestige, si important à entretenir, de l'invincibilité française. Encore quelques jours, et les domaines du nouveau roi se réduiront aux glacis de trois à quatre places.

De leur côté, les Portugais avaient songé à opposer leur patriotisme à l'ennemi commun; mais trop faibles pour lutter corps à corps avec les Français, ils attendaient des secours de l'Angleterre. Celle-ci, habituée à regarder le Portugal comme une de ses colonies, préparait en toute hâte une expédition pour y reporter son influence. L'armée qu'elle y destinait, et que commande sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington, prend terre à Leyria le 30 juillet. Junot, accablé par des forces supérieures, perd la bataille de Vimeira et se replie sur Lisbonne, dont il ne peut plus sortir que par capitulation. Celle-là est du moins honorable, et le général français la doit à l'estime qu'ont inspiré à son adversaire son courage pendant l'action, et son attitude imposante après sa défaite.

Napoléon apprend à Paris la nouvelle du double affront que viennent d'éprouver ses armes. Il s'est créé des embarras; il ne saurait se le dissimuler : il s'est mépris sur le caractère de la guerre d'Espagne; et quel immense parti l'Angleterre ne tirera-t-elle pas de cette méprise? Il n'y a point un moment à perdre, et le seul remède est d'opposer la force à la force, si l'on veut arrêter le mal dans son principe. Toutefois, comme déjà le contre-coup de ces premiers événements se sera fait sentir en Allemagne et dans le Nord, il songe d'abord à consolider, dans une nouvelle entrevue, son alliance avec l'empereur de Russie. Rassuré par les protestations et les dispositions amicales du czar, il part pour l'Espagne, à la tête de cent mille hommes, formés de la garde et des trois corps de Mortier, Ney et Victor. Avec un tel renfort, et dans une guerre ordinaire, l'empereur, à coup sûr, eût pu se flatter que la résistance ne serait pas longue; mais il est difficile de prévoir jusque où peut aller le désespoir sublime d'une nation armée pour son indépendance, et surtout lorsqu'à son patriotisme vient se joindre le mobile, non moins puissant, du fanatisme religieux. Les Espagnols, depuis trois mois, ont mis le temps à profit : en l'absence de Ferdinand, retenu captif à Valençay, ils ont centralisé le pouvoir entre les mains d'une junte suprême; ils ont créé un conseil de la guerre, où figurent leurs généraux les plus expérimentés; ils ont effectué des levées, organisé des armées, relevé de vieilles murailles et jeté partout des garnisons.

Dans cette guerre, qui n'est point susceptible d'être analysée, et que notre intention n'est pas de raconter, Napoléon va suivre son système ordinaire : il va porter des coups décisifs aux masses organisées, remettant à vaincre, après la dispersion de celles-ci, les résistances partielles que d'abord on avait négligées. Elles consisteront, en Es-

pagne, ces résistances partielles, dans un grand nombre de postes fortifiés, et dans l'opiniâtreté des *guérillas*, ou bandes armées, dont seront incessamment infestées les provinces montueuses du Nord. La coopération des Anglais, que favorisera un grand développement de côtes, et la position des Portugais sur le flanc de la ligne d'opérations, deviendront une source intarissable d'embarras et de difficultés. Un autre et plus grand inconvénient de ce système, c'est que, nécessitant de nourrir la guerre par la guerre, il ne manquerait pas de donner lieu chaque jour à des vexations et à des excès de tout genre, qui ne feraient qu'aggraver et prolonger le mal. En Allemagne, en Italie, ces excès étaient atténués par l'intervention des autorités locales, par l'abondance des ressources, et par l'empressement des populations à fournir ce qu'on leur demandait; mais en Espagne, il fallait s'attendre à de terribles représailles, et peut-être à mourir de faim. Et en effet, la guerre n'allait-elle pas laisser inculte un sol déjà si négligé? Il fallait renoncer à s'approvisionner par mer; et il n'existe aucun cours d'eau, dont puisse se servir une armée française, pour tirer de sa base des munitions et des vivres. Comme de plus amples réflexions nous jetteraient en dehors de notre cadre, nous allons reprendre le fil des événements, et assister au début de Napoléon en Espagne.

Déjà, avant qu'il soit à Vittoria, les plans sont arrêtés, et les ordres donnés pour les mettre à exécution. On était aux approches de l'hiver, mais depuis long-temps, et en Espagne surtout, les Français ne distinguaient plus les saisons. Les troupes qui suivent l'empereur ou qui l'ont précédé dans cette direction, occupent, sur la rive gauche de l'Ebre, les derniers contreforts des Pyrénées, de Durango à l'Arrago au centre : la garde et les corps de Ney et de Victor sont à Vittoria, couverts par celui de Soult, poussé en

avant-garde à Miranda de Ebro : Moncey forme la gauche, et Lefebvre, la droite. Le corps de Mortier et les troupes ramenées par Junot n'arriveront que dans quelques jours. Le corps de Saint-Cyr, rassemblé à Perpignan, pénétrera en Catalogne pour nettoyer cette province et débloquer Duhesme à Barcelone.

Les Espagnols se développaient, autour de Vittoria, sur un immense demi-cercle : leur centre, formé de la réserve et de l'armée d'Estramadure, couvrait, en avant de Pancorvo, la route de Madrid. Blacke, avec leur aile gauche, occupait Bilbao, menaçant de cette position la route de Bayonne. Castanos et Palafox formaient leur droite vers Tudela sur l'Ebre. Les Anglais venus, les uns de Vigo, les autres du Portugal, se rassemblaient dans les environs de Valladolid.

Le plan de l'empereur s'était trouvé naturellement tracé par la position défectueuse de ses adversaires. Leur centre, trop faible pour opposer une résistence sérieuse, devait être infailliblement culbuté ; et leurs ailes désormais séparées et débordées se trouveraient dans une situation critique. L'armée de Blacke surtout, aventurée au-delà de Bilbao, pouvait être entièrement tournée et acculée à la mer. Il fallait, dans l'exécution de ce plan, ne pas se presser d'attaquer les ailes, et laisser d'abord agir le centre.

Cette précaution, malheureusement, n'ayant été observée qu'à demi, l'armée espagnole, quoique fort mal traitée, n'éprouva qu'une partie de la ruine qui la menaçait. Plusieurs jours en effet avant que le grand coup eût été porté au centre, Lefebvre, soutenu qu'il était par Victor, avait battu et poussé Blacke sur Espinosa. Cependant l'ordre envoyé à Soult de passer l'Ebre avait été exécuté, et, du premier choc, la division du général Mouton avait rompu l'armée d'Estramadure. Douze drapeaux, vingt-

cinq canons et trois mille prisonniers étaient les trophées de cette victoire.

L'empereur, dès le lendemain, avait porté son quartier-général à Burgos. L'espoir qu'il n'a pas perdu de prévenir Blacke sur le Carion, le décide à faire rabattre Soult sur Reynosa, tandis que trois divisions de cavalerie, lancées sur Médina de Rio-Secco, contiendront les Anglais. Au moment même où ces mesures étaient prises, Victor écrasait à Espinosa l'armée de Blacke : le combat avait duré deux jours (10 et 11 novembre) et coûté à l'ennemi au delà de dix mille hommes. Mais cette défaite, en changeant la retraite en une fuite précipitée, le déroba à la rencontre de Soult, qui n'arriva à Reynosa que vingt-quatre heures après que ses débris y eurent passé, cherchant à gagner le royaume de Léon. Soult, au lieu de les poursuivre à travers l'horrible région des sources de l'Ebre, suivit la chaussée de Saint-Ander; d'où, après avoir nettoyé cette belle province, il prit la direction de Léon.

Il restait à se débarrasser de Castanos et de Palafox, qui étaient toujours à Tudela. Lannes est chargé de les attaquer de front avec le corps de Moncey, tandis que Ney marchera d'Aranda, par Soria, sur Agreda pour les tourner. Le 21 novembre, Lannespasse l'E bre au pont de Ladosa, et, se dirigeant par Calahora, reconnaît l'ennemi le 23 au matin. Dès la veille, son collègue avait gagné Soria. L'armée ennemie ne comptait pas moins de quarante-cinq mille hommes : composée des vainqueurs de Baylen et des défenseurs de Valence et de Sarragosse, elle faisait l'espoir de la Castille. L'impétueux Lannes n'hésite pas, et, quoiqu'ayant à peine la moitié des forces de ses adversaires, se décide à attaquer. Profitant de la grande extension de la ligne ennemie, il lance contre son centre la division Maurice Mathieu, et contre sa gauche,

celle du général Lagrange. Soixante pièces de canon protégent ces attaques. La ligne espagnole est enfoncée, la cavalerie de Lefebvre-Desnoettes s'élance dans la trouée, se rabat impétueusement sur l'infanterie arragonaise de l'aile droite, et la met dans une affreuse déroute. Les vainqueurs de Baylen ne tiennent pas mieux devant Lagrange, et se jettent en désordre sur la route de Tarazona : Palafox avait pris celle de Saragosse. Les fruits de la victoire, quoique immenses, ne satisfirent qu'en partie l'empereur. Il s'attendait à détruire entièrement cette armée, et le séjour de Ney à Soria empêcha ce résultat. La guerre, sans doute, n'eût pas été terminée alors que ces deux premières opérations de la campagne auraient été plus décisives, mais encore beaucoup de difficultés que l'on rencontra plus tard se fussent-elles trouvées aplanies : les cadres qui venaient d'échapper se répandirent dans les provinces où ils donnèrent une nouvelle et plus redoutable impulsion aux mouvements insurrectionnels.

Désormais rassuré pour ses flancs, Napoléon va reconduire le roi, son frère, à Madrid. Le 29, il passe le Douro à Aranda, suivi de la garde, des corps de Victor et de la cavalerie. Dix mille hommes de la réserve espagnole défendaient, sur la route, le défilé bien connu de Sommo-Sierra : la position n'était guère abordable que par la chaussée, et des batteries la prenaient d'enfilade : les lanciers polonais sont chargés de les enlever : le premier escadron est éclairci par la mitraille; les autres arrivent au soutien, gravissent au galop la montagne, se précipitent sur les canons, les enlèvent, et se jettent sur l'infanterie espagnole, qui, étonnée de tant de valeur et d'audace, prend en désordre le chemin de Madrid. Nos annales, si riches de brillants faits d'armes, n'en présentent pas de plus éclatants. Le 2 décembre, Napoléon établit ses bivouacs sur

les hauteurs de la capitale dont, le lendemain, quelques coups de canon ouvrent les portes.

Maître de ce grand centre politique, Napoléon ne néglige aucun moyen pour agir sur les esprits. Ses proclamations, il les adresse de préférence à la classe moyenne, qu'il regarde comme particulièrement intéressée à s'allier à sa cause : mais cette classe en est peu touchée, tandis que la noblesse et le clergé, menacés dans leurs priviléges, y puisent une nouvelle dose de haine et de vengeance.

Cependant les Anglais, après de longues hésitations, s'étaient décidés à faire taire la clameur qui les accusait d'irrésolution et de lenteur. Moore, avec un corps sorti du Portugal, était venu, par Salamanque, effectuer, à Toro, sa jonction avec celui de Baird, débarqué à la Corogne. En voyant Soult occuper, sur le Carion, une position aventurée, le général anglais projette de l'enlever, et part à cet effet de Toro le 22 décembre, à la tête de trente mille hommes. La Romana, avec les débris échappés d'Espinosa, devait pousser de Léon au nord de Saldana pour tomber sur la droite du maréchal, que les Anglais se proposaient de tourner par sa gauche, en franchissant le Carion. Ce projet était bien conçu, mais les Anglais, dans la crainte de compromettre leur ligne de retraite, préfèrent marcher directement sur Sahagun, laissant ainsi à Soult la faculté de se replier.

L'empereur, à cette nouvelle, forme aussitôt la résolution de marcher lui-même sur les derrières de l'armée anglaise, et de la couper du même coup du Portugal et de la Galice. Pour la sûreté de Madrid, pendant son expédition, il porte respectivement à Tolède et à Talavera, les corps de Victor et de Lefebvre. Comme nœud des deux routes de la Corogne et du Portugal, Benavente était le point décisif où il fallait prévenir les Anglais. Mais Napoléon, dans

la crainte peut-être de leur laisser le temps d'accabler Soult, préfère les serrer de plus près, et prend plus à droite la direction de Medina de Rio-Secco. Trop prudent pour donner dans le piége, Moore, au premier bruit de son approche, a renoncé à ses projets contre Soult, et rétrogradé en toute hâte sur Benavente. La vigilance du général anglais avait ainsi déjoué le plan de Napoléon, et désormais il ne restait qu'à profiter de la supériorité du nombre pour le presser vivement dans sa retraite. Le 2, il prend, par Astorga et Lugo, la route de la Corogne. Napoléon et toute l'armée suivent d'abord ses traces; mais estimant inutile de fatiguer toutes les troupes en les portant au fond de la Galice, la poursuite est bientôt laissée aux seuls corps de Soult et de Ney. L'empereur revint à Madrid et les Anglais continuèrent avec célérité leur retraite. Leur flotte se trouvant à Vigo, il ne fallait qu'un vent contraire pour les mettre dans le plus grand embarras. Au lieu de disputer avec opiniâtreté le long défilé d'Astorga à Lugo, ils abandonnèrent trois ou quatre mille traînards et coupèrent les jarrets à une partie de leurs chevaux. Moore, cependant, autant pour prévenir le reproche d'avoir fui sans combattre, que pour donner le temps d'achever les préparatifs de son embarquement, se met en bataille en avant de la Corogne, au pont del Burgo. Soult arrive et l'attaque le 16 janvier : les forces étaient égales. L'action fut vive, indécise : Moore y perdit la vie, et Baird, son lieutenant, un bras. La Corogne capitula le 20; mais déjà l'armée anglaise avait pris le large.

Sur tous les points, les opérations marchaient de front avec un égal succès. Le départ des troupes de Madrid avait ranimé les débris de l'armée d'Andalousie rassemblés à Cuença, sous le duc de l'Infantado, et ceux de l'armée du centre ramenés derrière le Tage par Galuzzo.

Lefebvre, après avoir surpris à Almaraz le passage du fleuve, battit et refoula ce dernier jusque derrière la Guadiana. Croyant trouver la capitale au dépourvu, le duc de l'Infantado prit l'offensive : Victor lui épargna la moitié du chemin. La rencontre eut lieu le 13 janvier à Uclès. La victoire fut aussi complète que promptement décidée. Les Français se trouvèrent dès-lors maîtres des sources et de la rive gauche de la Guadiana jusqu'à Badajoz.

Saint-Cyr avait, en Catalogne, une tâche que rendaient infiniment difficile la nature du pays, l'esprit belliqueux des habitants, la présence de forces régulières imposantes, et la coopération immédiate des Anglais. Le premier objet de cette tâche était de rouvrir la communication avec Barcelonne, où il était à craindre que Duhesme ne manquât de vivres. On ne pouvait, avec prudence, s'avancer vers cette place, en laissant Roses au pouvoir de l'ennemi. Saint-Cyr, après un siége qu'essayèrent en vain de troubler les Anglais et les insurgés, se rendit enfin maître de cette clé de la province; ce n'était qu'une première difficulté d'aplanie : Gironne et Hostalrich, en barrant l'unique chaussée que l'on pût suivre, interdisaient de traîner avec soi ni canons, ni caissons, ni munitions. Ces considérations n'arrêtent point le général français, et quoique pouvant à chaque instant se trouver entouré de toutes parts, il s'avance avec confiance; tourne Hostalrich, franchit le défilé de San-Celoni, attaque Vivès à Cardedeu, le culbute, lui prend son artillerie, lui qui n'en a pas, et entre enfin triomphant à Barcelone.

Les corps réguliers de l'armée ennemie s'étaient retirés derrière le Llobregat, pour couvrir Tarragone. Jugeant qu'il importait de profiter sans délai de la victoire pour achever de les détruire, Saint-Cyr attaqua de nouveau Vivès à Molino del Rey, le 21 décembre. La raison straté-

gique indiquait de faire effort sur sa gauche, pour l'acculer à la mer; mais telle était sur ce point la résistance à éprouver, que le général français donna la préférence à l'aile opposée; en un instant, celle-ci fut rompue et culbutée sur le reste de sa ligne. Tout prit la fuite en désordre, et si l'on fit peu de prisonniers, on s'empara de cinquante pièces de canon.

La junte, loin de se laisser abattre, fit jeter Vivès en prison, et mit à sa place le général Reding, officier suisse d'une grande valeur. Saint-Cyr, malgré des privations de tout genre, se maintenait avec opiniâtreté entre Barcelone et Tarragone; quand, dans le courant de février, l'ennemi prit à son tour l'offensive. De nombreux renforts lui étaient arrivés; et son dessein, après avoir reconquis la Catalogne, était de voler au secours de Saragosse, que pressait alors vivement le maréchal Lannes. Mais Reding, meilleur soldat que capitaine habile, n'était pas de force à se mesurer contre son adversaire; ainsi que l'attestèrent bientôt les combats de Capellados, de Walsch et d'Alcover (1).

Lannes, comme on vient de le voir, assiégeait Saragosse. Cette place, véritable citadelle de l'insurrection, ouvrit ses portes le 21 février. Palafox, après avoir été battu à Tudela, était venu s'y couvrir de gloire. La défense avait duré deux mois, et l'histoire n'en présente pas de plus héroïque. L'art et le courage s'y trouvèrent aux prises avec tout ce que le fanatisme et le désespoir peuvent donner de force. L'enceinte ouverte, il fallut recommencer dans la ville même un second siége. Les monastères, les églises, les maisons, généralement d'une construction solide, avaient été transformés en autant de forteresses. On se disputa des étages, des chambres, des

(1) Voyez les Mémoires de l'illustre maréchal Saint-Cyr.

caves, des terrasses, comme des demi-lunes, des chemins couverts et des contrescarpes. Quand la mine avait ouvert un bâtiment, les défenseurs trouvaient encore moyen d'en disputer les ruines. Tous combattaient, tous périssaient dans la ville, hommes, femmes, enfants, ministres des autels. Ajoutez qu'une épidémie horrible ravageait encore cette population, entassée dans des caveaux. Quinze mille soldats et trente mille habitants avaient péri quand la place capitula. Cinq mille braves avaient payé de leur vie l'acquisition de ce vaste et horrible charnier.

Après avoir conquis la Galice et chassé les Anglais, Soult avait reçu, au Ferrol, l'ordre d'entrer en Portugal : il devait être soutenu par Victor, qui descendrait le Tage, et par la division Lapisse qui déboucherait vers Almeida. L'empereur, en ordonnant cette expédition, avait compté que, dégoûtée par la catastrophe de Moore, l'Angleterre renoncerait à de nouveaux efforts dans la péninsule. Les Portugais n'avaient eu que peu de part à la défaite de Junot ; et leur armée, moitié licenciée, moitié retenue en France, ne paraissait pas devoir être un obstacle aux succès de l'entreprise. Mais l'avenir ne tarda pas à lui prouver que ses calculs étaient faux ; et si la fortune s'y montra d'abord favorable à ses armes, ce ne fut que pour les abandonner ensuite avec plus d'éclat.

Déjà Napoléon n'était plus en Espagne : dès le mois de janvier, de pressants motifs l'avaient rappelé à Paris. L'Autriche armait à force, et tout annonçait de sa part un grand projet contre la France.

Si Napoléon avait pu continuer cette guerre en personne, peut être eût-il été permis d'en espérer la fin prochaine. Déjà sur un grand nombre de points, la soumission politique du pays en avait suivi l'occupation militaire : déjà plusieurs grandes villes avaient prêté serment

de fidélité au roi, et sans doute que de nouveaux succès amèneraient de nouvelles soumissions. Mais, sans Napoléon, il restait peu de chances de terminer la lutte ; car à lui seul appartenait de chasser les Anglais et d'opérer la conversion politique des Espagnols. Lui seul encore pouvait à la fois commander plusieurs armées et en gouverner les généraux.

Au milieu des rivalités des maréchaux, l'empereur ne pouvait laisser le commadement qu'au roi, son frère : Joseph n'entendait pas la guerre, mais son titre lui donnerait un ascendant que n'aurait jamais un autre chef. Jourdan devait aider son inexpérience et remplir auprès de lui les fonctions de major-général.

Obligés de nous restreindre, et désirant suivre Napoléon dans les autres campagnes, nous bornerons désormais à un simple sommaire la suite des événements dans la péninsule.

§ II.

Avec une politique persévérante qui de tout temps sut plier à propos pour se relever de même, la cour d'Autriche n'avait cherché que l'occasion et des alliés pour rentrer dans la lice. Forte d'une population propre à la guerre et d'un bon système de recrutement ; forte encore d'une position géographique qui la favorisait, soutenue tacitement par les vieilles monarchies et remorquée ostensiblement par l'Angleterre, et surtout encouragée par l'occupation que donnait l'Espagne aux armées françaises, elle ne pouvait choisir un moment plus propice pour recouvrer sa prépondérance en Allemagne et en Italie. Cette fois, l'Angleterre n'avait pas eu la peine d'ourdir la coalition : le cabinet impérial était allé de lui-même au devant de

ses désirs, mais il y était allé dans son propre intérêt et pour répondre au vœu de la nation qu'humiliait la perte récente de son rang. L'armée, de son côté, aspirait à effacer l'affront d'Ulm et à venger la défaite d'Austerlitz. Les dispositions du nord de l'Allemagne n'étaient pas douteuses, et sans doute qu'en l'encourageant par un premier succès, la Prusse prendrait part à la querelle. Cette puissance était l'ennemie jurée de Napoléon; et de fait, trois ans d'occupation militaire, d'énormes contributions et la perte de ses plus riches provinces, étaient plus qu'il n'en fallait pour armer sa haine.

L'Autriche avait fait ses derniers efforts pour mettre sur pied des masses formidables; elle avait mobilisé sa landwehr (milice), qui jusqu'alors n'était pas sortie de ses foyers; elle avait appelé aux armes toutes les populations; ce n'était pas assez pour elle des combinaisons ordinaires de la politique et de la stratégie, elle avait essayé de rendre la guerre nationale et universelle. Ses proclamations, colportées dans toute l'Allemagne, en Dalmatie, en Suisse, en Italie, et jusqu'en Sicile, dénonçaient Napoléon comme un autre Attila, contre lequel il fallait se croiser. Jamais l'orage ne s'était annoncé plus menaçant. Des sociétés secrètes et mystiques, sous le nom de *Tugendbund*, s'établissent alors dans toute l'Allemagne, et leur but est de rallier à des centres communs les ennemis de Napoléon. Le nombre des fédérés est bientôt considérable; tous les ordres y fournissent des membres: les uns, par un motif; les autres, par un autre. La jeunesse des universités montrait le plus grand empressement à en faire partie, et c'était principalement en Prusse et en Westphalie que ces sociétés faisaient le plus de prosélytes. Faibles par elles-mêmes, elles devinrent entre les mains des cabinets, un puissant levier contre Napoléon. La politique y trouva

l'idée de la *Sainte-Alliance*, et telle fut son habileté, en formant cette ligue à mort contre la France, qu'elle y fit combattre, l'un à côté de l'autre, le despotisme et la liberté.

Dès le mois de février, l'Autriche avait sous les armes deux cent soixante bataillons et même nombre environ d'escadrons, sans compter les troupes d'artillerie et les autres accessoires. Chaque bataillon était de onze cents hommes, et chaque escadron de cent vingt chevaux. Le tout formait une masse de trois cent cinquante mille combattants; venaient ensuite cent cinquante bataillons de landwehr, et les réserves préparées pour tenir au complet l'armée active. Cette armée, qui avait près de huit cents bouches à feu, dont un quart d'obusiers, avait été divisée, suivant l'usage introduit par Napoléon, en plusieurs corps distincts, composés de troupes de toutes armes, et organisés de manière à agir seuls ou combinés.

Six de ces corps, d'environ vingt-cinq mille hommes chacun, outre une réserve rassemblée en Bohême, étaient destinés à inonder la Bavière, sous la conduite du prince Charles, le plus habile des généraux autrichiens. L'archiduc Jean devait agir en Italie avec les huitième et neuvième corps, formant au-delà de soixante-dix mille combattants, indépendamment d'un corps de dix mille détaché à Gratz pour couvrir la Croatie et contenir le corps de Marmont, stationné en Dalmatie; enfin quarante mille autres, sous l'archiduc Ferdinand, avaient pour tâche d'envahir le duché de Varsovie. Encore que ces grands détachements en Italie et en Pologne aient été l'objet de la critique, il n'en est pas moins vrai que l'Autriche ne pouvait réunir de plus grandes chances en sa faveur. Peu rassurée cependant par un développement de forces aussi considérable, et voulant tirer parti de toutes les ressources

que lui offrait la fortune, elle songea de bonne heure à appeler les Tyroliens à l'insurrection. Ces montagnards avaient pour la Bavière une aversion prononcée, et pour l'Autriche au contraire un fond d'attachement d'autant plus marqué qu'il se fondait sur le souvenir des bienfaits récents de cette puissance. Le marquis de Chasteler, officier de réputation et ancien chef d'état-major de Kray et de Suwarow, fut chargé d'insurger ce pays avec un corps de dix mille hommes, qui, débouchant sur Brixen, intercepterait en même temps la communication entre les armées françaises d'Italie et d'Allemagne. Et comme d'ailleurs le corps de Jellachich devait remonter l'Inn jusqu'à Inspruck, il se trouverait de bonne heure sur le flanc et les derrières de la grande armée française une masse d'autant plus inquiétante qu'elle serait incessamment grossie par les insurrections; mais ce projet, comme nous le verrons, et comme il arrive toujours quand on prétend combiner des opérations avec des corps détachés au loin, n'eut pas le succès qu'on s'en était promis.

Toutes ces mesures, l'Autriche les avait prises avant que Napoléon parût croire à une rupture de sa part. Cependant, vers le 1er mars, des ordres furent expédiés sur tous les points, tant en Allemagne qu'en Italie et en Pologne : il fut enjoint aux princes de la confédération du Rhin de tenir au complet leurs contingents; et les Russes, en vertu de l'alliance offensive et défensive conclue à Tilsitt, durent fournir un secours de trente mille hommes en Pologne. Dès le commencement d'avril, Napoléon avait sous les armes toutes les forces nécessaires pour conjurer l'orage, si elles eussent été réunies; mais la plupart étaient encore à une grande distance des points de rassemblement, et l'on devait craindre qu'en prenant franchement l'offensive l'ennemi n'entraînât dans son mouvement une bonne partie de l'Allemagne.

On peut ainsi récapituler les corps français et alliés destinés à faire la campagne :

1° Les Polonais et les Russes (ceux-ci n'entrèrent en ligne que fort tard) formant ensemble cinquante mille hommes.

2° Les Saxons, sous Bernadotte, et les Hollandais, sous Gratien : vingt mille hommes. Bernadotte, après avoir pourvu à la garde des villes anséatiques, devait longer les frontières de la Bohême, pour descendre dans le bassin du Danube.

3° Les Westphaliens, sous Jérôme : quinze à vingt mille hommes. Ils restèrent dans le nord où leur présence était nécessaire.

4° L'armée principale, composée, savoir : du deuxième corps, sous Lannes, mais que commandait provisoirement Oudinot ; vingt-cinq mille hommes, au commencement d'avril. Ce corps se dirigea de Francfort sur Augsbourg ; du 3e, sous Davoust, quarante-cinq mille hommes. Ce maréchal, après avoir laissé de bonnes garnisons dans les places du Nord, s'était mis en marche d'Erfurth, par Bamberg, sur Ratisbonne ; du 4e, sous Masséna, trente mille hommes. Arrêté dans sa marche pour l'Espagne, ce corps revenait en toute hâte de Strasbourg sur Ulm ; du 7e, sous Lefebvre, trente mille Bavarois. Il cantonnait sur l'Iser, observant le cours de l'Inn par ses troupes légères ; du 8e, sous Vandamme, formé de douze mille Wurtembergeois, en marche de rassemblement sur Heidenheim.

5° Les Badois, Hessois, et autres confédérés ; 12000 hommes ; ils renforcèrent le corps de Masséna : la prudence s'opposait à ce qu'on portât d'abord en avant les alliés de la confédération du Rhin.

6° L'armée d'Italie, sous le vice-roi et Macdonald, de cinquante à soixante mille hommes, était échelonnée de

l'Isonzo à la Chiusa, attendant des renforts qui se trouvaient encore à une grande distance.

7° Le corps de Dalmatie, sous Marmont; quinze mille hommes.

8° La réserve de grosse cavalerie, sous Bessière, composée des deux régiments de carabiniers et des douze de cuirassiers, répartis en trois divisions sous les généraux Nansouty, Espagne et Saint-Sulpice; une de ces divisions fut attachée alternativement aux deuxième et quatrième corps. L'usage n'était pas encore de former des corps spéciaux de cavalerie autres que la réserve.

Toutes ces forces, et les garnisons n'y sont pas comprises, s'élevaient à environ trois cent vingt mille combattants. L'artillerie consistait en cinq cent soixante bouches à feu. Les autres accessoires étaient en proportion. Aux premiers indices du danger, on avait songé à mettre en état de défense toutes les places de la Bavière, et à rassembler dans ce pays tous les approvisionnements nécessaires.

L'empereur, dans l'impossibilité de rejoindre l'armée aussitôt qu'il l'aurait désiré, envoya le major général Berthier présider aux premières opérations. L'armée, dans le cas où les hostilités ne seraient pas commencées, devait être rassemblée à Ratisbonne, et, dans le cas contraire, sur les points plus en arrière d'Augsbourg ou de Donawerth. Les instructions de l'empereur à cet égard étaient de la plus haute prudence et entièrement conformes à ce principe : *N'indiquez jamais comme lieu de rassemblement à vos troupes un point que l'ennemi occupe, ou peut occuper en force.* L'archiduc prit l'initiative, et Berthier, perdant de vue ses instructions et le principe, au milieu des embarras de sa position, plaça l'armée à deux doigts de sa perte.

Ce fut le 10 avril qu'eurent lieu les premières hostilités. L'ennemi, après avoir passé l'Inn à Braunau, s'avança sur Landshut. La division bavaroise Deroi en défendait le pont ; menacée d'être tournée par les divisions autrichiennes, dirigées en amont et en aval, elle battit en retraite, et vint se réunir à Neustadt au reste de l'armée bavaroise. L'ennemi, heureusement, avait mis pour gagner l'Iser, le double du temps nécessaire. L'archiduc aurait pu être à Ratisbonne le 15 ; et ce fut le 17 seulement que la moitié de ses forces atteignit la Petite-Laber par les trois routes qui, de Landshut, conduisent à Ratisbonne, Keilheim et Neustadt. Hiller s'était porté à Mosbourg, et Jellachich à Munich. De la Bohême, où ils avaient rassemblé leurs corps, Bellegarde et Kolowrath se dirigeaient à pas comptés sur Ratisbonne.

Pendant ces premiers événements, Davoust s'avançait de Bamberg sur Ratisbonne. Jugeant avec raison que le moment de s'y rendre était passé, le maréchal changea de direction à droite pour se rabattre, par Hemau, sur Ingolstadt : Berthier, et ce fut de sa part une grande faute, lui envoya l'ordre de retourner, par la rive gauche, à sa destination première. Le major-général, par une erreur non moins inconcevable, prescrivait en même temps à Lefebvre de reprendre Landshut. On ne pouvait, assurément, ordonner deux mouvements plus dangereux et plus inopportuns (1).

Dès le 12, le télégraphe avait porté à Paris la nouvelle du passage de l'Inn. L'empereur, bien inspiré, s'était mis en route sur-le-champ ; sa diligence avait été extrême : le 17 il était à Donawerth. Jamais sa présence n'avait été

(1) *Berthier était une de mes erreurs*, a dit Napoléon ; ajoutons qu'il fut moins un docile et fidèle serviteur de son maître.

plus nécessaire; jamais elle ne fut marquée par de plus beaux résultats. Du même coup-d'œil il a mesuré le danger et découvert le remède. A quelque prix que ce soit, il faut tenir à Neustadt et y appeler Davoust : les ordres sont donnés dans ce double but. Napoléon réunit derrière l'Abens tout ce qu'il peut trouver de tronpes sous la main. Ce sont les Bavarois, les Wurtembergeois et une division de cuirassiers, formant environ quarante mille hommes. L'archiduc s'avançait avec cent mille : s'il eut poussé avec résolution, il pouvait du même coup précipiter l'empereur et ses troupes dans le Danube, couper le corps de Davoust et empêcher l'arrivée de Masséna et d'Oudinot, qui se seraient trouvés trop heureux de trouver un refuge derrière le Lech.

Heureusement, dans son ignorance du véritable état des choses, l'archiduc fit suspendre tout-à-coup la marche sur l'Abens. En apprenant que Davoust se trouvait dans la position avancée de Ratisbonne, le prince avait conclu que nécessairement Napoléon devait être devant lui avec des forces considérables; et, comme dans cette hypothèse, assez vraisemblable, il eût été dangereux de lui livrer bataille ayant sur son flanc droit les quarante-cinq mille hommes de Davoust, il avait pris la résolution de se porter d'abord contre celui-ci.

Laissant le général Hiller, avec cinquante mille hommes, pour observer l'empereur sur l'Abens, l'archiduc, le 18, prit à droite la direction de Ratisbonne. Ne pouvant supposer que le maréchal soit venu s'y établir pour en rétrograder sans y être forcé, et craignant aussi peut-être de trop s'approcher de l'aile gauche de l'empereur, à laquelle il prêtait le flanc, il négligea d'atteindre et de suivre la seule route que pût prendre Davoust. Cette route, qui longe le Danube, devient, entre Abbach et

Post-Saal, un véritable coupe-gorge, formé par des hauteurs boisées et souvent escarpées. C'était le 19 que l'archiduc comptait attaquer. Ce jour-là même, au matin, Davoust quittait Ratisbonne, pour gagner Abensberg. Les divisions Saint-Hilaire et Friant avaient reçu l'ordre de prendre à gauche le chemin de Tengen, pour flanquer dans le défilé la colonne principale. Le corps autrichien de Hohenzollern, suivait la même route. L'archiduc avait formé trois colonnes; c'était celle de gauche; elle arrivait à Thann. Le choc fut rude : vingt mille vétérans français ne devaient pas le céder à pareil nombre d'autrichiens. Vers six heures du soir, le prince de Hohenzollern abandonna un champ de bataille où il laissait quatre mille hommes. Toutes les versions s'accordent à dire que le prince Charles pouvait soutenir son lieutenant; mais toutes aussi laissent à deviner la cause d'une inaction qui sauva le corps français. A la faveur de ce combat, la droite de Davoust avait continué tranquillement sa marche sur Abensberg, où elle se réunit aux Bavarois. En appuyant à gauche pour lui donner la main, et au moment où la communication s'ouvrait, Lefebvre eut occasion de battre et disperser la colonne du général Thierry, destinée à rattacher l'une à l'autre les deux grandes masses ennemies.

La jonction de Davoust mettait fin aux anxiétés de Napoléon, et le plaçait au contraire dans une situation menaçante envers les Autrichiens. Etabli en face de l'intervalle qui sépare les deux parties de leur armée, il peut se jeter entre elles, et, après les avoir entièrement isolées, les accabler en détail. Il n'est de salut, pour l'ennemi, que dans une retraite concentrique et précipitée sur Landshut. Pour l'en empêcher, l'empereur se détermine à prendre sur-le-champ l'offensive, en la dirigeant d'abord

Allemands; ils venaient de se montrer dignes de marcher sous ses drapeaux.

A la nuit close, le centre de l'armée se trouvait affermi sur la ligne de Rothenbourg à Pfaffenhausen. Le quartier impérial était à Rohr. Davoust conservait sa position de la veille. Dans son empressement à occuper Ratisbonne, l'archiduc, bien loin de l'inquiéter, avait refusé sa gauche, et pris, devant lui, l'attitude de la défensive. Ce même jour au soir, Masséna atteignit Freysing, en fit raccommoder le pont détruit par Lefebvre, et porta, en avant-garde sur Mosbourg, les dragons badois. Le corps d'Oudinot, par une précaution fort sage, avait été dirigé le matin sur Abensberg.

Au milieu des grandes scènes de la journée, un seul régiment avait occupé cinquante mille autrichiens. C'était le 65ᵉ laissé pour toute garnison dans Ratisbonne. Cerné à la rive gauche du Danube par Kollowrath, et à la rive droite par un des corps de l'archiduc, il mit bas les armes dans la soirée : sa tâche était-elle remplie? On a prétendu qu'en détruisant le pont du Danube et en gardant les remparts, il eût pu tenir plus longtemps : s'il le pouvait effectivement, il manqua l'occasion de s'immortaliser : les événements du lendemain vont en fournir la preuve.

On ne peut qu'être saisi d'admiration en mettant en regard les combinaisons de Napoléon et celles de son adversaire : tandis que cent mille autrichiens (y compris les corps de la Bohême) sont tenus en échec par la moitié du corps de Davoust, trente mille autres sont accablés par soixante-cinq mille français, sans compter que ceux-ci se sont préparés pour les jours suivants, une série de victoires presque certaines.

L'archiduc, malgré l'échec de son lieutenant, persiste à se maintenir dans le cul-de-sac, où il s'est si gratuitement

enfoncé (1). Maître du pont de Ratisbonne, et voulant attaquer Davoust, il appelle à lui le corps de Kollowrath. Celui de Bellegarde, encore trop éloigné pour le rejoindre, reçoit l'ordre de se rapprocher de Stadt-am-Hof. Il se flatte que, couvert par la Laber, Hiller pourra se rallier à sa gauche; mais il ne calcule pas que, pour y parvenir, celui-ci aura à exécuter devant l'armée française un mouvement latéral fort dangereux, et que déjà la position de Lannes rendu impossible.

Mieux informé que son généralissime, Hiller a perdu cet espoir, et ne songe plus qu'à regagner Landshut. Le 21, Napoléon le suit dans cette direction avec la division Wrède, les Wurtembergeois et le corps de Lannes. Oudinot eut ordre de se rabattre sur le même point, après avoir passé l'Iser à Mosbourg : Masséna devait aussi prendre cette direction. La prudence exigeait de soutenir Davoust : Lefebvre descendit à cet effet la Laber avec ses deux divisions bavaroises, celle du général Demont et une brigade de cuirassiers.

Hiller se retira lestement, abandonnant une partie de ses bagages. Parvenu à Landshut, il essaye d'en défendre le pont : l'intrépide Mouton ne lui en laisse pas le temps. Quelques heures plus tard, l'ennemi se fut trouvé tourné par Oudinot et Masséna; mais pressé de retourner à l'archiduc, l'empereur avait ordonné de brusquer l'attaque. Les Autrichiens s'enfuirent en déroute du côté d'Otting, où, le lendemain, ils repassèrent l'Inn. Ils avaient perdu vingt-cinq canons et près de dix mille hommes.

Davoust, ce même jour 21, s'était réuni de Bonne à Lefvebre. Pour dérober plus sûrement à l'archiduc la faiblesse des corps qu'il a devant lui, le maréchal se décide

(1) Il se trouvait entre le Danube et le Bas-Iser. Voyez la géographie de M. Lavallée.

à prendre l'offensive; il pousse en avant contre le centre ennemi, en longeant la rive gauche de la Grosse-Laber. A onze heures, le combat s'engage vivement et se prolonge sans avantage marqué jusqu'à la nuit. Davoust avait joint l'habileté à l'audace, en profitant de tous les obstacles de ce pays fourré; et s'il n'avait pas triomphé, du moins avait-il rempli le but qu'il s'était proposé, celui de gagner du temps. Il y eut, de part et d'autre, environ trois mille hommes hors de combat. Les deux partis passèrent la nuit en présence, s'apprêtant à recommencer la lutte au point du jour.

La défaite de Hiller était consommée, et Bessières, en suivant ses traces avec trois divisions, lui ôtera l'idée de tout retour offensif. La ligne d'opérations de l'archiduc est ainsi tombée au pouvoir des Français, et cette ligne va devenir pour eux une route d'invasion au cœur de l'Autriche. Mais Napoléon n'oublie pas qu'il lui reste à exécuter la seconde partie de son plan. L'archiduc s'est renforcé, et d'un instant à l'autre Davoust peut être accablé : il faut voler à son secours. Après tous les ordres donnés pour assurer les derrières de l'armée, Napoléon rétrograde vivement le 22 sur Eckmühl, avec les Wurtembergeois, le corps de Lannes et une partie de celui de Masséna. Oudinot est laissé en réserve à Landshut.

L'archiduc, ce jour là, avait prévenu Davoust; mais la manière dont il prit l'offensive ne tendait qu'à favoriser la double attaque qu'on lui préparait. Au lieu de tomber tout d'abord sur le centre et la droite de Davoust pour le séparer de l'empereur, il porta ses principaux efforts vers Abbach, où il ne trouva que des troupes légères. Ce faux mouvement, en lui faisant remettre à l'après-midi l'attaque principale, donna le temps à l'empereur d'arriver. La conduite de l'archiduc, dans cette occasion, devient plus que

jamais inexplicable. Il va frapper sur le vide avec sa droite renforcée, et laisse sa gauche exposée à tous les coups de l'armée française. Dès le matin, Kollowrath était à portée de lui servir de réserve ; mais d'ailleurs, qu'avait-il besoin de son secours, quand déjà il pouvait opposer cinquante-cinq mille hommes aux trente-six mille de Davoust (1) ?

La partie de la ligne qu'il laissait ainsi exposée, ne se composait que du corps de Rosenberg et de huit mille hommes de réserve. Davoust et son adversaire avaient plutôt manœuvré que combattu, quand, sur les deux heures, le canon annonça l'arrivée de l'empereur : il débouchait d'Eckmühl contre le centre de Rosenberg avec les Wurtembergeois. Lannes, à la tête de la division Gudin, attaque et déborde la gauche. La même manœuvre, et dans le même temps, est opérée par Davoust contre la droite. La position de Rosenberg ne saurait être plus critique, et cependant il soutient la lutte avec un courage digne d'éloges. Enfin perdant l'espoir d'être secouru, et contraint de céder à la valeur et au nombre, il fait sa retraite par la chaussée de Ratisbonne, profitant habilement de tous les obstacles du terrain pour retarder la poursuite des vainqueurs.

Déconcerté par la défaite de sa gauche, et plus encore par la présence de l'empereur qu'il croyait toujours à Landshut (2), l'archiduc renonce à pousser sa droite, et ne songe plus qu'à couvrir sa retraite. La nuit approchait : Napoléon lance à la poursuite de l'ennemi toute la cavalerie, en lui ordonnant de se prolonger toujours vers la

(1) Il n'avait, en outre des deux divisions bavaroises de Lefebvre, que celles des généraux Morand et Friant, avec un peu de cavalerie sous le général Montbrun.

(2) Les troupes avaient fait près de douze lieues dans la matinée.

droite, dans la direction du Danube. Les deux divisions de cuirassiers de Nansouty et de Saint-Sulpice, marchaient au soutien de la cavalerie légère. Fatigués des charges de celle-ci, les cuirassiers autrichiens font demi-tour et se lancent contre les escadrons français avec un courage voisin de la fureur. Nansouty et Saint-Sulpice leur épargnent la moitié du chemin. Le sol frémit sous les pieds des chevaux; les deux masses se choquent, se pénètrent, se mêlent au milieu du son aigu des trompettes et des cris affreux des cavaliers. Au bruit des armes à feu, qui d'abord avait cessé, succède l'horrible roulement des sabres contre les cuirasses et les casques. Le fer frappant sur le fer, dans cette rencontre de nuit, des milliers d'étincelles environnent les combattants. Les cuirrassiers ennemis, couverts seulement sur la poitrine, éprouvent de grandes pertes et ne s'en montrent que plus braves. « Là fut décidée sans appel, dit M. le général Pelet, une question « débattue dans la cavalerie, celle de la nécessité des « cuirasses doubles. Le nombre des morts se trouve de « treize Autrichiens, et celui des blessés de huit, pour « un Français. Là fut jugée aussi la question longtemps « contestée, de la supériorité des deux cavaleries. » Celle de l'ennemi ne tarda pas à s'avouer vaincue : vivement poursuivie sur la chaussée, elle éprouva de sensibles pertes. Les cuirassiers français ne se bornèrent pas à cette action brillante et décisive, ils enfoncèrent encore deux gros carrés de grenadiers autrichiens postés sur les flancs de la route. L'empereur cependant crut devoir arrêter la poursuite, qu'un beau clair de lune eût favorisée. Les troupes étaient harassées, l'infanterie surtout, et les chances, dans les combats de nuit, deviennent incertaines.

L'archiduc rentra le soir dans Ratisbonne, heureux de n'y plus trouver la garnison française; craignant de s'y

voir assailli par toute l'armée victorieuse, il fit jeter un nouveau pont et se hâta de passer le Danube. La perte des Autrichiens à la bataille d'Eckmühl, est évaluée à 5000 hommes tués et 15000 prisonniers. Celle des Français, que les bulletins ne firent pas connaître avec exactitude dans la crainte d'ébranler des alliés douteux, ne s'éleva cependant que de cinq à six mille hommes, dont un tiers tués.

Une forte arrière-garde occupait Ratisbonne : le 23, l'empereur ordonne de l'attaquer. L'infanterie arrive; les pièces de la réserve battent en brèche ou répondent à l'artillerie des remparts : des échelles sont dressées. L'intrépide vainqueur de Sarragosse dirige l'assaut (1). Les grenadiers trouvent une issue et s'élancent baïonnettes basses dans la ville. C'est en vain que l'ennemi entreprend de les arrêter. Plusieurs milliers de prisonniers sont faits au milieu des flammes qui embrâsent les maisons. La haine autrichienne voit brûler avec plaisir une ville bavaroise

(1) « .... Pour arriver à la brèche, il fallait parcourir à découvert une distance d'environ deux cents pas, sur la promenade extérieure qui entoure la ville. Lannes envoie des hommes porter des échelles sur le bord du fossé; ils tombent tous sous la mitraille de l'ennemi. Il demande encore des hommes de bonne volonté; d'autres viennent, mais ils succombent également. Sur une nouvelle demande, on hésite. Le maréchal détache de sa poitrine le signe de l'honneur et le montre aux Français : cent se précipitent, et parmi eux beaucoup d'officiers. Aucune échelle cependant ne peut parvenir jusqu'à la funeste place qui a été désignée. Le maréchal fait encore un appel; personne ne répond : les plus braves sont étonnés. Alors l'impétueux Lannes leur crie : *Vous allez voir que votre maréchal est encore grenadier.* Il saisit une échelle et va pour la placer lui-même : ses aides-de-camp l'arrêtent et luttent contre lui. A l'aspect de ce noble débat, la foule se précipite, enlève les échelles et franchit l'espace. Les coups meurtriers se perdent au milieu d'elle : les aides-de-camp la précèdent. En un clin-d'œil, les échelles sont placées, le fossé est franchi, la brèche enlevée...... » (*Mémoires sur la guerre de 1809, en Allemagne*, par le général Pelet.)

Voyez, dans le même ouvrage, (t. 1, note 3e, pag. 329), le détail du champ de bataille des cinq journées du 19 au 23 avril.

qu'elle n'a pu conserver. Durant cette attaque sanglante, l'empereur, placé à une petite distance des remparts, est frappé au talon d'une balle de carabine. Le bruit s'en répand aussitôt : le soldat allarmé, quitte les rangs; on accourt de toutes parts. La blessure était légère. Le premier besoin de l'empereur est de répondre à tant d'amour, et de tranquilliser l'armée. Il monte à cheval, parcourt les rangs et reçoit les témoignages de la joie universelle qu'inspire sa présence.

Une grande revue termina cette première période de la campagne : Napoléon accorda une abondance de récompenses auxquelles eurent part ses alliés de la confédération. C'est là qu'il créa les premiers barons et chevaliers avec dotations et titres transmissibles à leur postérité. Sa satisfaction devait être grande, car jamais il n'avait remporté de succès plus brillants, plus décisifs et plus opportuns. Des six jours écoulés depuis son départ de Paris, cinq avaient suffi pour arrêter, battre et disperser l'armée ennemie; et cette armée, au rapport même des Autrichiens, était par le nombre, par l'enthousiasme et par la trempe des hommes, la plus formidable qu'eût jamais rassemblée la cour de Vienne.

§ III.

A peine sur la rive gauche du Danube, l'archiduc marqua la retraite sur la Bohême. Quoiqu'en aient dit certains critiques, il ne pouvait entrer dans les projets de l'empereur de le suivre dans cette direction latérale où l'eussent arrêté les difficultés du pays (1). La raison politique indiquait d'atteindre Vienne au plus tôt; et la raison mi-

(1) Voyez la géographie de M. Lavallée.

litaire ; de s'interposer sans cesse entre les masses dispersées de l'ennemi. Chasteler avait insurgé le Tyrol ; le corps de Jellachich n'était point entamé. Hiller dans un retour offensif, venait de surprendre et de maltraiter la division de Wrède. Couvert par l'excellente barrière de l'Inn, ce général pouvait rallier ces derniers et recevoir même de puissants renforts d'Italie, où, jusqu'alors, l'archiduc Jean avait l'avantage.

Davoust est laissé à Ratisbonne pour observer l'archiduc : il devra y rester jusqu'à ce qu'on ait acquis la certitude que le prince est entré en Bohême. Bernadotte se dirigeait alors sur cette ville avec les Saxons. Lefebvre reçoit l'ordre de reprendre Munich et de marcher ensuite contre les Tyroliens, dont l'insurrection devenait inquiétante. Le reste de l'armée va continuer sa marche offensive sur Vienne : Masséna, en longeant la rive droite du Danube, Lannes, Bessières et le quartier-impérial par la chaussée de Braunau.

Hiller, dans la crainte d'être tourné par Lannes, renonce à disputer le passage de l'Inn ; il préfère se retirer derrière la Traun, dans la formidable position d'Ebersberg (1), et sur la route même que suit Masséna. L'empereur, à son arrivée à Lambach, comptait faire tourner ce poste inexpugnable : le maréchal ne l'ignorait pas ; mais l'impétueuse valeur du général Cohorn dérange tout à coup ce judicieux projet. Trois bataillons autrichiens laissés imprudemment en avant du pont, sont culbutés et poursuivis l'épée dans les reins jusqu'aux portes de la ville, qui se trouvent fermées. Cohorn les fait enfoncer, et pé-

(1) Cette ville est entourée d'une enceinte et commandée par un château. Les Français, pour y arriver, avaient à franchir, sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, un pont en bois de cent toises de longueur.

nètre dans la grande rue. En le voyant ainsi engagé, Masséna ne peut que le faire soutenir. Les divisions Claparède et Legrand sont successivement portées en avant : on se bat avec fureur de rue en rue, de maison en maison. Claparède s'empare du château. Hiller lance sur la ville quatre nouvelles colonnes : le sang coule à flots ; le feu prend aux maisons, et l'encombrement des rues ne permet pas d'en sortir : beaucoup de blessés et de combattants périssent au milieu des flammes. Jamais la guerre n'offrit de scène plus affreuse. Enfin, las de carnage, les Autrichiens cèdent la ville. Il restait à les chasser des hauteurs qui la commandent. Les Français s'y portent : le combat se renouvelle, et, quoiqu'à forces plus inégales encore, la même fureur continue. Cependant apparaît sur la rive droite la division de cavalerie Durosnel ; c'est l'avant-garde de Lannes que l'empereur a détachée pour tourner la position. Son arrivée décide Hiller à lâcher prise et à se replier en toute hâte sur Enns. Cette horrible et inutile boucherie du 3 mai coûta au Autrichiens de six à sept mille hommes, et aux Français de quatre à cinq mille.

En voyant tenir Hiller aussi ferme dans la position d'Ebersberg, on devait naturellement penser que l'archiduc arrivait du Bassin de la Moldau dans celui du Danube, pour se réunir à son lieutenant et couvrir Vienne. Il n'en était rien, et sans doute que la rapidité des opérations sur la rive droite fit avorter ce projet. L'archiduc, comme si toute l'armée française eût été à sa poursuite, avait forcé de marche jusqu'aux défilés de la Bohême, pour ensuite manquer l'occasion de prévenir les Français devant Vienne en séjournant trois à quatre jours à Budweiss (1). Ce re-

(1) Arrivé le 4 mai dans cette ville, il ne lui fallait que cinq jours pour se rendre à Vienne, où les Français n'entrèrent que le 12.

pos, comme l'observent les critiques, paraîtra toujours une énigme dans la vie militaire de ce prince, comme les séjours plus longs de Schaffhouse et de Zurich en 1799.

Après quelques démonstrations sur les traces du prince, Davoust s'était lestement rabattu sur Straubing pour suivre l'armée en échelons dans la vallée du Danube; Bernadotte n'était venu le relever un instant à Ratisbonne que pour prendre aussitôt la même direction.

En voyant s'approcher l'armée victorieuse, le conseil aulique envoya à Hiller l'ordre de passer le Danube à Stein, de rompre le pont, et de forcer de marche par la rive gauche pour venir concourir à la défense immédiate de Vienne. On se flattait qu'à l'aide de ce renfort, on pourrait attendre l'arrivée de l'archiduc, qui, de Budweiss, s'avançait par Horn et Meissau. Dans le projet arrêté pour sauver la capitale, les troupes accourues vers cette ville devaient occuper de front l'armée française tandis que de sérieux efforts seraient tentés contre ses communications de la Bohême où il était resté avec vingt-cinq mille hommes, Kollowrath devait descendre sur le Danube et s'emparer du pont et de la ville de Lintz; mais ce n'était encore qu'une partie de la grande diversion projetée. Les instructions adressées à l'archiduc Jean lui prescrivaient de repasser les Alpes, et après avoir rallié, chemin faisant, le corps du Tyrol et la division Jellachich stationnée aux sources de l'Enns, de se porter aussi sur Lintz que l'on regardait avec raison comme le point décisif. Nul doute que les soixante et dix mille hommes que l'on destinait à fermer ainsi, dans sa partie la plus rétrécie, le bassin du Danube, eussent été pour les Français arrêtés devant Vienne, un terrible sujet d'inquiétudes et d'alarmes. Mais Napoléon, qui jusqu'alors a prévenu ses adversaires, laissera-t-il s'exécuter un plan aussi décousu, et qu'il peut faire tour-

ner à la confusion de ceux qui l'ont conçu, favorisé qu'il est par sa position centrale? Devant un capitaine de la trempe de l'empereur, ce plan devenait une chimère; et c'est à peine, en effet, s'il reçut un commencement d'exécution.

On put croire un instant, dans l'armée française, que l'ennemi accepterait une bataille dans la position stratégique de Saint-Polten. Cette ville, située sur la Trasen, à douze lieues environ de Vienne, était au nœud des lignes de retraite des armées de Bohême et d'Italie. Mais la disparition d'Hiller ne laissant plus de doutes que l'ennemi renonçait à cette bataille, l'empereur ne songea plus qu'à redoubler de célérité vers la capitale, dont il lui importait de se saisir au plus tôt pour consolider sa position.

Cependant, avant de quitter Saint-Polten où il est arrivé le 8, et par les renseignements qui lui sont venus de la rive gauche, Napoléon croit devoir redoubler de prudence pour assurer, contre tout accident, les derrières et les flancs de l'armée. Les ponts du Danube, ceux surtout où aboutissent les routes de la Bohême, deviennent l'objet de son attention particulière. Il prescrit de détruire les uns et de couvrir les autres par des ouvrages d'un fort profil. Le général Beaumont rassemblait autour d'Augsbourg un petit corps d'observation, l'empereur arrête qu'il sera porté à dix mille hommes, dont un tiers de cavalerie. Lefebvre devra reprendre Inspruck aux révoltés du Tyrol, et fermer sur ce point le haut-bassin de l'Inn. Davoust et Bernadotte continueront de s'avancer en échelons le long de la rive droite du Danube, se relevant, l'un l'autre, sur les points stratégiques. Steyer, dans la vallée de l'Enns, était un de ces points; Davoust y porta une brigade de cavalerie légère qu'il se tint en mesure de soutenir. C'est ainsi que Napoléon songe à affermir chaque pas qu'il fait en avant.

« Indépendamment de ses bases premières et fondamen-« tales, dit M. le général Pelet, il en dispose successive-« ment de nouvelles, qui l'échelonnent sur le Lech, au-« tour de Ratisbonne, sur l'Inn et la Salza, sur la Treun « et l'Enns. Il consolide, par tous les moyens, la ligne « d'opérations, y établit ses magasins et ses dépôts, y pré-« pare des appuis pour la retraite, et éclaire ses flancs au « loin. Il organise, même jusqu'au Rhin, des corps de ré-« serve, avec des troupes de récente formation. Il fortifie « de nouveaux postes à Lintz, Melk, Gottweig et sur tous « les points de la ligne..... » En un mot, et quoi qu'on en ait pu dire, il conduit la guerre avec prudence et méthode; sa célérité n'est point de la témérité; ni ses succès le résultat du hasard.

C'est le 10 mai au matin que Napoléon arrive sous les murs de Vienne; vingt-sept jours après son départ de Paris!!! Les portes en étaient fermées. Comme au temps du visir Kiuperli, les Autrichiens se sont préparés à défendre leur capitale. Les remparts en sont garnis de deux cents pièces de canon, et l'archiduc Maximilien y dispose d'une garnison de vingt mille hommes. Rien n'a été négligé pour exalter les troupes et les habitants : on leur a parlé des Espagnols et de Saragosse : on leur a promis que leur résistance opérera la ruine de l'armée française.

Napoléon n'avait pour le moment à sa disposition que les corps de Masséna et de Lannes, la garde et la cavalerie de Bessières. Faute de grosse artillerie pour battre les remparts, il essaie d'intimider l'archiduc en faisant jeter des obus sur la ville. On y répond par un feu violent des bastions, sans ménagement aucun pour les faubourgs. Prévoyant que ce moyen ne réussirait pas, il fait attaquer par les deux flancs les communications de Maximilien avec le grand pont du Danube. Masséna s'avance par Simering

pour pénétrer dans l'île du Prater. En amont, une manœuvre semblable est dirigée de Dobling sur l'île de Jagerhaus. Ces mouvements achevés, la place se trouvait cernée et toute communication interdite avec la rive gauche. Dans la crainte de se voir prisonnier avec sa garnison, l'archiduc se décide à l'évacuer le 12, en faisant sauter derrière lui les ponts de Tabor et de Spitz. Il laissait au général Oreilly le soin pénible d'en faire la remise aux Français. Ce fut le 13 que l'empereur y fit son entrée. Une plus longue résistance pouvait amener de nouvelles chances en faveur de l'armée battue : Napoléon ne l'ignorait pas, et, quoique arrêté pendant trois jours, il dut se féliciter de ne l'avoir pas été jusqu'à l'arrivée du prince Charles, ou seulement d'Hiller. Vienne n'avait été armée qu'au milieu de la précipitation causée par la défaite d'Eckmühl; car, dans son excès de confiance à l'ouverture de la campagne, le conseil aulique s'était bien plus préparé à assiéger Mayence qu'à défendre sa capitale.

Hiller est rencontré à Spitz par l'archiduc Maximilien. N'ayant pu arriver à temps pour sauver la capitale, il fit occuper les îles. Le prince Charles ne paraissait pas encore.

Quelques actes administratifs et politiques marquèrent cette seconde entrée de Napoléon à Vienne : c'est de là que partit, le 17 mai, le fameux décret qui tout-à-coup fit de Rome un chef-lieu de département, par la réunion à l'empire des états du Saint-Siége.

C'était beaucoup, et c'était peu de s'être emparé de Vienne en quelques jours : la *paix n'était point dans cette capitale*. Il restait à l'Autriche des forces considérables, et encore n'était-elle qu'une des parties de la ligue qu'il s'agissait d'abattre. Pressé par le temps non moins que par la nécessité d'imposer silence aux plaintes que pourraient

élever les peuples en ne voyant plus de fin à la guerre, Napoléon songe à se procurer un débouché au-delà du Danube pour continuer les opérations offensives. Quels que soient les desseins de l'archiduc, il convient, dans tout état de cause, de ne rien perdre des fruits des mémorables et récentes victoires de Ratisbonne; et pour cela, il faut se presser d'aller au-devant de lui, avant qu'il ne soit revenu du coup qu'il a reçu. En le laissant en possession de la Bohême, de la Moravie, de la Hongrie, il peut concentrer ses forces, en rassembler de nouvelles, provoquer peut-être une levée de boucliers en Allemagne, et rendre ainsi douteuse une lutte déjà si avancée.

Le prince Charles, comme on l'a dit, ne s'était point encore montré aux environs de Vienne; mais tout annonçait qu'il ne tarderait pas à paraître. Voulant profiter d'une occasion qui peut-être ne se représenterait plus, Napoléon se décide à passer immédiatement le fleuve. Le projet est d'autant plus hardi qu'il n'a pour l'exécuter que les corps arrivés primitivement avec lui devant Vienne. Davoust, qu'il destine à servir de réserve, reçoit, à Saint-Polten, l'ordre de presser sa marche. Les autres corps sont encore éloignés, et la prudence ne permet pas de dégarnir le bassin du Danube. Bernadotte s'avançait alors de Passau sur Lintz qu'occupait Vandamme avec les Wurtembergeois.

Si le passage des fleuves présente en général de grandes difficultés, celui du Danube, au point et dans les circonstances où il allait être entrepris, devenait une conception d'un ordre supérieur et que pouvaient seuls réaliser des Français victorieux. Il ne fallait pas songer à donner le change à l'ennemi: car, outre que la surprise des points de passage devient impossible en présence d'une nombreuse armée, fractionnée comme était celle que l'on avait devant soi en corps de vingt-cinq à trente mille hommes, ces

points étaient en petit nombre et bien connus. Pour une armée venant de la rive droite, le plus avantageux se trouve en amont de Vienne, non loin du village de Nussdorf. Une grande île partage le fleuve en deux thalwegs d'inégale largeur : le plus grand est sur la rive droite. Plus bas, à deux lieues au-dessous de Vienne, se trouve une autre grande île, la célèbre Lobau, également propre à favoriser un passage.

Lannes, dès l'instant de l'entrée à Vienne, avait tout préparé pour jeter un pont à Nussdorf. Il s'agissait de s'emparer d'abord de la grande île dont nous avons parlé. Saint-Hilaire y fait passer dans des bateaux deux bataillons de voltigeurs; malheureusement ils ne sont pas soutenus en temps utile. Le général Vordmann, détaché par Hiller, les tourne, les enveloppe, et, malgré la plus belle résistance, les oblige à déposer les armes. Peu considérable en lui-même, cet échec eut les conséquences les plus graves : il fit renoncer à l'opération sur ce point; et peut-être faut-il se ranger à l'opinion de M. le général Pelet, qui penche à croire que, sans ce revers de douze cents hommes, les batailles d'Essling et de Wagram n'auraient pas eu lieu, et que la paix aurait été signée cinq mois plus tôt.

Il ne restait qu'à presser Masséna de compléter ses préparatifs de passage à travers l'île Lobau. Le fleuve, de ce côté, présente une largeur d'environ quatre cents toises; mais il est partagé en trois canaux par la Lobau et une île plus petite. La construction des ponts est confiée aux généraux Bertrand et Pernety. Les travaux sont protégés par la division Morand établie vers Fibersdorf. Le 19, après que tous les bateaux ont été rassemblés, Masséna fait embarquer pour l'île Lobau la division Molitor : elle y aborde et en chasse l'ennemi. Le lendemain à midi, tous les ponts sont terminés. Jamais d'aussi grands travaux n'avaient été

faits en aussi peu d'heures, et cependant il avait fallu suppléer à beaucoup d'objets dont on était dépourvu. Le quatrième corps passe dans l'île, qui est transformée en une vaste place d'armes. Le soir même, le dernier pont est jeté, et la rive gauche occupée par tout le corps de Masséna. Celui de Lannes le suivait ; ainsi que les divisions de cavalerie Lasalle et d'Espagne. Les troupes, en atteignant la rive gauche, se trouvaient déboucher au sein de l'immense plaine de Marchfeld, limitée au nord par le Bisamberg, à l'est, vers Wagram, par le Russbach. Les gros villages d'Aspern et d'Essling, à une demi-lieue l'un de l'autre, figuraient comme deux bastions à gauche et à droite en rentrant, où aboutissait le pont. Aspern avait pour réduit un cimetière; Essling, un grand magasin à grains. Plus au sud-est, et non loin du Danube, se trouve la petite ville d'Enzersdorf, poste également susceptible d'une bonne défense.

L'infanterie, à mesure qu'elle arrive, occupe les villages d'Aspern et d'Essling : les cuirassiers restent dans l'intervalle, et la cavalerie légère éclaire au loin les environs. Ces villages vont donner leurs noms, dans l'un et l'autre camp, à une terrible bataille de deux jours, qui sera perdue par les deux partis. Le 19, on n'avait encore aucune donnée certaine sur les forces qu'on allait rencontrer; mais le 20, l'archiduc descendit du Bisamberg, où il campait, pour reconnaître l'état des choses. Dès-lors, plus de doutes; toute l'armée ennemie se trouvait en présence.

Le 21, vers midi, on la voit se déployer et s'avancer avec assurance. Quatre-vingt-dix mille Autrichiens allaient attaquer trente mille Français, ayant à dos le large et impétueux Danube. L'archiduc ne pouvait choisir un moment plus favorable, et sans doute qu'il était entré quelque peu

de témérité dans l'entreprise de Napoléon (1). C'est contre Aspern que vont être dirigés les premiers et plus grands efforts : les trois corps de Hiller, Bellegarde et Hohenzollern se portent concentriquement sur ce village, où, pour le moment, Molitor se trouve seul : Rosenberg, après un long circuit, doit laisser Enzersdorf entre ses colonnes, et se rabattre ensuite sur Essling. Le corps des grenadiers et la réserve de cavalerie marchent entre ces deux masses principales. Le prince de Reuss est resté au Bisamberg, tant pour couvrir ce point que pour donner des inquiétudes à Davoust, dont les premières troupes commencent à paraître.

A la vue des masses qui ont assailli Aspern, Masséna accourt sur ce point : plusieurs fois le village est partiellement pris et repris. Rien n'ébranle la constance du héros de Zurich et de Gênes. Lannes, qu'une avarie survenue au pont a privé de la moitié de son corps, défend Essling avec la seule division Boudet. Plus de cent bouches à feu battaient d'écharpe et de front les deux villages : d'autres batteries placées devant le rentrant, foudroyaient les minces réserves de l'armée française. Bessières reçoit l'ordre de les faire charger; à la cavalerie légère, qui d'abord a échoué, succèdent les cuirassiers. L'ennemi, à leur approche, retire ses pièces en toute hâte. En ce moment l'infanterie de Hohenzollern se prolongeait entre les deux villages : Bessières, d'Espagne et Lassalle se précipitent sans hésiter sur elle; mais, formée en colonnes centrales par bataillons, elle présente de petites masses que rien ne peut ébranler. La cavalerie vient à son secours, et, après

(1) Ses censeurs et ses apologistes nous paraissent, à l'égard de cette entreprise, aussi peu justes les uns que les autres : judicieuse avant l'arrivée du prince Charles, elle devenait téméraire après.

trois charges consécutives oblige celle de Bessières à rentrer en ligne. Dans cette lutte inégale périt le brave d'Espagne.

Cependant la résistance d'Aspern avait décidé l'archiduc à se transporter à Essling où il espérait trouver moins d'obstacles. Lannes avait repoussé les attaques de Rosenberg. De nouveaux assauts lui sont livrés, mais quoique entouré de flammes et accablé de projectiles, il fait face à tout avec intrépidité. La nuit suspend ici l'ardeur des combattants, mais à Aspern leur fureur redouble : Hiller et Bellegarde ont reçu l'ordre de l'emporter à tout prix. Masséna continue à leur opposer une barrière d'airain. Au milieu d'une grêle de projectiles qui mettent le feu à une partie du village, il défend chaque ruelle, chaque maison, chaque jardin avec le plus héroïque courage. La division Molitor, à demi-détruite, est enfin forcée d'évacuer ce poste : il était dix heures du soir. Masséna court à la division Legrand, se précipite à sa tête dans le village et en reprend une partie : Bellegarde reste en possession de l'église et du cimetière. Les deux partis prennent alors quelques instants de repos au milieu des ruines fumantes du village.

Les réparations faites aux ponts permettent enfin aux troupes de Lannes et d'Oudinot de défiler pendant la nuit : la garde et les cuirassiers de Nansouty passent au point du jour. Davoust, qui de sa personne s'était rendu au quartier impérial promettait que son corps serait en ligne avant midi. Tous ces renforts devenaient rassurants, et cependant Napoléon ne devait pas être à se repentir d'avoir commencé une opération aussi sérieuse et dont l'issue était incertaine (1). Au surplus le temps de délibérer

(1) « Napoléon, nous dit un de ses apologistes, entend *avec joie*, au lever de l'aurore, retentir le signal d'une attaque générale sur Aspern et sur Essling, où l'archiduc a poussé encore une fois toute l'impétuosité de ses

était passé, et il n'était d'autre remède que dans le dévouement et le courage des troupes. Elles devaient tout faire d'abord, puisque l'espace manquait pour manœuvrer.

Frappé des chances que lui présente sa position, l'archiduc n'attend pas le jour pour commencer la lutte. Comme la veille, elle s'est bientôt étendue d'Aspern à Essling. Contraint de se renfermer dans le magasin qui sert de réduit à ce dernier village, Lannes reprend l'offensive à l'arrivée de Saint-Hilaire, et en chasse à son tour les Autrichiens. Dans Aspern, même acharnement et même résultat. L'intrépide Legrand a repris le cimetière et le village entier.

Rentré en possession de ces deux points d'appui, Napoléon songe à sortir enfin du coupe-gorge où il se trouve resserré. La configuration du champ de bataille et la forme concave de la ligne ennemie, indiquait naturellement de faire effort contre le centre et la gauche de cette ligne. Davoust, dont une des divisions est déjà passée, débouchera d'Essling : Masséna, dans Aspern, deviendra le pivot de la manœuvre; Oudinot, d'abord, puis Lannes et Bessières, s'élanceront du rentrant contre le centre de l'armée autrichienne, qu'ils s'efforceront d'enfoncer et de rejeter sur la Bohême et sur la Hongrie. L'impétuosité de cette attaque est d'autant plus terrible que chacun en apprécie l'opportunité. D'un seul effort, la première ligne de l'ennemi est enfoncée, et, tout en continuant de s'avancer, les troupes s'étendent à droite et à gauche pour donner moins de prise aux coups meurtriers de l'artillerie autrichienne.

masses. » (*Hist. de Napoléon*, par M. de Norvins.) *De la joie* : Napoléon n'aimait rien moins qu'à être prévenu; et sans doute qu'il y aurait eu plus de vérité à nous parler de son inquiétude que de sa joie; mais c'eût été avouer ce qu'au contraire on voulait dissimuler.

L'archiduc, qui a mesuré les conséquences de ce mouvement, débouche avec toutes ses réserves contre Oudinot; mais Lannes et Bessières le soutiennent à point. Dans l'épouvantable combat qui s'est engagé, le succès ne reste qu'un instant suspendu. Bessières s'élance à travers les masses échelonnées d'Oudinot et de Lannes, et, dans deux charges consécutives, culbute cavalerie et infanterie. L'ouragan qu'il a déchaîné, prolonge ses effets jusqu'au quartier de l'archiduc; et le généralissime, lui-même, qui a saisi un drapeau pour rallier ses bataillons à demi-vaincus, est sur le point de lutter corps à corps avec ses impétueux adversaires. Napoléon, de son côté, payait aussi de sa personne, et tellement qu'au fort de l'action, le commandant des grenadiers à cheval lui dit : *Retirez-vous, Sire, ou je vous fais enlever par mes grenadiers.* Encore un effort et la victoire est assurée.... Mais quelle foudroyante nouvelle ! Le grand pont du Danube est détruit. Des moulins, des brûlots, des bateaux chargés de pierres et lancés à dessein par l'ennemi, en ont déterminé brusquement la rupture. A l'espoir que l'on conçoit d'abord de le réparer, succède bientôt la triste certitude de n'y pouvoir parvenir; car déjà ses fragments dispersés, flottent à perte de vue sur les eaux gonflées du Danube (1).

L'empereur, en se décidant à l'offensive, avait compté sur la coopération de Davoust et des réserves d'artillerie; et maintenant ces renforts se trouvent paralysés sur la rive droite. Tous ses projets sont renversés, et il n'est désormais d'autre parti que de se maintenir jusqu'au soir pour se replier dans l'île de Lobau, à la faveur de la nuit. Les

(1) Depuis le commencement de l'opération, les eaux n'avaient cessé de monter. Ces crues, qu'occasionnait la fonte des neiges dans les montagnes, sont ordinaires à cette époque de l'année.

ordres sont donnés dans ce but, et telle est l'attitude à la fois calme et sévère de l'empereur, que la confiance n'est point ébranlée. Un morne silence succède dans le premier moment aux cris précurseurs d'une victoire que l'on croyait certaine; mais ce silence, en montrant que chacun a mesuré le péril, devient une preuve que l'on est résigné à faire son devoir.

A la vue des soldats de Lannes qui ont suspendu leur mouvement, pour rentrer dans Essling, les Autrichiens étonnés ont repris courage. La retraite commence et l'enthousiasme est dans les rangs ennemis. L'archiduc en profite pour préparer une charge générale, soutenue de toutes ses batteries. Ses efforts sont principalement dirigés contre Saint-Hilaire, qui forme le premier échelon. Un boulet frappe ce vétéran de l'armée; mais ses troupes, quoiqu'un moment consternées de sa mort, continuent leur mouvement avec aplomb. Lannes, lui-même, prend la place de son lieutenant, et ne rentre qu'à pas comptés dans Essling : c'est le lion qui se retire. Oudinot, à sa gauche, forme de nouveau la courtine de cet ordre bastionné.

Dans le cul-de-sac où se trouve resserrée l'armée française, il n'est pas de combinaisons autres qu'une résistance de pied ferme. Les scènes de la veille se renouvellent avec plus d'acharnement encore. Les Autrichiens, vers midi, entreprennent de tourner Aspern, à la faveur d'un îlot boisé, placé sur la gauche : ils sont au moment de prendre à revers le village. Molitor s'y porte avec les débris de sa division. Masséna, lui-même, vient repousser cette attaque inquiétante. Legrand, presque entouré, continue de se maintenir dans Aspern. Cinq fois Rosenberg a pénétré dans Essling et cinq fois Boudet, inébranlable dans son réduit, l'a forcé de se retirer. Rebûté de dix as-

sauts contre les villages, l'archiduc, sur les deux heures, entreprend d'enfoncer notre centre et de pénétrer jusqu'aux ponts. Le corps de Hohenzollern et douze bataillons de grenadiers sont destinés à cette attaque décisive. Lannes et Oudinot leur opposent une invincible résistance : Hohenzollern, abîmé, est contraint de se replier. Les grenadiers lui succèdent; ils s'avancent l'arme au bras, et c'est l'archiduc lui-même qui les conduit. Au même moment, la cavalerie essayait de pénétrer entre Essling et le Danube. Deux fois la fermeté des vieux grenadiers vient se briser devant les conscrits d'Oudinot. Étonné de ses pertes et contraint de renoncer à son attaque, l'archiduc se rabat contre Essling que lui cèdent enfin les soldats épuisés de Boudet. Ce poste est une des clefs de la position : il faut se garder de laisser l'ennemi s'y établir; le froid et intrépide Mouton (1) est chargé d'y rentrer à la tête des fusiliers de la garde. Il pouvait être trois heures. Quoique d'une formation récente, les fusiliers culbutent les masses profondes des grenadiers hongrois, dernière ressource de l'ennemi. Un bataillon est enlevé dans le magasin, un autre dans le cimetière. La reprise du village couronne cette seconde journée. On combattait depuis trente heures; les deux partis en avaient assez. Cette sanglante tragédie est cependant prolongée par une canonnade assez vive de la part de l'ennemi, à laquelle répondent à peine nos pièces démontées et dépourvues de munitions. Dans ce dernier acte, la capricieuse fortune s'est réservé de couvrir de deuil l'armée française. Un boulet, parti d'Enzersdorf, vient briser les deux genoux de l'illustre maréchal Lannes. On se flatte d'abord de le conserver : vain espoir! Il succombe le 30. Napoléon perdait en lui le

(1) Comte de Lobau : c'est alors que le titre lui fut donné.

mait un excellent camp retranché, et l'ennemi ne pouvait empêcher l'arrivage des vivres et des munitions de la rive droite. Qu'une attaque eût augmenté notre embarras et nos pertes, c'est ce dont on ne saurait disconvenir; et l'on ne conçoit pas, que, n'ayant à craindre aucun retour offensif, l'ennemi n'ait pas songé à nous inquiéter, ne fût-ce qu'avec ses trois cents pièces de canon. Quant à descendre dans l'île, il n'ignorait pas qu'il s'y trouverait à deux de jeu avec des troupes décidées à vaincre ou à périr, et dès-lors l'entreprise ne présentait plus assez de chances aux yeux de l'état-major autrichien, généralement fort circonspect (1).

Le 25 mai, les ponts sont réparés, et tout rentre dans l'ordre. L'armée d'Italie allait arriver, et déjà la cavalerie légère de Davoust avait rencontré ses coureurs.

Nous avons pu pousser jusqu'ici, sans distraction aucune, le récit des travaux des armées principales; mais le moment est venu de porter notre attention sur les armées secondaires. Trop éloignées d'abord pour exercer ou pour ressentir une influence dont nous dussions tenir compte, elles vont entrer désormais dans la sphère des grandes opérations.

§ IV.

Dans le Nord, le *Tugendbund* en était venu à une propagande à main armée. Le 28 avril, le major Schill, ancien chef de partisans, et l'un des directeurs de l'association en Prusse, était sorti de Berlin, à la tête de son régiment de hussards, sous prétexte de le faire manœuvrer. Rejoint par trois cents hommes d'infanterie légère, il vient sonder la garnison saxonne de Wittenberg : ne la trouvant pas

(1) Voyez, sur cette bataille, les ouvrages de MM. les généraux Rogniat, Marbot et Pelet.

disposée à entrer dans ses projets, il se dirige en Westphalie, où déjà la rébellion avait éclaté sur plusieurs points. Le roi de Prusse était resté à Kœnigsberg : instruit en même temps de cette équipée et des succès de l'armée française, il s'empresse de désavouer Schill, et de le faire même juger par contumace. Mais après la bataille d'Essling, l'intrépide major reparaît et tente même un coup de main sur Magdebourg. Chassé des environs de cette place, et voulant ouvrir une communication avec l'escadre anglaise, il se retire sur le Bas-Elbe et de là vers Stralsund. La trahison, qui a grossi sa petite armée, lui ouvre encore les portes de cette place démantelée. Cependant le général Grahen, à la tête d'une division mi-partie composée de Hollandais et de Danois, s'était mis à la poursuite du fugitif. Le 31 mai, Grahen escalade de vive force Stralsund : on combat dans les rues; Schill est tué et une partie de sa troupe passée par les armes : le reste se disperse pour ne plus reparaître. La catastrophe de Schill acheva de paralyser l'entreprise plus vaste et plus sérieuse du duc de Brunswick. Ce prince, qui avait perdu à Iéna son père et ses états, était sorti de la Bohême avec un corps prussien levé pour le compte de l'Autriche. Repoussé d'abord par les Saxons, il n'avait repris la route de la Bohême que pour attendre une occasion plus favorable.

En Pologne, l'archiduc Ferdinand, profitant de sa grande supériorité numérique, était entré, le 15 avril, sur le territoire du grand-duché. Le roi de Saxe n'avait à lui opposer qu'un corps de douze mille hommes de nouvelles levées, sous le prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre. Celui-ci ne se laisse point imposer, et prenant fièrement position à Raszyn, se décide à accepter la bataille. On en vient aux mains le 19, et, pendant huit heures, les Polonais soutiennent l'effort de leurs nombreux

adversaires : la nuit mit fin à ce combat indécis; les deux partis se reployèrent avec d'égales pertes. Cependant l'archiduc ne tarde pas à paraître devant Varsovie. Trop faible pour défendre longtemps les lignes immenses tracées autour de cette capitale, les Polonais demandent et obtiennent les conditions les plus avantageuses. Poniatowski transporte alors sur la rive droite de la Vistule les pénates militaires de la patrie. L'exaltation est à son comble; et quoique l'artillerie et la cavalerie saxonnes aient repris la route de leur pays, les Polonais prennent à leur tour l'offensive. Un corps autrichien protégeait, à Ostroweck, la construction d'un pont. Le prince charge le général d'artillerie Pelletier d'aller l'enlever. L'expédition a le plus heureux succès : les Autrichiens ont à regretter deux mille prisonniers, trois canons et deux drapeaux. L'archiduc, accouru trop tard pour sauver son pont, se décide à descendre la rive gauche de la Vistule, et va s'emparer de la tête de pont de Thorn.

Dans une autre circonstance, cette course excentrique vers la Prusse eût pu entraîner le cabinet de Berlin et déterminer un soulèvement général en Allemagne; mais du moment où les Français étaient victorieux sur le Danube, elle ne tendait qu'à aggraver le malheur de l'Autriche. Poniatowski, au lieu de suivre l'archiduc dans cette course, prend, au contraire, la résolution hardie de remonter la rive droite de la Vistule pour se jeter sur la Gallicie. Il insurge, chemin faisant, les populations sur les deux rives, et s'empare rapidement de Lublin, de Sandomir et de Zamosc. L'archiduc, menacé sur ses derrières, revient d'autant plus vite sur ses pas, que trente mille Russes s'avançaient au même moment sur Lemberg. Harcelé dans sa retraite par Zayonscheck, il abandonna Varsovie et se replia sur la Pilica. On continua de guerroyer sur cette ri-

vière jusque vers le 1er de juillet: mais à cette époque, Poniatowski contraignit enfin l'archiduc à se rapprocher de Cracovie. Les Russes n'étaient entrés en campagne que pour sauver les apparences, ou plutôt pour épier l'occasion de tourner leurs armes contre l'empereur leur allié (1).

Le Tyrol avait été le théâtre d'événements importants. De Munich et de Salzbourg, dont il avait successivement chassé Jellachich, Lefebvre s'était porté sur Inspruck en remontant par Kufstein et Rattemberg, la vallée de l'Inn. Battus dans plusieurs rencontres et privés de l'assistance de Chasteler, que les succès des armées françaises du Danube et d'Italie obligèrent de bonne heure à lâcher prise pour chercher un refuge en Carinthie, les Tyroliens ne crurent pas devoir défendre leur capitale. Lefebvre y entra le 19 mai, et dès le lendemain le comité insurrecteur envoya au roi de Bavière des promesses de soumission. Le maréchal, dans la pensée que la division bavaroise Deroi suffira pour terminer les affaires, rejoint à Salzbourg le prince royal, et prend ensuite la direction de Léoben pour favoriser la jonction d'Eugène avec Napoléon. Le Tyrol était cependant plus que jamais en feu. A peine y a-t-on appris l'issue de la bataille d'Essling, présentée par les Autrichiens avec une exagération affectée, que les démarches du comité sont suspendues. Deroi, exposé seul au centre de l'insurrection, s'estime heureux de pouvoir regagner la Bavière. Maîtres du pays et dirigés par Hofer (2), les insurgés étendirent leurs courses et leur in-

(1) Après l'affaire d'Ostrowek, on enleva un courrier autrichien porteur d'une lettre par laquelle *le général russe Gortzakoff félicitait l'archiduc, et lui manifestait le désir et l'espoir de coopérer bientôt à ses succès.* Napoléon s'en plaignit à Pétersbourg: on se contenta de rappeler Gortzakoff.

(2) C'était un aubergiste du pays, véritable Hercule, plein de courage et de résolution.

fluence dans toutes les contrées avoisinantes. Le Vorarlberg se souleva, et la Suisse elle-même, donnant quelque inquiétude, la terreur se répandit jusqu'au Rhin. L'or des Anglais et les agents de l'Autriche pénétraient partout. Cette insurrection, contre laquelle échoua une seconde fois le maréchal Lefebvre, et que dissipa enfin le général Baraguey-d'Hilliers, se prolongea fort au-delà du traité de paix.

L'armée d'Italie se trouvait échelonnée de la Chiusa à l'Isonzo, quand, le 10 avril, un parlementaire autrichien vint dénoncer la guerre. Eugène, à cette époque, attendait des renforts qui ne pouvaient arriver que plus tard. Réduit à la défensive, il croit devoir néanmoins attendre l'archiduc Jean dans la position de Sacile. La lutte s'engage : Eugène est battu. Forcé de regagner l'Adige, il se replie lentement, et vient occuper la position si connue de Caldiero. L'archiduc le suit, et Chasteler, dans le même moment, menace de déboucher sur Brescia. La situation devenait critique; mais le 27 au soir le canon de Véronne annonce les victoires de Ratisbonne. Consterné par la nouvelle qu'il en reçoit de son côté, et se rappelant la position de Marmont et des garnisons de Venise et de Palma-Nova sur ses derrières, le prince autrichien renonce à pousser ses succès et se décide à la retraite.

Revenu sur la Piave, il fait halte derrière ce torrent, qui, comme le Tagliamento, roule ses eaux dans un immense lit, guéable à peu près partout, excepté après la fonte des neiges. Chasteler, de son côté, avait repris en diligence le chemin d'Inspruck. Le vice-roi, que la division Lamarque est venu rejoindre, franchit audacieusement la Piave. C'était le 8 mai : deux avant-gardes passent d'abord à gué, mais un peu loin l'une de l'autre. Desaix, avec celle de gauche, ne craint pas de s'avancer devant la

cavalerie autrichienne. Il est vigoureusement chargé, et Eugène, qui n'a pas son infanterie sous la main, ne peut lui porter secours. Autre malheur, les eaux du torrent s'enflaient de minute en minute par la fonte des neiges; il fallait jeter des radeaux pour diminuer le danger du passage. Desaix, cependant, ne se laisse point imposer, et, formant en carré ses six bataillons, reçoit le choc des escadrons ennemis. L'archiduc approchait avec son infanterie. Eugène vole aux troupes passées, et lance sur l'ennemi deux régimens de dragons. La cavalerie autrichienne est culbutée, son commandant tué, son artillerie enlevée. Cet exploit donne le temps de se reconnaître; et quand l'archiduc se présente avec toutes ses forces, Macdonnald et Grenier ont débouché sur la rive gauche : il a perdu le moment favorable, et d'assaillant qu'il aurait dû être, il va se trouver assailli. Eugène dirige contre sa gauche une attaque vigoureuse et l'oblige à rétrograder, mais le pays, entrecoupé de levées et de canaux ne permet pas de le défaire entièrement. Cependant, à la nuit, les dragons terminent, par une charge brillante, une journée qu'ils ont si bien commencée. Cet événement dégoûte l'archiduc de tenir derrière le Tagliamento, et le décide, au contraire, à hâter sa retraite, qu'il effectue sur Villach par la vallée de la Fella.

Le vice-roi le poursuit par trois différentes routes : Macdonald, à la droite, se dirige sur Laybach pour se lier à Marmont : Serras, au centre, s'avance sur Preidel; et Grenier, à sa gauche, sur Malborghetto et Tarvis. Trieste est occupé, et toutes les garnisons laissées à la garde des défilés, sont enlevées. Le 22, Macdonald entre à Laybach, dont le camp retranché a capitulé. Le 25, le vice-roi détruit, à Saint-Michel, le corps de Jellachich, que nous avons vu opérer dans les Alpes de Salzbourg pour lier Hiller

avec l'archiduc Jean. Dès le lendemain, le quartier-général est à Léoben, et la communication ouverte avec la grande armée. L'archiduc Jean attendait à Gratz les troupes de Jellachich : n'en voyant arriver que les débris, il part précipitamment pour Kormend en Hongrie, ignorant, dit-on, l'issue de la bataille d'Essling. Eugène, avant de passer le Sommering pour descendre sur le Danube, chargea Broussier d'assiéger le château de Gratz, et le général Rusca de surveiller en Carinthie les débouchés du Tyrol.

Ce dénouement d'une campagne commencée avec bonheur ne répondait point à l'attente du conseil aulique, qui se flattait que, sans tenir compte des défaites de Ratisbonne, l'archiduc Jean poursuivrait au moins ses succès jusqu'au Mincio, pour ensuite coopérer à la grande diversion sur Lintz. Les censures ne furent point épargnées au prince, qui, assurément, méritait le reproche de s'être décidé un peu trop vite à la retraite, et de ne l'avoir point effectuée avec la fermeté convenable. Mais était-il donc si blâmable de s'être écarté des ordres du généralissime, son frère, en ce qui regardait le mouvement sur Lintz? La vallée du Danube, entre l'Inn et l'Enns, était gardée par quarante mille Bavarois et Saxons. Ils occupaient Inspruck, Salzbourg, Lintz, et tous les passages. A l'approche de l'archiduc, ils eussent détruit les ponts pour isoler Kollowrath, et se seraient formés, suivant le cas, derrière l'Inn ou la Traun, où il leur suffisait de tenir deux à trois jours ; car, Eugène, suivant les traces de son adversaire, se fût mis immédiatement en communication avec eux et avec la grande armée. Le seul corps de Davoust eût d'ailleurs rétabli immédiatement la balance. De quel côté eût alors été l'embarras, ou de l'archiduc ou de Napoléon? Qui eût vu se reproduire les manœuvres de 1796 devant

Mantoue, et tout annonce que l'archiduc n'eût pas éprouvé un meilleur sort que Wurmser et Provera.

On se rappelle que le général Marmont commandait en Dalmatie un corps de quinze mille hommes. Ce corps, que la retraite d'Eugène sur l'Adige, avait un instant placé dans une situation difficile, était destiné à consolider l'alliance avec la Turquie, et à fermer, aux Anglais, de concert avec elle, les nombreux ports de ce littoral. A la nouvelle de la retraite de l'archiduc Jean, Marmont, jusqu'alors resserré dans une défensive absolue, se dispose à changer de rôle, et à opérer sa jonction à travers la Carniole. Son mouvement commença le 14 mai, jour du passage de l'Isonzo par Eugène. Le général, après plusieurs combats glorieux, arriva le 28 à Fiume, et le 30 juin à Laybach. Il prit alors la route de Gratz, où nous avons vu qu'avait été détachée la division Broussier.

Cependant, un corps ennemi allait se trouver sur son passage : en quittant le Frioul, l'archiduc Jean avait détaché en Croatie le comte Giulay, dont il était chef militaire, pour en rassembler les milices (ban), et venir ensuite le rejoindre à Gratz. Celui-ci, n'ayant pu arriver que le 15 juin dans cette ville, n'y avait pu trouver le prince, qui, à cette époque, se faisait battre à Raab, à plus de cinquante lieues de là. Giulay, comme s'il eût voulu se disculper d'avoir manqué la jonction, entreprend d'empêcher celle de Marmont; il s'avance dans ce but à la rencontre du général français; mais celui-là l'évite, force de marche, surprend le passage de la Drave, et, le 24, parvient heureusement près de Gratz, où il comptait se réunir à Broussier. Trompé par l'activité de son adversaire, Giulay cependant se ravise, et pousse sa cavalerie jusqu'aux portes de la ville. Broussier dès lors avait levé le siége du château, et s'était replié à une petite distance sur la route

de Vienne; mais instruit que Marmont va déboucher, il lui donne avis qu'il fera réoccuper la ville par un détachement, afin de faciliter leur jonction. Il devenait facile à l'ennemi de déjouer ce projet, car il campait avec dix-huit mille hommes sous le canon du château.

D'après ce qui a été convenu, deux bataillons du 84ᵉ se présentent le 25 au soir à la porte de la ville, et, sans s'inquiéter de la présence du corps ennemi, pénètrent audacieusement dans les premières maisons. Attaqués par des forces considérables, ils se jettent dans un cimetière du faubourg : en un instant, ils y sont entourés et assaillis de toutes parts. Broussier, instruit par la violence de la fusillade, détache trois bataillons au secours. Ces braves n'avaient pas besoin d'être électrisés : ils percent les nombreux ennemis qui s'opposent à leur passage, et, par un nouvel exploit, dégagent leurs intrépides compagnons. Peu satisfaits d'un si beau trait, ils prennent à leur tour l'offensive, et enlèvent le faubourg tout entier, en faisant éprouver à l'ennemi une perte de quinze cents hommes. En souvenir de ce fait d'armes, Napoléon fit graver, sur l'aigle du 84ᵉ, cette inscription, digne des beaux temps de Sparte : UN CONTRE DIX ! La jonction n'éprouva dès lors aucun obstacle. Giulay se replia sur Gnass, et Marmont, le 1ᵉʳ juillet, continua sa marche vers l'île de Lobau, où se préparaient de grands événements. Reprenons pour un instant les opérations du vice-roi.

L'archiduc Jean, à qui le généralissime, son frère, avait prescrit de se rapprocher de Presbourg, s'était, au contraire, replié sur Raab, où s'organisait l'insurrection hongroise. Ainsi qu'il arrive souvent dans les revers, la mésintelligence s'était glissée dans le camp autrichien. Le prince Jean, renforcé des milices hongroises et des corps de Giulay et de Chasteler, qu'il comptait rallier, se flattait

d'acquérir de la gloire isolément en se jetant sur la droite et les communications de l'armée française. A l'approche d'Eugène, il prend au-dessous de Raab, une excellente position, liée à la place et au camp retranché : il compte environ quarante mille hommes, dont un tiers d'insurgés.

Le 13 juin, le vice-roi arrive en présence, et se décide à l'assaillir le lendemain. Tout est disposé, et les ordres donnés pour un effort en échelons par la droite; mais bientôt l'action, s'étendant d'une aile à l'autre, dégénère en une bataille parallèle. Durutte, au centre, et Baraguey-d'Hilliers, à la gauche, parviennent à culbuter l'ennemi, et à le séparer de Raab. L'archiduc prend, en désordre, la direction de Comorn, laissant, entre les mains des Français, quatre mille prisonniers, et, sur le champ de bataille, trois mille tués ou blessés. Cette victoire, d'autant plus glorieuse qu'elle avait été remportée sur des forces supérieures, acheva de consolider la position de l'armée française sur le Danube. La place de Raab, attaquée par Lauriston, avec un parc envoyé de Vienne, succombe le 24 juin. L'archiduc y avait laissé deux mille quatre cents hommes, qui s'engagèrent à ne point servir jusqu'à parfait échange.

Convaincu que ce n'était pas de Comorn qu'il défendrait la monarchie, et reconnaissant enfin la nécessité d'obéir, l'archiduc Jean se rendit à Presbourg le 23. Davoust, de son côté, était descendu devant cette ville, tant pour tirer des vivres des environs, que pour appuyer les opérations d'Eugène. Voulant se débarrasser de la crainte d'un retour offensif de l'ennemi sur la rive droite, et sur le refus de celui-ci de suspendre les travaux d'un pont qu'il établissait devant Presbourg, Napoléon envoya au maréchal l'ordre de bombarder la ville. Une cinquantaine de maisons furent incendiés; mais le feu cessa sur la récla-

mation du prince Charles. Davoust, pour donner le change à l'ennemi, et favoriser par une diversion, le nouveau passage que méditait l'empereur, fit insulter la tête du pont et enlever l'île de Stadt-Aue, qui la flanquait. Ainsi tout concourait, sur le Bas-Danube, à l'accomplissement des projets ultérieurs pour lesquels tous les préparatifs étaient achevés (1).

§ V.

Les grandes armées ne s'étaient livrées à un repos de cinq semaines, que pour continuer avec plus d'acharnement le jeu sanglant des batailles. Chaque parti avait réparé ses pertes; l'on faisait même monter à soixante mille hommes, indépendamment de l'armée d'Italie, les renforts arrivés au camp de l'archiduc. D'immenses travaux, quoique d'un genre différent (2), avaient exercé, dans les deux armées, l'intelligence des chefs et les bras des soldats. L'ennemi, dans la persuasion que l'armée française déboucherait de nouveau par les mêmes points, avait fortement retranché Aspern, Essling, Enzersdorf; mais il avait négligé d'entourer d'ouvrages la partie orientale de l'île Lobau, entre ce dernier village et le Danube. L'archiduc et son conseil avaient admis en principe, qu'on ne troublerait pas le commencement du passage, mais qu'on tomberait sur les colonnes françaises au milieu de l'opération; à cet effet, l'armée autrichienne était restée campée en avant de Wagram, la droite au Bisamberg, la gauche à Glinzendorf: un corps de vingt mille hommes seulement, celui de Klénau, avait été laissé, vis-à-vis de l'île, à la garde des retranchements.

(1) Voyez, dans la relation de M. le général Pelet, les détails de ces préparatifs.

(2) Voyez l'ouvrage cité, du général Pelet.

Décidé depuis long-temps à déboucher par la rive orientale de l'île, pour manœuvrer ensuite par la droite, Napoléon croit devoir d'abord fixer l'attention des Autrichiens sur l'ancien point de passage, où tout annonce qu'effectivement l'ennemi nous attend. Dans ce but, et pendant que l'on construit un second pont non loin du premier, il fait enlever, le 2 juillet, l'île du Moulin, entre Essling et Enzersdorf: Eugène, Davoust, Bernadotte, avaient reçu l'ordre de se rapprocher vivement de l'île de Lobau.

Le 4 au soir, après que toutes les mesures ont été prises, tant pour donner le change à l'ennemi, que pour assurer le succès du passage, l'armée est rassemblée dans la partie orientale de l'île de Lobau. Vers neuf heures, au milieu d'un feu assez vif, quelques bataillons entrent dans des bateaux, et vont s'emparer de l'île Hanselgrund. Un pont est jeté en moins de deux heures: Oudinot y défile et atteint la rive opposée. Plus de cent pièces de position protégent au loin les troupes passées et les travaux. La nuit devient orageuse; les vents sont déchaînés; le tonnerre gronde; les tempêtes de l'air se joignent à celle de la terre, scène imposante et terrible qu'éclaire bientôt l'incendie d'Enzersdorf! Napoléon, lui-même, préside à l'opération. Oudinot est à peine établi sur la rive gauche, qu'il ordonne de jeter les ponts principaux à l'île Alexandre. A trois heures du matin, ils sont tous établis; et, malgré des torrents de pluie, les troupes défilent avec ordre et célérité, les batteries redoublent leur feu pour partager l'attention de l'ennemi. Napoléon est partout: il court à pied d'un pont, d'une batterie à l'autre, au milieu des boues, et de ces rives glissantes où l'on tombe à chaque pas. Enfin le passage est achevé, et, tandis que l'armée radieuse se déploie sur la rive gauche, le plus beau jour a succédé à la nuit la plus affreuse.

Les instructions adressées par l'empereur à ses lieutenants ont prévu avec tant de certitude toutes les circonstances de l'entreprise, qu'il n'y a pas été dérogé en un seul point dans l'application (1). L'armée, après le passage, se trouvait formée de la manière suivante : en première ligne, et à la gauche, Masséna, établi perpendiculairement au Danube, s'apprête à marcher sur Enzersdorf; Oudinot, au centre, doit déboucher par Mühlleuten; et Davoust, à la droite, sur Wittau et le château de Sachsengrund. En seconde ligne, et toujours de la gauche à la droite, viennent Bernadotte, la garde, Marmont, de Wrède, et enfin Eugène avec une partie de l'armée d'Italie. Les pièces régimentaires remplissent l'intervalle des bataillons. Bessières, avec les trois divisions de cuirassiers, forme la réserve en troisième ligne. La défense des îles et des ponts est confiée au général Reynier. La division Legrand, renforcée de quelques détachements, après avoir débouché par l'ancien pont, doit attendre les progrès de Masséna pour réoccuper Aspern. L'ordre est donné de manœuvrer par la droite, en pivotant sur Enzersdorf, afin d'envelopper tout le système de l'ennemi.

Les démonstrations sur l'ancien point de passage ont trompé Klénau, et l'armée n'a trouvé devant elle que la seule division légère de Nordmann. Vivement poussée par Oudinot, elle n'a tenu qu'un instant dans Rutzendorf. Davoust et Masséna n'ont rencontré que des détachements. Débordé sur sa gauche par la chute d'Enzersdorf, Klénau a vainement disputé les retranchements d'Essling et d'Aspern. Dans l'impossibilité de prévenir un déploiement aussi

(1) Ces instructions étaient comprises dans un décret impérial en trente-un articles : voyez-les dans l'ouvrage de M. le général Pelet, t. III, Pièces justificatives.

impétueux, aussi rapide, l'archiduc a perdu le moment de nous attaquer. En effet, jamais chose semblable ne s'était vue. Les armées de la république avaient surpris des passages au point du jour, mais ce ne fut jamais que quarante-huit heures après qu'elles se trouvèrent avoir un pied assuré sur la rive opposée. Ici, la prévoyance dans les mesures et la célérité dans l'exécution ont renversé toutes les données de l'expérience.

Réduit à recevoir une bataille qu'il s'attendait à livrer avec toutes les chances de l'initiative, le prince Charles voudrait du moins attendre ses renforts. Kollowrath est encore derrière le Bisamberg, et l'archiduc Jean, quelque diligence qu'il fasse, ne saurait arriver de Presbourg que dans la journée du lendemain. Mais, si le prince doit désirer de pouvoir gagner du temps, l'empereur, par un motif contraire, a le plus grand intérêt à n'en pas perdre. Aussi, quoique n'ayant achevé de se former en présence que vers six heures du soir, l'armée française, reçoit-elle l'ordre d'attaquer. S'il est trop tard pour qu'on puisse espérer de remporter une victoire décisive, on veut du moins s'y préparer pour le lendemain en enlevant le plateau de Neusiedel, qui domine toute la contrée. Toutefois, cette attaque préparatoire n'a pas le succès qu'on s'en est promis. Au pied du plateau coule le Russbach, ruisseau profond et fangeux, difficile à franchir ailleurs que par les ponts : Oudinot ne peut en forcer le passage, que lui dispute vaillamment Hardegg. Eugène, près de Wagram, n'est pas plus heureux ; ses efforts viennent se briser contre les réserves ennemies, qui, prenant à leur tour l'offensive, le ramènent vertement jusqu'à la garde. Bernadotte, qui a perdu le moment de le soutenir, est aussi contraint de se replier. Davoust, à la droite, n'a pas le temps d'entrer sérieusement en action vers Neusiedel. Ainsi, le retard

qu'a mis involontairement l'archiduc à descendre en plaine, est tourné contre nous; et il faut se résoudre à recommencer le lendemain avec des chances moins favorables, puisque l'ennemi peut être renforcé de cinquante mille hommes.

L'armée française établit ses bivouacs dans les positions suivantes : Masséna, à la gauche, dans Breitenlée, étendant sa ligne vers le Danube; Bernadotte, dans Aderklaa, se liant à Eugène par la division Dupas; plus à l'est, en arrière de Wagram, l'armée d'Italie; le corps d'Oudinot, vis-à-vis de Baumersdorf et de Neusiedel; celui de Davoust, en deçà de Glinzandorf. À l'extrême droite, la cavalerie de Montbrun et de Grouchy bordaient le Russbach. Cet ordre, de trois lieues environ de développement, formait, non loin d'Aderklaa, un angle saillant d'une haute importance. Raschdorf, au centre de ce vaste relief, semblait destiné à recevoir le quartier impérial, mais Napoléon, pour se rapprocher de la principale attaque, avait fait dresser ses tentes à mi-chemin de ce village à celui de Grosshofen. La garde à pied et à cheval, Wrède et Marmont bivouaquaient en avant, vers le Russbach.

La nuit apporta quelque modification à cet ordre : l'empereur, pour disposer plus sûrement de ses forces, prescrivit aux ailes de serrer davantage sur le centre. Cette concentration, quand le terrain et les circonstances s'y prêtaient, était pour lui un moyen ordinaire de succès. « C'est la disposition la plus convenable, dit M. le géné« ral Pelet (1), pour manœuvrer en présence de l'enne« mi, pour le forcer à subir l'initiative, enfin pour le sai« sir au milieu de ses mouvements. Il n'est pas de ma« nœuvre préférable; mais pour l'exécuter, il faut juger

(1) T. IV, pag. 193.

« avec une extrême précision le terrain, les distances, le « mécanisme des déploiements, l'effet des armes, le mo« ral des deux armées. Napoléon, ayant tous ses corps « sous la main, les répartissait au moment même. Ses « déploiements étaient presque toujours divergents et « comme en *éventail*. Il compensait leurs effets, en cal« culant la longueur des rayons à parcourir, l'écartement « et la force des colonnes. Ici, l'empereur pouvait conti« nuer, avec de nouvelles troupes, son attaque de la « veille, ou diriger ses masses, suivant les projets de l'ar« chiduc, en déployant ses ailes à droite ou à gauche. »

L'ennemi se développait sur une ligne brisée et rentrante, d'une longueur presque triple de la nôtre. A la droite, au pied du Bisamberg, étaient Klénau et Kollovrath avec une partie des réserves. Le centre, autour de Wagram, se composait des grenadiers et du corps de Bellegarde. Venaient ensuite, vers la gauche, Hohenzollern à Baumersdorf, et, plus loin, Rosenberg, sur les flancs de Neusiedel. Celui-ci, qui avait rallié Nordmann, était encore soutenu par une réserve de cavalerie. Du sommet du Bisamberg, le prince de Reuss observait le Haut-Danube; et Frœlich, à l'extrémité de l'aile opposée, devait, avec les hussards, faciliter la jonction de l'armée d'Italie.

L'archiduc, que ses succès de la veille ont enhardi, et qui, des hauteurs de Wagram, a vu se porter vers le Russbach nos réserves et nos parcs, s'est décidé à prendre l'offensive, en la dirigeant principalement contre notre gauche et nos ponts. Pour attirer de plus en plus nos forces et notre attention vers le côté opposé, il ordonne à Rosenberg de commencer le combat en marchant sur Glinzindorf. Davoust s'avance à sa rencontre et le reçoit de front. Étonné de ce mouvement, Napoléon se porte à

sa droite avec sa garde et deux divisions de cuirassiers. Rosenberg est repoussé avec perte derrière le ruisseau.

Bellegarde, sur ces entrefaites; a délogé Bernadotte d'Aderklaa, poste important, que se sont long-temps disputé les combattants, et qui, en définitive, est resté à l'archiduc. Jusqu'alors, l'éloignement de la ligne ennemie a laissé Masséna disponible : Napoléon le charge de reprendre le village. Blessé la veille, par une chute de cheval, le maréchal assiste à la bataille en calèche. Sa colonne, qu'il ne peut conduire lui-même, se jette sur Aderklaa et l'emporte; mais au lieu de s'y barricader, les premiers bataillons poussent en avant. L'archiduc les charge à la tête de ses grenadiers, et, malgré la présence de Bernadotte et de Dupas, reprend possession du village.

Masséna, dès-lors, s'est trouvé rappelé vers sa gauche, où Klénau et Kollowrath ont dépassé Breitenlée et Hirchstetten. Il n'y a pas une minute à perdre pour se former devant eux et leur interdire l'accès de l'île de Lobau. Masséna vole sur le chemin d'Aspern, avec trois divisions; mais ne pouvant arrêter le mouvement de l'énorme colonne, il se prolonge sur son flanc, au milieu de plusieurs charges dont il n'est point ébranlé (1). Boudet, entré le matin dans Aspern, reçoit le choc de tout le corps de Klénau : sa droite, restée sans appui, est forcée, son artillerie prise; il est contraint de se replier dans la tête de pont, et l'ennemi, continuant de s'avancer, réoccupe Essling.

(1) « Cette marche, dit M. le général Pelet, est un des plus beaux mouvements d'infanterie qui aient jamais été exécutés. Masséna, qui la dirige, court au travers des bataillons. Avec sa figure martiale, ses yeux étincelans il nous représente, dans son char à chevaux blancs, un guerrier des temps héroïques. Ce spectacle extraordinaire frappe aussi l'ennemi, et attire sur nous une grêle de boulets. »

La scène se trouvait complètement changée; mais l'ennemi, parce qu'il a gagné quelque peu de terrain, va-t il décidément nous arracher la victoire? Ce serait la première fois qu'une manœuvre aussi imprudente que celle de sa droite aurait réussi; et devant quel adversaire a-t-il osé l'entreprendre? Il n'est que dix heures, et Napoléon, en réunissant ses troupes vers le centre, est resté maître de les porter dans toutes les directions; de parer à tous les événements. Un effort sur une aile, surtout quand il menace la retraite de l'adversaire, est en général une manœuvre avantageuse. Mais ici ce n'était pas le cas, et l'ennemi, se glissant le long du Danube perpendiculairement à notre gauche, courait à une perte d'autant plus certaine que l'archiduc Jean ne paraissait pas.

Eugène, qui a marché entre Wagram et Baumersdorf, doit venir prendre, par un changement de direction à gauche, la place où Masséna a d'abord combattu; derrière lui marcheront de Wrède et Marmont. Pour donner le temps d'opérer ce revirement de forces, Napoléon fait avancer, entre Aderklaa et Breitenlée, la cavalerie de Bessières : elle exécute plusieurs charges brillantes; mais le maréchal, ayant eu son cheval tué, fait une chûte violente qui retient sa colonne indécise. Kollowrath, un instant arrêté, reprend audacieusement sa marche. Toutefois, Napoléon tient en réserve une barrière plus redoutable encore. Ce sont les dix batteries de sa garde. Elles s'avancent, conduites par Drouot et Daboville, au milieu de l'espace qui sépare les deux armées. L'ennemi, accablé de mitraille, essaie vainement de charger la formidable batterie; elle vomit la mort avec tant de rapidité que ses escadrons n'osent en approcher. Cette manœuvre d'artillerie va décider du sort de la journée, mais elle n'aura pas été exécutée sans de cruelles pertes. Drouot, Dabo-

ville, Grenner, la plupart des officiers, sont blessés. Encore quelques instants et les pièces se tairont faute de canonniers pour les servir. Mais Eugène a terminé son mouvement, et les batteries, désormais secondées, auront accompli leur tâche.

Le moment de la victoire allait arriver; mais, avant de frapper le coup décisif, l'empereur veut être certain des progrès de Davoust. Ses regards se portent souvent vers la tour de Neusiedel, et souvent il demande si le feu s'aperçoit en-deçà ou au-delà. A ce moment arrive un aide-de-camp de Masséna, qui lui rend compte des succès de Klénau. *Le canon qui est là, derrière nous*, dit l'officier, *est celui des Autrichiens.* L'empereur ne répond pas. *La division Boudet est repoussée dans l'île de Lobau; elle a perdu ses canons;* même silence. Dans cet instant, on aperçoit le feu de Davoust au-delà de Neusiedel. Napoléon, se tournant vers l'aide-de-camp : *Courez dire à Masséna qu'il attaque, et que la bataille est gagnée sur tous les points.*

Davoust, pour obtenir ce résultat, avait fait passer le Russbach aux divisions Friant et Morand pour prendre en flanc la position, tandis qu'il l'abordait de front avec ses deux autres divisions. Rosenberg, débordé, s'était vu contraint de figurer un angle droit en arrière. Dans un ordre semblable, les boulets, prenant d'écharpe et d'enfilade les deux branches du crochet, ne laissent aucune chance de pouvoir tenir. Mais, ici, la tour de Neusiedel, placée au sommet de l'angle et garnie d'artillerie, remédiait en partie à cet inconvénient. Les Autrichiens mettaient à conserver cette partie saillante de leur ligne une opiniâtreté d'autant plus grande, qu'ils n'ignoraient pas que le sort de leur gauche y était attaché. Le feu qui avait servi comme de signal à Napoléon pour commencer l'atta-

que, était celui de Friant et de Morand. Mais, quoiqu'ils eussent gagné les derrières du village, la lutte n'était pas finie. Davoust n'avançait que lentement, et au prix du sang de ses braves. Une partie du corps de Hohenzollern était venue au secours de Rosenberg, et celui-ci, délogé du village, multipliait ses efforts pour défendre la tour et empêcher le maréchal de déboucher.

Oudinot avait reçu l'ordre de se borner à contenir Hohenzollern vers Baumersdorf; mais, à la vue de ce qui se passe à sa droite, il n'est plus maître de son ardeur. Le moment, il est vrai, devenait favorable. Son adversaire, comme on l'a vu, avait dégarni sa ligne. Le général se décide à forcer les passages du Russbach, et à gravir le plateau. Ses premières brigades sont ramenées; il se met à la tête d'une troisième, et renverse tout devant lui. Rosenberg, pressé vivement par Davoust, débordé par Morand et la cavalerie de Montbrun, et enfin menacé à revers par Oudinot, prend, en désordre, le chemin de Bockflus, ne pouvant plus rejoindre Hohenzollern.

Pendant ce succès, déjà si important de notre droite, l'empereur a disposé sa grande attaque sur le centre, et c'est à Macdonald que la direction en est confiée. Qu'on se figure huit bataillons déployés (divisions Lamarque et Broussier); soutenus de treize autres formés en colonnes serrées sur les ailes, et suivis à petite distance par deux divisions (Wrède et Serras), et l'on aura l'idée de la masse destinée à fixer irrévocablement la victoire; masse énorme, et bien autrement formidable que la colonne des Anglais à Fontenoy. Sur les flancs, marchent, à gauche, les cuirassiers de Nansouty et la division Durutte, à droite, la cavalerie légère de la garde et la division Pachtod (celle-ci doit passer entre Aderklaa et Wagram); plus à droite encore se trouvent Marmont et les Saxons. Napoléon suit de loin avec les gre-

nadiers à cheval et l'infanterie de la garde. Il a indiqué pour point de direction le clocher de Süssenbrunn, centre actuel de l'archiduc. La colonne, au lieu de disputer en passant le poste d'Aderklaa, dans lequel l'ennemi a l'avantage, devra le laisser assez à droite, pour n'en être pas incommodée.

Au signal de l'empereur, la terrible masse a pris son élan. Vainement l'archiduc fait serrer les bataillons, doubler les lignes, avancer les réserves; vainement il cherche, ainsi que ses généraux, à opposer une digue au torrent : tout est faible contre la formidable colonne. Aderklaa, Breitenlée, sont bientôt dépassés, pris à revers et évacués. Malgré des pertes immenses, Macdonald pousse tout devant lui jusqu'à Süssenbrunn; mais ici, arrêtée de front, prise en flanc et presque entourée, sa troupe, réduite à deux mille hommes, est forcée de faire halte. Le cas a été prévu. Nansouty reçoit l'ordre de charger; Durutte et Pachtod doublent le pas pour le soutenir; Serras et de Wrède entrent en ligne, et sont remplacés par la jeune garde. Marmont et les Saxons chargent en même temps le corps de Bellegarde : tout cède à ces efforts combinés. Macdonald, dégagé, reprend l'impulsion de la victoire, et faisant tourner Süssenbrunn, pousse l'ennemi jusque au-delà de Gérasdorf.

De leur côté, Davoust et Oudinot ont continué leur marche offensive en avant du Russbach. De Baumersdorf, le dernier s'est porté sur Wagram, menaçant de prendre à revers Bellegarde, qui, déjà, est pressé de front. Cependant Davoust s'est laissé entraîner par la retraite divergente de Rosenberg et de Hohenzollern : une partie de son corps s'est abandonnée à la poursuite sur Bockflus et Helmhof, tandis que l'autre a appuyé, vers Wagram, l'attaque d'Oudinot. On eût préféré qu'il se fût dirigé en entier du côté des hauteurs de Wolkersdorf. . . .

A l'autre extrémité de la ligne, Masséna, après avoir continué sa marche de flanc sans s'étonner, était parvenu devant Essling. L'ennemi occupait le village, et déjà les redoutes étaient garnies d'artillerie. Legrand les emporte, et rouvre les communications avec Boudet. Instruit du succès de Macdonald par les progrès du canon, le maréchal poursuit vigoureusement Klenau, précédé par la cavalerie de Lasalle. Parvenus vers Léopoldau, les Autrichiens se forment en carrés et font un moment volte-face. Lasalle se précipite sur eux, et tombe frappé d'une balle au milieu du front : peut-être était-il le premier de nos généraux de cavalerie. Ses hussards, furieux, vengent sa mort, en sabrant et poursuivant l'ennemi jusqu'au Bisamberg.

Pendant la grande attaque, l'archiduc se trouvait au corps de Bellegarde, où il payait de sa personne. Ne pouvant se dissimuler que les progrès de Macdonald exposaient à une ruine totale les deux corps engagés le long du Danube, il se décida dès lors à la retraite. Une plus longue résistance devenait un acte de désespoir, et il préféra saisir le moment de se replier en ordre pour appuyer, par une armée encore formidable, des négociations qui ne pouvaient tarder à s'ouvrir. Sa retraite se fit en échelons dans des directions excentriques, qui tinrent l'empereur incertain sur la route qu'il avait prise; et tels furent l'habileté et le bonheur avec lesquels il parvint à l'exécuter, qu'il ne nous laissa pour trophées que quelques milliers de blessés et quelques pièces démontées.

La nécessité où s'était trouvé Napoléon de porter la moitié de sa cavalerie à la droite, fit qu'il ne put vivement pousser l'ennemi dans la soirée. On sut, trois jours après seulement, que l'archiduc s'était retiré sur la Bohême, par la route de Znaïm, et que Rosenberg, séparé de lui, avait pris celle de Moravie.

Les tentes de l'empereur furent dressées non loin d'Aderklaa, au milieu des bivouacs de la garde. L'armée, qui, le matin, n'occupait qu'un espace resserré, s'étendait le soir depuis Florisdorf et Bockflus jusqu'au pied du Bisamberg. Les pertes étaient égales, et de 25 mille hommes environ pour chaque parti. Les Français avaient à regretter les généraux Lasalle, Gauthier, Lacour et sept colonels : Napoléon embrassa Macdonald, et l'éleva, ainsi que Marmont et Oudinot, à la dignité de maréchal. L'ennemi eut trois généraux tués et dix blessés : au nombre de ces derniers était l'archiduc, qui, comme toujours, avait déployé le courage du guerrier intrépide et les talents du grand capitaine.

Soit qu'il n'eût pas été prévenu à temps, soit qu'il répugnât à se ranger sous les ordres de son frère, l'archiduc Jean n'était encore, le soir, qu'à trois ou quatre lieues du champ de bataille. Ses coureurs, qui parurent un moment sur nos derrières, semèrent au milieu de nos bivouacs ; une terreur aussi subite que singulière. Tout-à-coup un cri général, s'élevant de la droite, annonce que l'ennemi nous a tournés et menace les ponts. En un clin d'œil, les équipages, les hommes isolés, les blessés ont pris leur course vers les ponts. La garde elle-même saisit ses armes et se forme vivement en carré : les vainqueurs doutent un moment de la victoire. Mais bientôt on sait à quoi s'en tenir, et tout rentre dans l'ordre et la sécurité.

Cette bataille, sur laquelle la louange et le blâme ont été déversés avec plus ou moins de ménagement, restera digne à jamais des méditations de la postérité, et sans doute qu'aucune autre n'avait encore présenté, dans ses préalables, dans ses phases et dans ses détails, plus de dérogations aux idées reçues, plus de nouvelles preuves de la puissance du génie dans sa lutte contre les difficultés.

Mais d'abord introduisons ici, dans les éléments de la science, certaine distinction que la raison et le besoin nécessitent d'établir : à l'origine des hostilités, nous avons vu se reproduire, devant Ratisbonne, la même série de combats qu'autour d'Ulm en 1805. Ces exemples et d'autres encore que nous pourrions citer (Iéna, Champ-Aubert, etc.), ont donné au général Lamarque l'idée (1) de comprendre sous le nom unique de *Batailles stratégiques*, l'ensemble de ces actions, comme ne formant en réalité qu'un seul tout. Il en fut de cela effectivement comme d'un drame où le dénouement est amené et préparé par toutes les scènes qui le précèdent. Quant au terme, lui-même, M. le général Pelet a pris soin de le justifier, et l'on ne saurait qu'approuver ses raisons. Là, dit-il, à peu près (2), les lignes de manœuvres furent de véritables lignes d'opérations; le champ de l'action, un théâtre de guerre entier; chacun des mouvements, une marche d'armée; et la lutte, dans sa durée, comme dans son étendue, dépassa les limites qu'on établit entre la stratégie et la tactique. Ainsi, ne pouvant qu'adopter des opinions aussi respectables, la série de combats accomplie entre l'Iser et le Danube, du 19 au 23 avril, sera désormais pour nous la *bataille stratégique* de Ratisbonne.

Les batailles d'Essling et de Wagram, livrées sur un terrain circonscrit, sous l'œil même du généralissime, et dans l'intervalle de quelques heures, n'ont à la rigueur besoin d'aucune distinction particulière, et cependant nous ne repoussons pas le nom de *batailles tactiques* que leur donne M. le général Pelet. Celle d'Essling, suivant ce qu'il en a dit, aurait été livrée dans l'*ordre oblique*; ceci res-

(1) *Encyclopédie moderne* : BATAILLES.
(2) T. IV, page 244 de l'ouvrage cité.

terait à discuter, car bien que telle fût l'intention de l'empereur, le *marteau* (c'était le corps de Davoust) ne put malheureusement arriver.

On ne saurait que répéter avec le général, que Wagram, par la précision des manœuvres, et le jeu successif ou simultané des différentes armes, fut une bataille modèle, un chef-d'œuvre de bataille. Mais l'analogie qu'il a trouvée entre la manœuvre de l'archiduc contre nos ponts et celle de Frédéric à Leuthen, est une erreur que nous hésitons d'autant moins à signaler que Jomini, avant nous, a cru devoir la relever. La bataille fut une double application de l'ordre oblique. Pour ne distinguer ici que les principaux traits : Davoust tourne et pousse en même temps l'aile gauche de l'archiduc, tandis que, sur le centre, un double système d'échelons pénètre sa ligne. Si de la disposition générale nous descendons aux manœuvres, on admirera toujours ce rappel des corps vers le centre, qui, donnant à l'empereur une influence directe sur ses masses, le rendit maître de l'échiquier, et en quelque sorte des événements. Le changement de front d'Eugène, la marche de flanc et le déploiement de Masséna devant Klénau, furent un des triomphes de la tactique moderne. On avait vu maintes fois la cavalerie occuper le centre, et tout récemment encore à Essling : ce sont de ces dérogations que peuvent dicter le terrain et les autres circonstances, mais auxquelles néanmoins le génie, lui-même, ne se décide qu'avec circonspection : on n'en était point encore venu à remplir par de l'artillerie seule, cette partie importante des lignes de bataille; elle y fit des prodiges, comme déjà elle en avait fait dans l'établissement des ponts. Napoléon, toujours juste appréciateur des services, accorda à l'artillerie et au génie d'éclatants témoignages de sa satisfaction : ces armes, en effet, s'étaient surpassées.

L'empereur, pendant cette période, éprouva de fâcheux contre-temps : d'abord à Essling, et ensuite la veille et le matin de la bataille. La première attaque du Russbach fut mal préparée; celle d'Aderklaa, plus mal encore. Bernadotte y échoua et fut pour jamais disgracié; à ne considérer que les règles ordinaires, Neusiedel et Baumersdorf semblaient être les points décisifs, ceux sur lesquels Napoléon eût dû porter ses efforts : l'armée, dans ce cas, se fût échelonnée obliquement pour les soutenir, sans beaucoup s'inquiéter de l'entreprise de Klénau et de Kollowrath; mais la crainte de voir les ponts encore une fois détruits, fit préférer une manœuvre plus meurtrière peut-être, mais non moins sûre.

L'archiduc, avec des forces tant soit peu inférieures, aurait dû se garder d'embrasser un aussi vaste terrain, et surtout de faire effort à la fois sur nos deux ailes; mais la routine surannée des lignes minces et étendues, si en crédit naguère dans l'armée autrichienne, n'en était point entièrement déracinée. Les conséquences de cette dispersion, devant l'armée française, serrée en masse, ne pouvaient être que ce qu'elles furent : les corps perdirent leur ensemble; le centre se trouva faible pour arrêter Macdonald. L'archiduc cependant conservait, de ce côté, assez de forces non engagées pour culbuter devant Süssenbrunn la tête de la colonne, et pour ressaisir, comme les gardes-du-corps à Fontenoy, la victoire prête à échapper. Si c'était une manœuvre que dût tenter le généralissime que celle de menacer les ponts, il semble qu'il devait la réserver à l'archiduc son frère, et non aux corps de Klénau et de Kollowrath, qu'il exposait ainsi à se faire couper; avec un peu d'empressement et de bonne volonté, cet archiduc pouvait entrer en action avant midi, et sans doute que son apparition sur les derrières eût jeté l'empereur dans l'embarras.

Le prince Charles pour effectuer sa retraite, avait à choisir entre les trois routes de la Bohême, de la Moravie et de la Hongrie; celle-ci, suivant Jomini, l'eût ramené sur sa base naturelle et au centre des ressources de la maison d'Autriche. Cela est vrai; mais était-ce en continuant de rétrograder et en s'isolant de plus en plus du reste de l'Allemagne à demi insurgée, que l'on devait se flatter de sauver la monarchie. La direction intermédiaire d'Olmutz, pour le dire en passant, ne menait à aucune grande combinaison ultérieure : outre que dans l'état où la bataille venait de mettre les choses, il eût fallu décrire un long circuit pour reprendre la route de Hongrie, elle n'était pas, selon nous, la meilleure à suivre, et nous ne concevons pas comment on a hésité à reconnaître que, dans le double intérêt de la politique et de la guerre, la direction sur la Bohême était incomparablement la plus avantageuse. C'est celle que suivit l'archiduc, et c'est celle aussi que, à sa place, aurait suivie Napoléon : la manière dont, en 1814, il disputa le territoire français, ne laisse aucun doute à ce sujet. Bien loin de fonder sa défensive sur l'occupation de sa base naturelle, son désespoir, au contraire, est d'y être rappelé sans cesse par la nécessité de couvrir Paris (1) : croit-il pouvoir abandonner momentanément la capitale à ses propres forces, il se jette incontinent sur les flancs et jusque sur les derrières de ses adversaires. L'archiduc, que n'enchaînait pas la même nécessité, puisque Vienne était tombée, avait, pour suivre ce système, une latitude bien plus grande. En se basant sur Prague, il ne s'avouait qu'à demi-vaincu, et conservait même aux yeux de l'Allemagne, que sa présence encourageait à l'insurrection, une attitude encore menaçante pour nos communications (2).

(1) Voyez, plus loin, l'historique de la campagne de 1814.

(2) Voyez les ouvrages des généraux Pelet, Rogniat et Marbot.

Il s'agissait, non pas de poursuivre, mais de chercher l'archiduc, car on ignorait qu'il eût pris la route de Znaïm, et Rosenberg, celle de Brunn. Davoust reçut l'ordre de marcher sur Nicolsbourg : Marmont, après avoir pris le même chemin, dut se rabattre, à gauche, sur Laa. Masséna se dirigea sur Znaïm, détachant des éclaireurs sur Krems pour se lier aux postes Wurtembergeois stationnés devant cette ville. L'empereur, suivi des réserves et d'Oudinot, se tint en mesure d'agir selon que les nouvelles le lui indiqueraient. Eugène, renforcé de la majeure partie des troupes allemandes, fut destiné à observer l'archiduc Jean, à couvrir Vienne et les ponts, à protéger enfin la ligne de communication. Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires que Chasteler et Giulay ayant repris Gratz et Léoben, s'apprêtaient à se réunir à l'archiduc Jean pour opérer aux environs et sur les derrières de Vienne.

Ce n'est qu'après avoir enlevé Korneubourg, que Masséna apprend enfin des habitants qu'il est sur les traces de l'archiduc. L'empereur, prévenu, ordonne au maréchal de continuer la poursuite, et s'apprête à le soutenir avec Oudinot et la garde. Davoust, dans le même but, change de direction à gauche pour se rabattre de Nicolsbourg sur Znaïm, dont déjà s'approche Marmont. Cette ville, située en amphithéâtre au versant d'un contrefort de la chaîne de Bohême, offre une position excellente, que Jomini compare à celle de Caldiero. L'archiduc avait mis à venir l'occuper un empressement d'autant plus grand qu'il craignait d'y être prévenu par Marmont. Napoléon, à son arrivée, trouve les tirailleurs engagés : voulant attendre le reste de ses forces, il prescrit d'entretenir un combat d'avant-garde. Mais déjà l'impétueux Masséna avait donné l'impulsion à ses colonnes; il fallait le soutenir. Marmont seul se trouvait à portée; il reçoit l'ordre de déboucher et de gravir

le plateau : Davoust et Oudinot ne pouvaient arriver que le lendemain. La lutte se continuait lorsque le prince de Lichtenstein, envoyé par l'empereur d'Autriche, vint proposer un armistice.

Le feu cessa, non sans peine, car tel était l'acharnement des troupes que les officiers parlementaires des deux partis furent blessés en voulant arrêter le combat. Dans le conseil assemblé sous la tente pour débattre l'armistice, les opinions se trouvèrent partagées: Berthier et quelques autres auraient voulu qu'on achevât cette Autriche, qui, irréconciliable ennemie de la France nouvelle, n'attendrait que l'occasion de violer encore les traités. Mais Napoléon, pressé d'en finir avec cette puissance pour se retourner vers les Anglais, dont les préparatifs devenaient sérieux, rompit la discussion en disant : *Il y a assez de sang versé, j'accepte l'armistice.* L'armée française restait en possession des pays qu'elle avait parcourus, et devait en outre occuper Presbourg, le cours de la Morava et les cercles de Znaïm et de Brunn. La limite, au nord de l'Allemagne, était celle de la confédération du Rhin. Les armées de Pologne devaient conserver leurs positions respectives. Poniatowski venait de se saisir de Cracovie, et les Russes, maîtres de la Gallicie, s'étendaient jusqu'aux sources de la Vistule. Des conditions aussi dures étonnèrent la cour d'Autriche, qui hésita quelque temps à les ratifier.

Réduits à ne consigner que les faits généraux et importants, nous passerons sous silence les événements secondaires arrivés en dehors du théâtre principal, tels que la suite de l'insurrection du Tyrol, les entreprises du duc de Brunswichk sur le Bas-Elbe, terminées par sa fuite à Héligoland, d'où il ne cessa, jusqu'en 1813, d'attiser le feu de la révolte dans le nord de l'Allemagne. Il nous siérait encore moins de parler de la descente des Anglais à Fles-

singue, et de l'incendie de nos vaisseaux devant l'île d'Aix, où l'on fit usage pour la première fois, en Europe du moins, des fusées dites *à la Congrève.*

Les négociations pour la paix, ouvertes le 7 août seulement, traînèrent assez long-temps. La cour d'Autriche, retirée à Bude, ne se pressait point d'en finir, parce qu'elle se flattait que la nouvelle du débarquement des Anglais en Belgique, et celle de la marche de Wellington sur Madrid, obligeraient Napoléon à rabattre de ses prétentions; et nul doute qu'elle n'eût repris les armes, si les succès de ses alliés se fussent consolidés : elle continuait à exciter le cabinet de Berlin à recruter ses armées, à bâtir de nouveaux plans d'opérations.

Napoléon, tout en rêvant à consacrer, par un nouvel ordre de chevalerie (1) ses trois entrées à Vienne, Berlin et Madrid, redoublait de précautions et d'activité pour le cas encore probable d'une rupture. On démolissait sur un point, on construisait sur un autre, on multipliait les équipages de ponts pour agir sur le Bas-Danube. Les marins organisaient une flotille, tant pour faciliter les transports que pour protéger les opérations sur les deux rives du fleuve. On formait quelques nouveaux régiments, on complétait les anciens. Dans le nord de l'Allemagne, le corps de Junot fut sensiblement augmenté. Les derniers événements avaient révélé des dangers de ce côté, et l'empereur, toujours prévoyant, ne voulait pas s'y laisser déborder.

Mais la paix fut enfin conclue à Vienne, le 14 octobre; et cette paix, plus dure encore que toutes les précédentes, coûta à l'Autriche près de quatre millions d'habitants. La Bavière acquit Salzbourg, l'Inn-Viertel avec Braunau et

(1) L'ordre des *Trois-Toisons* : le décret n'en fut jamais mis à exécution; l'idée de cet ordre ne reposait pas sur la justice : beaucoup de vaillans généraux n'y eussent pas eu droit.

le Haus, contrée importante aux sources de la Traun. Napoléon annexa à son empire, sous le nom de provinces Illyriennes, tout le fond du bassin de l'Adriatique. Les aigles impériales se trouvant ainsi transportées au sommet des Alpes Noriques, demeurèrent en permanence à six journées de marche de Vienne, qu'un ordre du vainqueur venait de rendre une ville ouverte (1). L'Autriche y perdait d'ailleurs tout moyen de communication directe avec les Anglais. Joignez encore à ces conditions la cession de la Gallicie occidentale au duché de Varsovie, et enfin, dans un article secret, le paiement de quatre-vingt-cinq millions.

L'empereur, qui n'attendait que la ratification du traité pour repasser le Rhin, arriva à Fontainebleau le 26 octobre au matin. Avait-il rempli son but? l'avenir ne le prouva pas; toute vaincue, tout humiliée qu'elle était, l'Autriche restait debout avec ses haines et ses antipathies. Et qu'on ne croie pas qu'en donnant à la France une jeune impératrice, cette puissance eût abjuré ses ressentiments. La réconciliation ne pouvait être sincère, du moins de la part des ministres, aussi ne fut-elle qu'apparente : la haine resta au fond des cœurs.

Reportons-nous en Espagne, et indiquons, comme nous l'avons promis, sous la forme d'un sommaire, la suite des opérations dans la Péninsule.

§ VI.

En quittant cette terre ensanglantée pour nous transporter aux rives du Danube, nous avons laissé Saint-Cyr

(1) Napoléon avait ordonné d'en raser l'enceinte. Cette mesure, exécutée après la conclusion du traité, s'étendit aussi aux fortifications de Brünn, de Raab, de Gratz et de Spitz.

sous Tarragone, à peu près cerné par la population insurgée; Joseph, avec la réserve à Madrid le corps de Mortier, en route de Saragosse pour le joindre; Victor et Sébastiani, gardant la ligne du Tage; Ney, la Galice; Soult, en marche pour le Portugal; diverses divisions, occupant et pacifiant la Biscaye, la Navarre et les royaumes de Castille et de Léon.

Soult éprouve quelque difficulté à passer le Minho; il remonte le fleuve, et disperse, à Chaves et à Braga, plusieurs bandes insurgées: le 29 mars, il enlève, par un brillant fait d'armes, la position formidable d'Oporto. Là se trouvaient, sous la conduite même de l'Archevêque, près de cinquante mille hommes, paysans et soldats. Le patriotisme des Portugais éclate en actes de fureur et de cruauté. La disette se fait sentir dans l'armée du maréchal. —Le 28, Victor remporte, sur Cuesta, la victoire de Medelin, et Sébastiani, le 27, celle de Ciudad-Réal, sur l'infantado. — La position de Soult devient difficile; il attend des renforts pour marcher sur Lisbonne; Ney et Victor, dont la coopération lui serait nécessaire, ne peuvent le seconder. Abandonné à ses propres forces, Soult se voit, comme Junot, à peu près investi; Sylveira, sur les derrières, a réoccupé Chaves: les généraux Loison et Delaborde, détachés pour le combattre, ne remplissent qu'à demi leur mission. — Wellington descend de nouveau en Portugal. Quelques symptômes de découragement se manifestent dans l'armée française: on n'entrevoit aucune fin à cette guerre de tous les jours: on aimerait mieux combattre en Allemagne, sous les yeux de l'empereur. Soult se replie derrière le Douro: Wellington le suit et le surprend à Oporto. Obligé de rétrograder (15 mai), sa retraite devient difficile; il l'exécute sur Lugo, et disperse en passant la Romana, qui, des Asturies, est venu bloquer cette

place. — Ney, de retour d'une expédition dans les Asturies, opère sa jonction avec Soult. En peu de jours, ils purgent la Gallice d'ennemis. Dans la pensée probable que l'armée anglo-portugaise débouchera en Espagne, les maréchaux projettent de l'aller chercher : des différents s'élèvent entre eux : Soult remonte vers Zamora, et Ney, abandonnant la Galice à l'insurrection, marche sur Salamanque. Un ordre de Joseph les appelle au midi, vers Plasencia et Almaraz, où se dirige également Mortier. Wellington, sorti du Portugal par la vallée du Tage, s'est réuni à Cuesta, pour menacer Madrid.

Victor et Sébastiani se concentrent à Tolède, où les rejoint Joseph avec sa garde et la réserve. Madrid, menacée par Vanegas, stationné vers Aranjuez, est presque entièrement dégarnie : l'approche de l'armée combinée y développe une fermentation alarmante. Joseph croit devoir prendre l'offensive : il quitte Tolède, passe la Guadarrama (le 26 juillet), culbute Cuesta poussé en avant-garde, franchit l'Abarech (le 27), et trouve, non loin de Talavera, l'armée ennemie en position. Dès le soir même, Victor, impatient de vaincre les Anglais, attaque leur gauche, et se fait repousser. Cet échec n'est point un trait de lumière pour Joseph et ses conseillers : au lieu d'attendre quatre à cinq jours, pour donner le temps à Soult (renforcé de Rey et de Mortier), d'achever son mouvement sur les derrières de l'ennemi, le roi se décide à livrer bataille le lendemain. Détermination funeste, et d'autant moins concevable, qu'il a à peine quarante mille hommes pour en forcer soixante mille dans une excellente position. L'attaque n'est pas conduite avec plus de réflexion. La circonstance demandait que l'on se bornât à inquiéter le centre et la droite ennemis, pour porter tous les efforts contre la gauche : il n'en fut rien : on combattit sur tous

les points à la fois.—Victor, faute d'être soutenu, renouvelle en vain contre cette aile les assauts de la veille. Le système de combat que lui oppose Wellington, et qu'il emploiera plus d'une fois, est la *défensive-offensive :* le général anglais attend son adversaire dans un terrain étudié, ordinairement sur le revers d'une pente douce, pour masquer et abriter sa troupe; il fatigue les assaillants par son artillerie et par un feu de mousqueterie meurtrier; puis, quand ils sont près de l'aborder, il évite ce moment redoutable, en fonçant lui-même sur eux avec ses moyens réunis (1). La nuit seule termina cette sanglante et inopportune boucherie, où furent mis hors de combat quinze mille hommes, moitié amis, moitié ennemis. Les armées bivouaquèrent en présence; mais le lendemain, sur la nouvelle que Wilson, à la tête d'un corps léger, s'était approché de Madrid, Joseph ordonna la retraite. Il fut reconnu, dans cette bataille de Talavera, que l'infanterie anglaise pouvait le disputer à la meilleure de l'Europe.

Soult arrive aux environs de Plasencia (4 août); Wellington, qui n'estime sa force qu'à quinze mille hommes, se porte à sa rencontre, en laissant Cuesta devant Victor. Cette séparation imprudente place les alliés à deux doigts de leur perte. Wellington cependant parvient à se tirer du pas dangereux où il s'est engagé. Quoique vivement pressé, il parvient à rejoindre l'armée espagnole derrière le Tage. Vanégas, qui de la rive gauche a bombardé Tolède, est battu (11 août) à Almonacid par Sébastiani. Le partisan Wilson, en cherchant à rentrer en Portugal, est rencontré et écrasé par l'avant-garde de Ney.—Wellington, mécon-

(1) Voyez pour plus de détails sur ce genre de combat :

1° Le tome 1er *de la guerre dans la Péninsule Espagnole*, par le général Foy.

2° La *Philosophie de la guerre*, par le marquis de Chambray.

tent des Espagnols, se retire vers Badajoz. — Dans cette campagne de Talavera, nulle à peu près pour les deux partis, Joseph manque deux fois l'occasion de s'affermir sur le trône : la première, par trop d'empressement à attaquer ; la seconde, au contraire, par trop d'hésitation à poursuivre. Ce fut le moment décisif de toute la guerre. On ne poursuivit pas, parce que les maréchaux s'entendaient peu, et aussi parce que la crainte de laisser Madrid exposée aux coups des Espagnols, l'emporta, aux yeux de Joseph, sur toutes les autres considérations.

L'empereur, mécontent de Jourdan, confie à Soult les fonctions de major-général.—Rentré à Salamanque, après l'infructueuse expédition contre les Anglais, Ney, pour ne pas servir sous les ordres d'un collègue, laisse au général Marchand le commandement de son corps, et prend la route de la France. — A la faveur de la place de Ciudad-Rodrigo, et encouragé par le voisinage de l'armée de Béresford, le duc del Parque, qui a succédé à la Romana, inquiète Marchand, le harcèle et l'attire au combat : le corps français est défait à Tamamès, et Salamanque prise (16 octobre). Le général Kellermann marche, de Valladolid, au secours de Marchand. Bien que battu à Alba de Tormès, le duc del Parque se dérobe au ressentiment des Français.

Le marquis d'Arrizaga est investi du commandement des armées espagnoles du midi. Fier de se trouver à la tête de cinquante mille hommes, le présomptueux marquis croit pouvoir faire à lui seul ce que Wellington n'a pu opérer. Décidé à marcher sur Madrid, il pousse sur Aranjuez une avant-garde d'élite. Sébastiani l'attaque dans la plaine d'Ocana (le 12 novembre) : la cavalerie espagnole, arrêtée d'abord par le carré d'un régiment polonais, est ensuite culbutée et sabrée par les dragons de Milhaud : là,

sont détruits les carabiniers royaux, l'orgueil de la Castille. Ce succès donne le temps de réunir des forces. Soult arrive avec le corps de Mortier : l'armée espagnole attaque audacieusement (le 18) ; mais, quoique Victor ne soit pas arrivé, elle éprouve une sanglante défaite : cinquante canons, trente drapeaux et vingt mille prisonniers, sont les trophées brillants de cette journée. Wellington, au moment d'un aussi terrible échec se tenait dans une inaction complète. Le général anglais n'avait point approuvé les projets d'Arrizaga ; et son dessein était, après avoir reçu les renforts qu'il attendait, d'aller joindre del Parque et Beresford, pour menacer nos communications, en se basant sur Almeida et Ciudad-Rodrigo. Voulant, toutefois, prévenir le malheur arrivé à Moore, il fit construire un vaste camp retranché devant Lisbonne, sur les hauteurs de Torrès-Vedras.

En Aragon, la junte profite du départ de Mortier et de l'exaltation des habitants, pour soulever une *Vendée* sur nos derrières. Blacke, qu'elle a chargé de cette mission, réunit un corps d'armée considérable ; il sort du royaume de Valence (15 mai), et s'avance sur Saragosse, culbutant devant lui les détachements français stationnés vers Alcanitz. Suchet, qui est venu remplacer Junot dans le commandement du troisième corps, concentre ses forces dans la position de Sancta Maria, non loin de Saragosse. Assailli dans cette position (le 15 juin), le général prend tout-à-coup l'offensive, culbute la droite de Blacke, lui enlève ses canons, le poursuit vivement, l'atteint de nouveau à Belchite (le 18), et le met enfin dans une déroute complète. Ce succès sauve le troisième corps ; mais l'incendie reste allumé, pour ne s'éteindre qu'à la fin de la guerre. Dès ce moment, en effet, tout le versant des Pyrénées est couvert de guérillas, sous la conduite de Mina,

25*

de Renovalès, de Villa-Campa, etc., etc., et ces guérillas, souvent dispersées, jamais détruites, reparaîtront autant de fois avec une nouvelle opiniâtreté.

Nos succès en Catalogne ont ajouté à la gloire de Saint-Cyr, sans avoir affermi le trône de Joseph. Favorisés par le voisinage de la mer, et naturellement belliqueux, les insurgés n'ont pas cessé de disputer le terrain. — Dans l'impossibilité de tenir plus long-temps devant Tarragone, Saint-Cyr demande et obtient les moyens d'assiéger Gironne. Verdier est chargé de cette opération avec un corps de vingt mille hommes : Saint-Cyr pour le protéger, vient s'établir à Wich. La place, plus régulièrement fortifiée que Saragosse, est défendue avec le même héroïsme. Dans l'une comme dans l'autre, on voit se mêler aux défenseurs jusqu'aux femmes et aux enfants. De trois entreprises tentées par Blacke, pour la ravitailler, la seconde seule réussit : St.-Cyr, trompé, y laisse pénétrer (1er septembre) deux mille hommes et des approvisionnements. Plusieurs assauts sont repoussés : le siége traîne en longueur. Napoléon, mécontent, retire le commandement à Saint-Cyr, pour le donner à Augereau, qui s'est illustré dans ce pays (à la bataille de Figuières) en 1794. Le maréchal ne fait rien pour justifier ce choix, et cependant la place, comme toutes celles que l'on persistera à tenir assiégées, capitule enfin le 11 décembre. Alvarez, son brave défendeur, avait associé son nom à celui de Palafox. Ainsi se termina la campagne de 1809.

Au milieu des nombreuses observations qu'elle comporterait, nous indiquerons comme des fautes, 1° d'avoir laissé le commandement à un roi faible et dénué de talents militaires ; 2° d'avoir conservé huit à dix corps isolés, que souvent la rivalité des chefs empêcha de s'entre-secourir ; 3° d'être rentré prématurément en Portugal. On eût pré-

féré que les forces n'eussent été divisées qu'en trois armées actives, de l'Ebre, du Portugal et du Tage, soutenues par une quatrième en réserve sur les derrières. Celles du Portugal et du Tage se seraient tenues en mesure de se réunir contre les Anglais. Il faut convenir, au surplus, que la tâche restait, dans tous les cas, fort difficile à accomplir.

VINGT-HUITIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON.

CAMPAGNE DE RUSSIE 1812 (1).

Considérations politiques. — Situation des puissances belligérantes. — Leurs préparatifs de guerre. — Description de la frontière occidentale de l'Empire russe. — §. II. Passage du Niémen par les Français. — Marche sur Wilna. — Opérations qui suivirent le passage du Niémen. — Retraite de Barclay d'abord sur Drissa, puis sur Smolensk par Witebsk. — Concentration des deux armées russes à Smolensk. — Opérations de Schwartzenberg à la droite, et d'Oudinot à la gauche. — Première bataille de Polotsk. — §. III. Combats de Smolensk et de Valoutina. — Pointe de Napoléon sur Moskow. — Disgrâce de Barclay. — Bataille de la Moskowa. Réflexions sur cette bataille. — Entrée dans Moskow. — §. IV. Les Français évacuent cette capitale. — Ils essaient d'opérer leur retraite par la route de Kaluga. — Combat de Malo-Jarolawetz. — Ils reprennent la route de Smolensk à Moskow. — Combats de Viazma et de Krasnoë. — Opérations des ailes, deuxième bataille de Polotsk. — Concentration des armées russes sur la Bérézina. — Passage de cette rivière par les Français. — Les débris de la grande armée se jettent dans les places fortes de la Pologne et de la vieille Prusse. — Retraite de Macdonald. — Résumé des opérations de la campagne. — §. V. Evénements contemporains en Espagne.

§ I.

Nous n'avons pas à nous occuper des causes qui ont amené la guerre de Russie. Fut-elle provoquée par l'empereur Alexandre? Fut-elle entreprise par Napoléon, pour

(1) Cette campagne a été rédigée, sous notre direction, par M. de Cappe, lieutenant d'infanterie attaché à l'école.

réagir sur l'Angleterre, en forçant le Nord au blocus continental? Fut-elle conçue dans le dessein de rétablir le royaume de Pologne, ou seulement dans les intérêts de la nouvelle dynastie impériale? L'examen de ces questions est du domaine de l'histoire générale, et nous devons nous borner au récit des faits militaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que de tous les états de l'Europe, il ne restait que la Russie, qui désormais pût apporter quelque entrave aux projets de Napoléon. Les nouveaux souverains qu'il avait créés en Allemagne, en Espagne, en Italie, n'étaient que ses vassaux; les anciens rois qu'il avait laissés sur leur trône chancelant, frappés de crainte et de stupeur, s'empressaient à lui obéir.

Quoiqu'à Tilsitt l'empereur Alexandre eût juré éternelle amitié au vainqueur généreux d'Austerlitz; quoique, dans les épanchements confidentiels d'Erfurth les deux souverains eussent paru d'accord pour se partager le monde, on pouvait prévoir néanmoins que la guerre ne tarderait pas à éclater entre eux. Les Russes y étaient préparés. Déchus de la prépondérance qu'ils exerçaient depuis un siècle sur les affaires de l'Europe, humiliés dans leur orgueil national, froissés dans leurs intérêts commerciaux, ils avaient profité de la paix pour réparer leurs forces. En mesure depuis 1811, ils avaient hésité dès-lors s'ils ne porteraient point la guerre en Allemagne; ils savaient qu'ils y trouveraient plus d'alliés que d'ennemis : la Prusse leur était unie par une communauté de malheurs et de ressentiments. Beaucoup de petits princes, humiliés et froissés comme elle par Napoléon, n'aspiraient qu'à se venger. Mais Alexandre avait jugé plus prudent d'attendre les événements derrière ses frontières, d'y organiser une guerre nationale, et, en cas d'agression, d'échapper par des retraites aux combinaisons redoutables de son adver-

saire. Si quelques souvenirs de foi jurée, si quelques craintes de l'avenir avaient pu retenir le czar au moment de s'engager dans une lutte aussi terrible, il y aurait été entraîné par cette même aristocratie, qui naguère l'avait fait asseoir sur le trône.

La France était encore à l'apogée de sa puissance. Au Nord, Napoléon avait réuni à son territoire la Hollande et le littoral de la mer jusqu'au Jutland; au Sud, les états pontificaux et les provinces illyriennes. Elle comptait, avec le royaume d'Italie, au-delà de cinquante millions d'habitants. L'Autriche et la Prusse, écrasées dans les campagnes antérieures, se trouvaient hors de lice; l'Allemagne centrale, enrichie de leurs dépouilles, obéissait docilement à l'impulsion que lui donnait le vainqueur. En Espagne, les succès étaient variés: si le patriotisme des habitants luttait avec énergie, leurs armées étaient rarement heureuses. Une guerre avec la Russie, seule puissance restée menaçante, apparaissait à la nation comme le dénouement du long travail continué avec tant d'or et de sang à travers les cinq coalitions qui s'étaient levées contre elle.

Encore une victoire, disait-on, et le continent européen nous appartient, comme les mers à l'Angleterre. Quelles destinées ne seraient pas réservées au nouvel empire, lorsqu'après avoir rétabli la Pologne et refoulé la Russie dans ses steppes, la France pèserait de tout son poids sur sa rivale épuisée, et désormais réduite à ses propres forces.

Et jamais eut-elle des chances aussi favorables? Les merveilles des guerres passées n'en promettaient-elles pas de nouvelles? L'homme qui guiderait ses légions, n'était-il pas le plus habile et le plus heureux des capitaines de l'histoire? Puis, était-il donc si formidable, cet empire russe, moitié européen, moitié asiatique? Que s'il était immense, sa vie et sa force ne se trouvaient que dans quel-

ques grands centres de civilisation, qu'il ne serait pas plus difficile d'atteindre que tant d'autres capitales qu'on avait visitées. Moskow, Pétersbourg, ne semblaient que des conquêtes ordinaires et faciles ; l'armée russe, il est vrai, pouvait opposer quelque résistance, mais on l'avait battue à Austerlitz et à Friedland. Les distances, si considérables qu'elles fussent, étaient comptées pour peu de chose; on avait l'habitude de la marche, et déjà l'on était allé chercher des dangers plus lointains. Les Russes, avec des finances obérées et un recrutement difficile, pourraient-ils soutenir le choc de l'Europe centrale, tandis que la Turquie et la Suède les presseraient sur l'un et l'autre flancs?

Mais si les Français étaient pleins de confiance, les Russes, de leur côté, ne désespéraient pas de leur salut. A l'enthousiasme universel se joignait chez eux le souvenir de Pultawa pour relever leur courage et les porter aux plus grands sacrifices; ils comptaient dans l'Angleterre une alliée qui ne les abandonnerait pas, et peut-être aussi que les défections viendraient grossir leurs rangs.

L'année 1811 se passa en pourparlers de paix et en préparatifs de guerre : l'infanterie de l'armée française stationnée en Allemagne fut portée à cinq bataillons par régiment, et la cavalerie augmentée de plusieurs régiments de chevau-légers lanciers. Un décret appelait à la défense du territoire de l'empire le ban et l'arrière-ban de la garde nationale. Par les traités du 24 février et du 12 mars, l'empereur avait obtenu la coopération armée de l'Autriche et de la Prusse; la première devait faire marcher 30,000 hommes, et la deuxième 20,000 seulement; mais celle-ci devait en outre fournir des approvisionnements de toute espèce et pourvoir à la subsistance de l'armée française pendant son passage à travers ses états. Toutefois le cabinet russe parvint à détacher la Suède de l'alliance

saire. Si quelques souvenirs de foi jurée, avec la Turquie la
tes de l'avenir avaient pu retenir la .... 1812, les ulti-
s'engager dans une lutte aussi terrible... vint se mettre à la
traîné par cette même aristocrati... tour de Wilna : De-
fait asseoir sur le trône. ...ait la Prusse orientale

La France était encore à l'
Nord, Napoléon avait réuni à ... armée française avait
le littoral de la mer jusqu'au ... occupaient la rive gauche
tificaux et les provinces ... étaient stationnés en Gallicie;
royaume d'Italie, au-delà ... sur la rive droite de la Vis-
tants. L'Autriche et la Prus ... jusqu'à la mer.
antérieures, se trouvaient ... et bien exercée; on pouvait
trale, enrichie de leurs dragons et des cuirassiers français
l'impulsion que lui don... de cavalerie allemande ou
succès étaient variés ... beaucoup de conscrits et de jeunes
avec énergie, leurs ... partie de l'artillerie était faiblement
guerre avec la Russie ... la proportion qu'il devenait im-
apparaissait à la ... toutes les bouches à feu un jour de
travail continué ... suivie par de nombreux convois de
coalitions qui s'étaient ... militaires; les voitures particulières
Encore une ... outre mesure.
nous apparten... après les écrivains les plus dignes de foi,
destinées ne ... quatre cent soixante-dix-sept mille hom-
qu'après avoir ... en treize corps d'infanterie et quatre
ses steppes ... cavalerie.
rivale ...
F...
me
d
i

Numéros.	NOMS DES COMMANDANTS DES CORPS.	Nombre des bataillons.	Nombre des escadrons.	Généraux de division.	NATIONS.	OBSERVATIONS.
1	Davoust..................	[illegible]	16	Morand Friant. Gudin. Désaix. Compans. Girardin (cavalerie).	Français..............	2 Bataillons badois et 2 espagnols.
2	Oudinot..................	51	20	Legrand. Verdier. Merle.	Français et Suisses....	3 Bataillons croates et 2 portugais.
3	Ney......................	48	24	Ledru. Razout. Marchand. Wolwarth (cavalerie).	Français et Wurtembergeois.........	3 Bataillons illyriens et 2 portugais.
4	Eugène...................	57	24	Lecchi. Delzons. Broussier. Pino. Guyon (cavalerie).	Armée d'Italie.	
5	Poniatowski..............	44	20	Zajonczek. Dombrowski. Kniazewicz. Kaminski.	Polonais.	

française, et à conclure en temps utile avec la Turquie le traité de Bucharest. Dans le mois de mars 1812, les ultimatum furent échangés, et Alexandre vint se mettre à la tête de ses troupes concentrées autour de Wilna : Davoust, à la même époque, traversait la Prusse orientale avec le premier corps.

Au commencement de mai, l'armée française avait dépassé la Vistule; les Prussiens occupaient la rive gauche du Niémen; les Autrichiens étaient stationnés en Gallicie; les autres corps s'étendaient sur la rive droite de la Vistule, depuis cette province jusqu'à la mer.

L'infanterie était bonne et bien exercée; on pouvait faire le même éloge des dragons et des cuirassiers français et de la plupart des régiments de cavalerie allemande ou polonaise : le reste avait beaucoup de conscrits et de jeunes chevaux. Une grande partie de l'artillerie était faiblement attelée, mais telle en était la proportion qu'il devenait impossible d'en utiliser toutes les bouches à feu un jour de bataille. L'armée était suivie par de nombreux convois de vivres et d'équipages militaires; les voitures particulières avaient été multipliées outre mesure.

Cette armée, d'après les écrivains les plus dignes de foi, se composait de quatre cent soixante-dix-sept mille hommes; elle était divisée en treize corps d'infanterie et quatre de réserve de cavalerie.

Numéros.	NOMS DES COMMANDANTS DES CORPS.	Nombre des bataillons.	Nombre des escadrons.	GÉNÉRAUX DE DIVISION.	NATIONS.	OBSERVATIONS.
1	Davoust..................	88	16	Morand. Friant. Gudin. Desaix. Compans. Girardin (cavalerie).	Français..................	2 Bataillons badois et 2 espagnols.
2	Oudinot..................	51	20	Legrand. Verdier. Merle.	Français et Suisses....	3 Bataillons croates et 2 portugais.
3	Ney..................	48	24	Ledru. Razout. Marchand. Wolwarth (cavalerie).	Français et Wurtembergeois..........	3 Bataillons illyriens et 2 portugais.
4	Eugène..................	57	24	Lecchi. Delzons. Broussier. Pino. Guyon (cavalerie).	Armée d'Italie.	
5	Poniatowski..........	44	20	Zajonczek. Dombrowski. Kniazewicz. Kaminski.	Polonais.	

long de la rive droite du Niémen : ils comptaient cent trente mille hommes environ.

Bagration, avec la deuxième armée, couvrait la trouée entre le Bug et le Niémen : cette armée se composait de soixante mille hommes partagés en cinq corps, dont deux de cavalerie ; son quartier-général était à Lutzk.

La troisième armée de l'Ouest, sous Tormasoff, ne comptait que trois corps, dont un de cavalerie ; elle était couverte par le Bug, et détachait une avant-garde de kosacks le long du Niémen. Avec les armées de Finlande et de Moldavie, avec les troupes irrégulières et les dépôts, dont on ne pouvait, il est vrai, disposer tant que le mouvement offensif ne serait pas prononcé, Alexandre se trouvait avoir un nombre de troupes à peu près égal à celui des assaillants ; mais elles étaient d'une qualité inférieure et beaucoup plus disséminées.

Les Russes avaient, dès 1810, dans la prévision d'une guerre prochaine, augmenté les défenses de Riga et de Dunabourg, fortifié Kiew et Bobruysk sur la Bérésina ; ils avaient en outre construit, en avant de Drissa, un vaste camp retranché dans le dessein de garder, de ce point intermédiaire, les deux routes qui, de Wilna, traversent ce fleuve pour aboutir à Saint-Pétersbourg. Enfin ils travaillaient à une tête de pont sur la rive droite de la Bérézina vis-à-vis de Borisow, sur la route de Wilna à Smolensk et Moscow.

Les frontières occidentales de la Russie courent de la mer Baltique à la Gallicie, sur une longueur de deux cent cinquante lieues. De Grodno à Tilsitt, elles sont marquées par le Niémen. Ce fleuve, après avoir coulé de l'est à l'ouest, depuis sa source jusqu'à Grodno, se redresse ensuite brusquement au nord jusqu'à Kowno ; là, il reçoit la Wilna, et se prolonge à l'ouest, dans la direction de cet affluent :

sa largeur moyenne, dans cette dernière partie de son cours, est de cent vingt mètres; ses bords sont escarpés, et la rive droite domine habituellement la gauche.

A trente lieues en arrière, la Dwina forme une seconde ligne de défense. Entre ces deux fleuves, le pays est boisé, marécageux, sillonné par une quantité de petits cours d'eau, à bords abruptes, affluents de l'un ou de l'autre. Ces fleuves prennent leur source au N. E. d'une chaîne de hauteurs peu prononcées, dont le plateau de Waldaï est le point culminant. Cette chaîne s'étend en pente insensible de Wiasma à la frontière.

Son pied est baigné au sud et à l'ouest par les marais de la Lithuanie et du Pripet; c'est de cette région que descendent dans des directions différentes, les grands cours d'eau de la Russie : le Dniester se rend à la mer Noire, le Volga à la mer Caspienne, le Niémen et la Dwina dans le golfe de Finlande.

La Bérésina coupe obliquement les pentes occidentales de ce plateau : flanquée de marais impraticables, elle ne peut être franchie qu'aux points fortifiés de Borisow et de Bobruysk.

La partie méridionale de la frontière russe était couverte par la neutralité de la Gallicie, que l'Autriche avait proclamée : et, à partir de cette province, par le Bug, affluent de la Vistule.

Du Bug au Dniester, le pays n'est qu'un immense marais couvert à peine de quelques communications, et traversé par le Pripet et les nombreux affluents de droite du Borysthène.

Cinq débouchés principaux communiquent aux routes qui, de la frontière mènent dans l'intérieur de l'empire. Ce sont ceux de Oustilog et Brzest, de Letweski sur le Bug

de Grodno et Kowno sur le Niémen, de Polangen au nord, près de la mer.

La route qui passe à Oustilog va de Lublin à Gitomir, nœud des communications avec les provinces méridionales. Celle de Varsovie à Kobrin passe à Brzest. — Celle de Letweski se bifurque à l'est de cette ville, et envoie un de ses embranchements rejoindre à Nemwige la route de Grodno à Wilna, tandis que l'autre se dirige sur Gitomir par Pinsk.

De Wilna, en arrière du débouché de Kowno, deux routes se dirigent l'une au nord sur Saint-Pétersbourg, l'autre au sud-est, sur Moscow par Minsk et Smolensk,

Enfin, c'est par Polangen que débouche la route de Kœnigsberg à Saint-Pétersbourg, par Riga et les provinces septentrionales de l'empire.

De toutes ces directions, la plus favorable à une armée d'invasion venant de l'ouest est celle de Wilna, car cette armée ne saurait choisir que Moscow pour point objectif. Les autres déterminent des lignes d'opération ou trop longues, ou trop obliques à la base. Les Russes ne pouvaient s'y méprendre, et aussi avaient-ils couvert par leur principale armée la route de Moscow par Smolensk. Toutefois, Barclay, qui la commandait, avait trop disséminé ses troupes; et sa ligne de retraite, marquée sur le camp de Drissa, était peu favorable et contraire aux règles.

En effet, un mouvement dans cette direction devenait excentrique et découvrait la route de Moscow, tandis qu'en se repliant sur Minsk, on ralliait à soi l'armée de Bagration, placée plus au sud en face de la trouée.

§ II.

Napoléon avait saisi le vice des dispositions de ses adversaires : dispersés en mince cordon le long du Niémen,

ils ne pouvaient en disputer le passage ; et, dans la nécessité de se concentrer en arrière sur un point qui fût à égale distance de leurs ailes, ils devaient, à la suite des premières opérations offensives, abandonner Wilna et leur première ligne de magasins. L'empereur résolut donc de rejeter Barclay sur Drissa, tandis que, d'un côté, Jérôme refoulerait Bagration sur les débouchés du Pripet, que celui-ci couvrait au lieu d'en être couvert ; et que de l'autre, Eugène, en s'interposant entre les deux armées russes, empêcherait leur jonction et permettrait à la colonne principale de l'armée française, engagée sur la route de Smolensk, de se rabattre sur le général ennemi.

Le 24 juin, les premier, deuxième, troisième et sixième corps, une partie de la cavalerie et la garde impériale franchissaient, sous les yeux mêmes de l'empereur, le Niémen à Kowno. Les Russes n'apportèrent aucun obstacle au passage : il leur avait été prescrit de se replier sur Swentziany et d'abandonner Wilna après avoir livré aux flammes les immenses approvisionnements que cette ville contenait.

L'extrême gauche de Barclay se trouvait compromise ; mais elle échappa par la rapidité de ses marches à Murat, que l'empereur avait lancé à la poursuite du centre ennemi dans la direction de Swentziany. L'avant-garde d'Oudinot avait heurté, en se prolongeant sur la rive droite de la Wilia, les dernières colonnes de Wittgenstein, mais elle n'avait pu les entamer. Dès ce moment la concentration de la première armée de l'ouest sur Drissa se trouva effectuée.

Napoléon s'arrêta à Wilna. Eugène n'avait passé le Niémen à Pilony que le 26 : c'était trop tard pour pouvoir espérer de se jeter entre les deux armées russes. Davoust, avec deux divisions seulement, dut remplir la mission

du quatrième corps, et prévenir Bagration à tous les nœuds de la route de Smolensk.

La rapidité de ces premiers mouvements n'avait point permis aux équipages de vivres de suivre l'armée. Le pays était pauvre, épuisé; en vain l'empereur hâtait la marche de ses parcs, en vain il tentait de créer de nouvelles ressources. Son génie et son activité ne purent triompher des difficultés. Le sol infertile de la Lithuanie n'eût pas suffi même en temps ordinaire à la nourriture des masses qui le pressaient, et l'ennemi, dans sa retraite, avait brûlé tous les magasins; la destruction des ressources sur le pays qu'abandonneraient les Russes était le pivot et le secret de leur système de défense. Alexandre, sans doute, répugnait à ordonner la ruine d'une province nouvellement réunie à l'empire, et de laquelle on pouvait craindre quelque réaction; mais ici, la raison militaire l'emportant sur toute autre considération, la Lithuanie fut impitoyablement ravagée. Ces mesures, du moins, eurent l'effet que les Russes s'en promettaient. L'armée française, obligée de tirer ses subsistances de magasins déjà éloignés, ressentit dès ce moment, dans son organisation morale et matérielle, quelques symptômes d'affaiblissement et de malaise. La maraude, surtout quand elle est devenue indispensable et journalière, engendre le plus grand de tous les maux, l'indiscipline, contre laquelle il est peu de remède en campagne. En quelques jours, et sans avoir combattu, cette armée se trouva affaiblie de plus de trente mille traîneurs; la cavalerie et l'artillerie avaient cruellement souffert du manque de fourrages; la première de ces armes avait perdu dix mille chevaux, et la seconde avait dû laisser en arrière plus de cent bouches à feu, faute d'attelages.

On a reproché à l'empereur son inaction de vingt jours à Wilna; on aurait voulu qu'il eût dirigé en personne les

opérations qui devaient amener la ruine de Bagration : on lui a reproché également sa froideur envers les Polonais qui le suppliaient de les reconstituer en corps de nation. Mais pouvait-il se prononcer sur cette question avant que le succès définitif de la guerre ne le mît à même d'imposer des lois ? N'avait-il pas à craindre d'indisposer l'Autriche, que sa position sur le flanc droit de la ligne d'opération rendait ménaçante. Sa réponse aux députés polonais et lithuaniens fut évasive. D'ailleurs, on parlait encore de paix au quartier-général, et quoique les propositions d'Alexandre ne pussent être admises à la suite des avantages que les premières opérations avaient procurés aux Français, on doit penser que Napoléon ne voulut pas se lier par des engagements irrévocables qui eussent empêché tout rapprochement.

Le roi de Westphalie franchit le Niémen dans les premiers jours de juillet, à la droite de la colonne principale : on sait quelle mission lui avait été donnée en commun avec Eugène, et comment cette mission avait échoué. Du moment où Davoust eut été chargé d'obvier au retard de celui-ci, l'ordre fut expédié au quatrième corps (Eugène) de marcher, par Wileika, sur Polotsk.

La marche de Jérôme fut plus molle encore : arrivé le 7 seulement à Byeliska avec trois corps d'armée, il avait engagé les 9 et 10 son avant-garde polonaise avec les Kosaks de Platoff en avant de Mir. Ceux-ci couvraient la retraite de Barclay. Les mouvements de l'armée d'invasion ne permettaient plus au prince Bagration d'essayer le plan de diversion projeté contre le flanc des Français par l'état-major russe, et il avait reçu l'ordre de se rendre au camp retranché de Drissa, en passant par Nowogrodeck et Wileyka. Il né put exécuter ce mouvement : attendu par

Davoust au passage du Borysthène, il se replia dans la direction de Mir; voyant l'impossibilité de déboucher sur Minsk, où il aurait été prévenu de nouveau par le maréchal, il gagna Bobruysk par les défilés de l'immense forêt qui s'étend jusqu'à Slutzk, et atteignit, le 21 juillet, le Borysthène à Staroï-Bischow. Cependant, Davoust longeant sa marche, était arrivé la veille à Mohilew, dix lieues au-dessus de ce point. Le maréchal y trouva un pont, son adversaire n'en avait pas; en sorte que rien ne l'empêchait de se jeter sur la rive gauche du fleuve pour lui en interdire le passage, et lui couper ainsi la route de Smolensk où il espérait faire sa jonction avec Barclay. Le prince Bagration se tira de ce mauvais pas en homme de résolution; il marcha tout-à-coup sur Mohilew, afin de retenir les Français sur la rive droite. Davoust, en effet, s'avança à sa rencontre : le combat eut lieu le 23 à mi-chemin de Mohilew à Bischow. Pendant l'action, le général russe se hâte de faire construire un pont sur ce dernier point : la nuit venue, il y rétrograde en diligence, y passe le fleuve, et parvient enfin à gagner la route de Smolensk. Dès ce moment, sa jonction fut assurée. Au sud, Schwartzenberg, après avoir passé le Bug à Doggezyh, le 1er juillet, avait marché sur Slonim : sa droite occupait Pinsk, où elle trouva des magasins considérables; le corps autrichien devait marcher sur Minsk dès que les Saxons de Reynier l'auraient relevé dans ses positions; mais nous verrons que les démonstrations offensives de Tormasoff sur les communications avec la Pologne, ajournèrent ce mouvement.

Ces manœuvres, mieux conçues qu'elles ne furent exécutées, n'amenèrent point le résultat espéré : Bagration, qu'elles devaient mettre dans la position la plus critique, échappa, comme on l'a vu, à ses adversaires.

Jérôme ne pressa point les Russes, comme il aurait dû le faire; les Autrichiens restèrent inactifs, et Davoust, qui eût pu atteindre Bagration, en agissant de Minsk sur Slutz perpendiculairement à sa ligne de retraite, ne se crut pas de force à tenter ce mouvement. On reconnut alors que dans cet immense empire, il n'en était point comme dans les pays resserrés par de grands obtacles naturels, où l'on peut espérer que les opérations stratégiques amèneront des résultats prévus. Partout on trouvait, sinon de bonnes routes, du moins des chemins praticables, qui permettaient à l'ennemi d'échapper. La retraite précipitée des Russes leur coûta quelques hommes et quelques équipages, mais les causes qui déjà avaient agi sur l'armée française d'une manière si fatale, déterminèrent pour elle des pertes incomparablement plus grandes. Il est vrai que la Lithuanie avait été délivrée, et que, partout dans ce pays, les populations se montraient reconnaissantes pour leurs libérateurs; mais l'armée s'effrayait de cette lutte incessante contre le besoin et les privations; elle se fatiguait de cette guerre où l'ennemi, comme le Parthe et l'Arabe, s'esquivait par la fuite. Les combinaisons toujours décisives de son chef, n'avaient amené cette fois que la possession de provinces dévastées et d'infertiles marécages.

Les retraites excentriques des deux armées de l'Ouest laissaient à découvert la route de Moskow; mais les Russes avaient senti leur faute. L'ordre fut donné aux deux généraux de faire à tout prix leur jonction, de manière à couvrir cette capitale. Alexandre s'y était rendu, et il y prenait les mesures les plus énergiques pour rendre la guerre nationale. Il en appelait au patriotisme et aux croyances religieuses du peuple, pour lui demander les plus grands sacrifices contre le profanateur du sol sacré de la patrie; toutes les classes l'entendirent.

Cependant, Barclay de Tolly, après avoir laissé Wittgenstein avec 25,000 hommes à Polotsk pour couvrir la route de Pétersbourg, remontait la rive droite de la Dwina, pour revenir sur celle de Moscow, et tendre la main à Bagration. Il se dirigeait sur Orcza, où il espérait que celui-ci le rejoindrait. Murat suivait le mouvement des Russes, en cotoyant la rive gauche du fleuve, tandis qu'Oudinot, rappelé de sa pointe intempestive sur Dünabourg, détruisait les fortifications abandonnées de Drissa, et tenait Wittgenstein en échec. Le mouvement de Barclay était dangereux; car après avoir repassé la Dwina, il devait se prolonger de Witebstk à Orcza, parallèlement à la colonne principale de l'armée française engagée sur la route de Moscow. Il parvint toutefois à la gagner de vitesse, et à effectuer son passage sous la protection d'un fort détachement, qui, s'établissant à Bezencowiezi, lui permit de rallier les dernières troupes de Doctoroff, qui le suivait. Ostermann, qui commandait ce détachement, était chargé de soutenir la retraite. Vivement pressé par Murat, il fait tête à Ostrowno, masse son infanterie en avant des bois, et soutient avec énergie le choc de la cavalerie française, jusqu'à ce que l'arrivée de la division Delzons le force à se replier sur Witebsk. Barclay le recueille derrière la Luchetza, qu'il parut vouloir défendre. La position de ce général était alors extrêmement critique; obligé de livrer bataille pour continuer sur Orcza son mouvement de retraite, qui devait le mettre en communication avec Bagration, il lui fallait une victoire pour n'être point détruit, et son infériorité numérique ne lui permettait pas de l'espérer. Un incident heureux le sauva : Bagration, à la suite du combat de Mohilew, entre lui et Davoust, avait franchi le Borysthène, et pris la route de Smolensk. Dès-lors, la marche de Barclay sur Orcza de-

venait inutile, puisque c'était à Smolensk que les Russes se réuniraient. Les deux armées étaient en présence, et Napoléon s'applaudissait d'avoir forcé son adversaire à une bataille, lorsque parvint au grand quartier-général russe l'avis des mouvements de Bagration. Barclay effectua sa retraite dans la nuit même, sans laisser un seul homme en arrière, et sans abandonner un seul caisson. Pahlen couvrait la marche avec l'élite de la cavalerie; la veille, ce dernier avait défendu avec opiniâtreté la rive gauche de la Luchetza contre l'avant-garde française, qui avait dû s'arrêter en voyant sur l'autre rive toutes les forces ennemies déployées.

L'armée française séjourna à Witebsk. Bagration lui était échappé, elle n'avait plus l'espoir d'atteindre Barclay isolé. Il devenait nécessaire de la réorganiser. Aux causes d'affaiblissement que nous avons signalées, et qui n'avaient pas cessé d'agir, étaient venues se joindre les maladies. Le nombre des traîneurs était considérable, surtout parmi les troupes alliées. L'armée russe éprouvait moins de privations; outre une plus grande habitude d'un mode d'existence auquel les Français ne pouvaient se faire, elle se repliait sur ses magasins, et recevait continuellement des renforts.

L'effet non interrompu de circonstances si différentes pour l'un et l'autre parti, avait été de rétablir entre eux une égalité de forces qui n'existait pas d'abord.

Dans les guerres antérieures, lorsque les approvisionnements se trouvaient épuisés sur un point, l'administration avait bientôt pourvu à leur remplacement, soit au moyen de réquisitions faites dans le pays, soit par l'arrivée de convois expédiés de la base d'opération. Dans la campagne de Russie, où tout indiquait qu'un surcroît de provisions serait nécessaire, on ne retrouvé ni le même

ordre, ni la même exactitude de la part de l'administration. Les magasins de Kowno et de Wilna étaient pleins, et les troupes cependant n'avaient jamais reçu les vivres nécessaires pour arriver d'un lieu de distribution à un autre. On avait dirigé à grands frais de la France et de l'Italie des bestiaux, qui n'arrivèrent point; on laissait s'avarier les farines de Dantzig et de Kœnigsberg, tandis que les troupes trouvaient à peine un seigle noir, qu'elles ne pouvaient pas même moudre. Faut-il rejeter ces déplorables résultats ou sur des difficultés dont on ne pouvait triompher, ou sur l'incapacité des agents du service administratif, ou bien encore sur le manque de fixité dans les mouvements? Nous n'avons point à débrouiller ces questions, et nous allons compléter le résumé de cette première période.

A l'extrême gauche, Macdonald avait passé le Niémen à Tilsitt, le 24 juin. De Rossyena, où il se trouvait le 30, il marcha le 8 juillet sur Riga, que défendait le général Essen avec quinze mille hommes de troupes médiocres. Le maréchal, après avoir laissé le général prussien Grawerth, et deux divisions de troupes de sa nation pour observer la place, se rabattit sur Dünabourg dont il détruisit les fortifications. De ce point, il lui était facile de se porter sur Seby, pour lier ses mouvements à ceux d'Oudinot, qui opérait dans cette direction; il ne crut pas devoir l'entreprendre, sans doute pour ne pas enfreindre les instructions qu'il avait reçues d'assiéger Riga.

Oudinot, opposé à Wittgenstein, se trouvait avoir des forces à peu près égales à celles de son adversaire; sa mission, d'une nature assez difficile, était de couvrir le flanc gauche de la ligne d'opération de la colonne principale. Pour remplir plus sûrement et plus glorieusement ce but, il avait cru devoir prévenir le général russe, en s'avan-

çant d'une marche sur la route de Pétersbourg ; mais, à la suite du combat de Kliastytzy, force lui avait été de se replier derrière la Drissa. L'avant-garde de Wittgenstein s'était aventurée à passer cette rivière sur ses traces ; elle fut chaudement repoussée avec perte de son commandant. Oudinot, de son côté, commit une faute toute semblable, en lançant la division Verdier sur la rive droite, où elle ne put se maintenir. Bien que secondaires, ces opérations sur la ligne de la Dwina avaient une haute importance. Wittgenstein parvenait-il à refouler le corps français qui lui était opposé, et à percer sur les derrières de Napoléon ; celui-ci, de Witebsk où il était, se voyait aussitôt contraint à un mouvement rétrograde. Les Russes, au contraire, étaient-ils battus, Oudinot menaçait Pétersbourg. Les deux partis, appréciant l'importance de cette lutte, envoyèrent des renforts à leurs généraux respectifs ; Saint-Cyr amena le sixième corps, déjà réduit à quinze mille hommes par les privations et les fatigues. Les armées se remirent en présence ; mais, après une affaire d'avant-garde à Swolna, malheureuse pour les Français, Oudinot se replia sur Polotsk. Les Russes le suivirent et l'attaquèrent avec ardeur par les routes de Mémel et de Pétersbourg. Le village de Spas servait de clé à la position ; bien qu'ils ne pussent l'enlever, ils n'en firent pas moins assez de progrès, pour que les Français songeassent à évacuer Polotsk ; et c'est sans doute ce qui serait arrivé, si Oudinot, blessé, n'eût remis le commandement à Saint-Cyr. Déjà le mouvement rétrograde était commencé ; ce général sauva la ville, et se couvrit de gloire : tandis que, pour entretenir l'erreur de l'ennemi, il continuait à faire filer ses équipages par la route d'Ula, il rappelait sur la rive droite sa cavalerie et son artillerie, attaquait vigoureusement Wittgenstein et le forçait à la retraite, après avoir écrasé son

aile gauche. La résolution de Saint-Cyr fut récompensée par la dignité de maréchal ; et les Russes, trop affaiblis, n'osèrent plus rien tenter sur ce point.

A l'aile gauche ennemie, Tormasoff, avec la troisième armée de l'Ouest, ou armée de Wolhynie, n'avait point suivi le mouvement rétrograde des autres armées russes. Profitant du moment où le roi de Westphalie suivait les traces de Bagration, et où Schwartzenberg se dirigeait de Slonim sur Witebsk, il s'était jeté sur les Saxons de Reynier chargés de couvrir le pays entre Brzest, Letewski et Pinsk, et avait enlevé leur avant-garde à Kobrin.

Les Autrichiens, à cette nouvelle, se portèrent en toute hâte au secours des Saxons; ils arrêtèrent, à Slonim, le mouvement offensif des Russes. Tormasoff se replia derrière le Styr où il attendit l'armée de Moldavie, devenue disponible par le traité de Bukarest.

Telles furent les premières opérations de la campagne. Ne pouvant en indiquer que les traits les plus saillants, nous passons sous silence divers combats d'avant-garde et d'arrière-garde, livrés ou soutenus de part et d'autre avec un courage brillant et des succès variés. On a vu que l'empereur se flattait d'envelopper quelques-uns des corps russes, de leur couper toute retraite, de les forcer à mettre bas les armes. Dans un pays de plaine, où l'on passe partout, et devant des ennemis qui s'étaient promis de vaincre en fuyant, cela devenait difficile. Aussi, qu'était-il résulté de tant de mouvements compliqués, de tant de marches forcées à droite, à gauche, en avant, en arrière ? beaucoup de fatigue et peu de profit.

On a vu quel désordre régnait dans l'administration des subsistances, et comment le soldat, privé de distributions, était obligé de vivre de maraude. Les premiers villages

étant bientôt épuisés, il s'écartait alors au loin, et souvent ne reparaissait plus; tantôt, parce qu'il ne retrouvait pas son corps, mis en mouvement durant son absence; tantôt, parce que la perspective de nouvelles misères et de nouvelles fatigues l'éloignait de ses drapeaux. « Les « hommes débandés se rassemblaient en grand nombre, « dit M. le général Rogniat (1), pour repousser les « paysans soulevés par leurs vexations, pénétraient dans « les villages éloignés des routes, s'y cantonnaient et y « vivaient dans l'abondance, tandis que ceux qui étaient « restés fidèles à leurs drapeaux mouraient de faim et de « misère. Le spectacle contagieux de ce contraste augmen« tait encore le désordre et l'indiscipline; l'armée s'affai« blissait tous les jours davantage. » Dans les premiers jours d'août, elle se trouvait réduite d'un tiers, ainsi que l'indiquent les feuilles d'appel de l'époque.

Passons à quelques réflexions militaires, et citons encore M. le général Rogniat.

« Percer, dit-il, le centre d'une armée ennemie épar« pillée sur une frontière de cent cinquante lieues en pays « ouvert, était une idée fort naturelle. Ce projet était bon « en lui-même; mieux exécuté, il eût réussi. Pourquoi, « dès le passage du Niémen, détacher quatre-vingt mille « hommes à Grodno, où ils furent inutiles? Ne valait-il « pas mieux les réunir à la masse principale du côté de « Kowno, pour opérer de concert avec elle? cette armée « de quatre cent mille hommes arrivée à Wilna, ne se « fût point arrêtée; elle eût continué à s'avancer en plu« sieurs colonnes marchant de front, la droite suivant la « la route de Smolensk, et la gauche celle de Witebsk. Ces

(1) Réponse aux Notes critiques de Napoléon, etc.

« deux routes ne s'écartant que de quinze à vingt lieues,
« toutes les colonnes eussent été à portée de se soutenir
« mutuellement. Elle fût parvenue aux coudes de la
« Dwina et du Borysthène, à Bezenkowietz d'un côté,
« et à Orsza de l'autre, le 10 juillet au plus tard. Ce
« trajet, à partir du Niémen qu'on franchit le 24 juin,
« n'est que de quatre-vingts lieues; on pouvait donc le par-
« courir en dix-sept jours, sans être obligé de laisser
« ni troupeaux, ni convois de vivres en arrière; des journées
« de quatre à cinq lieues ne sont pas fatigantes. »

« Parvenue à cette hauteur, l'armée se fût divisée en
« deux; l'une forte de deux cent cinquante mille hommes,
« sous les ordres directs du général en chef, eût passé la
« Dwina à Bezenkowietz, et descendu la rive droite du
« fleuve. Barclay, retardé par la nécessité de rallier ses
« corps de la droite et du centre, ne put arriver dans son
« camp retranché que le 10 juillet. Le mouvement de
« Napoléon sur la rive droite de la Dwina, l'eût obligé de
« l'abandonner aussitôt. Ce mouvement le refoulait dans
« le Nord sur la route de Saint-Pétersbourg, l'éloignait
« de la route de Moscow, et le séparait à jamais de sa
« gauche.

« L'autre armée, forte de cent cinquante mille hommes,
« confiée à un homme de tête, le prince Eugène, par
« exemple, eût passé le Borysthène à Orsza, et descendu
« la rive gauche du fleuve. Elle fût parvenue sur la route
« de Smolensk, vis-à-vis de Mohilew, le 15 juillet au
« plus tard. Or, Bagration n'atteignit ce fleuve que le 21.
« On arrivait donc à temps pour lui en interdire le pas-
« sage, et le chasser sur la route de Kiew. Si Bagration se
« fût réuni à l'armée de Wolhynie, et plus tard à celle de
« Moldavie, le général français, en appelant à lui qua-
« rante-cinq mille hommes de Schwartzenberg, se fût en-

« core trouvé supérieur de soixante mille hommes à l'en-
« nemi.

« Remarquez avec quelle facilité on eût transporté les
« vivres nécessaires aux troupes, dans des bateaux des-
« cendant la Dwina d'un côté, le Borysthène de l'autre;
« le canal de Lepel, qui joint la Bérézina, affluent du Bo-
« rysthène, à l'Uhla, affluent de la Dwina, forme une
« ligne de navigation continue, singulièrement favorable
« aux arrivages de l'intérieur de la Lithuanie.

« Cette double opération aurait eu l'immense résultat,
« en coupant en deux les forces des Russes, d'ouvrir le
« cœur de leur empire jusqu'à Moscow. Alors il eût été
« facile de tirer de l'armée du Nord un détachement de
« cinquante mille hommes, et de l'envoyer s'emparer de
« la mauvaise place de Smolensk. De là il était possible
« de se hasarder sur Moscou, dans l'espoir d'effrayer le
« gouvernement russe, sauf à se retirer aussitôt, si cette
« pointe n'eût pas produit l'effet politique qu'on en at-
« tendait.

« Mais le général français ayant échoué dans son projet
« d'empêcher les armées russes de se réunir, les règles
« militaires lui prescrivaient de s'arrêter, de rallier ses
« soldats débandés, et d'employer le reste de la belle sai-
« son, si courte dans ces contrées, à prendre Riga et
« Bobruisk, à établir une base d'opération sur le Niémen,
« et à préparer sa ligne de défense sur la Dwina, la Béré-
« zina et le Boristhène, afin d'hiverner tranquillement en
« Lithuanie. La place de Riga eût parfaitement appuyé la
« gauche de cette ligne; il eût fallu un camp retranché pour
« trente à quarante mille hommes, en forme de tête de
« pont, à Dünabourg, un second à Polotsk, un troisième
« à Borisow, un quatrième à Bobruisk, et un cinquième
« à Mozyr sur le Pripet.

L'auteur poursuivant un projet aussi conforme aux règles qu'il l'était peu au caractère et aux vues de Napoléon, entre ici dans tous les détails d'établissement de l'armée dans les camps ou cantonnements qu'il lui assigne. Sa pensée se reportant ensuite des mesures militaires, défensives et offensives, aux mesures administratives, politiques et hygiéniques, il indique de quelle manière on eût dû nourrir, vêtir et abriter le soldat pendant la saison d'hiver, et termine en insistant sur la nécessité d'organiser et d'équiper en cavalerie légère les Lithuaniens et les Polonais.

§ III.

A Witebsk, Napoléon crut devoir provoquer les avis de quelques généraux sur les opérations ultérieures de la campagne. Quelques-uns opinèrent pour une défensive appuyée sur la Dwina et le Borysthène, ainsi que l'a tracée le général Rogniat dans la citation précédente. D'autres pensaient qu'il fallait continuer la pointe sur Moscow, où l'on trouverait infailliblement la paix : ceux-ci, pour fortifier leur opinion, alléguaient qu'il serait dangereux de s'arrêter en présence d'une armée demeurée intacte, et que l'arrivée de nouvelles troupes accroissait journellement; ils ajoutaient que le pays était épuisé et sans lignes de défense réelles (1). L'empereur cédant à l'impétuosité de son caractère et à une aveugle présomption, adopta, pour son malheur, le dernier parti.

Tandis que l'armée française séjournait à Witebsk, l'état-major russe avait résolu de prendre l'offensive : il s'était arrêté au projet de marcher sur Roudenia avec les

(1) L'hiver en effet allait faire disparaître les rivières et les lacs sur lesquels on s'appuierait.

deux armées de l'ouest réunies, et de percer le centre de notre ligne pour se rabattre ensuite sur une des ailes. Cette combinaison hardie ne reçut qu'un commencement d'exécution. Les nouvelles manœuvres de Napoléon arrêtèrent Barclay, après la surprise de Sébastiani à Inkowo. L'empereur changeant brusquement sa ligne d'opération, faisait appuyer ses principales forces sur la rive droite du Borysthène, afin de tourner la gauche de l'armée ennemie, et, après l'avoir refoulée sur la basse Dwina, de lui couper toute communication avec Moscow. Les Russes incertains se crurent un instant menacés sur leur flanc droit.

Le 15, l'armée française, après avoir passé le Borysthène à vingt lieues au-dessous de Smolensk, rencontra à Krasnoé le corps de Newerowskoï, chargé d'observer le cours du fleuve. Le général russe se replia sur Smolensk : sa retraite fut belle; débordé par une cavalerie entreprenante, il tint ferme, repoussa ses attaques et lui échappa. Cet engagement apprit à Barclay le danger dont il était menacé; il envoya Raiewskoï au secours de Smolensk, laissa Wittzingerode pour observer le pays d'entre la Dwina et le Borysthène, et accourut pour soutenir ses lieutenants. Lorsque le 16, Ney parut devant Smolensk, il vit les hauteurs de la rive droite couronnées par les deux armées de l'ouest, et la ville occupée par des forces imposantes : l'ennemi faisant face au Borysthène, avait sa droite vis-à-vis de Smolensk, et sa gauche à deux lieues sur la route de Moscow. Dans la matinée du 17, l'armée française se déploya sur la rive gauche, appuyant ses flancs à la courbe du fleuve; on croyait à une bataille générale.

Smolensk, que les traditions russes appellent la ville Sainte, est située en amphithéâtre sur les deux rives du Borysthène : ses fortifications consistent en une forte muraille d'enceinte, non terrassée, découpée en créneaux, et

flanquée de quelques tours creuses. Les Russes venaient de construire un chemin couvert devant cette enceinte, et quelques redans pour couvrir les portes. La rive droite du fleuve, où se trouve un faubourg non fortifié, est unie à la ville par un pont en bois. Ces ouvrages, bien que faibles, mettaient cependant la ville à l'abri d'un coup de main. Les ravins qui coupent les glacis étaient garnis de nombreux tirailleurs; la garnison recevait à chaque instant de nouveaux renforts. Au point du jour on attaqua sur toute la ligne; Poniatowski à droite, en amont du Borysthène, Davoust au centre, Ney à la gauche; la garde formait la réserve : Junot, que l'on attendait, ne paraissait pas. Malgré l'arrivée de troupes fraîches, malgré le feu terrible des batteries de la place et l'opiniâtreté de la défense, l'ennemi fut rejeté dans la ville. On ne put l'y forcer : Barclay, dans la crainte que Napoléon ne passât le fleuve, guéable sur plusieurs points au-dessus de Smolensk, afin de tourner sa gauche et de lui couper la route de Moscow, évacua la place, en détruisant le pont et en propageant l'incendie que nos obus avaient allumé. Korf, pendant un jour encore, se maintint avec l'arrière-garde dans le faubourg de la rive droite. La conquête de Smolensk fut stérile; on n'y trouva que des cadavres et des cendres, et l'ennemi n'avait point été entamé. Le lendemain, le pont ayant été rétabli, l'armée française passa sur la rive droite.

Les Russes, en retraite, suivirent d'abord la direction de Saint-Pétersbourg; mais à quelque distance ils se rabattirent à droite pour rejoindre Bagration, envoyé deux jours avant le combat à la défense de la route de Moscow, qu'ils avaient craint de voir couper par Ielnia. Les chemins de traverse que suivirent les deux colonnes de Barclay, décrivent une courbe dont la route de Moscow est

la corde. Le général russe n'avait pas cru devoir, avec ses nombreux équipages, suivre cette route exposée aux feux de la rive opposée; mais il pouvait, en exécutant ce mouvement circulaire, être prévenu aux débouchés de Bredichino et de Stopnewo par Murat et Ney, envoyés dans cette direction.

Barclay, pour les contenir, détacha, sous le commandement de Toutchkoff, une forte arrière-garde que celui-ci établit perpendiculairement à la route, derrière le Stragan, affluent de la Kolónia. Dans la matinée du 19, le maréchal Ney attaqua et repoussa ce détachement; mais à l'arrivée de Barclay, accouru avec ses réserves à la défense de ce point important, il éprouva quelque perte et dût céder du terrain. L'empereur, au bruit de cet engagement, avait fait soutenir le 3e corps par la division Gudin, et rappelé en même temps vers le lieu du combat celle du général Morand, dirigée d'abord de Smolensk, par un chemin de traverse, sur les derrières de la droite ennemie. Ce mouvement décousu, et surtout l'inexplicable inaction de Junot, épargnèrent un rude échec à l'ennemi. En effet, les Westphaliens, après avoir passé le même jour le Boristhène, à Pradziski, se trouvaient déboucher perpendiculairement à sa gauche, dont ils n'étaient séparés que par un marais facile à franchir. En vain Murat avait conjuré Junot de prendre part au combat; celui-ci, trop fidèle à ses instructions, alléguait qu'il ne devait pas sortir de sa route. Dès lors, l'affaire se réduisit à un engagement de front, où l'infanterie, des deux côtés, fut seule mise en action. On combattit avec acharnement jusqu'à la nuit; les positions de l'ennemi furent enlevées; mais celui-ci, en arrêtant les Français, avait atteint le but qu'il s'était proposé, de couvrir sa retraite et de sauver ses équipages. Les pertes, dans ce combat meurtrier, furent à

peu près égales. Gudin y trouva une mort glorieuse en franchissant la Kolonia à la tête de sa division. Les Russes ont donné à cette affaire le nom de Loubino; les Français, celui de Valontina.

Les deux armées de l'ouest, réunies de nouveau à Viazma, continuèrent leur retraite dans le plus grand ordre. Elles disputaient pied à pied chaque position, chaque défilé, sans néanmoins engager d'action importante. Les Russes, fidèles à leur système, détruisaient toutes les ressources du pays et refoulaient devant eux la population. Barclay dirigeait ce mouvement rétrograde avec habileté, mais il paraissait honteux à la noblesse russe de se retirer toujours devant les Français, et de leur céder sans combattre la grande et opulente ville de Moscou, l'ancienne capitale et le berceau de l'empire. L'armée partageait cette opinion et demandait une bataille. Tant de cris élevés contre la sage temporisation du Fabius moscovite, obligèrent la cour à lui donner un successeur. Kutusoff, vieillard presque octogénaire, que l'Europe ne connaissait que par la défaite éclatante d'Austerlitz et d'insignifiants succès contre les Turcs, fut chargé de conduire l'armée à la victoire. Il fut sage au czar sans doute de céder aux exigences du moment; mais l'histoire, dans son impartial jugement, attribuera à Barclay le salut de la Russie : un autre à sa place eût suivi les règles ordinaires et se serait fait écraser. Ce malheur, il l'évite par la fuite; il se soustrait aux combinaisons de Napoléon jusqu'à ce que les difficultés d'une marche en avant, dans des pays sans ressources, en aient brisé l'harmonie. C'est alors seulement qu'il veut combattre son redoutable adversaire; sa réputation en aura souffert peut-être; mais, en tendant au plus haut degré tous les ressorts d'une défense nationale, et en obligeant au contraire l'ennemi à s'épuiser, il

se sera ménagé une victoire presque certaine, et la victoire ferme la bouche à la critique. S'il fit des fautes dans le commencement de la campagne, il les répara avec résolution et bonheur; et on le vit, après avoir remis le commandement à un chef réputé plus habile, guider avec le même dévouement une portion de cette armée qui lui devait son salut.

Napoléon suivit avec circonspection le mouvement rétrograde des Russes. L'armée formait trois colonnes, celles de flanc ne s'écartaient que de deux à trois lieues de la colonne principale, laquelle suivait la grande route. Victor, resté jusqu'alors sur le Niémen, reçut l'ordre de venir occuper, entre le front et la base d'opérations, la ligne de Witebsk à Orcza. La victoire de Saint-Cyr à Polotsk, et la retraite de Tormasoff, devant Schwarzenberg, ne laissant plus d'inquiétudes pour les communications, permettaient de continuer le mouvement sur Moscou. A Gridnewo, l'arrière-garde russe opposa une vive résistance; et Poniatowski, qui marchait sur le flanc droit de l'armée, aperçut l'ennemi en position. On touchait enfin à la bataille si désirée.

A trois lieues environ de Gridnewo, on rencontre la Koloeza, petite rivière devenue à jamais célèbre. Ce ruisseau, après avoir coulé parallélement à la route, s'en rapproche, et la traverse à Borodino d'où il va se jeter dans la Moscowa, à une lieue au-dessous. En approchant de ce village, la rive gauche s'efface, et la droite au contraire se prononce davantage jusqu'au confluent. Des plateaux d'Outitza, de Semenowskoïe et de Psarewo, se détachent des vallons à peu près perpendiculaires à la direction générale de la rivière. Ils sont profondément encaissés, à contre-pentes escarpées et couvertes de taillis. Sur les plateaux que domine le point culminant de Gorki, en arrière de

Borodino, s'étend une ceinture de bois que coupe, au sud, la vieille route de Smolensk à Moscou.

C'était sur ce terrain accidenté, mais pourtant propre à l'action des différentes armes, que Kutusoff avait résolu de livrer bataille. Déjà, depuis quelques jours, il y faisait élever des retranchements et disposer de l'artillerie. Les renforts qui venaient de l'intérieur y attendaient l'armée : on y avait dirigé en abondance des munitions de guerre et des vivres.

Le 5 septembre, les armées furent en présence. La gauche russe, commandée par Bagration, s'étendait d'Alezinki à la vieille route de Moscou, en formant un angle obtus avec la direction générale du centre et de la droite. Alezinki et Deronimo étaient occupés par de nombreux tirailleurs ; une redoute couvrait le mamelon en avant de Chewardino : deux corps étaient destinés à la défense de ces points : le reste était en réserve.

Napoléon, ayant jugé indispensable de s'emparer d'abord de ces points avancés de la position, donna l'ordre aux premières colonnes de son armée de les attaquer immédiatement. Poniatowski, à la droite, enleva Deronimo et une partie du bois. Compans, après s'être emparé d'Alezinki, marcha sur la redoute ; Friant et Morand passèrent la Kolooza plus bas, pour tourner la droite de Bagration. La redoute fut prise et reprise trois fois ; les attaques vigoureuses de Morand sur Chewardino, et des Polonais à la droite, décidèrent enfin le mouvement rétrograde des Russes. Ils se replièrent derrière la branche orientale du ravin de Semenowskoïe, appuyant leur gauche aux bois difficiles d'Outitza.

Les deux partis employèrent la journée du lendemain à se préparer à la bataille. Napoléon, selon sa coutume, étudia avec soin la position de l'armée ennemie : elle s'é-

tendait de Maslowo à Outitza, le long de la Kolocza, le centre couvert par Borodino. Les différents corps dont elle se composait, avaient pris rang dans l'ordre de leurs numéros : la cavalerie, en deuxième ligne, les milices, en troisième. La droite s'appuyait à la Moscowa, et la gauche à des bois. Celle-ci était encore protégée par des redans, en avant de Semenowskoïe. Le centre était défendu par une grande redoute bastionnée et d'autres ouvrages moins importants, sur le plateau culminant de Gorki : un régiment de chasseurs de la garde d'Alexandre occupait Borodino.

Malgré la difficulté de reconnaître avec exactitude un terrain aussi accidenté, l'empereur saisit le vice des dispositions de l'ennemi. Ses principales forces, surtout en cavalerie, étaient à la droite, que déjà les escarpements de la Kolocza rendaient inabordable; la gauche, plus faible et d'un accès plus facile, pouvait encore être tournée par la vieille route de Smolensk. L'extension démesurée de cette ligne était un autre inconvenient. Kutusoff, au lieu de disséminer ainsi ses forces, aurait dû les masser sur plusieurs lignes, entre les deux routes. Les ouvrages étaient d'ailleurs assez mal disposés. Sur la gauche, la branche orientale du vallon de Semenowskoïe formait une lacune considérable entre les redans; et l'embranchement des chemins, nœud de la défense des parties inférieures et supérieures du même vallon, n'avait pas été fortifié; enfin l'espace dégarni entre la redoute bastionnée et celle de Gorki, était un vide dangereux. Mais on ne connut exactement ces fautes de détails qu'après la bataille. C'est dans l'ordre oblique que l'empereur se propose d'attaquer. « Eugène, « dit-il, à la suite de sa reconnaissance, sera le pivot, et « c'est la droite qui engagera l'action. Dès qu'à la faveur « du bois, elle aura conquis la redoute qui lui est oppo« sée, elle fera un à-gauche, et marchera sur le flanc des

« Russes, ramassant et refoulant toute leur armée sur
« leur droite et dans la Kolocza. »

Dans la pensée qu'il lui faudra, comme à Eylau, battre en brêche et démolir cent mille hommes massés entre les deux routes, il appelle sur la rive droite du ruisseau huit de ses corps, ne laissant sur l'autre rive, que le prince Eugène, deux divisions de Davoust, et une partie des réserves. Nos forces présentaient, de cette manière, deux colonnes principales : l'une, dirigée contre le centre de l'ennemi, l'autre contre sa gauche. Les divisions étaient formées sur deux lignes de brigades, assez rapprochées l'une de l'autre. Dans le projet d'attaque oblique arrêté par l'empereur, les Polonais, après avoir enlevé Outitza, devaient se rabattre sur l'extrême gauche de Bagration, qu'attaqueraient de front trois divisions de Davoust échelonnées du bois de Deronimo à la redoute conquise le 5. Ney, destiné à l'attaque du centre, avait en seconde ligne les Westphaliens de Junot, et, plus loin, la garde en réserve. Eugène, qui devait opérer d'abord sur la rive gauche de la Kolocza, était soutenu sur sa droite par la cavalerie de Grouchy. Les autres corps de cette arme étaient disposés en arrière du centre et de la droite. La cavalerie légère d'Ornano éclairait l'extrême gauche, vers Selo-Novoïe.

Le confluent de la Woïna et de la Kolocza, vers Bessubowa, fut fortifié, et l'on construisit des batteries pour ruiner les ouvrages russes.

Kutusoff appela à son aide les cérémonies pompeuses du culte grec, pour donner aux guerriers russes cette supériorité morale qui est le premier élément de la victoire : quelques mots seulement redirent aux Français ce qu'ils avaient fait, et ce que l'on attendait d'eux. — « Soldats, dit l'em-
« pereur, voilà la bataille que vous avez tant désirée.....

« Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à
« Witebsk et à Smolensk, et que la postérité la plus
« reculée cite votre conduite dans cette journée ; que
« l'on dise de vous : Il était à cette grande bataille, sous
« les murs de Moscou ! »

Napoléon se présentait avec cent trente mille hommes de troupes aguerries, rompues aux fatigues et aux privations. Kutusoff ne comptait que cent dix à cent vingt mille combattants, parmi lesquels un bon nombre de recrues et de troupes irrégulières ; mais ces soldats, formés à une obéissance passive, avaient tous, jeunes et vieux, ce genre de courage qui convient essentiellement à une défensive opiniâtre.

Le 7, à 6 heures du matin, une forte canonnade s'engage entre les redoutes et les batteries françaises ; c'était le signal. Les Polonais abordent le village et le bois d'Outitsa ; Toutchoff les contient. Davoust appuie leur mouvement en tournant, avec deux divisions, les redans de Semenowskoïe, sur lesquels s'est jeté le maréchal Ney : Eugène passe la Kolocza, et emporte Borodino. La vigueur de ces premières attaques donne aux Français un avantage marqué, et déjà Kutusoff a dû porter les réserves de la garde russe au soutien de Bagration. Ne pouvant plus douter que la bataille ne se livrât à son centre et à sa gauche, il se hâte de rappeler sur ces points, les forces qu'il a inutilement entassées à sa droite. Par ses ordres, Baggowouth accourt de l'extrémité de cette aile, repousse Ney, et reprend vivement l'offensive. Le maréchal demande du secours : après quelque hésitation, l'empereur lui envoie la division Friant. Junot, destiné primitivement à le soutenir, avait reçu l'ordre d'appuyer les Polonais, dont le mouvement tournant se trouvait arrêté (1). Ney renouvelle ses attaques ;

(1) Ici la critique est nécessaire, mais nous la consignons dans une note

les redans sont emportés. Bagration se replie lentement, et prend une nouvelle ligne de bataille, la droite à la redoute bastionnée de Semenowskoïe, sur laquelle il a pivoté; sa gauche, plus reculée, continue de s'appuyer aux bois d'Outitza; son centre couronne le plateau en arrière de Semenowskoïe, que défendent de formidables batteries. Leur feu dominant plonge sur les assaillants, et arrête encore une fois la victoire : il faut s'emparer de cette position. Latour-Maubourg s'en approche avec sa cavalerie, et, par l'ordre de Murat, en balaye le front. Friant le suivait. Le 15ᵉ léger gravit la hauteur, aborde le village, et l'emporte. La division entière le soutient, et conserve sa conquête, malgré plusieurs retours offensifs des Russes.

pour ne point interrompre la fil de notre récit. L'œil perçant de Napoléon a reconnu la position de l'ennemi, et c'est d'une manœuvre tournante de son aile droite qu'il se promet une victoire décisive. Rien de mieux assurément, et ce n'est pas en cela que trouve à s'exercer notre sévérité. Mais que plaçait-on à cette droite pour former le *marteau* de l'ordre oblique? Cinq mille Polonais! L'ennemi résiste, il fallait s'y attendre; et Davoust l'avoit prévu quand, le matin, il vint supplier Napoléon de lui laisser ses cinq divisions pour marcher sur les traces des Polonais. Mais l'empereur avait répondu : « Non! c'est « un trop grand mouvement; il m'écarterait trop de mon but et me ferait « perdre trop de temps. »

Poniatowski donne avis qu'il a rencontré des forces supérieures, et qu'il ne peut avancer : on lui envoie Junot; et Ney, engagé dans un combat de géant, est privé de sa seconde ligne.—Napoléon, pour réparer une première faute, si tant est qu'il la réparât, en commettait une seconde. Le corps de Junot était faible et composé de Westphaliens : en supposant qu'il pût arriver en temps opportun, ce qui était fort douteux, était-ce là le renfort dont on devait attendre infailliblement le succès de la manœuvre. Ce n'était pas une petite affaire que de tourner et de culbuter la gauche des Russes; et des auxiliaires étrangers, si dévoués qu'ils soient, ne valent jamais les troupes nationales. Si l'on trouvait prématuré d'employer une partie de la garde à cette manœuvre, il fallait du moins obtempérer aux instances de Davoust. On eût de cette manière abrégé la lutte, et l'histoire n'aurait point à dire que, dans cette grave circonstance, Napoléon n'avait point proportionné les moyens d'exécution à la nature et à la difficulté de l'entreprise.

Il était onze heures : le mouvement des Polonais n'avait pas été effectué en temps utile. Poniatowski, après de grands efforts, venait seulement d'emporter Outitza. Les pertes des assaillants étaient considérables, et partout ils n'avaient gagné que fort peu de terrain.

Cependant le combat devenait terrible dans le vallon de la Kolocza. Eugène voulant se porter contre la grande redoute, avait rencontré des forces imposantes. Au commencement de l'action, le 106me, après avoir enlevé Borodino, s'était trouvé assailli par des masses supérieures qui l'avaient chaudement ramené. Plus tard, Morand, avec sa seconde brigade, avait gravi le plateau de la grande redoute, que venait d'emporter le général Bonamy à la tête de la première. Ce mouvement pouvait être décisif, mais il demandait à être immédiatement soutenu, et ne le fut pas. Avant qu'Eugène n'arrivât au secours de la division engagée, Ostermann avait repris l'ouvrage.

On combattait avec un acharnement extrême, quand tout-à-coup le vice-roi se vit assailli sur son flanc gauche par la cavalerie d'Ouwaroff, descendue des hauteurs de Gorki. Ce n'était qu'une démonstration : Eugène accourt, et, secondé par les généraux Delzons et Ornano, chasse cette troupe plus bruyante que redoutable. Toutefois, comme on prit d'abord cette diversion pour une attaque sérieuse, elle donna de l'inquiétude, et retarda la prise de la redoute; circonstance funeste qui ajouta aux pertes de la journée. Il sortait de cette redoute, véritable volcan, une grêle de fer et de plomb, qui renversait des bataillons entiers. Les batteries françaises établies à découvert, ne pouvaient en arrêter l'effet. Jamais la guerre n'avait combiné plus d'art, plus d'efforts et plus de fureur.

Au centre et à la droite, nos troupes avait fait quelques progrès. Bagration, épuisé, laissait entrevoir qu'il ne

tiendrait pas long-temps. Le moment était favorable, et Murat, pour le mettre à profit, envoie presser Napoléon de lui confier la cavalerie de la garde. Soutenu par elle, il tournera les retranchements et les fera tomber avec l'armée qui les défend. L'empereur hésite, le temps se passe, et pour la troisième fois, les Russes parviennent à se reformer un flanc gauche.

La garde n'arrivait pas : l'empereur, dans cette journée, s'obstina constamment à ne point l'engager. Murat, au désespoir, appelle la cavalerie de Montbrun. Ce général était tué ; Caulaincourt le remplace. « Vous voyez, « lui dit le roi de Naples, le nouveau flanc des Russes, « il faut l'enfoncer jusqu'à la hauteur de leur grande bat- « terie ; là, pendant que la cavalerie légère poussera son « avantage, vous tournerez subitement à gauche avec les « cuirassiers, et vous prendrez à revers la terrible re- « doute, dont le feu écrase encore le vice-roi. » Caulaincourt s'élance et culbute tout ce qui lui résiste : tournant bientôt à gauche, comme le lui a prescrit Murat, il se précipite par la gorge de l'ouvrage et l'emporte : frappé d'une balle à son entrée dans la redoute, sa conquête devient son tombeau.

Pendant que s'exécutait cette charge décisive de nos cuirassiers, l'infanterie d'Eugène accourait prendre part à la victoire ; elle entre dans l'ouvrage et se hâte de s'y affermir. L'ennemi déposté ne s'avouait pas encore vaincu. On le voyait reformer ses rangs et préparer un retour offensif.

Kutusoff a découvert que le centre de la ligne française est dégarni, que la cavalerie de Grouchy est le seul intermédiaire entre Eugène et Ney, et qu'enfin ses adversaires sont épuisés ; il réunit ses débris, masse ses réserves de toutes armes, et lance sur Grouchy une énorme et pe-

sante colonne. Heureusement les préparatifs de cette manœuvre ont été lents et Napoléon a vu l'orage se former. Par ses ordres, les réserves d'artillerie de la garde sont accourues ; et elles ont rallié les pièces des 1er et 3e corps. Les Russes sont salués par la mitraille de quatre-vingts bouches à feu : c'est en vain qu'ils essaient de déployer : leur colonne, écrasée, tourbillonne et se retire, vivement reconduite par la cavalerie française.

Toutefois, des ravins protègent leur retraite, et bientôt on les voit reformer une nouvelle ligne en arrière du vallon de Gorki : ils s'y défendent avec rage jusqu'à la nuit, couvrant ainsi la grande route de Moscou. De cette dernière position, ils écrasaient les hauteurs qu'ils nous avaient abandonnées. Eugène fut obligé de tenir ses troupes haletantes et éclaircies dans des plis de terrain, et derrière les retranchements à demi détruits. On combattait sans avancer, et plutôt de loin que de près, tant les lignes avaient souffert ; pour en finir plus tôt et mieux, il eût fallu la coopération de la garde, et l'empereur se refusa constamment à engager ce corps d'élite.

Dès trois heures, les grands obstacles étaient tombés, et le premier champ de bataille conquis ; mais le combat ne finit qu'à la nuit, et après l'épuisement presque entier des munitions.

L'empereur, selon sa coutume, parcourut le champ de bataille ; il rentra morne et silencieux dans sa tente : les lieux avaient parlé haut à son esprit : cette victoire, tant poursuivie, si chèrement achetée, était incomplète. Et quelles pertes, en effet, n'avait-on pas à regretter ? Car la mort n'avait point épargné les chefs. Quarante-trois généraux avaient été tués ou blessés ! Quel vide et quel deuil dans l'armée française ! Quel triomphe pour l'ennemi !

Quel dangereux sujet de méditation pour l'Allemagne !

Napoléon n'avait pu évaluer sa victoire que par les morts. « La terre, dit M. le comte Ségur, était tellement « jonchée de Français, étendus sur les redoutes, qu'elles « paraissaient leur appartenir plus qu'à ceux qui restaient « debout. Il semblait y avoir là plus de vainqueurs tués « que de vainqueurs vivants. . . . .

Le nombre des premiers s'élevait au-delà de trente mille. Les pertes de l'ennemi n'étaient pas moindres. Douze cents pièces de canon avaient vomi la mort, tant d'un côté que de l'autre.

« Le mépris de la vie, a dit un officier russe (1), s'est-« il jamais prononcé en traits plus nobles que sur le « champ de bataille de Borodino ? Les Grecs morts aux « Thermopyles peuvent-ils l'emporter sur ces deux armées « formidables, s'arrêtant pour vaincre ou pour mourir ? « Le sang de quatre-vingt mille héros venait d'humecter « cette plaine, désormais sacrée pour les braves de tous « les pays, sans affaiblir leur courage..... Ces martyrs du « patriotisme et de la gloire ont payé leur dette aux « pays qui les virent naître, et ils ont imposé à ceux qui « ont survécu la tâche sacrée de les imiter. »

On a beaucoup écrit sur toutes les grandes batailles de l'époque, et plus peut-être sur celle de la Moscowa, que sur aucune autre. Elle est la plus sanglante qui ait été livrée depuis l'invention de la poudre, et sans doute que nulle autre n'a été suivie de conséquences aussi extraordinaires pour les sociétés européennes. Quelques critiques ont avancé, et l'on hésite d'autant moins à partager leur opinion, qu'elle est aussi celle d'un grand nombre de généraux, que, dans cette circonstance, Napoléon s'était

(1) Le colonel Okouneff, aide-de-camp de l'Empereur.

montré inférieur à lui-même. Le plan arrêté le 6 ne pouvait être mieux combiné, tout le monde en conviendra. Mais ce plan reçut-il une entière exécution, et Napoléon n'omit-il pas quelques-unes des mesures qui devaient le faire réussir? En cela, les reproches se présentent en foule. Nous ne reproduirons pas ceux que déjà nous avons adressés à l'empereur dans une note précédente, et nous nous bornerons à ajouter que si, dès le matin, les Français avaient abordé l'extrême gauche ennemie avec cette vigueur qu'ils déployèrent plus tard dans l'attaque de Semenowskoïe, la bataille, livrée franchement dans l'ordre oblique, aurait été gagnée avant midi; et quels résultats n'eût-elle pas amenés? Eugène, à l'aile opposée, pouvait encore déterminer un succès éclatant, en appuyant de toutes ses forces l'impétueuse attaque de Morand; mais il semble que dans cette journée chacun se fût promis de combattre et de vaincre pour son compte particulier. Ces victoires partielles ne pouvaient amener la ruine de l'ennemi : les colonnes n'étant pas soutenues à temps par la réserve, s'arrêtaient épuisées.

« L'empereur, comme le dit M. de Ségur, se plut à apprendre à l'Europe, dans le bulletin de la journée, que ni lui ni sa garde n'avaient été exposés. Quelques-uns attribuèrent ce soin à une recherche d'amour-propre. Les autres mieux instruits en jugèrent autrement; ils ne lui avaient guère vu de passion vaine ou gratuite : ils pensèrent qu'à cette distance, et à la tête d'une armée d'étrangers, qui n'avait d'autre lien que la victoire, un corps d'élite et dévoué lui avait paru indispensable à conserver.

« En effet, ses ennemis n'auraient plus rien à espérer des champs de bataille, ni sa mort, puisqu'il n'avait pas besoin de s'exposer pour vaincre, ni une victoire,

« puisque son génie suffisait de loin, sans même qu'il fît « donner sa réserve. Tant que cette garde restait intacte, « sa puissance réelle et sa puissance d'opinion restaient « donc entières. Il semblait qu'elle lui répondît de ses al« liés comme de ses ennemis; c'est pourquoi il prenait « tant de soin d'instruire l'Europe de la conservation de « cette redoutable réserve; et cependant c'était à peine « vingt mille hommes, dont près d'un tiers de nouvelles « recrues. »

Aux yeux de la foule, ces motifs pouvaient être puissants; mais ils ne satisfaisaient pas les hommes qui savaient qu'on trouve toujours d'excellentes raisons pour commettre les plus grandes fautes. Ceux-ci disaient : Qu'ils avaient vu le combat, gagné dès le matin à la droite, s'arrêter au moment où il nous était favorable, pour se continuer successivement de front, et à force d'hommes, comme dans l'enfance de l'art : que c'était une bataille sans ensemble, une victoire de soldats plutôt que de général! Pourquoi donc, ajoutaient-ils, tant de précipitation pour joindre l'ennemi avec une armée haletante, épuisée, affaiblie; et, quand enfin on l'avait atteint, pourquoi négliger de compléter la victoire? Quelle destinée que de rester tout sanglant et mutilé au milieu d'un peuple furieux, dans d'immenses déserts, et à huit cents lieues de ses ressources!

« On entendit alors Murat s'écrier : que dans cette « grande journée il n'avait pas reconnu le génie de Napo« léon. Le vice-roi avoua qu'il ne revenait point de l'indé« cision qu'avait montrée son père adoptif; et Ney, quand « il fut appelé à son tour, mit une singulière opiniâtreté à « lui conseiller la retraite. »

Le général Jomini a remarqué que cette bataille offrait beaucoup d'analogie avec celle de Kunersdorf, où Frédéric, manœuvrant avec sa droite renforcée sur la gauche des

Russes, avait été contenu par l'opiniâtre résistance de ceux-ci, jusqu'à l'arrivée de Laudon, qui lui arracha enfin la victoire parce qu'il n'avait point de réserve à lui opposer. Ce qu'il y a de certain, c'est que celle de Napoléon n'eut d'autre résultat que l'occupation de Moscou, tandis qu'au point où en étaient les choses, il fallait la destruction entière de l'armée russe pour arriver à un dénouement utile.

Les critiques, au milieu des nombreux reproches qu'ils ont adressés à Kutusoff, ont insisté sur ce qu'il s'en était tenu à une défensive absolue. M. le général Pelet a pensé (1) que l'aile droite des Russes, traversant le ravin et pivotant autour de Borodino, pouvait se jeter sur le flanc et les derrières d'Eugène, et menacer ainsi les communications de l'armée française. Quoi qu'il en soit de la possibilité physique de cette manœuvre, indiquée sur une petite échelle par la diversion d'Ouwaroff, nous remarquerons qu'elle n'était ni dans le caractère de Kutusoff, ni dans les habitudes des Russes, toujours plus empressés de défendre leurs communications que de surprendre celles de leurs adversaires. Ce sont de ces coups de foudre que Napoléon savait porter, mais qui surpassent les capacités ordinaires.

Le général russe qui, dit-on, avait conçu l'espoir de renouveler le combat le lendemain, se décida à la retraite dès qu'il eût reçu les rapports de ses lieutenants : il profita de la nuit pour l'exécuter, et confia son arrière-garde, composée des troupes qui avaient le moins souffert, à l'hetman Platoff. La possibilité d'une semblable retraite au milieu de la nuit et sur une seule colonne, paraîtrait incroyable, si l'on ne savait qu'en Russie les routes sont

(1) Spectateur militaire.

infiniment plus larges que dans aucun autre pays de l'Europe.

A Mojaïsk, l'arrière-garde fit tête; à Kinskoïe elle repoussa Murat, et parvint à garder sa position pendant toute la journée du 11. On crut à un nouvel engagement en avant de Moscou, mais à la suite d'un conseil de guerre, où cette question fut agitée, Kutusoff continua sa retraite.

La poursuite fut molle et incertaine; si elle n'eût été retardée par l'affaiblissement de la cavalerie et par la difficulté de vivre, il est à croire que l'infanterie ennemie n'échappait pas; car sa désorganisation était grande, et elle avait perdu la plupart de ses chefs.

Le 14 septembre, l'armée française était en vue de Moscou. Elle salua de ses acclamations la ville sainte des Russes : elle croyait voir la fin de tant de fatigues et de maux, le but de tant de marches et de combats. *La paix est dans Moscou*, lui disait-on depuis deux mois; elle l'avait cru, et se l'était répété chaque jour. Napoléon partageait cette illusion avec ses soldats. La voilà donc enfin, s'écrie-t-il, la voilà donc, cette ville fameuse! En elle, il croyait voir l'empire russe tout entier; en elle sont renfermées toutes ses espérances : la paix, les frais de la guerre, une gloire immortelle. Chez lui, l'impatience prenant la place de l'admiration, il porte ses regards avides sur toutes les issues; il compte les instants, et s'étonne de ne voir sortir personne à sa rencontre. A Vienne, à Madrid, à Berlin, des députations étaient allées au-devant de lui; en serait-il autrement à Moscou? Quelques heures se passent. L'inquiétude le saisit; déjà à sa gauche et à sa droite, Eugène et Poniatowski avaient débordé la ville; Murat reçoit l'ordre d'y pénétrer. Son avant-garde traverse le faubourg, et se répand dans les rues;... elles étaient si-

lencieuses et désertes. Les Français parviennent jusqu'au Kremlin, citadelle antique, où naguère résidaient les czars. A la porte se trouvaient quelques paysans ivres : était-ce là toute la population de la capitale de la Russie? Enfin le mystère est expliqué : soit de gré, soit de force, l'armée, dans sa retraite, a entraîné les habitants.

Kutusoff, dans un bulletin mensonger, avait présenté sa défaite comme une victoire; mais dans la journée du 12, la vérité avait été connue; ces longues colonnes de blessés, ces bataillons rompus qui se pressaient à travers la ville, disaient assez haut, que si le généralissime s'était proclamé vainqueur, il en avait imposé à la nation. Dans ce passage subit de la joie à la tristesse, le désordre avait été universel; les soldats s'étaient répandus dans les maisons, pillant ou emportant ce qu'ils avaient trouvé : les habitants, pour échapper à ces Français qu'on leur disait sans foi et sans pitié, avaient précipité leur fuite.

Rostopchin, gouverneur de la ville, un des chefs du parti exalté, n'avait rien omis de ce qui pouvait ajouter à l'épouvante. Car dans le dessein formé récemment d'incendier impitoyablement la capitale, il devenait nécessaire de déterminer la population à la quitter, et la terreur, en pareil cas, est un moyen par excellence. Par ses ordres, les bagnes avaient été ouverts, et c'était de ces asiles du crime, qu'étaient sortis les instruments appelés à réaliser cette mesure barbare, et pourtant patriotique.

L'histoire n'a point dit encore sur quelle tête devait retomber la responsabilité de la ruine de Moscou. Rostopchin, osa-t-il prendre seul une aussi terrible résolution, ou bien, ne fit-il qu'obéir aux ordres secrets de son souverain? Et si tant est qu'on doive la lui attribuer, n'y fut-il pas poussé par ceux qui l'entouraient? Jusqu'ici, un voile impénétrable a couvert ce mystère. Cette mesure

coûta cher aux Russes, et plus peut-être qu'une paix malheureuse; mais faut-il les blâmer de l'avoir adoptée, aujourd'hui que les conséquences en sont connues? reprocherait-on à un chirurgien d'amputer un membre pour sauver le corps? Il ne faudrait pas toutefois affirmer, que l'embrasement de Moscou fût nécessaire au salut de l'empire; et peut-être que les Russes, en retenant Napoléon le plus longtemps possible au sein de leurs déserts, ne seraient pas arrivés moins sûrement à leur but. Or, le moyen de le retenir, était de laisser leur capitale intacte, et de l'y tenir comme enfermé, en se jetant à droite et à gauche sur ses communications; pour eux, le grand art était de gagner du temps. La Prusse, l'Allemagne, l'Italie auraient secoué le joug. La France elle-même, ne pouvait-elle pas changer de gouvernement en l'absence du chef sur lequel tout roulait? Déjà il venait d'éclore à Paris une conspiration, dont le succès n'avait tenu qu'à un fil.

L'incendie éclata dans la nuit du 14. Il ne parut pas inquiétant d'abord, parce qu'on l'attribuait aux imprudences de quelques pillards; mais le feu, en se développant, révéla bientôt la triste vérité. Propagé par un vent de Nord qui lui donnait une incroyable intensité, il devint impossible d'en arrêter les progrès. Un océan de flammes couvrit la ville, et les neuf dixièmes des maisons furent consumées; on craignit même pour le Kremlin, et Napoléon se hâta de le quitter. Les cendres n'étaient point encore refroidies, que l'armée les fouillait avec avidité. On y trouva quelques vivres, et beaucoup d'objets précieux. Du sein de ces ruines fumantes, Napoléon envoie proposer la paix à Alexandre. Ses propositions étaient modérées, et cependant elles ne furent point accueillies. Et comment se flatter qu'elles le seraient, quand l'embrasement de Moscou proclamait une guerre à mort aux Français? On

ne brûle point sa capitale pour faire la paix. Napoléon espérait dans la faiblesse de son rival; mais Alexandre démentit cet espoir; il fut grand comme son malheur. « Point « d'abattement, dit-il dans ses proclamations; jurons de « redoubler de constance et de courage. L'ennemi est dans « Moscou déserte comme dans un tombeau, sans moyen « de communication, ni même d'existence. Entré en Rus- « sie avec trois cent mille hommes de tout pays, sans « union, sans lien national ni religieux, la moitié en est « détruite par le fer, la faim et la désertion; il n'a dans « Moscou que des débris; il est au centre de la Russie, et « pas un seul Russe n'est à ses pieds! »

§ IV.

La saison se passait, et déjà depuis la veille de la grande bataille il régnait un froid vif et piquant, dont Napoléon lui-même avait ressenti les effets. Pour atteindre Moscou, l'armée s'était épuisée; et cette ville n'était pas, comme elle l'avait cru, le terme tant désiré de ses travaux. Elle n'y trouvait ni la paix qu'elle désirait ardemment, ni les ressources sur lesquelles elle avait compté : Moscou s'était évanoui. Quel parti prendre au milieu de cette cruelle déconvenue? on ne peut passer l'hiver sur des ruines, et déjà l'occupation n'en a été que trop prolongée. Pour la première fois, le génie si fertile et si décisif de Napoléon est forcé d'hésiter : lui qui dédaigna toujours les conseils, lui dont les desseins ne furent jamais connus, même de ses plus intimes ministres, que par l'ordre de les exécuter; le voilà réduit à chercher des avis dans ceux qui l'entourent. Un jour, il déclare qu'il va marcher sur Pétersbourg; mais aussitôt ses maréchaux l'en détournent : tout lui manquerait pour une si grande excursion : le temps,

les vivres, les routes, etc. Un autre jour, il paraît décidé à tourner vers le midi : c'est de ce côté que s'est retiré Kutusoff; s'il n'a pas l'espoir de le joindre, il couvrira du moins son flanc droit et sa ligne d'opération; il s'emparera de Kalugha et de Toula le grenier et l'arsenal de la Russie; enfin il s'ouvrira une retraite sûre, courte et neuve vers Smolensk et la Lithuanie. Quelqu'un lui propose de venir joindre Oudinot sur la Dwina; mais cette marche serait une retraite; personne ne s'y tromperait; il perdrait du même coup et le prestige qu'il s'efforce de conserver, et l'ascendant qu'il prétend apporter dans les négociations, si, comme il s'en flatte toujours, il parvient à les entamer.

Mais tandis que le temps se passait ainsi en vains projets, les opérations avaient continué de la part des Russes; et la saison, non moins que leurs efforts, conseillait une prompte retraite; il devenait urgent de regagner le Borysthène, d'y prendre des cantonnements et d'y attendre des renforts. Deux routes conduisent de Moskow à Smolensk; l'une par Kalugha, l'autre par Mojaïsk. L'empereur se détermine à prendre la première, la seconde ayant été dévastée par les deux armées. Le 19 octobre, les soixante-cinq mille fantassins et les quinze mille cavaliers de l'armée conquérante évacuèrent Moskow. A la suite des combattants se traînait un immense convoi d'equipages de guerre, de voitures chargées des dépouilles de la ville pillée, et du peu de vivres que l'on avait pu rassembler.

Cependant Kutusoff, après avoir dirigé la retraite de son armée par Riazan et masqué ce mouvement par des troupes légères dont l'apparition sur tous les points tint, jusqu'au 26 septembre, Murat dans l'ignorance de la direction suivie par les Russes, avait rejoint la vieille route de Kalugha par Podolsk et Gorki, pour venir s'établir dans le

camp de Taroutino. Il s'y renforçait journellement par l'arrivée de nombreuses recrues et de troupes irrégulières. A la suite de quelques rencontres heureuses avec notre cavalerie fatiguée, il avait fait éprouver à Murat un échec plus sérieux devant Wiankowo. La position de Taroutino était bien choisie, car outre qu'elle couvrait la riche province de Kalugha et les établissements militaires de Toula, elle mettait les Russes à même de s'opposer à la retraite de Napoléon dans cette direction, ou de le prévenir sur plusieurs points de la route de Smolensk, s'il se décidait à l'opérer par cette ligne.

Pour arriver à Kalugha, il fallait, ou forcer Kutusoff dans la forte position qu'il avait prise, ou le devancer sur ce point par une autre route, en lui dérobant quelques marches. L'empereur s'arrêta à ce dernier projet.

Il part de Moskow où il annonce son retour prochain, et se dirige sur Taroutino; mais, arrivé à Troitskoïe, il se rabat sur Borowsk et pousse son avant-garde, commandée par Eugène, sur Malo-Jarolawetz. Un incident malheureux fit connaître à l'ennemi cette opération, qu'il n'avait même pas soupçonnée. Le général russe croyait à une pointe d'Eugène sur Bobrousk; pensant qu'il pouvait s'être aventuré comme Murat à Wiankowo, il avait ordonné à Doctoroff de le couper. Les coureurs de celui-ci heurtent contre l'armée, et reviennent en toute hâte annoncer que Napoléon est là; qu'il a quitté Moskow, et se dirige sur Kalugha avec toutes ses forces. Kutusoff ordonne alors à son corps détaché de courir à Malo-Jarolawetz; lui-même va le soutenir et s'opposer à la marche des Français. Doctoroff accourt, chasse de la ville les deux bataillons de Delzons qui l'occupaient, et s'y établit.

Malo-Jarolawetz, située sur le bord de la Lougea et flanquée de ravins qui ne permettent point qu'on la tourne,

fut le théâtre d'une lutte acharnée. Sept fois elle fut prise et reprise. Enfin elle resta au pouvoir du vice-roi que Napoléon avait rejoint avec le corps de Davoust. Kutusoff arriva trop tard. Les Russes, il est vrai, avaient été repoussés avec de grandes pertes; mais le mouvement sur Kalugha était manqué puisque l'ennemi le connaissait. L'empereur ne croyant pas devoir conquérir le passage par une bataille contre un ennemi trop supérieur, se décida à reprendre la route de Smolensk, qu'il rejoignit par Wareïa.

La position des Russes sur le flanc de cette route rendait la retraite fort dangereuse; ils pouvaient prévenir l'armée sur plusieurs points, et l'assaillir en tête ou en queue avec toutes leurs forces réunies.

Pour diminuer les dangers de l'encombrement, Napoléon partagea l'armée en quatre corps qui se suivirent à une demi-journée de distance. Peut être eut-il mieux valu les faire marcher parallèlement à la route par les traverses qui la longent.

Kutusoff, de son côté, se portait sur Wiazma, après avoir lancé Miloradowitch sur les traces des Français avec vingt-cinq mille hommes et toute la cavalerie légère. Son lieutenant devait arrêter le mouvement rétrograde, pour lui donner le temps de leur barrer la route. Un premier engagement eut lieu à Gjaz; mais le 3 novembre, les Français furent mis dans la position la plus critique.

C'était devant Wiazma : déjà Napoléon avait dépassé cette ville, mais il avait donné l'ordre à Ney de s'y maintenir pour empêcher Kutusoff, qu'on savait en marche sur ce point, d'y couper Eugène et Davoust. Cependant Miloradowitch, par une marche forcée habilement conduite, était parvenu à se jeter entre ces deux généraux avec sa cavalerie, tandis que les kozacks pressaient vivement la queue de la colonne. Eugène sauva tout : se retournant sur

cette cavalerie, il dégage Davoust compromis, avant que l'infanterie russe ne puisse arriver. Pendant ce combat, Kutusoff, qui se trouvait à deux lieues du champ de bataille, n'avait point bougé. Cette faute fut grave, car en se jetant sur Ney avec toutes ses forces, il eût facilement enlevé Wiazma et probablement détruit la moitié de l'armée. Mais les généraux russes, encore sous l'influence des souvenirs de Borodino et de Malo-Jarolawetz, avaient résolu d'éviter un engagement général : ils comptaient sur un auxiliaire plus puissant que leurs armes, l'hiver; déjà il se faisait sentir : le bivouac qui suivit la bataille fut meurtrier. Alors commença cette série de calamités qui a rendu cette campagne si tristement fameuse. Les approvisionnements emportés de Moscow étaient épuisés, et il n'en existait pas sur la route. Le pays dévasté depuis long-temps n'offrait aucune ressource, et lorsque l'intempérie d'un ciel de fer vint peser sur nos soldats épuisés, ils ne purent lutter contre ce nouvel ennemi. Les chevaux périrent d'abord, puis les hommes, puis l'armée : il ne resta plus autour des aigles que quelques vétérans fidèles à la religion du drapeau. Plusieurs journées sont restées célèbres dans l'histoire des désastres qui ont amené l'anéantissement successif de l'armée; celle du 3 novembre fut la première.

L'armée atteignit Smolensk le 9; on n'y trouva point de vivres, et Victor, que l'on croyait y rencontrer, n'avait pu s'y rendre. Le même jour fut marqué par de nouveaux désastres : l'augmentation du froid, la prise de Witebsk par les Russes, et le passage du Wop, qui coûta si cher au quatrième corps. De Doroghobouj, Eugène se dirigeait sur Smolensk par Doukhowtchina : Platoff le pressait vivement; il fallait passer le Wop, les ponts se brisèrent; malgré les glaces, la rivière était guéable, on la franchit, mais les voitures furent arrêtées par l'escarpement des rives. Il fallut

abandonner tout le matériel, quatre-vingts pièces, et se faire jour sur la rive opposée à travers les kozacks. On y parvint toutefois, et l'armée d'Italie, réduite à cinq mille combattants, arriva à Smolensk dans la soirée du 13. Le 14, l'empereur en partit.

Pour obliger les traînards à rentrer sous les drapeaux, on n'admettait aux distributions que les corps de troupe; cette mesure produisit quelque effet. On assembla la cavalerie démontée pour la faire servir à pied, et on réunit en un seul corps celle qui ne l'était pas. Latour-Maubourg en eut le commandement.

On marcha sur Krasnoë en quatre échelons, dont le premier, la garde, arriva le 16; elle avait trouvé Miloradowitch, qui s'était borné à lui tirer quelques coups de canon. Le même jour Kutusoff et quatre-vingt mille hommes arrivant par la route d'Ielnia, débouchaient en arrière de la ville et prenaient position sur la route. L'empereur eût pu leur échapper en précipitant sa marche sur Liady, mais c'eût été abandonner les échelons qui le suivaient; il resta pour les sauver. Le lendemain Eugène fut attaqué; Miloradowitch, à cheval sur la route, l'attendait à la hauteur de Meslino. Le 4e corps, sans cavalerie, sans canons, résista avec opiniâtreté jusqu'à la nuit, dont le vice-roi profita pour échapper à l'ennemi, en rejoignant Napoléon par un chemin de traverse mal gardé par les Russes.

Les mêmes dangers menaçaient Davoust : pour le dégager, l'empereur, après avoir fait filer Eugène sur Liady, prend audacieusement l'offensive; il marche avec treize mille hommes sur Miloradowitch, le rejette sur Kutusoff et se déploie parallèlement à la route qu'il couvre. Davoust peut passer; mais Kutusoff, revenu de ses indécisions, manœuvre par la gauche, pour intercepter le chemin de Liady, en même temps qu'il presse plus vivement l'arrière-

garde. Napoléon dut continuer sa retraite en abandonnant le dernier échelon, car la position n'était plus tenable.

Le général Friedrichs couvrait le mouvement rétrograde: lorsque son dernier régiment, débordé de toutes parts, fut obligé de mettre bas les armes, il ne comptait plus que soixante-seize hommes, dont vingt-cinq seulement n'étaient pas blessés.

Au milieu de tant de désastres, Napoléon se montrait calme, actif, vigilant comme un jour de victoire; s'il faut l'admirer conduisant lui-même à pied les faibles débris d'une armée naguères si florissante, on ne saurait trop blâmer la faiblesse de Kutusoff: la lenteur de ses marches, la mollesse de ses attaques, doivent faire penser qu'il ne connaissait pas la situation réelle des vainqueurs de Borodino, ou qu'il craignait de s'exposer à leur désespoir. On lui entendit répéter souvent la fausse maxime qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire. Il laissa échapper l'empereur qu'il tenait entre ses mains, et se retourna contre les quatre mille soldats de Ney, dernier échelon de l'armée française, qui lui semblait une proie plus facile.

Par ses ordres, Miloradowitch attendait avec quarante mille hommes l'extrême arrière-garde, partie de Smolensk le 17. Le général russe avait pris position derrière un ravin difficile qui barrait la route; mais Ney, dont le talent grandissait au feu, se montra le digne lieutenant de son chef: il tente avec intrépidité de passer sur le corps de l'ennemi qu'il aborde avec deux faibles divisions. Après des efforts inouïs il est rejeté dans le ravin.

En vain Miloradowitch multiplie les sommations, Ney les repousse, lui échappe, franchit le Borysthène sur des glaçons flottants, se fait jour à travers les bandes de Pla-

toff, et rejoint à Orcza l'armée qui déplorait sa perte. Un si beau fait d'armes mit le comble à la réputation, déjà si éclatante, du maréchal.

L'armée avait été sauvée miraculeusement à Krasnoë; mais dans cette retraite des dangers semblables se présentaient chaque jour : les ailes refoulées par des forces supérieures, ne couvraient plus la ligne d'opération; car elles avaient eu leur part des maux et des revers qui affligeaient l'armée : nous allons en présenter une rapide analyse.

A l'extrême gauche, Steingell avait amené l'armée de Finlande au secours de Riga, que bloquaient les Prussiens de Macdonald, car la saison avancée et la direction nouvelle des opérations ne permettaient plus d'en entreprendre le siége. Après une tentative infructueuse sur le grand parc, il résolut d'amener ses dix mille hommes à Wittgenstein, afin de le mettre en état de reprendre l'offensive. Les généraux russes, à la suite d'une inaction prolongée pendant tout le mois d'octobre, résolurent d'enlever Polotsk, que Saint-Cyr avait palissadé et couvert de redoutes. Dans le projet qu'ils formèrent, Wittgenstein devait opérer par la rive droite de la Dwina, et Steingell par la gauche. Le 18, ce dernier n'avait pas paru, et l'attaque de la rive droite fut victorieusement repoussée; néanmoins lorsque l'armée de Finlande fut en ligne, Saint-Cyr dût évacuer la ville. L'ordre est donné de commencer le mouvement pendant la nuit; mais Wittgenstein, prévenu par l'incendie de quelques baraques, fait lancer des obus dans Polotsk, et à la clarté des flammes attaque sur tous les points. Les Français restent inébranlables derrière leurs palissades; jusqu'à deux heures, ils défendent les rues pied à pied et n'évacuent la ville qu'en détruisant le pont. La retraite eût lieu dans trois directions; deux des colonnes vinrent se joindre à Victor, la troisième marcha sur Glubokoë pour couvrir Wilna.

Victor, arrivé à Smolensk le 27 septembre, avait disséminé ses troupes, afin de les faire vivre plus facilement. De nouveaux ordres lui enjoignirent d'aller prendre une position entre Minsk et Polotsk, vers lesquelles il pouvait être rappelé par les succès des ailes russes. Il se replia donc sur Orcza, occupant Witebsk, par la division Daëndels, et faisant observer le cours de la Dwina par quelques détachements. Le 29 octobre, il recueillait derrière la Lucomlia le corps de Saint-Cyr; le 30, il se trouvait en présence de Wittgenstein, et le 31, il rétrogradait sur Senno, après une insignifiante canonnade. Victor, en se tenant sur la défensive, avec des forces au moins égales à celles de l'ennemi, abandonnait à Wittgenstein les avantages que celui-ci aurait à peine obtenus d'une victoire. Il est probable qu'une simple démonstration eût forcé le général russe à repasser la Dwina, ou qu'il eût perdu la bataille s'il l'avait acceptée. La retraite des Français sur Senno d'abord, puis sur Czereia, en découvrant la ligne d'opérations, permettait à l'ennemi, soit de faire une pointe en Lithuanie, soit d'attaquer Witebsk qu'il enleva en effet le 5 novembre. Il devenait urgent, dès lors, de le rejeter sur la rive droite de la Dwina, et de tenter, dans des circonstances devenues plus difficiles, ce qu'il était possible de faire à peu de frais quelques jours auparavant. L'affaire de Smoliany engagée dans ce but, fut mollement conduite. Victor, et Oudinot qui avait repris le commandement du deuxième corps, s'entendirent mal. Victor répugnait à compromettre des troupes qu'il savait devoir être la dernière ressource de l'armée. Les maréchaux se replièrent sur Krasnogura et Czereia.

A l'extrême droite, le corps russe de Moldavie avait fait sa jonction avec la troisième armée de l'ouest, derrière la ligne du Styr; et, profitant de sa supériorité, Tor-

masoff avait repris l'offensive. Schwartzenberg, en retraite, s'était dirigé d'abord sur Lublin; mais, arrivé à Wladimir, il avait continué son mouvement rétrograde par la rive droite du Bug jusqu'à Brzezt-Letenski. Suivi de près par Tormasoff, et ne voulant pas courir les chances d'une bataille, il s'était replié successivement sur Briansk et Wengrod. Les Russes firent cantonner leurs troupes. Les Autrichiens, par leur retraite, couvraient de plus près le grand duché de Varsovie, mais ils démasquaient le flanc droit de la ligne d'opérations, ce qui permettait à Cziczagow de marcher sur Minsk. Le 27 octobre, ce général, obéissant aux instructions que lui avait laissées Tormasoff, appelé à remplacer Bagration, mort de ses blessures, laisse à Prujani Sacken pour contenir Schwartzenberg, et marche sur Minsk. Bronikowski occupait cette ville pour les Français avec trois mille recrues lithuaniennes. Après avoir essayé de défendre le passage du Niémen, il se replia, abandonnant à l'ennemi plus de deux millions de rations et cinq mille malades.

A la nouvelle du mouvement de Cziczagow, l'ordre avait été donné à Schwartzenberg de le suivre à marches forcées; mais, au lieu de contenir Sacken avec le seul corps de Reynier, il se rabattit sur le général russe engagé à Wilkowitz avec les Saxons, et lui tua ou prit dix mille hommes. Ce succès éloigna davantage encore les Autrichiens du point essentiel à occuper. On a pensé que la conduite de Schwartzenberg lui fut tracée par sa cour. Quoi qu'il en soit de cette assertion à laquelle les preuves ont manqué, les manœuvres du prince peuvent s'expliquer par le désir de ménager ses troupes en ne les éloignant pas de la Gallicie, et peut-être aussi par l'ignorance où il était de la situation critique de Napoléon. Il ne serait pas excusable, s'il l'eût connue d'abord, de ne s'être point retiré sur Minsk, et

ensuite de n'avoir pas doublé de vitesse pour atteindre Cziczagow, lorsque le mouvement de celui-ci fut prononcé.

Ainsi le chemin d'Orcza à Witebsk était barré par Wittgenstein, et la route d'Orcza à Minsk, occupée par Cziczagow. La tête du pont de Borisow avait été enlevée le 22, par l'avant-garde de ce dernier, qui s'était mis immédiatement en communication avec Wittgenstein par sa gauche. Le grand mouvement de concentration prescrit par l'état major russe, était effectué. Ce plan dont on a fait honneur à l'empereur Alexandre, consistait à réunir sur la rive droite de la Bérézina les ailes et les corps détachés, en même temps que l'armée principale y arriverait.

Ainsi, cette ligne devait être pour l'armée française une barrière insurmontable. Si Kutusoff n'en atteignait pas d'abord les restes désorganisés, il les trouverait arrêtés par les armées réunies de ses lieutenants.

La position de Napoléon était plus critique que jamais, plus dangereuse même qu'à Krasnoë. En vain Oudinot s'était reporté en toute hâte sur Borisow, tandis que Victor contenait Wittgenstein. Pouvait-on espérer qu'il arrachât ce point important de passage à l'armée de Moldavie tout entière? S'il ne réussissait pas, il fallait alors marcher de Bobr sur Bérézino, y franchir la rivière, et regagner la route de Minsk en décrivant autour de Cziczagow une courbe dont il occupait le centre, et sur tous les points de laquelle il pouvait facilement nous prévenir. Le passage au nord de Borizow par Zembin, que conseillait Jomini, était moins dangereux, parce que la courbe à parcourir était moins longue; mais pendant plusieurs lieues, cette route tracée à travers des marais impraticables, n'offrait d'autre débouché que des ponts en bois qu'il suffisait à l'ennemi de détruire pour arrêter l'armée. On se détermina toutefois à prendre cette direction; des instructions pres-

santes envoyées à Oudinot lui prescrivirent, en approuvant ses premières dispositions, de reconnaître un gué du côté de Wesselowo, s'il échouait à Borizow, et de s'établir fortement au point de passage qu'il aurait trouvé.

Le 23, ce maréchal attaque à Luznitza l'avant-garde russe, la défait complètement, et la rejette dans Borisow, qu'elle évacue dans le plus grand désordre, et dont elle brûle le pont. Des reconnaissances font savoir qu'au-dessus de Borisow, la rivière peut être franchie sur trois points, Stakow, Studenki et Wesselowo. Le gué de Studenki avait servi quelques jours auparavant à la cavalerie du général Corbineau. Sur son rapport; car il était le seul qui connût les deux rives, le général d'artillerie Aubry reçut l'ordre d'y rassembler les matériaux nécessaires à la construction de ponts, que la crue des eaux rendait indispensables. Il annonce qu'une division russe est placée à sept cents toises en arrière du point de passage, et qu'en sortant du gué, le marais est impraticable aux voitures. Malgré ce rapport alarmant, Oudinot persiste dans son projet de multiplier les démonstrations au-dessus et au-dessous de Borisow.

Le 25, Napoléon était arrivé dans cette ville : depuis Orcza, il précipitait sa marche, et avait gagné quelques journées sur Kutusoff. Toute tentative de réorganisation de l'armée avait échoué; il eut fallu du repos pour arriver à un résultat, et le repos n'était pas possible. On était parvenu toutefois à donner des chevaux à quelques pièces, en sacrifiant les équipages particuliers.

Le même jour, les généraux Chasseloup et Eblé arrivaient à Studenki, où ils devaient construire deux ponts avec les moyens du génie et de l'artillerie. Ils ne trouvèrent que des matériaux impropres et en petite quantité. Les pontons n'avaient pu suivre, et le lit bourbeux de la

Bérézina, sa profondeur qui dépassait six pieds, les glaçons qu'elle chariait, rendaient bien difficile l'établissement de ponts de chevalets. Les ordres de Napoléon exigeaient qu'ils fussent terminés à dix heures du soir, mais cela n'était pas possible, car à cinq heures, aucun des travaux préparatoires n'était encore commencé. Les démonstrations d'Oudinot et les avis répétés de Wittgenstein et de Kutusoff, firent croire à Cziczagow que le passage serait tenté au-dessous de Borisow. Il se porta donc au sud de Wesselowo avec ses principales forces, laissant Langeron à Borisow, et Tchaplitz à Wesselowo. Ce dernier, persuadé, par les mouvements qu'il voit sur la rive gauche, qu'il est en face du véritable point de passage, prend sur lui de ne point obéir aux ordres de Langeron, qui le rappelle, et fait parvenir à Czizagow, dans la nuit du 27, les rapports de quelques prisonniers. Dans cette même nuit, Napoléon avait rejoint le deuxième corps à Studenki. Il fait immédiatement commencer les travaux sous la protection de quelques tirailleurs, et préside lui-même à leur exécution. Le dévoûment des pontonniers fut admirable. On les vit, par un froid rigoureux, dans l'eau jusqu'à la poitrine, braver une mort presque certaine pour sauver l'armée. A une heure, le pont de droite fut terminé. Oudinot débouche aussitôt, rejette l'ennemi dans la direction de Borisow, tandis qu'un détachement vole à Zembin occuper la tête de ces chaussées, que l'ennemi n'a heureusement point songé à détruire. A trois heures, le pont de gauche, destiné aux voitures, donne passage à l'artillerie d'Oudinot et à celle de la garde.

Les corps en arrière se hâtaient d'arriver à Studenki. Le 26, Victor venant de Rusuliczi, poussait jusqu'à Borisow; malheureusement il ne reçut point l'ordre qui lui fut donné de passer par Rasan, direction qui lui eût permis

de couvrir le passage contre Wittgenstein; il laissait en arrière la division Parthonneaux qui devait relever Davoust à l'arrière-garde. Ney devait soutenir Oudinot, et le suivait. Eugène et Davoust arrivèrent au pont dans la matinée du 27, suivis d'une masse confuse d'hommes isolés et de non-combattants; en même temps Victor prenait position à Studenki.

La foule des traîneurs s'était pressée aux abords du pont de gauche qui, brisé plusieurs fois, avait été aussi souvent réparé par les intrépides pontonniers. Malgré la présence de l'empereur, les débris du premier et du quatrième corps eurent la plus grande peine à percer la cohue des non-combattants.

Parthonneaux avait reçu l'ordre de tenir dans Borisow jusqu'au dernier moment, et Daëndels, d'appuyer Victor avec sa division. Cependant Wittgenstein précipitait sa marche sur Borisow avec toutes ses forces. Parthonneaux, après un combat opiniâtre, tente de se faire jour sur Studenki; mais, trop faible et sans point d'appui intermédiaire, il est obligé de mettre bas les armes : peut-être eût-il échappé, si, sacrifiant une de ses brigades, il eût pris avec le reste de ses troupes le chemin qui longe la Bérézina. Les Russes firent leur jonction et résolurent d'attaquer le lendemain Napoléon sur l'une et l'autre rive. Pendant ce combat, l'armée française effectuait lentement son passage, à cause du désordre et de l'encombrement. Victor, sur la rive gauche, le protégeait avec les divisions Girard et Daëndels.

Le 28, dès le point du jour, Cziczagow attaqua sur la rive droite. Ney et Oudinot lui étaient opposés; Napoléon se trouvait auprès de la garde, placée en réserve; les deux armées étaient disposées parallèlement, appuyant l'une et l'autre leurs flancs à la rivière. Le pays étant boisé, les Russes en-

gagèrent le combat, dispersés en tirailleurs. Ce mode d'action était d'autant plus avantageux aux Français qu'ils y excellent et qu'ils n'avaient rien à craindre de la nombreuse cavalerie ennemie que Czcizagow avait envoyée sur la route de Zembin.

Les forces supérieures des assaillants furent contenues, et les restes de Davoust et d'Eugène purent effectuer leur retraite. Les deux partis bivouaquèrent sur le champ de bataille. Le froid avait repris une nouvelle intensité, et tout manquait aux Français pour le combattrè; les pertes de cette nuit furent extrêmes.

Sur la rive gauche, Wittgenstein n'arriva en ligne qu'à dix heures. Ses boulets sillonnèrent aussitôt la masse confuse arrêtée près des ponts, y firent de sanglantes trouées, et causèrent un grand désordre : la foule se précipite sur les ponts, dont l'un, trop chargé, se brise; la confusion est extrême. En vain les Russes essaient d'en profiter; Victor leur oppose une résistance héroïque, et leur fait perdre du terrain. Le maréchal ne repassa que dans la nuit sur l'autre rive; on avait pratiqué une tranchée à travers les cadavres pour rendre sa marche possible. Beaucoup de traîneurs eussent pu le suivre; mais ils restèrent sourds à ses ordres comme à ses prières. A huit heures du matin, Eblé se mit en devoir de détruire le pont, il retarda quelque temps encore; mais à neuf heures il le fit sauter, car l'ennemi le pressait. Le butin des Russes fut immense : ils ramassèrent cinq mille prisonniers; un nombre plus considérable d'hommes isolés avait péri.

Les combats de la Bérézina furent les derniers efforts de l'armée expirante : tout l'honneur en appartient aux deuxième et neuvième corps; mais dès-lors, ils cessèrent d'exister. Entraînés par la contagion de l'exemple, leurs débris se débandèrent et se fondirent dans ce troupeau

d'hommes qui ne méritera plus le nom d'armée...

Les généraux russes commirent des fautes graves. L'inconcevable lenteur de Kutusoff ne peut s'expliquer; c'est à tort qu'il a allégué l'affaiblissement de son armée pour se justifier de s'être arrêté à quelques marches de la Bérézina; sa présence était indispensable pour régulariser les opérations de ses lieutenants, et dût-il arriver seul, il fallait s'avancer.

L'attaque sur les deux rives fut mal combinée; outre que Wittgenstein n'engagea ses troupes que fort tard, c'était sur la rive droite qu'il devait opérer, de concert avec l'armée de Moldavie, pour opposer aux Français une barrière insurmontable. Czcizagow a été surtout maltraité par les écrivains, et cependant il ne fit qu'obéir aux ordres impératifs de Kutusoff, en suivant la fausse direction qui l'éloigna de Studenki; il est inexcusable toutefois de n'avoir pas coupé la chaussée qui mène de Studenki à Zembin par les marais. Cette négligence fit le salut de Napoléon et de son armée.

Jusqu'alors le froid, quoique rigoureux, n'avait pas été excessif, moindre peut-être qu'à la fin de la campagne de 1807 en Pologne; mais après le passage de la Bérézina il devint extrême; le vingt-neuvième bulletin apprit enfin à l'Europe quels étaient les désastres de la grande armée. On croyait en France à des pertes graves; mais les aveux du gouvernement dépassèrent toutes les craintes comme elles relevèrent bien des espérances.

Cependant Kutusoff avait ordonné à Wittgenstein de marcher sur Wilna, et à Czïczagow de maintenir la poursuite. Il pressait l'armée française sans relâche, car l'arrière-garde ne parvenait pas à le contenir. Napoléon lui-même ne pouvait plus rien au milieu de ces désastres. Comme général, il était de son devoir de partager jusqu'au

dernier moment le sort de ses compagnons; mais il était aussi le chef d'une grande nation, et, comme tel, il devait aviser avant tout aux moyens de recommencer la lutte et de reprendre une éclatante revanche. Aussi se rendit-il en France, laissant au roi de Naples le commandement de cette armée qui avait été si belle et qui ne comptait plus en soldats que les bataillons affaiblis de Loison, envoyé de Wilna pour la recueillir.

La fuite continuait avec le même désordre. A Wilna, on abandonna à l'ennemi de vastes magasins dont on avait refusé les ressources aux soldats, parce que l'on avait voulu appliquer aux distributions les formes lentes d'une comptabilité régulière.

A deux lieues de là, au défilé de Ponari, que les voitures n'avaient pu franchir, on laissa le trésor, les trophées enlevés au Kremlin, les dernières bouches à feu. A Kowno, le 12, Ney, avec quelques hommes, repoussa les Kozacks de Platoff, car seuls ils s'acharnaient à la poursuite. Cziczagow s'était arrêté à Wilna. Le froid avait aussi fait éprouver des pertes énormes à son armée, bien que pourvue abondamment de vivres et de vêtements, et familiarisée avec la rigueur des hivers russes. Les Kozacks ne dépassèrent point d'abord le Niémen, ils avaient l'ordre de ne pas violer le territoire prussien; Murat, arrivé le 19 à Kœnigsberg, put ainsi donner quelque repos aux débris de l'armée, et il les mit en cantonnement.

Le mouvement de la grande armée avait entraîné la retraite du corps auxiliaire prussien. Cependant Macdonald n'avait reçu que le 18 décembre l'ordre de rétrograder. Il partit de Mittau en deux colonnes qu'il dirigea sur Tilsitt, où il devait craindre d'être prévenu par Wittgenstein. Toutefois le maréchal entra dans cette ville le 22, après avoir battu le détachement qui la couvrait; il s'y arrêta

quelques jours pour y attendre la division confiée au général prussien York. Elle ne paraissait pas; et Macdonald la croyant perdue allait continuer sa retraite, lorsqu'il apprit qu'elle avait fait une convention particulière avec les Russes. On ne peut blâmer la défection des Prussiens en songeant que l'alliance française, imposée par la force, contraire aux intérêts et aux sympathies de la nation prussienne, était une servitude mal déguisée dont elle frémissait; mais on doit reprocher au chef qui prit cette résolution, d'avoir laissé Macdonald dans l'incertitude de son sort, et d'avoir ainsi terni, par l'apparence d'une trahison, une action toute naturelle. Ce qui restait du dixième corps parvint cependant à échapper à Wittgenstein, et à gagner Dantzig.

L'empereur Alexandre arriva à Wilna le 22 décembre. Sa conduite dans cette ville, son humanité envers les malheureux prisonniers, son indulgence envers les Lithuaniens, ses sujets, qui avaient suivi les drapeaux de son adversaire, sont certainement les plus belles actions d'une vie qui n'a pas manqué de gloire. Sa présence donna une nouvelle impulsion à la poursuite. Cziczagow suivit de nouveau les traces de Murat, et s'empara successivement de Kœnigsberg, d'Elbing, où il trouva d'immenses approvisionnements. Schwartzenberg, de son côté, avait fait tranquillement sa retraite : à la suite de pourparlers qui amenèrent un armistice de fait, il se replia sur les frontières de la Gallicie après avoir évacué Varsovie.

Murat avait espéré pouvoir tenir derrière la Vistule, mais il fut trompé dans son attente; du moment où les Russes continuaient leur mouvement, il ne lui restait d'autre parti que d'enfermer ses débris dans les places fortes, et d'aller dans son royaume, organiser, à l'exemple de Napoléon, des ressources pour la campagne qui allait commencer.

La campagne de 1812 restera comme un exemple remarquable des revers qui peuvent frapper le plus grand génie, lorsqu'il est débordé par les événements. Au-delà de certaines limites, les théories de l'art cessent d'être applicables; des masses trop fortes ne peuvent plus être maniées : les opérations restent subordonnées à la marche des subsistances, lorsque, comme en Russie, le pays n'offre point de ressources. Lors des guerres précédentes dans l'Allemagne, riche et peuplée, Napoléon avait pu nourrir la guerre par la guerre; en Russie, ce mode économique n'était pas applicable, et malgré les précautions de l'empereur, les plus grands désastres s'ensuivirent. Tout fut d'exception dans cette guerre : par leur système de retraites successives, les Russes réduisirent toutes les combinaisons de leurs adversaires à des poursuites en queue. L'immensité du terrain ouvert devant eux, le peu de valeur des lignes stratégiques, ont fait réussir ce plan, qui, avec d'autres données, cessait de pouvoir être mis à exécution.

Aucune des guerres qui ont jeté tant de gloire sur le commencement du siècle, n'a été plus étudiée que celle de Russie, quoique plusieurs de celles qui l'ont précédée aient été plus riches de conceptions et de faits. Les résultats immenses qu'elle eut sur les destinées de Napoléon, la grandeur des désastres qu'elle a amenés, la rendront à jamais célèbre. En France, la relation consciencieuse de M. de Chambray, les travaux de Gouvion Saint-Cyr, et de plusieurs autres généraux, les pages brillantes de M. de Ségur, ont fait suffisamment connaître cette triste et mémorable période. En Russie, les colonels Butturlin et Okouneff ont retracé avec talent et quelquefois avec impartialité, l'histoire de cette lutte qu'ils regardent comme la plus belle page de l'histoire militaire de leur patrie. Nous allons,

d'après ces auteurs, résumer par des réflexions succinctes la partie spécialement didactique de cette grande époque.

Les événements militaires de la campagne de 1812 comprennent trois périodes bien distinctes : 1° Les opérations qui suivirent le passage du Niémen, jusqu'à Smolensk ; 2° la pointe de Smolensk à Moscow; 3° la retraite de l'armée française.

Dans la PREMIÈRE PÉRIODE, la disposition de l'armée russe, en cordon le long du Niémen, était vicieuse, ainsi que la détermination de leur ligne de retraite sur Drissa, puisque Bagration ne pouvait arriver au point de concentration qu'en faisant un long circuit autour des têtes de colonnes françaises qui se pressaient sur le terrain qu'il devait parcourir. Comme dans ses campagnes les plus célèbres, Napoléon détermina avec sagacité le point où il fallait frapper, mais peut-être engagea-t-il ses masses sur un trop grand front. Le retard d'Eugène, qui devait former le coin destiné à tenir les deux armées russes séparées, la marche incertaine et molle du roi de Westphalie, furent de ces fautes graves qui firent échouer de belles combinaisons. On doit signaler également comme un malheur, cette disposition de la grande armée qui éloigna le corps polonais de la Lithuanie, où tant de sympathies lui étaient acquises, et qui confia à des auxiliaires peu sûrs la défense de nos communications. Barclay de Tolly fit preuve d'habileté en évitant constamment la bataille à laquelle on voulait le forcer : le passage de la Dwina et la retraite de Witebsk lui font honneur. Le mouvement de Tormasoff sur nos communications, alors que les deux armées de l'Ouest étaient en pleine retraite, est également remarquable. On ne parlera que pour mémoire de la direction qui fut d'abord assignée à l'armée de Moldavie, que l'état-major russe destina d'a-

bord à une diversion sur l'Italie, mais que des ordres plus conformes aux exigences du moment rappelèrent sur le théâtre de la guerre.

On a vu que le projet d'une vigoureuse offensive par les deux armées russes réunies, pendant notre séjour à Witebsk, n'eut heureusement pour elles qu'un commencement d'exécution. La manœuvre de Napoléon, transportant sa ligne d'opération sur la rive droite du Borysthène, aurait eu le plus grand succès, s'il eût pu prévenir les masses russes à Smolensk. On a reproché à l'empereur d'avoir attaqué cette ville de vive force, sans moyens suffisants, tandis qu'un mouvement tournant par Jelnia aurait forcé l'ennemi à l'abandonner pour se porter sur la route de Moscow menacée; certes, ce résultat ne lui avait point échappé, mais il évitait par cette manœuvre une bataille, que l'attitude des Russes lui permettait d'espérer.

DEUXIÈME PÉRIODE. Napoléon devait-il s'arrêter à Smolensk, occuper les lignes de la Dwina et du haut Dniéper, et employer ainsi deux campagnes à l'expédition de Russie? outre les raisons déjà données pour la marche sur Moscow dans le courant de cette relation, il ne faut pas oublier que l'état politique de l'Europe lui imposait la nécessité de ne procéder que par des coups de foudre. C'était à ce prix qu'il pouvait maintenir les alliés douteux que la victoire lui avait donnés. Passer un hiver en Russie, sur une défensive inquiétée ne convenait ni à son génie, ni à sa position. Mais pourquoi, dès que le mouvement en avant fut résolu, ne pas utiliser Macdonald; car le siége de Riga devenait inutile, et la jonction du maréchal avec Oudinot eût mis Wittgenstein hors d'état de jamais rien entreprendre.

L'inaction de Junot sauva, à Voloutina, Barclay du dan-

ger auquel l'exposait son mouvement trop audacieux. La bravoure et le dévouement du duc d'Abrantès ne sauraient être contestés ; mais il fut effrayé de l'idée d'agir sans ordre. Dans une circonstance semblable, un lieutenant de Moreau serait arrivé au feu et aurait décidé la victoire ; mais Napoléon n'exigeait de ses généraux qu'une rigoureuse observation des instructions données. Il imprimait, il est vrai, un mouvement plus sûr, plus énergique aux troupes, mais pouvait-il toujours tout prévoir ? On sait quelles funestes conséquences eut à une autre époque, et dans des circonstances plus décisives encore, l'inaction d'un autre général tout aussi brave, tout aussi dévoué que l'était Junot. De Smolensk à Moscow on ne manœuvra pas, et nous croyons inutile de revenir sur la bataille de Borodino, que Kutusoff aurait eu tort de recevoir si elle ne lui avait été imposée par l'opinion de l'armée russe ; il devait éviter après sa défaite de se replier sur Moscow, même quand il aurait voulu couvrir cette ville : « Ce n'est point en se « plaçant en avant du point que l'on veut protéger, a dit « Jomini, qu'on le couvre efficacement : c'est en se met- « tant sur le flanc de l'assaillant qui se dirige sur l'ob- « stacle. »

Troisième période. On a reproché à Napoléon une tendance marquée à croire ce qu'il espérait. Certes, il était difficile, après l'incendie de la capitale, d'admettre la possibilité de la paix, et cependant il demeura dans cette illusion. On conçoit, toutefois, combien il devait lui répugner de commencer un mouvement rétrograde que l'Europe ne manquerait pas d'interpréter à son détriment. Mais la résolution de battre en retraite une fois prise, son génie se retrouva ce qu'il avait toujours été, fécond, actif, inébranlable, sublime. Les marches dérobées à Kutusoff, que malheureusement le combat de Malo-Jarolawetz rendirent sans résultat ; sa contenance à Wiazma, son éner-

gique résolution à Krasnoë, ne rappellent-elles pas les époques brillantes de ses plus belles campagnes? Peut-être cependant pourrait-on blâmer l'ordre en échelons adopté pour la retraite. La marche de front des quatre colonnes était possible et préférable.

Jomini regarde comme une des belles combinaisons stratégiques des temps modernes, le mouvement de concentration des Russes sur la Bérézina, dont il attribue l'idée à l'empereur Alexandre; mais ce plan n'avait-il pas l'inconvénient qu'il a signalé lui-même avec sa sagacité ordinaire, d'assigner pour point de réunion à des colonnes divergentes, un terrain occupé par l'ennemi : si l'on objecte que l'armée française n'était plus assez redoutable pour écraser successivement les masses qui arriveraient dans des directions différentes, on dira toujours, d'après cet auteur même, que cette combinaison avait été admise dès les premiers temps de la campagne, dans l'hypothèse de la retraite des Français, et sans qu'il fût possible de rien préjuger sur l'étendue de leurs pertes. Certes, les événements servirent utilement les Russes ; car il fallut les fautes des maréchaux à Smoliany et la retraite excentrique de Schwartzenberg, pour que Wittgenstein et Cziczagow pussent arriver au rendez-vous; et cependant, dans cette conjoncture extrême, le génie de Napoléon se joua encore une fois de ses adversaires. On ne saurait trop admirer le passage de la Bérézina ; les désastres qui l'accompagnèrent furent indépendants de ses combinaisons, et n'atteignirent point les éléments organisés qu'il comprit dans ses calculs.

Des plaintes s'élevèrent contre l'empereur, lorsqu'après le passage fameux de cette rivière, il abandonna brusquement ses compagnons d'infortune ; mais pouvait-il faire autrement? et n'était-ce pas en se hâtant d'organiser de nouvelles ressources, mieux que par sa présence à l'armée, qu'il pouvait réparer les désastres de la campagne, et pré-

venir la défection déjà flagrante de ses alliés? A la guerre, il n'est pas d'excuse pour le génie malheureux, et Napoléon avait échoué. Il avait échoué, en partie par sa faute, en partie par l'effet de contre-temps qu'il ne pouvait ni prévoir, ni conjurer. Par sa faute: pour avoir dépassé, dans une entreprise de géant, la plus grande portée des agents, soldats, animaux, machines, dont il pouvait disposer. Le génie a toute latitude pour enfanter, mais il ne dépend pas de lui de changer la nature de l'homme ou du cheval, et de plier les éléments à ses conceptions. En Russie, la pauvreté d'un sol mal cultivé, mal habité; la rigueur du climat, l'étendue illimitée du théâtre, la longueur des lignes d'opération, la nature même de la guerre, tout se soulevait contre l'armée française. Voilà ce que Napoléon n'avait point assez considéré, et ce en quoi la critique ne saurait manquer de s'exercer. Ce grand homme, que son malheur aura fait rentrer dans un cercle de conceptions mieux assorties aux moyens d'exécution dont il est donné à l'homme de disposer, se retrouvera grand, sublime, comme aux plus beaux jours de sa gloire. En effet, quelques mois encore, et nous le verrons répondre à ses détracteurs par les prodiges étonnants de la campagne d'été de 1813; mais avant d'en retracer les détails, il nous faut avoir dit ce qui se passait en Espagne.

§ V.

L'année 1810 paraît avoir été celle qui présenta les chances les plus favorables aux armées françaises en Espagne: la paix de Presbourg permettait d'y faire refluer les troupes victorieuses à Wagram; la bataille d'Occana avait anéanti les armées espagnoles du midi; les Anglais s'étaient réfugiés dans le Portugal; l'insurrection des provinces

du nord était comprimée : le moment semblait donc arrivé, pour Joseph, d'achever la conquête de son royaume.

Au mois de janvier, les premier, quatrième et cinquième corps, commandés par le roi et dirigés par le maréchal Soult, marchèrent sur l'Andalousie, que couvraient à peine les débris d'Arrizaga. La Sierra Morena fut franchie sur trois points; Victor à la droite et Joseph au centre, pénétrèrent facilement dans Cordoue et Andujar, pendant que, sur leur gauche, Sébastiani battait à Montizon l'armée d'Arrizaga. Mais il fallait, pour arriver à un succès complet, atteindre Cadix avant que les Cortès n'en pussent organiser la défense. Quelques marches forcées suffisaient, et malheureusement Joseph ne le comprit point : malgré les succès de sa gauche, qui entrait dans Grenade et dans Malaga, pêle-mêle avec les vaincus, il perdit du temps devant Séville, et manqua d'achever la conquête de l'Andalousie. Cadix en était la clé, et les Espagnols en avaient fait le dernier boulevard de leur patrie.

Wellington resta inactif pendant cette expédition, quoiqu'il fut maître de Badajoz, d'où il voyait à revers la ligne d'opération de l'armée française : ne voulant pas que l'orage le prît au dépourvu, il pressait l'arrivée de ses renforts, organisait les troupes portugaises, choisissait et fortifiait des positions.

Malgré leur dévouement héroïque, les Espagnols n'auraient pu soutenir long-temps la lutte, sans l'intervention aussi active que puissante de l'Angleterre; elle était l'âme de la résistance qu'éprouvaient les conquérants.

Le Portugal, qu'occupait l'armée anglaise, était comme une forteresse inexpugnable sur le flanc droit et au centre de la ligne d'opérations de l'armée française, étendue depuis Bayonne jusqu'à Cadix : les places de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz formaient comme les ouvrages avancés de

ce boulevard. Ce fut à Masséna que Napoléon confia la mission difficile de refouler cette armée jusqu'à la mer, et de pénétrer dans Lisbonne. Ce général avait avec lui les deuxième et sixième corps, auxquels vint se joindre le huitième que Junot ramenait d'Allemagne. Ney reçut l'ordre de faire les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, qui devaient servir de points de départ et d'appui à l'armée d'invasion. La première de ces places capitula après vingt-cinq jours de tranchée ; un événement fortuit amena la reddition de la seconde : dès le douzième jour de l'attaque, l'explosion d'un magasin à poudre renversa la citadelle et détruisit la plus grande partie de la garnison.

Le général anglais ne s'opposa point à ces siéges ; il avait choisi pour ligne de retraite la vallée de Mondégo, dont les affluents présentent d'excellentes positions; mais le mouvement de Masséna sur Viseu le força à concentrer ses troupes sur un point intermédiaire qui couvrait à la fois Coïmbre et la route de Lisbonne. La réunion des corps ennemis eut lieu, le 26 septembre 1811, sur le plateau de Busaco. Si l'armée française eût attaqué immédiatement après son arrivée devant cette position, elle n'aurait eu à combattre que les troupes que Wellington avait amenées avec lui : mais ayant perdu un jour, elle eut à lutter contre toutes les divisions ennemies et les difficultés d'une position formidable. L'attaque impétueuse des sixième et huitième corps vint se briser contre la résistance opiniâtre des troupes anglaises; le lendemain, Masséna, mieux avisé, résolut de tourner la position, et il y parvint. Wellington n'essaya pas de profiter du mouvement de flanc assez large de ses adversaires; il se replia sur les lignes de Torrès-Vedras, en dévastant le pays qu'il abandonnait, et poussant devant lui toute la population. La bataille de Busaco coûta sept à huit mille hommes à l'armée française.

Les Anglais, dans cette occasion, adoptèrent un mode de combat qu'ils suivirent constamment dans les dernières guerres, et presque toujours avec succès. C'était, comme on l'a déjà vu, une défensive sans cesse attaquante : au sommet de hauteurs d'un difficile accès, ils se déployaient sur deux lignes ; la première quelquefois à mi-côte, la seconde en arrière de la crête. Dès que l'assaillant, après avoir renversé cette première ligne, couronnait la hauteur, un feu meurtrier de mousqueterie et de mitraille, à petite portée, éclatait sur lui avant qu'il n'eût pu remettre de l'ordre dans ses rangs éclaircis. S'il résistait et essayait de déployer, la seconde ligne anglaise, appuyée par les réserves et la cavalerie, s'ébranlait tout entière et le culbutait ; puis revenait reprendre sa place de bataille, prête à repousser d'une manière semblable une nouvelle attaque. Cette méthode de combat était fort appropriée au caractère du soldat anglais, dont le sang-froid et l'obstination sont les principales qualités. Les Portugais étaient plus spécialement chargés des opérations de petite guerre ; ils fournissaient aux détachements et couvraient le front des troupes anglaises par de nombreux tirailleurs.

Masséna, arrivé devant les lignes de Torrès-Vedras, reconnut qu'elles étaient inexpugnables : mais il pensa que du moins il pourrait contenir l'ennemi, et qu'en occupant ainsi avec des forces inférieures l'armée la plus redoutable qui fût dans la Péninsule, il donnerait au roi Joseph la possibilité d'affermir son autorité dans le midi de l'Espagne. Cinq mois se passèrent en observation, au milieu des privations les plus cruelles, le pays étant entièrement ruiné ; enfin, le manque absolu de vivres força le maréchal à se replier sur Santarem. Pour que l'expédition de Portugal fût couronnée de succès, la coopération de Soult en temps utile était indispensable : s'il lui eût été

possible d'agir par la rive gauche du Tage, en même temps que Masséna pressait les Anglais sur la rive droite, ceux-ci, selon toute probabilité, eussent été contraints de se rembarquer. Il fut donc à regretter que les embarras de l'expédition d'Andalousie n'eussent point permis cette combinaison : toutefois c'était à la suite de la bataille d'Occana que toutes les forces de l'armée auraient dû être dirigées contre Wellington.

Cependant le maréchal Soult n'était pas resté dans l'inaction : il commandait les différents corps de l'armée du midi, avec le titre de major-général. Au commencement de 1811, après avoir fait contenir, par Sébastiani, l'armée de Murcie ; par Victor, les garnisons de Gibraltar et de Cadix, qu'il fit environner de lignes, il marcha sur Olivença, qu'il prit, et sur Badajoz, dont il fit le siége. Cette place était d'une haute importance : Mendizabal accourut pour la délivrer ; mais écrasé à la brillante affaire de Gebosa, il ne se sauva qu'avec quelques-uns des siens. Badajoz capitula après la mort de son gouverneur. Toutefois la pointe sur Lisbonne n'était plus possible, car Masséna commençait sa retraite, et l'Andalousie était menacée. Les généraux La Pena, Zayas et Graham, profitant du départ de Soult, tentèrent d'enlever les lignes de Cadix, que défendait Victor, pendant que Ballesteros marchait sur Séville. Le combat de Chiclana fit échouer ce plan, quoique l'avantage fût resté aux Anglais : Graham effrayé de ses pertes et mal secondé par les Espagnols, se rembarqua ; ce mouvement n'eut point d'autres suites.

La retraite de Masséna, en Portugal, fut périlleuse et difficile : il revint par la route qu'il avait suivie dans son mouvement d'invasion ; toutefois Coïmbre ayant été reprise, l'armée, pour éviter cette ville, dut prendre à travers les montagnes ; elle fût préservée de plus grands

désastres par l'activité de Ney, qui dirigeait l'arrière-garde : les différents corps vinrent se concentrer auprès de Salamanque ; ils avaient cruellement souffert du manque de vivres et des entreprises des partisans portugais. Wellington suivit le mouvement de Masséna, et investit Almeida, dont il couvrit le siége avec la meilleure partie de ses troupes. Le maréchal, qui avait reçu quelques renforts, se porta au secours de la ville. Les Anglais acceptèrent le combat : comme à Busaco, ils occupaient les plateaux de Fuentes de Onor, et écrasèrent de leurs feux les colonnes assaillantes ; toutefois la victoire fut chaudement disputée, et les Français recueillirent sur la Coa la vaillante garnison d'Almeida, qui se fit jour à travers les colonnes ennemies.

En Estramadure, Béresford, détaché sur Badajoz avec des forces supérieures, avait forcé Latour-Maubourg à se replier, après avoir jeté deux mille hommes dans cette place. Soult vola au secours de la ville menacée avec ce qu'il put rassembler de troupes : Béresford attendit ses attaques sur le plateau d'Albuera. Le système des Anglais fut encore couronné de succès, les Français durent à l'intrépidité de leur artillerie, restée en première ligne, d'échapper à une déroute complète. La victoire d'Albuera permit aux Anglais de faire le siége de Badajoz ; mais l'intrépide Philippon repoussa leurs assauts, et Wellington leva le siége à la nouvelle de l'approche des maréchaux Soult et Marmont : celui-ci avait remplacé Masséna.

Les opérations de Suchet dans le Bas-Aragon avaient été plus heureuses : après la victoire de Santa-Maria sur Blacke, il parvint à ramener l'abondance et la discipline dans son corps d'armée ; il se préparait en silence au siége des places du Bas-Ebre, lorsqu'un ordre de Joseph lui prescrivit de faire une démonstration sur Valence. Il battit

l'armée que les habitants de cette province lui opposèrent, mais il ne crut pas devoir poursuivre ses succès, toute pointe au-delà de l'Ebre lui paraissant intempestive tant que les places de cette ligne ne seraient pas réduites. Il revint dans la basse Catalogne, battit les Espagnols à Margalef, et s'empara successivement de Lérida, Méquinenza et Tortose. Ces conquêtes, en séparant la Catalogne du royaume de Valence, portaient un coup sensible à l'insurrection; elles donnaient d'ailleurs à l'armée un matériel immense et de vastes approvisionnements.

Il restait à s'emparer de Tarragone : cette place, qui mettait les insurgés en communication constante avec les flottes anglaises de la Méditerranée, était défendue par de nombreux ouvrages, des vaisseaux ennemis et une garnison de douze mille hommes que commandait l'énergique Contreras, l'un des meilleurs officiers espagnols. Suchet en entreprit le siége, qui dura quarante-quatre jours; la place ne fut emportée qu'au cinquième assaut. La chute de Tarragone produisit le même effet en Catalogne, que celle de Saragosse en Aragon. Pour en étendre l'influence, le général français porta des troupes jusque devant Barcelonne; elles enlevèrent le Mont-Serrat, où le baron d'Eroles s'était retranché dans des positions réputées inexpugnables. La prise de ce point décisif compléta la soumission de la basse Catalogne, et valut à Suchet le bâton, si bien mérité, de maréchal; mais d'autres triomphes l'attendaient encore : promu au commandement supérieur de toute l'Espagne orientale, le nouveau maréchal reçut l'ordre de réduire la province de Valence.

Tout, dans ce pays, était organisé pour une vigoureuse résistance. La régence avait confié à l'un de ses membres, le capitaine général Blacke, le commandement d'une armée formée de vieux corps; la ville, protégée par un

camp retranché, était environnée de lignes; enfin, sur la route que devaient suivre les Français, se trouvait Sagonte. Les Espagnols, après en avoir fortifié les ruines, y avaient fait entrer une nombreuse garnison. A la fin de séptembre 1811, Suchet était devant cette place; une tentative d'escalade ayant été repoussée, il se vit obligé de faire ouvrir la tranchée. Un nouvel assaut fut tenté sans succès : au moment où les Français se préparaient à en livrer un troisième, Blacke arriva au secours de la ville assiégée.

Le 25 octobre, les armées se rencontrèrent; les Espagnols, complètement battus, perdirent plus de quatre mille hommes : Sagonte capitula le lendemain.

Le maréchal, maître de la campagne, avança lentement; il attendait des renforts qui n'arrivaient pas. En décembre, le général Reille lui amena deux divisions. Dès qu'il les eut reçues, il attaqua l'ennemi dans ses lignes, le battit et le rejeta dans Valence. Le siége, commencé immédiatement, ne se prolongea que jusqu'au 9 janvier 1812. Blacke, après de vaines tentatives pour s'échapper, remit entre les mains du vainqueur vingt mille prisonniers, quatre cents bouches à feu et d'immenses approvisionnements.

Malgré les revers des armées françaises dans l'Estramadure, et leur peu de succès dans la haute Catalogne, les victoires de Suchet semblaient avoir affermi le trône de Joseph, auquel les cortès firent quelques ouvertures après la prise de Valence.

Malheureusement les préparatifs de la guerre de Russie forcèrent l'empereur à affaiblir ses armées dans la Péninsule. Il avait conçu le projet de n'occuper que la ligne de l'Ebre jusqu'à l'entier accomplissement de ses projets au Nord, mais il ne put se résoudre à abandonner les con-

quêtes récentes de Suchet au-delà de ce fleuve. Les cent trente mille hommes restés en Espagne, disséminés qu'ils étaient sur toute la surface du royaume, n'offraient nulle part une masse imposante.

Wellington, jugeant le moment favorable, se disposa à prendre l'offensive. Le 15 juin, il débouche du Portugal à la tête de soixante-dix mille hommes, passe la Tormès, enlève Salamanque. Marmont, trop faible pour l'arrêter, demande des secours, et n'en obtient pas. Convaincu cependant qu'il faut à tout prix rejeter les Anglais en Portugal, il n'attend que l'arrivée de la division Bonnet pour marcher à leur rencontre. La bataille se donne aux Arapiles, non loin de Salamanque. Les Anglais, selon leur coutume, occupaient des hauteurs. Marmont voulut s'en emparer d'abord, pour agir ensuite avec avantage contre leur flanc droit et leurs communications. Wellington profita habilement d'un mouvement trop large, déterminé par l'impétuosité du général Maucune. Dès le commencement de l'action, le général anglais saisissant le moment favorable où, dans sa marche de flanc, la gauche de l'armée française se trouvait séparée du centre, fait assaillir cette aile de front et de flanc, et la défait entièrement. En vain le général Foy, qui commandait la droite, veut essayer de se porter au secours de la gauche par un mouvement latéral; arrêté par les réserves ennemies, il ne peut que soutenir la retraite. Cette défaite, qui coûta sept à huit mille hommes à l'armée française, décida du sort de l'Espagne : elle fut d'autant plus déplorable, que Joseph s'étant ravisé, accourait joindre Marmont avec toutes les forces qu'il avait pu rassembler.

Le maréchal ignorait, sans doute, l'arrivée prochaine du roi, autrement il ne serait pas excusable d'avoir livré bataille avant que la jonction ne fût opérée. Quoi qu'il en soit,

le maréchal, grièvement blessé au commencement de l'affaire, avait dû céder le commandement à Clausel. L'armée se replia sur Burgos, et Joseph, dans l'impossibilité de défendre Madrid, prit position derrière le Tage, en donnant ordre à Soult de venir le rejoindre avec l'armée d'Andalousie.

Wellington entra dans cette capitale le 10 août : le Retiro, dont on avait fait une citadelle, ne tint point ; l'ennemi y trouva cent quatre-vingts bouches à feu, de grands approvisionnements, de riches magasins. Il ne put, toutefois, se maintenir dans sa conquête, obligé qu'il fut de marcher contre Clausel, qui reprenait l'offensive. Après avoir arrêté le mouvement des Français, il essaya d'enlever Burgos avec des moyens insuffisants. La défense du général Dubreton fut aussi intelligente qu'intrépide ; les Anglais échouèrent dans les assauts qu'ils livrèrent à la ville, et se retirèrent en Portugal à l'approche de Soult, qui venait de réunir les différents corps de l'armée françaises.

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON.

CAMPAGNE DE 1813 (1).

§ Ier. Considérations générales. — Grand élan en Prusse. — Défection de cette puissance. — Situation politique des autres Etats d'Allemagne. — Les débris de l'armée française abandonnent la ligne de l'Oder ; ils évacuent successivement Berlin et Dresde ; ils se concentrent à Magdebourg. — Les Alliés menacent de déborder leur droite. — Napoléon organise une nouvelle armée ; il se réunit au vice-roi et reprend l'offensive. — §. II. Bataille de Lutzen. — Les Alliés battus évacuent Dresde et se concentrent dans la Lusace. — Bataille mémorable de Bautzen. — Armistice suivi d'intrigues diplomatiques. — §. III. Reprises des hostilités. — Combats en Silésie. — Bataille de Dresde. — Désastre de Kulm. — Défaite d'Oudinot à Gross-Beeren. — Ney le remplace et éprouve le même sort à Dennewitz. — Opérations de Davoust sur le Bas-Elbe. — §. IV. Marche des Alliés sur Leipzig. — Napoléon abandonne Dresde pour rouvrir ses communications interceptées. — Blücher lui échappe. — Les Alliés débouchent sur Leipzig en trois grandes masses. — Double bataille sous les murs de cette ville. — Retraite de l'armée française vers le Rhin. — Bataille de Hanau. — Dernières réflexions sur cette période désastreuse. — §. V. Suite des événements en Espagne. — Bataille et retraite de Vittoria.

§ I.

Nous avons vu, dans la campagne précédente, la plus formidable armée des temps modernes aux prises avec l'adversité ; elle succomba sous le poids de calamités auxquelles l'ennemi n'eut qu'une faible part. La campagne

(1) La première période, formant deux paragraphes, a été rédigée sous notre direction par M. de Cappe.

de 1813 ne sera pas moins funeste aux jeunes bataillons qui l'auront remplacée; mais cette fois, les hommes interviendront de la manière la plus active dans les revers de la nouvelle armée. La prudence souvent se joindra au nombre, pour le faire triompher du génie; souvent les alliés attireront la victoire sous leurs drapeaux par la sagesse de leurs combinaisons. La Prusse, dans cette lutte, aura le beau rôle. Plus qu'aucune autre puissance, elle avait été humiliée, plus qu'aucune autre aussi, elle aspirait à se venger. Ses armements, dans cette circonstance décisive, dépasseront de beaucoup tous ceux qu'elle aura faits jusqu'alors; elle appellera tous ses enfants à la défense de la patrie opprimée, et tous répondront à son appel. On les verra se lever et marcher avec cet enthousiasme qui avait guidé nos bataillons de volontaires aux premiers temps de la révolution. Les sociétés secrètes entretenaient et propageaient depuis long-tems cet esprit d'indépendance. Déjà, en 1809, les mouvements de Schill et de Brunswick contre les vainqueurs d'Iéna avaient trouvé de la sympathie parmi la nation, quoique le gouvernement eût dû les désavouer. Déjà la défection de Yorck était présentée comme un acte de patriotisme, qu'il importait de féconder au prix des plus grands sacrifices. Déjà les écoles s'ouvraient pour fournir des soldats à l'armée. Déjà le gouvernement se voyait en peine de maîtriser un élan qu'il avait encouragé secrètement, mais dont l'instant de se servir n'était point encore arrivé.

Napoléon avait dû craindre qu'à la vue des débris de la Bérézina, l'Allemagne entière ne se soulevât; mais n'étant pas préparée à profiter de circonstances qu'elle n'avait pu prévoir, elle préféra dissimuler d'abord, pour éclater ensuite avec plus d'énergie et de certitude. L'Autriche, après avoir donné à entendre que le maintien de son alliance exige-

rait quelque concession, se renferma dans le rôle ambigu de médiatrice. La question fut tranchée plus nettement avec la Prusse : Napoléon répondit aux ministres du roi Guillaume, qui réclamaient le paiement de quatre-vingt-dix millions pour fournitures faites à l'armée, que certes il ne donnerait pas des armes à ses ennemis. Aucun manifeste n'avait encore paru ; mais l'attitude de la nation n'était-elle pas une suffisante déclaration de guerre? Quant à la Russie, elle s'avançait triomphante sur l'Oder. Alexandre, dans les proclamations dont il se faisait précéder, s'annonçait comme le libérateur de l'Allemagne, qu'il invitait à se joindre à son armée. La confédération du Rhin était chancelante, mais placée plus immédiatement sous le sceptre encore redoutable de Napoléon, elle sentait qu'il lui fallait obéir et attendre. Puis, dans les États de cette nature, les décisions sont toujours lentes, parce qu'elles sont sans cesse ajournées par la divergence des intérêts. Plusieurs des princes qui en faisaient partie devaient leur couronne à l'empereur : ceux là avaient à redouter le contre-coup de sa ruine. Les autres, en plus grand nombre, n'étaient retenus que par la crainte.

Eugène, qui avait eu le courage de remplacer le roi de Naples dans le commandement des débris de l'armée, s'était arrêté derrière l'Oder, ligne excellente, appuyée par les trois places de Glogau, de Custrin et de Stettin. Comme on avait eu le bonheur d'atteindre ce fleuve au moment du dégel, le passage en était assez difficile, s'il eût été disputé, pour arrêter quelque temps l'armée russe; mais Eugène, appréciant mal l'importance de cette barrière, ne se crut pas dans la nécessité de la défendre, privé qu'il était de magasins et de cavalerie. Ce fut un nouveau malheur ajouté à tant d'autres, et pour lequel le maréchal Augereau ne saurait être moins repris que le vice-roi. Ce maréchal

se trouvait à Berlin avec quelques troupes. A l'apparition des kosaks dans les environs, il s'était cru sérieusement menacé; et ses dépêches alarmantes avaient rappelé Eugène à la défense de la capitale de la Prusse. L'armée française, ramenée derrière la Sprée par l'effet de cette méprise, laissait à découvert la gauche de sa ligne, qui en était la partie essentielle à surveiller.

Un illustre critique a regardé l'abandon de la ligne de l'Oder comme la faute la plus grave de la campagne. « Quelle différence pour les intérêts de Napoléon, dit le « maréchal Gouvion Saint-Cyr, s'il avait pu commencer « la campagne sur l'Oder, au lieu de l'ouvrir sur la Saale, « comme il fut obligé! quel appui lui eussent prêté les « places fortes pour obtenir les premiers succès qui lui « étaient si nécessaires! A ces avantages s'en seraient joints « de plus importants; car il est permis de croire que, si « l'on se fût maintenu sur l'Oder, le cabinet de Berlin ne « se serait point déclaré contre nous, et Napoléon eût eu « à combattre les Russes en Pologne, où ils étaient abhorrés, au lieu d'établir la guerre en Allemagne, où « l'opinion leur était favorable. »

Le vice-roi se retira un peu vite sur la rive gauche de l'Elbe, pour rejoindre à Magdebourg le cinquième corps, qu'il eût dû, au contraire, attirer à Berlin. C'est ainsi qu'il ajouta une faute nouvelle à la faute commise en février par l'abandon de l'Oder. Berlin ne fut pas défendue. Le 11 mars, Wittgenstein y fit son entrée, aux acclamations répétées des habitants. Jusque-là, les troupes prussiennes s'étaient abstenues de tout acte d'hostilité; mais l'arrivée des Russes devint le signal de l'explosion. L'élite de la nation courut aux armes; le roi fut entraîné. Le corps d'York se joignit à l'armée de Wittgenstein,

tandis que sur un autre point, Bulow sommait la garnison française de Stettin d'évacuer la place (1).

Eugène, arrivé à Wittenberg, avait éparpillé ses troupes en mince cordon le long de l'Elbe. Cette direction sur Wittenberg avait été choisie pour couvrir Dresde, au détriment de Hambourg, qu'il était bien plus important de sauver. Dresde ne tint point : les troupes qui l'occupaient se hâtèrent de se replier aussitôt que les alliés eurent passé le fleuve. Il paraîtrait qu'à la suite de ces mouvements, Eugène sentit la faute qu'il avait commise en abandonnant la Prusse sans combat. Tel est du moins le motif plausible de sa marche offensive sur Brandenbourg et Berlin; mais il fut arrêté par Wittgenstein; après quelques affaires assez vives, et il dut repasser l'Elbe : le premier engagement des Prussiens contre l'armée française fut également à leur avantage; ils enlevèrent la faible division du général Morand (2).

Ainsi, vers la fin d'avril, quand Napoléon arriva en Allemagne, avec ses réserves et les renforts tirés de tous les pays soumis à sa domination, les Français avaient perdu Dresde et la ligne de l'Elbe. La droite, refoulée jusqu'au Harz, était sur le point d'être tournée. Les partisans ennemis fomentaient des insurrections, non-seulement sur les derrières de l'armée, mais encore sur tous les points de l'Allemagne qu'elle n'occupait pas.

Les efforts des différentes puissances furent prodigieux;

(1) L'histoire a recueilli la sommation de ce général qui fut en quelque sorte le premier manifeste de la Prusse. «Les malheurs de l'armée française, y est-il dit, et le succès de celles d'Alexandre, ont nécessité un changement dans la politique de la Prusse : le roi et la nation se sont réunis aux armes de la Russie.»

(2) Ce général, qu'il ne faut pas confondre avec le comte Morand, était en marche des environs de Brême pour rejoindre l'armée.

elles sentaient que cette lutte allait être décisive. L'Angleterre prodiguait ses trésors; la Prusse complétait ses armées et organisait ses landwerths; les levées ordonnées par la Russie, en 1812, affluaient en Pologne pour recompléter son armée; l'Autriche, convaincue que le moment de se déclarer était arrivé, redoublait d'activité dans ses armements. La France, affligée de ses pertes, ne songeait qu'à les réparer. Elle sentait le besoin d'effacer, par de nouvelles victoires, les désastres récents de la campagne de Russie. Toujours docile aux décrets souverains de Napoléon, elle s'imposa, sans murmurer, les sacrifices de tous genres réclamés par les circonstances. L'empereur se surpassa dans l'organisation des ressources qui lui furent offertes. Son génie, déjà si fécond, se trouvait encore agrandi par le malheur.

En peu de temps, les cohortes du premier ban, dont une sage prévision avait ordonné la levée en 1812, furent formées en régiments de ligne. L'infanterie se compléta par la création de vingt cadres et l'arrivée en Allemagne des bataillons de dépôt de l'armée d'Espagne, qui reçurent immédiatement des recrues. La jeune garde fut portée à seize régiments. C'était un moyen d'encourager les enrôlements volontaires. Les cent cinquante régiments d'infanterie que ces différentes mesures donnèrent à l'armée étaient toutefois loin de valoir les anciens corps détruits : s'ils avaient hérité de leur courage, formés qu'ils étaient de contingents anticipés, ils ne pouvaient avoir ni la force qui résiste aux privations et aux fatigues, ni l'expérience qui les rend moins pénibles.

Les compagnies d'artillerie, attachées à chaque cohorte, servirent à compléter le personnel de cette arme; on y joignit quelques bataillons des beaux régiments d'artillerie de marine que l'empereur appela à la grande ar-

mée, et dont nous avons vu (1) qu'il utilisa les services de plus d'une manière : six cents pièces et deux mille caissons formèrent le matériel de campagne de cette arme.

Il fut, il est vrai, plus difficile de réorganiser la cavalerie. Les escadrons, démontés en Russie, trouvèrent des chevaux dans le Hanovre. C'est alors que furent créées les gardes d'honneur, corps privilégiés, où étaient admis les jeunes gens des classes aisées de tout l'empire ; près de deux mille officiers et sous-officiers de gendarmerie furent répartis dans ces cadres, qu'ils étaient chargés d'instruire. L'ordre et l'activité qui présidèrent à l'organisation de tant de moyens divers, rendront à jamais mémorable l'administration de l'empereur à cette époque.

La tâche de Napoléon était immense : il fallait rétablir l'ascendant de ses armes, couvrir l'Italie, la Hollande, la plupart des places de l'Allemagne, maintenir des alliés douteux et chancelants, résister à toutes les forces des puissances coalisées, fières des succès auxquels elles n'étaient pas accoutumées, et appuyées par des populations entières.

Le 25 avril, Napoléon arriva à Erfurth où il trouva la garde réorganisée. Ney avait concentré, sur Weimar, son corps de quarante-huit mille hommes ; Marmont et Oudinot en avaient vingt-cinq mille chacun, à Gotha et à Cobourg. Les Italiens et les Wurtembergeois de Bertrand, arrivaient à Saalfeld en nombre à peu près égal. Ainsi l'empereur se trouvait à la tête de cent quarante mille hommes, sans compter les troupes qu'Eugène avait amenées sous le canon de Magdebourg, et les corps d'occupation du bas Elbe. Ces forces étaient réparties en douze corps.

(1) 22e leçon, § II.

1er Vandamme............ 3 div.	7e Thielmann (Saxons) à Torgau.
2e Victor 3	8e Poniatowski (Polonais).
3e Ney.................. 5	9e Bavarois.
4e Bertrand............. 3	10e Rapp (garnison de Dantzig).
5e Lauriston............ 3	11e Macdonald............ 3 div.
6e Marmont.............. 3	12e Oudinot.............. 3

La cavalerie, de composition fort médiocre, comptait à peine huit mille chevaux répartis dans les différents corps d'armée.

Pendant le peu de temps qu'avait exigé la rapide organisation de ces ressources, les progrès des alliés avaient été considérables. Partout l'apparition de leurs troupes légères avait suffi pour déterminer des défections. Le partisan Tettenborn était entré sans coup férir dans Hambourg. La Westphalie et le Hanovre n'attendaient qu'un signal; le Danemarck allait être arraché à l'alliance française. Pour parer à ces dangers qui menaçaient l'extrême gauche du front d'opérations, Davoust dut se porter sur Hambourg avec le premier corps, et commander dans cette partie importante du théâtre de la guerre.

Cependant Wittgenstein, que les souverains alliés avaient mis à la tête de leurs armées, s'avançait sur la Saale, avec trente mille hommes échelonnés entre Dessau et Hall. Blücher avait un pareil nombre de Prussiens à Altenbourg, et Miloradowitch se trouvait à Chemnitz avec vingt mille Russes. Les réserves russo-prussiennes se portaient de Dresde sur Leipzig, tandis que les corps de Bulow et de Woronzof masquaient Magdebourg et Berlin. La direction divergente donnée à ces corps indiquait un but plutôt politique que militaire; les alliés voulaient par leur présence sur plusieurs points déterminer des mouvements insurrectionnels, auxquels les populations n'étaient que trop disposées : leur plan était de transporter la guerre

entre le Rhin et l'Elbe, pour y obtenir, par leurs armes, les succès que leurs proclamations auraient préparés.

Napoléon résolut de reprendre l'offensive; ce genre de guerre était conforme à son génie, et le seul propre à retenir des alliés chancelants. L'offensive produirait d'ailleurs une profonde impression sur l'ennemi, étonné de se voir assailli par une armée redoutable dont il soupçonnerait à peine l'existence.

Par les mouvements excentriques indiqués plus haut, les coalisés, séparés les uns des autres, s'étaient mis en dehors de leur véritable ligne d'opérations et ne couvraient qu'une faible partie de leur échiquier. L'empereur, de cette manière, les surprendrait en marche et les attaquerait isolés.

§ II.

Les premières opérations des Français devaient tendre à effectuer la jonction de la nouvelle armée avec celle du vice-roi. Le 28 avril, Napoléon était à Naumbourg; Ney, à Weissenfels; Marmont, à Kosen; Bertrand, à Dornbourg; et Eugène, remontant la rive gauche de la Saale, arrivait à Mersebourg. Du côté des ennemis, Wittgenstein se concentrait sur Leipzig, Blücher, sur Borna, et Miloradowitch, avec les réserves, s'avançait dans la direction de Altenbourg.

Napoléon, après avoir assuré sa jonction avec le vice-roi, marcha sur Leipzig, centre des communications de l'Allemagne septentrionale, dans l'intention d'attaquer les alliés partout où il les rencontrerait. Quoique la supériorité numérique de ses troupes fût telle que quelques critiques ont pensé qu'une simple marche sur l'Oder eût suffi pour faire évacuer les pays situés entre ce fleuve et

l'Elbe, il crut plus utile à ses intérêts de commencer la campagne par une victoire, et ne songea qu'à livrer bataille.

Le 1er mai on rencontra l'avant-garde russe en avant des défilés de Poserna sur la route de Leipzig; à la suite d'un engagement assez chaud, les douze mille hommes de Wintzingerode, furent rejetés sur Pégau. Notre perte, insignifiante par elle-même, fut néanmoins bien sensible à l'armée; c'est là que fut tué, par un boulet, le maréchal Bessières. A la suite de ce combat, l'armée française s'échelonna de Naumbourg à Leipzig : le corps de Lauriston formait tête de colonne entre Leipzig et Marckranstad; Eugène et Macdonald occupaient ce dernier bourg; la garde et le quartier-général s'établirent à Lutzen, que le corps de Ney couvrit du côté de Pégau. Marmont arrivait à Poserna, suivi de Bertrand, dirigé sur le même point : Oudinot, plus en arrière, débouchait d'Iéna sur Naumbourg.

Le 2 mai au matin, Eugène continua son mouvement sur Leipzig : Napoléon s'apprêtait à le suivre avec la garde par Marckranstad, lorsque les ennemis entreprirent de mettre à exécution le projet qu'ils avaient formé de surprendre les Français pendant leur marche. Ils étaient revenus de l'étonnement que leur avait causé l'apparition d'une armée si rapidement improvisée, et ce qu'ils avaient appris de sa composition leur faisait espérer qu'ils la vaincraient aisément; ils se décidèrent donc à attaquer Napoléon dans les plaines d'entre l'Elster et la Saale : il n'était pas de théâtre plus favorable aux mouvements de leur nombreuse cavalerie. A cet effet, Wittgenstein, ne laissant qu'un corps de cinq mille hommes pour défendre Leipzig, avait réuni entre Zwenkau et Pégau une masse de quatre-vingt mille hommes, composée de son armée, du corps de Blücher et

des réserves. Avec ces troupes, il résolut de passer l'Elster et de marcher sur Lutzen pour assaillir en queue l'armée française qu'il supposait avoir filé sur Leipzig, ou pour agir sur l'extrémité de sa droite, dans le cas où son mouvement ne serait pas encore prononcé.

Dans la matinée, le général ennemi passe en effet la rivière et débouche sur Lutzen : c'était le point important, et son occupation lui faisait espérer de couper complètement l'aile droite de l'armée française ; mais il vint heurter contre le centre qui n'avait pas encore bougé. Les cinq divisions de Ney, s'appuyant sur les villages qui couvrent Lutzen du côté de Pégau, tiennent ferme, malgré l'absence du maréchal que l'empereur avait emmené avec lui. Heureusement les Prussiens perdent du temps à déployer, et le général russe ne sait pas utiliser sa superbe cavalerie. Les premières attaques des alliés sont molles et décousues ; ils hésitent, ils tâtonnent ; au lieu de procéder par un vigoureux effort, ils perdent l'avantage de l'initiative. Tandis que deux brigades prussiennes, soutenues par une seconde ligne, attaquent les villages que défendent les divisions de Ney, le reste de l'armée ennemie s'engage dans un mouvement de la droite à la gauche vers Starsiedel, laissant son artillerie faire seule tous les frais du combat.

Au bruit redoublé de cette attaque, Ney se hâte d'accourir, et Napoléon de le suivre : par ses ordres, Eugène abandonnera son mouvement sur Leipzig et arrivera au feu ; Marmont se hâtera d'entrer en ligne à la droite des troupes engagées ; Bertrand tombera sur le flanc de l'ennemi.

A midi le maréchal Ney lance sur les villages de Rahna et de Klein-Gœrschen les divisions Souham, Girard et Brennier et les arrache aux Prussiens.

Ce coup de vigueur, en ralentissant les progrès des alliés, donne aux corps de droite et de gauche le temps d'arriver sur le champ de bataille. Déjà Marmont est entré en ligne; il prolonge la droite que l'ennemi s'obstine à tourner : en vain toute la cavalerie alliée s'acharne sur ses têtes de colonne, elle ne peut l'empêcher de déboucher sur Starsiedel; les braves régiments d'artillerie de marine opposent à ses charges multipliées des carrés inébranlables.

Cependant le général ennemi a fait avancer les corps de Yorck et Berg; ces troupes fraîches, après s'être emparées de Rahna et de Klein-Gœrschen abordent Kaya avec vigueur. Deux fois Ney a repoussé l'ennemi, mais une nouvelle attaque de la division Berg emporte le village et le rejette en arrière. Le maréchal ralliait des divisions et s'apprêtait à reprendre l'offensive lorsque l'empereur arriva sur les lieux. Il donne au comte de Lobau la division Ricard, et le lance sur Kaya : Ney ramène à l'attaque les débris de la division Souham; Brennier et Girard soutiennent le mouvement. Un combat terrible s'engage entre Kaya et Klein-Gœrschen d'où l'ennemi débouche avec tout ce qu'il a réuni de moyens.

C'était Blücher qui dirigeait cette première ligne des coalisés; il sent que la victoire va lui échapper et demande du secours. On lui envoie le prince de Wurtemberg avec deux divisions d'élite, qui n'ont pas encore donné; l'une d'elles débouche d'Eisdorf et fait plier la division Marchand. L'autre reprend Kaya pour la troisième fois et refoule de nouveau le maréchal Ney : le moment était décisif, car les souverains alliés attendaient de minute en minute l'arrivée des gardes russes et de plusieurs divisions de grenadiers. Napoléon les prévient en dirigeant sur le village les deux divisions de jeune garde qui, parties dans la matinée, revenaient dans ce moment à Lutzen : elles

sont soutenues par la vieille garde et par la cavalerie; ces réserves abordent le village et rejettent; par un vigoureux effort, l'ennemi au-delà de Klein-Gœrschen. En vain, Wittgenstein veut-il tenter une attaque sur le flanc gauche de Ney avec les divisions fraîches de grenadiers qui arrivent en toute hâte; Eugène entrait en ligne : il porte à Kitzen le corps de Macdonald et déborde la droite des alliés. La position de ceux-ci devenait très critique; ils avaient essayé inutilement de défendre Eisdorf; Ney et Marmont les poussaient de front; Eugène tournait leur droite, et ils voyaient apparaître vers leur extrême gauche les têtes de colonnes de Bertrand : pour eux, la bataille était perdue; ils le sentent et se replient derrière Klein-Gœrschen, sous la protection des gardes russes.

Cependant la nuit ne termine pas encore la lutte : les Prussiens, harcelés par les éclaireurs de Marmont, les repoussent par une charge téméraire que conduit Blücher en personne. Cette tentative, comme toutes les attaques de nuit, jette d'abord quelque confusion dans les rangs du sixième corps et sur les derrières, mais elle est bientôt repoussée et l'ordre rétabli.

La bataille de Lutzen fut sanglante sans être décisive, parce qu'elle n'avait point été amenée par des combinaisons antérieures dont on dût se promettre, comme à Marengo et à Austerlitz, l'entière désorganisation de l'armée ennemie. Le plan des alliés était hardi et bien conçu : s'il ne réussit pas, c'est qu'ils l'exécutèrent mal; ils débutèrent par des attaques partielles et indécises, au lieu de commencer par un coup de foudre. Les Français n'ayant pas de cavalerie à lancer à leur poursuite, la retraite, pour eux, devenait facile et ils la firent en bon ordre. Le corps de Ney avait eu les honneurs de la journée : ses divisions de recrues s'étaient battues avec la plus grande intrépidité;

mais, plus braves qu'expérimentées, elles avaient payé cher leur apprentissage. De jeunes troupes demandent de la part des chefs un surcroît de dévouement et de courage, aussi beaucoup de généraux et d'officiers avaient-ils été tués ou blessés. Le nombre s'en élevait à près de cinq cents dans le seul corps de Ney.

Ici, la sagesse si pénétrante de Napoléon s'était trouvée en défaut : il n'avait pas prévu le mouvement offensif de Wittgenstein, et s'était laissé surprendre. S'il eût fait observer de plus près le cours de l'Elster, s'il eût pu percer le rideau de troupes légères dont l'ennemi couvrait ses mouvements, il ne se serait pas vu contraint d'accepter la bataille, lui qui prétendait l'offrir à ses adversaires. Mais dépendait-il de lui de se procurer des renseignements aussi certains et aussi explicites que le réclamaient les opérations? Non, sans doute; il manquait de cavalerie, et les habitants, ennemis déclarés de sa cause, étaient bien plus disposés à le tromper qu'à le servir. Il faut en convenir, les alliés, grâce à leurs partisans, avaient une supériorité incontestable dans toutes les opérations de petite guerre. L'empereur n'avait personne à opposer aux Orloff, aux Tettenborn, aux Lutsow, dont les audacieuses entreprises fatiguaient et épuisaient journellement l'armée française.

La défaite de Lutzen ne permettant plus aux alliés de se maintenir sur la rive gauche de l'Elbe, ils continuèrent leur retraite en deux colonnes : les Prussiens, sur Meissen, par Colditz; les Russes, sur Dresde. Napoléon fit suivre les premiers par Oudinot et Bertrand; lui-même s'attacha aux traces des seconds, à la tête de la garde et du corps de Marmont. Ney, avec les troisième et cinquième corps, se dirigea sur Torgau; il devait y attendre le maréchal Victor, venant de Magdebourg avec le deuxième corps.

Davoust, de son côté, avait repris possession de Hambourg.

La poursuite était aussi vive que le permettait le manque presque absolu de cavalerie. Au passage de la Mülde, l'arrière-garde de Blücher fut atteinte et culbutée; mais ayant été recueillie et soutenue à point par un corps de troupes fraîches aux ordres de Miloradowitch, le vice-roi ne put l'entamer. Le 8 mai, l'armée française franchissait l'Elbe sur les ponts de Dresde. Les Russes, après avoir fait mine de tenir dans cette ville, incendièrent les magasins, et continuèrent leur retraite sur Bautzen.

Ney était arrêté devant Torgau, que le général saxon Thielmann refusait de lui remettre. Cet officier, par ses sympathies et ses engagements, appartenait au parti hostile à l'alliance française : depuis le commencement de la campagne, il avait comme conclu un armistice secret avec les coalisés, ainsi que donnaient lieu de le penser ses communications plus fréquentes qu'elles ne devaient naturellement l'être avec leur quartier-général. Sommé par le roi, son maître, de remettre la place aux troupes françaises, il fut enfin contraint d'obéir; mais aussitôt, jetant le masque, il passa au service de la Russie. L'empereur donna à Reynier le commandement des Saxons dont il forma le septième corps en y joignant la division française du général Durutte. A la même époque, le prince Eugène reçut l'ordre de retourner à Milan, où sa présence était motivée par l'attitude inquiétante de l'Autriche : il devait réorganiser l'armée italienne, presque anéantie en Russie et en Catalogne, et préparer la défense du pays.

Napoléon, après le passage de l'Elbe, avait été dans l'incertitude sur les mouvements de l'ennemi. Quelques renseignements faisaient croire que l'armée prussienne avait été se réunir, devant Berlin, au corps de Bulow pour

couvrir cette capitale, tandis que les Russes se retranchaient à Bautzen : il n'en était pas ainsi. Toute l'armée des coalisés, renfoncée par deux divisions de grenadiers, se concentrait en arrière de cette petite ville, dans une superbe position qu'elle hérissait de retranchements. Ses masses couronnaient les mamelons de Klein-Bautzen et de Kreckwitz (V. le croquis), qui avaient servi de refuge à Frédéric II, après le désastre de Hoch-Kirch. Sa gauche, appuyée aux montagnes de la Bohème, était difficilement abordable; les lacs de Malschwitz couvraient la droite. Toutefois cette position avait deux graves inconvénients; elle n'offrait qu'une seule ligne de retraite par Wurschen sur Reichenbach; et la ligne de bataille appuyant à la frontière neutre de la Bohème, un succès sur l'extrême droite des alliés, pouvait les y acculer, et rendre impossible tout mouvement rétrograde. Wittgenstein, avec les Russes, défendait la gauche; Blücher, avec les Prussiens, la droite. Le centre et les réserves étaient entre Litten et Baschutz. Une première ligne garnissait les bords de la Sprée, et occupait Bautzen.

Napoléon ne balance pas à marcher sur ce point : mais avant d'aborder une position aussi formidable, il veut attendre l'arrivée de deux divisions de jeune garde, ainsi que les cuirassiers et les chevau-légers que lui amenait Latour-Maubourg; ce qui retarda son mouvement jusqu'au 20 mai. Il avait conservé avec lui la garde, les quatrième, sixième, onzième et douzième corps, et la plus grande partie de la cavalerie; le reste de l'armée, sous la direction de Ney, devait le rejoindre au moment de la bataille. Cette jonction lui donnerait sur les alliés une supériorité numérique reconnue nécessaire pour compenser la force de leur position et la trempe plus ferme de leurs troupes. Cette précaution était d'autant plus sage, qu'il n'avait à opposer,

pour le moment, à la nombreuse et brillante cavalerie de ses adversaires, que quelques escadrons de hussards ou de chasseurs.

Cependant Ney avait débouché de Torgau avec les troisième, cinquième et septième corps, auxquels s'étaient jointes les troupes de Victor, mises temporairement sous ses ordres. Dans l'hypothèse admise d'abord, au quartier-général français, de la jonction de Blücher et de Bulow, le maréchal devait faire une démonstration sur Berlin, en détachant Lauriston sur sa droite, dans la direction de Bautzen, pour entretenir avec la grande armée une liaison de tous les instants. Napoléon, tandis que son lieutenant tiendrait ainsi les Prussiens en échec, se proposait d'accabler les Russes. La concentration, en Lusace, de toutes les forces alliées avait fait modifier ce plan, et le maréchal avait reçu l'ordre de se prolonger sur Kalhau et Spremberg, pour déboucher ensuite en arrière de Bautzen : ce mouvement tournant devait avoir pour effet, ou d'obliger l'ennemi à évacuer sa position retranchée, ou de le mettre dans la situation la plus dangereuse, s'il s'obstinait à la défendre.

Ney, en conséquence de cet ordre judicieux, s'était engagé dans le pays marécageux, compris entre la Sprée et la Schwartze-Elster, où il s'avançait lentement. Le corps de Lauriston, détaché en avant-garde, avait pris par Weissig, pour éviter un encombrement qui eût encore retardé la marche. Les alliés ignoraient ce mouvement, mais prévenus par leurs flanqueurs de la présence d'un corps français à Weissig, ils le crurent isolé; et pensant qu'il leur serait possible de l'écraser, ils détachèrent contre lui les troupes de Yorck et de Barclay de Tolly. Cette manœuvre amena un double combat : dans sa marche contre Lauriston, Barclay surprit, à Kœnigswartha, la division ita-

lienne du général Peyri, détachée du corps de Bertrand, pour assurer la jonction du maréchal avec la grande armée. Les Italiens, complètement battus, perdirent leur artillerie et deux mille prisonniers; leurs débris furent recueillis par l'avant-garde de Ney. Yorck s'était trouvé moins heureux contre Lauriston qu'il avait attaqué à Weissig : la division Maison eut à peu près seule les honneurs de cet engagement, où plus de cinq mille Prussiens furent mis hors de combat. Ces échauffourées n'eurent point d'autre résultat ; les corps russes et prussiens rejoignirent leur armée sans que Napoléon jugeât convenable de s'opposer à leur retour. Le 20 mai, Ney arriva au village de Klix sur la Sprée, à l'extrême gauche de la ligne française. Il y concentra ses troupes destinées à frapper le lendemain le coup décisif. Déjà l'empereur, pour favoriser sa jonction et préparer la victoire, avait enlevé aux alliés la ville de Bautzen et les hauteurs de la rive droite de la Sprée.

Le 21, au point du jour, la bataille s'engage sur toute la ligne. Oudinot veut percer par Kunitz sur Rachlasc; mais il est repoussé par les forces supérieures de Miloradowitch, et rejeté au-delà de Binowitz : Macdonald marche à son secours; le centre français se déploie mais ne s'engage pas. Ney passe la Sprée, place en flanqueurs la division Maison derrière l'étang de Malchwitz, dirige Lauriston sur Gottamelde, et s'avance à la tête du troisième corps sur les hauteurs de Gleine. Sa direction ultérieure était indiquée vers le clocher de Hochkirch, sur les derrières de l'ennemi. Cette manœuvre, dont le général Jomini (1) a réclamé l'idée, promettait les plus grands résultats; mais elle ne reçut pas son entière exécution. L'empereur né-

(1) Il était chef d'état-major du maréchal Ney : voyez son ouvrage intitulé : *Napoléon au tribunal de César*, etc.

gligea d'envoyer au maréchal des instructions suffisamment explicites : il se borna à lui prescrire, dans un billet au crayon, d'être à onze heures au village de Preititz. Ney devançant l'arrivée de ce billet, qui ne lui fut remis qu'à dix heures, s'était saisi dès-lors des hauteurs de Glein, situées non loin de Preititz; retenu par la crainte d'enfreindre les ordres de l'empereur, en se portant trop tôt sur ce point, il suspend la manœuvre au milieu de son exécution, et perd ainsi le moment de la pousser à fond. De plus, au lieu de débuter, comme à Friedland par un effort vigoureux de toutes ses masses, il se contente de faire marcher contre Preititz, la division du général Souham, seule, en laissant en arrière, et hors de portée, toutes les troupes qui devaient la soutenir. La division française aborde le village au moment où Kleist arrivait au secours de Barclay; la partie devenait de plus en plus inégale : Souham échoue et revient en désordre. A une heure seulement le maréchal, prévenu de l'arrivée de Reynier, fait donner sur Preititz trois divisions.

Lauriston, de son côté, avait perdu du temps : engagé vers Gottameldc, à la tête de deux divisions d'infanterie, contre un détachement de trois mille hommes, qu'il s'obstinait à prendre pour un corps d'armée entier, il n'avançait qu'à pas de tortue au milieu du fourré qui le séparait du village de Baruth.

Malgré ces tâtonnements, on pouvait encore se promettre degrands résultats, si Ney eût mieux apprécié sa position; mais c'est ce qu'il ne fit pas. Au lieu de s'avancer après l'occupation de Preititz, jusqu'à la chaussée de Wurschen, où il eût intercepté la ligne de retraite de l'ennemi, il fit brusquement tête de colonne à droite, pour assaillir les hauteurs de Klein-Bautzen, que couronnait Blücher, déjà pris à dos. La crainte que celui-ci ne

l'attaquât en flanc, et l'apparition d'une vingtaine d'escadrons ennemis dans la plaine, entre Preititz et Burschwitz entraînèrent le maréchal dans ce faux mouvement.

Tandis que ceci se passait au point décisif, l'empereur, au bruit du canon de la gauche, avait fait assaillir le front de l'ennemi. A la droite, Oudinot et Macdonald commencèrent à gagner du terrain sur Miloradowitch et le prince Eugène de Wurtemberg : au centre, Marmont et Mortier contenaient les réserves ennemies sur les hauteurs, entre Kreckwitz, Baschutz et Jenkwitz. Vers midi, l'empereur, jugeant la manœuvre tournante de Ney suffisamment avancée, ordonne à son centre de porter les grands coups. Soult, à la tête du corps de Bertrand, s'élance contre Blücher, posté sur les hauteurs de Kreckwitz. Marmont, plus à droite, canonne les retranchements russes de Baschutz, et se dispose à les assaillir. Blücher appelle Yorck à son secours, et soutient vaillamment le choc. Le moment était décisif : l'empereur dirige sur Litten les deux divisions de jeune garde et les huit mille chevaux de Latour-Maubourg. Blücher, se trouve à la fois débordé à gauche par cette réserve d'élite, menacé à revers par Ney, et pressé de front par Soult. Dans l'impossibilité de résister à ces attaques concentriques, le général prussien se retire au delà de Burschwitz, laissant le flanc droit des Russes à découvert. Ceux-ci, à leur tour, sont forcés et contraints de céder à Marmont, le village et les retranchements de Baschutz. C'était l'instant où Ney s'élevait de Preititz sur les hauteurs de Klein-Bauzten : il n'y trouva personne ; l'ennemi filait au loin sur la route qu'il eût dû lui intercepter.

Barclay protégea la retraite des Prussiens. Ce général, au lieu de former le crochet après avoir été déposté de Preititz, s'était replié sur les hauteurs de Belgern, pour

couvrir l'avenue de Wurschen. Ney lui oppose Lauriston et Reynier. Celui-ci, qui venait d'arriver sur le champ de bataille, se forma dans la plaine de Cannewitz, et engagea, vers quatre heures, une canonnade qui dura jusqu'à la nuit. Barclay se mit alors en retraite, vivement pressé par les Saxons, qui entrèrent pêle-mêle avec son arrière-garde dans Wurschen.

Napoléon, sur l'entrefaite, avait prescrit à Marmont de se rabattre à droite, pour prendre à revers la gauche ennemie, et lui couper la route de Hochkirch. Il n'était plus temps; l'ennemi commençait sa retraite, et l'on n'avait pas de cavalerie pour le gagner de vitesse. Là, comme à Wurschen, la nuit termina le combat.

Les Français recueillirent plus de gloire que de profit de cette nouvelle victoire. Ils firent à peine quelques prisonniers, et ne trouvèrent sur le champ de bataille, pour prix de vingt mille hommes sacrifiés, que cinq à six pièces démontées. Il est vrai que l'ennemi en avait perdu à peu près autant; mais était-ce là un résultat dont Napoléon dût attendre le salut de l'empire? Tout dépendait de l'attaque de Ney, et le maréchal, ordinairement si impétueux, si bouillant, resta complètement au-dessous de ce qu'il avait été dans tant d'autres occasions. Mais aussi pourquoi Napoléon ne s'était-il pas mis lui-même à la tête de sa gauche? C'était là, ce semble, que, dès le point du jour, il eût dû se trouver, lui, sa garde et sa réserve de cavalerie. Nul doute que la bataille ainsi livrée, n'eût amené la ruine d'une bonne partie de l'armée ennemie. Nul doute encore qu'après un si beau succès, l'empereur d'Autriche ne se fût déclaré pour son gendre. On ne sera point étonné que les pertes eussent de beaucoup surpassé les résultats, si l'on considère que l'infanterie française, encore novice et privée de l'appui si essentiel de la cavalerie, s'était vue obligée

de recourir à des formations profondes, sous le feu de retranchements garnis d'artillerie et vaillamment défendus.

Le lendemain, 22 mai, l'empereur fit assaillir l'arrière-garde ennemie à Reichenbach. Fatigué de la mollesse des attaques, il croit devoir se porter en avant pour animer les troupes; un même boulet tue auprès de lui son grand maréchal du palais, Duroc, et le général du génie Kirgener. L'ennemi plia, mais la mort de ces deux officiers fut une perte sensible à l'empereur et à l'armée.

Une affaire plus vive eut lieu deux jours après à Haynau. Les troupes de Lauriston, faute de cavalerie pour éclairer, s'avançaient avec plus d'audace que de prudence; elles venaient de franchir la Theisse, et se disposaient à établir leurs bivouacs, quand, tout-à-coup, Blücher les fait charger par une vingtaine d'escadrons. Les divisions Maison et Puthod reçoivent cette charge en carrés, et tiennent ferme; mais l'ennemi trouve moyen d'entamer un bataillon isolé, et de pénétrer sur les derrières où il enlève quelques pièces de canon. Cette échauffourée n'eut pas d'autres conséquences; mais elle fournit une nouvelle preuve de la supériorité de l'ennemi dans les opérations de petite guerre.

A Goldberg, les alliés, que l'on croyait en marche vers l'Oder, changèrent brusquement de ligne de retraite, et se dirigèrent sur Schweidnitz. Cette manœuvre, dont on eut lieu de s'étonner, ne pouvait être expliquée que par l'accession très-prochaine de l'Autriche à la coalition. Autrement, l'ennemi se serait-il décidé à découvrir ainsi la Pologne, pour se baser sur la Bohême? Il fallait bien attribuer à un motif politique, une déviation aussi manifeste des règles de la stratégie.

Bientôt après les alliés proposèrent un armistice, se fondant sur une demande du même genre que l'empereur avait faite à l'issue de la bataille de Lutzen. Napoléon

l'accepta, et ce fut peut-être la plus grande faute de sa vie; il sacrifiait ainsi les avantages obtenus au vain espoir de maintenir l'Autriche dans le rôle de médiatrice, que dès-lors elle avait tacitement abandonné. Les troupes étaient-elles fatiguées? Celles des alliés n'avaient pas moins besoin de repos. Manquait-il de cavalerie? Il pouvait en attendre, en allant réoccuper la ligne de l'Oder, et donner la main aux Polonais. L'armée ennemie, tournée par sa droite, séparée de sa base naturelle, eût été acculée aux montagnes de la Bohème, et, peut-être, dans l'impossibilité d'en sortir; car l'Autriche, intimidée, aurait regardé à deux fois pour lui livrer passage à travers ses états.

L'armistice fut signé à Neumarck le 4 juin, et pendant que Bulow et Oudinot se trouvaient aux prises dans les environs de Luckau. Ce dernier, après la bataille de Bautzen, avait été détaché sur Berlin, pour couvrir la ligne d'opération de l'armée, que son adversaire, plus fort qu'on ne le supposait, était en position de couper. L'armistice abrégea la délicate mission du général français.

Nous ne reproduirons pas ici les menées diplomatiques dont fut précédé et suivi cet armistice funeste. Napoléon ne tarda pas à se repentir d'avoir déposé les armes pour se placer sur le terrain de la politique. De tous les ennemis qu'il y rencontra, le prince de Metternich, ministre tout puissant de la cour de Vienne, fut le plus persévérant et le plus rusé. Ce ministre, chez lequel se joignait à un sentiment de haine personnelle pour Napoléon, la conviction que l'abaissement de la France serait avantageux à son pays, devint l'âme de tous les projets qui amenèrent graduellement la catastrophe de 1814.

L'empereur, à son retour à Dresde, signa avec le roi de Danemarck un nouveau traité d'alliance offensive et dé-

fensive ; faible compensation à toutes les défections que lui réservait l'avenir.

§ III.

L'armistice de Neumarck, ainsi qu'on pouvait le prévoir, n'avait donné que de fausses espérances aux amis de la paix. Dans la question de vie ou de mort qui s'agitait entre Napoléon et ses ennemis, l'Autriche apparut d'abord comme médiatrice ; mais bientôt il fut constaté, par le langage même de son ministre, le prince de Metternich, qu'elle n'avait adopté ce rôle que pour dissimuler plus sûrement et plus long-temps ses secrètes intentions d'entrer dans la coalition. Le congrès de Prague, qu'un écrivain spirituel a appelé un complot diplomatique, n'était qu'un prétexte pour gagner du temps. Dans ses lenteurs accoutumées, la cour de Vienne avait besoin de compléter ses préparatifs, et de dénouer, du moins avec quelque apparence de pudeur, des engagements qu'elle n'avait pas le courage de rompre ouvertement. Ce fut le 15 août que l'on connut à Dresde la déclaration de guerre de l'Autriche. Elle était faite d'avance, comme d'avanc aussi les logements avaient été préparés à Prague pour les souverains alliés. Napoléon avait essayé d'en appeler directement à la loyauté de son beau-père, mais sa lettre était tombée dans le porte-feuille de son ennemi, le prince de Metternich.

Comme on ne pouvait se méprendre sur l'issue du congrès, chacun s'était préparé à continuer la lutte avec une nouvelle ardeur. Napoléon, tout en suivant les relations du dehors et les affaires du dedans, avait réorganisé l'armée avec autant d'activité que de succès. Malheureusement cette armée était neuve, et la France pour la former, avait usé de ses dernières ressources. Les alliés, de leur côté,

[illegible] forces. [illegible] soldats ; et si [illegible] suppléait par un grand [illegible] affreux. [illegible] son ancienne [illegible] engagée à fournir [illegible] contre Napoléon [illegible] qu'il se présentât sur [illegible] opérations, et même en arrière [illegible] sur l'Elbe.

[illegible] reproche, sans doute avec [illegible] les places de guerre, [illegible] qu'il prévoyait devoir entrer [illegible]. On relevait les fortifica[illegible] ; on commençait l'armement et les ap[illegible] de Wittemberg et de [illegible] Dresde, et déjà un vaste [illegible] sur les deux rives de l'Elbe, [illegible]. Ces précautions étaient sages et [illegible] les rendait insuffi[illegible] jusqu'à la ligne de [illegible] était passé. On a même [illegible] pour compléter ce système de défense, on [illegible] comme pivot d'armée, la ville de Lei[illegible] un grand nombre de routes.

[illegible] sur l'Oder, les places de Stettin, de [illegible] : et, sur la Wistule, Dantzig, Mod[illegible]lin, [illegible] celles-ci, trop éloignées de la sphère des [illegible] inutiles ; mais les autres, en cas de [illegible] en Prusse, acquéraient aussitôt une [illegible].

[illegible] reprise des hostilités, l'armée française [illegible] ainsi qu'il suit :

GARDE IMPÉRIALE, A DRESDE.

INFANTERIE.

LE MARÉCHAL MORTIER.

Vieille-Garde	Grenadiers. — Général Friant. Chasseurs. — ——— Michel.
Jeune Garde	*Divisions.* Dumoustiers. Barrois. Boyeldieu. Roguet.

CAVALERIE.

LE GÉNÉRAL NANSOUTY.

Grenadiers. — Général Guyot.
Dragons............ Ornano.
Chasseurs........... Lefebvre-Desnouettes.
Lanciers............ Kraczinski.
Division de gardes d'honneur.

1er corps. — Général Vandamme	*Divisions :* Dumonceau. Philippon. Dufour. 1 brigade de cavalerie légère.
2e corps. — Maréchal Victor	*Divisions :* Teste. Corbineau. Mouton. N......
3e corps. — Maréchal Ney	*Divisions :* Souham. Delmas. Ricard. 1 brig. de cav. lég. Beurmann.
4e corps. — Maréchal Saint-Cyr ; général Bertrand	*Divisions :* Morand. Fontanelli. (Ital.) Franquemont.

avaient considérablement augmenté leurs forces. L'armée russe comptait beaucoup de vieux soldats; et si l'armée prussienne en avait moins, elle y suppléait par un grand élan : elle avait à cœur de laver le double affront d'Iéna et d'Auerstedt, et de restituer à sa nation son ancienne prépondérance. L'Autriche s'était engagée à fournir cent soixante mille hommes : c'était, contre Napoléon, un renfort d'autant plus redoutable, qu'il se présentait sur le flanc droit de sa ligne d'opérations, et même en arrière de sa base, naturellement établie sur l'Elbe.

L'empereur, à qui l'on a reproché, sans doute avec assez peu de fondement, de mépriser les places de guerre, faisait travailler à toutes celles qu'il prévoyait devoir entrer dans la sphère de ses opérations. On relevait les fortifications de Hambourg; on complétait l'armement et les approvisionnements de Magdebourg, de Wittenberg et de Torgau; on s'occupait de fortifier Dresde, et déjà un vaste camp retranché, tracé sur les deux rives de l'Elbe, entourait le fort de Kœnigstein. Ces précautions étaient sages et pourtant la déclaration de l'Autriche les rendait insuffisantes; il eût fallu pouvoir les étendre jusqu'à la ligne de la Saale, et le temps d'y songer était passé. On a même pensé que, pour compléter ce système de défense, on aurait dû retrancher, comme pivot d'armée, la ville de Leipzig où aboutissent un grand nombre de routes.

Nous possédions, sur l'Oder, les places de Stettin, de de Kustrin, de Glogau; et, sur la Wistule, Dantzig, Modlin, Zamosck; celles-ci, trop éloignées de la sphère des opérations, restaient inutiles; mais les autres, en cas de succès en Saxe et en Prusse, acquéraient aussitôt une grande importance.

Au moment de la reprise des hostilités, l'armée française était composée ainsi qu'il suit :

GARDE IMPÉRIALE, A DRESDE.

INFANTERIE.

LE MARÉCHAL MORTIER.

Vieille-Garde....................	Grenadiers. — Général Friant. Chasseurs. — ——— Michel.
Jeune Garde....................	*Divisions.* Dumoustiers. Barrois. Boyeldieu. Roguet.

CAVALERIE.

LE GÉNÉRAL NANSOUTY.

Grenadiers. — Général Guyot.
Dragons............ Ornano.
Chasseurs.......... Lefebvre-Desnouettes.
Lanciers............ Kraczinski.
Division de gardes d'honneur.

1er corps. — Général Vandamme........	*Divisions :* Dumonceau. Philippon. Dufour. 1 brigade de cavalerie légère.
2e corps. — Maréchal Victor............	*Divisions :* Teste. Corbineau. Mouton. N......
3e corps. — Maréchal Ney..............	*Divisions :* Souham. Delmas. Ricard. 1 brig. de cav. lég. Beurmann.
4e corps. — Maréchal Saint-Cyr; général Bertrand....................	*Divisions :* Morand. Fontanelli. (Ital.) Franquemont.

5e corps. — Général Lauriston.	*Divisions :* Maisons. Puthod. Rochambeau.
6e corps. — Maréchal Marmont.........	*Divisions :* Compans. Bonnet. N......
7e corps. — Général Reynier...........	*Divisions :* Durutte. Lecoq. (Sax.) Sahrer. (*Id.*) Marchand. (Hess.)
8e corps. — Prince Poniatowski..........	*Divisions :* Dombrowski. (Polon.) Rosnietski. (*Id.*) 1 brigade de cavalerie légère.

9e, 10e n'étaient point en ligne.

11e corps. — Maréchal Macdonald.......	*Divisions :* Gérard. Charpentier. Albert. 1 brigade de cavalerie légère.
12e corps. — Maréchal Oudinot.......... Il fut dissous dans le cours de la campagne.	*Divisions :* Gruyère. Guilleminot. Raglowich. (Bav.). 1 brigade de cavalerie légère.
13e corps. — Maréchal Davoust.........	*Divisions :* Loison. Pécheux. Thiébault. Cavalerie légère.
14e corps. — Maréchal Saint-Cyr.......	Il ne fut formé qu'après le désastre de Kulm.

RÉSERVES DE CAVALERIE.

LE ROI DE NAPLES.

Corps	Divisions
1er corps. — Général Latour-Maubourg.	*Divisions :* Châtel. Cavalerie légère. N..... *Id.* Doumerc. Cuirassiers. Saint-Germain. *Id.*
2e corps. — Général Sébastiani.	*Divisions :* Excelmans. Cavalerie légère. Defrance. *Id.* Bordesoulle. Cuirassiers.
3e corps. — Général Arrighi.	*Divisions :* Jacquinot. Cavalerie légère. Fournier. *Id.* Lorge. Dragons. N..... *Id.*
4e corps. — Général Kellermann.	*Divisions :* Sokolnitzki. Uminski. Sulkowski.

L'armée d'observation de Bavière, sous le maréchal Augereau, était composée de six divisions d'infanterie et de trois de cavalerie. Celles-ci formaient, sous le commandement du général Milhaud, un cinquième corps de cavalerie.

La totalité de ces forces s'élevait de deux cent cinquante à deux cent soixante mille hommes, avec cinq cents bouches à feu.

En Italie, le prince Eugène organisait trois corps d'armée, qui devaient être portés à cinquante mille hommes.

Les forces des alliés, à la même époque, consistaient dans trois grandes armées principales, savoir :

1° *La grande armée*, dite de *Bohême*, sous les ordres du généralissime prince de Schwartzenberg; elle comprenait l'armée autrichienne; les réserves combinées du grand-

duc Constantin; l'armée russo-prussienne du général Barclay de Tolly, formant ensemble environ deux cent mille hommes. Cette armée se concentrait dans les environs de Prague, pour, de là, descendre en Saxe, en longent la rive gauche de l'Elbe.

2° *L'armée de Silésie*, commandée par le général Blücher. Elle était composée du corps prussien du général Yorck, des deux corps russes des généraux Langeron et Saken, formant ensemble au-delà de quatre-vingt mille hommes. Elle était cantonnée en Silésie, entre Schweidnitz et l'Oder.

3° *L'armée du Nord*, sous le prince royal de Suède, comprenait un corps prussien, le corps suédois du maréchal Steding, et le corps russe de Winzingerode; sa force était de quatre-vingt-dix mille combattants, et elle se concentrait dans les environs de Berlin.

Le reste des forces de la coalition consistait : 1° dans un corps de trente mille Russes, Prussiens, Suédois et Mecklenbourgeois, sous les ordres du général russe Valmoden, et destiné à agir sur le Bas-Elbe; 2° dans une armée russe de réserve, rassemblée en Pologne par le général Benigsen, et dont la force allait s'élever à soixante mille hommes; 3° dans une armée autrichienne de réserve, qui s'organisait à Presbourg; 4° dans le corps autrichien du prince de Reuss, rassemblé à Lintz, et destiné contre la Bavière; 5° et enfin dans l'armée autrichienne de Styrie, forte de quarante mille hommes, et destinée à agir contre l'armée française d'Italie.

De toutes ces forces, qui s'élevaient au-delà de cinq cent mille hommes, les trois quarts environ allaient être opposés à Napoléon, sur une demi-circonférence de quarante à cinquante lieues de rayon, dont il occupait l'intérieur de la manière suivante :

Trois corps d'infanterie (4°, 7°, 12°) et un de cavalerie (3°), réunis sous les ordres d'Oudinot, en avant de Wittemberg et de Torgau, devaient menacer Berlin sur les frontières de la Silésie, de Liegnitz à Buntzlau; quatre autres corps (3°, 11°, 5° et 6°) étaient opposés à Blücher. Ils étaient soutenus par une masse de quarante mille hommes (2° et 8° corps), établis à Zittau en Lusace. Les corps de Saint-Cyr et de Vandamme observaient les débouchés de la Bohême; le premier sur la rive gauche de l'Elbe, le second sur la rive droite. Ils communiquaient par le pont de Kœnigstein; une masse d'élite de cinquante mille hommes, composée de la garde et de la cavalerie de Murat, sous les ordres directs de Napoléon, était prête à se porter de la position centrale de Dresde au secours des autres armées. Enfin Davoust, opposé à Valmoden, commandait, dans les environs de Hambourg, un corps (le 13°) de trente mille Français et Danois. Ce corps, trop éloigné pour prendre part aux opérations de la grande armée, en couvrait du moins la base en gardant les embouchures de l'Elbe et du Weser.

Les alliés, comme on l'a vu, avaient réuni deux cent mille hommes en Bohême. Pour profiter plus sûrement encore de l'avantage que leur procurait la position géographique de ce pays, pour pénétrer en Saxe, et tourner l'armée française; ils avaient résolu, pour éloigner Napoléon de Dresde, de faire attaquer d'abord par Blücher l'armée française de Silésie.

Le 14 août, trois jours avant que l'armistice ne fût expiré, Blücher envahit le territoire neutre; il se proposait de surprendre les Français sur la Katzbach, mais ceux-ci se replièrent derrière le Bober. Blücher les suivit, en livrant plusieurs combats à leur arrière-garde.

Cependant Napoléon accourait de Dresde à la tête de

sa réserve. Arrivé à Zittau le 19, il se porte de sa personne à Gabel, et fait reconnaître les débouchés de la Bohême. Des avis certains lui apprennent que le gros des forces alliées se concentre sur la rive gauche de l'Elbe : il n'y avait point à s'y méprendre : l'armée va être tournée, si l'on ne parvient à sauver Dresde, et à refouler l'ennemi en Bohême.

Cependant, avant de rétrograder, Napoléon voudrait pouvoir atteindre Blücher; il pousse à cet effet jusqu'à Lœwenberg, et ordonne de jeter des ponts sur le Bober. Les trois corps de Lauriston, de Ney, de Macdonald, et une partie de la réserve, passent en même temps cette rivière. Le général prussien, dont le but était d'attirer Napoléon, prit le sage parti de la retraite, et repassa la Katzbach.

Napoléon renonça à le poursuivre, pour voler au secours de Dresde avec le sixième corps, sa garde et ses réserves. Le maréchal Macdonald, en l'absence de Ney, que l'empereur emmena avec lui, prit le commandement de l'armée du Bober, composée des troisième, cinquième et onzième corps d'infanterie, et du deuxième de cavalerie.

Blücher, informé par l'inaction même des Français du départ, d'ailleurs prévu, de Napoléon et de ses réserves, se détermine sur-le-champ à reprendre l'offensive. Le 26, il quitte Jauer, pour passer la Katzbach entre Liegnitz et Goldberg. Macdonald, qui, de son côté, avait résolu d'attaquer le même jour, rencontra les colonnes prussiennes sur la rive droite de la Wuthende-Neisse, non loin du confluent de cette rivière dans la Katzbach. Souham, qui formait la gauche dans la direction de Liegnitz, se trouvait encore engagé dans le long défilé de Kroitsch, et Lau-

riston, à l'aile opposée, allait être contenu par Langeron. De part et d'autre, on se hâte de déployer.

La droite des Français s'appuie à la Wuthende-Neisse, mais la gauche est entièrement en l'air. Une pluie horrible n'empêche pas l'ennemi de saisir cette circonstance, et tandis qu'il oppose de front au seul corps de Macdonald les corps infiniment plus nombreux d'Yorck et de Saken, sa cavalerie exécute plusieurs belles charges contre le flanc découvert du maréchal. Celle des Français, qui avait à traverser un défilé pour se porter en ligne, n'arrive qu'en petites masses, dont les efforts successifs ne sauraient prévenir le mal. Toutes ces charges sont repoussées; deux brigades d'infanterie qui essaient de la soutenir, sont rejetées avec elle dans le défilé, où les Russes s'emparent d'un bon nombre de prisonniers, et du parc du onzième corps. Toute la ligne française est bientôt entraînée et culbutée dans les rivières débordées de la Wuthende-Neisse et de la Katzbach. Lauriston, plus adroit, avait attaqué vigoureusement Langeron; mais à la nouvelle du désastre du centre, il s'était hâté de faire sa retraite.

Macdonald cependant ne se tenait pas encore pour battu. A la nuit close, et lorsque le combat semble terminé, il porte sur l'extrême droite de l'ennemi, au-dessous du confluent de la Neisse, les divisions du troisième corps, qui n'avaient pas donné. Elles passent la rivière à gué, et s'avancent en gravissant les hauteurs qui resserrent la rive droite, sur le flanc des alliés. Comme dans la première attaque, les Français arrivent morcelés, et, pour la seconde fois les Russes les obligent à quitter le champ de bataille avec une nouvelle perte.

Le lendemain, 27, Lauriston, qui se retirait sur Goldberg, fut vivement poursuivi par Langeron, qui lui enleva son artillerie et beaucoup de prisonniers. La pluie qui con-

tinuait depuis plusieurs jours, ayant entraîné les ponts du Bober, tous les corps français furent obligés de diriger leur retraite sur Buntzlau, pour y passer cette rivière. Le mauvais état des chemins, en retardant la poursuite de l'ennemi, leur eût épargné de plus grandes pertes, si, pendant la journée du 26, la division Puthod n'avait été jetée par Schœnau et Jauer, sur les derrières des alliés. Cette division, après plusieurs tentatives infructueuses pour repasser le Bober, se trouve entourée le 29 sur la hauteur de Plagwitz. Dans cette situation désespérée, les Français se défendent avec le courage le plus héroïque, et jusqu'à ce que, accablés par le nombre, ils succombent enfin avec gloire. Beaucoup se noyèrent dans le Bober; un plus grand nombre, parmi lesquels le général Puthod et cent officiers, tomba entre les mains de l'ennemi.

Cette victoire, qui accrut la réputation de Blücher parmi les alliés, fut pourtant moins le fruit de ses combinaisons, que les conséquences de la marche décousue de son adversaire. On ne saurait objecter, que Macdonald ne devait pas s'attendre à rencontrer sitôt l'armée prussienne; à la guerre, il faut s'attendre à tout. Qu'on le loue d'avoir pris l'offensive, pour dissimuler plus long-temps le départ de Napoléon et de sa garde; rien de mieux. Mais devait-il s'aventurer sans renseignements préalables au-delà de la Wuthende-Neisse, pour n'y présenter à l'ennemi que le tiers de ses forces, et sur un front parallèle à sa ligne de retraite? Puis, est-il de la prudence, d'aventurer une seule division sur les derrières d'une armée nombreuse, que l'on n'a pas la certitude de battre?

De son côté, Blücher, que parfois l'on a appelé le vainqueur de la Katzbach, aurait eu plus de titres encore à ce surnom glorieux, si, au lieu de masser ses forces à sa droite, pour se borner à refouler les Français sur leur li-

gne de retraite, il les eût, au contraire réunies à sa gauche, pour manœuvrer contre cette ligne. La victoire n'en demeurait pas moins certaine, et le corps de Souham se fût trouvé compromis; cette disposition était d'ailleurs indiquée par la nécessité de communiquer avec la Bohême, et avec l'armée de Schwartzenberg, dont Blücher pouvait craindre de se voir séparé.

L'armée française se retira successivement derrière la Queisse et le Zobauer-Wasser : elle avait perdu dans cette courte période environ vingt mille hommes, cent pièces de canon et deux cent cinquante caissons.

Sur ces entrefaites, la grande armée alliée, débouchant à travers les montagnes de l'Erz-Gebirge, sur la rive gauche de l'Elbe, s'était portée devant Dresde, le 25 août. Saint Cyr, trop faible pour défendre Pirna, s'était replié dans le camp retranché de la ville. Ce camp tracé sur la rive gauche, ne consistait qu'en une palanque flanquée de quelques redoutes : faible obstacle qui ne devait pas résister long-temps si Napoléon n'arrivait de Silésie pour le défendre.

Les alliés, ainsi établis sur la grande communication de l'armée française, avaient une belle occasion de finir la guerre : ils n'avaient pour cela qu'à s'emparer de la position de Dresde, unique point où Napoléon conservât la faculté de jeter et de déployer ses colonnes en sûreté sur la rive gauche, heureusement ils passèrent toute la journée du 25 et la matinée du lendemain à former des projets et à presser l'arrivée de leurs réserves, comme si cent cinquante mille hommes avaient besoin de délibérer et d'attendre des renforts pour en forcer vingt mille derrière une palissade?

Le 26, au moment où ils commençaient enfin à attaquer, Napoléon paraît sur l'autre rive avec sa garde, que

suivaient à peu de distance la réserve de cavalerie et les corps de Victor et de Marmont. Saint-Cyr allait être accablé : l'ennemi avait emporté deux redoutes, et déjà les obus sillonnaient les rues de la ville. Dans ce moment critique, la jeune garde exécute une double sortie sur les ailes des assaillants, Ney, avec deux divisions, débouche par la porte de Plauen contre leurg auche ; Mortier, avec deux autres, par celle de Pirna, contre leur droite. Les alliés plient et sont chassés du Gross-Garten, devant la porte de Pirna. La nuit mit fin au combat.

Ici Napoléon attaque à la fois sur les deux ailes, une armée double de la sienne, ce qui paraît contraire aux règles; mais il faut observer que les retranchements de Dresde étaient pour son centre un excellent appui, autour duquel pouvaient pivoter en toute sûreté les deux extrémités de sa ligne.

Le 27 au matin, toute l'armée alliée se trouvait rangée en demi-cercle sur les hauteurs de Dresde. Sa gauche, mal appuyée, était encore séparée du centre par le ravin encaissé de Plauen. La droite, composée du corps russe de Wittgenstein, s'étendait de l'Elbe à la chaussée de Pirna.

Napoléon avait un double motif pourdiriger ses plus grands efforts contre la gauche ennemie ; elle interceptait ses communications, ettout indiquait qu'elleserait aisément forcée. La raison stratégique et la raison tactique se trouvant ainsi d'accord pour désigner cette aile comme le point vulnérable, il prépara contre elle une grande charge de sa réserve de cavalerie, et Murat, à cet effet, s'avança sur la route de Freyberg. Victor prit aussi cette direction.

Ney commandait l'aile gauche entre l'Elbe et Gross-Garten ; elle était formée des quatre divisions de jeune

garde et de la cavalerie de Kellermann. L'empereur, qui s'était réservé de diriger tous les mouvements, avait au centre, dans les redoutes, sous son commandement immédiat, les deux corps de Marmont et de Saint-Cyr, soutenus en arrière par toute la vieille garde, infanterie et cavalerie. Vandamme avait été détaché par la rive droite sur Kœnigstein, d'où il devait déboucher sur les derrières des alliés.

A sept heures environ, le combat s'engage par une canonnade qui dure toute la journée. Le temps était affreux. L'ennemi fait d'abord assez bonne contenance, et l'infanterie autrichienne, quoique moins aguerrie que l'infanterie française, conserve néanmoins ses positions; mais, dans l'après-midi, les cuirassiers de Latour-Maubourg, débouchant par la route de Freyberg, écrasent toute la partie de la ligne ennemie placée au-delà du ravin de Plauen, en même temps qu'à la gauche, Ney fait perdre du terrain au comte de Wittgenstein. C'était, sur une plus grande échelle, la répétition de la manœuvre de la veille. Napoléon faisait agir à la fois ses deux ailes.

On a vu que Vandamme avait été dirigé sur Kœnigstein : ce général, pendant que l'on se battait devant Dresde, s'établissait sur la rive gauche de l'Elbe, après avoir culbuté le corps d'Ostermann et une partie des gardes russes. Schwartzenberg, averti par cet événement et par le double échec de ses ailes, se décida à une prompte retraite sur la Bohême.

Les pertes en hommes, tués ou blessés, ne sont pas exactement connues. Les Français recueillirent treize mille prisonniers, presque tous Autrichiens, et vingt-six pièces de canon. C'est là, c'est dans les rangs des alliés, que succomba le général Moreau. Dans la journée du 27,

un boulet de canon, parti d'une des redoutes lui emporta les deux jambes.

Le roi de Naples étant maître de la route de Freyberg, et celle de Pirna se trouvant coupée par Vandamme, le prince généralissime prit une direction intermédiaire à travers les montagnes de l'Erz-Gebirge. Cette âpre région n'est traversée que par trois chemins; la grande route de Tœplitz, déjà interceptée par Vandamme, et trois autres chemins sur la droite, que les pluies avaient rendus presque impraticables. Toutes ces diverses communications se réunissent dans le bassin de Tœplitz. Les troupes ennemies se partagèrent sur ces trois chemins.

Le 28, à la pointe du jour, l'armée française se mit à leur poursuite en autant de colonnes qu'ils en formaient; Napoléon, à la tête de sa garde, ferma la marche sur la grande route. Vandamme, pendant ce temps, repoussait, sur cette même route, le corps d'Ostermann. Celui-ci, mesurant les dangereuses conséquences de la perte de Tœplitz, s'arrêta en avant de cette ville, le 29, avec la ferme résolution de vaincre ou de périr. Une aussi héroïque détermination, donne le temps aux premiers secours d'arriver, et Vandamme est contenu : la nuit sépare les combattants.

Chaque heure amenant de nouveaux renforts à l'ennemi, la position du général français devenait de plus en plus critique. Isolé dans la plaine et ne prévoyant l'arrivée d'aucun secours, il rétrograde pendant la nuit sur les hauteurs en avant de Kulm et y prend position. Quand, au jour, l'action recommença, une grande partie de l'armée alliée avait eu le temps d'arriver. La gauche des Français se trouvant dominée par une montagne qu'ils n'auraient pu occuper sans trop disséminer leurs forces, l'ennemi s'attacha à la

tourner et à la refouler sur le centre. Pendant que cette manœuvre s'exécutait, une circonstance imprévue et non moins fâcheuse pour Vandamme, amenait sur ses derrières, dans le défilé de Telnitz, le corps prussien de Kleist, qui, dans la retraite de Dresde, avait reçu l'ordre de marcher par Glashutte sur Nollendorf. Les Français, contraints de rétrograder à la suite d'un combat opiniâtre, trouvent ainsi la route fermée : ils se jettent furieux sur les Prussiens, les culbutent, et enlèvent leur artillerie, eux à qui les Russes venaient d'arracher celle qu'ils avaient. Ces derniers arrivant à leur tour sur le lieu de la scène, reprennent les pièces prussiennes et achèvent d'accabler les Français. La cavalerie parvient à s'ouvrir une route sanglante ; mais l'infanterie est presque entièrement détruite. Deux aigles, deux batteries attelées, des bagages et sept mille prisonniers parmi lesquels se trouvaient les généraux Vandamme, Haxo et Guyot, sont les trophées des vainqueurs.

C'est moins toutefois comme fait militaire, que par l'influence qu'il exerça sur le moral des armées et des peuples, que le combat de Kulm mérite une attention particulière. À Prague, à Vienne, à Berlin, il changea en cris de joie la désolation que la retraite de Dresde allait répandre dans ces capitales. Ce combat, dont la désastreuse issue a été attribuée par les uns à la témérité de Vandamme qui ne sut pas se retirer à temps, et par les autres, à l'imprévoyance de Napoléon qui ne soutint pas assez son lieutenant, ce combat, disions-nous, met de nouveau dans tout son jour le danger, antérieurement signalé, de porter un corps isolé sur les derrières de l'ennemi.

Les Français, en apprenant le désastre de Kulm, arrêtèrent aussitôt leur poursuite. Déjà Napoléon était rentré à Dresde où l'avaient rappelé la catastrophe de Macdonald sur le Bober, et les revers d'Oudinot devant Berlin.

Ney de percer le centre des alliés en s'avançant serré dans la direction de Wittenberg à Potzdam, fait ensuite ressortir les fautes du prince royal : il lui reproche d'avoir éparpillé ses forces, et, dans cette occasion, comme dans la précédente, d'avoir agi avec une extrême lenteur, surtout dans la poursuite; il attribue, au contraire, au général prussien Bulow toute la gloire de cette période de la campagne. Il manœuvra, dit-il, avec ensemble et fermeté, tant à Gross-Beeren qu'à Dennewitz.

Toutes ces réflexions, qui nous paraissent justes, ont été en partie contredites par M. le général Rogniat dans sa *Réponse aux notes critiques de Napoléon*. Le morceau, bien qu'assaisonné d'un peu d'aigreur, mérite une attention particulière, et nous allons le citer :

« La grande faute de Napoléon, dit-il, était de vouloir « prendre l'offensive sur tous les points à la fois avec des « forces inférieures. Lorsqu'il opérait sur la Bohême avec « la masse de ses troupes, pourquoi faire porter en avant « ses faibles armées de Silésie et de Berlin, contre des « troupes beaucoup plus considérables? Que n'attendait-« il d'avoir terminé en Bohême, avant de prendre l'offen-« sive ailleurs? Je veux que ces corps d'observation eussent « perdu du terrain; je veux même qu'ils eussent été obli-« gés de se replier, l'un sous Dresde, dans le camp re-« tranché de la rive droite, l'autre, sous Wittenberg ou « Torgau; ils fussent du moins restés intacts, et bientôt « Napoléon, accourant de la Bohême avec son armée vic-« torieuse, eût débouché de Dresde contre l'armée de Blü-« cher et l'eût chassée au loin. Ensuite se portant par la « rive droite sur Berlin, en ralliant à lui le corps d'Oudi-« not, il se fût emparé de cette capitale. Le talent d'un « général en chef, pressé par plusieurs armées, est de « frapper tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre avec la masse

« de ses forces; talent sublime qui avait fait triompher le « grand Frédéric d'un monde d'ennemis, cinquante-six « ans auparavant, sur le même théâtre.

« Le vice de sa base d'opération acheva de perdre ses « affaires. Elle était tournée par la Bohême, et cependant « il s'opiniâtrait à vouloir la conserver, au lieu de la recu- « ler sur la Saale; ce qui enchaînait ses mouvements au- « tour de Dresde, afin d'en soutenir l'extrémité droite. « Sa position était des plus critiques : quittait-il Dresde « un moment pour aller au secours du corps de Macdo- « nald, la grande armée des alliés menaçait ses derrières « par les débouchés de la Bohême; faisait-il front sur la « rive gauche vers la Bohême, Blücher s'avançait jus- « qu'aux portes de Dresde. D'un autre côté, l'armée de « Ney avait de la peine à se soutenir sur l'Elbe entre Wit- « tenberg et Torgau. Des nuées de partisans, sortant des « montagnes de la Bohême, inquiétaient notre ligne d'o- « pérations, harcelaient, enlevaient nos convois d'Erfurth « à Dresde. »

Ici le général trace le tableau, non moins triste que rempli de vérité, des misères qu'endurait l'armée, puis il continue en ces termes :

« Cependant, dit-il, le plan des alliés, de couper la « ligne d'opération de Napoléon à Dresde, avait failli leur « être funeste. Désormais l'armée française, groupée au- « tour de Dresde, ne leur permettait plus de s'y livrer; ils « y renoncèrent pour en adopter un autre, celui de diri- « ger leurs troupes de la Bohême et de la Prusse sur Leip- « zig. Ils espéraient atteindre cette ville avant le général « français, puisqu'elle est moins éloignée de Dessau, où « ils avaient une tête de pont sur l'Elbe, et des frontières « de Bohême, que de Dresde. D'ailleurs il était possible

« de dérober quelques marches. Une fois leurs armées « réunies sur les derrières des Français, ils interceptaient « leur ligne d'opération, et leur barraient le passage de « retraite en s'établissant sur l'Elster ou sur la Saale; ils « espéraient en faire une nouvelle Bérézina. Il est certain « que le saillant où s'était placé Napoléon en Saxe, dé- « bordé au midi par la Bohême, au nord par la Prusse, « favorisait singulièrement le succès de ce projet.

« Ils en commencèrent l'exécution vers les premiers « jours d'octobre, quand ils jugèrent leur grande armée « assez rétablie, reposée et renforcée. Le 5 octobre, déjà « l'armée de Bohême arrivait à Chemnitz, à quinze lieues « de Leipzig; déjà celle de Silésie, longeant la rive droite « de l'Elbe, en masquant son mouvement par quelques « troupes laissées devant Dresde, passait ce fleuve entre « Wittenberg et Torgau; déjà le prince royal de Suède « débouchait de sa tête de pont près de Dessau, lorsque « Napoléon eut connaissance de ce mouvement général « qui menaçait de l'envelopper. Il était trop tard pour s'y « oppposer, si les trois armées se fussent hâtées; elles « n'étaient plus qu'à deux marches de Leipzig, tandis que « le général français en était à vingt-deux lieues. Elles « pouvaient donc l'y prévenir le 7 ou le 8; s'emparer de « cette ville; isoler, du gros de l'armée française, le corps « d'Augereau, marchant de Wurtzbourg et d'Iéna sur « Leipzig, où il n'arriva que le 12; et prendre position « sur la rive gauche de l'Elster et de la Pleisse.

« Sa situation était alarmante; à droite, à gauche, des « pays ennemis, et trois cent mille hommes prêts à se « réunir sur ses derrières; pas une tête de pont ni sur la « Saale ni sur l'Elster pour assurer son retour. On crut « qu'il le sentait, lorsqu'on le vit se hâter de faire rétro-

« grader ses troupes sur Leipzig. D'un autre côté, on ne « sut que penser, lorsqu'on le vit laisser deux corps à « Dresde, et oublier l'inutile corps de Hambourg. *Pour- « quoi se priver ainsi de trente mille hommes à Dresde, « de vingt-cinq mille à Hambourg*, s'écriaient les offi- « ciers, *au moment où il va combattre pour l'existence « dans les plaines de Leipzig contre une multitude d'en- « nemis? Quelle folie de disperser ses troupes, lorsqu'il « ne reste d'autre espoir de salut que de s'ouvrir une « route sanglante, les armes à la main, au travers « d'une armée déjà fort supérieure? Et ces trois corps, « que deviendront-ils, s'il est rejeté sur le Rhin?*

« Le principe de l'art de la guerre le plus généralement « reconnu, et peut-être le plus important, c'est que tous « les détachements, tous les corps d'une armée soient « disposés de manière à se soutenir mutuellement, à n'être « jamais séparés par l'ennemi, à pouvoir se concentrer, « se réunir au moment du besoin. Il eut donc tort de « laisser les corps de Dresde et de Hambourg isolés du « reste de l'armée. Je me plais à reconnaître, au reste, « qu'il pécha rarement contre ce principe : la concen- « tration subite de ses forces, fut le talent auquel il dut « ses plus éclatants succès dans ses beaux jours, surtout « dans sa première campagne d'Italie, chef-d'œuvre de « combinaisons, d'audace et d'habileté. »

Reprenons le fil des opérations, d'abord en disant un mot de celles de Davoust sur le Bas-Elbe.

Le 18 août le maréchal sortit de ses cantonnements sous Hambourg, pour marcher, par le Mecklembourg, dans la direction de Berlin où Napoléon espérait qu'il donnerait la main à Oudinot. Le 24, il arriva à Schwerin : Walmoden s'étant replié à Grabow, le mouvement des

Français les plaçait entre leur adversaire et la mer Baltique; mais celui ci dont les troupes étaient disséminées, ne sut pas profiter de cette circonstance.

Le maréchal reçut à Schwerin, vers le premier septembre, la nouvelle du combat de Gross-Beeren et de la retraite d'Oudinot. Le but de sa marche offensive se trouvant ainsi manqué, il laissa le corps danois dans Lubeck et sur la Trave, et se rapprocha de Hambourg.

Déjà les Cosaques avaient passé l'Elbe, pour se répandre sur les derrières de l'armée française. Davoust, pour nettoyer la rive gauche, et renforcer la garnison de Magdebourg, détacha, le 14 septembre, sur cette place la division Pécheux, forte de sept mille hommes. L'ennemi, prévenu de la marche de ce détachement, passe l'Elbe et se porte à sa rencontre.—Le 16, Pécheux est attaqué dans le village de Gœrde. Les Français, tournés et pressés de front par des forces supérieures, sont mis en déroute avec perte de leur artillerie et de trois mille hommes tués ou pris. A la suite de ce succès, Walmoden repassa l'Elbe, et continua d'observer Davoust.

§ IV.

Les grandes armées, pendant ce temps, s'étaient livré d'insignifiants combats dans les défilés de l'Erz-Gebirge, dont les Français étaient restés maîtres. Napoléon, au commencement de septembre, et tandis que Ney essayait de reprendre l'offensive, était retourné au secours de son armée du Bober. — Mais Blücher, fidèle à son système, avait prudemment évité la bataille, et Napoléon, au désespoir de ne pouvoir l'atteindre, était rentré à Dresde avec sa garde et ses réserves.

On a vu que le général Benningsen rassemblait, en Pologne, une armée russe de soixante mille hommes. Ce général, qui avait l'ordre de s'avancer, se trouvait, le 15 septembre, à Liegnitz, d'où il devait se porter en Bohême, pour se réunir à la grande armée. Les alliés n'attendaient que son arrivée pour commencer l'exécution du plan qu'ils avaient formé de converger en deux grandes masses sur Leipsig, pour tourner l'armée française; l'une d'elles, au nord de Dresde, devait être formée des armées, réunies sur l'Elbe, de Blücher et du prince royal; l'autre, au midi de la grande armée : celle-ci devait déboucher de Tœplitz, par Marunberg et Chemnitz.

Sentant, de son côté, que le moment décisif approchait, Napoléon résolut d'attirer à soi tous les renforts dont il pouvait disposer. Par ses ordres, le corps d'Augereau, d'environ seize mille hommes, dut marcher de Wurtzbourg sur Iena. Mais, outre que ce renfort pouvait être prévenu par l'mé e de Schwartzenberg, l'accroissement de forces qu'il procurait ne compensait pas la défection des Bavarois, qui allait être la conséquence immédiate du mouvement de ce corps : aussi, cette mesure a-t-elle été reprochée à Napoléon. On l'a aussi blâmé d'être resté trop long-temps à Dresde, et l'on a comparé son séjour prolongé dans cette ville, à celui que, l'année précédente, il avait fait à Moscow. L'auteur, déjà cité, du *Tableau de la campagne d'Automne* n'est point de cet avis, et ses raisons nous paraissent concluantes. A Moscow, dit-il, « Napoléon s'était laissé endormir par de vagues et ridi- « cules négociations de paix, tandis que dans le fait, il « n'avait aucun intérêt à rester dans la capitale de la « Russie. Il a dû, au contraire, demeurer à Dresde aussi « long-temps qu'il l'a pu; toutes les raisons militaires et « politiques se réunissaient pour l'engager à se soutenir

« sur la ligne de l'Elbe (1). Il lui eût été plus avantageux « sans doute de prévenir la jonction de Benningsen, en « agissant offensivement avec toutes ses forces disponibles « contre la grande armée des alliés ; mais il n'osa déboucher des montagnes en présence des ennemis. Il pa« raît cependant qu'il convenait de risquer cette opéra« tion ; les obstacles qu'il aurait eus à vaincre, n'étant « pas insurmontables, comme il le pensait. D'ailleurs, « la tournure de ses affaires était telle, qu'il n'y avait « qu'une entreprise hardie qui pût les rétablir. Toutefois, « il faut avouer, qu'à l'exception de l'envahissement de la « Bohême, Napoléon ne pouvait faire mieux ; l'abandon « de Dresde et de la Saxe décidait la défection des princes « de la confédération du Rhin, et donnait la faculté à « toutes les armées des alliés de se réunir à la gauche de « l'Elbe ; résultat funeste qui ne lui laissait plus aucune « chance de fortune. Au contraire, en restant sur l'Elbe, « il tenait un point central qui occupait les communica« tions directes des différentes armées des alliés et lui « donnait les moyens de tirer parti de leurs fausses ma« nœuvres, pour les battre en détail. »

Suivons maintenant les alliés dans leur marche au grand rendez-vous de Leipzig.

Blücher, étant le plus éloigné, fut le premier à se mettre en mouvement, de Bautzen, qu'il quitta le 28 septembre, en y laissant un corps pour couvrir la Lusace; il se rendit, le 2 octobre, à Jessen. Dans la nuit, il fit jeter deux ponts sur l'Elbe au confluent de la Schwartz-Elster ; et le lendemain, l'armée alliée de Silésie effectua son passage sans opposition. Le général Bertrand, avec son corps d'en-

(1) Cette opinion ne contredit pas celle précédemment émise par le général Rogniat, sur l'opportunité de faire de la Saale une seconde base.

viron seize mille hommes, avait pris la veille, à Wartembourg, une position couverte par des retranchements et des abatis. Blücher ne pouvait avancer sans avoir au préalable emporté cette position. Il la fit attaquer par le général Yorck. Les Français résistèrent pendant six heures et jusqu'à ce que leur droite ayant été tournée, ils se replièrent sur Wittenberg. Le 5 octobre, Blücher établit son quartier-général à Duben sur la Mülde.

Dans le même temps, le prince royal effectuant son passage au-dessous de Wittenberg, les avant-postes, poussés le 5 jusqu'à Jesnitz, se liaient à ceux de l'armée de Silésie. N'étant pas de force à résister avec le seul corps de Reynier, le maréchal Ney évacua Dessau et se retira sur Leipzig, vivement harcelé par les kosaks.

De son côté, la grande armée alliée avait pris la route de cette ville, en laissant dans la position de Tœplitz l'armée de Benningsen et le corps autrichien de Colloredo. Le 5 octobre, le prince de Schwartzenberg transféra son quartier-général à Marienberg : le même jour ses avant-gardes dépassèrent Chemnitz d'où elles furent un instant chassées par le prince Poniatowski.

Dès que Napoléon eut été informé de la marche de flanc de l'armée alliée de Silésie, il sentit le danger de rester plus long-temps à Dresde, et se porta en toute hâte contre Blücher dans l'espoir de le rejeter derrière l'Elbe, et de retarder ainsi la concentration générale des armées combinées. Il donne l'ordre à Macdonald de venir le joindre, et part le 8 à la tête de cent mille hommes, pour se porter sur Meissen et Wurtzen : il laissait à Dresde et à Pirna, sous les ordres de Saint-Cyr, les premier (1) et quatorzième corps : Blücher, surpris, a néanmoins le temps

(1) Ce corps, depuis le combat de Kulm, où nous avons vu que Vandamme avait été fait prisonnier, était commandé par le général Mouton, comte de Lobau.

de lever ses cantonnements épars et de se replier, en franchissant la Mülde, sur l'armée du prince royal.

Les alliés, au lieu de repasser l'Elbe, ainsi que l'empereur l'espérait, s'avancèrent au contraire sur la Saale, persévérant de cette manière à couper les communications de l'armée française. Blücher vint à Halle, et le prince royal à Rothenbourg. Napoléon voyant qu'ils lui échappaient, essaie de les ramener sur l'Elbe en menaçant Berlin. Le prince royal, seul, donne un instant dans le piége et rétrograde jusqu'à Coethen; mouvement peu judicieux, pour lequel les critiques n'ont pas manqué de blâmer le prince, et en effet, où les manœuvres de Napoléon, sur Berlin, n'étaient que des démonstrations, et alors il devenait inutile de s'y opposer, où elles étaient la conséquence d'un projet formé de s'emparer de cette capitale, ce que l'armée du Nord, seule, ne pouvait empêcher. Dans aucun cas, le prince royal ne devait se séparer de Blücher. Craignait-il de laisser la route de Magdebourg ouverte à l'empereur? Les armées combinées marchant de Halle et de Rothenbourg sur Halberstadt, lui coupaient aussitôt, non seulement ses communications avec la France, mais encore avec la Hollande.

Pendant ce temps, la grande armée alliée n'était pas restée oisive. Le 8 octobre, le quartier-général du prince de Schwartzenberg avait été transféré de Chemnitz à Altenbourg, et déjà toutes les routes du Rhin à Leipzig se trouvaient interceptées par les troupes légères.

Augereau, que nous avons vu en marche de Wurtzbourg, était le 9 à Naumbourg. L'ennemi essaya de lui barrer le chemin en se portant sur Weissenfels. Le maréchal ne se laissa point imposer, et, partant le 10 au matin de Naumbourg, il assaillit le corps ennemi, le défit, balaya la route, et entra enfin le 12 à Leipzig. Mais déjà son

éloignement des frontières de la Bavière avait produit son effet; par une convention du 8, entre le comte de Wrède et le prince de Reuss, la cour de Munich avait accédé à la coalition, laquelle se trouvait ainsi renforcée de quarante à cinquante mille hommes, Autrichiens et Bavarois.

Avec plus de diligence, les alliés eussent empêché la jonction d'Augereau, et opéré le grand blocus de Leipsig. Les corps de Wittgenstein et de Klénau parurent seulement devant cette ville le 14. Le roi de Naples se précipita à leur rencontre, dans la plaine de Waschau. Le combat fut opiniâtre et sanglant. Murat, victorieux de la cavalerie russe, fut arrêté par une charge des cuirassiers prussiens.

Napoléon qui, depuis le 10, se trouvait à Duben, accourait avec toutes ses forces sur Leipzig où il pouvait arriver deux jours plus tôt. Ce retard lui a été reproché. Les quatre jours qu'il resta à Duben, disent les critiques, lui firent perdre tout l'avantage que lui procurait sa position centrale, pour opérer successivement contre les différentes armées alliées, qui, de tous les points de la circonférence, se dirigeaient sur lui. Du moment où Blücher et le prince royal lui échappaient, il ne devait plus songer qu'à se retourner brusquement avec toutes ses forces contre Schwartzenberg. Celui-ci eût été obligé ou de repasser les montagnes ou d'accepter une bataille à forces égales; car depuis la séparation du corps de Collorédo, resté sur les derrières avec Benningsen, la grande armée alliée ne s'élevait pas à plus de cent vingt-cinq mille hommes. Or, que pouvait-il résulter de cette bataille, sinon une défaite complète pour l'ennemi?

« Il est d'autant plus important de faire attention à cette « période, dit un écrivain, que beaucoup de militaires « (les théoriciens allemands) se sont appuyés des revers « de Napoléon à Leipzig pour révoquer en doute les avan-

« tages des lignes intérieures. Ceux-là n'auront pas voulu « observer que, restant dans l'inaction, il ne tira aucun « parti des facilités qu'elles lui donnaient pour manœu- « vrer. Il ne suffit pas en effet d'arrêter une bonne dispo- « sition, il faut encore s'en servir, sans quoi l'on s'expose « au risque d'être battu par un adversaire qui, ayant eu « le temps de se reconnaître, s'empare de l'avantage que « vous lui abandonnez. »

Le 15, Napoléon arriva à Leipzig; il était accompagné du roi de Saxe, son plus fidèle allié, et le Nestor des rois de l'époque. Toute l'armée se trouvait réunie, moins les corps de Souham et de Reynier (1), que leur mouvement excentrique sur l'Elbe tenait encore éloignés d'une marche. Le même jour le prince de Schwartzenberg établit son quartier-général à Pegau : Benningsen, après avoir laissé vingt mille hommes devant Dresde avait pris, ainsi que Colloredo, la direction de Leipzig. Blücher accourait de Halle. Le prince royal, que sa marche sur Coethen avait éloigné du rendez-vous, se trouvait encore dans les envi- de Zoerbig.

Les alliés, encore que toutes leurs forces ne fussent point arrivées, se décidèrent à livrer bataille; ils espéraient prendre l'armée française au dépourvu et empêcher sa concentration. Le terrain des environs de Leipzig, coupé par les différents bras de la Pleisse, de l'Elster et de la Partha, allait gêner leur plan d'attaque et les obliger à se morceler; mais, de leur côté, les Français combattraient avec un défilé à dos, et déjà leurs communications étaient interceptées.

Le 16, au matin, jour de la première bataille, l'armée

(1) Ceux de Davoust et de Saint-Cyr étaient à jamais séparés de la grande armée.

française, rangée circulairement autour de Leipsig, sur la rive droite de l'Elster, s'étendait de Connewitz, en amont de la ville, sur la Pleisse, jusqu'à Moekern sur la route de Halle. Le corps de Poniatowski formait la droite, et celui de Marmont l'extrême gauche. Cette aile, commandée par le maréchal Ney, était destinée à contenir Blücher. Au centre se trouvaient les corps d'Augereau, de Victor, de Lauriston et de Macdonald, occupant Waschau, Liebertwolkowitz et Holzhausen. La cavalerie était répartie sur les ailes. En arrière du centre, sur la route de Laussig, la garde occupait Probstheida. Le corps de Bertrand, détaché à Lindenau, sur la rive gauche de l'Elster, avait la mission aussi importante que difficile de rouvrir la communication de l'armée. Reynier et Souham n'étaient point encore en ligne.

La grande armée alliée se présentait contre la droite et le centre, l'armée de Silésie contre la gauche : celle-là débouchait en deux masses inégales sur l'une et l'autre rive de la Pleisse, par les routes de Pégau et de Borna ; celle-ci, par la route de Halle. La première était forte de cent quarante mille hommes, la seconde de soixante mille ; les Français n'en comptaient pas au-delà de cent trente mille.

Vers neuf heures, trois salves de trois coups de canon annoncèrent la bataille. L'ennemi, bien qu'ayant projeté de s'avancer à la fois de tous les points de la circonférence vers le centre, s'était proposé toutefois de diriger ses plus grands efforts contre les villages de Gossa et de Waschau, sur la rive droite et non loin de la Pleisse. Une colonne lancée le long de cette rivière, sous les ordres du général Kleist, obtient d'abord quelque succès, et menace de dépasser la droite de l'armée française; mais, au centre, l'ennemi échoue complètement contre Liebertwolkowitz et Waschau. Six attaques successives contre ces villages sont repoussées avec le même succès.

Il était onze heures; Napoléon croyant l'ennemi suffisamment épuisé pour tenter un effort décisif, ordonne à sa garde, vieille et jeune, de s'avancer. Waschau se trouvait au centre des deux armées : son dessein était de répéter contre ce village la manœuvre qui lui avait réussi à Lutzen. Il en espérait des résultats d'autant plus importants, qu'il voyait la gauche des alliés engagée dans un mauvais terrain, et hors d'état d'arriver à temps au secours de ce point. La vieille garde remonte la Pleisse au soutien de la droite. Oudinot, avec deux des divisions de jeune garde, est dirigé sur Waschau, d'où devait déboucher Victor. Mortier, avec les deux autres, marche plus à gauche pour appuyer Macdonald, qui avait déjà dépassé Holzhausen. Enfin le mouvement offensif de Victor devait être préparé et soutenu par les soixante bouches à feu de la garde, mises en batterie par Drouot.

L'ennemi ne peut résister à des dispositions aussi vigoureuses. Le corps du prince Eugène de Wurtemberg est enfoncé et poursuivi ; celui de Klénau, assailli de front par Lauriston et menacé de flanc par Macdonald, est déposté des hauteurs à gauche de Liebertwolkowitz. La cavalerie de Murat entre en action, fournit plusieurs belles charges, et enlève vingt-cinq pièces de canon. Le centre ennemi, nonobstant l'opiniâtre résistance des cuirassiers prussiens et des grenadiers russes, est au moment d'être enfoncé. Les alliés cependant font approcher de nouveaux renforts. La réserve du prince de Hesse-Hombourg, fort maladroitement placée sur la rive gauche de la Pleisse, est appelée sur la rive droite au soutien des troupes engagées. L'empereur Alexandre accourt de sa personne, et donne au régiment de kosaks de sa garde, qui lui sert d'escorte, l'ordre de charger. La cavalerie française, désunie par les charges précédentes, est contrainte d'abandonner

les pièces qu'elle vient de prendre. L'élan des kosaks, et l'imperturbable sang-froid des carrés russes, suspendent les progrès de l'armée française.

Cependant la réserve autrichienne était accourue de la rive gauche de la Pleisse, partie au secours de Kleist le long de cette rivière, partie au soutien du centre en arrière de Gossa et de Waschau. Les Français arrêtés par ces renforts et cruellement canonnés par des batteries, qui, des bords de la Pleisse, prennent d'écharpe et à revers le terrain en arrière de Waschau, sont contraints de rentrer dans leur première position.

La vieille garde et le corps de Souham n'avaient point encore donné. Le moment était décisif; si l'on ne se hâtait d'en profiter, la bataille, restée indécise, aurait les fâcheux résultats d'une bataille perdue. Frappé de cette pensée, Napoléon, à cinq heures, ordonne un nouvel effort contre le centre ennemi. Il est dirigé sur le village de Gossa, qui est pris et repris. Les Français, écrasés par une batterie de quatre-vingts bouches à feu, sont contraints de renoncer à leur entreprise. Une canonnade sur toute la ligne prolonge le combat jusqu'à la nuit.

A la gauche de la Pleisse, Poniatowski avait contenu le corps de Merfeld, et tous les efforts des Autrichiens pour passer cette rivière sur le flanc droit des Français, avaient été infructueux.

A la gauche de l'Elster, Bertrand, déposté un instant de Lindenau, avait repris ce village. C'était la clef du seul défilé par lequel pouvait encore s'écouler l'armée française.

Mais si, à la droite et au centre, les Français s'étaient soutenus, ils avaient été moins heureux à la gauche. Ney, écrasé sous le poids de forces triples, avait été repoussé jusqu'aux portes de Leipsig. Il était à craindre que Blücher,

s'emparant de cette ville, ne pénétrât jusqu'au pont de l'Elster, ne prît à dos le reste de l'armée, et ne lui fermât cette unique voie de salut.

La défaite de la gauche ne laissait à Napoléon aucunechance de succès. L'ennemi menaçait la seule communication qui lui restât. L'armée fatiguée, et déjà très inférieure en nombre, allait voir paraître encore de nouveaux adversaires : le corps de Colloredo, les armées de Benningsen et du prince royal n'avaient point encore paru sur le champ de bataille. On avait derrière soi un long défilé; les munitions étaient épuisées; les vivres manquaient; la confiance s'ébranlait. Tout conseillait une prompte retraite sur la rive gauche de l'Elster : l'on avait toute la nuit pour la faire. Napoléon ne croit pas devoir s'y décider. Fatale opiniâtreté, pour laquelle l'histoire ne l'épargnera pas.

La journée du 17 est employée par les alliés à faire entrer en ligne les armées de Colloredo, de Benningsen et du prince royal; ce qui porte au-delà de trois cent mille hommes le nombre de leurs forces disponibles. Les Français en conservaient à peine cent vingt mille. Napoléon ne change rien aux dispositions de la veille, ne donne aucun ordre, ne prend aucune mesure, et refuse même de faire jeter de nouveaux ponts sur l'Elster, sans doute pour éviter de faire croire que l'on se trouvera dans le cas de battre en retraite. A Leipsig comme à Moscow, son génie est d'abord maîtrisé par les circonstances. La nuit vient, l'incertitude continue jusqu'à deux heures du matin. Alors seulement les corps de la droite reçoivent l'ordre de se rapprocher de Leipsig, afin de se réunir à la gauche.

Aux premiers rayons du jour, l'ennemi, animé par le spectacle de ce mouvement rétrograde, se hâte de recommencer ses attaques. Son armée, réunie dès la veille, forme

un demi-cercle autour des Français. Ceux-ci, presque sans munitions, écrasés sous une grêle de projectiles, vomis de tous les points d'une demi-circonférence de feux, lâchement abandonnés par les Saxons au fort du combat, montrent une constance admirable, et un courage à toute épreuve. Leur ligne circulaire se rétrécit, il est vrai, se rapproche de la ville, mais elle n'est forcée sur aucun point. L'ennemi les refoule, mais il n'ose les aborder. La nuit vient enfin terminer cette seconde bataille.

Dès le soir même, Napoléon jugeant ses affaires désespérées, avait fait filer par le pont de Lindenau, les parcs et les bagages. Dans la nuit il donna des ordres pour la retraite. Il ne fallait rien moins que le péril de sa situation pour lui faire prendre une résolution qui allait le ramener en-deçà du Rhin, et lui ravir à jamais le sceptre de l'Allemagne. La nuit favorisait le mouvement rétrograde, et l'ennemi, à qui il eût été facile de l'inquiéter, avait retiré dans le cours de la journée, tous les corps postés sur la rive gauche. Napoléon confia la défense de Leipzig aux débris de l'infanterie des cinq corps d'armée; mais personne n'ayant songé à mettre de l'ordre dans la retraite, la plus grande confusion régna bientôt sur la route, et sur l'unique pont par où l'armée pouvait s'écouler. Lorsque le jour vint éclairer cette scène de désordre, plus de moitié de l'armée se trouvait encore sur la rive droite : aussi cette journée fut-elle plus désastreuse que la bataille même.

Le maréchal Macdonald et le prince Poniatowski avaient été chargés de couvrir la retraite. Voulant épargner à la ville les malheurs d'un assaut, et sauver en même temps les derniers débris de l'armée, ils essaient, mais en vain, d'entrer en arrangement avec les alliés. Réduits à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et désespérant de pouvoir sauver tous leurs trains d'équipages, ils font mettre le

feu à une centaine de caissons. Cet incendie redouble l'ardeur des alliés, et bientôt leurs colonnes ont atteint les faubourgs. On combat d'abord dans les jardins, derrière les murs et les palissades, puis bientôt dans les rues, sur les places et dans les maisons. La ville encombrée de morts, de mourants, de fuyards et d'équipages, présente la plus horrible scène de déroute et de carnage. On se presse, on se pousse vers le défilé; on détèle les caissons, on renverse les voitures. L'encombrement de la route arrête un instant la poursuite; mais l'ennemi porte des colonnes sur les flancs; et bientôt ses tirailleurs se montrent à droite et à gauche du pont : l'effroi s'empare de cette multitude confuse; un cri s'élève de le faire sauter; le feu est mis aux poudres, et des milliers de Français sont encore sur la rive gauche (1). Les plus braves ne songent qu'à vendre chèrement leur vie, et se font ensevelir sous les décombres des maisons; d'autres cherchent à traverser la Pleïsse et l'Elster : la première de ces rivières ne leur présente pas de grands obstacles; mais la seconde, bourbeuse et encaissée, engloutit tous ceux qui ne peuvent nager. De ce nombre est le vaillant Poniatowski, qui déjà avait reçu deux blessures dans les journées précédentes : il venait de recevoir le bâton de maréchal d'empire.

Les Français, dans ces quatre journées, avaient éprouvé

(1) La destruction prématurée du pont a été attribuée à l'absence du colonel du génie chargé de l'opération. Pouvait-on en différer la destruction, et ce retard eût-il sauvé beaucoup de monde? c'est ce qu'il n'est pas facile de décider. Mais il est très aisé d'apercevoir la cause première de ces désastres. Napoléon arrive le 15 à Leipzig, il se bat le 16, il reste le 17, il se bat encore le 18, contre des forces triples, une rivière à dos, et il néglige d'y faire jeter plusieurs ponts! Il faut croire que, dans son habitude de vaincre, il se flattait de séparer les armées combinées, de les battre en détail, et de revenir ensuite sur l'Elbe.

des pertes immenses. Outre vingt mille hommes tués sur le champ de bataille; ils laissaient entre les mains des alliés trente mille prisonniers, deux cent cinquante pièces de canon, et plus de six cents voitures ou chariots. Parmi les morts, on comptait le maréchal Poniatowski, quatre généraux de division et sept de brigade; parmi les prisonniers, les commandants de corps d'armée Reynier et Lauriston, huit généraux de division et douze de brigade. Les alliés avaient aussi perdu un grand nombre d'officiers de distinction, généraux et autres.

La retraite s'effectua d'abord sur deux directions principales, par Freybourg et Naumbourg. Bertrand arrêta l'ennemi dans le défilé de Kosen, d'où, sept ans auparavant, Davoust avait su déboucher en présence de l'armée prussienne. Déjà l'ennemi occupant Weymar; Napoléon se porta directement d'Auerstedt sur Erfurth où il arriva le 24 octobre.

Les alliés, en le voyant concentrer ses forces sous cette place, crurent d'abord que son intention était de suspendre sa retraite pour hasarder une nouvelle bataille; mais l'état de délabrement de l'armée lui interdisait toute entreprise hostile, et il n'avait pas de temps à perdre pour regagner le Rhin, car déjà Blücher menaçait la route d'Eisenach.

La grande armée alliée s'avançait plus au sud, sur l'autre flanc de la ligne de retraite, à travers les monts de la Thuringe. Klénau avait été détaché sur Dresde, le prince royal et Benningsen sur Hambourg. Vers le même temps, Bulow et Wintzengerode reçurent l'ordre de traverser la Westphalie, et de pénétrer ensuite en Hollande, où l'on savait qu'ils seraient reçus avec enthousiasme. D'autres corps furent chargés de bloquer les places de l'Elbe.

Le 25, l'armée française est à Gotha. N'ayant pas l'intention de faire volte-face, elle se retirait à marches forcées. Dès qu'elle eut dépassé la forêt de Thuringe, elle ne fut plus suivie que par les kosaks. Le 28, Napoléon apprend à Schluctern que la route de Francfort est occupée par l'armée austro-bavaroise, et qu'il lui faut en conséquence se préparer à la combattre pour s'ouvrir un passage.

Cette armée, commandée par le comte de Wrède, était forte d'environ soixante mille hommes. Elle s'était avancée des bords de l'Inn par Landshut, Nordlingue et Aschaffenbourg, en s'emparant de la mauvaise place de Wurzbourg. Le général Tarreau se sentant hors d'état de résister à une attaque de vive force, avait cédé la ville pour se retirer dans la citadelle, qu'une brigade bavaroise tenait bloquée.

Le 30 au matin, l'armée austro-bavaroise prit position sur la gauche de la Kinzig, en avant de Hanau, à cheval sur la chaussée de Gelnhausen, que défendait une batterie de soixante pièces de canon. La division Rechberg en avait été détachée, contrairement à toutes règles, pour aller occuper la ville de Francfort. Vers midi, les premières colonnes françaises essaient de déboucher par la chaussée, mais l'artillerie ennemie les en empêche. Contraintes d'attendre l'arrivée de nouvelles troupes, elles se bornent à entretenir l'action par un grand nombre de tirailleurs.

A trois heures, l'artillerie et le reste de l'armée étant en présence, Napoléon ordonne un effort vigoureux contre la gauche ennemie. On ne pouvait l'aborder qu'en franchissant au préalable un défilé formé par des bois. Curial s'y précipite à la tête de deux bataillons de vieille garde, et réussit à en déboucher. Drouot le suivait avec cinquante bou-

ches à feu qu'il met successivement en batterie. La voie se trouvant ouverte, la cavalerie de la garde et celle de Sébastiani viennent se former à droite des pièces. Bientôt Nansouty a renversé la cavalerie qui lui était opposée, et pris en flanc l'infanterie qu'elle couvrait. En vain l'ennemi cherche à rallier ses troupes désorganisées : toute son aile gauche, écrasée par la mitraille et chargée tour-à-tour par les dragons de la garde et par les cuirassiers français, est mise en pleine déroute. De Wrède n'attend pas plus longtemps pour ordonner la retraite. Son armée repassa la rivière, heureuse de trouver la protection de la place de Hanau pour se soustraire à une ruine totale.

L'armée française continua sa route sur Francfort; elle n'avait pas de temps à perdre, car Blücher et Schwartzenberg pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Cependant comme Mortier, avec l'arrière-garde, se trouvait encore à Gelhausen, le soir de la bataille, Napoléon prescrivit à Marmont de l'attendre et de s'emparer en même temps de Hanau. Dès le lendemain, un bombardement de quelques heures détermine les Autrichiens à évacuer cette place. Marmont y est à peine entré qu'il fait passer la Kinzig à une partie de ses troupes, et culbute de nouveau l'armée ennemie. Une pareille attaque, convenablement soutenue, pouvait entraîner la destruction entière de cette armée par la facilité que l'on acquérait de la couper d'Aschaffenbourg et de l'acculer au Mein; mais le général français ne voulant qu'assurer le passage de l'arrière-garde, ne crut pas devoir pousser ses succès au-delà du but de sa mission : après avoir confié la défense de Hanau à une division italienne, et celle des ponts au général Guilleminot, il prit la route de Francfort avec le reste de ses troupes. De Wrède, comme on devait s'y attendre, essaya de laver sa défaite en reprenant l'offensive; il pénètre d'abord

dans Hanau; mais au moment d'en déboucher, une balle l'atteint et le blesse grièvement. Cet accident jette de l'hésitation dans sa colonne; les Italiens se ravisent, et, soutenus par la division Morand, l'obligent à rebrousser chemin. Ce nouvel échec rendit l'ennemi plus circonspect, et les Français purent continuer paisiblement leur marche sur Francfort.

La division bavaroise qui occupait cette ville s'était hâtée d'en sortir à l'approches des premières troupes françaises, en détruisant derrière elle le pont du Mein. Napoléon, le 2 novembre, arriva à Mayence; l'armée y repasse le Rhin. La division Guilleminot, qui fermait la marche, voulant tenir ferme sur les hauteurs de Hocheim, y fut assaillie par les forces infiniment supérieures des Autrichiens; mais, grâce à l'habileté de son général, elle eut le bonheur de rentrer à Casse sans autre perte que quelpues hommes tués et deux cents prisonniers.

Les alliés, au lieu de poursuivre immédiatement leur marche sur Paris, où rien ne s'opposait à leur arrivée, voulurent attendre les milices levées de tous côtés pour bloquer les places avant de s'engager au-delà du boulevard élevé par Vauban et dont le prestige n'était pas encore tombé. Ils avaient aussi à recueillir sur leurs derrières le fruit de leur grande victoire. Le plus important fut la capitulation de Dresde, où l'on a vu que Saint-Cyr avait été laissé avec deux corps d'armée.

Après divers combats autour de la place, le maréchal réduit à la dernière extrémité par le manque de vivres et sans espoir d'être dégagé, capitula le 21 novembre. Son armée, d'environ trente-quatre mille hommes, y compris les malades, devait retourner en France, sous condition de ne pas servir de six mois contre les alliés... Déjà Saint-Cyr se trouvait à Altenbourg quand on apprit que les sou-

verains se refusaient à ratifier la capitulation. On lui propose de rentrer dans la place, déjà occupée par l'ennemi, qui avait acquis la certitude du dénûment absolu d'approvisionnements. Cette proposition était illusoire : le maréchal le sentit, et préféra se rendre avec tous les siens, laissant aux alliés la honte d'une capitulation violée.

On a dit que Saint-Cyr, saisissant le moment où les masses alliées se trouvaient encore vers Leipsig, aurait dû filer le long de l'Elbe pour aller se réunir à Davoust, après avoir rallié chemin faisant les garnisons de Torgau, de Wittenberg et de Magdebourg. L'entreprise était digne assurément de son grand caractère, mais elle présentait plus d'une sorte de difficultés. Elle ne pouvait être tentée que par la rive droite du fleuve, et Dresde, de ce côté, est environné de forêts considérables, dont l'ennemi avait fermé de bonne heure toutes les issues par des abatis et des retranchements; puis, il fallait être informé de ce qui se passait aux armées, et avoir acquis la certitude que l'empereur n'approuverait pas une aussi grande déviation de ses ordres. Il semble que dans les reproches adressés au maréchal, l'on n'ait pas assez tenu compte des embarras de sa position.

L'empereur avait annoncé qu'il reviendrait à Dresde : sous le rapport militaire et politique, il n'était pas de point plus important à conserver. Le maréchal devait-il donc s'autoriser à l'abandonner dès le premier moment? Et plus tard, en avait-il la possibilité? C'est en vain que le comte de Lobau essaya d'emporter les premiers obstacles. Il fut contraint de rentrer dans la ville. Klénau, étant arrivé sur l'entrefaite à la tête de vingt-cinq mille hommes, il devint de plus en plus impossible de se faire jour.

On a vu que le prince royal et Benningsen s'étaient rendus devant Hambourg. Les Danois, à leur approche,

se trouvaient dans la nécessité de signer la paix; mais plus généreux que leurs voisins les Allemands, ils se refusèrent à tourner leurs armes contre leurs anciens alliés.

Davoust, livré à lui-même, ne se laissera point imposer par le nombre de ses adversaires. Il commandait à vingt-cinq mille braves, et la place de Hambourg était bien approvisionnée. Au lieu de se laisser resserrer derrière une enceinte qui n'eût tenu que quelques jours, il défendra les approches, et fera une guerre extérieure qui se prolongera jusqu'après la chute de Napoléon.

La forteresse non moins importante de Dantzig, était au moment de capituler. Il y avait un an que l'intrépide Rapp y bravait les attaques du duc de Wurtemberg. Le siége, entrepris depuis six mois, aurait duré long-temps encore, si la garnison exténuée n'avait manqué de médicaments et de munitions. Rapp obtint d'abord sa libre sortie, mais la capitulation signée le 30 novembre n'ayant point été sanctionnée par les souverains, il éprouva le même sort que Saint-Cyr, et dut se rendre prisonnier.

Torgau, Stettin, Modlin, Zamosc et la citadelle d'Erfurth se rendirent aussi vers la même époque. Les garnisons, en proie à la famine et au typhus, avaient épuisé tout ce qu'on pouvait espérer de résignation et de dévouement. D'autres places, parmi lesquelles Glogau, Custrin et Magdebourg prolongeront leur résistance jusqu'à la fin de la guerre.

Bientôt aussi le contre-coup de la bataille de Leipzig se fit sentir en Italie. Eugène, que nous avons vu quitter la Saxe à l'issue de la bataille de Lutzen, avait réorganisé une armée de cinquante mille hommes, Français et Italiens. La cour de Vienne, certaine de la coopération de la Bavière, lui avait opposé le général Hiller, avec sept divisions d'une force supérieure, sans compter les paysans tyroliens, qu'elle

avait encore pour elle. Pendant quelque temps, Eugène défendit avec succès les défilés fameux de Tarvis et de Laybach. Mais à l'accession de la Bavière, le général autrichien, remontant la Drave, déboucha avec le gros de ses forces, dans la vallée de l'Adige, menaçant de descendre par Trente et Rivoli sur Vérone. Cette manœuvre était bien conçue. Le vice-roi, tourné sur sa gauche, se replia d'abord derrière l'Isonzo, puis après sur la rive droite de la Brenta, dont il détruisit les ponts. Toutefois, Hiller, n'osant déboucher sur les derrières du prince, en forçant Rivoli, fila par les gorges de la Brenta, pour rejoindre sa gauche, et s'avancer sur Vicence.

Le cabinet autrichien, jaloux de reconquérir l'Italie, y envoya le maréchal Bellegarde avec un renfort de vingt-cinq mille hommes sous Klénau, aussitôt après la capitulation de Dresde. Ce renfort se porta directement sur l'Adige en traversant la Bavière et le Tyrol. Eugène se maintiendra long-temps avec courage; mais la chute de l'empire entraînera celle du royaume d'Italie. Dans les derniers instants, un adversaire que l'on sera surpris de trouver parmi les ennemis de la France, le roi Joachim, viendra hâter le dénouement de la lutte, en s'avançant sur le Pô, à la tête de l'armée napolitaine.

La dernière période de la campagne que nous venons d'analyser fut le triomphe des armées étrangères. Après vingt ans de revers, les généraux de la coalition avaient enfin trouvé le secret de fixer la victoire; et ce secret, que les préjugés dérobèrent à leur pénétration jusqu'après l'armistice, était, comme il sera toujours, dans un emploi rapide et judicieux des moyens tactiques. Il est vrai que jamais les circonstances ne les avaient secondés au même point. Presque partout ils purent se présenter deux contre un, et la trempe de leurs soldats l'emportait de beaucoup

sur celle de leurs adversaires. Ils trouvèrent d'ailleurs dans les dispositions des peuples, naturellement intéressés à secouer le joug onéreux de Napoléon, une sympathie qui les encourageait à se livrer avec confiance aux combinaisons de l'offensive.

§ V.

On a vu qu'en 1812, Wellington, à la suite d'une pointe heureuse sur Madrid, avait été contraint de lever le siége de Burgos. Les quartiers d'hiver qu'il prit alors dans les environs de Ciudad-Rodrigo, lui permirent d'attendre des renforts et de réorganiser ses troupes. Nommé généralissime des armées espagnoles, par les Cortès, il attira à lui vers le nord, toutes les forces insurgées que l'abandon de la partie méridionale de la péninsule avait rendues disponibles. Son armée, au commencement de 1813, s'élevait à environ cent trente mille combattants, Anglais, Portugais et Espagnols.

Les Français, au contraire, se trouvaient fort affaiblis. L'empereur avait retiré de la péninsule le maréchal Soult et deux divisions de dragons. Les dépôts, au lieu de continuer à fournir des recrues à l'armée, avaient été réunis en régiments provisoires, et envoyés en Saxe. La totalité des forces françaises dans le nord, du Douro à Tolède, formait à peine quatre vingt-dix mille combattants, répartis en quatre corps d'armée. C'étaient ceux du Portugal, sous Reille; du centre, sous Drouet (comte d'Erlon); du midi, sous Gazan, et du nord, sous Clausel. Quelques troupes de la garde, françaises et espagnoles, formaient une mince réserve de huit à dix mille hommes.

Au mois de mai, Wellington ayant achevé tous ses préparatifs, commença l'exécution du projet qu'il avait formé

d'agir sur le Douro. Il pensait, en général habile, qu'en s'avançant ainsi contre la ligne de retraite des Français, il les forcerait à évacuer la capitale et peut-être l'Espagne entière. Cette manœuvre devait être favorisée, d'un côté par une diversion des forces de l'Andalousie sur l'extrême gauche de ses adversaires, et, de l'autre, par le mouvement des armées espagnoles de la Galice et des Asturies, contre leurs communications. Le général anglais, après avoir passé le Douro à Loméga et concentré ses forces à Toro, continua sa marche sur Palencia. Joseph, à la nouvelle de ce mouvement, abandonne Madrid et vient s'établir à Vittoria, parallèlement à la route de Bayonne. Le roi ne saurait être blâmé de s'être décidé à livrer bataille avant de se replier derrière les Pyrénées; mais, outre que la position qu'il avait choisie, était peu favorable, l'ennemi, par le moindre effort contre sa droite, interceptait immédiatement la chaussée. Les généraux opinaient pour une retraite parallèle à l'Èbre, jusqu'à ce que la jonction avec Suchet, permît de reprendre l'offensive; mais Joseph se rangeant à l'avis du maréchal Jourdan, son major-général, persista à attendre l'ennemi. Les Espagnols, se montrant menaçants sur l'un et l'autre flanc de la ligne de retraite, les généraux Foy et Clausel, pour la couvrir, furent respectivement détachés vers Saint-Sébastien et Logrogno. Ces détachements, au moment où l'on se décidait à livrer bataille, paraîtront sans doute contraires aux règles, mais ils étaient dictés par la nécessité.

Le général anglais passe l'Èbre et se présente le 21 juin devant la position. Sa marche avait été lente. Le même jour, il livra la bataille qui allait décider sans retour du sort de la péninsule. Elle fut à peine disputée : les colonnes de Hill et de Béresford, pénétrant entre le centre et la gauche de l'armée française, les forcèrent à une re-

traite précipitée. La droite, tournée par Graham qui avait gagné la chaussée, se retira en désordre par le chemin de Pampelune, où se précipita l'immense file d'équipages attachés à la cour du roi fugitif. L'artillerie, les approvisionnements, les bagages, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Une terreur, qui se prolongea jusqu'à Bayonne, fit tout abandonner. Toutefois le général Clausel parvint à sauver la gauche, en lui faisant prendre le chemin de Jaca et de Pau. Le général Foy, de son côté, gagna les Anglais de vitesse et couvrit la Bidassoa. La bataille et la retraite de Vittoria ne coûtèrent pas au-delà de cinq mille hommes; mais elles flétrirent les lauriers conquis d'abord dans la péninsule.

Dans l'est, le cabinet anglais avait remplacé, par Murray, le général Maitland. Au mois d'avril 1813, le nouveau commandant, arrivé à Alicante avec l'ordre de coopérer au succès du mouvement de Wellington sur le Douro, avait pris position à Castella avec vingt mille Anglo-Siciliens et Espagnols. Du 20 au 22, Suchet, après avoir battu l'avant-garde anglaise à Biar, et les Espagnols d'Elliot à Yecla, attaqua la position de Murray. Ce mouvement ne réussit pas; mais lorsque les Anglais voulurent prendre l'offensive, ils furent à leur tour contenus et ramenés par l'artillerie française. — Suchet retourna à Valence.

Cependant le général anglais avait conçu le projet hardi d'agir contre la ligne d'opérations des Français, en se jetant sur Tarragone, dont les fortifications n'avaient pas été réparées. Il débarqua auprès de Salo, et enleva le fort de Balaguer; mais Suchet étant accouru à marches forcées, obligea les Anglais à se rembarquer à la hâte en abandonnant leur parc de siége. Pendant son absence, le général Harispe avait battu à Xucar l'armée espagnole,

partie d'Alicante sous les ordres du duc del Parque. Mais ces succès devinrent inutiles, car à la suite de la défaite de Vittoria, l'empereur prescrivit au maréchal de se rapprocher de la frontière de France en conservant toutefois des points d'appui pour le moment où l'on reprendrait l'offensive. Au commencement de juillet, le royaume de Valence était évacué, mais on avait laissé des garnisons à Denia, à Peniscola, à Sagonte et à Tortose. On regretta plus tard que vingt mille braves eussent été ainsi sacrifiés à d'incertaines espérances, quand ils devenaient si nécessaires pour couvrir le sol national. Cette faute, dont le maréchal se trouve justifié par les ordres qu'il avait reçus, était une conséquence de l'obstination de l'empereur à garder toutes les forteresses des pays qu'il abandonnait.

Arrivé à Barcelonne, le maréchal rallia les débris de l'armée de Catalogne et s'établit sur le Llobrégat. Dans les premiers jours d'août, lord Bentinck, successeur de Murray, menaça Tarragone avec des forces considérables. Suchet marcha à sa rencontre et détruisit les fortifications de la ville. Cependant, serré de près par les forces anglaises devenues nombreuses, le maréchal, pour se dégager, prit l'offensive en septembre; il détruisit au col d'Ordal la brigade du général Adams et força Bentinck à la retraite. Cette action vigoureuse assura aux Français des cantonnements paisibles entre Barcelonne et le Llobrégat.

Dans le nord de l'Espagne, les derniers mois de 1813 n'offrent de remarquable qu'un mouvement offensif du maréchal Soult, appelé à réparer les désastres de Joseph. Le but du maréchal était de se porter au secours de Pampelune et d'attaquer le centre de l'armée coalisée : ce projet ne reçut pas son entière exécution; les Français durent se retirer pour éviter une action générale où ils avaient tout à perdre.

La retraite de Soult permit aux Anglais de continuer le siége de la place de Saint-Sébastien, contre laquelle s'étaient brisés jusqu'alors les efforts de Graham. Un premier assaut avait échoué, quand l'attaque, renouvelée le 28 août, par quatre-vingts bouches à feu, rendit enfin la brèche praticable; un second assaut, livré le 31, n'eût pas mieux réussi que le premier, si une explosion dans la place n'eût ébranlée la garnison, qui se retira dans le château. Cette journée coûta aux Anglais, près de quatre mille hommes et plusieurs ingénieurs. Soult entreprit de marcher au secours de la place, mais il ne put forcer la formidable position de Saint-Martial, où les Espagnols rivalisèrent avec les meilleures troupes anglaises. Le château de Saint-Sébastien, trop resserré pour résister à un bombardement, capitula le 9 septembre. Wellington, renforcé par les troupes du siége, franchit la Bidassoa et s'empara de la position saillante de la Rhune. Soult, affaibli par divers détachements indispensables, défendit peu cette position et se concentra derrière la Nivelle. Quelques jours après, Pampelune capitula faute de vivres. La bataille de Leipzig fit évanouir toute pensée d'un retour offensif en Espagne.

TRENTIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON.

CAMPAGNE DE 1814; Ire PARTIE (1).

§ I. Situation politique et militaire de l'empire français à l'ouverture de la campagne. — Plans et projets respectifs des deux partis. — Force et emplacement des armées. — § II. Rapide invasion de la Hollande. — Entrée en France de la grande armée alliée. — Passage du Rhin par l'armée de Silésie et par le corps de Winzingerode. — Retraite des maréchaux. — Leur réunion sous Châlons. — § III. Projets et dernières mesures de Napoléon; il se rend à Châlons et prend l'offensive. — Combats de Saint-Dizier et de Brienne. — Bataille de la Rothière. — Observations. — Retraite de l'armée française sous Troyes. — Le duc de Tarente évacue Châlons. — Prise de Vitry. — Marche de l'armée de Silésie sur Château-Thierry et la Ferté-sous-Jouarre. — § IV. Retraite de l'armée française sur Nogent. — Belle manœuvre de Napoléon sur le flanc gauche de l'armée de Silésie. — Quatre victoires en quatre jours! — Observations. — § V. Arrivée sur l'Aisne du corps de Winzingerode. — Prise de Soissons. — Marche de la grande armée alliée sur Fontainebleau et Nangis. — Combats de Sens et de Nogent. — Napoléon reprend l'offensive contre la grande armée. — Combats de Mormant et de Montereau. — Retraite des Alliés derrière la Seine. — Les Français rentrent à Troyes. — Armistice proposé par les Alliés. — Les ducs de Tarente et de Reggio suivent la grande armée derrière l'Aube. — Nouveaux projets des deux partis.

§ 1.

Deux campagnes avaient suffi pour miner et ébranler jusque dans ses fondements la puissance colossale de Na-

(1) Pour l'analyse de cette campagne, nous avons suivi presque exclusivement la version du colonel Koch, dont quinze années de publication ont confirmé l'exactitude et le mérite.

poléon. La dernière, terminée par la bataille de Leipzig, ouvrait à l'étranger les barrières de l'empire. Les alliés, qu'encourageaient leurs succès et la désorganisation de l'armée française, résolurent de franchir immédiatement le Rhin, et de marcher sur Paris au cœur même de l'hiver. Dans la crainte où ils étaient que la nation entière ne se soulevât à leur approche, ils proclamèrent qu'ils ne faisaient point la guerre à la France, qu'ils désiraient au contraire qu'elle restât grande, forte, heureuse, plus puissante et étendue que sous ses rois; que c'était contre l'empereur seul qu'allaient être dirigés leurs efforts, ou plutôt contre cette prépondérance qu'il exerçait depuis trop long-temps pour le commun malheur des gouvernements et des peuples.

De retour à Paris dans les premiers jours de novembre, Napoléon y avait présidé divers conseils, à l'effet d'obvier aux dangers les plus pressants. La guerre d'Espagne était une plaie qu'il importait de cicatriser : aussi avait-il songé à la terminer d'un seul coup, en restituant à son légitime possesseur, une couronne que ses armes n'avaient pu maintenir sur la tête de son frère. La démarche était tardive, humiliante et plus propre peut-être à révéler qu'à diminuer les embarras de sa position. Quoi qu'il en soit, Ferdinand, dans l'empressement de recouvrer sa liberté, ne pouvait que souscrire aux conditions qui lui seraient imposées. Un traité fut donc conclu, et des relations pacifiques rétablies entre les deux puissances. La rapidité des événements dispensa le monarque espagnol d'en enfreindre les articles, ainsi qu'il est à présumer qu'il l'eût fait, ou que l'eussent fait pour lui les cortès de Madrid.

L'empereur ne pouvait que désirer la paix; aussi saisit-il toutes les occasions d'entrer en négociation. Des notes furent échangées, et l'on put croire un instant à la réunion d'un congrès, où serait enfin résolue la grande

question européenne. L'infortune avait appris à Napoléon à modérer ses prétentions; mais il était des limites aux concessions qu'il pouvait faire : il consentait à ce que la France fût resserrée entre les frontières naturelles du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, et renonçait à toute prépondérance sur les états voisins. Les alliés, après avoir paru adhérer à ces propositions qu'ils regardaient, disaient-ils, comme les bases essentielles de la tranquillité future de l'Europe, ne fournirent que des réponses évasives et dilatoires. Et comment concevoir, au surplus, qu'ils renonceraient à un triomphe acheté par vingt ans de sacrifices et de revers; à un triomphe qui étoufferait, à ce qu'ils croyaient, les redoutables principes consacrés par la révolution; à un triomphe qui leur permettrait de châtier, par de terribles représailles, l'auteur abhorré de tant d'humiliations et d'affronts qu'ils avaient reçus.

L'empereur, cependant, annonça au corps législatif et au sénat réunis en assemblée extraordinaire, que des négociations avaient été entamées; qu'il adhérait *aux bases préliminaires* posées par les puissances; que, de sa part, rien ne s'opposait au rétablissement de la paix; qu'il s'empresserait d'en fournir la preuve en donnant communication à la double assemblée de toutes les pièces diplomatiques reçues ou adressées dans ce but. Ce langage eût été de nature à ouvrir les cœurs à l'espérance, dans des circonstances ordinaires; mais tel était le caractère de la lutte, qu'il devenait difficile de croire à un accommodement. Toutefois, en produisant la preuve de ses intentions pacifiques, l'empereur disposait l'opinion en sa faveur, et préparait la nation à de nouveaux sacrifices. Ils allaient effectivement devenir nécessaires, et Napoléon, en rappelant dans le même discours que *les nations ne traitent avec sécurité qu'en déployant toutes leurs forces*,

détruisit les illusions que d'abord on avait pu se former.

D'accord avec l'empereur sur la nécessité de préparer la guerre pour avoir la paix, le corps législatif se montra moins docile dans les questions relatives aux droits du peuple. Deux ans plus tôt, on eût regardé comme un acte de courage et de patriotisme l'opposition que manifesta dans cette occasion l'assemblée; mais alors elle n'était plus de saison, et sans doute que l'histoire la jugera comme inopportune et déloyale. L'empereur dans son ressentiment, traita de factieux les députés et les congédia dans leurs départements. L'invasion qui venait de s'effectuer consterna moins peut-être que ce trait de despotisme. Les amis d'une sage liberté en prirent l'alarme, et n'entrevirent de salut que dans l'excès même du mal; on vit alors se grossir le nombre des mécontents, et des symptômes de désaffection se manifester de toutes parts. Au parti royaliste qui commençait à s'agiter, vinrent se joindre les fournisseurs ruinés et les acquéreurs de domaines nationaux dépouillés ou appauvris par les décomptes. Les provinces conquises tendaient à se détacher : Turin redemandait ses rois; Florence, ses ducs; Gênes, son commerce et son indépendance : Rome indignée gémissait de la captivité de son pontife, et déjà la Hollande avait secoué le joug. L'empereur ne comptait plus d'alliés, et quelques jours encore la neutralité de la Suisse allait être violée.

Quelles étaient au milieu de cette crise les ressources et les espérances de l'empereur ? pour la seconde fois depuis un an l'armée se trouvait désorganisée : l'infanterie, naguère si redoutable, avait perdu sa consistance, et ne marchait plus qu'avec une immense quantité d'artillerie. La cavalerie ne présentait que des débris, et la France n'avait plus de chevaux propres à ce service. L'artillerie, quoique riche encore d'officiers instruits, conservait à

peine quelques vieux canonniers. Ajoutez à cet épuisement des corps, l'insouciance et le dégoût chez les chefs, l'indiscipline et l'affaissement chez le soldat, la désorganisation dans le matériel, le désordre dans l'administration; le manque d'approvisionnements dans les places, dont plusieurs étaient en proie à un typhus mortel.

Ne fallait-il pas être Napoléon pour ne pas désespérer de recomposer une armée avec ces tristes débris? mais si jusque là les difficultés avaient été pour lui des occasions de maîtriser la fortune, son génie allait se trouver débordé par les événements dont la rapidité ne lui donnerait pas le temps de se reconnaître.

De formidables levées avaient été décrétées, et nonobstant l'anxiété générale, chacun courait prendre son rang. L'embarras était de les incorporer et de les instruire, alors que les cadres se trouvaient dépourvus d'officiers et de vieux soldats. On s'aida de l'expérience acquise à cet égard à l'ouverture de la campagne précédente, et pour éviter une confusion qui n'eût qu'aggravé le mal, on ne dirigea d'abord sur les dépôts que les cent soixante mille conscrits de 1815. Les autres classes ne devaient être mobilisées que successivement, et après que celle-ci aurait rejoint l'armée active. A cet embarras, se joignait la pénurie d'armes : on en ramassa de toutes parts, et l'on désarma tous les étrangers, à l'exception des Suisses, sur la fidélité desquels on n'élevait point de doutes.

Pour remonter la cavalerie, on mit en réquisition le trentième cheval; on forma des dépôts extraordinaires de remonte; on donna à l'artillerie et à plusieurs nouveaux régiments d'éclaireurs-lanciers des chevaux de la taille de quatre pieds quatre pouces à quatre pieds et demi.

L'empereur, pour qui la garde avait été tant de fois l'instrument de ses victoires, n'épargna rien pour la réorga-

nisation de ce corps d'élite : il entreprit même de l'augmenter de huit nouveaux régiments qu'on n'eut pas le loisir de former. Il ne doutait pas que l'honneur d'en faire partie ne fût pour tous un puissant motif de dévouement et de zèle. Cette mesure, il faut le dire, ajoutait à l'appauvrissement du reste de l'armée ; mais était-elle encore nécessitée par les circonstances, et surtout par le besoin d'imposer à l'ennemi, en lui présentant des têtes de colonnes d'une réputation éprouvée.

Nonobstant le trouble et la précipitation dont fut accompagné ce travail d'organisation ; nonobstant l'épuisement des ressources et la mauvaise volonté de beaucoup d'autorités, l'armée commençait à se grossir, quand, par les progrès de l'invasion, toutes les mesures se trouvèrent traversées.

Les alliés, de leur côté, avaient mis le temps à profit, et tandis que leurs épaisses colonnes se pressaient vers le Rhin, un conseil, assemblé à Francfort, minutait le plan d'invasion. Il fut convenu, après de longues discussions, que les trois armées du prince de Schwartzenberg, du feld-maréchal Blücher et du prince royal de Suède, passeraient immédiatement le Rhin : la première, vers Bâle ; la deuxième, entre Mayence et Strasbourg ; la troisième, entre Cologne et Dusseldorf. Celle-ci devait marcher sur Anvers, en longeant la Meuse, pour couper la Hollande et prendre à revers la Belgique. Les deux autres furent destinées à s'avancer concentriquement sur Paris, après avoir opéré leur jonction dans les bassins de la Meuse ou de la Marne. Quant aux armées d'Italie et d'Espagne, elles furent regardées comme secondaires, devant agir chacune pour elle-même, indépendamment des armées principales.

L'armée de Schwartzenberg se concentra dans le grand

conde du Rhin, en arrière de Bâle; elle s'élevait à cent cinquante mille hommes, et portait le nom de *Grande Armée*. Blücher s'étendit entre le Necker et la Lahn : son armée, dite de *Silésie*, était forte de cent trente mille combattants. L'armée du Nord, qui ne comptait pour le moment que quarante mille hommes, embrassa la ligne de Wesel à Rotterdam, se mettant ainsi en communication avec les Anglais.

Ces trois cent vingt mille hommes avaient pour réserve, en première ligne : le reste de l'armée du Nord retenu devant Hambourg, huit corps allemands en pleine formation, la réserve prussienne de Westphalie, dix mille hollandais insurgés et huit mille anglais, en Zélande, formant au-delà de cent quatre-vingt mille hommes; en deuxième ligne : les réserves autrichiennes qui se réunissaient sur l'Inn, et les Russes qui se formaient en Pologne, estimés ensemble à cent mille combattants. Cent mille hommes employés aux blocus ou aux siéges sur les derrières, quatre-vingt mille Autrichiens en Italie, et pareil nombre d'Anglais, d'Espagnols et de Portugais, sur les Pyrénées, élevaient ainsi à huit cent cinquante mille combattants les forces que la coalition s'apprêtait à lancer dans la lice.

L'empereur n'avait à y présenter que trois cent mille hommes, dont à peine un tiers sur la frontière menacée. Le reste était dispersé dans les places fortes de l'Oder, de l'Elbe, de l'Allemagne et de la Hollande. Soit qu'il voulût imposer à ses adversaires, soit que son esprit se pliât difficilement aux combinaisons de la défensive, le plan qu'il adopta d'abord eût dépassé de beaucoup ses faibles ressources, s'il ne s'était ménagé les moyens de le modifier, en conservant la faculté de concentrer ses forces et de prévenir l'ennemi. Des cent mille hommes qu'il avait à sa disposition, il forma huit corps, dont trois destinés à la

garde du Rhin, de Mayence à son embouchure. C'étaient ceux des comtes Morand et Maison, respectivement placés à la droite et à la gauche de la ligne, et celui du maréchal duc de Tarente, au centre. Quoique placés à de grandes distances l'un de l'autre, ces trois corps devaient combiner leurs opérations et recevoir à cet effet les instructions du maréchal. Dès-lors, la Hollande était envahie.

Sur la frontière de l'est, étaient les corps, 1° du duc de Bellune, destiné à défendre l'Asace et à couvrir les débouchés des Vosges; 2° du duc de Raguse, chargé de garder la haute Moselle et la croupe des Vosges vers Béfort; 3° du prince de la Moscowa, entre les sources et dans les hautes vallées de la Meuse et de la Saône; 4° du duc de Castiglione, destiné à opérer de Belley, comme centre d'action, sur les crêtes et dans les défilés entre le pont de Bellegarde d'un côté, les Échelles et Pont-de-Beauvoisin de l'autre. Une division de troupes légères devait entretenir la liaison entre ces deux derniers corps, et surveiller les débouchés de la Suisse en Franche-Comté. En arrière, se trouvaient les ducs de Trévise et de Reggio à la tête de la garde, à laquelle il était prescrit, en cas d'invasion, de se réunir dans les positions de Langres ou de Chaumont, pour couvrir les routes de Bâle ou de Metz à Paris (1).

Les ducs d'Albuféra et de Dalmatie avaient des commandements distincts sur les Pyrénées. Leurs forces réunies pouvaient s'élever à quarante mille hommes; mais l'empereur avait arrêté d'en détacher deux divisions pour renforcer l'armée principale.

(1) La rapidité des événements empêcha l'exécution de la partie de ce plan, relative au duc de Raguse et au prince de la Moscowa. Le premier, comme on le verra, fut opposé à l'armée de Silésie, entre la Sarre et le Rhin: le second dut couvrir, à Nancy, la route de Strasbourg à Châlons.

Le prince vice-roi d'Italie, auquel on se flattait, mais à tort, que se joindrait le roi de Naples, devait forcer les Autrichiens à tenir en Carinthie une armée de cent mille hommes, pour couvrir Vienne.

Des écrivains, qui sans doute n'avaient envisagé la question que sous le point de vue stratégique, et abstraction faite des autres circonstances politiques et morales, ont reproché à l'empereur cette répartition de ses forces; mais comme ils n'ont point indiqué ce qu'ils eussent préféré, et que nos supputations pour le découvrir sont restées infructueuses, nous persistons dans l'opinion, qu'il eût été difficile de faire mieux. Devait-il, par une concentration prématurée de ses forces, abandonner des provinces entières, et révéler ainsi le secret de sa faiblesse? Et pourquoi se presser de les concentrer? Ne suffisait-il pas de conserver la faculté de le faire, quand le temps en serait venu? Nous verrons que, malgré la rapidité des progrès de l'invasion, pas un seul bataillon ne fut coupé.

Qu'on lui reproche d'avoir laissé en pure perte, dans les places de l'Allemagne et de la Hollande, la meilleure partie de son armée; on aura raison; mais cette faute, alors sans remède, ne détruit pas le mérite des dispositions ultérieurement adoptées.

§ II.

Nous avons dit, que la Hollande avait secoué le joug. Ce pays, dans lequel le système continental avait tari toutes les sources de la prospérité, attendait depuis longtemps l'occasion de se détacher, quand elle lui fut enfin présentée par l'apparition sur l'Yssel du corps du général prussien Bulow, détaché à cet effet de l'armée du Nord. Une proclamation de ce général devint le signal de l'in-

surrection, qui, de la capitale, s'étendit rapidement aux autres villes. Molitor, qui n'était point en mesure de conjurer l'orage avec des dépôts rassemblés à la hâte, jeta des garnisons dans les places, et se replia derrière le Whaal. Son mouvement de retraite laissait à découvert la gauche du duc de Tarente; car dès lors les alliés ayant passé l'Yssel, avaient pénétré jusqu'à Amsterdam et Utrecht.

Après avoir emporté Arnheim à la suite d'un combat opiniâtre, les Prussiens franchirent le Leck, et bordèrent le Whaal. D'Amsterdam, où elle était parvenue en s'embarquant sur le Zuiderzée, l'avant-garde russe de Vinzingerode s'avança sur Dordrecht par Rotterdam; on était à la fin de novembre. L'empereur, qui ne connaissait qu'une partie des événements, envoya le comte Decaen rassembler un corps d'armée pour défendre le Whaal et couvrir Anvers. Le feu de la révolte qu'attirait l'escadre anglaise stationnée à l'embouchure de la Meuse, avait gagné de proche en proche toutes les îles de la Zélande. En voyant l'ennemi en possession de la plupart des points de défense qui lui étaient assignés, Decaen se décida à rester à Anvers. Nonobstant son activité à pourvoir à la défense de la Basse-Meuse, l'avant-garde russe pénétra sur la rive gauche jusqu'à Breda et Wilhemstadt, qu'elle trouva évacuées. Cette pointe, qui n'eût été qu'un trait de témérité dans d'autres circonstances, facilita le débarquement d'une division anglaise, et enhardit les Prussiens à passer le Whaal. Quoique dans l'impossibilité de s'opposer à ce nouveau progrès de l'ennemi, Decaen fut rappelé et remplacé par le comte Maison. Molitor continua sa retraite par Crevecœur sur Grave et Nimègue, pour se réunir au duc de Tarente.

La ligne du Whaal était d'une trop haute importance, pour que l'empereur n'entreprît pas de la ressaisir. Ce qui

venait d'arriver de ce côté, et le calme apparent qui régnait le long du Rhin lui persuadant que le torrent se dirigeait d'abord sur la Belgique, il ordonna d'y rassembler en toute hâte un corps de sa garde. Mais pour ne pas laisser le temps à l'ennemi de s'affermir dans sa position avancée, il prescrivit au comte Roguet de marcher d'Anvers sur Breda, et de rouvrir la communication avec Gorcum. Le duc de Tarente devait favoriser ce retour offensif, en s'approchant de Bois-le-Duc. Tous les efforts pour reprendre Breda ayant été infructueux, l'expédition se replia sur Anvers, abandonnant irrévocablement la Hollande.

Ce n'était pas en Belgique, comme on avait pu le croire un instant, qu'allaient être portés les grands coups. A la nouvelle des événements qui se passaient dans le Nord, le prince de Schwartzenberg résolut de franchir le Rhin, et de commencer l'exécution du plan arrêté à Francfort. Le généralissime, appréciant les avantages de prolonger sa base jusqu'à Genève et aux Alpes, ordonne, sans plus de formes, de déboucher sur le territoire neutre de la Suisse.

Dans la nuit du 20 au 21 décembre, son armée passa le fleuve en plusieurs colonnes aux points de Schaffhouse, Lauffenbourg et Bâle. Elles s'étendirent dans la vallée de l'Aar jusqu'à Fribourg. Le comte de Bubna fut dirigé sur Genève, où il arriva le 30. La faible garnison de cette place capitula le jour même. Le comte de Bubna ayant été dès lors opposé au duc de Castiglione, ses opérations restèrent indépendantes de celles de la grande armée.

Le prince de Hesse-Hombourg se porta de Berne par Neuchâtel sur Dijon, où il s'établit sans obstacle le 19 janvier.

Le comte Colloredo se dirigea en deux colonnes sur Auxonne et sur Langres.

Le prince Louis de Liechtenstein investit Besançon le 6 janvier.

Le comte Giulay s'avança par Montbéliard sur Vesoul, où il entra le 7.

Le comte de Wrède s'étendit dans la Haute-Alsace, après avoir essayé vainement de réduire Huningue et Béfort.

Le prince royal de Wurtemberg releva les Bavarois devant ces places, et les soutint en seconde ligne à la hauteur de Brisach, qu'il investit le 2 janvier.

Le comte de Wittgenstein, après avoir laissé à de nouvelles troupes le soin de bloquer Kehl, franchit le Rhin aux environs du fort Vauban. Le 2 janvier, une partie de son corps devait observer Strasbourg, et l'autre, traverser les Vosges, pour former, sous ses ordres immédiats, la droite de la grande armée.

Schwartzenberg, comme on voit, profita du col formé entre les hauts massifs du Jura et des Vosges, pour porter en avant la majeure partie de ses masses. Depuis longtemps, cette trouée était indiquée comme le point le plus vulnérable des frontières orientales de la France. Remarquons, toutefois, qu'il ne suffit pas de s'en être emparé pour avoir franchi tous les obstacles; car, soit qu'on prétende pénétrer par Dijon, dans les vallées de l'Yonne et de l'Armançon, soit qu'on veuille déboucher par Langres, dans les bassins de la Seine et de la Marne, il faut s'élever des sources de la Saône sur les sommités du Morvan, et redescendre cette chaîne, partout remplie d'excellentes positions(1).

Les Autrichiens, aux points où nous les avons laissés, avaient vaincu la plupart de ces difficultés physiques, et désormais les localités ne s'opposeraient plus aux combinaisons de l'offensive.

(1) Consultez la géographie de M. Lavallée.

L'empereur qui, à la nouvelle de leurs progrès, avait toute son attention fixée sur Anvers et la Belgique, ordonna au duc de Trévise, établi à Namur avec les deux divisions de vieille garde, de prendre sur-le-champ la direction de Reims, pour venir couvrir, entre Châlons et Troyes, les routes de Metz et de Bâle à Paris. L'apparition du comte Giulay aux sources de la Marne, changea cette disposition. A peine arrivé à Reims, le maréchal reçut l'ordre de se porter à marches forcées sur Langres: Giulay, arrivé devant cette ville le 16, en ordonna l'attaque pour le lendemain. Le duc de Trévise se détermina à l'évacuer dans la crainte de compromettre sa retraite sur Chaumont, où l'ennemi pouvait le prévenir.

En Alsace, le duc de Bellune n'avait pas au-delà de dix mille hommes pour faire face aux trente mille Austro-Bavarois de Wrède, et aux vingt-cinq mille Russes de Wittgenstein. Ne voulant pas se laisser enfermer dans Strasbourg, il se replia dans les défilés de Saverne, se proposant d'y tenir ferme jusqu'à l'arrivée du duc de Raguse; mais il s'en trouvait déjà séparé par l'armée de Silésie, qui, dès le 7 janvier, avait atteint la Sarre. Menacé sur sa gauche par Blücher, et pressé de front par le comte de Wrède, il continua sa retraite sur Baccarat, livrant ainsi à l'ennemi, les débouchés des Vosges dans les vallées de la Meurthe et de la Moselle. Le prince de la Moscowa, accourut à Nancy pour former entre les ducs de Raguse et de Bellune un échelon intermédiaire. Rassuré par ce soutien, et voulant faire un dernier effort pour éloigner l'ennemi et assurer sa position, celui-ci dirigea deux colonnes sur Saint-Dié et Grinal où l'on comptait ne trouver que des troupes légères. Il n'en était pas ainsi: Le comte de Wrède occupait le premier de ces points, et le prince royal de Wurtemberg, le second.

L'un était en marche sur Neufchâteau, l'autre, sur Langres, où ils devaient respectivement entrer en ligne avec la grande armée. Nos colonnes trompées, se retirèrent avec peine, après avoir soutenu deux combats opiniâtres. Malgré cet échec, le duc de Bellune, sentant toute l'importance de la possession des Vosges, hésitait encore à les abandonner, quand une dépêche du prince de la Moscowa, en lui apprenant que la gauche de l'armée de Silésie s'avançait à grands pas *par Château-Salins*, le décida à une prompte retraite. Il se retira à Nancy dans la vallée de la Moselle où l'attendaient le prince de la Moscowa et le duc de Raguse, pour opérer de concert devant l'armée de Silésie, dont nous indiquerons les progrès dans un instant.

En se voyant pressé de front par Giulay et menacé sur sa gauche par le prince de Wurtemberg et le comte de Wrède, établis entre Langres et Neufchâteau, le duc de Trévise effectua sa retraite sur Bar-sur-Aube; ayant alors reçu quelques renforts, il résolut de disputer le terrain et d'attendre Giulay qui s'avançait rapidement; un combat s'ensuivit le 24 janvier, et, quoiqu'avec des forces triples, l'ennemi fut vaincu; toutefois le maréchal abandonna la position qu'il venait de défendre, dans la crainte d'y être forcé le lendemain. Il se retira dans la nuit sur Vandœuvre, et de là sur Troyes.

Les Badois et divers autres corps arrivés d'outre Rhin, dans le commencement de janvier, avaient relevé Wittgenstein devant les places de l'Alsace, et permis à ce général de suivre le mouvement offensif de la grande armée. Dans sa marche de Saverne sur Nancy, et tandis que ses batteries lançaient d'inutiles obus sur Phalsbourg, ses patrouilles communiquèrent dans les environs de Bitche avec les flanqueurs de gauche de l'armée de Silésie. De Nancy où son

avant-garde arriva le 20 janvier, le général russe continua sa marche vers la Marne.

Un dernier corps, non moins formidable par le nombre que par la composition, allait se présenter en ligne : c'était les gardes et réserves russes et prussiennes, aux ordres du comte Barclay de Tolly. Elles avaient suivi le gros de l'armée par Bâle, et s'avançaient par Vesoul sur Langres.

Ainsi, la grande armée alliée occupait, le 26 janvier, les positions suivantes : en première ligne, le comte Giulay à Bar-sur-Aube; à sa droite, vers Colombé, le prince de Wurtemberg; le comte de Wrède, aux environs de Neufchâteau, se liant par des patrouilles à la gauche de l'armée de Silésie, arrivée la veille à Joinville : en seconde ligne le prince de Hesse-Hombourg et le comte de Colloredo, à Dijon; le comte Barclay, à Langres; le corps de bataille du comte de Wittgenstein, en marche vers Nancy. Sur les derrières, le prince de Liechtenstein investissait Besançon, et toutes les forteresses d'Alsace étaient bloquées par les troupes indiquées plus haut.

Désormais, rien ne s'opposait à l'accomplissement de la première partie du plan d'invasion, car on voit par le résumé que nous allons présenter des opérations de l'armée de Silésie, qu'elle n'avait pas rempli sa tâche avec moins de bonheur que la grande armée.

Quoique pour se rendre au point de jonction arrêté, ces armées eussent à parcourir des distances sensiblement égales, et que, pour l'une, la difficulté de franchir les montagnes, compensât, pour l'autre, la difficulté de passer les rivières, on avait regardé comme prudent de ne lancer l'armée de Silésie dans la lice, qu'après que la grande armée y serait entrée. Celle-ci avait atteint les gorges du Jura et des Vosges, que la première était encore sur la

rive droite du Rhin, son passage n'ayant été achevé que le 2 janvier. Elle l'effectua sur les trois points de Manheim, Baccarach et Coblentz, sans plus de résistance que n'en pouvaient opposer de faibles postes d'observation. Le feld-maréchal Blücher ne pouvait choisir un moment plus favorable : il n'avait devant lui que le corps du duc de Raguse, et encore était-il dispersé de Coblentz à Landau. Un pareil morcellement donnait beau jeu à l'armée de Silésie, et sans doute que le corps français ne dut son salut qu'à l'extrême circonspection du général prussien, et qui, chez lui, pouvait être l'effet du souvenir de 1792.

Dans son impuissance à contenir des forces aussi supérieures, et au moment d'être prévenu dans les défilés de Grunstadt, le duc de Raguse s'estimait heureux de pouvoir regagner Kaiserslautern, et la rive gauche de la Sarre. L'armée de Silésie s'avança sur ses traces, occupant Trèves, et poussant son avant-garde sur Sarreguemines et Deux-Ponts. Le maréchal s'occupait activement de la défense de cette rivière, lorsque, par la retraite du duc de Bellune sur Nancy, tous ses plans se trouvèrent dérangés. Au lieu des renforts qu'il sollicitait vivement, le duc de Raguse ne reçut qu'un nouveau plan de campagne, où se révélaient à la fois les embarras de l'empereur, et son ignorance de l'état des choses.

N'accordant, à l'époque du 8 janvier, que dix mille hommes au général Bulow, soixante mille au feld-maréchal Blücher, et cent quatre-vingt mille au prince de Schwartzenberg, il se flattait encore d'arrêter leurs progrès avec les débris de la grande armée : le comte Maison devait contenir sous Breda, les Anglo-Prussiens, et dans la persuasion que Blücher détacherait vingt-cinq mille hommes devant Mayence, le duc de Raguse suffirait pour l'observer et paralyser sa marche, en manœuvrant entre les

places. Partant de même de l'hypothèse que le prince de Schwartzenberg laisserait soixante mille hommes pour bloquer les places de l'Alsace et de la Franche-Comté, il pensait que ses progrès seraient facilement arrêtés : à Langres, par le duc de Trévise, à Nancy, par le prince de la Moscowa, et dans les Vosges, par le duc de Bellune. Il recommandait, à cet effet, aux trois maréchaux, de combiner un retour offensif sur le terrain qu'ils avaient perdu, et, dans le cas où ils échoueraient, de réunir leurs forces pour couvrir les routes de la capitale.

Cependant Blücher, ayant passé la Sarre, poussait le duc de Raguse sur la route de Metz. Rassuré par le peu de résistance qu'il avait rencontré jusqu'alors, il jugea à propos de détacher sur Metz le corps du général Yorck, et sur Nancy, celui du baron Sacken, afin d'ouvrir, par sa jonction avec Wittgenstein, sa communication avec la grande armée.

Le 12 janvier, le duc de Raguse vint prendre position sous Metz, annonçant l'intention de se maintenir sur la Moselle; cette ligne offrait de grandes ressources pour tenir en échec le seul corps qui le menaçât, et empêcher peut-être la réunion des deux armées. Mais pour obtenir cet important résultat, il fallait effectuer une jonction préalable avec le prince de la Moscowa, et le duc de Bellune, et, malheureusement, cette jonction ne s'opéra pas. A l'apparition des Russes aux portes de Nancy, les deux maréchaux se retirèrent précipitamment sur Toul et Ligny. En voyant sa droite compromise par leur retraite, le duc de Raguse se décida à gagner Verdun pour s'établir derrière la Meuse. Il s'y réunit au duc de Bellune, qui, de son côté, abandonna Toul. Cette place, qui fermait d'une manière incommode pour les alliés, la chaussée de Nancy à Bar, ouvrit ses portes aux Russes, dès le lendemain, à

la suite d'un simulacre d'attaque En moins de huit jours, les trois corps français avaient été rejetés des bords de la Moselle, derrière la Meuse. Une retraite aussi précipitée resterait inconcevable, si l'on ne considérait la faiblesse et le triste état de ces corps.

Le feld-maréchal, qu'enhardissaient ces succès inespérés, résolut de passer immédiatement la Meuse. Laissant le général Yorck achever le blocus des places de la Moselle, il partagea le reste de son armée en deux colonnes; l'une prit la direction de Saint-Dizier, par Ligny et Bar; l'autre, celle de Joinville, par Toul et Vaucouleurs. La négligence que l'on avait apportée à détruire les ponts, favorisa singulièrement leur marche. Si celle de droite dut livrer combat au duc de Bellune à Ligny, celle de gauche n'éprouva aucun obstacle.

Quoique n'ayant devant lui que l'avant-garde du général Yorck, le duc de Raguse ne pouvait plus tenir sur la Meuse; il confia à la division Ricard, la défense du défilé des Islettes, et opéra sa retraite, par Bar, sur Saint-Dizier, où il se réunit le 24, au duc de Bellune et au prince de la Moscowa.

Attaqué dès le lendemain par la colonne qui les avait suivis, et de plus, menacés sur leur droite par le mouvement de l'autre colonne sur Joinville, les trois maréchaux crurent devoir se retirer encore, pour aller prendre en arrière des positions plus sûres : le duc de Bellune s'échelonna, à peu de distance de Saint-Dizier, sur la route de Vitry, où s'établirent le prince de la Moscowa et le duc de Raguse. La division Ricard continuait de garder le défilé des Islettes.

Le même jour, 25 janvier, l'armée de Silésie occupa les positions suivantes : le baron Sacken, à Danmartin; le quartier-général du feld-maréchal Blücher, à Joinville; le

prince Sherbatow, à Saint-Dizier, où il devait attendre le général Yorck, devenu disponible par l'arrivée de nouvelles troupes devant Metz.

Ainsi, dans l'espace de vingt-cinq jours, cette armée avait franchi quatre rivières et envahi tout le pays compris entre le Rhin et la Marne. Elle ne présentait pas, il est vrai, une masse aussi imposante qu'à l'ouverture de la campagne; mais elle allait être renforcée du corps prussien du général Kleist, et du corps russe du comte Langeron.

Les succès de l'armée de Silésie, comme ceux de la grande armée, la coalition ne les devait ni à de savantes combinaisons, ni à des victoires. Ces succès étaient l'œuvre d'une supériorité numérique bien prononcée, et de l'ascendant que donne cette supériorité, surtout devant des troupes désorganisées. On ne saurait voir que des marches par étapes dans les opérations de l'une et de l'autre de ces armées, et encore ces marches donnent-elles prise à la critique. Au lieu de s'étendre sur un grand front, l'armée autrichienne ne pouvait-elle pas marcher de suite sur Paris par les deux routes de Dijon et de Chaumont? Qui l'en eût empêché? Le corps du duc de Trévise : il en était virtuellement incapable; et comment l'aurait-il pu, n'étant arrivé que le 12 à Langres? Le feld-maréchal commit une faute d'un autre genre, en se séparant sans motifs suffisans, du corps de Yorck, et sans doute qu'il aurait eu à s'en repentir devant un adversaire qui, ne se laissant point abattre par le malheur, aurait conduit une défensive énergique.

L'armée du Nord, car il est temps d'y revenir, l'armée du Nord, que les succès prématurés de son avant-garde appelaient à voler en Belgique, ne s'y montra en force que fort tard. Dans son inconcevable hésitation, Winzingerode attendit jusqu'au 12 janvier pour effectuer le passage du

Rhin, et encore fallut-il, pour l'y décider, la nouvelle des progrès de l'armée de Silésie. Il franchit le fleuve à Dusseldorf, et se porta immédiatement sur Cologne, que venait d'évacuer le général Sébastiani. La force de ce nouveau corps s'élevait à vingt-deux mille hommes, dont un tiers de cavalerie.

Le duc de Tarente, à qui il ne restait que dix mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, occupait toujours Wesel, Nimègue et Clèves, où était son quartier-général.

Cette position, en équerre entre la Meuse et le Rhin, n'était rien moins que sûre, aussi le maréchal s'empressa-t-il de la quitter, dans la crainte d'être prévenu à Liége, où aurait pu le devancer Winzingerode, et peut-être accourir Bulow du blocus de Bois-le-Duc. Le corps français se retira, par Maëstricht et Liége, sur Namur, où il arriva le 19 janvier.—Le duc de Tarente y reçut l'ordre de continuer sa retraite, en longeant la Meuse jusqu'à Verdun, pour, de là, se rendre à Châlons-sur-Marne. L'ennemi ne l'inquiéta pas, et telle fut au contraire la lenteur de Winzingerode à s'avancer, qu'il n'avait pas quitté Liége quand le maréchal entra à Mézières. Cette lenteur ne saurait être attribuée à la présence du comte Maison sous Anvers, où les corps de Bulow et de Graham le tenaient paralysé. Mais, quel qu'en soit le motif, le général russe n'atteignit Namur que le 2 février. Il y fit un nouveau séjour, ne voulant pas s'engager entre la Sambre et la Meuse, avant d'avoir rallié les corps de Woronzow et de Strogonow, que lui renvoyait le prince de Suède. Celui-ci était occupé devant les Danois, qu'un traité tenait encore associé à la cause de l'empereur, mais que la nécessité ne tardera pas à en détacher.

§ III.

Dans les positions où nous les avons laissées, les armées de la coalition avaient atteint les grandes avenues de la capitale. C'était par les vallées de la Seine et de la Marne qu'elles prétendaient y arriver. Winzingerode devait couvrir et renforcer la droite de l'armée de Silésie, en prenant, selon les circonstances, les routes de Reims ou de Laon. Les corps de Bulow, en Belgique, et de Bubna, dans le bassin du Rhône, étaient destinés à des entreprises secondaires, subordonnées aux succès des grandes opérations. Dès-lors, toute incertitude ayant disparu, l'empereur pouvait asseoir les calculs de la défensive.

Un comité qu'il avait créé pour pourvoir à la sûreté des places et à la défense matérielle des frontières, s'autorisa à lui proposer de disputer le terrain pied à pied, et en évitant de livrer bataille. Napoléon n'avait garde d'adopter un plan qui eût jeté du discrédit sur ses armes, et qui différait autant de son caractère et de ses habitudes. Et n'était-ce pas, en effet, plus que jamais, le cas de se multiplier par le mouvement, et de porter des coups décisifs, en se livrant à une défensive incessamment attaquante? Voulant donc rester fidèle à son système, Napoléon rassembla ses masses au centre même de l'échiquier, afin de tenir divisées les forces ennemies, et de les frapper séparément et successivement.

Mais avant de quitter Paris, il voulut mettre ordre, autant que le permettaient les circonstances et le temps, aux affaires du gouvernement et de l'administration : il fixa la marche et la répartition des produits de la conscription, et comme il entrait dans son plan que la capitale se défendît, il ordonna la construction de divers ouvrages sur les parties

les plus exposées de son enceinte; il se donna un lieutenant dans la personne de son frère Joseph, et confia la régence à l'impératrice. Puis, ayant fait de nobles et touchants adieux à la garde parisienne, et adressé ses instructions aux commandants des corps détachés, y compris le vice-roi d'Italie, à qui il prescrivait de se rapprocher des Alpes, il se rendit sur le théâtre des hostilités, où quelques renforts l'avaient devancé.

Arrivé le 25 janvier à Châlons, il trouva le prince de la Moscowa et les ducs de Raguse et de Bellune groupés autour de Vitry; à sa gauche, la division Ricard, aux Islettes, et le duc de Tarente en marche sur Verdun; à sa droite, le duc de Trévise, en position à Vandœuvres : le tout formant une masse de soixante-dix mille combattants. Décidé à marquer sa présence par un de ces coups qui avaient fondé sa fortune, il résolut de marcher, par Saint-Dizier et Chaumont, sur Langres, espérant y culbuter la tête de l'armée alliée. Les souverains, ses adversaires, arrivaient alors dans cette ville, ne sachant que penser des événements et presque épouvantés de leurs succès. Comment supposer en effet que l'empereur n'eût pas un but secret en cédant ainsi, sans combattre, une partie de ses provinces? N'était-ce pas au contraire pour concentrer de plus fortes masses et écraser plus sûrement les armées envahissantes? Et que fallait-il pour déterminer le soulèvement général de la nation? Un seul succès décisif, et pour lequel leur adversaire ne manquerait pas de tout oser. Ils songeaient aux efforts inouïs de 1793; et sans doute, qu'en cas de retraite, la Suisse leur ferait payer cher la violation de son territoire. Ces considérations étaient de nature à ébranler leur résolution, et elles l'avaient ébranlée, quand de secrets messages leur parvinrent de l'intérieur et les encouragèrent à persister. Ils

s'occupèrent aussitôt de concentrer les deux armées et de les porter concurremment sur Troyes.

L'empereur n'eut pas plutôt appris le mouvement du feld-maréchal vers l'Aube, qu'il se mit en marche sur la route de Brienne, espérant, sinon le surprendre, du moins tomber sur son arrière-garde. Celle-ci, après avoir été délogée de Saint-Dizier, et en danger d'être enlevée, finit cependant par gagner Brienne où l'attendait le corps de bataille. La situation de Blücher devenait critique, mais préférant accepter le combat que de poursuivre sa retraite, il en donna connaissance au prince de Wurtemberg et à Giulay, établis dans les environs de Bar-sur-Aube, et les engagea à le venir soutenir. De son côté, le prince de Schwartzenberg, en apprenant ce qui se passait, donna ordre au comte de Wrède de se joindre, à Joinville, au comte de Wittgenstein pour assurer les derrières de l'armée de Silésie, rallier le corps de Yorck, en marche de Commercy, et menacer enfin la gauche des Français. Il prescrit en même temps aux réserves et aux gardes russes et prussiennes de filer de Chaumont sur Bar, afin d'être prêtes à entrer en ligne en cas de besoin. Toutes ces précautions étaient fort sages, et nous verrons les alliés en recueillir le fruit.

Le 28 au matin, l'armée française, continuant son mouvement, découvrit l'ennemi en position entre Maizières et Brienne. L'empereur ordonna de s'en approcher avec prudence et résolution. Vers une heure, l'artillerie engagea l'action. Le baron Sacken se plaça en colonne derrière Brienne, sur la route de Bar, et la ville fut occupée par le corps d'Alsusiew. Protégée par ses batteries, la cavalerie française se déploya dans la plaine et poussa sur Brienne celle du comte Pahlen, qui se trouvait en première ligne. Ce dernier, garanti du choc par trois batai-

lons formés en carré, traversa la grande rue de la ville, et alla se joindre au baron Sacken. Il était trois heures : en voyant la cavalerie russe inabordable derrière son infanterie, qui avait jeté un essaim de tirailleurs sur les flancs et dans les fossés de la route, l'empereur se décida à attaquer la ville en trois colonnes. La division Duhesme, qui déjà avait été engagée, dut renouveler une attaque sur la gauche; le prince de la Moscowa, avec six bataillons de jeune garde, forma la colonne du centre; le général Château, sur la droite, fut chargé de s'emparer du bâtiment de l'ancienne école militaire.

Duhesme, que ne soutenait pas d'assez près la cavalerie française, fut mis en désordre par une charge du comte Pahlen, qui lui enleva huit pièces de canon. Cet échec arrêta l'élan de la colonne du centre, qui, prête à pénétrer dans la ville, fut contrainte d'y renoncer. Cependant la colonne de droite, ayant enlevé le château, était descendue dans la ville, culbutant tout sur son passage. Pour l'en déposter, le feld-maréchal ordonna un effort combiné des corps d'Alsusiew et de Sacken. Deux fois les colonnes russes escaladèrent le château, deux fois elles furent repoussées. Un combat acharné s'engagea alors dans la grande rue de la ville. On s'y disputa les maisons; on y combattit pêle-mêle à la lueur de l'incendie : le carnage y fut horrible et ne cessa qu'à minuit. Une charge, dirigée sur la droite par le général Grouchy et à la clarté des flammes, ne changea rien à l'état des choses. Les Français conservèrent le château, les Russes la presque totalité de la ville.

L'empereur croyait vaincre et n'avait pas vaincu. La situation pouvait même devenir critique, si le général prussien, recevant des renforts dans la nuit, recommençait le combat le lendemain, car, en cas d'échec, l'ar-

mée n'avait pour se retirer que des chemins rendus impraticables par le dégel. Aussi Napoléon apprit-il avec une vive satisfaction que, pendant la nuit, les Russes avaient repris la route de Bar.

Il les fit poursuivre par le comte Grouchy et le duc de Bellune, à qui un épais brouillard et le mauvais état des chemins ne permirent pas de les atteindre. Sur le déclin du jour, l'armée française atteignit La Rothière, où elle bivaqua en face de l'ennemi, établi à Trannes. De cette position, le feld-maréchal communiquait avec les différents corps de la grande armée indiqués précédemment.

Cette circonstance, que l'empereur soupçonnait d'autant moins qu'on l'avait informé à faux que Schwartzenberg se dirigeait sur Auxerre, l'exposait à être enveloppé, si les alliés savaient profiter de leur immense supériorité numérique. Persévérant à vouloir entamer l'armée de Silésie, il passa la journée du 31 janvier à attendre le duc de Raguse, détaché à Vassy, et à rectifier sa position. Le 1er février au matin, son armée occupait la ligne de Dienville, par La Rothière, au petit village de la Chaise. L'aile droite, sous le comte Gérard, s'appuyait à l'Aube et à La Rothière; elle se composait de la brigade de cavalerie Picquet, de six cent cinquante chevaux, et des divisions d'infanterie Dufour et Ricard (1), formant ensemble sept mille hommes. Le centre, aux ordres du duc de Bellune, occupait La Rothière, Chaumesnil, La Gibrie et les intervalles entre ces villages. Il était formé, de la droite à la gauche, des divisions de cavalerie Desnoëttes, Colbert et Guyot, sous le comte Nansouty, de la division d'infanterie Duhesme, et d'une autre, dans les villages, et enfin des divisions de cavalerie Piré, Briche et Lhéri-

(1) Celle-ci avait été relevée aux Islettes par des troupes du corps du duc de Tarente.

tier, déployées sur deux lignes entre La Rothière et Chaumesnil, le tout pouvant s'élever à cinq mille cinq cents sabres et six mille baïonnettes. A la gauche, dans les villages de la Chaise et de Morvilliers, était le duc Raguse avec la division Doumerc, de dix-huit cents chevaux, et la division Lagrange, de quatre mille six cents fantassins. Le prince de la Moscowa commandait les réserves, consistant dans les faibles divisions d'infanterie Rothembourg, Decous et Meunier, et dans la division de cavalerie Defrance. Celle-ci était préposée à la garde du pont de Lesmont, débouché important, sur la route de Brienne à Troyes, et par lequel l'armée communiquait avec le duc de Trévise.

Le prince généralissime, ayant décidé qu'on offrirait la bataille, ne négligea rien pour assurer la supériorité au feld-maréchal. Le matin du même jour, 1er février, l'armée alliée se développait sur une demi-circonférence, occupant les positions suivantes : l'aile gauche, sous Giulay, vis-à-vis le comte Gérard, comptait douze mille baïonnettes et quinze cents sabres. Sacken au centre, disposait de vingt-deux mille hommes d'infanterie et de six mille environ de cavalerie, destinés à l'attaque de La Rothière.

Le corps moins nombreux de moitié du prince de Wurtemberg, formait la droite, en arrière de Chaumesnil et de La Gibrie. Plus loin et au moment de gagner Soulaines, le comte de Wrède, devait attaquer le duc de Raguse, et menacer les derrières de l'armée française; plus loin encore le comte de Wittgenstein occupait Vassy et Montiérender, que ce dernier venait de quitter. En arrière de Trannes, les gardes et réserves russes et prussiennes, présentaient une masse imposante de trente mille combattants d'élite. Enfin, de sa position de Vandœuvres, le comte Colloredo devait inquiéter la droite des Français sur la rive gauche de l'Aube, et empêcher

ou retarder la jonction du duc de Trévise, dans le cas où il songerait à l'effectuer.

Toutes ces forces s'élevaient à cent quarante mille hommes, dont les trois quarts à portée d'entrer en action. L'empereur n'en avait pas au-delà de trente six mille à leur opposer.

Vers une heure, les trois corps de Giulay, de Sacken et du prince de Wurtemberg, engagèrent l'attaque : les deux premiers par une forte canonnade, le dernier, par un feu de mousqueterie très vif. Giulay arrêté par l'artillerie du comte Gérard, porta un fort détachement sur la rive gauche de l'Aube, pour gagner le village et le pont de Dienville, où s'appuyait l'extrême droite des Français; l'empereur y dirigea la brigade Bondin, et malgré plusieurs attaques de vive force, préparées et soutenues par vingt-quatre pièces de gros calibre, l'ennemi ne réussit pas.

Retardé par la nature du terrain que la neige et les pluies avaient détrempé, Sacken n'aborda La Rothière, qu'après des peines infinies : son infanterie y fut accueillie par un feu roulant, dirigé des jardins et des maisons, et par plusieurs charges des divisions Piré, Colbert et Guyot; mais celles-ci, attaquées à leur tour par la réserve du général Wassiltschikow, furent enfoncées et repoussées dans la direction de Brienne. Nansouty, sur la droite, et Grouchy, sur la gauche, tentèrent vainement de prendre en flanc cette charge. Ce succès encourageant l'infanterie russe, elle pénétra dans La Rothière, et y enleva presque en entier la division Duhesme.

A la droite, les tirailleurs français, postés dans le bois de Beaujeu, inquiétèrent la marche du prince de Wurtemberg, qui pourtant atteignit La Gibrie. Maître un instant de ce poste important, le duc de Bellune l'en délogea. En attendant des renforts, le prince se rabattit sur

le village de Petit-Mesnil, dont l'occupation lui parut propre à favoriser une seconde entreprise sur La Gibrie.

Cependant, l'attaque accessoire du comte de Wrède, allait se changer en attaque décisive; et cela, parce qu'elle était dirigée en même temps sur le point stratégique et sur le point faible de la ligne de bataille. Le corps austro-bavarois ayant débouché du bois de Soulaines vers une heure, se porta en deux colonnes sur Chaumesnil et Morvilliers, nonobstant une défense opiniâtre. La brigade Joubert fut débusquée du premier de ces villages. La droite du maréchal se trouvant ainsi découverte, il se vit contraint d'abandonner encore Morvilliers pour ne pas se laisser couper de l'armée.

L'empereur, en apprenant cet échec, craignit que l'ennemi, débordant sa gauche, n'acculât l'armée aux ponts de l'Aube : voulant prévenir le mal, ou plutôt en arrêter les progrès, il accourut lui-même avec la division Guyot et une batterie qu'il fit appuyer par une brigade de la division Meunier. Impuissant renfort, qui ne rétablit pas l'équilibre : la cavalerie austro-bavaroise enleva une partie des pièces, et continua de gagner du terrain.

Les progrès du comte de Wrède, coïncidant avec la grande charge sur le centre, Napoléon jugea dès-lors la bataille perdue. La bonne contenance de la cavalerie et une vigoureuse diversion de la division Rothembourg sur La Rothière, favorisèrent la retraite, en donnant le change à l'ennemi. Mais en emportant La Gibrie dans une seconde attaque, les Wurtembergeois portèrent le coup de grâce à l'armée battue. La nuit était close que la lutte durait encore : quelques échauffourées de cavalerie et l'incendie de La Rothière en marquèrent la fin. La retraite s'effectua sur Brienne et Lesmont. Les derniers traits de vigueur de l'armée française et l'ordre avec lequel elle se

replia, firent long-temps douter le feld-maréchal que l'empereur se tint pour battu. L'obscurité de la nuit ajoutant à son incertitude, il fit approcher toutes ses réserves et se borna à bivaquer sur le champ de bataille, renonçant ainsi à une poursuite qui lui semblait dangereuse.

A ne juger que d'une manière absolue, et déduction faite d'une cinquantaine de bouches à feu qu'y laissèrent les Français, les pertes de chaque parti furent à peu près égales, et de six mille hommes environ; mais quelle différence, si l'on vient à considérer la force numérique et l'état moral des deux armées. A quelque prix que ce fût, l'empereur voulait une victoire, et sans doute qu'il la lui fallait pour relever la confiance de l'armée et de la nation. Mais était-ce en refoulant l'armée de Silésie sur la grande armée qu'il pouvait se flatter de la remporter? Ne devait-il pas plutôt la chercher dans la séparation de ces deux armées? C'est en vain qu'on voudrait se le dissimuler; le moment était mal choisi. Vainqueur à La Rothière, n'était-ce pas à recommencer le lendemain comme après le combat de Brienne : car, dans les circonstances où se livra la bataille, et nous y comprenons jusqu'à celles de temps et de terrain, le succès ne pouvait qu'être incomplet.

Dans la position où se trouvait l'armée française, sa droite appuyée à l'Aube, et sur un front hors de proportion avec sa force, le point faible était visiblement à la gauche. Que serait devenue cette armée, si plus habile et plus clairvoyant, le feld-maréchal eût dirigé de ce côté sa principale attaque? Enfermée entre la Voire et l'Aube, il lui eût fallu mourir ou vaincre. Et le soir même Blücher ne pouvait-il pas réaliser encore en partie cette manœuvre, en portant rapidement ses réserves sur Morvilliers?

Mais à quel parti devait donc s'arrêter l'empereur? Voyant que l'ennemi ne se retirait pas avec précipitation devant toutes ses forces déployées; voyant, au contraire qu'il persistait à conserver la position de Trannes, il devait penser, ce nous semble, ou que cet ennemi voulait gagner du temps, ou qu'il était en mesure d'accepter la bataille. Il devenait dès lors prudent de cesser à le poursuivre, et de prendre de bonne heure le 31 l'une ou l'autre des résolutions suivantes : 1° Rétrograder avec autant de précaution que de célérité sur Montiérender, pour écraser à son arrivée à Vassy le corps de Wittgenstein; de là se rabattre sur le général Yorck, en marche de Bar-le-Duc à Saint-Dizier. On ne peut douter que ce mouvement n'eût été fécond en bons résultats : il eût à coup sûr procuré cette victoire après laquelle on courait; il eût accéléré la jonction fort désirable du duc de Tarente, et peut-être rouvert la communication avec les garnisons et la population guerrière de la Lorraine. Et qu'on ne dise pas que Paris se fût ainsi trouvé à découvert, car l'ennemi attaqué sur ses derrières aurait regardé à deux fois pour s'avancer; 2° Profiter de ce même jour 31 pour se porter sur Troyes, ainsi qu'on fut réduit à le faire à l'issue de la bataille. Là, réuni au duc de Trévise, l'empereur eût été à même de s'opposer aux armées ennemies, soit qu'elles débouchassent par Vandœuvres, soit qu'elles prissent la route de Sens.

Nous ne pousserons pas plus loin nos remarques encore que cette bataille en comporte une foule d'autres. Après une halte de quelques instants à Brienne, l'armée se mit en marche de grand matin sur Lesmont, à l'exception du duc de Raguse et du premier corps de cavalerie, qui eurent ordre de se porter sur Ronay. L'ennemi n'avançant qu'avec une extrême circonspection, le passage de l'Aube s'effectua sans précipitation et avec beaucoup d'ordre. Après

avoir tenu jusqu'au soir en avant du pont, le prince de la Moscowa le rompit en se retirant. Parvenue sur la rive gauche, l'armée poursuivit sa marche par Piney sur Troyes, où elle arriva le lendemain; quoique contraint de faire volte-face et de repousser le comte de Wrède au passage de la Voire, le duc de Raguse s'établit le même jour à Arcis; il y rallia une division provisoire de quinze cents cavaliers de différentes armes, organisée au camp de Meaux.

Le duc de Tarente, sur l'ordre qu'il en avait reçu de l'empereur, était passé de la vallée de la Meuse dans celle de la Marne. Arrivé à Châlons, le 31 janvier, il ne tarda pas à y être attaqué par le général Yorck, qui, du blocus de Metz, s'était avancé par Bar et Saint-Dizier, en tournant le poste fortifié de Vitry. Nonobstant une défense opiniâtre, le maréchal dut continuer sa retraite par Epernay et Château-Thierry sur la Ferté-sous-Jouarre. L'évacuation de Châlons, entraînant celle de Vitry, l'ordre avait été envoyé à la garnison d'en sortir et de rejoindre le corps d'armée. Elle y réussit en se frayant un passage entre les coureurs ennemis et en abandonnant un convoi de munition.

Les souverains s'étant rendus au château de Brienne, décidèrent, 1° Que l'armée de Silésie marcherait sur Châlons, et qu'après y avoir été jointe par les corps d'Yorck, Kleist et Langeron, elle se porterait sur Paris en longeant la Marne; 2° Que la grande armée s'y dirigerait, de son côté, en suivant les deux rives de la Seine. Cette détermination déviait assurément des règles ordinaires; mais, outre que l'ennemi pouvait s'autoriser de son immense supériorité, un corps de cavalerie devait rattacher les mouvements des deux armées, en battant le pays qu'elles laisseraient entre elles.

Le feld-maréchal se mit donc en marche pour descendre dans le bassin de la Marne. Informé à son arrivée à Fère-Champenoise de ce qui se passait sur cette rivière, il crut qu'il pourrait prévenir à la Ferté-sous-Jouarre le duc de Tarente, en s'y portant par la route d'Etoges et de Montmirail. Cette résolution prise, il ordonna au général Yorck de poursuivre les Français par la grande route, et poussa sur la petite, à un jour de distance, les corps de Sacken et d'Alsusiew. Ceux de Kleist et de Kapzewitsch devaient soutenir cette pointe en se portant le 10 février à Montmirail.

Le raisonnement d'après lequel agissait le feld-maréchal ne saurait être contesté, et sans doute qu'il pouvait devenir une cause de ruine pour le corps français, si l'opération était conduite par masses et avec célérité, autrement elle devenait dangereuse; et nous verrons que c'est pour avoir été effectuée par des mouvements lents et décousus, qu'elle attira tant de désastres sur l'armée de Silésie.

Le baron Sacken ayant séjourné le 9 à Montmirail, et le duc de Tarente étant arrivé le même jour à La Ferté, les Français n'y rencontrèrent que l'avant-garde russe. Celle-ci, après avoir assailli avec impétuosité les divisions Molitor et Brayer, fut, à son tour, attaquée et repoussée par les généraux Albert et Bigarré, avec perte de quatre cents prisonniers. Le lendemain, le maréchal se retira sur Meaux, en faisant sauter derrière lui les ponts de La Ferté et de Trilport.

A cette époque, le feld-maréchal avait son quartier-général à Vertus, où il attendait les corps de Kleist et de Kapzewitsch, qui avaient couché le 8 à Châlons : le général Yorck était à Château-Thierry; Alsusiew, à Champ-Aubert, ne communiquant avec Sacken que par quelques pulks de kosaks. Le comte de Pahlen, avec deux à trois

mille chevaux, battait la campagne entre les deux armées, dans la direction de Fère-Champenoise à Sézanne.

Laissons pour un instant l'armée de Silésie ainsi éparpillée sur un rayon de dix à quinze lieues, et reportons-nous dans la vallée de la Seine.

§ IV.

L'empereur, en arrivant à Troyes, s'était promis de défendre cette ville aussi long-temps que les circonstances le permettraient. Ce n'est pas que, par elle-même, l'ancienne capitale de la Champagne se prête à une résistance opiniâtre; mais on trouve dans les environs, notamment sur la rive droite de la Seine, un ensemble de positions où une armée peut se maintenir quelques jours.

Ne voulant point recourir à une attaque directe pour en déloger les Français, le prince généralissime résolut de se porter à Bar-sur-Seine, espérant qu'une manœuvre qui menacerait leur ligne de retraite les obligerait à se reployer. Le 5 au matin, toute l'armée s'ébranla dans cette direction, poussant en reconnaissance sur Troyes les corps de Colloredo et de Liechtenstein. Ces mouvemens furent signalés par divers combats et deux attaques infructueuses sur le pont de la Guillotière, que défendait le comte Gérard.

L'empereur, avant de quitter Troyes, avait décidé d'y livrer une seconde bataille; mais ayant appris, dans la nuit du 5 au 6, les événements qui avaient eu lieu sur la Marne, il abandonna cette résolution et prit celle de se porter au secours du duc de Tarente. Voyant l'armée de Silésie longer isolément la Marne, il jugea pouvoir tirer un grand parti de sa marche décousue, en battant en re-

traite jusqu'à Nogent, pour de là se jeter sur le flanc gauche de cette armée.

Dès le matin, les colonnes françaises furent en mouvement; le duc de Raguse qui, la veille, avait passé la Seine à Méry, se trouva naturellement en tête de la marche; le duc de Trévise, au contraire, fut chargé de la fermer. Voulant donner le change à l'ennemi, le maréchal fit courir des patrouilles de cavalerie légère vers Lusigny, et attaquer, sur la route de Bar-sur-Seine, les avant-postes de Liechtenstein. Ce stratagème eût un plein succès : l'ennemi, s'attendant à une bataille, perdit à se déployer un temps considérable, pendant lequel l'armée française atteignit Nogent sans inquiétude. Le 7, avant le jour, le duc de Trévise avait traversé Troyes, pour suivre la même direction.

Les souverains entrèrent à Troyes, et l'empereur prépara sa manœuvre contre le feld-maréchal. L'arrivée prochaine de deux divisions de l'armée d'Espagne, et les nouveaux renforts dirigés de Paris et de Meaux, allaient donner plus de consistance à sa faible armée. Considérant, d'un autre côté, que sa cavalerie ne produirait de grand effet que réunie en masses imposantes, il l'organisa en quatre corps, aux ordres des comtes Bordesoulle, Saint-Germain, Milhaud et de Valmy. Le colonel-général, comte Grouchy, fut investi du commandement en chef de l'arme, qui bientôt s'éleva à douze mille chevaux, non compris la garde.

La défense de la Seine devenait une affaire capitale : il la confia aux ducs de Bellune et de Reggio, dont les forces réunies pouvaient former vingt mille hommes, indépendamment de la division Alix postée à Sens, et d'un petit corps aux ordres du général Pajol, destiné à la garde de l'Yonne et du Loing. Dans la persuasion où il était que

l'ennemi ne déboucherait de Sens sur Fontainebleau qu'après avoir forcé le pont de Nogent, il prescrivit au duc de Bellune de le défendre jusqu'à l'extrémité. Dans le cas où les masses alliées viendraient à tourner ce point, en prenant la direction de Sens, les deux maréchaux devaient se réunir à Montereau et s'entendre entre eux et avec le ministre de la guerre, pour la défense des ponts entre cette ville et la capitale. L'empereur ne se dissimulait pas que ce faible cordon serait impuissant pour arrêter l'armée alliée; mais il se promettait de revenir à Nogent avec toutes ses forces, aussitôt après qu'il aurait terminé ses opérations sur la Marne.

L'armée s'ébranla par Barbonne et Sézanne sur Pont-Saint-Prix, où elle arriva le 10 février. Il ne fallait rien moins que la constance des vétérans de l'armée pour surmonter les difficultés d'une telle marche : on eût à traverser pendant la nuit la forêt épaisse et marécageuse de la Traconne, où restèrent plusieurs chevaux, tant de l'artillerie que de la grosse cavalerie. La division Michel et les grenadiers à cheval furent obligés de séjourner à Sézanne, à cause de l'encombrement de la seule route que l'on pût suivre.

Quoique informé le 9 du mouvement qui se préparait contre son flanc gauche, le feld-maréchal se tint immobile dans son quartier-général de Vertus : ce ne fût même que le lendemain qu'il expédia à Sacken l'ordre de rétrograder sur Montmirail, et, à Yorck, celui d'y accourir de Château-Thierry. Au lieu de marcher en personne à ce rendez-vous commun, à la tête des corps de Kleist et de Kapzewitsch, il les dirigea sur le point excentrique de Fère-Campenoise, dans le dessein vague de se lier à la grande armée. Croyant d'ailleurs qu'il suffisait du faible corps d'Alsusiew pour entretenir la communication entre

ses lieutenants, il le laissa à Champ-Aubert, exposé seul à tous les coups de l'armée française. On ne pouvait adopter de plus fausses dispositions, et le feld-maréchal ne tarda pas à en recueillir les fruits amers.

Le 10, le duc de Raguse découvrit le corps d'Alsusiew, en arrivant sur la hauteur qui domine la vallée du Petit-Morin. L'ennemi, au lieu de se replier sur-le-champ, en faisant sauter le pont de Saint-Prix, se dispose à le défendre. C'était une faute capitale; et une déroute complète en fut la conséquence. L'empereur arrive et ordonne l'attaque. Les généraux Lagrange et Ricard s'emparent du pont et poussent les Russes jusqu'à Baye. Leurs masses s'y déploient sous la protection de formidables batteries. Le premier corps de cavalerie brave leur feu, tandis que la division Lagrange, pénétrant entre Baye et Bannay, menace de les enfermer. Attaqué de front et pris en flanc, Alsusiew se retire insensiblement du premier de ces villages sur le second, qu'il occupait fortement. Un nouvel effort met les Français en possession de Baye; mais Bannay résiste avec opiniâtreté. Le moment était décisif: l'empereur fait déployer sur le plateau l'infanterie du prince de la Moscowa, et dirige contre Bannay toutes les batteries. La résistance devenant dès-lors impossible, Alsusiew bat en retraite sur la route de Paris; mais déjà cette voie de salut se trouvait fermée. Les Russes, intimidés, commencent à perdre leur aplomb, et cherchent à gagner Champ-Aubert. Un escadron de lanciers charge leur gauche et les y refoule. La division Ricard ayant longé la lisière du bois à droite, atteignit alors la route de Châlons. Elle se précipite au pas de charge sur le village, et coupe à l'ennemi la route d'Étoges et d'Épernay. Il n'a plus de retraite que sur Montmirail; mais au moment où il la commence, une charge des cuirassiers de Bordesoulle l'accule aux bois et

aux étangs du Désert. Dès ce moment, le combat dégénéra en un véritable carnage. Vingt-une bouches à feu et deux mille prisonniers, parmi lesquels le général Alsusiew, furent les trophées de cette journée. Quatorze cents Russes restèrent sur le champ de bataille : le reste parvînt à gagner Fère-Champenoise à la faveur de la nuit.

La nouvelle de ce retour de fortune fut envoyée par la Ferté-Gaucher au duc de Tarente, ainsi que l'ordre de presser vivement dans leur marche rétrograde, les corps qui jusque là le poursuivaient.

De Champ-Aubert, où il avait établi son quartier-général, l'empereur se porta, le 11, sur Montmirail. Sacken et Yorck manœuvraient, de leur côté, pour s'y réunir. Le duc de Raguse et une partie de la cavalerie furent laissés en position à Étoges, pour observer les corps ennemis qui tenteraient de déboucher de Vertus.

L'armée, ayant dépassé Montmirail, découvrit Sacken à Vieux-Maisons, non loin du point de jonction des routes de Château-Thierry et de La Ferté. Yorck ne paraissait pas encore. L'occasion était belle, et Napoléon n'avait garde de la manquer. D'un seul regard, il saisit le champ de bataille, qui est un beau plateau couvert de bouquets de bois, de fermes et de buissons, limité au sud par le vallon étroit du Petit-Morin : le hameau de l'Épine-aux-Bois, situé dans l'angle des routes de La Ferté et de Château-Thierry, à égale distance de Vieux-Maisons et de Fontenelles, en occupe à peu près le milieu.

La division Ricard alla s'établir dans le village de Pomessone, au fond du vallon, par où les Russes semblaient vouloir déboucher : le prince de la Moscowa, avec ses deux divisions, occupa Marchais. La cavalerie fut placée à l'aile droite, entre les routes de La Ferté et de Château-

Thierry. La division Friant resta en colonne serrée par pelotons sur la route de Châlons.

Sacken, comme on l'avait prévu, se jeta à droite pour forcer le passage par la vallée du Petit-Morin. Donnant pour points d'appui à son corps de bataille la ferme de Haute-Épine et le village de Blessine, il prolongea sa cavalerie sur la gauche, comme pour tendre la main au général Yorck. Quarante pièces de canon et des essaims de tirailleurs défendaient les approches de la ligne ennemie.

Le combat s'engagea dans cette position, et jusqu'à midi, sans succès prononcé. A deux heures, le duc de Trévise étant arrivé, l'empereur ordonna de plus sérieux efforts. La ferme de Haute-Épine était le point décisif : aussi l'ennemi y avait-il placé une garnison proportionnée à son importance. Jugeant qu'il fallait s'en emparer à quelque prix que ce fût, l'empereur donna au général Ricard l'ordre de céder avec mesure le village de Pomessone. Il espérait qu'en hardis par l'apparence d'un succès sur le Morin, les Russes dégarniraient la Haute-Epine. Le général Friant, avec quatre bataillons, se tint prêt à s'en emparer. Sacken, ayant donné dans le piége, le prince de la Moscowa se précipita soudain sur la ferme à la tête des quatre bataillons. Les tirailleurs s'enfuient épouvantés, les batteries se taisent, la fusillade elle-même est suspendue et remplacée par la baïonnette. Déposté de ce point, Sacken n'a d'autre ressource que de manœuvrer par sa gauche, pour se réunir au général Yorck, dont les coureurs commençent à se montrer. Il tente, dans ce but, de traverser la route de La Ferté. Mais l'empereur, pénétrant son dessein, et voyant que la cavalerie russe s'est éloignée sur la gauche, pour se lier aux Prussiens, ordonne une charge de ses escadrons de service contre le flanc découvert de l'infanterie ennemie. Deux brigades tombent sous le sabre

de ces escadrons d'élite, et pourtant la tête de la colonne parvient à gagner Fontenelles, où arrivait l'avant-garde de Yorck.

Dans l'espoir de faire tourner les chances du combat, celui-ci donne l'ordre à six bataillons de se porter sur le flanc droit des Français, pendant que les Russes renouvelleront leurs attaques de front. Ce mouvement est empêché par le duc de Trévise, qui, s'avançant à la tête de la division Michel, disperse tout ce qui se trouve devant lui, et entre de vive force dans Fontenelles. Quelques instants plus tôt, ce succès eût empêché la jonction des deux corps alliés.

Sur la gauche des Français, le combat se soutenait avec opiniâtreté. En moins d'une heure, les villages de Pomessone et de Marchais avaient été pris et repris plusieurs fois. Le dernier restait aux Russes, qui venaient de l'enlever à la division Meunier. Impatient de s'en rendre maître, l'empereur dispose deux colonnes pour y marcher de front, tandis qu'avec les gardes d'honneur, le comte de France manœuvrera sur les derrières. A la vue de cette double attaque, que conduisent le maréchal duc de Dantzig et le grand maréchal du palais comte Bertrand, le général Ricard se précipite dans le vallon, pour mettre l'ennemi entre deux feux. Les trois colonnes pénètrent en même temps dans le village, et en chassent, sans retour, les Russes, qui, trouvant la cavalerie sur leur passage, se débandent et cherchent un refuge dans les bois. Poursuivis avec acharnement par la division Ricard, la plupart sont tués ou pris. Sacken et Yorck se retirèrent sur Château-Thierry.

Cette seconde victoire valut aux Français six drapeaux, vingt-six bouches à feu, deux cents voitures de munitions ou de bagages, et environ huit cents prisonniers. Trois mille Russes ou Prussiens ensanglantèrent le champ de

bataille. On évalua la perte des Français à deux mille hommes; les généraux Michel et Bondin y furent blessés, ainsi qu'un grand nombre d'officiers supérieurs.

On a vu que Blücher avait pris la direction de Fère-Champenoise, à la tête des corps de Kleist et de Kapzewitsch. La déroute d'Alsusiew le détermina à revenir immédiatement sur ses pas, dans l'intention de couvrir Châlons. De retour à Vertus, il s'y tint en position le 11 et le 12, pour attendre des nouvelles de ses lieutenants.

L'empereur crut pouvoir mettre à profit cette inaction, pour poursuivre et peut-être entamer au passage de la Marne les corps de Sacken et de Yorck. L'armée se mit donc en mouvement le 12 au matin, partie par la grande route, partie par le chemin latéral de Rozoy. L'ennemi fut rencontré en position dans le défilé et sur le plateau des Caquerets. Sa résistance, quoique opiniâtre, ne fit qu'ajouter de nouvelles et plus grandes pertes à ses pertes de la veille. La poursuite n'en devenant que plus active, et les routes de Dormans et d'Epernay ayant été interceptées de bonne heure; c'en était fait des deux corps alliés, si les escarpements qui bordent la Marne n'eussent arrêté les vainqueurs. Toutefois, ceux-ci descendirent assez à temps dans la vallée, pour tomber de nouveau sur les fuyards, et culbuter deux bataillons sortis de Château-Thierry à leur secours. L'ennemi entreprit de défendre la ville, mais moins dans l'espoir de s'y maintenir, que pour couvrir sa retraite sur Soissons. Le 13 au matin, le pont ayant été rétabli, les Français passèrent sur la rive droite, et continuèrent leur poursuite jusqu'à Rocourt, où le duc de Trévise établit son quartier-général. Dans l'état d'épuisement où se trouvait son corps d'armée à la suite de sa longue retraite, le duc de Tarente n'avait pu détacher à la poursuite de Sacken que quelques escadrons, et encore

la rupture du pont de Trilport les avait-elle obligés de remonter jusqu'à Nanteuil pour passer la Marne.

Le feld-maréchal, bien loin de soupçonner ce qui se passait, s'imaginait au contraire que, repoussé par ses lieutenants, l'empereur avait repris la route de Sézanne. Dans cette pensée rassurante, il crut que le corps posté devant lui à Etoges n'avait d'autre but que de masquer la retraite des Français, et il se décida à l'attaquer. Le 13, les corps de Kleist et de Kapzewitsch se portaient à cet effet sur Champ-Aubert, précédés d'une avant-garde de trois mille hommes. Le duc de Raguse se replia sur Vauchamps, couvert par sa cavalerie. Napoléon, informé le soir même de ce mouvement, ne balança pas à faire volte-face, pour revenir en toute diligence à Montmirail. Le duc de Trévise fut laissé en observation devant les corps battus. Le 14, à huit heures du matin, l'empereur et le reste de l'armée étaient à Montmirail; le duc de Raguse arrivait de son côté, poussé par l'avant-garde ennemie.

L'ordre est aussitôt donné de reprendre l'offensive. Vers dix heures, la division Ricard se porte sur Vauchamps, dejà occupé par les Prussiens; ceux-ci, après l'avoir repoussée, s'élançent imprudemment à sa poursuite. Ils sont chargés par l'escorte du duc de Raguse, qui les rejette en désordre jusque dans le village. L'empereur saisit ce moment pour lancer les quatre escadrons de service. L'avant-garde ennemie est culbutée et sabrée à la vue de son corps de bataille, rangé à six cents pas en arrière. Toutes les troupes françaises arrivaient en ligne. A la vue des forces imposantes, qui le menacent, Blücher ordonne la retraite. Il forme en carrés son infanterie, et couvre ses flancs par sa cavalerie; l'artillerie occupe les intervalles jusqu'à Janvilliers; le mouvement s'effectue en bon ordre; mais à peine les carrés ont-ils dépassé ce village, que, dans un

vaste champ à gauche de la route, le général Grouchy, avec le premier corps de cavalerie, tombe sur leurs derrières, et en accule plusieurs aux bois d'Etoges; deux mille hommes sont cernés et pris, quatre pièces et cinq caissons enlevés. L'empereur, profitant de ce désordre, ordonne une nouvelle charge des escadrons de service. Mal accueillis d'abord, ils parviennent à enfoncer un carré, et à ramasser cinq cents prisonniers.

Pour continuer plus sûrement sa retraite, le feld-maréchal crut devoir adopter l'ordre en échiquier. Dès que l'empereur s'aperçoit de cette nouvelle disposition, il ordonne de faire avancer toute l'artillerie de sa garde. Pendant deux heures, les masses ennemies sont mitraillées par trente bouches à feu, sans pouvoir en mettre plus de six en action. Toutefois, cette crise n'était pas la dernière réservée à l'armée de Silésie. Prévoyant qu'elle allait continuer sa retraite sur Etoges, Grouchy, à l'issue de sa première charge, fila en diligence à travers les bois, et vint se placer sur la grande route en avant de Champ-Aubert. Deux batteries, qui devaient le suivre, n'arrivèrent pas, autrement c'en était fait de l'armée de Silésie.

Quand le moment fut venu, et sur l'ordre du comte Grouchy, les généraux Doumerc et Saint-Germain se précipitent comme la foudre et simultanément sur les derrières de l'ennemi. Les lignes sont rompues, les carrés enfoncés, les canonniers sabrés sur leurs pièces. La cavalerie de la garde vient achever le désordre, et prendre part au carnage. Il fut horrible. Le prince Auguste de Prusse, le feld-maréchal Blücher, les généraux Kleist et Kapzewitsch, entraînés par les fuyards, confondus avec eux, sont foulés aux pieds des chevaux. Pas un fantassin ne serait échappé, si le prince de la Moscowa, craignant de voir s'égarer les cuirassiers dans les bois, n'eût fait sonner le ralliement.

Cette circonstance et la nuit qui était venue, donnèrent l'espoir au feld-maréchal de réunir son armée en arrière d'Étoges. Le duc de Raguse ne lui en laissa pas le temps. Après une courte halte à Champ-Aubert, celui-ci continua la poursuite et mit en déroute, à l'entrée du bourg, l'arrière-garde ennemie. Le maréchal, profitant de l'effroi produit par ce nouvel échec, poussa en avant la division Lagrange. Le premier régiment de la marine entre baïonnettes croisées dans Étoges où sont pris le prince Urusow avec six cents hommes et huit pièces. Telle fut l'issue de cette journée, dans laquelle les alliés perdirent au-delà de dix mille hommes, et les Français seulement six cents.

Les débris de l'armée battue, continuèrent pendant la nuit leur fuite sur Châlons, où arrivèrent aussi le 16 les corps de Sacken et d'Yorck.

Tant d'événements accumulés dans le court intervalle de six jours, ne rappellent-ils pas ces marches et ces victoires du Mincio et de l'Adige? L'empereur, défendant sa couronne, n'est-il pas redevenu le général de l'armée d'Italie? Cinq corps qui s'avançaient sur Paris, comme à une conquête certaine, se trouvent maintenant désorganisés et réduits de moitié. Cependant, que leur manquait-il pour atteindre ce but, lorsque, menaçants et victorieux, ils poursuivaient le faible corps du duc de Tarente? Laissons répondre à cette question, l'auteur judicieux qui nous sert de guide.

« Lorsqu'après l'évacuation de Châlons et de Vitry, dit « M. le colonel Koch, le général Yorck déboucha sur la « grande route, à la poursuite du 11e corps (celui du duc « de Tarente), le maréchal Blücher se trouvant sur la petite « avec ceux de Sacken et d'Alsusiew, était vis-à-vis de « son adversaire dans la position la plus heureuse. En ac- « célérant sa marche, il pouvait le prévenir à Château-

« Thierry; alors le duc, pressé en queue par le général « Yorck, et refoulé contre la Marne, n'aurait eu que « l'alternative de se rendre ou de se frayer un passage de « vive force. Mais loin de s'arrêter à ce parti si simple et « si décisif, il se contente de diriger, à pas comptés, le « baron Sacken sur La Ferté, retenant sans motif à Fère-« Champenoise le corps d'Alsusiew. Par cette étrange « disposition, l'avant-garde du duc de Tarente eut le « temps de gagner La Ferté et de sauver les cadres de son « armée. Quand bien même il y eût été prévenu, il se « serait encore échappé par Château-Thierry, en dé-« truisant derrière lui le pont de la Marne.

« Après avoir manqué cette occasion d'un important « succès, le feld-maréchal commit encore, à ce qu'il pa-« raît, de plus grandes fautes : il laissa son armée mor-« celée en quatre sections continuer sa marche proces-« sionnelle, et s'endormit sur les lauriers de La Rothière, « bercé par l'espoir de conquérir Paris et de mettre fin à « a guerre. Napoléon marche à lui avec l'élite de son « armée, avec ces vétérans que rien ne décourage, que « la bonne et la mauvaise fortune trouvent toujours l'épée « à la main dans le sentier de la gloire. Le feld-maréchal « se réveille; quelles dispositions va-t-il prendre?

« Deux partis se présentaient à lui : le premier, le plus « prudent sans doute, était une prompte retraite sur Châ-« lons; le second, plus digne d'une vaillante armée, de « se concentrer rapidement pour tenir tête à l'orage, le « feld-maréchal l'adopta. Mais, oubliant qu'un plan bien « combiné n'est couronné de succès qu'autant que les « mesures d'exécution sont empreintes de force, animées « de vitesse, il perd du temps en irrésolutions, se laisse « atteindre, renonce à son but, et va implorer l'appui du « généralissime. Enfin, après avoir été, par sa faute, té-

« moin passif des désastres de trois de ses lieutenants, il
« couronne son œuvre en venant, par une attaque intem-
« pestive, se faire écraser lui-même.

« En censurant ainsi les fautes du général ennemi, les
« militaires français donnent des éloges à la fermeté avec
« laquelle il dirigea sa retraite à la journée de Vau-
« champs. Poursuivi avec acharnement, pris à revers et
« mis en désordre deux fois, sa constance n'en fut pas
« ébranlée; il rallia son infanterie au milieu des charges
« de la cavalerie, chose si difficile qu'elle honore égale-
« ment le capitaine et les soldats.

« Par un contraste frappant, Napoléon retrouve, dans
« cette période, ce génie qui étonna l'Europe en 1796.
« Calculant, de Nogent, les chances que lui offre la mar-
« che décousue des deux grandes armées sur Paris, et,
« traçant une ligne entre le difficile et l'impossible, il
« s'ouvre une route nouvelle par une contrée regardée
« comme impraticable; juge les champs de bataille avec
« ce regard perçant qui fixe la victoire; punit toutes les
« fautes de son adversaire, et dissipe en quatre combats
« une armée presque triple de la sienne.

« C'est une vérité reconnue aujourd'hui par les officiers
« étrangers mêmes, que si le duc de Tarente eût pu
« suivre le mouvement du corps de Sacken, et qu'il fût
« arrivé à La Ferté avec huit à dix mille hommes d'infan-
« terie et douze à quinze cents chevaux, il aurait, en une
« marche forcée, consommé l'anéantissement des deux
« corps ennemis, soit en les prévenant à Château-Thierry,
« par la rive gauche de la Marne, soit en la passant à La
« Ferté ou à Luzancy, pour leur couper la retraite sur
« la rive droite. »

A ces remarques de notre auteur, succèdent des ré-
flexions sur l'étrange et funeste présomption de l'empereur.

« Mais l'armée, continue-t-il, en contemplant les tro-
« phées, fruits des heureuses conceptions de son chef,
« était loin de penser qu'ils lui feraient commettre une
« faute dont dépendraient les destinées de l'empire.

« A son arrivée à Troyes, Napoléon envisageait avec
« effroi les conséquences de la bataille de La Rothière, et
« récapitulant ses ressources présentes et éventuelles,
« jugea avec raison que l'Italie serait perdue sans retour
« si la France n'était sauvée. Il prescrivit, en conséquence
« au prince vice-roi, de jeter des garnisons dans les
« grandes places, de repasser les Alpes avec son armée,
« et d'entrer de suite en action sur la base d'opérations
« des alliés.

« Cette mesure aurait eu d'importants résultats ; mais
« après le combat de Champ-Aubert, entrevoyant une
« série de victoires, il se hâta de révoquer ses ordres.
« Étrange présomption, de juger comme entièrement
« décisif un simple retour de fortune, et de croire son
« génie assez puissant pour vaincre ses innombrables
« ennemis, sans user même de toutes ses ressources. »

§ V.

Les bulletins de ces victoires, répandus à Paris presque aussitôt qu'elles furent remportées, y ranimèrent un instant la confiance. La population, passant de la crainte à l'espérance, de la tiédeur à l'enthousiasme, se montra plus empressée à grossir les rangs de la garde nationale ; le duc de Conégliano profita de cet élan pour en presser l'organisation, qui, chaque jour, devenait de plus en plus urgente, par le départ des troupes pour l'armée. Comme autrefois à Rome, les prisonniers furent montrés au peuple de la capitale. Ils la traversèrent au milieu d'une

nombreuse escorte, précédée de la musique militaire du Conservatoire.

Mais bientôt à cette joie succédèrent de nouvelles alarmes; elles furent causées par la prise de Soissons et la marche rétrograde des ducs de Bellune et de Reggio.

De Namur, où nous l'avons laissé, Winzingerode, au lieu de poursuivre le duc de Tarente, s'était dirigé, le 6 février, par Beaumont et Solre, sur Avesnes. Cette place, la seule qui couvrît la capitale dans cette direction, ne fit aucune résistance : une faible compagnie de vétérans en composait toute la garnison. Le corps ennemi, continuant de s'avancer, occupa, le 12, la belle position de Laon. Soissons venait d'être converti en un poste de campagne : cette place tient, sur l'Aisne, le nœud des routes de Compiègne et de Château-Thierry; mais son enceinte, ouverte en plusieurs points, n'était gardée que par des dépôts. Winzingerode entrevit la possibilité de s'en emparer, sans trop retarder sa jonction avec l'armée de Silésie, dont il ignorait les désastres : dans ce dessein, il quitte Laon le 14, et arrive le même jour devant Soissons. Le général Rusca prend à la hâte quelques mesures de défense; mais bientôt il est atteint d'un coup mortel : privés de leur chef, les gardes nationaux se découragent et laissent escalader l'enceinte; la ville est envahie, l'ennemi s'y répand; on combat dans les rues; le carnage devient horrible : près de huit cents hommes restent sur la place. Le général Longchamps se fait jour avec une partie de la garnison; mais assailli à sa sortie par la cavalerie de Czernischew, il est forcé de déposer les armes.

Toutefois Winzingerode ayant abandonné sa conquête pour rejoindre, sous Châlons, l'armée de Silésie, le duc de Trévise en reprit possession et remit ainsi à couvert les routes de Compiègne et de Senlis.

Les événements se succédaient pour aguerrir Paris, ou le préparer à la visite de l'étranger; car si, d'un côté, les nouvelles étaient rassurantes, de l'autre elles redoublaient les angoisses.

On se rappelle que, en quittant Nogent, l'empereur avait confié aux ducs de Bellune et de Reggio la défense de la Seine et de l'Yonne. Dès le 10, la grande armée s'ébranla pour venir les attaquer: partant de Troyes, elle avait le choix de plusieurs routes; elle les suivit toutes à la fois : le gros de l'armée, composé de Wurtembergeois, des corps de Colloredo et de Giulay, et des réserves autrichiennes, suivit celle de Sens. A la gauche, le corps léger du prince de Liechtenstein occupa Joigny et Auxerre; à la droite, de Wrède et Wittgenstein se portèrent sur Nogent, précédés de l'avant-garde du comte Pahlen : toutes ces différentes marches étaient ouvertes par des essaims de kosaks.

Le prince royal de Wurtemberg entra à Sens, après un combat opiniâtre : le général Alix en avait fait murer les portes. La garnison, après s'être défendue jusque dans les maisons, se retira en combattant sur le pont, où elle défila en ordre sous les yeux de son général. L'ennemi n'osa la poursuivre au-delà de l'Yonne, dans la crainte de sauter avec le pont.

Le 14, le prince royal se porta sur Bray; le corps de Colloredo (commandé par Bianchi) se présenta devant Montereau. Quoiqu'ayant reçu quelques renforts et rallié la garnison de Sens, le comte Pajol n'était point en mesure de résister. La prise des ponts, à sa gauche, et la retraite sur Nangis des ducs de Bellune et de Reggio, le pressaient d'ailleurs de se retirer : il fit sauter le pont de Montereau et alla prendre position au Châtelet. La trop grande précipitation avec laquelle fut évacué le poste de Moret, enhardit l'avant-garde autrichienne à pousser jusqu'à Fon-

tainebleau. Ainsi, la ligne de l'Yonne n'arrêta l'ennemi que deux jours; celle de la Seine ne tint pas plus longtemps.

Le duc de Bellune, après avoir disputé, sur la rive gauche, les approches du pont de Nogent, jugea de la prudence de repasser le 11 sur la rive droite. Le général Bourmont, à qui il confia la défense de ce débouché important, barricada les rues, crénela les maisons, et prépara toutes choses pour se maintenir dans cette ville ouverte. Plusieurs tentatives de l'ennemi ayant échoué, le comte Pahlen fit jeter des obus qui mirent le feu en plusieurs endroits. La garnison n'en continua pas moins à se défendre au milieu de l'incendie. On se battait depuis quarante heures, lorsque le duc de Bellune, instruit de la prise de Bray, donna l'ordre d'évacuer : la garnison mit le complément à sa belle défense, en faisant sauter le pont derrière elle : le duc de Bellune concentra ses forces à Provins.

Le duc de Reggio, en apprenant la prise de Bray, s'était porté, le 12, de Donnemarie sur Saint-Sauveur, dans l'intention de disputer le passage de la Seine s'il en était encore temps, ou du moins de tomber sur ceux des ennemis qui déjà pourraient être passés. Le maréchal, après avoir vu son avant-garde repoussée par les troupes de Wrède, occupa les hauteurs de Cuterelles. Cette position, inabordable de front, pouvait être tournée par sa gauche. L'ennemi dirigea de ce côté ses efforts, et parvint à s'emparer du village de Luisetaines. Il était quatre heures, l'ennemi renforcé crut pouvoir emporter Cuterelles et pousser le maréchal au-delà de Donnemarie; mais au fort de l'action apparurent quelques bataillons du duc de Bellune qui, se retirant de Provins, avait marché en deux colonnes, l'une sur la route de Nangis, l'autre sur celle

de Donnemarie, pour appuyer le mouvement du duc de Reggio. Cette circonstance et la nuit qui tombait, suspendirent le combat. Le comte de Wrède bivaqua sur le champ de bataille, et le duc de Reggio, ne se croyant pas en mesure de soutenir le choc le lendemain, profita de la nuit pour se replier. Le 14 au matin, les deux corps français avaient pris position devant Nangis.

A peine l'empereur eut-il appris que les lignes de l'Yonne et de la Seine étaient forcées, qu'il expédia au duc de Tarente l'ordre de quitter Meaux immédiatement pour rejoindre ses collègues. Son corps, d'environ douze mille hommes, arriva à Guignes le 12 février. Le roi Joseph sentant le danger de laisser ces trois corps dans les plaines de la Brie, si favorables aux manœuvres de la cavalerie, adopta l'idée de les ramener sur la rivière d'Yères : le duc de Bellune s'établit ainsi le 15 à Chaulmes; le duc de Reggio à Guignes; le duc de Tarente à Solers; le général Pajol, avec les divisions Alix et Pacthod, se replia du Châtelet sur Cramayel, communiquant par Sognolle avec le duc de Tarente, et par Lieursaint et Corbeil, avec le comte Charpentier, établi vers Essonne avec des dépôts de la jeune garde.

L'ennemi, pour qui les nouvelles de la Marne devenaient dès-lors un sujet de vives alarmes, ne mit aucun obstacle à ces mesures.

Ses dispositions, le même jour, 15 février, étaient les suivantes :

Sur la rive gauche de la Seine, les corps de Bianchi et de Giulay, échelonnés de Sens à Montereau et Moret, occupaient Fontainebleau par une forte avant-garde. Le comte Barclay de Tolly s'était avancé de Méry à Pont-sur-Seine, où l'empereur de Russie et le roi de Prusse avaient établi leur quartier-général; celui du généralissime était

à Nogent, avec les réserves russes. Le prince de Wurtemberg arrivait à Bray; le prince Maurice de Liechtenstein cantonnait entre cette ville et Joigny. Sur la rive droite, le comte de Wittgenstein occupait Villenoxe et Barbonne. Le général Diebitsch, chargé de rouvrir la communication avec les deux armées, après avoir chassé de Sézanne les partis français, arrivait à Montmirail. Le comte de Wrède conservait devant les maréchaux les positions de Donnemarie, Villeneuve-le-Comte et Magneux.

La nouvelle des échecs des généraux Sacken et Yorck, donnant lieu de penser au généralissime que l'armée de Silésie se replierait sur Châlons, il résolut de suivre le mouvement de Napoléon de ce côté, tandis que les corps de Wrède et de Wittgenstein se porteraient sur Sézanne, pour l'attaquer à revers, masquer le mouvement de la grande armée, et dégager l'armée de Silésie; mais, informé le 15, à minuit du désastre éprouvé à Vauchamps par le feld-maréchal, il changea de résolution, et crut devoir rentrer dans ses anciennes positions de la Seine et de l'Yonne.

Cependant l'empereur, enhardi par ses victoires, songeait à reprendre l'offensive contre la grande armée. Toutes ses forces disponibles présentaient une masse d'environ cinquante mille hommes.

Le 15, il part de Montmirail, et arrive le lendemain à Guignes. Les corps de Wrède, de Wittgenstein et du prince de Wurtemberg, continuaient d'occuper, sur la rive droite de la Seine, les positions indiquées précédemment. Le 17, Napoléon s'avance à Mormant. Parvenu à la hauteur de l'Etang, il découvre le comte de Pahlen à la tête de quatre mille hommes. Celui-ci, à la vue de forces supérieures, se replie en toute hâte; mais l'empereur, redoublant de vitesse, finit par l'atteindre. Pris en flanc par l'infanterie et les dragons du comte Milhaud, écrasé de

front par toutes les batteries de la garde, le corps ennemi n'a d'autre ressource que de poser les armes.

A l'issue de ce combat, le duc de Bellune, avec la colonne de droite, rencontre, à Valjouan, en position sur la route, la division bavaroise Lamotte, à laquelle s'étaient joints quelques fuyards du corps de Pahlen. Après que l'action fut engagée de front, le général Gérard, à la tête d'une division, manœuvra par sa gauche, à la faveur d'un ravin boisé, pour prendre à revers les Bavarois. Ce mouvement était achevé quand Lamotte, se jugeant trop faible pour tenir plus long-temps, forma son infanterie en carrés pour opérer sa retraite sur Donnemarie. Mais à peine avait-il commencé à se replier, que le comte Gérard débouche du bois, et tombe sur ses masses, baïonnettes croisées. Ainsi assaillie, la division bavaroise pouvait être détruite, si le duc de Bellune avait poussé en avant sa cavalerie. L'absence de cette arme ne put être réparée, et les Bavarois parvinrent à se sauver.

Napoléon exhala sa colère contre le maréchal de ce qu'il n'avait su gagner jusqu'à Montereau; mais Napoléon lui-même a encouru le blâme des censeurs pour cette période de la campagne. « Ils pensent (nous citons le colonel « Koch), ils pensent qu'au lieu de faire sa jonction avec « l'armée des maréchaux par Meaux, Coulommiers et « Rozoy-sur-Guignes, il aurait dû l'effectuer par Mont- « mirail, Sézanne, et la Ferté-Gaucher, sur Provins, ce « qui eût raccourci sa marche de trois myriamètres, et « lui eût procuré l'avantage de pouvoir s'établir sur l'ex- « trême droite des corps ennemis (de ceux passés sur la « rive droite de la Seine) avec tous ses moyens en moins « de quatre heures, et de les accabler successivement, « manœuvre qu'il s'interdit en venant se placer à Guignes, « vis-à-vis le centre des alliés. » Cette observation ne

comporte aucune réplique ; mais peut-être demanderait-elle un complément que l'auteur ne donne pas, et que nous allons essayer de fournir.

Deux grandes pensées devaient se présenter et se combattre sans cesse dans la tête de Napoléon; et ces deux pensées se rattachaient à son double rôle d'empereur et de général, ou bien encore, à la double nécessité de couvrir Paris et de remporter de grands avantages. Paris pris, il ne pouvait se le dissimuler, son trône, sa puissance, et tout son échafaudage politique tombaient à l'instant. Mais si c'était une condition imposée par Napoléon empereur à Napoléon général, d'en couvrir les avenues, que devenaient les conceptions et les plans purement militaires de celui-ci, du moment où une armée particulière et indépendante de celle destinée à tenir la campagne, ne pouvait être préposée à la défense de ce point vital? Retenu, enchaîné par le besoin d'accourir lui-même pour en fermer le chemin à l'ennemi, il lui devenait dès lors impossible de se livrer à tout son essor, de pousser à fond ses manœuvres contre les flancs et les derrières des alliés, manœuvres dans lesquelles il excellait; manœuvres qui avaient fait sa fortune, et desquelles il devait exclusivement en espérer la conservation.

Toutes les opérations devant ainsi se ressentir de la nécessité de couvrir Paris, il est facile, sinon de justifier, mais du moins de s'expliquer la conduite de l'empereur, dans la préférence accordée au point de Guignes, pour opérer sa jonction avec les maréchaux ; dans l'état actuel des choses, la marche sur Provins lui eût procuré de grandes chances, c'est ce dont on ne peut douter; mais qui pouvait répondre qu'à son arrivée, tant était grande la rapidité avec laquelle les événements se déroulaient, que l'ennemi, ayant culbuté les maréchaux, ne serait

point en marche sur Paris? Dans tous les cas, sa jonction avec eux pouvait devenir incertaine, et sans cette jonction, point d'avantage décisif: *Dans aucun cas, ne projetons de rassemblement, sur un point que l'ennemi occupe, ou peut occuper en force.*

Une faute moins pardonnable, à notre avis, parce qu'il avait pleine connaissance de la force et de la situation de l'ennemi, fut de disperser ses troupes sur les routes de Nogent, Bray et Montereau, à la suite du combat de Mormant. « On eût préféré dans l'armée française, continue « avec autant de discrétion que de raison notre auteur, « on eût préféré lui voir porter toutes ses forces sur Bray, « du moins jusqu'à Donnemarie, nœud de superbes che- « mins qui conduisent à Provins et à Montereau, parce « qu'on aurait eu l'espoir d'y écraser les Bavarois, et de « tomber ensuite à plaisir sur les Wurtembergeois. La di- « vergence de ses colonnes lui enlèvera le fruit qu'il était « possible de retirer de son premier avantage, et lors- « qu'après un vigoureux combat, il parvint le lendemain « à s'emparer du pont de Montereau, il avait déjà perdu « toute son importance, puisque la retraite des Bavarois « et des Russes se trouvait assurée à Bray et à Nogent. »

Le combat de Montereau, dont il est ici question, fut livré aux Wurtembergeois par la colonne de droite, formée des corps du duc de Bellune et du comte Pajol, et de la réserve de Paris, aux ordres du comte Gérard; l'action engagée le 18 au matin, sur la gauche de la position, par le comte Pajol, et sur la droite, par les autres généraux, dura une partie de la journée. On y fit de part et d'autre un usage extraordinaire d'artillerie. Le prince royal de Wurtemberg occupait sur les hauteurs de Surville une position d'un abord difficile. Il était une heure que tous les efforts pour l'en déloger n'avaient encore rien produit.

L'empereur arriva de Nangis au galop, et donna au comte Gérard le commandement de toutes les troupes, avec la latitude d'agir comme il l'entendrait (1). Quarante pièces de la réserve de Paris sont aussitôt dirigées contre l'artillerie wurtembergeoise; elles la dominent et la désorganisent : le moment devenant plus favorable, l'infanterie et la cavalerie se jettent de concert sur les flancs de la position et obligent enfin l'ennemi à la céder, et à repasser les ponts sous la mitraille de deux batteries de la garde. Il voulut faire sauter celui de la Seine; mais la mine ne produisit qu'un entonnoir sur clé; les Français s'y engagent au pas de charge, refoulent les fuyards dans la ville et y pénètrent avec eux. Le gros des Wurtembergeois se retira dans la direction de Bray, vivement poursuivi par les escadrons de service de l'empereur. Cette journée et la précédente coûtèrent aux alliés plus de dix mille hommes : les Français n'en perdirent que la moitié.

Tandis que, avec sa droite renforcée, l'empereur remportait la victoire de Montereau, les ducs de Tarente et de Reggio, avec les colonnes du centre et de la gauche, poussaient respectivement les Bavarois et les Russes sur les routes de Bray et de Nogent. Ceux-ci adossés à la rivière, s'empressèrent le soir même de repasser sur la rive gauche. Ils prirent position pour recueillir les Wurtembergeois.

Napoléon, en quittant Vauchamps, avait laissé à Etoges le duc de Raguse, et à Villers-Cotterets le duc de Trévise : le premier, pour observer le feld-maréchal Blücher; le second, le baron de Winzingerode; pour obvier à l'isolement de ces corps entre eux et avec l'armée, le général

(1) Le duc de Bellune, à demi-disgracié, alla prendre aux environs de Melun, le commandement d'un corps de jeune garde.

Grouchy était resté à la Ferté-sous-Jouarre avec quelque centaines de chevaux et la division Leval.

Le 16, le duc de Raguse est informé qu'un corps ennemi, venant de Sézanne, est entré à Montmirail : c'était celui de Diebitsch, chargé, comme nous l'avons vu, de rouvrir la communication entre l'armée de Silésie et la grande armée. Le maréchal s'avance à sa rencontre, et reprend Montmirail au pas de charge. L'ennemi, contraint de se retirer, est vivement poursuivi jusqu'à Pont-Saint-Prix par le général Doumerc.

Maîtresse des ponts de Montereau, l'armée française était en mesure de forcer les corps de Wrède et de Wittgenstein à abandonner la ligne de la Seine. Le généralissime ne voulant point s'y laisser contraindre, replia toutes ses forces aux environs de Troyes, dans le dessein d'opérer une seconde fois sa jonction avec l'armée de Silésie, qui, à cet effet, reçut l'ordre de se porter de Châlons par Arcis à Méry.

Le 19 et les deux jours suivants ne donnèrent lieu à aucun événement remarquable. Mais tandis que la grande armée ayant suspendu son mouvement de retraite, prenait en avant de Troyes, sur la rive gauche de la Seine, des positions où elle semblait vouloir tenir, l'armée de Silésie, forte encore de cinquante mille hommes, débouchait d'Arcis sur Méry. Celle-ci était destinée à agir sur le flanc gauche et les derrières des Français, dont le généralissime se flattait de paralyser ainsi le mouvement offensif. Winzingerode, était resté entre l'Aisne et la Marne.

La position du feld-maréchal pouvant effectivement devenir inquiétante pour l'armée française, Napoléon prescrivit au duc de Reggio de s'emparer de Méry pendant que les autres corps d'armée s'approcheraient de Troyes. L'ennemi culbuté sur le pont y met le feu : un vent du nord

communique l'incendie aux maisons, et les Russes, étouffés par la flamme et la fumée, sont obligés d'évacuer la ville.

Maître de ce point, l'empereur continua sa marche en faisant quelques prisonniers. L'armée, en débouchant sur trois colonnes dans la plaine de Troyes, découvrit l'ennemi en position et dans l'attitude de recevoir la bataille. L'empereur ne voulant pas la livrer que toutes ses forces ne fussent réunies, ordonna aux comtes Gérard et Grouchy de presser de marche : le premier avait appuyé sur Sens; le second était en route de La Ferté sur Provins. L'occasion était favorable : les Français n'avaient jamais montré plus d'ardeur. Les alliés, au contraire, conservaient l'impression des revers qu'ils venaient d'éprouver; s'ils étaient plus nombreux, ils avaient une rivière à dos, et cette rivière s'opposait à ce que l'armée de Silésie vint au secours de la grande armée.

Ces chances, en faveur des Français, ne pouvaient malheureusement échapper à la sagacité de l'état-major autrichien, et le prudent généralissime trompa l'espoir de l'empereur, en profitant de la nuit du 22 au 23, pour continuer sa retraite, laissant dans Troyes une brigade pour garnison, et, couvert par le corps de Giulay, déployé en rideau devant les Français, il prit les deux routes de Bar-sur-Aube et de Bar-sur-Seine.

Les souverains, appréciant la nécessité d'adopter de nouvelles mesures, envoyèrent proposer un armistice à l'empereur, qui lui-même en avait fait la demande quelques jours auparavant. Napoléon n'eut donc garde de s'y refuser; mais tandis que les commissaires s'abouchaient dans le village de Lusigny, toutes les dispositions étaient prises pour s'emparer de Troyes. Une batterie de 12, établie à cent pas de la porte de la Prèze, ajouta une nouvelle

brèche à celles que le temps avait faites à l'enceinte. Le gouverneur prit alors le parti d'évacuer la place. Le 24 au matin, les Français en reprirent possession aux acclamations des habitants.

Les conférences de Lusigny ne pouvaient être un motif pour suspendre les opérations. Deux plans s'offraient alors à l'empereur : l'un, dont l'issue devenait incertaine, de forcer le prince de Schwartzenberg à une bataille rangée; l'autre, de le faire suivre par deux ou trois corps, tandis que, avec le reste de l'armée, il dirigerait une seconde fois ses efforts contre Blücher. Celui-ci venait de refouler le duc de Raguse contre la Marne. Cette circonstance, et l'espoir que, dans son impatience à laver ses derniers affronts, le feld-maréchal donnerait prise contre lui, firent accorder la préférence à ce dernier.

Les ducs de Tarente et de Reggio furent chargés de poursuivre et d'observer la grande armée alliée, que la prudence de son chef ramenait derrière l'Aube.

Les souverains réunis en conseil, statuèrent que cette armée serait concentrée sous Langres, et que l'armée de Silésie, retournant vers la Marne, opérerait sa jonction avec les corps de Bulow et de Winzingerode; ils décidèrent encore que le congrès ouvert à Châtillon, depuis le 4 février, fixerait au plus tôt les bases des négociations relatives à la paix, et que dans le cas où Napoléon consentirait à un armistice, la Saône et le Rhône formeraient, de ce côté, la ligne de démarcation des armées.

TRENTE-UNIÈME LEÇON.

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON.

CAMPAGNE DE 1814; 2e PARTIE.

§ I. L'armée de Silésie marche de nouveau sur Paris par la vallée de la Marne. — Jonction, à La Ferté, des ducs de Trévise et de Raguse: ils prennent position derrière l'Ourcq et tiennent en échec l'armée de Silésie. Napoléon vole à leur secours. — Funestes conséquences de la capitulation de Soissons. — L'armée de Silésie échappe à l'empereur, et se réunit derrière l'Aisne, à l'armée du Nord. — Reprise de Reims par les Français. — Bataille de Craone. — Les alliés évacuent Soissons. — Les Russes reprennent Reims, dont ils sont chassés une seconde fois. — Napoléon envoie reprendre Châlons, et se dispose à retourner sur l'Aube. — § II. Coup-d'œil sur les opérations des armées secondaires : au nord, le comte Maison manœuvre entre Tournay et Lille; — en Italie, Eugène a perdu la ligne de l'Adige; — sur le Rhône, le duc de Castiglione, après avoir vu l'ennemi aux portes de Lyon, a repris l'offensive et refoulé Bubna dans Genève; — dans les Pyrénées, la bataille d'Orthez a ouvert aux Anglais les portes de Bordeaux, et contraint le duc de Dalmatie à se replier sur la Garonne; — en Catalogne, le duc d'Albuféra a pris position sous Figuières. § III. La grande armée alliée reprend l'offensive. — Combats divers sur l'Aube et sur la Seine. — Le duc de Tarente évacue Troyes, et se dispose à recevoir bataille en arrière de Provins. — La grande armée alliée suspend son mouvement. — Arrivée de Napoléon sur l'Aube. — Son étonnement : il persiste à se jeter sur les derrières de la grande armée. — Rencontre d'Arcis. — Retraite excentrique sur Saint-Dizier. — Projets et embarras de Napoléon. — Marche des alliés sur Paris. — Double combat de Fère-Champenoise. — Retraite des ducs de Trévise et de Raguse. — Combats divers. — Retraite du comte Compans. — Arrivée des alliés devant Paris. — Réflexions. — § IV. Bataille et capitulation de Paris. — § V. L'empereur quitte Saint-Dizier et se rend en poste à Paris; il arrive trop tard et s'établit à Fontainebleau. — Progrès du parti royaliste. — L'armée prend position sur la rivière d'Essonne. — Défection du duc de Raguse. — Na-

poléon abdique en faveur de son fils et de sa femme. — Les souverains exigent une abdication absolue. — Derniers mouvements militaires aux environs de Fontainebleau. — Abdication absolue de Napoléon. — Dernières opérations des armées secondaires. — Conclusion.

§ I.

A la nouvelle de l'évacuation de Troyes par la grande armée, le feld-maréchal avait jugé à propos de passer l'Aube, pour se jeter sur le duc de Raguse. Après avoir fait sauter derrière lui les ponts d'Arcis et de Plancy, il s'était dirigé, le 24, en deux colonnes sur Sézanne. Le duc de Raguse, trop faible pour l'attendre, avait donné avis à l'empereur de ce mouvement, et s'était replié, par La Ferté-Gaucher et Rebais, à La Ferté-sous-Jouarre.

Pendant ce temps, le duc de Trévise, voyant le corps de Winzingerode descendre sur la Marne, s'était porté à Château-Thierry, d'où, le 27, il vint joindre à La Ferté le duc de Raguse. Les maréchaux, dans la crainte de se voir coupés de Paris, passent la Marne, brisent le pont et se dirigent sur Meaux. Ils y arrivent à point pour dissiper un parti du corps de Sacken, qui, déjà, occupait un des faubourgs.

Cependant Blücher est averti que l'empereur s'avance sur ses traces. Ne voulant pas se laisser atteindre, et croyant avoir assez de temps pour pousser et entamer les maréchaux, il fait jeter à la hâte deux ponts sur la Marne, et, à l'exception du corps de Yorck, porte toute son armée sur la rive droite. — Les deux corps français s'élevaient à peine à dix mille hommes. Les maréchaux, voyant leur adversaire annoncer le dessein de remonter l'Ourcq, pour tourner leur gauche, se portent en toute diligence sur la rive droite pour en disputer le passage. Effectivement, tandis que Sacken les retient devant Lizy par des démon-

strations, le général Yorck franchit la Marne, replie ses ponts et remonte avec célérité jusqu'à Crouy, espérant y surprendre le passage de l'Ourcq. La rupture du pont de ce village, en l'obligeant à remonter jusqu'à Fulaines, fait avorter ce projet. Les deux partis, séparés par la rivière, passent la nuit du 1er au 2 mars en tirailleries insignifiantes. Néanmoins, les maréchaux ont rempli leur but; car l'empereur, qui s'approche, fera soudain changer les rôles.

Mais tandis que les ducs de Trévise et de Raguse disputent si heureusement le passage de l'Ourcq, l'armée du Nord s'est grossie dans le bassin de l'Aisne. Bulow, relevé en Belgique par un corps allemand, a quitté Bruxelles le 8 février, et est arrivé à Laon le 24. La Fère, que sa trop faible garnison ne pouvait défendre, est tombée entre ses mains le 26, et cette conquête, en donnant à sa droite un excellent appui, lui a permis de venir joindre sur l'Aisne le baron de Winzingerode.

De son côté, Napoléon, ayant forcé de marche à travers les boues de la Champagne, venait d'arriver à La Ferté. Voyant son adversaire sur la rive droite, il presse le rétablissement du pont, et, dans son impatience, préside lui-même à l'opération. Malgré le retard qu'elle occasionne, il est encore des chances de joindre l'ennemi, et de lui prouver, pour la seconde fois, *le danger des lignes doubles d'opération*. Dans la direction qu'il est obligé de suivre, pour effectuer sa retraite, le cours de l'Aisne deviendra pour lui une barrière, dont Soissons est la clef. Depuis que les brèches de cette place ont été fermées, et que le régiment de la Vistule y tient garnison, il n'est plus possible de l'enlever par un coup de main.

Plein de ces espérances, Napoléon débouche le 3 mars, par le nouveau pont de La Ferté : prenant d'abord la route de Châlons jusqu'à Château-Thierry, il se rabat ensuite

à gauche sur celle de Soissons. Nonobstant ce détour, l'ennemi, prévenu sur la route de Reims, conserve peu d'espoir de rouvrir ses communications; car, de leur côté, les ducs de Trévise et de Raguse ont tourné sa droite. Resserré ainsi de tous côtés, le feld-maréchal se croit perdu; mais dans ce moment critique les portes de Soissons lui sont ouvertes par l'armée du Nord. Le général Moreau, qui n'a pas compris l'importance du poste qui lui est confié, en a remis les clefs au baron de Winzingerode à la suite de quelques coups de canon (1)!

Le prince royal de Suède, que peut-être on est étonné de ne point voir à la tête de l'armée dont il a été élu général, est resté en Belgique avec les troupes de sa nouvelle patrie : Bernadotte hésite à avancer en ennemi sur le sol qui l'a vu naître, et que naguères il défendait au prix de son sang. Les intérêts du prince n'ont point effacé chez lui les sentiments de l'homme.

Le 4 au matin, l'empereur ignorant encore la reddition de Soissons et le passage à travers cette ville de l'armée de Silésie, continue son mouvement vers l'Aisne pour achever de la tourner. Le comte Grouchy et la garde arrivent le soir à Fismes par la traverse de Fère-en-Tardenois, tandis que les ducs de Trévise et de Raguse, s'avancent de Villers-Cotterets sur Soissons; à peu de distance et sur la même route, marche également le duc de Bellune avec son corps de jeune garde.

C'est à Fismes seulement que Napoléon apprend que l'ennemi lui a échappé. En se voyant ainsi ravir le fruit de huit jours de fatigues, l'armée partage son indignation et sa colère. Elle se voit avec inquiétude transportée

(1) On trouve entre le rôle de Soissons, dans cette circonstance, et celui de Ratisbonne en 1809, une analogie fort remarquable.

en dehors de sa base, et sans doute que revenus de leurs alarmes, les Autrichiens ont déjà repris l'offensive.

On a pensé que, si, au lieu de s'attacher aux traces de son adversaire, Napoléon avait pris la route directe de Soissons, par Montmirail et Château-Thierry, il ne serait resté aucune voie de salut au feld-maréchal. Dans cette hypothèse, le duc de Bellune et toutes les troupes disponibles dans les environs de Paris, se seraient portés au soutien des ducs de Trévise et de Raguse. Ce fut sans doute encore la malheureuse nécessité de garantir la capitale, qui, se représentant sans cesse au milieu des conceptions, empêcha l'empereur d'adopter ce parti.

Blücher, comme ne manque pas de le remarquer le colonel Koch, entassa faute sur faute. « Lorsqu'il reprit l'of« fensive, dit cet écrivain, il avait avec lui près de cin« quante mille hommes, outre quarante mille à Laon et « à Reims; son projet étant d'accabler le duc de Raguse, « et de se porter sur Paris, en suivant la vallée de la « Marne, il devait le poursuivre vivement dans la direc« tion de La Ferté, où il pouvait sans crainte, marquer « la concentration des corps de Winzingerode et de Bulow, « qui n'avaient devant eux que le duc de Trévise, trop « intéressé lui-même à opérer sa jonction avec son col« lègue pour chercher à les arrêter. Au lieu de serrer ses « mouvements, le feld-maréchal occupe ses lieutenants « entre la Marne et l'Aisne à des accessoires qui laissè« rent aux maréchaux français, la faculté d'opérer leur « jonction. Si son intention était de s'emparer de Paris à « leur vue, pourquoi se contenta-t-il de faire des démons« trations contre Meaux et surtout contre Lagny, qu'il au« rait pu prendre le 26 février, pour s'établir entre Clayes « et Meaux, sur les derrières des ducs de Trévise et de « Raguse? repoussé sur ces deux points, il retourna à

« pas comptés, passer la Marne à La Ferté. Ce n'est qu'à « l'arrivée de l'armée impériale à Esternay, qu'il active « son passage; mais déjà son rôle était changé : de pour« suivant, il allait être poursuivi.

« Cependant, négligeant d'attirer à lui les corps de « Bulow et de Winzingerode; insouciant sur le compte de « l'empereur, qui le suit, il s'aventure sur l'Ourcq, y « perd deux jours en attaques décousues, attend le mo« ment d'être coupé par Napoléon, pour songer à réunir « ses forces, et se voit acculé à l'Aisne, par sa témérité, « comme il avait été comprimé à la Marne par sa lenteur. « Tant de fautes grossières ont généralement fait con« clure, que si la reddition de Soissons ne l'eût tiré de « ce mauvais pas, le feld-maréchal se serait trouvé dans « la même situation où il se vit près de Lubeck en 1806. »

Les conférences de Lusigny, n'avaient rien produit, et déjà l'*ultimatum* des souverains, en renfermant la France dans ses anciennes limites, annonçait la rupture du congrès.

Plus les circonstances deviennent graves, plus Napoléon voudrait abréger son excursion sur l'Aisne. Mais pour conserver l'honneur des armes et pouvoir rétrograder avec sécurité, il faudrait avoir rejeté hors de lice, ne fût-ce que pour quelques jours, la double armée du feld-maréchal. C'est à ce but, en effet, que désormais vont tendre toutes ses mesures. Reims, par sa situation sur la droite de l'armée, est un point trop important pour le laisser à l'ennemi. Le général Corbineau y est envoyé, et en reprend possession dans la nuit du 4 au 5; c'était le dernier nœud de communication, entre la double armée du feld-maréchal et celle du généralissime.

Parvenus devant Soissons, les ducs de Trévise et de Raguse, tentent de s'en emparer; mais ils sont repoussés

après deux attaques meurtrières. Au surplus, l'ennemi ne tardera pas à évacuer une seconde fois cette place.

Il s'agissait de surprendre le passage de l'Aisne : l'empereur se décide à le tenter à Béry-au-Bac, sur la route de Reims à Laon. Le 5, toute l'armée s'y porte par la traverse. Nansouty enlève le pont et culbute les Russes sur Corbeny. L'armée est à peine passée, que tous les rapports annoncent l'approche de l'ennemi. Ce sont les corps de Woronzof, de Winzingerode et de Sacken ; mais l'armée prussienne est en mesure de les soutenir. Les corps russes prennent position sur les hauteurs de Craone, où il n'est pas moins difficile de les tourner que de les aborder de front.

L'étroit plateau où ils viennent de s'établir, est limité au nord, par la petite rivière de Lette, et circonscrit au midi, par une foule de ravins escarpés ; le front de la position est encore défendu dans toute sa longueur, par une sorte de fossé naturel, la ferme de Heurtebise et le village de Saint-Martin.

Le 7 au matin, l'empereur reconnaît cette position, et, sans tenir compte des obstacles qu'elle présente, ordonne de l'aborder par la droite. Il se flatte qu'une fois les défilés franchis, il parviendra à mettre en action toutes ses masses sur l'extrémité de la ligne ennemie, qui, prise à revers, avant d'être soutenue, ne saurait manquer d'être écrasée. Cette attaque est confiée au prince de la Moscowa. Le maréchal ayant remonté la berge gauche du vallon de la Lette, débouche sur Saint-Martin, en deux colonnes ; mais au moment de couronner le plateau, il se trouve arrêté tout court, par un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie. L'empereur ordonne alors au duc de Bellune de porter ses batteries en avant pour seconder cette attaque. Pressé par tant d'efforts simultanés sur le même

point l'ennemi recule et refuse un peu son aile gauche : le prince de la Moscowa profite de ce mouvement et se déploie enfin sur le plateau.

A la gauche de l'armée française, Nansouty avait abordé l'extrême droite des Russes ; mais, dépourvu d'artillerie, il s'était vu exposé à leur feu, sans pouvoir leur répondre. L'ennemi voyant de ce côté la faible contenance des divisions françaises, dirige une charge de cavalerie sur le corps du prince de la Moscowa ; mais le comte Drouot le préserve du choc, en faisant avancer à temps deux batteries de la garde, qui, prenant les Russes d'écharpe, les forcent à la retraite.

L'attaque principale ne faisait aucun progrès : l'empereur, impatienté, ordonne au comte Grouchy de rassembler ce qu'il pourrait trouver de cavalerie, et d'agir sur la gauche du prince de la Moscowa. — Grouchy, au moment de charger, est atteint d'une balle, et contraint de se retirer : ses escadrons ne recevant plus d'ordres, restent exposés aux ravages de la mitraille.

En voyant une partie de ses pièces démontées; en voyant le feu de son infanterie s'affaiblir par le grand nombre de blessés qui sortent des rangs, le prince de la Moscowa demande des renforts. Le duc de Trévise n'était point encore arrivé : l'empereur lui envoie dire de forcer de marche, et, en attendant, donne l'ordre au général Laferrière de franchir le ravin, pour appuyer la division Rebeval. Mais tandis que ce mouvement s'exécute, Woronzow ordonne une charge contre les divisions Curial, Rebeval et Meunier : elles sont culbutées et foudroyées par l'artillerie. Laferrière débouche sur ces entrefaites; mais c'est en vain qu'il se précipite sur les colonnes d'attaque; elles résistent, et il tombe grièvement blessé. Sa cavalerie est repoussée et obligée de chercher à son tour la protection de l'infanterie.

Le feld-maréchal s'était proposé de barrer le chemin de Laon à l'armée française. Voyant qu'il n'y parviendrait pas, et craignant de compromettre les corps engagés, il donne l'ordre de la retraite. Sacken obéit et prend la route de Laon avec son infanterie; mais Woronzow, avec la cavalerie réunie des trois corps, diffère l'exécution de cet ordre, persuadé qu'il vaut mieux résister que de battre en retraite, attendu qu'à mesure qu'il s'éloignera du plateau, ses flancs seront de plus en plus exposés.

Napoléon, à qui l'incertitude de l'ennemi n'a point échappé, prescrit, d'une part, au général Colbert, qui vient de rallier ses lanciers, de déboucher sur le plateau par le sentier escarpé qui conduit à la ferme des Roches, et, de l'autre, au général Charpentier de ployer sa division en colonne serrée, de passer le ravin, et de gravir le plateau vers le village d'Ailles. Cette double attaque est enfin couronnée de succès : Ailles est emporté, et Woronzow contraint de céder. Toutefois, et nonobstant les charges réitérées de la cavalerie française, la retraite s'effectue avec ordre, en régiment par échiquier, sous la protection d'une formidable artillerie.

Telle fut la bataille de Craone, inutile et sanglante boucherie, qui ne laissa que des morts pour trophées. A l'issue de cette action meurtrière, Napoléon, encore ému des incertitudes du combat, harassé de fatigues, entouré de blessés et de mourants, était, comme l'observe un écrivain (1), dans un de ces moments où les dégoûts de la guerre rassasieraient l'âme la plus belliqueuse.

Les Russes, poursuivis dans la direction de Chavignon, tiennent quelques heures à l'Ange-Gardien, sur la route de Laon à Soissons, pour donner le temps aux Prussiens d'évacuer cette dernière ville, dont les Français reprennent

(1) Le baron Fain.

aussitôt possession. Le 8, l'armée continue de s'approcher de Laon, dans l'espoir, assez peu fondé, de l'emporter de vive force. Elle compte y arriver le soir; mais l'ennemi, en profitant d'un défilé formé par des marais, lui en barre de nouveau le chemin. On ne peut le débusquer qu'en manœuvrant. Un chemin de traverse se présente sur la gauche; l'officier d'ordonnance Gourgaud se jette de ce côté avec quelques troupes choisies, et, à la faveur de l'obscurité, surprend les grand'gardes ennemies. Pendant cette alarme, qui se répand de proche en proche, le prince de la Moscowa franchit le défilé.

L'armée française arrive ainsi, par la route de Soissons, au pied de la montagne de Laon. Elle y trouve l'ennemi en position : la droite, aux collines de La Neuville; la gauche, aux hauteurs d'Athies; et cet ennemi, qui, depuis dix jours, fuyait devant l'empereur, a rencontré tant de monde arrivant derrière lui, que malgré ses échecs, il est encore plus fort que jamais.

Le 9 se passe en combats partiels et en préparatifs pour la bataille que l'on se propose de livrer le lendemain. Le duc de Raguse, en marche par la route de Reims, était impatiemment attendu par l'empereur; enfin il arrive, et vient prendre sa place de bataille vis-à-vis la gauche des alliés. Mais, au milieu de la nuit, tandis que les Français se livrent au repos, le général Yorck, qui a reconnu l'isolement du duc de Raguse, descend en silence de sa position pour le surpendre : tout-à-coup, les Prussiens se précipitent en deux colonnes serrées, à droite et à gauche d'Athies, au milieu des bivouacs du maréchal. L'obscurité ajoutant à la terreur, ils culbutent les postes, pénètrent dans les parcs, et font main-basse sur tout ce qu'ils rencontrent. En un instant, cavalerie, infanterie, artillerie, tout a fui pêle-mêle : deux mille cinq cents prisonniers et

quarante-une bouches à feu avec leurs caissons, restent au pouvoir de l'ennemi. Et s'il n'enlève pas le corps entier, c'est qu'il n'ose s'abandonner à sa poursuite.

Le 10 au matin, les fuyards apportent à l'empereur la nouvelle de ce désastre; il n'y croit pas d'abord, et lorsqu'enfin la vérité lui apparaît, il trouve un nouveau prétexte à son opiniâtreté : « Blücher, se dit-il, ce qui était « vrai, Blücher, pour accabler le duc de Raguse, aura « dégarni son centre et sa droite, pourquoi n'en pas pro- « fiter pour essayer d'emporter Laon? » Et aussitôt l'ordre est donné de quitter les bivouacs et de prendre les armes. Il est grand jour, et le feld-maréchal, du haut des remparts de la place, peut alors apercevoir l'armée : elle ne compte pas vingt mille combattants; elle a sur ses derrières un défilé d'une lieue; elle est débordée sur la droite par soixante mille hommes, et elle prétend en attaquer quarante mille dans la position la plus formidable! Pour lui épargner cette peine, l'ennemi change de rôle et descend de sa position.

A peine a-t-il reconnu les Français, qu'il dirige quatre divisions d'infanterie sur Clacy. Heureusement toutes les avenues de ce poste sont barricadées, et l'artillerie s'y trouve distribuée avec intelligence. Le comte Charpentier laisse arriver à portée de mitraille la colonne ennemie, et telle est alors l'activité de son feu, que les Russes sont repoussés à deux différentes reprises. Il est deux heures, Napoléon croit devoir prendre l'offensive à son tour : les divisions Curial et Meunier, protégées par un feu très vif d'artillerie, s'avancent en colonne serrée sur la croupe du plateau; mais, à leur approche, les Prussiens démasquant une batterie, foudroient les tirailleurs à peine éparpillés sur les flancs du mamelon. En un clin d'œil, cette attaque est dissipée, et les divisions françaises, forcées de

rentrer en ligne, sont saluées par toutes les batteries placées à mi-côte.

A quatre heures, l'empereur marque la retraite sur Soissons, et le soir même vient coucher à Chavignon. La perte des alliés, dans ces trois derniers jours, est évaluée à quatre mille hommes, et celle des Français à six mille. On pouvait croire que l'ennemi inquiéterait la retraite : il n'en fit rien, et prit des cantonnements. Remporter à Craon une inutile et douteuse victoire, et venir échouer devant Laon, tels furent les résultats cuisants de cette excursion de l'armée sur la rive droite de l'Aisne.

Et qu'on ne nous demande pas les raisons d'une pointe aussi intempestive et aussi insolite. Si c'était une nécessité de cacher sa déconvenue et de sauver l'honneur des armes après la poursuite manquée de l'armée de Silésie, on pouvait le faire à moins de frais et en moins de temps : et sans doute qu'il ne fallait rien de plus que la bataille de Craone et la reprise de Reims et de Soissons. En présence d'un adversaire plus entreprenant, l'empereur serait-il sorti du piége où nous l'avons vu devant Laon ? Et cependant cet adversaire avait deux moyens de l'y tenir enfermé : rappeler tous les corps à la poursuite du duc de Raguse, et avec les cent mille hommes ainsi réunis, tomber de Laon sur la gauche et le centre des Français ; ou bien encore, les amuser devant cette place, tandis que ces corps, déjà en si beau chemin, eussent achevé de les tourner.

L'empereur est à peine arrivé à Soissons qu'il songe à pourvoir à la défense de cette ville si souvent prise et reprise, et qui désormais est le seul obstacle qui puisse arrêter l'ennemi ; mais comme des remparts n'acquièrent de force et de vie qu'autant qu'ils en reçoivent du courage et de la constance de leurs défenseurs, il ne veut remettre ceux de Soissons qu'en de bonnes mains : « Ne désignez pour

y commander, avait-il écrit au duc de Feltre, qu'un officier qui ait sa fortune à faire ; » et le choix du ministre s'était porté sur un jeune officier, le chef de bataillon Gérard, connu par des traits d'une singulière bravoure. Le duc de Trévise est en outre chargé de disputer le passage de l'Aisne, tandis que l'armée reviendra sur l'Aube.

Mais au moment de se mettre en marche sur Château-Thierry, Napoléon est informé que, dans la nuit du 12 au 13, le corps russe de Saint-Priest, parti des environs de Châlons, a surpris le général Corbineau et s'est emparé de Reims. Un événement qui aura pour double résultat de rétablir la communication entre les armées alliées et de tourner la ligne de l'Aisne, ne peut être envisagé avec indifférence, et dès le soir même l'empereur arrive aux portes de Reims. Les Russes, quoique surpris, opposent une vive résistance; on se bat toute la soirée et bien avant dans la nuit. Enfin, le général Saint-Priest est grièvement blessé, et ses troupes, en le voyant emporter, se retirent avec lui. L'empereur entre dans Reims à une heure du matin, et trouve la ville illuminée : le peuple, dans l'ivresse de la joie, le conduit en triomphe à l'hôtel-de-ville.

Le duc de Raguse poursuit alors les Russes dans la direction de Laon : ses troupes, après s'être ralliées à Béry-au-Bac, étaient venu prendre part à l'attaque de Reims. Tandis que l'armée recevra quelques renforts et passera à se reposer les journées du 14, du 15 et du 16, le prince de la Moscowa, à la tête des divisions Rebeval et Defrance, ira reprendre Châlons et nettoyer la vallée de la Marne.

§ II.

Profitons de ce repos de la grande armée pour porter nos regards jusqu'aux extrémités de la vaste arène où sont

engagés tant de combattants ; et d'abord que se passe-t-il au nord ?

Le comte Maison, avec sa poignée de soldats nouveaux, après avoir disputé pied à pied une frontière ouverte, ou qui n'a conservé de son ancienne force qu'une vaine et trompeuse réputation, continue de manœuvrer entre Tournay, Lille et Courtray, et sa longue et habile défense a été signalée par de brillants faits d'armes. Carnot, dans Anvers, a su tenir les Anglais à distance, et préserver la flotte de leurs projectiles incendiaires : c'est en vain qu'ils ont pénétré par surprise dans Berg-op-Zoom : au moment où ils se croient maîtres de cette place, la présence d'esprit du gouverneur (1) a tourné soudain contre eux le péril qu'ils ont apporté : la garnison, à son tour, a surpris les Anglais dans l'hésitation de la nuit; et, après les avoir chassés de rue en rue, les a acculés aux portes qu'ils ont trouvées fermées sur eux; de quatre mille qu'ils étaient, pas un n'a échappé. Répétons-le avec M. Fain : Bayard n'aurait pas mieux fait !

Dès l'époque où les armées alliées se pressaient sur le Rhin, et tandis que l'Angleterre préparait en Sicile une expédition contre la Toscane, l'Autriche avait rassemblé une armée formidable sur la rive gauche de l'Adige. Le vice-roi s'était saisi, sur la rive opposée, des positions qu'occupait en 1796 le général Bonaparte quand Wurmser, descendant du Tyrol, entreprit de débloquer Mantoue. Si Eugène a trouvé dans la possession de cette place, un appui que n'avait pas Bonaparte, que sont auprès des invincibles soldats du père, les conscrits inaguerris du fils adoptif. Et ces formidables armées du Rhin, que sont-elles devenues ? Où Eugène trouvera-t-il une compensation à l'influence

(1) Le général Bizannet; son nom veut être connu.

qu'elles exerçaient sur les opérations d'Italie. Vienne, alors menacée dans trois directions, n'avait point encore pour alliés le reste de l'Europe. Et comme s'ils n'étaient pas assez forts, les ennemis de la France, l'ingratitude est venue combattre avec leur armée d'Italie, en attendant qu'en France la trahison rejoigne leurs drapeaux. Qui s'y serait attendu! l'homme que Napoléon a le plus comblé de ses faveurs, l'homme qu'il a élevé aux plus hautes dignités et jusque sur le trône de Naples, Murat, le mari de sa sœur, a signé avec l'Autriche un traité d'alliance offensive et défensive!... Malgré cette défection, malgré ce nouvel ennemi sur son flanc droit, Eugène dispute avec gloire le sol de l'Italie.

Quand, par l'arrivée des Napolitains à Modène et l'apparition d'un corps autrichien au nord du lac de Garda, il n'a plus été possible de tenir la ligne de l'Adige, le prince s'est retiré sur le Mincio, excellente barrière dont Peschiera et Mantoue sont comme les pivots. La cour de Vienne, toujours plus empressée de faire agir ses alliés que d'agir elle-même, réservait au roi Joachim, le rôle que, en France, elle faisait remplir par le maréchal Blücher. Mais ce prince, incertain des événements, ne se pressait pas de lever le masque. En voyant d'un côté l'hésitation de celui-ci, et de l'autre, le peu de précaution du maréchal Bellegarde, le vice-roi se ravise, et, débouchant brusquement de ses positions, tombe soudain sur les Autrichiens. Son dessein est de les rejeter au-delà de l'Adige. S'il n'y parvient, l'histoire n'en dira pas moins que, avec ses trente mille conscrits, il remporta une victoire signalée sur les cinquante mille vieux soldats du comte de Bellegarde! Malheureusement, en Italie comme en France, les victoires obligeaient alors à la retraite! Les Autrichiens, devenus plus circonspects, ont serré davantage leurs mouvements,

et Joachim, sous peine d'être accusé de duplicité, a dû enfin s'avancer. Tant de forces combinées ne laissaient aucune chance au vice-roi, et s'il conserve encore la Lombardie sur la fin de mars, c'est que Bellegarde, s'en est tenu à la lettre des instructions de sa cour; c'est aussi que Joachim, mal avec lui-même, mal avec la coalition, a senti trembler son épée dans sa main fratricide : en proie au remords, il a vu Napoléon vainqueur de ses ennemis, punir la foi trahie, et le précipiter du trône où il l'avait élevé.

Nous venons de parler d'une expédition préparée en Sicile : chose inouïe dans l'histoire, le cabinet anglais, dans son habileté à susciter des ennemis à Napoléon, a su tourner vers un même but, et les efforts de l'usurpateur du trône de Naples, et ceux du prince légitime. Depuis le commencement de mars, que l'expédition anglo-sicilienne est débarquée à Livourne, les bannières de Joachim flottent confondues avec celles de Ferdinand. Mais pour prix de cette alliance monstrueuse, Joachim perdra du même coup, le trône, l'estime des contemporains, et son rang dans l'histoire.

Du côté de Lyon, les affaires ne prennent pas une tournure meilleure. Le duc de Castiglione, à son arrivée, a trouvé aux portes de la ville les coureurs de Bubna, et, au lieu du corps d'armée qu'on lui promettait, quelques centaines de conscrits timides ou de gardes nationales déconcertées. Le comte Marchand, dans les environs de Grenoble, n'est pas moins mal partagé que le maréchal, et déjà l'ennemi vient de s'emparer de Chambéry et du poste des Échelles. Si dès ce moment, Lyon n'a point éprouvé le même sort, c'est que dans leur circonspection habituelle, les Autrichiens ont voulu faire d'abord la conquête facile de Châlons, de Mâcon, et de tout le pays compris entre l'Ain et la Saône.

Enfin, le maréchal, avec les renforts qui lui viennent, tant des Pyrénées que de l'intérieur, trouve moyen d'organiser une petite armée, et de prendre à son tour l'offensive. Après avoir invité le général Marchand à favoriser, par une diversion sur Chambéry, le mouvement qu'il a projeté vers Genève, il dirige, le 17 février, les divisions Pannetier et Musnier sur Mâcon et Bourg. L'ennemi dispersé ne fait aucune résistance, et dès le 20, les deux divisions communiquent entre elles par Pont-de-Veyle, et avec le comte Marchand, par Nantua. Celui-ci avait repris les Echelles, et poussé jusqu'à Chambéry. Le maréchal, dans lequel ne se reconnaît plus le héros intrépide de Castiglione, hésite alors à s'avancer; mais Marchand lui donnant l'exemple, Bubna est enfin repoussé jusque dans Genève.

Toutefois, au lieu de ce succès tardif, on eût préféré voir le duc de Castiglione remonter la vallée de la Saône, se porter franchement sur Vesoul, et, à l'aide de la population insurgée, intercepter la communication de l'armée de Schwartzenberg. Lyon, il est vrai, se fût trouvé découvert; mais outre que le comte Marchand pouvait imposer quelque temps à Bubna, la conservation de cette ville n'était qu'une affaire secondaire, au milieu de la grande question qui s'agitait.

L'ennemi n'avait pas à redouter de plus dangereuse diversion, et ce fut pour la prévenir, que, dès la fin de février, il avait arrêté la création d'une armée du midi, et détaché, à marches forcées, sur Dijon, les corps de Bianchi et du prince de Hesse-Hombourg, pour se saisir des routes de la Saône.

Augereau, surpris, s'est vu forcé d'abandonner, le 7 mars, son quartier-général de Lons-le-Saulnier, pour se tourner vers ces nouveaux ennemis; mais il est trop tard.

Il a manqué l'occasion de porter des coups décisifs, et peut-être de sauver la France. — Ses efforts se borneront désormais à guerroyer dans les environs de Lyon ; et dès ce moment, il cesse de peser dans la balance des grands événements de la campagne (1).

Au pied des Pyrénées, tout annonce de la part de l'armée et de son chef un dévouement qui semble défier même les revers. Le duc de Dalmatie, après avoir, pendant près de deux mois, arrêté toutes les forces de Wellington devant Bayonne, a dû abandonner la ligne de l'Adour. Il y a été forcé le 27 février par la perte de la bataille d'Orthez, bataille où, par la négligence d'un colonel, l'ennemi prit sur lui l'initiative. Sa retraite, toutefois, se fait sur Toulouse dans un ordre admirable; et déjà le 2 mars, au combat de Tarbes, il vient de prendre sa revanche en taillant en pièces les troupes portugaises du marquis d'Acosta. Malheureusement, cette brave armée est affaiblie par les renforts qu'elle ne cesse d'envoyer sur Paris, tandis que chaque jour, au contraire, Anglais, Espagnols et Portugais accourent grossir les rangs de l'armée opposée.

Cette retraite du duc de Dalmatie sera citée : elle le sera pour la manière dont elle fut exécutée, et davantage encore peut-être pour la préférence qu'il accorda à la direction de Toulouse sur toute autre direction qui eût attiré l'ennemi dans l'intérieur. En suivant la route latérale de Tarbes, il trouvait un terrain favorable à la défensive; il appuyait sa gauche aux Pyrénées, il préparait sa jonction avec l'armée d'Aragon, et couvrait plus sûrement Bordeaux qu'en en disputant à l'ennemi la route directe.

(1) Ne voulant donner qu'un aperçu de ces événements secondaires, nous avons préféré la version de M. le baron Fain.

Cette ville, au surplus, s'apprête à secouer le joug impérial : dans sa prudence extrême, le cabinet anglais crut devoir allier la politique aux armes, en jetant sur le sol de la France un des princes victimes de la révolution. Dès le moment de la bataille d'Orthez, le duc d'Angoulême est entré en rapport avec le comité royaliste de Bordeaux, dont le maire lui-même est un des membres. Ce comité est à peine informé de cette victoire, qu'il juge le moment venu de sortir de l'ombre et de mettre ses desseins à exécution. Le marquis de Laroche-Jacquelein est député en son nom au quartier-général anglais. « Nous « n'avons besoin, dit-il à Wellington, que de deux à trois mille hommes. » Après quelque hésitation, celui-ci se décide à détacher sur Bordeaux le maréchal Béresford. Les Anglais y arrivent le 12, et le jour même la cocarde blanche est arborée.

L'armée d'Aragon, forte encore de quarante mille hommes à la fin de décembre, en compte maintenant à peine quinze mille. Les détachements qu'elle a dû diriger sur la Seine et le Rhône, n'ont été que la dernière et moindre cause de cette réduction, dont il faut voir la première et la principale, dans le système funeste de laisser derrière soi des garnisons dans toutes les places. Le duc d'Albuféra n'a suivi qu'à regret ce système, et l'histoire n'imputera pas à un manque de talent ou de dévouement de sa part, la perte d'un pays qu'on eût dû se hâter d'évacuer. Concentré sous Figuières, depuis le commencement de mars, le maréchal y recevra à son passage le roi Ferdinand et ne reviendra en-deçà des monts qu'à la cessation des hostilités.

Ainsi, de quelque côté que se dirigent les regards, au dehors, au dedans, sur les frontières, et soit qu'on envisage le côté militaire ou le côté politique de la ques-

tion, tout annonce un prochain dénouement : et quel sera-t-il ? Dès-lors on peut l'entrevoir ; car, déjà, le duc de Vicence n'est plus admis à présenter ses propositions au congrès. Il y a plus, c'est que l'ennemi arrête ou retarde les dépêches de l'empereur à son plénipotentiaire. Mais si la chute de Napoléon ne saurait plus être un mystère pour quiconque veut observer et apprécier l'état des choses, la révolution de Bordeaux, et la présence du comte d'Artois dans la Franche-Comté, sont encore des données trop incertaines pour qu'on puisse déjà croire à une restauration, car, jusqu'ici, les souverains ont gardé, à cet égard, le plus profond silence.

Quittons ces réflexions anticipées, pour reprendre le fil des événements militaires.

§ III.

En partant de Troyes, pour courir après Blücher, Napoléon a recommandé aux duc de Tarente et de Reggio de payer d'audace et d'user de toutes sortes de stratagèmes pour dissimuler son absence : on devra s'avancer au-delà de l'Aube ; on devra marquer le logement de son quartier-général, et faire, sur toute la ligne, les acclamations qui ordinairement signalent son arrivée. Mais ces petites ruses n'ont trompé l'ennemi qu'un instant, et quand il les a découvertes, les maréchaux se sont vus dans une situation d'autant plus critique, qu'ils se sont tenus séparés l'un de l'autre et hors de portée de se secourir mutuellement.

Dès le 27 février, Schwartzenberg a profité de leur isolement pour attaquer le duc de Reggio, en avant de Bar-sur-Aube. Le maréchal, quoique dans l'étonnement d'un

retour aussi brusque, a opposé une vive résistance, jusqu'à ce qu'enfin, contraint de céder au nombre, il a dû ordonner la retraite sur Vandœuvres. A la nouvelle de ce combat, qui l'expose à être tourné, le duc de Tarente s'empresse de quitter les environs de Clairvaux. La crainte de se trouver prévenu à Vandœuvres, balançant chez lui le désir de rejoindre son collégue, il se décide à prendre momentanément la direction excentrique de Bar-sur-Seine, qui d'ailleurs lui permettra de recueillir le comte Milhaud, envoyé en reconnaissance sur La Ferté. Après une marche de nuit au milieu des troupes légères ennemies, le corps d'armée parvient enfin à se réunir à Bar. L'arrière-garde, avant d'en sortir, fait éprouver aux Wurtembergeois une perte de cinq cents hommes.

Le maréchal, à qui il importe d'opérer au plus tôt sa jonction avec le duc de Reggio, qui a pris position sous Troyes, établit le soir même son quartier-général à Saint-Parre. Le duc de Reggio s'occupait de la défense des ponts de la Barse; quoique pourvu d'une lettre de commandement en chef, en cas de réunion des deux corps, le duc de Tarente ne veut rien changer aux dispositifs de son collégue. C'est le général Gérard qui est chargé de défendre cette position que Schwartzenberg s'apprête à forcer le lendemain.

On ne peut se flatter de sauver Troyes, mais on espère gagner assez de temps pour mettre ordre à une retraite, qui, maintenant, est la seule ressource.

L'attaque commence donc le 3 mars, et d'abord par le comte Pahlen contre la division Rothembourg, mais bientôt les nombreux bataillons de la coalition sont en mouvement sur tous les points; les uns pour traverser la gauche de la position, les autres, pour l'attaquer de front: un parc est enlevé sur les derrières; le général Gérard, malade, gisant sur

la paille, est au moment d'être pris ; on combat à un contre dix, et néanmoins on combat du matin jusqu'au soir. Les troupes françaises n'ont jamais été mises à une plus rude épreuve, et jamais elles ne combattirent avec plus de gloire : le but qu'on se proposait est atteint ; l'armée, désormais commandée par le duc de Tarente, peut effectuer sa retraite avec sécurité.

Pour la seconde fois, le cours de la Seine, de Nogent à Montereau, est choisi pour ligne de défense ; mais comme il serait peu prudent de rester en avant de cette rivière, dès le 6, le maréchal se replie sur la rive droite, et fait filer ses parcs sur Nangis. On s'attend à une bataille ; on se prépare à la recevoir en arrière de Provins ; mais l'ennemi, après s'être avancé jusqu'à Nogent et Bray, avec sa pesanteur accoutumée, a renoncé tout à coup au projet de poursuivre le maréchal, pour attendre de nouveaux renseignements de Laon et de Reims. Cette conduite du généralissime resterait à jamais inexplicable, si on devait la juger d'après les seuls principes de l'art militaire ; mais tout annonce qu'il agissait moins d'après ses propres impulsions, que d'après les ordres secrets d'un souverain qui peut-être ne voulait qu'humilier son gendre et non le perdre.

Quoi qu'il en soit, la grande armée a employé les 14 et 15 mars à se concentrer dans les environs d'Arcis ; et le duc de Tarente, au comble de la surprise de ne la point voir l'attaquer, a envoyé des reconnaissances dans toutes les directions, tant pour en avoir des nouvelles, que pour rentrer en communication avec l'empereur, dont l'approche lui est naturellement révélée par la retraite même des alliés.

Napoléon, à qui les rapports du duc de Tarente ont fait craindre pour sa capitale, s'est décidé à porter un coup qui puisse tout à la fois la sauver, et obliger Schwartzen-

berg à la retraite. Calculant que l'ennemi ne peut y être avant le 20, il va, par un brusque retour sur l'Aube, donner tête baissée sur sa droite et ses derrières. Cette manœuvre présente de belles chances (moins belles toutefois qu'à l'issue du combat de Vauchamps). Elle jettera le désordre dans l'arrière-garde ennemie, dérangera les combinaisons de l'attaque principale, et placera les souverains au cœur de la France dans une position fort délicate. Au pis aller, on pourra changer de base; et se retirer ou sur Lyon; ou sur les places de la Moselle.

Ce plan arrêté, et après l'ordre adressé au roi Joseph de faire partir pour Blois l'impératrice, le roi de Rome et les ministres, à la moindre apparence de danger, l'armée se met en route le 17 au matin. Il ne reste à Reims que le duc de Raguse, lequel devra s'entendre avec le duc de Trévise pour disputer pied à pied le chemin de Paris à Blücher, ou pour retarder sa jonction avec Schwartzenberg.

L'armée, après avoir couché à Epernay, arrive le 18 à Fère-Champenoise. L'empereur y reçoit des nouvelles de Châtillon : le congrès n'a été qu'un leurre, et sa rupture paraît inévitable. La sensation que, en d'autres temps, eussent produit ces nouvelles, va se perdre dans la gravité des événements qui se préparent.

Jusqu'ici, tous les renseignements étant de nature à faire croire que l'ennemi s'est dirigé sur la capitale, Napoléon persiste à marcher vers la Seine.

Le 19 au matin, l'armée se porte de Fère-Champenoise à Plancy, où elle passe l'Aube. Dans la soirée, l'avant-garde débouchant à travers les cendres de Méry, vient intercepter à Châtres la grande route de Paris à Troyes; elle y fait quelques prisonniers, et dès lors, toute incertitude a cessé.

Schwartzenberg, que l'on croyait devant Paris, y tourne

maintenant le dos. La nouvelle, que Napoléon revenait sur la Seine, avait changé soudain en une retraite générale le mouvement de concentration autour d'Arcis. Les ponts de Nogent avaient été levés précipitamment ; le grand quartier-général s'était replié sur Troyes, d'où on s'attendait à le voir porter à Bar. Les prisonniers, que l'on vient de faire à Châtres, appartiennent au corps de Giulay, et sont l'arrière-garde de l'arrière-garde.

Ainsi, plus de doutes : la grande armée alliée, après avoir jeté la peur à Paris, en a été saisie à son tour ; mais si la capitale est encore une fois délivrée, tous les projets de Napoléon se trouvent dérangés. Il n'est accouru de Reims à Méry que pour frapper sur le vide. Le seul avantage qu'on ait obtenu, est la jonction avec le duc de Tarente. Le maréchal, comme on l'a vu, avait envoyé des détachements reconnaître l'ennemi ; ces détachements, l'ayant trouvé en retraite, les deux corps d'armée s'étaient mis incontinent à sa poursuite dans la direction de Villenoxe et de Plancy, où, au lieu de Wittgenstein, ils avaient rencontré l'empereur.

Nonobstant cette jonction, l'armée est encore trop faible pour se commettre aux hasards d'une bataille rangée ; et il est préférable de persister dans la manœuvre projetée. « En rabattant de Fère-Champenoise sur Plancy, se dit l'empereur, nous avons tourné trop court ; maintenant, pour nous replacer dans la direction qui conduit sur les derrières de l'ennemi, nous allons remonter l'Aube aussi haut qu'il le faudra. »

Et aussitôt l'armée, changeant de direction à gauche, arrive de bonne heure, le 20, à Arcis ; la cavalerie, par la route de la rive gauche, l'infanterie, par le chemin de la rive droite. Elle ne devait qu'y passer ; mais on découvre sur la route de Troyes quelques troupes ennemies. Les

détachements envoyés pour les reconnaître, éprouvent de la résistance; on les fait soutenir; et de proche en proche, toute l'avant-garde est engagée. Au bruit du canon, l'empereur accourt, et successivement appelle toutes ces forces. On se flatte d'abord d'être tombé sur un corps isolé; mais bientôt cet espoir s'évanouit : c'est l'armée de Schwartzenberg tout entière.

Les souverains, dans un conseil de guerre tenu pendant la nuit, ont arrêté de suspendre une retraite déshonorante pour leurs armes, et de réunir en une seule armée les forces de Blücher et de Schwartzenberg. Déjà le premier avait reçu l'ordre de se rapprocher des rives de la Marne, et c'était pour aller l'y rejoindre, que le second se trouvait alors sur la route de Troyes à Arcis. L'empereur assurément ne s'attendait pas à cette rencontre; et comment soupçonnerait-il, en effet, que, avec la poignée de soldats qui lui reste, il pût encore inspirer à ses adversaires des combinaisons d'une si haute prudence?

Toutefois, pour être fortuite, cette rencontre n'en devient pas moins pour l'armée française le plus fâcheux contretemps qu'elle pût éprouver : elle espérait prendre l'initiative, et la voilà prévenue; elle espérait attaquer dans l'ordre oblique, et la voilà au contraire obligée de recevoir un combat de front; et dans quelle position encore? avec une rivière à dos, sur laquelle elle n'a qu'un pont.

On prend à la hâte toutes les mesures nécessaires pour défendre Arcis. L'infanterie du prince de la Moscowa occupe la ville et le village de Torcy; la cavalerie du comte Sébastiani, formée sur deux lignes, se tient à cheval sur la route de Troyes. Ce sont d'abord les seules troupes sur la rive gauche. Vers deux heures, la première ligne de la cavalerie française est renversée sur la seconde. L'ennemi la poursuit, et bientôt les fuyards encombrent le pont. Na-

poléon se jette au-devant d'eux l'épée à la main : «Voyons, dit-il, qui de vous le repassera avant moi !» et aussitôt la déroute est arrêtée. La division Friant venait d'arriver; elle traverse le pont, va se former en avant de la ville, et, par son aplomb, ramène l'ordre et la confiance.

Tandis que ces événements se passent à la droite, le prince de la Moscowa soutient à la gauche les efforts réitérés et sanglants des Austro-Bavarois. Le village de Torcy est devenu le point de mire de toutes leurs attaques, parce qu'ils savent que de ce village, ils pourront tourner la ville, et gagner le pont. Toutefois, l'ennemi a renouvelé ses forces pour emporter cette clef du champ de bataille, et trois fois il a été repoussé. Schwartzenberg cependant persiste à s'en emparer, dans l'espoir de couper les troupes passées sur la rive gauche; mais c'est en vain que, pour y parvenir, il fait avancer jusqu'aux gardes russes et prussiennes. L'artillerie française a conservé une supériorité de feu qui balaie et détruit tout devant elle. La nuit était venue que l'on combattait encore à la lueur des incendies du village et de la ville.

Au centre et à la droite, la cavalerie déployée entre les routes de Plancy et de Troyes, échange plusieurs charges contre celle de l'ennemi. Dans une dernière, exécutée à nuit close, le général Sébastiani vient d'écharper un pulk de kosaks, et de culbuter la gauche des Austro-Bavarois. Sans l'arrivée de trois divisions de cuirassiers russes, cette charge prenait, pour les alliés, une tournure inquiétante; mais ceux-ci ont arrêté le général français, et les deux partis bivaquent maintenant en présence l'un de l'autre.

Le résultat de cette journée est donc à l'avantage des Français, qui, avec une poignée de monde, ont déjoué les efforts mal combinés de la grande armée alliée; mais s'ils

sont restés maîtres de la tête du défilé d'Arcis, leur tâche est loin d'être accomplie; il faut en déboucher, et, pour cela, livrer une seconde bataille.

Pendant la nuit, qui se passe tranquillement, les deux partis concentrent leurs forces, et méditent, à tout événement, des plans d'attaque et de résistance : l'empereur fait jeter un second pont au-dessus d'Arcis, et Schwartzenberg pousse la prudence jusqu'à régler l'évacuation de Troyes, en cas qu'il y soit forcé.

Comme on n'est que trop souvent disposé à croire ce que l'on désire, Napoléon s'est figuré que le combat de la veille est un dernier effort du prince son adversaire pour couvrir sa retraite; et comme au point du jour, les reconnaissances ne trouvent que quelques pelotons là où l'on supposait l'ennemi en force, il regrette déjà que celui-ci lui soit échappé, et veut du moins tomber sur son arrière-garde. L'ordre est aussitôt donné au comte Sébastiani de se porter en avant avec toute la cavalerie de la garde et de la ligne, et au prince de la Moscowa, de le soutenir en deuxième ligne avec toute l'infanterie. En peu d'instants le maréchal et le général ont gravi la côte qui, de ce côté, forme la paroi du bassin de l'Aube. Mais quelle n'est pas leur surprise, en arrivant au sommet d'apercevoir l'armée alliée tout entière, rangée autour d'eux sur trois lignes épaisses. Les forces qu'ils ont sous les yeux s'élèvent à près de cent mille hommes, et ils en ont à peine vingt mille. Cependant, comme la moindre hésitation de leur part serait le signal d'un désastre, ils prennent audacieusement l'initiative. La cavalerie française aborde sur la droite celle du comte Pahlen, la culbute, et fait quelques prisonniers. Mais ce léger succès et tous ceux que l'on pourrait encore momentanément obtenir ne feraient qu'aggraver la situation des Français en les éloignant de plus en plus de leur

unique point de retraite. A cette réflexion que font en même temps le prince de la Moscowa et le comte Sébastiani vient se joindre un pressant motif pour informer l'empereur et pour le détourner d'une bataille qui achèverait infailliblement de le perdre, c'est que l'ennemi a considérablement renforcé sa droite, et que, chez lui, tout annonce l'intention d'une nouvelle attaque contre Torcy et les ponts.

L'empereur reconnaît qu'il n'y a point un instant à perdre, et aussitôt la retraite est ordonnée. Elle se fait en bon ordre et lentement, sous la protection de la cavalerie formée en échiquier par brigade; on devait craindre de se voir assailli avant d'avoir eu le temps de défiler sur les ponts; mais le généralissime, dans la persuasion où l'entretient la bonne contenance du comte Sébastiani, que l'armée française va déboucher dans la plaine, perd un temps précieux à mettre la dernière main à son ordre de bataille. Il n'a pas encore reconnu son erreur, que déjà la garde et une partie de l'infanterie se trouvent sur la rive droite. L'armée tout entière aurait même eu le temps de se retirer; mais Napoléon, dans la crainte de se voir serré de trop près, a ordonné au duc de Reggio d'occuper Arcis avec trois brigades et de disputer le passage de l'Aube.

Cependant l'ennemi s'est approché, et tandis que les derniers échelons de la cavalerie française reçoivent à leur tour, en avant du nouveau pont, les charges du comte de Pahlen, cinquante bouches à feu sont dirigées contre Arcis. En voyant leurs feux convergents enlever coup sur coup des rangs entiers, le duc de Reggio désespère de s'y maintenir, et fait des dispositions de retraite. Le pont se trouve un instant encombré, et le général Chassé est obligé de faire volte-face à la tête de quelques braves pour don-

ner le temps aux troupes déjà passées de se former sur la rive droite. Telle fut la fin sanglante de ce combat de deux jours, où, par l'opiniâtreté de son chef, l'armée se vit exposée à une ruine totale. Les pertes de chaque parti ont été estimées à plus de quatre mille hommes.

Napoléon a échoué dans sa manœuvre, et l'armée a acquis la conviction qu'elle ne saurait désormais lutter corps à corps contre les masses de la coalition : quel parti prendre? une guerre de position pourrait prolonger la lutte ; mais, outre que le pays où l'on se trouve ne se prête point à ce genre de guerre, la France n'a déjà que trop souffert. On avait entrepris de se porter sur les derrières de l'ennemi; c'est toujours le meilleur parti que l'on puisse choisir; en se transportant au milieu de la population belliqueuse de la frontière, en ralliant à soi les garnisons de la Lorraine et de l'Alsace, on peut allumer un terrible incendie sur les communications des alliés; et cette *Vendée impériale* peut amener de nouvelles chances. La capitale, il est vrai, se trouvera abandonnée à ses propres forces; mais si l'ennemi donne à cette manœuvre l'attention qu'elle mérite, peut-être n'aura-t-elle rien à craindre.

Cette résolution prise, car telle est celle que croit devoir adopter l'empereur, l'armée opère sa retraite par les chemins de traverse qui conduisent du côté de Vitry et de la Lorraine. Les ducs de Tarente et de Reggio forment l'arrière-garde.

De Sommepuis, où l'on passe la nuit du 21 au 22, on va traverser la Marne le lendemain au gué de Frignicourt. Le prince de la Moscowa est envoyé sommer Vitry; mais le gouverneur, après avoir paru hésiter, s'est décidé à faire son devoir, et le maréchal de renoncer à s'emparer de ce poste.

Le 23 au soir, le quartier impérial est porté à Saint-

Dizier, où vient le rejoindre le duc de Vicence. Son retour, comme nous l'apprend M. Fain, sert de prétexte à un sourd mécontentement. On s'inquiète tout haut; on commence à se plaindre. Certains chefs de l'armée laissent échapper des propos décourageants. Les jeunes officiers font groupe autour d'eux. La confiance est ébranlée. On cherche à entrevoir un terme à tant de travaux et d'épreuves......

Napoléon ignore ou feint d'ignorer ce qui se passe. Ayant besoin de nouveaux renseignements pour continuer l'exécution de ses projets, il fait explorer toutes les routes de l'ennemi; le duc de Reggio est envoyé à Bar-sur-Ornain, et le général Piré va courir du côté de Langres jusqu'à Chaumont. En attendant, l'armée prend position dans les environs de Brienne.

Du 24 au soir au 26 au matin, le quartier impérial est à Doulevent. L'empereur est tout à coup rappelé sur Saint-Dizier, d'où, à la suite d'un combat assez vif, l'ennemi a chassé l'arrière-garde. A son arrivée, celle-ci fait volte-face, et à l'aide de la cavalerie des comtes Milhaud et Sébastiani, reprend possession de la ville. Les alliés, en désordre, s'enfuient par les routes opposées de Bar-sur-Ornain et de Vitry.

Napoléon rentre à Saint-Dizier, et là, sa surprise est extrême : il croyait être poursuivi par le prince de Schwartzenberg, et il se trouve que c'est au seul corps de Winzingerode qu'il vient d'avoir affaire. On se perd en conjectures. On supposait Blücher en marche sur Paris, et voilà une partie de son armée aux portes de la Lorraine. L'empereur ordonne une reconnaissance sur Vitry; elle fait quelques prisonniers, questionne les paysans; recueille les bulletins des alliés, et le 27 au soir, tout se trouve éclairci.

Pendant que la grande armée alliée forçait, à Arcis, le passage de l'Aube, et s'avançait par Sommepuis vers Châlons, les armées combinées de Silésie et du Nord se rapprochaient de la Marne. Blücher, dès l'instant où le quartier impérial quittait Reims, et tandis que ses partis visitaient Compiègne et Villers-Cotterets, avait concentré le gros de ses forces à Craone. Les ducs de Trévise et de Raguse, dans l'impossibilité de disputer le passage de l'Aisne à des forces si supérieures, avaient respectivement abandonné Soissons et Béry-au-Bac : interessés à se replier ensemble, ils s'étaient donné rendez-vous à Fismes, d'où, le 21, ils avaient pris la route de Château-Thierry.

Désespérant de les atteindre, et voulant se porter sur la gauche et les derrières de l'empereur, le feld-maréchal s'était borné à les faire suivre par Winzingerode, tandis qu'avec le reste de son armée il avait pris la route de Reims à Châlons. La fortune souriait aux projets de la coalition. Blücher, sans l'avoir prévu, et toujours dans l'ignorance de la victoire d'Arcis, hâtait de cette manière l'exécution d'un plan que l'on minutait le jour même, au grand quartier-général. D'après ce plan, les deux armées réunies dans l'immense plaine qui s'étend entre Châlons et Arcis, devaient s'avancer de concert sur Paris, dont les avenues leur étaient maintenant ouvertes : la grande armée, par Sézanne et Coulommiers; l'armée de Silésie, par Montmirail et la Ferté-sous-Jouarre. Il comportait encore, comme précaution dans l'exécution, que les deux armées se concentreraient à Meaux le 28, pour se présenter ensemble aux barrières de la capitale, et que, enfin, le baron de Winzingerode, avec toute sa cavalerie et son artillerie, suivrait Napoléon sur Saint-Dizier, et constamment en queue, en prenant toutes les mesures ima-

ginables pour lui faire croire que la grande armée entière était à sa poursuite.

En conformité de ce plan, dont copie lui avait été remise en chemin, le feld-maréchal s'était pressé d'arriver à Châlons, et d'y faire rabattre Winzingerode. Déjà le général russe Tettenborn occupait cette ville avec son corps d'éclaireurs. Ainsi s'était opérée, le 23, la jonction des deux grandes armées. Winzingerode, dès le lendemain, avait pris la route de Saint-Dizier, d'où nous avons vu que l'avait chassé l'armée française.

Les ducs de Trévise et de Raguse devaient présenter quelques obstacles à la marche de l'ennemi; ils pouvaient, en marchant sur Sézanne, rallier à eux les convois qui sortaient chaque jour de la capitale pour aller rejoindre l'armée, multiplier, par une retraite digne de leur talent, les fatigues de leurs adversaires, et se retirer enfin, sans avoir été entamés, jusqu'aux barricades des faubourgs. Mais, en se décidant à prendre ce parti; les maréchaux s'engageaient tacitement à défendre Paris, et cette tâche entraînait une responsabilité dont il était naturel qu'ils cherchassent à s'affranchir tant qu'aucun ordre ne les y obligeait. Bien loin, d'après le colonel Koch, que cet ordre leur eût été donné, ils auraient reçu, au contraire, dès le 21, celui de rejoindre l'empereur. Suivant M. Fain, aucun des officiers de l'état-major envoyés à leur rencontre n'aurait pu percer jusqu'à eux.

Quoi qu'il en soit, dans un conseil tenu en tiers avec le comte Belliard, à leur arrivée à Château-Thierry, ils avaient pris la résolution de se rallier à l'armée impériale. Décidés à marcher sur Vitry, et n'osant suivre la chaussée de Châlons, ils avaient choisi, entre les deux routes qui les y pouvaient conduire, celle qui, d'Etoges, se prolonge par Vatry. Ils n'évitaient ainsi un danger qu'ils connais-

saient, que pour tomber dans un autre qu'ils ne soupçonnaient pas, car ils allaient donner tête baissée contre le centre de la grande armée.

Dans le même temps, les généraux Pacthod et Amey se trouvaient en marche dans les environs de Sézanne, pour aller rejoindre l'armée avec environ six mille hommes et un grand convoi de vivres. Ayant su, par des voies indirectes, que les maréchaux venaient de passer à Etoges, ils en avaient aussitôt pris la route dans l'espoir de s'y rallier, et d'échapper ainsi aux troupes légères ennemies. Le 24, pendant qu'ils y arrivaient, les maréchaux prenaient position sur la Somme-Soude. Le duc de Trévise à l'intersection des routes de Troyes à Châlons, et de Vertus à Vitry; le duc de Raguse, aux deux Soudés, sur le chemin de Vitry à Fère-Champenoise.

Ils bivaquaient dans une parfaite sécurité, quand, le 25, l'ennemi paraissant tout à coup sur les hauteurs qui dominent la Somme-Soude, s'était mis à canonner vivement. Le duc de Raguse, surpris, n'avait eu que le temps de faire ses dispositions de retraite, et d'envoyer prévenir le duc de Trévise. Ce dernier, attaqué de son côté près de Bussy-l'Estrée, manœuvrait pour rejoindre son collègue. Ils se trouvaient avoir affaire à la grande armée alliée, qui déjà s'avançait sur Paris, par Fère-Champenoise. Les maréchaux, nonobstant les charges de la cavalerie ennemie, étaient parvenus à se réunir, et à prendre, sous la protection de leur artillerie, une ligne entre Sommesous et Montepreux. Dans cette position, l'infanterie était en sûreté, mais la cavalerie se trouvait paralysée. Il y avait sept heures que l'on combattait : les maréchaux se flattaient de pouvoir gagner les hauteurs de Fère-Champenoise; mais la cavalerie de la garde russe allait prendre part à l'action; favorisée par une affreuse

giboulée qui fouettait le front de la ligne française, elle la charge, l'enfonce et la rejette en désordre au-delà du ravin de Connantray, avec une perte de vingt-quatre pièces de canon et de plusieurs centaines de prisonniers.

Les maréchaux ont à peine rallié leurs forces, que, frappées d'une terreur panique, à l'aspect de quelques coureurs qui débouchent du ravin, artillerie, cavalerie, infanterie ont fui pêle-mêle dans la direction de Fère-Champenoise. Sans l'arrivée inattendue d'un régiment de marche de grosse cavalerie, accouru de Sézanne au bruit du canon, il était à craindre qu'on ne pût arrêter la déroute; mais sa ferme contenance avait sauvé l'armée.

Tandis que généraux et officiers remplissaient le pénible devoir d'arrêter les fuyards, on avait vu s'avancer sur la gauche une colonne soutenant un vigoureux combat, et aussitôt le bruit de se répandre que l'empereur lui-même arrivait sur le champ de bataille. Au cri électrique de *Vive l'empereur!* les soldats avaient soudain repris leurs rangs, demandant à venger leur défaite. Un retour offensif eût été aussi imprudent qu'inutile, et les maréchaux s'étaient hâtés de se replier sur Allement.

Cette colonne qui, un instant, avait fait l'étonnement des deux partis, était celle des divisions Pacthod et Amey. Rencontré entre Etoges et Vatry par la cavalerie du général Korf (de l'armée de Silésie), le comte Pacthod s'était jeté à travers champ pour gagner Fère-Champenoise. Pendant les premiers instants de la marche, le général abandonnant prudemment une partie de son convoi de vivres pour doubler les attelages de son artillerie, avait facilement repoussé toutes les attaques. Il marchait en carrés par régiments, se déboîtant et s'opposant les angles par le sommet, afin de faire feu des quatre faces; seize pièces, réparties sur le front et les flancs des masses,

tenaient la cavalerie à distance. Cet ordre semblait assurer le succès de sa retraite; mais en approchant de Fère-Champenoise, il était entré dans la sphère d'activité de la grande armée. La cavalerie du comte Pahlen d'abord, et ensuite l'artillerie et la cavalerie de la garde russe venaient de tomber sur ses flancs et ses derrières, au moment où il avait été aperçu par l'armée des maréchaux. La lutte s'était changée dès-lors en une effroyable boucherie, et la colonne, digne d'un meilleur sort, avait été sabrée ou prise, généraux et soldats.

La nouvelle de ces combats, que les alliés proclamaient sou s letitre de *victoire deFère-Champenoise*, est apportée à Saint-Dizier le 27. C'était là où, de sa personne, l'empereur avait commencé la campagne, c'était là aussi qu'elle devait se terminer. Il n'avait point assisté aux premières scènes de ce funeste drame, et ne devait point voir les dernières. Le voile est tombé : Napoléon est maintenant en face de la catastrophe, que depuis long-temps son ambition a préparée, et que vainement son génie vient de s'efforcer de prévenir. Toujours flottant entre les deux pensées qui, dès le principe, ont assiégé son esprit, il s'enferme dans son cabinet, et passe la nuit sur ses cartes.

« Si les alliés profitent de leurs avantages, en marchant sur Paris, et nous empruntons ici les termes de M. Fain, il nous reste à profiter des nôtres : nous sommes maîtres de nos mouvements; rien ne nous empêche plus de rallier les garnisons, de fermer les routes, et de faire payer cher l'audace avec laquelle cette foule d'étrangers s'aventure au cœur de nos provinces ! Que la capitale suive ses destinées; mais que l'ennemi y trouve son tombeau. Depuis l'ouverture de la campagne, on n'a cessé de prévoir cette extrémité; Napoléon a fait tous ses efforts pour se familiariser avec les résolutions qu'elle comporte; ses plans sont

faits en conséquence, il n'y a plus qu'à persister... Cependant, au moment d'agir, tout change; la considération des dangers de Paris l'emporte! on fatiguait continuellement Napoléon de ce tableau. Devenu malheureux, il craint de paraître dur et absolu; il cède, et tout ce qui lui reste de ressources est sacrifié au salut de la capitale!

Le succès des alliés était complet: La fortune avait pris plaisir à multiplier pour eux les fruits de la rencontre d'Arcis. Ils allaient s'avancer sur Paris, n'ayant plus devant eux que quelques milliers de soldats découragés.

D'Allement, où ils s'étaient jetés en dehors de la grande route, les maréchaux viennent la rejoindre à Sézanne dans la nuit du 25 au 26. Un détachement du corps de Sacken les y avait devancés; ils le chargent, le dispersent, et continuent leur retraite par La Ferté-Gaucher. Au moment d'y arriver, le duc de Trévise est étonné de trouver sur son passage le prince Guillaume de Prusse : il faut combattre encore; mais malgré la diversion de son collègue, établi plus haut derrière le Morin, le maréchal ne peut forcer le défilé. Il n'a de ressource qu'en prenant à travers champ; il s'y décide, et rejoint le duc de Raguse à Chartronge. La rencontre qu'ils avaient faite à chaque pas de détachements de l'armée de Silésie, leur donnant lieu de craindre d'être prévenus de nouveau à la Ferté-sous-Jouarre, et même à Meaux, ils se décident à se jeter sur Provins par la traverse. Dans cette direction excentrique, l'ennemi se borne à les faire suivre par quelques centaines de kosaks. Après avoir couché à Provins le 27, ils prennent ensemble la route de Nangis, où ils se séparent : le duc de Raguse pour passer à Melun, le duc de Trévise pour continuer sa retraite sur Paris; mais s'étant bientôt réunis à Brie-Comte-Robert, ils arrivent ensemble à Charenton.

le 29 à midi, et prennent des cantonnements entre ce village et les barrières.

On trouvera sans doute, que les maréchaux auraient eu plus d'avantage à se rendre directement de Sézanne à Provins, en passant à Villenoxe; mais s'ils firent sur La Ferté un crochet qui les menait à travers l'avant-garde de Blücher, c'est qu'ils espéraient rejoindre la division Compans, qui, de Sézanne, avait pris cette direction au moment où ils quittaient Allement. Depuis que les derniers échecs de l'empereur sur l'Aube avaient changé la ligne de communication, il s'était accumulé plusieurs gros détachements aux environs de Sézanne; cette division en faisait partie, ainsi que celles des généraux Pacthod et Amey, que nous avons vu succomber avec tant de gloire.

Il est remarquable que le comte Compans, car il importe de le suivre dans sa retraite, se soit trouvé appelé seul à disputer la grande avenue de Paris aux armées réunies de la coalition; car telle est la tâche que, au milieu de ses caprices, lui avait réservé la fortune.

Sa diligence extrême à quitter Sézanne n'avait pu le soustraire à la rencontre des troupes prussiennes; mais, quoique chaudement assailli en avant de Coulommiers, il était parvenu à se dégager, et à venir prendre position derrière le Grand-Morin. Le lendemain, 27, il avait repris la route de Meaux, faisant flanquer sa droite par la brigade mixte du général Vincent, que le tocsin avait attirée au-devant de lui. Il se trouvait à Meaux environ quinze cents hommes d'infanterie, et six cents chevaux. Le comte Compans, avec ce faible mais précieux renfort, entreprend de retarder le passage de la Marne. Il fait porter le général Vincent avec toute la cavalerie en avant de Trilport, et se réserve la défense de Meaux.

L'armée de Silésie s'avançait en deux colonnes : les

Prussiens par Coulommiers; les Russes par La Ferté-sous-Jouarre. Les avant-gardes des deux colonnes convergent sur Trilport; le général Vincent est obligé de repasser la Marne vivement pressé par les tirailleurs ennemis. N'ayant pas eu le temps d'amener les bateaux de la rive gauche, ceux-ci s'en saisissent, passent la rivière à leur tour, et, continuant de pousser le général français, facilitent la construction de plusieurs ponts.

Jugeant qu'il est plus important d'arriver sous Paris que de chicaner Meaux pendant quelques heures, le comte Compans évacue cette ville le 28, après avoir fait sauter le pont et le magasin à poudre. Les avant-gardes prussiennes suivent ses traces, et l'atteignent à Claye. Le général, renforcé de trois bataillons de jeune garde et d'environ huit cents cavaliers, fait volte-face et prend position. L'ennemi est obligé d'attendre son infanterie. Elle n'arrive que pour payer un instant de succès par un échec sensible que lui fait éprouver le général Vincent. Toutefois, à la vue des flots toujours grossissant de dix nations diverses, le général Compans achève sa retraite jusqu'aux barrières de Paris.

La masse des alliés, ainsi que le comportait l'itinéraire qu'ils avaient arrêté, se trouvait réunie à Meaux le 28.

Voulant déboucher en trois colonnes sur la capitale, le prince de Schwartzenberg donne l'ordre au feld-maréchal de gagner à droite la route de Soissons, pour laisser celle de Meaux aux gardes et réserves destinées à former en partie la colonne du centre. Celle de gauche, composée des Wurtembergeois, du corps de Giulay et des grenadiers autrichiens, sous le prince royal de Wurtemberg, après avoir passé la Marne à Meaux, devait longer cette rivière par Anet et Chelles. Les corps de Sacken et de Wrède avaient reçu l'ordre de rester, le premier à Tril-

port, le second à Meaux et à Crecy, afin de couvrir parfaitement le mouvement sur Paris.

Le 29, avant le jour, les trois colonnes se mettent en marche, et viennent occuper le soir les positions suivantes :

A la droite, l'avant-garde de l'armée de Silésie, à Drancy; les corps prussiens d'Yorck et de Kleist, à Aulnay; les corps russes de Langeron et de Woronzow, au Bourget et à Villepinte :

Au centre, les corps de Rayefski, à Pantin et Romainville; la cavalerie du comte Pahlen, à Noisy-le-Sec; les gardes et réserves, ainsi que le grand quartier-général, à Bondy :

A la gauche, le prince royal de Wurtemberg n'a pu s'avancer au-delà d'Anet.

Voilà donc les alliés aux barrières de la capitale. Après une lutte opiniâtre, la force matérielle a triomphé de la puissance morale; le nombre l'a emporté sur le génie. Déjà, depuis quinze jours, ce dénouement n'était plus un problème. En étendant le champ des opérations jusqu'à l'Aisne, on avait dépassé les limites de toute proportion avec les forces disponibles, et l'on devait s'attendre, ou à être devancé par l'une des deux armées ennemies, si elles persistaient à agir séparées, ou à être incessamment comprimé entre elles, si elles tendaient à se réunir. Ce malheur, Napoléon ne l'évita qu'en sortant de la lice, et que parce que les alliés n'avaient pas besoin de recourir à de nouveaux combats que le désespoir pouvait rendre terribles.

Un plus grand échiquier imposait la nécessité de plus longues marches, de plus nombreux et de plus forts détachements, et de cette nécessité, l'inconvénient inévitable d'isoler et de livrer à eux-mêmes plusieurs éléments de l'armée; car l'ennemi, ne fût-ce que par ses troupes légères, ne manquerait pas de s'interposer entre ces éléments et la masse principale. Dès lors, plus d'impulsion unique,

plus de vie, plus d'efforts décisifs. Chaque jour ne pouvait qu'être marqué par quelque échec. On devait se voir enlever, tantôt des convois, tantôt des parcs, tantôt des divisions entières; ce qui est pire encore, on devait voir le moral s'affaiblir, et la confiance se perdre. Et si l'on persistait à batailler, ce ne pouvait plus être que par habitude ou par humeur, et non pour le succès d'une cause désormais impossible à défendre. Tel a été, depuis la pointe sur Laon, l'état moral et matériel de l'armée française; mais que ces réflexions ne prennent point la place de nos regrets, en voyant succomber sous le poids des événements le plus grand homme de l'histoire.

A la nuit tombante, et tandis que, à l'orient de la ville, les feux des bivouacs envahissent l'horizon, les alliés se réunissent en conseil, et arrêtent, pour le lendemain, les dispositifs de leurs attaques. D'après ce conseil, où assistent l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, les hauteurs de Montmartre et de Belleville seront le but des efforts principaux; et les attaques en sont respectivement confiées au feld-maréchal Blücher, et au général en chef Barclay de Tolly. L'armée du premier, ayant débouché du Bourget, devra d'abord occuper ou masquer Saint-Denis. Celle du second, formée du corps de Rayefski, de la cavalerie du comte de Pahlen, et des gardes et réserves, suivra la route d'Allemagne jusqu'à Pantin, où elles resteront disponibles pour soutenir, selon que besoin sera, l'une ou l'autre des deux armées. Comme instruction secondaire, le général Rayefski, avec son corps et la cavalerie du comte de Pahlen, attaquera le plateau de Belleville, occupera Montreuil et Bagnolet, et portera un corps de cavalerie au pied des hauteurs de Vincennes, tant pour observer ce poste, que pour se mettre en rapport avec le prince royal de Wurtemberg, auquel il est prescrit

de déboucher, avant midi, sur les hauteurs de Rosny, après s'être emparé, chemin faisant, des ponts de Saint-Maur et de Charenton, par où l'empereur pourrait diriger des secours sur Paris.

Déjà, depuis quelques jours, le roi Joseph s'attendait à une visite de l'ennemi; mais croyant n'avoir à repousser qu'un corps d'armée, et voulant éviter d'alarmer la capitale par des mesures extraordinaires, il n'avait pris qu'une partie de celles que nécessitaient les circonstances. Quelques ouvrages qu'on avait projeté d'élever, n'existaient que sur le papier, et c'est à peine si les barrières étaient assurées par des tambours en charpente. On perdait tout espoir d'être secouru; et l'éloignement de l'impératrice et de son fils venait de mettre le comble au découragement. Leur brusque départ avait entraîné celui des ministres et des hauts fonctionnaires, et, avec eux, le reste de confiance, d'impulsion et de vie, qui pouvait rester encore. A la vue de l'ennemi, le riche a pensé à fuir ou à capituler; le pauvre seul a songé à combattre. Les ouvriers ont demandé des armes; ils n'ont pu en obtenir: les arsenaux sont vides. Cependant quelques dépôts et quelques généreux citoyens sont venus se joindre aux glorieux débris ramenés par les ducs de Trévise et de Raguse. Parmi eux figurent les élèves de l'école polytechnique, et les moins mutilés des invalides. Cette poignée de braves ne saurait consentir à céder la capitale avant que l'ennemi ne l'ait prise. On s'apprête à combattre, et après que la troupe de ligne et les volontaires auront succombé, en disputant les faubourgs, la garde nationale défendra les barrières. Mais quel espoir que moins de trente mille hommes, dont un tiers de citoyens armés de la veille, puissent résister à cent cinquante mille soldats victorieux, que stimulent maints sentiments divers!

Le 30, avant l'aurore, le tambour appelle à leurs postes les défenseurs de la capitale.

Le roi Joseph quitte le palais du Luxembourg, et, escorté d'un nombreux état-major, vient s'établir à Montmartre. Le duc de Conégliano rassemble la garde nationale, inspecte les barrières, harangue les légions et les engage à rivaliser avec les troupes, en portant en avant des détachements. Le duc de Raguse se déploie sur la position de Romainville, tandis que, à sa gauche, les généraux Compans et Ornano occupent les Prés-Saint-Gervais et la Villette, prolongeant ainsi la ligne jusque par-delà le canal. Ce dernier commande les réserves de la garde impériale, destinées ou à former, ou à soutenir la droite du duc de Trévise, dont la place est marquée, face à Saint-Denis, entre le canal et Montmartre. Le maréchal devant arriver de Bercy, de Conflans, et jusque de Charenton, n'entrera en ligne qu'après que l'action aura été engagée sur le centre; mais ce retard, grâce à l'éloignement et à la lenteur de l'armée de Silésie, n'aura par le fait aucun inconvénient. Ne pouvant donner qu'un aperçu des événements, nous nous bornerons à ajouter que les autres points moins vulnérables de l'enceinte avaient été confiés à la garde nationale, et que la réserve d'artillerie, servie par l'école polytechnique, s'était avancée à la barrière du Trône.

Le soleil est à peine levé que déjà le canon se fait entendre dans la direction de Pantin. Les Russes de Rayefski ont voulu déboucher de ce village; mais jusqu'alors ils sont contenus par l'artillerie des divisions Reberal et Michel. Plus heureux sur un autre point, leurs tirailleurs ont enlevé la butte au-dessus de Romainville; et la division Mozenzow a pu se déployer sur le plateau, flanquée à sa gauche par le comte de Pahlen.

Sentant l'importance du poste où il vient d'être prévenu,

le duc de Raguse concentre ses forces, et, de concert avec le général Compans, se détermine à prendre l'offensive : le combat s'engage aussitôt avec vivacité dans le bois et sur le plateau. Les tirailleurs de la division Riberol agissent sur le flanc entre Romainville et Pantin. Etonnés, et pris en colonnes de marche sur un terrain difficile et embarrassé de clôtures, les Russes sont bientôt rejetés dans le village.

Pendant ces premières attaques, le duc de Trévise est venu prendre son rang de bataille dans la plaine, et, de son côté, le comte Langeron a porté son corps du Bourget, devant la Villette. Ces renforts procurant de part et d'autre les moyens d'opiniâtrer l'attaque et la défense de Pantin ne feraient que balancer les chances du combat, si le comte Barclay ne se décidait à faire donner une partie des gardes et réserves. Cependant, malgré la supériorité numérique des forces ennemies, toutes les attaques sont repoussées. Il est onze heures : étonné de tant de résistance, le comte Barclay donne quelque relâche à ses troupes, en attendant la coopération de l'armée de Silésie.

Le roi Joseph hésitait encore à croire qu'il eût devant lui les deux grandes armées alliées; mais bientôt tous les rapports lui en donnent la certitude. Au moment où il délibère avec les généraux et le ministre de la guerre sur les mesures à prendre pour sauver l'état, on vient lui annoncer que des troupes se déploient dans la plaine de Saint-Denis, et semblent vouloir déborder au loin sur la gauche, le corps du duc de Trévise : c'était l'armée de Silésie. A l'aile opposée, les colonnes du prince de Wurtemberg arrivaient sous Vincennes et devant Charonne. L'action allait ainsi s'étendre du centre aux extrémités de la ligne. Tout espoir de résistance s'évanouissait, et si désormais la lutte va se continuer, c'est qu'il est de l'honneur et du

devoir de pousser la défense jusqu'à l'entier épuisement des ressources.

Cependant, à la vue de tant d'ennemis divers, le faible Joseph est passé d'un excès de confiance à une crainte prématurée; et parce qu'il n'a pas seulement, comme il le croyait, à repousser un simple corps d'armée, il envoie aux ducs de Trévise et de Raguse l'autorisation de capituler : quittant aussitôt le champ de bataille, il prend la route de la Loire, et va rejoindre la régence. Cette autorisation, que ne reçoit pas d'abord le duc de Trévise, est apportée vers une heure au duc de Raguse; mais le maréchal ne voyant encore rien de désespéré, ne croit pas devoir s'en servir, ni même en faire mention.

Mais qu'on nous permette de nous transporter un instant à la barrière du Trône, où nous avons laissé attelée et prête à marcher, la réserve d'artillerie servie par l'école polytechnique. En ne voyant que des troupes légères devant lui, le commandant de cette réserve, sans s'arrêter au manque d'infanterie, et se croyant d'ailleurs suffisamment protégé par les murs de terrasse qui, de chaque côté, bordent la route de Vincennes, s'était porté en avant pour mettre en batterie à l'extrémité de l'avenue. Mais pendant que les premières pièces échangeaient des boulets contre une batterie légère qu'avait fait avancer le comte de Palhen, une charge se préparait derrière les maisons et les murs du Petit-Vincennes. Les lanciers russes se dérobent par un circuit, gagnent la chaussée, et, par une conversion, tombent tout-à-coup sur cette longue file de pièces et de caissons. En un instant l'encombrement et la confusion deviennent extrêmes. Les lanciers tuent ou blessent les canonniers et enlèvent leurs pièces. Toutefois, au moment où l'ennemi se dispose à emmener sa capture, le général Vincent dirige contre son flanc, à

travers les jardins, une charge qui le force à lâcher prise. La garde nationale accourt de la barrière, quelques pièces se rallient, et, tirant à mitraille, reconduisent les Russes qui n'emmènent pas moins six élèves de l'école polytechnique après en avoir blessé quinze autres, la plupart de coups de lance. A la suite de cette échauffourée, la réserve était rentrée sans autre événement.

Revenons au point décisif, où le combat a repris une nouvelle activité. Encouragé par l'entrée en ligne de l'armée de Silésie, et par l'apparition des colonnes du prince royal de Wurtemberg, le comte Barclay a dirigé une partie du corps de Rayefski contre Malassise et Charonne, d'où vient d'être chassé le duc de Padoue (1).

Sur le centre et la gauche du duc de Raguse, les réserves ennemies, jalouses de venger l'échec qu'elles avaient reçu devant Pantin, s'avançaient dès-lors avec confiance sur Belleville, dans le dessein de séparer les corps des deux maréchaux. Elles prennent à revers les Prés-Saint-Gervais, qu'attaque de front, avec sa division, le prince Eugène de Wurtemberg (2); des attaques ainsi combinées et effectuées avec des forces triples, ne pouvaient être arrêtées que quelques instants, même par la défense la plus héroïque. L'ennemi aborde Ménilmontant, et en débusque le duc de Padoue, qui n'a que le temps de gagner Belleville. Le prince Eugène s'empare des Prés-St.-Gervais, et les tirailleurs russes couronnent la butte Chaumont. Débordé sur ses flancs et menacé sur ses derrières, le maréchal se voyait ainsi resserré dans Belleville et la position du télégraphe.

Une situation si critique demandait une résolution généreuse. Le maréchal n'hésite pas : lui, son chef d'état

(1) Il commandait l'aile droite du duc de Raguse.

(2) Il ne faut pas le confondre avec le prince royal.

Mais qu[illegible] ... il envoie un aide-de-camp au ... de Belle- ... Une suspension d'ar- ... que le ... défendre ... avec son collègue pour traiter de sa reddition.

L'officier chargé de porter au duc de Trévise l'autorisation de capituler s'étant égaré, le maréchal ne l'avait point reçue, et par conséquent il n'avait point songé à suspendre le combat. Mais la fortune, comme nous allons le voir, ne s'était pas montrée plus favorable dans la plaine que sur les hauteurs.

Après avoir masqué Saint-Denis (1) et occupé Aubervilliers, le comte Langeron s'était présenté devant la Chapelle, éclairant sa droite par des détachements envoyés sur Clichy, les Batignolles et le pont de Neuilly. Les au-

(1) Les alliés avaient jugé ce poste hors d'insulte.

l'armée de Silésie se portaient, dans le même
n soutien de Pantin, et les autres sur la
Horn, flanqué par quatre régiments de
de concert avec le comte Langeron,
ncourt.

at est vivement engagé sur ces
surtout contre la Villette que les plus
dirigés. L'attaque en est soutenue par
ronzow qui vient d'entrer en ligne. Le ca-
duc de Trévise a placé dans les redoutes de
droie les masses et les batteries ennemies. Celles-
stent, et les boulets ricochent dans les grandes rues
la Villette et de la Chapelle. A la suite d'une charge malheureuse des dragons français, ce dernier village est resté à découvert : le général Horn s'y précipite et attaque avec vivacité la division Charpentier qui le défend avec courage et intelligence. La division Curial, formée de l'élite des troupes réunies devant Paris, est resserrée dans la Villette entre les efforts combinés du prince Guillaume de Prusse et du comte de Woronzow. Forcée d'abandonner les batteries qui défendaient la tête du village, elle est rejetée dans les rues ou derrière les flanqueurs postés dans les maisons et le long du canal. Toutefois, nos vétérans arrêtent dans la grande rue la colonne ennemie et lui reprennent quatre pièces de canon. Ils allaient, malgré la mitraille, nettoyer entièrement le village, quand la garde prussienne, ayant forcé le pont du canal, vint à déboucher sur leurs derrières. Il n'y avait pas de temps à perdre, et le duc de Trévise marque la retraite sur les barrières. Elle se fait en bon ordre, un bataillon tenant la grande rue, et faisant le feu de chaussée ; elle s'effectue de même dans la Chapelle, où, quoiqu'un peu moins vive, la défense n'avait pas été moins remarquable. Les troupes stationnées

major, les généraux Ricard, Bondin et Pelleport rassemblent les plus braves, et se jettent en désespérés sur les Russes. Le maréchal est légèrement atteint d'une balle : presque tous sont blessés; mais ils restent maîtres du village et de la position. Le maréchal promenant alors ses regards autour de lui, s'aperçoit que de Charonne et de Ménilmontant, l'ennemi lance déjà des obus sur Paris, et que sa cavalerie va être acculée aux barrières par celle du comte de Pahlen. Encore quelques instants, et il n'aura plus de champ de bataille que les rues mêmes de la capitale. Dans cette extrémité, le maréchal se décide à faire usage de l'autorisation du roi Joseph. Mais avant d'entamer des pourparlers, il veut connaître la position du duc de Trévise et l'informer de la sienne. Toutefois, comme il n'a point le loisir d'attendre, accablé qu'il est par des forces toujours croissantes, il envoie un aide-de-camp au prince généralissime qui, des hauteurs en avant de Belleville, observe les progrès de l'attaque. Une suspension d'armes de deux heures est arrêtée, sous condition que le maréchal, abandonnant les dehors, se bornera à défendre l'enceinte de la ville, et se concertera avec son collègue pour traiter de sa reddition.

L'officier chargé de porter au duc de Trévise l'autorisation de capituler s'étant égaré, le maréchal ne l'avait point reçue, et par conséquent n'avait point songé à suspendre le combat. Mais la fortune, comme nous allons le voir, ne s'était pas montrée plus favorable dans la plaine que sur les hauteurs.

Après avoir masqué Saint-Denis (1) et occupé Aubervilliers, le comte Langeron s'était présenté devant la Chapelle, éclairant sa droite par des détachements envoyés sur Clichy, les Batignolles et le pont de Neuilly. Les au-

(1) Les alliés avaient jugé ce poste hors d'insulte.

tres corps de l'armée de Silésie se portaient, dans le même temps, les uns au soutien de Pantin, et les autres sur la Villette. Le général Horn, flanqué par quatre régiments de kosaks, convergeait, de concert avec le comte Langeron, sur la Chapelle et Clignancourt.

Vers une heure, le combat est vivement engagé sur ces différents points. C'est surtout contre la Villette que les plus grands efforts sont dirigés. L'attaque en est soutenue par le général Woronzow qui vient d'entrer en ligne. Le canon que le duc de Trévise a placé dans les redoutes de 1792 foudroie les masses et les batteries ennemies. Celles-ci ripostent, et les boulets ricochent dans les grandes rues de la Villette et de la Chapelle. A la suite d'une charge malheureuse des dragons français, ce dernier village est resté à découvert : le général Horn s'y précipite et attaque avec vivacité la division Charpentier qui le défend avec courage et intelligence. La division Curial, formée de l'élite des troupes réunies devant Paris, est resserrée dans la Villette entre les efforts combinés du prince Guillaume de Prusse et du comte de Woronzow. Forcée d'abandonner les batteries qui défendaient la tête du village, elle est rejetée dans les rues ou derrière les flanqueurs postés dans les maisons et le long du canal. Toutefois, nos vétérans arrêtent dans la grande rue la colonne ennemie et lui reprennent quatre pièces de canon. Ils allaient, malgré la mitraille, nettoyer entièrement le village, quand la garde prussienne, ayant forcé le pont du canal, vint à déboucher sur leurs derrières. Il n'y avait pas de temps à perdre, et le duc de Trévise marque la retraite sur les barrières. Elle se fait en bon ordre, un bataillon tenant la grande rue, et faisant le feu de chaussée ; elle s'effectue de même dans la Chapelle, où, quoiqu'un peu moins vive, la défense n'avait pas été moins remarquable. Les troupes stationnées

entre ces deux villages se replièrent en échiquier sous la protection de l'artillerie. Cette retraite n'est point inquiétée par le comte de Langeron dont le mouvement vers Clichy et les Batignolles se prononce de plus en plus. Ce mouvement, que le maréchal ne pouvait prévenir, donna lieu dans la soirée, tant à Clignancourt qu'aux Batignolles et à Montmartre, à des épisodes que nous nous dispenserons de rapporter.

Tel était l'état des choses lorsque, vers quatre heures, le duc de Trévise reçoit la première communication de son collègue. Débordé par le corps de Langeron, et perdant tout espoir de résister à ceux de Kleist, d'Yorck et de Woronzow, qui viennent de lui enlever ses positions avancées, le maréchal adhère à la suspension d'armes et se réunit au duc de Raguse pour traiter d'une convention digne d'eux et de leur glorieuse résistance.

Après d'assez vifs débats, il fut convenu que l'armée se retirerait avec son matériel, et aurait la nuit entière pour opérer l'évacuation; que les troupes alliées entreraient à Paris au lever du soleil, et ne pourraient recommencer les hostilités qu'après neuf heures.

Dès le soir même, l'armée remet à la garde parisienne, les barrières qu'elle vient de défendre, et prend en deux colonnes par les ponts d'Austerlitz et d'Iéna, les routes d'Orléans et de Fontainebleau. La voilà donc au pouvoir de l'étranger cette métropole de la civilisation et des arts, cette ville d'où sont partis pendant vingt ans les foudres qui ont incendié le monde! Tandis que le cœur navré, l'armée abandonne le théâtre de ses généreux efforts, l'empereur de Russie et le roi de Prusse se sont portés sur les hauteurs de Saint-Chaumont : là, les regards attachés sur Paris, que vont cesser d'éclairer les derniers rayons du jour, ils contemplent, avec le sentiment naturel d'une vive satisfaction, ce prix immense de la victoire!

§ IV.

Plein de l'espoir d'arriver à temps pour rallier ses forces sous le canon de Montmartre, et pour discuter en personne les dernières conditions de la paix, l'empereur, suivi de la garde, était venu de Saint-Dizier coucher à Troyes le 29 au soir. Là, les nouvelles le pressent d'accourir : il part de grand matin et croit devoir d'abord marcher militairement; mais acquérant bientôt, par le rapport des courriers, la certitude que la route est libre, il se jette dans une voiture de poste, et presse lui-même les postillons; les roues brûlent le pavé, tant est grande son impatience d'arriver. A dix heures du soir, il relayait à Fromenteau; il n'était plus qu'à cinq lieues de Paris, lorsqu'il apprend qu'il arrive trop tard.

Les premières troupes qui ont évacué la capitale sont déjà dans ce village. Généraux et officiers entourent sa voiture; parmi eux se trouve le colonel-général Belliard, qui lui rapporte les détails affligeants de la journée. Il ne peut croire d'abord que tout soit perdu et persiste à se rendre à Paris. Mais enfin reconnaissant l'inutilité de cette téméraire démarche, il consent à rétrograder sur Fontainebleau, après avoir ordonné aux troupes de s'arrêter et de prendre position sur la rivière d'Essonne.

Dans le premier moment, Napoléon avait adressé le duc de Vicence à l'empereur de Russie, avec des propositions qu'il croyait propres à le désarmer. Il n'était point à Fontainebleau que les dépêches de son ministre ne lui laissaient aucun espoir : Déjà les souverains s'étaient engagés *à ne plus traiter avec Napoléon Bonaparte, ni avec aucun membre de sa famille;* et, dans la proclamation qu'ils venaient de publier, ils invitaient le sénat *à dési-*

gner un gouvernement provisoire qui pût pourvoir aux besoins de l'administration, et préparer la constitution qui conviendrait au peuple français.

Le 31, Napoléon s'établit à Fontainebleau, et là viennent successivement le rejoindre le duc de Bassano, le duc de Vicence et la plupart des maréchaux; les uns arrivant de Troyes, les autres de Paris. Dans la matinée du lendemain, on voit déboucher par la route de Sens la tête des colonnes de la garde. On agite en conseil la question de savoir si l'on restera à manœuvrer autour de la capitale ou si l'on se retirera sur la Loire. Les maréchaux insistent pour qu'on prenne ce dernier parti, mais Napoléon accorde la préférence à l'autre.

Les troupes, à mesure qu'elles défilent, vont garnir la ligne d'Essonne à Melun; les bagages et le grand parc sont dirigés sur Orléans. Le village de Ponthierry est marqué pour le quartier impérial. Le 3 avril au soir, l'armée compte environ trente-cinq mille hommes.

Cependant une révolution venait de s'opérer au sein de la capitale. Parlant au nom de l'Europe sous les armes au pied des murs de Paris, Schwartzenberg avait conseillé l'exemple de Bordeaux; forts de l'assentiment des rois alliés, le conseil municipal, d'abord, et bientôt après le sénat, assemblé sous la présidence du prince de Bénévent, avaient déclaré : « *Napoléon Bonaparte déchu du trône, lui et sa famille; le peuple français et l'armée déliés, envers lui, du serment de fidélité.* » A sa délibération, le conseil municipal avait ajouté le vote sans réserve du rappel des Bourbons. Dès lors les partisans de la restauration s'étaient montrés à découvert, et l'on avait vu flotter les couleurs oubliées de l'ancienne dynastie.

En présence de tant de disgrâces militaires ou politiques, Napoléon a conservé son air impassible. Tel on l'a-

vait vu aux beaux jours de sa gloire, tel il est encore à Fontainebleau ; rien n'est changé à ses habitudes : il passe des revues et les troupes le saluent par leurs acclamations accoutumées. Leur enthousiasme le console et entretient chez lui le goût des combats.

Au bruit de sa marche sur Paris, les souverains effrayés ont songé à rétrograder à Meaux. Mais bientôt rassurés par la défection de l'un des maréchaux, ils ont suspendu ce mouvement dont l'ordre allait être donné. Trahissant à la fois et la foi du serment et le devoir sacré de la reconnaissance, le duc de Raguse a traité secrètement avec le prince généralissime, et fait sa soumission au gouvernement provisoire.

Cependant, à la vue des maux qui peuvent encore menacer la patrie, par la prolongation d'une lutte désormais inutile, les autres maréchaux, après s'être entendus entre eux et avec les ducs de Vicence et de Bassano, se rendent tous chez l'empereur, dans la soirée du 4 avril. Le prince de la Moskowa portant la parole, retrace en termes énergiques la situation de la France, et demande à Napoléon quelles ressources lui restent. L'empereur ému garde un instant le silence, et n'indique aucun remède. Le maréchal n'hésite pas, et, continuant de parler au nom de tous, il lui propose d'abdiquer. Frappé du découragement de ses vieux et plus chers compagnons d'armes, et voyant qu'il ne lui reste qu'à céder à la nécessité, Napoléon rédige de sa main, en faveur de son fils et de sa femme, un acte d'abdication, qu'il charge le prince de la Moskowa et les ducs de Tarente et de Vicence de porter aux alliés. En passant à Essonne, ils devaient s'adjoindre, comme quatrième plénipotentiaire, le duc de Raguse, qui, effectivement, les accompagna jusqu'à Paris, mais non pour prendre part à leur mission.

Par suite de la convention que ce dernier a conclue et à laquelle ont accédé quelques-uns des généraux, ses lieutenants, tout le corps d'armée, sur l'ordre qu'il en reçoit du comte Souham, quitte, dans la nuit même, la position d'Essonne, qui couvre Fontainebleau. Les troupes croient d'abord qu'on les mène à une attaque sur le flanc droit des alliés. Mais la marche parallèle des flanqueurs bavarois, qui s'interposent processionnellement entre le corps d'armée et la ligne ennemie, éveille et accroît progressivement les doutes des officiers et des soldats. Des soupçons on en vient aux murmures, les généraux s'efforcent en vain de rétablir la confiance. La discipline seule retient les troupes; mais ce n'est pas sans péril ni sans peine que l'on parvient à les conduire jusqu'à Versailles. La nouvelle de cette défection de son ancien aide-de-camp est accablante pour l'empereur : « L'ingrat, s'écrie-t-il, il sera plus malheureux que moi ! » Le temps s'est chargé d'accomplir cette malédiction prophétique ! ! !

Tant que Napoléon a pu se reposer sur les vœux et l'affection de l'armée, les souverains ont agi de prudence, et pour eux les considérations militaires sont restées les premières. Mais aujourd'hui que la défection vient de mettre à découvert la position de Fontainebleau, le temps des ménagements est passé, et l'on n'hésite plus à déclarer que l'abdication conditionnelle n'est plus une garantie dont on soit satisfait. On exige de Napoléon un sacrifice complet, on veut qu'il renonce au trône, non seulement pour lui, mais encore pour les siens. Telle est la réponse qu'est chargé de rapporter à Fontainebleau le duc de Vicence.

Le premier mouvement de Napoléon est de rompre une négociation qui devient si humiliante, et toutes ses pensées se reportent vers les opérations militaires. Il récapi-

tule ses ressources, et parle de se retirer sur la Loire où il se flatte de réunir les armées de Lyon, des Pyrénées et d'Italie; mais ce projet, où il entre moins de réflexion que d'humeur et de désespoir, n'est déjà plus de saison. Chacun est fatigué; la lutte a été trop longue, l'énergie est épuisée. On ne songe plus qu'à mettre à l'abri des hasards ce qui reste de tant de peines, de tant de prospérités, de tant de naufrages : l'exemple de la défection a été donné; le parti royaliste a gagné du terrain, et les alliés, toujours en garde contre un adversaire qu'ils n'ont pas cessé de craindre, ont accumulé des troupes sur toutes les avenues. L'armée de Silésie est à Longjumeau; Melun et Montereau sont occupés par les Autrichiens; d'autres corps sont en marche sur les routes de Chartres et d'Orléans pour prendre les devants sur la Loire; d'autres encore, accourus par les routes de la Champagne et de la Bourgogne, se sont répandus sur la rive gauche de l'Yonne. Sans cesse on resserre Fontainebleau dans un blocus plus étroit.

Tant de raisons ébranlent l'empereur. Qu'irait-il faire derrière la Loire? allumer la guerre civile; il ne veut point emporter la malédiction de la France; irait-il s'abaisser au rang des chefs de parti, lui qui naguère gouvernait le monde? Il ne veut point se dégrader à ce point. Le projet de marcher sur la Loire est donc une chimère, et Napoléon le reconnaît lui-même. Son rôle est accompli, et s'il rêve une dernière fois combats et victoires, l'Italie en sera le théâtre : « Eh bien! s'écrie-t-il (1), puisqu'il « faut renoncer à défendre plus long-temps la France, « l'Italie ne m'offre-t-elle pas encore une retraite digne de « moi? » Et s'adressant à ceux qui l'entourent : Veut-on

(1) Extrait du manuscrit de M. le baron Fain.

« m'y suivre encore une fois? Marchons vers les Alpes! » Il dit, et cette proposition n'est suivie que d'un morne silence..... « Vous voulez du repos, ayez-en donc! Hélas, « vous ne savez pas combien de chagrins et de dangers « vous attendent sur vos lits de duvet! Quelques années « de cette paix que vous allez payer si cher en moissonneront un plus grand nombre d'entre vous que n'aurait « fait la guerre, la guerre la plus désespérée! » A ces mots il s'assied, prend la plume, et rédige en ces termes la seconde formule de l'abdication qu'on lui impose :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur était le seul obstacle au rétablissement de *la* paix « en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare « qu'il renonce pour lui et ses enfants aux trônes de « France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même « celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de « la France. »

Un traité fut conclu le 11 avril, et les alliés laissant à Napoléon le choix du lieu de sa retraite, il choisit l'île d'Elbe, voisine de la Corse, sa patrie, et de l'Italie premier théâtre de sa gloire. Il conservait le titre d'empereur, et on lui permit d'emmener un petit nombre de vieux soldats, hommes généreux et dévoués que le malheur ne décourageait pas. Beaucoup aspiraient à le suivre, mais quatre cents seulement obtinrent cette faveur.

Abandonnant à l'histoire générale le soin de raconter les autres particularités du séjour à Fontainebleau, et les adieux touchants de Napoléon à sa vieille garde, nous allons passer à la conclusion de cette campagne multiple, où agirent à la fois sur autant de théâtres séparés jusqu'à cinq armées différentes.

Quelques jours encore, et, après vingt ans d'agitations, l'Europe enfin sera pacifiée. Déjà le bruit des armes a

cessé de retentir sur le théâtre principal de la guerre, et si, entre les armées secondaires, les hostilités se continuent toujours, c'est qu'à ces armées on ignore encore les événements. Mais de quelque côté que nous tournions nos regards, au Nord, au Midi, sur le Rhône comme sur le Pô, la fortune, partout, s'est déclarée pour le nombre, et partout nos aigles ont reculé devant les bannières de l'étranger.

A la suite d'une expédition sur Gand, dont le résultat avait été la jonction avec la division Roguet restée à Anvers, le comte Maison s'était vu contraint de rétrograder devant les forces supérieures du duc de Weymar, et de chercher de nouveau la protection des bastions de Lille. Méditant de rentrer en Belgique au commencement d'avril, il y donna quelque repos à ses troupes; mais comme, avant de mettre ce projet à exécution, il devenait urgent de ravitailler Maubeuge, il en prit d'abord la route et vint coucher le 5 à Valenciennes. On y connaissait les événements. Le comte Maison en fut à peine informé qu'il se décida à revenir sur ses pas. A sa rentrée à Lille, il conclut avec ses adversaires un armistice indéfini, et envoya son adhésion au gouvernement provisoire.

En Italie, Gênes s'était rendue, vers la fin de mars, à la deuxième division du corps anglo-sicilien; sur la rive gauche du Pô les opérations avaient langui, mais, sur la rive opposée, Eugène venait de perdre la ligne du Taro, lorsqu'il eut avis de l'abdication de son père. La tâche de l'armée se trouvant ainsi remplie, le prince nomma des commissaires pour traiter de l'évacuation du territoire italien. Toutefois, ne s'étant mise en marche que dans le mois de mai, elle vit avec douleur s'écrouler le royaume d'Italie, édifice éphémère qu'avaient fondé ses succès et que détruisaient ses revers.

Au premier avis de la marche des corps du prince de Hesse-Hombourg et de Bianchi, le duc de Castiglione était revenu dans la vallée de la Saône, ne laissant au comte Marchand que quelques milliers d'hommes pour contenir Bubna. Le maréchal n'avait que des données incertaines sur les forces qui s'avançaient, et cependant il prit audacieusement l'initiative, dans l'espoir de les prévenir à Mâcon ; mais déjà l'avant-garde ennemie s'y trouvait établie. Ce mouvement donna lieu à deux combats consécutifs à la suite desquels les Français se replièrent, le 18 mars, dans la position de Limonest. Ne voulant pas livrer sans combattre la seconde ville de la France, on résolut d'y attendre l'ennemi. Rassuré pour sa droite qui s'appuyait à la Saône, et que flanquait d'ailleurs sur la rive gauche la division Boudet, le maréchal donna toute son attention à sa gauche, où furent portées les meilleures troupes et toute la cavalerie. Nonobstant cette précaution, l'ennemi profitant de son immense supériorité, tourna et accabla cette partie de la ligne. Un instant contenu par la cavalerie du général Digeon, il n'en déboucha pas moins le soir même devant Lyon, par les deux routes de Châlons et de Moulins. Pour ne point exposer une ville aussi florissante aux conséquences incalculables d'un assaut, le maréchal, sur les instances du conseil municipal, se décida à l'évacuer le lendemain 21 de grand matin. Il prit la route de Valence pour se réunir sur l'Isère au comte Marchand, qui, de son côté, avait abandonné les environs de Genève. L'armée occupait cette nouvelle ligne, lorsqu'elle apprit de l'ennemi même la révolution qui avait suivi la prise de Paris. Le maréchal conclut un armistice, et, déliant les troupes de leurs serments, fit arborer la cocarde blanche.

Après les combats livrés sur l'Adour, le duc de Dalma-

tie, forcé de battre en retraite devant un ennemi supérieur, était venu camper le 24 mars sous les murs de Toulouse. Cette, ville située sur la rive droite de la Garonne, un peu au-dessus de la prise d'eau du canal de Languedoc, est dominée par les hauteurs de la Pujade, du Calvinet et de Montaudran. Son enceinte, flanquée d'antiques tours, est couverte à l'Est et au Nord par le canal, et à l'Ouest par la Garonne; en sorte qu'elle n'est accessible qu'au Midi, entre le canal et la rivière. Réduit à soutenir avec moins de trente mille hommes une lutte inégale contre plus de cinquante mille, le maréchal s'était appliqué à couvrir tous les débouchés, et à saisir par des ouvrages tous les points importants de la position.

Lord Wellington, en homme qui appréciait son adversaire, et qu'embarrassait d'ailleurs un matériel considérable, n'avançait qu'avec lenteur et circonspection; ayant enfin gagné le fleuve, il se décida à le franchir au-dessous de Toulouse. Le duc de Dalmatie n'y mit aucune opposition, et laissa passer les trois divisions du maréchal Béresford. La Garonne étant venue à grossir tout à coup, et la crue des eaux ayant entraîné le pont, le corps anglais resta, pendant deux jours, isolé sur la rive droite. Cet incident fournissait au duc de Dalmatie une occasion dont il ne crut pas devoir profiter, sans qu'on puisse en deviner le motif: peut-être fut-il informé trop tard, peut-être encore préférait-il attirer l'ennemi devant une position retranchée à loisir. Quoi qu'il en soit, la baisse des eaux ayant bientôt permis de rétablir le pont, toute l'armée anglaise déboucha sur la rive droite.

On était au 10 avril, le duc de Wellington fit attaquer à la fois le faubourg Saint-Cyprien, les ponts du canal, et les hauteurs fortifiées qui dominent la ville : tous ses efforts furent contenus sur une rive comme sur l'autre. Le

généra lespagnol Freire, avec les troupes de sa nation, avait été chargé d'emporter les retranchements de la Pujade; il n'y réussit pas, et les Français, prenant à leur tour l'offensive, culbutèrent ses colonnes et les menèrent battant jusqu'au pont de Croix-Daurade sur l'Ers. Jusqu'alors, la journée s'annonçait mal pour les alliés. L'échec éprouvé par les Espagnols avait suspendu la marche de lord Béresford. Au lieu de se porter directement contre les redoutes du Calvinet, ainsi que le comportait le plan d'attaque, ce général, calculant qu'il lui serait plus avantageux de les tourner, se dirigeait à cet effet vers Montaudran. Ce mouvement, qu'il continua lentement, l'exposait à être coupé, si, à l'exemple des Autrichiens à Kolin, les Français se fussent précipités sur la queue de sa colonne : aussi le duc de Wellington n'apprit-il pas cette manœuvre sans inquiétude. Toutefois, la fortune ayant couronné de succès cet acte de témérité, les hauteurs de Montaudran furent emportées, et lord Béresford, ralliant ses colonnes sur le plateau, aborda en flanc les ouvrages du Calvinet. Dans cette nouvelle position, on combattit avec acharnement, et ce ne fut qu'à cinq heures du soir que les Français évacuèrent la dernière redoute. La position de la Pujade tenait toujours, et ne fut cédée qu'à la nuit close.

Les vainqueurs, épuisés, s'arrêtèrent après ce dernier effort, n'osant même refouler l'armée française sur le canal, qu'elle ne repassa que fort tard. Le champ de bataille était aux alliés; mais, toujours maîtres du faubourg Saint-Étienne, les Français se trouvaient en mesure, non seulement d'effectuer leur retraite, mais encore d'accepter un nouveau combat le lendemain. Dans l'étonnement d'une victoire que lui avait procurée la témérité de son lieutenant, lord Wellington s'y attendait et prit ses mesures en conséquence. Tel n'était pas le projet du duc de

Dalmatie : tout en continuant de s'occuper des préparatifs d'une défense opiniâtre, comme s'il eût projeté de s'ensevelir sous les décombres de Toulouse, il marqua, pour la nuit suivante, la retraite sur Castelnaudary. Les pertes furent, dit-on, du côté des Français, d'environ trois mille hommes, dont trois cents tués, et, du côté de l'ennemi, de quatre mille cinq cents hommes hors de combat, moitié anglais, moitié espagnols ou portugais.

Le temps, qui nous presse de terminer, ne nous permet pas de consigner ici les nombreuses réflexions que comporterait cette bataille aussi remarquable et aussi instructive par elle-même, que par sa similitude avec celle de Zurich. Cette tâche, au surplus, le colonel Koch l'a remplie avec autant de discernement que d'impartialité, et sans doute que nos lecteurs nous sauront gré de les avoir renvoyés à son excellent ouvrage.

Tandis que, devant Toulouse, l'armée perdait glorieusement une dernière bataille, le duc d'Albuféra, instruit des progrès de lord Wellington, et désormais hors d'état de tenir la ligne des Pyrénées, avait jeté des garnisons dans Figuières et Perpignan et s'était replié sur Narbonne. On s'est étonné de ce que le maréchal, au lieu de venir prendre part aux événements qui se passaient sur la Garonne, soit ainsi resté paralysé dans les Pyrénées Orientales; mais, outre qu'il ne lui restait d'une nombreuse et brillante armée qu'environ quatorze mille hommes, il paraît que des ordres le tenaient impérieusement enchaîné à cette partie de la frontière.

Ainsi finit la campagne de 1814; campagne à jamais mémorable et par ses conséquences politiques et par le nombre et la variété des événements militaires. De quel œil que l'on prétende envisager le règne de l'empereur et

cette dévorante ambition dont il fut la victime, il est beau de voir Napoléon, dans ce moment de glorieuse agonie, non plus oppresseur, non plus conquérant, défendre pied à pied, contre l'Europe en armes, le sol encore vierge de la patrie. S'il succombe, c'est qu'on n'est plus au temps où à ce mot seul de PATRIE, la terre se couvrait d'innombrables guerriers; c'est qu'il n'existe plus ce magique enthousiasme, qui, soudain, métamorphosait nos paysans en héros, nos villages en places fortes; c'est aussi qu'elle est détruite, cette irrésistible impulsion que développait alors l'amour de la liberté, et qui, seule, porte les peuples à une invincible résistance; et qui les a brisés, ces ressorts si puissants?... En se substituant à la nation, en s'appropriant toutes les sources de la prospérité, en frappant au cœur le corps social, Napoléon, quand est venu le danger, n'a trouvé pour auxiliaires que son génie, sa réputation et un petit nombre de soldats. Et si ces auxiliaires n'ont pas suffi, c'est qu'il faut que tôt ou tard l'ambition expie la servitude qu'elle impose; que tôt ou tard le despote soit renversé par le despotisme même. C'est en vain que pour s'arracher à sa destinée Napoléon a épuisé les ressources de l'art; il lui faudrait la nation, et la nation, trop long-temps tributaire docile de son ambition, se refuse à se sacrifier elle-même au salut de son oppresseur. Elle seule pourrait empêcher la chute du colosse; mais, dût-elle en être écrasée, elle préfère le laisser s'écrouler, donnant ainsi à tous les rois une grande et utile leçon.

TRENTE-DEUXIÈME LEÇON

ART MILITAIRE.

NAPOLÉON.

CAMPAGNE DE 1815.

§ I. Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe. — Son retour à Paris. — Effets produits au dedans et au dehors par cet événement. — La France est mise de nouveau au ban des nations. — Embarras de la position de Napoléon. — Préparatifs de guerre. — Champ de Mai. — Nouvelle Vendée. — Plan de campagne. — § II. Force, organisation et distribution de l'armée française. — Armées prussienne et anglaise. — Entrée des Français en Belgique. — Premiers événements militaires. — Batailles de Ligny et des Quatre-Bras. — Les Prussiens, battus, se replient sur Wavres; les Anglais se concentrent à Mont-Saint-Jean. — Marche incertaine et lente du maréchal Grouchy. — § III. Bataille de Mont-Saint-Jean. — Défaite de l'armée française. — Nouvelle invasion. — Réunion des débris de l'armée française sous les murs de Paris. — Seconde abdication de Napoléon. — Les alliés menacent Paris. — Napoléon essaie vainement de passer en Amérique; il est forcé de se livrer aux Anglais. — Sa captivité et sa mort. — Le gouvernement provisoire appelle le prince d'Eckmülh à la tête de l'armée. — Négociations : armistice ajourné. — Derniers combats dans les environs de Versailles. — Armistice conclu. — Entrée des alliés dans la capitale. — Retour de Louis XVIII. — Licenciement de l'armée. — § IV. Opérations des armées secondaires. — Pointe de la division Dessaix sur Genève. — Combats dans cette direction; la supériorité numérique des Austro-Sardes oblige le duc d'Albuféra à la retraite; il se concentre sous Lyon. — Armistice. — Belle défensive du général Lecourbe en avant de Béfort. — Opérations du cinquième corps, ou armée du Rhin; il abandonne la ligne de la Lauter pour couvrir Strasbourg. — Combats glorieux sur la Sarre et la Suffel. — Armistice. — Inaction sur la frontière des Pyrénées.

§ I.

Un an s'est à peine écoulé et Napoléon s'est échappé de l'île d'Elbe, où le tenaient enfermé les rois ses ennemis.

Après une traversée de cinq jours à la vue de la croisière anglaise, son débarquement s'est effectué sans obstacle. C'est à Cannes, non loin de cette plage où, quinze ans auparavant, il prit terre à son retour d'Orient, qu'il est rentré sur le sol de la France. Il n'a de suite que la poignée de braves qui ont consenti à partager sa captivité; mais il compte sur l'affection du peuple et sur le dévouement de l'armée. Dans la nécessité de se donner tout d'abord un point d'appui, il se dirige vers Grenoble.

On était au mois de mars : à l'aspect des premières troupes envoyées pour le combattre, il s'avance sans crainte, certain qu'elles n'oseront tirer sur lui. C'était le 7e de ligne, commandé par Labédoyère. En effet, soldats et officiers se débandent à sa rencontre et le pressent dans leurs bras. Les sommités de l'armée et de l'administration sont entraînées; le peuple partage leur ivresse; Grenoble ouvre ses portes. L'escorte impériale, incessamment grossie des corps qu'elle rencontre, attire à elle le reste de l'armée. Ce n'est qu'une marche triomphale jusqu'à Paris, et, pour la seconde fois, Napoléon s'assied sur le trône. Jamais entreprise plus téméraire en apparence n'avait demandé moins de frais et d'efforts; elle s'était terminée en vingt jours, et n'avait pas coûté une seule goutte de sang.

Mais de quel œil les puissances étrangères verront-elles un événement qui détruit leurs calculs et blesse leur orgueil? Elles ne s'étaient formées en coalition que pour enchaîner le prisonnier qui venait de leur échapper et qui, redevenu général et empereur, ne saurait que méditer des projets de vengeance et de guerre. Une aussi grande nouvelle a bientôt parcouru l'Europe; elle est à peine répandue à Vienne, à Londres, à Berlin, à Pétersbourg, qu'il n'est qu'un cri dans ces capitales, et c'est

celui de guerre à la France. Presque partout les épées n'étaient qu'à demi rengaînées, les mèches fumaient encore ; il ne fallait que des ordres de marche pour ramener, sur le Rhin, des myriades d'assaillants. En France, c'était différent, on avait tout laissé à l'abandon ; on manquait de soldats et d'armes ; on délibérait si l'on réparerait les places.

C'est en vain que, pour conjurer l'orage, Napoléon essaie des négociations : ses courriers sont arrêtés à la frontière. Pour la seconde fois, la France est mise au ban des nations ; pour la seconde fois, les souverains ont juré la ruine de l'empereur : il n'est de salut que dans la guerre, il faut se préparer à mourir ou à vaincre. Le grand secret serait de pouvoir gagner du temps ; mais, outre que l'ennemi ne paraît pas disposé à en accorder, n'a-t-on pas à craindre de laisser se refroidir la nation et l'armée ? En France, plus qu'ailleurs, l'attitude défensive n'est bonne qu'à endormir l'enthousiasme, et à paralyser les courages ; il faudrait pouvoir tomber brusquement sur l'ennemi, et malheureusement, il serait prématuré d'y songer, tant l'armée est faible et dépourvue.

Cependant Napoléon a déployé sa vigueur accoutumée ; plusieurs grandes mesures ont été accomplies, et, malgré quelques symptômes d'opposition, l'ordre n'a pas cessé de régner. En deux mois, du 1er avril au 1er juin, l'effectif de l'armée a été porté de deux à quatre cent mille hommes : dans les places, les travaux les plus pressants sont terminés, et déjà les remparts se garnissent d'artillerie ; la défense en est confiée à la garde nationale, concurremment avec des bataillons de retraités ; car, dans la crise où l'on se trouve, vieux et jeunes ont été requis de marcher. Mais quelque activité que l'on déploie, on doit craindre de se voir prévenir. Les alliés sont restés debout et *menaçants* ;

ils peuvent, d'un instant à l'autre, dépasser la frontière, et alors il faut s'attendre à retomber dans l'affreuse situation de l'année précédente. Voulant améliorer les chances d'une nouvelle lutte à l'intérieur, on s'occupe activement de la défense de Paris et de Lyon, dont on a constaté l'influence en 1814. Le général Haxo dirige les fortifications de la première de ces grandes cités; le général Léry, celles de la seconde.

Pour tendre au plus haut degré les ressorts de la puissance nationale, et pour imposer en même temps aux factions qui commençaient à lever la tête, l'empereur réunit en *Champ de Mai* les notabilités des différents ordres : il y promit plus de liberté que sous son premier règne, et proclama un acte additionnel aux constitutions de l'empire. Des concessions dictées par la nécessité atteignent rarement leur but : celles de l'empereur ne satisfirent pas. La nation était devenue soupçonneuse; il lui fallait des faits et non des promesses : non-seulement cette grande solennité ne remplit pas son objet, mais encore donna-t-elle plus d'audace et d'importance aux factions : c'est au point que la plus redoutable organisa une nouvelle Vendée, contre laquelle on fut obligé d'envoyer le général Lamarque avec quinze mille hommes d'excellentes troupes : circonstance malheureuse, qui affaiblissait l'armée et compliquait les embarras.

L'empereur cependant n'hésitera pas à prendre l'offensive; car, il n'est d'autre moyen de salut : au dedans, elle relèvera la confiance ébranlée; au dehors, elle permettra de porter des coups qui, peut-être, dissoudront la coalition. Des nations qui en faisaient partie, les Prussiens et les Anglais avaient été les plus diligents. Au commencement de juin, leurs troupes inondaient la Belgique, ce théâtre ordinaire des guerres de la France : les Autrichiens, moins

actifs ou plus circonspects, se préparaient lentement à passer le Rhin : les Russes étaient encore attendus, mais ils s'avançaient à marches forcées. Chacune de ces grandes nations marchait escortée de ses alliés naturels : jamais la France n'avait compté autant d'ennemis.

Napoléon, à qui il importe de ne pas rencontrer tous ses adversaires à la fois, et surtout de ne pas laisser les Anglo-Prussiens s'affermir en Belgique, a arrêté de porter de ce côté ses premiers efforts. Une victoire séparera les uns des les autres : les Anglais se rembarqueront, les Prussiens repasseront le Rhin ; la Belgique, pays essentiellement français, rentrera sous le sceptre impérial. On se donnera ainsi toute sorte de chances et de latitude contre les Allemands et les Russes, déjà déconcertés par la défaite de leurs alliés. Tels étaient les desseins et l'espoir de Napoléon ; voyons s'ils se réaliseront.

§ II.

Les différentes grandes masses de l'armée française, à l'époque du 14 juin, jour de l'arrivée de l'empereur à Beaumont, étaient organisées et placées ainsi qu'il suit :

1° La grande armée, destinée à entrer immédiatement en Belgique : elle se composait des cinq corps des comtes d'Erlon (1er), Reille (2e), Vandamme (3e), Gérard (4e), et Lobau (6e), de la cavalerie de réserve du maréchal Grouchy, et de la garde impériale, infanterie, cavalerie et artillerie ; en tout, cent vingt-cinq mille combattants, dont un sixième de cavalerie et deux cent cinquante bouches à feu. La ligne, d'environ six lieues, s'étendait de Philippeville à Thuin, entre la Meuse et Sambre ;

2° L'armée des Alpes, commandée par le maréchal duc d'Albuféra, forte de quinze mille hommes : elle devait oc-

cuper les débouchés de l'Italie et la lisière du pays de Gênes;

3° L'armée du Rhin, aux ordres du général Rapp : on l'évaluait à dix-huit mille hommes, et sa mission était de couvrir l'Alsace;

4° L'armée de l'ouest, commandée par le général Lamarque : elle agissait alors dans la Vendée, et devait, après la pacification, qui paraissait prochaine, venir joindre la grande armée.

En arrière de ces forces, se trouvaient quatre corps d'observation, savoir :

Le premier, commandé par le général Lecourbe, placé à Béfort. Il devait défendre les défilés du Jura et des Vosges, et, selon les circonstances, se lier à l'armée du Rhin ou à celle des Alpes. Son effectif, qui ne s'élevait alors qu'à cinq mille hommes, allait être porté à vingt mille, par l'arrivée de plusieurs bataillons d'élite de la garde nationale.

Le deuxième, dit *Corps du Var*, avait à sa tête le maréchal Brune, dont le quartier-général était à Marseille. Sa force en troupes de ligne n'était que de cinq mille hommes; mais il devait s'y joindre un puissant renfort de garde nationale.

Le troisième corps d'observation, dit des *Pyrénées-Orientales*, était commandé par le général comte Decaen : son effectif, alors de trois mille hommes seulement, devait être porté à vingt-cinq mille par la garde nationale.

Le quatrième, dit *de la Gironde*, de même force et de même composition que le précédent, avait à sa tête le général Clausel.

Ces trois corps étaient chargés de maintenir la tranquillité dans le midi, et de s'opposer, le cas échéant, soit aux invasions des Piémontais et des Anglais, soit à celles des Espagnols.

Passons maintenant aux forces ennemies stationnées en Belgique, et remarquons d'abord qu'elles se partageaient en deux grandes masses : les Prusso-Saxons, sur la Meuse; les Anglo-Hollandais, de Bruxelles à Soignes.

L'armée prusso-saxonne, jusque là fort tranquille dans ses cantonnements, comptait cent mille hommes et trois cents bouches à feu. Elle était partagée en quatre corps. Le premier (Ziethen), en communication avec les Anglais, bordait le cours de la Sambre, ayant son quartier-général à Charleroi, et Fleurus pour point de concentration; le second (Pirch) cantonnait autour de Namur; le troisième (Thielmann), le long de la Meuse, aux environs de Dinant; le quatrième (Bulow) était à Liége. Il fallait une demi-journée pour le rassemblement de chaque corps. L'armée entière devait se réunir en arrière de Fleurus, où déjà se trouvait le corps de Ziethen; elle était commandée en chef par le feld-maréchal Blücher, dont le quartier-général se trouvait à Namur.

L'armée anglo-hollandaise, forte de cent quatre mille hommes, était partagée en trois corps, dont un de cavalerie. Le premier, sous le prince d'Orange, dont le quartier-général était à Braine-le-Comte, se composait de cinq divisions d'infanterie, deux anglaises et trois belges; le second corps, également de cinq divisions, dont quatre anglaises et une brunswickoise, était commandé par le lieutenant-général Hill, établi à Bruxelles; la cavalerie, qui avait pour point de réunion Grammont, était sous les ordres de lord Uxbridge. Il fallait une demi-journée à chacun de ces corps pour se réunir. Le généralissime, duc de Wellington, avait choisi pour point de concentration générale la position des Quatre-Bras, à deux lieues environ de l'armée prussienne. Le rassemblement des deux armées sur un même champ de bataille demandait au moins quarante-huit heures.

Les renseignements que recevait chaque jour Napoléon sur le mouvement des alliés lui avaient donné l'espoir de les surprendre, et de les battre séparément. Dans ce dessein, il réunit d'abord toute sa cavalerie au centre, afin de la lancer avec la rapidité de la foudre, au milieu de leurs cantonnements; mais la désertion à l'ennemi d'un de ses généraux nécessita quelques changements à ce plan, sans pourtant y faire renoncer.

Le 15, avant le jour, l'armée française est en mouvement sur trois colonnes; la gauche, formée des deux premiers corps (Erlon et Reille), passe la Sambre à Marchiennes; le centre, où se sont réunies aux troisième et sixième corps (Vandamme et Lobau) la garde et la réserve de cavalerie, est dirigé par l'empereur même sur Charleroi; la droite, composée du quatrième corps (Gérard), s'avance de Philippeville au Châtelet. En peu d'instants, les cantonnements du corps prussien de Ziethen sont surpris et renversés, mais ils donnent l'alarme aux autres. Jusque-là, les généraux ennemis ne soupçonnaient pas qu'ils dussent être attaqués.

Ziethen, qui s'est replié avec vivacité sur la route de Fleurus, s'établit le soir sur les hauteurs de Sombref, rendez-vous général de l'armée prussienne. Les Français ne l'avaient poursuivi qu'un peu au-delà de Charleroi, où leur centre avait pris position; leur gauche s'était portée à Gosselies, sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles; leur droite, partie de Philippeville un peu tard, et engagée sur un chemin embarrassé d'abatis (1), n'avait eu que le temps de s'établir en avant du Châtelet. Les réserves n'avaient pas dépassé Charleroi.

(1) Ces abatis étaient l'ouvrage des Français. Napoléon agissant d'abord dans l'hypothèse d'une défensive absolue, avait fait barrer tous les débouchés de la frontière entre la Sambre et la Meuse.

On s'était proposé de séparer les deux armées ennemies pour les battre ensuite l'une après l'autre; mais il est facile de voir, à l'aide de la carte, et l'événement ne le prouvera malheureusement que d'une manière trop visible, que l'on n'avait qu'imparfaitement atteint le but. La réussite de ce projet demandait une extrême diligence, et, contre leur habitude, les Français perdirent du temps; au lieu des six ou sept lieues que l'on avait faites, il fallait en faire huit ou neuf, de manière à porter la gauche aux Quatre-Bras, le centre et la droite à Sombref, les réserves à Fleurus. On se fut ainsi placé à cheval sur la chaussée de Namur à Bruxelles, entre les Anglais d'un côté, et les Prussiens de l'autre.

Cependant Blücher, appréciant la nécessité de défendre le point capital de Sombref, n'avait pas perdu un seul instant pour y concentrer ses forces; seulement, il lui avait été impossible d'y attirer le corps de Bulow, cantonné vers Liége.

Le lendemain, 16, à dix heures du matin, Napoléon débouche sur Fleurus en deux colonnes : la principale suit la route de Charleroi à Namur; l'autre marche à demi-lieue sur la droite. A ce moment, le maréchal Ney se portait à la tête de vingt mille hommes de Gosselies aux Quatre-Bras, nœud des routes de Charleroi à Bruxelles, et de Namur à Nivelles. En possession de ce point, on interceptait encore la communication des Anglais avec les Prussiens. Le premier corps, d'environ vingt mille hommes, était resté à Gosselies, à égale distance de Napoléon et de Ney, prêt à marcher au secours de l'un ou de l'autre, suivant les événements de la journée.

L'armée prussienne était rangée en bataille entre Saint-Amand et Sombref, faisant face à la Sambre. Elle s'étendait sur une ligne d'une lieue, son front couvert par le ra-

vin de Ligny, position essentiellement vicieuse, en ce qu'elle prêtait le flanc droit à l'armée assaillante. Il n'y avait point à se méprendre sur le point d'attaque; il fallait masser les troupes à l'aile gauche, et se hâter de passer le ravin au-dessus de Saint-Amand, ne laissant que peu de monde devant le centre et la gauche des Prussiens. L'empereur, dans le dessein d'écraser effectivement la droite ennemie, envoie l'ordre 1° au maréchal Ney de se porter en avant des Quatre-Bras, et de prendre position sur la route de Bruxelles, en gardant, par ses flanqueurs de gauche et de droite, les chaussées de Nivelles et de Namur; 2° au comte d'Erlon de se rabattre en toute diligence de Gosselies sur Bry, pour venir tomber sur les derrières de l'armée prussienne; 3° à la division Girard, détachée du deuxième corps, de prendre à la gauche de l'armée une position intermédiaire entre le comte d'Erlon et Vandamme. Le quatrième corps (Gérard) formait le centre, et la cavalerie des généraux Pajol et Excelmans la droite. Toute la garde et le corps de cuirassiers du général Milhaud étaient en seconde ligne derrière Fleurus. Quelques critiques, l'empereur n'en a pas manqué pour cette campagne, quelques critiques ont pensé que ces mesures étaient imparfaites, en ce qu'elles ne portaient pas assez de forces à sa gauche, tandis qu'elles en laissaient au contraire une trop forte quantité au centre et à la droite. Ils eussent voulu un ordre oblique plus prononcé; on ne saurait nier qu'ils n'aient raison, surtout en songeant qu'il ne se trouvait qu'une seule division (celle de Girard) au point décisif. Mais, encore que ces dispositions puissent paraître incomplètes, la victoire, plus disputée et moins décisive peut-être, n'en demeurait pas moins certaine, du moment où les Anglais seraient contenus.

L'empereur élevait d'autant moins de doute à cet égard,

qu'il n'y a guère que deux lieues et demie des Quatre-Bras à Sombref. Les premiers coups de canon qu'il entendrait sur les derrières de l'ennemi, devaient être le signal de l'attaque. Cependant, le temps s'écoulait, et l'on n'entendait rien encore. Il était trois heures : allait-on laisser échapper l'occasion, et n'était-ce pas avoir déjà trop attendu? Car l'ennemi, dont les masses se grossissaient sans cesse, avait eu le temps de se reposer. Enfin l'attaque est ordonnée; car jusque là, on s'était borné à tirailler. Mais qu'arrive-t-il? Au lieu de la diriger dans l'ordre oblique, comme tout indiquait de le faire, on débute par un changement de front, la droite en tête, pour se ranger parallèlement à l'ennemi : mouvement inexplicable, ainsi que l'a remarqué le général Rogniat, qui éloignait l'armée du premier corps et du maréchal Ney, qui lui faisait quitter le flanc de l'ennemi, pour se porter sur la partie forte du champ de bataille, couverte par un ravin difficile, et enfin qui rejetait les Prussiens sur les Anglais, au lieu de les en éloigner.

En même temps que les troisième et quatrième corps attaquent les villages de Saint-Amand et de Ligny, le maréchal Grouchy reploie, avec sa cavalerie, la gauche de l'armée prussienne; mais celle-ci, qui continuait à recevoir des renforts, ne cède le terrain que pied à pied. C'est au point que Ligny est pris et perdu quatre fois, avant de rester au quatrième corps. Vandamme s'était aussi emparé de Saint-Amand; mais l'ennemi venait d'y rentrer en force. La division Girard, dont on se rappelle la position d'équerre sur la ligne prussienne, ayant reçu l'ordre d'avancer par la gauche du ravin, pour seconder une nouvelle attaque du troisième corps, parvient à réoccuper le village. La lutte sur ce point avait été terrible, et Girard n'en était sorti que mortellement blessé.

Il était cinq heures et demie, et Napoléon faisait faire un mouvement à l'infanterie de la garde, pour la porter sur Ligny, lorsque le général Vandamme donna avis qu'une forte colonne débouchait par Heppignies sur Fleurus; qu'on l'avait prise d'abord pour les troupes attendues de la gauche, mais que la division Girard l'ayant reconnue ennemie, avait en conséquence abandonné Saint-Amand, et pris position pour couvrir Fleurus. Une pareille manœuvre de l'ennemi paraissait inexplicable. La troupe signalée avait donc passé entre Ney et l'armée prussienne, ou bien entre les Quatre-Bras et Charleroi. Enfin, on se décide à la reconnaître de plus près, et au bout d'une heure, le général Dejean vient rapporter que cette colonne prétendue anglaise, est le corps du comte d'Erlon. L'empereur, à cette fausse nouvelle, avait arrêté les réserves; mais apprenant bientôt que la division Girard, détrompée, a repris sa position, et le troisième corps conservé la sienne, il fit donner le coup de collier. En un instant toute la garde et la division de cuirassiers Milhaud sont au-delà du ravin : les réserves de l'ennemi sont culbutées à la baïonnette, ou sabrées par la cavalerie; son centre est percé, sa ligne désorganisée. Malheureusement, la nuit qui tombait empêcha de profiter de la victoire; elle eût été plus complète, en attaquant plus tôt et dans une meilleure direction. Il faut dire aussi que, sur quelques points de la ligne française, les attaques avaient été molles. Les Prussiens, au contraire, s'étaient battus en gens qui avaient à se tirer d'un mauvais pas. Ils ne devaient au reste leur salut qu'à la méprise dont on a parlé, et qui fit perdre l'heure la plus précieuse de la journée. Leur armée s'écoula tout entière par Bry, où l'on devait compter que la préviendrait le comte d'Erlon. Il est vrai qu'elle avait perdu quarante

pièces de canon, et environ vingt mille hommes; mais qu'était-ce que cet échec auprès du sort qui l'attendait? Les Français n'avaient que sept ou huit mille hommes hors de combat, et cependant la journée n'avait pas relevé la confiance. « Encore une victoire comme celle-là, di-« saient beaucoup d'officiers, et l'ennemi est à Paris. »

Celui-ci, bien qu'en désordre, profita habilement de l'obscurité, pour se retirer sur la route de Bruxelles par Gembloux, où, le 17 au matin, il rallia le corps de Bulow, venant de Liége. Le premier corps des Français, comme celui de Bernadotte à Iéna, s'était promené inutilement toute la journée entre deux batailles, sans prendre part à l'une ni à l'autre, car il faut savoir que, de son côté, le maréchal Ney avait soutenu une terrible lutte.

Sa mission, comme on se le rappelle, était de tenir les Anglais en échec, tandis que Napoléon, battrait les Prussiens. Jusqu'à midi la position des Quatre-Bras n'avait été occupée que par dix mille Hollandais : Ney pouvait donc les en déloger sans difficulté; mais au lieu de se mettre en marche à la pointe du jour, il n'était parti de Gosselies que fort tard, et lorsque déjà les premières troupes anglaises accouraient au soutien de leurs alliés : à son arrivée, il trouva devant lui trente mille hommes, ayant derrière eux toute l'armée anglaise en mouvement, car c'était aux Quatre-Bras que Wellington avait projeté de la concentrer. Mais peu habitué à compter ses ennemis, l'intrépide maréchal hésite d'autant moins à attaquer, qu'il se croit suivi par le comte d'Erlon, dont il ignore le rappel sur Bry; il n'avait avec lui que trois divisions d'infanterie (le second corps moins la division Girard), trois mille chevaux et quarante-quatre bouches à feu. Trop de chances se réunissaient contre le maréchal pour qu'il dût espérer la victoire, mais sa contenance

en imposa tant à l'ennemi, et ses troupes se battirent avec tant de courage, qu'il prolongea la lutte jusqu'au soir; et peut-être eût-il pris le dessus, sans l'arrivée d'un nouveau renfort de douze mille hommes, conduit par Wellington en personne. Toutefois l'ennemi ne fit aucun progrès, et le maréchal qu'était enfin revenu joindre le premier corps, bivouaqua à deux portées de canon du champ de bataille. Les relations anglaises portent à près de neuf mille hommes la perte des alliés; celle des Français n'était que de quatre mille.

Le maréchal, auquel on a reproché quelque peu de lenteur et d'indécision dans son mouvement sur les Quatre-Bras, n'en avait pas moins arrêté quarante mille hommes, avec moins de vingt mille, et encore faut-il dire pour sa justification que, jusqu'au 16 à midi, il n'avait reçu que des instructions vagues, et que la destination oscillante du premier corps ajoutait à son incertitude.

L'armée française avait passé la nuit sur le champ de bataille.

Le 17, Napoléon fait volte-face contre les Anglais. Pendant la nuit, l'ordre avait été envoyé à l'aile gauche de recommencer son attaque sur les Quatre-Bras à la pointe du jour. De Ligny, où elle avait bivouaqué, l'armée se mit en marche sur deux colonnes. La principale, où se trouve Napoléon, rallie aux Quatre-Bras les corps sous la conduite de Ney, ce qui la porte à soixante-dix mille hommes. De là, elle s'avance sur Wellington, qui, n'ayant pas encore toutes ses forces réunies, se repliait prudemment sur ses réserves. Mais, intéressé à conserver le nœud des routes de Nivelles et de Charleroi à Bruxelles, le général anglais y déploie son armée, à cheval sur les deux chaussées, en avant du village de Mont-Saint-Jean. Partie trop tard de Ligny, la colonne française n'arrive en présence qu'au

soleil couchant. On pouvait y arriver six heures plus tôt, et attaquer les Anglais le jour même, avant que les Prussiens fussent en mesure de les soutenir. C'était la troisième fois depuis deux jours, qu'une lenteur allemande avait fait manquer l'occasion; elle la fera manquer encore, et abrégera le dénouement de la campagne et de la guerre.

La seconde colonne, qu'il importe de suivre un instant, se composait des troisième et quatrième corps d'infanterie, précédés, en avant-garde, par la cavalerie des généraux Pajol et Excelmans. Elle formait environ trente-cinq mille hommes, et c'était au maréchal Grouchy qu'en était confiée la direction. Destinée à poursuivre l'armée battue sur les routes de Tilly et de Gembloux, elle avait levé ses bivouacs au point du jour, et fait d'abord quelque diligence. Le général Pajol, en tête de cette colonne, débuta par enlever dix pièces de canon et beaucoup de bagages, après avoir sabré les hussards qui les escortaient.

Le maréchal, incertain de la direction que pouvaient avoir prise les Prussiens, se décida à marcher sur Gembloux, avec la majeure partie de ses forces; il y arrive vers quatre heures, et envoie aussitôt deux reconnaissances sur les routes de Liége et de Wavres. Elles rapportent que toutes les forces de Blücher se sont dirigées sur ce dernier point; mais il était six heures; les soldats faisaient leur soupe : le maréchal remit au lendemain à poursuivre l'ennemi, qui, dès lors, se trouvait avoir gagné trois lieues. Retard inconcevable, dont les conséquences seront aussi graves que prochaines.

De Gembloux à Planchenois, où bivaquait la colonne principale, il y avait six lieues. Cette distance n'était pas excessive, et les règles ne l'interdisent pas entre les parties d'une même armée, quand aucun obstacle ne s'oppose à leur réunion; mais ici la Dyle, rivière fangeuse et d'un

passage difficile, se trouvait interposée entre Napoléon et son lieutenant. Il est vrai que la division de cavalerie légère du général Subervic avait été jetée en intermédiaire le long de la rive gauche; mais que devait-on attendre de ce faible moyen de raccordement et de jonction sur un espace aussi considérable, et en présence de deux armées ennemies? En cessant de fait d'opérer sur une ligne intérieure, non seulement on perdait les avantages de l'initiative, mais l'on s'exposait encore à être accablé, soit sur une aile, soit sur l'autre. Les Prussiens avaient mieux employé leur temps. Bulow, parti de Liége le 16 au matin, était arrivé dans la nuit à Gembloux, après une marche de douze lieues. Le lendemain, toute l'armée prussienne, réunie, avait passé la Dyle à Wavres et à Limale. Dès ce moment, elle s'était trouvée en communication avec l'armée anglaise, dont elle n'était séparée que par une distance de deux à trois lieues.

§ III.

Napoléon, pendant la nuit, avait donné les ordres nécessaires pour la bataille, bien qu'il n'espérât pas qu'elle dût avoir lieu. Il pensait que les alliés, après s'être réunis, iraient l'attendre en avant de Bruxelles. Les règles le voulaient ainsi; et sans doute que cette détermination n'eût présenté à l'armée française qu'un surcroît de chances défavorables. L'empereur, au point du jour, se trouva donc agréablement surpris de ce que le général anglais consentait à accepter le combat. Il n'imaginait pas que toute l'armée prussienne pût y prendre part, et son adversaire avait derrière lui les défilés de la forêt de Soignes. Habitué à compter sur la victoire, toute sa crainte était que le mauvais temps ne l'empêchât d'en profiter. Les troupes

bivaquaient au milieu de la boue; l'artillerie et la cavalerie ne pouvaient manœuvrer, tant la pluie avait détrempé les terres.

L'armée ennemie, comme on l'a déjà dit, était rangée en bataille au nœud des routes de Charleroi et de Nivelles à Bruxelles, sur une ligne de hauteurs qui couronnent le château de Gomont (1) et les fermes de la Haye et de Papelotte. Sa droite, appuyée à un ravin au-delà de la route de Nivelles, occupait, en avant de son front, par un détachement, le parc et le château de Gomont. Le centre, en deçà du hameau de Mont-Saint-Jean, s'étendait jusqu'à la chaussée de Charleroi, et occupait la ferme de la Haye-Sainte; sa gauche, en arrière du hameau de La Haye, était éclairée par des détachements placés en avant et en arrière de la ferme de Papelotte: un profond ravin, qui, de ce côté, descend vers Ohain, protégeait cette aile gauche. La réserve était à Mont-Saint-Jean, et la cavalerie, sur trois lignes, garnissait les derrières de l'ordre de bataille, dont le développement pouvait être d'une lieue. Deux détachements postés vers Tubise et Braine-le-Château, éclairaient la route de Mons, et protégeaient le flanc droit de la ligne. Enfin, une brigade anglaise de cavalerie légère occupait en flanqueurs l'intervalle compris entre la gauche et le village d'Ohain. La force totale de l'armée anglo-hollandaise était de quatre-vingt mille hommes, dont un cinquième de cavalerie, avec trois cents bouches à feu.

Toutes les reconnaissances faites, notamment celle de La Haye-Sainte, l'armée française reçut l'ordre de s'avancer sur onze colonnes, quatre de première ligne, quatre de seconde, le reste de troisième. L'artillerie marchait dans les intervalles, les parcs et les ambulances à la queue,

(1) Plus exactement: *Hougomont.*

Avant midi, tous les déploiements étaient achevés, et les batteries en mesure de commencer leurs feux.

La première ligne (on verra qu'elle était tantôt double et tantôt triple), en allant de la gauche à la droite, se composait ainsi qu'il suit : 1° La cavalerie légère du deuxième corps (Piré), sur trois lignes, à cheval sur la chaussée de Nivelles à Bruxelles, à peu près à la hauteur du parc de Gomont, éclairant la plaine jusqu'à Braine-la-Leud ; 2° les trois divisions d'infanterie du même corps (Jérôme Bonaparte, Foy, Bachelu), occupant tout l'espace compris entre les deux routes ; 3° les quatre divisions du premier corps (N. N. Marcognet, Durutte), depuis la *Belle-Alliance* jusque vis-à-vis les fermes de Papelotte et de La Haye, occupées par l'ennemi; 4° la cavalerie légère de ce corps (Jacquinot) observant La Haye, Smohain, Fricher-mont, et détachant des postes contre les flanqueurs ennemis. Chaque division d'infanterie était sur deux lignes, à trente toises l'une de l'autre; les batteries garnissaient le front en avant des intervalles des brigades.

La seconde ligne (il s'agit toujours d'un ordre complexe) était formée, 1° des deux divisions de grosse cavalerie du comte de Valmy, établies sur deux lignes, à distance d'escadron l'une de l'autre, entre les deux chaussées, et à cent toises de l'infanterie du deuxième corps; 2° les deux divisions d'infanterie du sixième corps; elles formaient deux colonnes jumelles à gauche de la route de Charleroi, restée libre pour les mouvements de l'artillerie; 3° les divisions de cavalerie légère des généraux Domont et Subervic, en colonnes serrées par escadrons à droite de la route de Charleroi, à la hauteur et en regard du sixième corps; 4° le corps de cuirassiers du général Milhaud, sur deux lignes, à distance d'escadron l'un de l'autre, et à cent toises de l'infanterie du premier corps. Les

batteries, tant à pied qu'à cheval, étaient dans les intervalles et sur les flancs.

La troisième ligne, ou réserve, se composait de troupes de la garde, savoir : 1° de la grosse cavalerie (grenadiers et dragons), déployée sur deux lignes, à cent toises en arrière du comte de Valmy; 2° de l'infanterie, formée sur six lignes, de quatre bataillons chacune, à distance de dix toises l'une de l'autre, à cheval sur la route de Charleroi, et un peu en avant de la ferme de Rossomme; 3° de la cavalerie légère (chasseurs et lanciers), déployée sur deux lignes, à cent toises en arrière du général Milhaud.

Napoléon, après avoir parcouru les rangs, vint se placer à la tête de sa garde, sur les hauteurs de la ferme de Rossomme, où il mit pied à terre. De là il découvrait les deux armées, et sa vue s'étendait fort loin à droite et à gauche du champ de bataille.

L'ennemi, outre le désavantage de combattre adossé au défilé de la forêt de Soignes, avait commis la faute de tenir ses plus grandes forces à sa droite où il ne devait point attendre ses adversaires. Napoléon, en effet, avait un double intérêt à diriger ses efforts contre l'aile opposée; et d'abord pour empêcher la jonction des deux armées, et ensuite pour se rapprocher du maréchal Grouchy, à qui l'ordre avait été expédié de déboucher par Saint-Lambert, où l'on comptait que se trouvait déjà son avant-garde. On savait que le maréchal avait passé la nuit sur le point excentrique de Gembloux, mais on était loin de prévoir qu'il n'en dût partir qu'à neuf heures pour exécuter l'ordre itératif de marcher sur Wavres.

Dans le dessein formé d'attaquer l'aile gauche de l'armée anglo-hollandaise, La Haye-Sainte devenait naturellement le point décisif et le but des plus grands efforts. L'attaque en fut confiée aux 3e et 4e divisions du premier corps, sous

la direction du maréchal Ney. Pendant qu'elle aurait lieu, les autres divisions du même corps (Durutte et Marcognet) se porteraient sur les fermes de Papelotte et de La Haye afin d'élargir la trouée jusqu'à la naissance du ravin. Cette grande attaque, à laquelle prendrait part la cavalerie placée en arrière et sur la droite de l'infanterie, devait être soutenue par le sixième corps, et au besoin par toute la garde, infanterie, cavalerie et artillerie.

Tandis que tout se préparait pour ce grand mouvement, l'action engagée à la gauche par la division Jérôme Bonaparte devenait de plus en plus vive; deux fois cette division avait enlevé le bois de Gomont, et deux fois les gardes anglaises l'en avaient repoussée. L'ennemi de ce côté avait démasqué une artillerie formidable. Le général Foy, dont la division soutenait celle de Jérôme, avait eu l'épaule traversée par une balle. Toutefois, après deux heures d'un combat acharné, les troupes anglaises, cédant à la constante impétuosité de leurs adversaires, s'étaient repliées dans le château et derrière le verger. Là, les Français avaient été arrêtés par le feu qui partait d'un mur crénelé, et tous leurs efforts pour emporter le château étaient demeurés impuissants; maîtres un instant de la cour, dont ils avaient forcé la porte, ils en avaient été repoussés à la baïonnette. L'ennemi, pour le dire dès ce moment, conservera ce poste toute la journée, bien que le château fût entouré de trois côtés, et devint la proie des flammes.

Cependant le maréchal Ney avait envoyé prévenir qu'il n'attendait plus que le signal pour commencer la grande attaque du centre. Napoléon, au moment de le donner, aperçoit une colonne dans la direction de Saint-Lambert. On pense d'abord qu'elle ne saurait être qu'un détachement du maréchal Grouchy, mais bientôt une lettre interceptée et le rapport d'un hussard prussien, amené prison-

nier, ont dissipé cette illusion. Les troupes que l'on aperçoit sont l'avant-garde du corps de Bulow, qui n'a point donné à la bataille de Ligny. La direction de ce corps n'est pas moins inquiétante que sa force numérique; il menace le flanc et les derrières de l'armée française; il n'y a point un instant à perdre pour contenir ce nouvel ennemi; et d'abord l'empereur détache à sa rencontre les divisions de cavalerie légère des généraux Domont et Subervic, et bientôt après le sixième corps tout entier.

Aucune canonnade, aucun avis n'indiquent l'arrivée du maréchal Grouchy. Le major-général duc de Dalmatie lui expédie en toute hâte, avec le rapport du hussard prussien, l'ordre de marcher de suite sur Saint-Lambert, et de prendre à dos le corps de Bulow; mais déjà les éclaireurs du général Domont se trouvaient repoussés par la colonne prussienne.

A midi, les tirailleurs étaient engagés sur toute la ligne, mais l'action n'avait réellement lieu qu'à la gauche, dans le bois et autour du château de Gomont. Du côté opposé, les troupes de Bulow n'avançaient qu'avec circonspection et paraissaient attendre leur artillerie. Le comte de Lobau se portait à leur rencontre avec le sixième corps et la cavalerie légère des généraux Domont et Surbervic, formant ensemble environ douze mille hommes : c'était trop peu pour en arrêter trente mille, mais on comptait sur l'arrivée du maréchal Grouchy.

A une heure environ, l'empereur donne le signal de la grande attaque, et quatre-vingts bouches à feu sont aussitôt dirigées contre La Haye-Sainte et la gauche ennemie. Le comte d'Erlon s'avance sous la protection de ce feu terrible, à la tête d'une forte colonne composée des deuxième et troisième divisions de son corps, et parvient à couronner la hauteur; l'ennemi ne paraissait faire aucun mouvement

pour renforcer le point menacé. La colonne française, après un premier succès, est arrêtée de front et prise en flanc par une attaque à la baïonnette. Une brigade de dragons, commandée par le général sir Williams Ponsomby, profite de ce moment, entame une charge à fond, rompt la colonne assaillante, et lui enlève deux aigles et du canon. L'empereur, témoin de cet échec, fait avancer les cuirassiers du général Milhaud et leur ordonne de charger la cavalerie anglaise. Elle est bientôt culbutée et dispersée avec une perte considérable, les canons sont repris et les troupes du comte d'Erlon dégagées et ralliées.

Pendant que les deuxième et troisième *divisions* du premier corps combattaient ainsi avec des chances variées, la quatrième, formant une colonne séparée, attaquait avec impétuosité La Haye-Sainte. Dans cette lutte long-temps infructueuse, l'infanterie française éprouva de grandes pertes; mais, soutenue par les cuirassiers du comte de Valmy, elle parvint, après des charges prolongées pendant trois heures, à s'emparer enfin de La Haye-Sainte. Là, les Français avaient trouvé vis-à-vis d'eux, ensemble ou séparément, Belges, Anglais, Ecossais; on remarquait la fermeté et la belle contenance de ces derniers.

Il était quatre heures; le désordre commençait à s'introduire dans le centre de l'armée Anglo-Hollandaise : les bagages, les charrois, les blessés, voyant les Français s'approcher du Mont-Saint-Jean et du principal débouché de la forêt de Soignes, accouraient en foule pour opérer leur retraite; beaucoup de fuyards se précipitaient sur Bruxelles où déjà l'alarme était grande. On commençait à se flatter que la victoire ne tarderait pas à être décidée, mais le corps de Bulow opérait dès lors sa puissante diversion.

La canonnade était engagée entre ce général et le comte de Lobau : les troupes prussiennes, précédées de nom-

breux tirailleurs, s'avançaient en échelons, le centre en avant; dans la direction de Planchenois, à peu près perpendiculairement à la ligne française. L'échelon du centre avait démasqué trente bouches à feu, auxquelles le sixième corps en opposait pareil nombre. Après une canonnade prolongée, le comte de Lobau s'apercevant que cet échelon n'était pas soutenu, marche à lui, l'enfonce et le refoule à quelque distance. Les deux autres échelons, que les mauvais chemins avaient retardés, rallient le premier, et, sans essayer de charger, cherchent à tourner la ligne française, en marchant par la gauche. Le comte de Lobau, débordé, exécute sa retraite en échiquier. Alors l'ennemi accélère son feu et démasque de nouvelles batteries : les boulets tombent bientôt en avant et en arrière de la Belle-Alliance, où se trouve Napoléon avec sa garde. La ligne d'opération de l'armée était compromise, et déjà la mitraille labourait la chaussée de Charleroi.

L'empereur ordonne au général Duhesme de se porter sur Planchenois avec toute la jeune garde (deux divisions) et vingt-quatre bouches à feu. L'ennemi est arrêté, sans pourtant cesser de prolonger sa ligne par la gauche; il dépasse Planchenois et déborde de plus en plus l'armée française. Il fallait à tout prix réoccuper ce village. Napoléon y détache le général Morand avec les seconds régiments de grenadiers et de chasseurs de la vieille garde (*indè rem ad triarios*). Ces troupes en chassent incontinent les Prussiens, et les poursuivent au-delà jusque sur le plateau. Pendant ce mouvement, le premier régiment de grenadiers s'était formé en deux carrés par bataillon, à droite et à gauche de la chaussée de Charleroi.

Le comte d'Erlon s'étant emparé des fermes de Papelotte et de La Haye, avait ainsi débordé la gauche de l'armée anglo-hollandaise et la droite du corps de Bulow; mais

la cavalerie légère du premier corps, poursuivant l'infanterie ennemie au delà de La Haye-Sainte, avait été ramenée par une cavalerie bien supérieure. Sur l'ordre du maréchal Ney, les cuirassiers du général Milhaud s'étaient portés en avant, soutenus à petite distance par les chasseurs et lanciers de la garde. Ces troupes, après avoir chargé et dispersé la cavalerie ennemie, étaient ensuite tombées sur les carrés des gardes anglaises, et les avaient enfoncés et sabrés. — Malheureusement le terrain ayant empêché de profiter de ces charges brillantes, l'ennemi, rallié, avait présenté de nouvelles forces et obligé la cavalerie française à rétrograder jusque derrière son infanterie. Dans la nécessité de faire soutenir les divisions ainsi engagées prématurément, Napoléon avait ordonné au comte de Valmy et à la brigade de grosse cavalerie de la garde, de se porter sur le plateau de La Haye-Sainte. Toute cette cavalerie réunie, après avoir enfoncé plusieurs carrés et sabré bon nombre de fantassins, continuait à disputer le terrain aux escadrons ennemis.

Frappée de la nécessité de faire bonne contenance, et quoique déjà le canon gronde sur ses derrières, notre intrépide cavalerie affronte la mort et se maintient. Toutes les réserves de l'armée anglo-hollandaise étaient engagées; mais Bulow, en occupant une partie de celles de Napoléon, avait rendu à l'ennemi toute sa vigueur. La lutte, jusqu'à ce moment en balance, ne pouvait plus demeurer long-temps douteuse : Blücher, qui déjà avait prévenu le duc de Wellington de son arrivée, débouchait alors de Wavres sur Ohain, à la tête d'un puissant renfort.

Au milieu de cette crise, Napoléon conçoit et ordonne une des plus belles et des plus audacieuses manœuvres qui aient été exécutées sur un champ de bataille, et de laquelle on peut encore se promettre la victoire; c'était un change-

ment de front oblique sur le centre, l'aile gauche en avant, exécuté au moyen des bataillons de la garde restés intacts. Par cette manœuvre, l'empereur se proposait de renforcer les régiments des premier et deuxième corps qui avaient le plus souffert, d'appuyer la cavalerie trop aventurée au-delà de La Haye-Sainte, et, en portant la gauche renforcée de sa nouvelle ligne sur ce point, de séparer les Anglais des Prussiens.

Huit bataillons de la garde restaient disponibles : l'empereur en destine cinq à former la gauche et le *marteau* de sa nouvelle ligne de bataille. Ils s'ébranlent au pas de charge, et, longeant la chaussée de Charleroi, dépassent La Haye-Sainte. Le feu le plus terrible ne saurait les arrêter ; tantôt en colonnes, et tantôt en carrés par bataillons, ils manœuvrent comme à l'exercice et culbutent tout devant eux. Le maréchal Ney et les généraux Friant et Michel sont à leur tête. Au même moment le général Reille réunissait son corps en avant du château de Gomont pour redoubler d'efforts contre la droite ennemie.

Dans cette charge de l'infanterie de la garde, le maréchal Ney, démonté, marche l'épée à la main comme un simple officier ; on a vu qu'il était secondé par Friant et Michel. De ces deux généraux, le premier est blessé grièvement, le second, frappé à mort. L'ennemi, devant des troupes d'un si grand élan, est contraint de plier : sa première ligne est percée et désorganisée. Mais, en poursuivant son succès, la colonne française vient malheureusement tomber sur une seconde ligne, postée avec de l'artillerie au milieu de divers obstacles. Là, se sont reformés et massés les débris des régiments culbutés et sabrés par la cavalerie française, une heure auparavant. Bientôt nos intrépides bataillons n'en sont plus qu'à portée de pistolet, mais c'est en vain qu'ils essaient de déployer. Arrêtés par

des masses supérieures, sous le feu le plùs vif d'artillerie et de mousqueterie, ils éprouvent le sort de la colonne anglaise de Fontenoy. Presque tous les chefs tombent frappés, les uns à mort, les autres grièvement blessés. Plus de deux mille grenadiers ou chasseurs sont mis hors de combat. Toutefois les vaillants débris des triaires Français se retirent avec ordre au pied de la hauteur; s'ils n'ont plus le nombre pour eux, il leur reste le courage. De nouveaux efforts sont encore tentés; Napoléon lui-même s'avance en ce moment avec un bataillon pour retirer des pelotons encore engagés. Le général Guyot, à la tête de la *grosse* cavalerie de la garde entreprend une dernière *charge*; mais il est accablé par le nombre et contraint de vider le champ de bataille, sa brigade était à demi-détruite, et lui-même avait reçu deux coups de feu.

Quelques troupes restaient en avant de la Belle-Alliance: Napoléon, avec ce renfort, essaie, mais en vain, de reprendre l'offensive: l'ennemi avait acquis une supériorité désormais incontestable. Les Français, dans leur mouvement rétrograde, ne cessaient pas de faire face à leurs adversaires, mais ils avaient perdu la bataille sur tous les points.

En effet, tandis que ceci se passait sur la chaussée de Charleroi, Blücher, avec son premier corps, avait repris le village de La Haye, et dès ce moment sa cavalerie débouchant par la trouée, avait inondé le champ de bataille. Le reste de l'armée prussienne se pressait au soutien de Bulow qui déjà se trouvait victorieux. La mitraille pleuvait de toutes parts sur le sixième corps et sur la jeune garde.

Cependant quelques bataillons de la vieille garde continuaient à se maintenir: l'un d'eux détaché sur la gauche opposait la plus belle résistance et couvrait le flanc des au-

tres : il était commandé par Cambronne, et ce fut sans doute alors que ce général proféra les paroles sublimes que quelques-uns lui attribuent, et que d'autres lui contestent : LA GARDE MEURT ET NE SE REND PAS.

On a vu que la cavalerie ennemie avait débouché par le hameau de La Haye. Une brigade anglaise se porte au galop vers la chaussée, entre le premier corps et les bataillons de la garde qui se retiraient. Ce mouvement est le signal de la déroute : un *sauve qui peut* se propage du premier corps à tous les autres. Napoléon, les maréchaux Soult et Ney, les généraux Bertrand, Drouot, Gourgaud, etc., n'ont que le temps de se jeter dans le carré commandé par Cambronne; mais ce carré déjà épuisé par les assauts antérieurs, se trouvait en prise à une grêle de boulets; de nouvelles pertes et la nuit qui survenait achevèrent de le disperser. A ce moment (huit heures et demie), les batteries de Bulow prolongeaient leur feu à plus de quatre cents toises sur les derrières. Sans le bataillon de la garde resté à la ferme du Caillou, qui arrêta un instant l'ennemi, la route se trouvait interceptée, et Napoléon en danger d'être tué ou pris.

On a vu que les bataillons du premier régiment de grenadiers avaient été placés en deux carrés, à droite et à gauche de la chaussée de Charleroi; ils continuaient à faire tête à l'ennemi. Le général Petit, qui les commandait, fit battre la *grenadière* pour rappeler tous les soldats de la garde qui étaient entraînés dans le torrent des fuyards : l'ennemi les suivait de près; dans la crainte qu'il ne pénétrât dans les carrés pêle-mêle avec eux, on fut obligé de faire feu au risque d'atteindre ces derniers. L'obscurité ajoutant à la confusion, l'empereur donna lui-même l'ordre de quitter la position; elle était débordée des deux côtés, et il restait à peine quelques hommes aux drapeaux.

Les lignes des alliés s'étendaient en croissant de Planchenois, par Frichemont et Mont-Saint-Jean, à Gomont. Le cercle était presque fermé. Les deux carrés se replièrent lentement, le premier à travers les champs, le second, par la grande route ; leur bonne contenance imposant à l'ennemi, donna le temps à beaucoup de soldats de rejoindre.

Avant dix heures du soir, les débris de l'armée française suivaient en confusion la chaussée de Charleroi : pas un bataillon, pas un escadron à opposer à la cavalerie prussienne : tout fuyait pêle-mêle. Les uns regagnèrent la frontière à Beaumont, les autres à Philippeville. Le 19, au matin, Napoléon entra à cheval dans cette place, accompagné du général Bertrand, et suivi de quelques cavaliers des divers corps de la garde : il s'y reposa quelques heures, et continua ensuite sa retraite sur Rocroy. Des critiques lui ont reproché de n'avoir point essayé de rallier l'armée derrière la Sambre, afin d'attendre le corps de Grouchy. Le malheur nous avait appelé à voir de près le spectacle déplorable de la déroute, et nous pouvons affirmer qu'il n'était aucun moyen d'en arrêter le torrent. Les plus fermes courages se trouvaient ébranlés, et il ne restait ni cadres, ni canons, ni munitions.

Des deux côtés, les pertes étaient immenses. Celles des Anglo-Hollandais ont été évaluées à vingt mille hommes; celles des Prusso-Saxons, à quatre mille; celles des Français, à vingt-cinq mille, y compris sept mille prisonniers. Ces derniers avaient à regretter une foule d'officiers de distinction, et notamment le général Duhesme, mort de ses blessures, dans une maison de Gennapes, où il fut contraint de rester.

La perte de la bataille doit être attribuée à plusieurs

causes, et d'abord à l'infériorité numérique de l'armée française; infériorité de plus en plus prononcée, par la double circonstance de l'arrivée des Prussiens et de l'absence de Grouchy. On peut aussi reprocher à Napoléon d'avoir combattu en masses trop profondes, sous un feu meurtrier d'infanterie et d'artillerie. Et en effet, ce système fût-il convenable sur un terrain ouvert, ferme, d'un abord facile, et avec une artillerie, au moins égale, il est certain qu'il cessera de l'être sur un terrain détrempé, impropre au mouvement de la cavalérie, et surtout devant un ennemi solidement posté. Ces circonstances, qui furent celles de la journée de Waterloo, n'eussent point empêché cependant les Français de rester maîtres du champ de bataille, sans l'arrivée successive de cinquante mille Prussiens sur leur flanc droit. On a aussi remarqué que la cavalerie française avait été engagée prématurément, et exposée trop long-temps au feu des batteries anglaises. Mais, si l'on s'écarta tant soit peu des règles, dans la manière d'engager les troupes, il n'en faut pas moins reconnaître que le projet d'attaque contre la gauche ennemie présentait le plus de chances de succès, si tant est que l'on dût se flatter d'en obtenir de quelque importance dans les circonstances où l'on se trouvait. La victoire pouvait ajourner la jonction des armées ennemies, et mener les Français à Bruxelles; mais la question en eût-elle été beaucoup plus avancée? Nous ne le pensons pas.

Le maréchal Grouchy, car il importe d'y revenir, n'avait quitté Gembloux que fort tard, et n'était arrivé devant Wavres que sur les deux heures de l'après-midi. Déjà, depuis quelque temps on entendait une canonnade roulante dans la direction de Mont-Saint-Jean. Nul doute alors que les armées ne fussent aux mains. On devait donc aussitôt franchir la Dyle, vers Wavres, Bierge, Limale, Limelette,

n'importe où, et voler au secours de l'armée française. Dans le conseil réuni par le maréchal, pour délibérer sur le parti que l'on prendrait, le comte Gérard opina pour marcher en diligence vers la canonnade, mais son avis fut rejeté, et l'on décida que l'on continuerait de s'avancer sur Wavres.

Cette petite ville, où Blücher avait laissé en position son deuxième corps (Thielmann), fut attaquée entre deux et trois heures après midi. Voyant que les premiers efforts n'avaient point réussi, le général Gérard insista pour qu'on tournât la position en passant la rivière à Limale; mais il fut presque aussitôt blessé et contraint de se retirer.

Les Français perdaient inutilement beaucoup de monde, et au lieu de retenir en échec l'armée prussienne, ils se trouvaient au contraire paralysés par une fraction de cette armée. A ce moment Blücher était en marche pour rejoindre lord Wellington. On le prévient que son lieutenant était assailli par des forces supérieures et que, selon toutes les apparences, le pont de Wavres serait forcé; mais, jugeant avec raison que le succès de la journée dépendait de l'issue du combat de Mont-Saint-Jean, il n'hésita pas à poursuivre sa marche.

Pendant ce temps, le maréchal Grouchy s'était enfin décidé à franchir le pont de Limale, en continuant d'occuper l'ennemi devant Wavres. Vers sept heures, et tandis que le passage s'effectuait, le maréchal reçut la dépêche qui lui prescrivait de déboucher par Saint-Lambert, et de prendre à dos le corps de Bulow. Dans la nuit, une seconde lettre du major-général lui apprit la perte de la bataille. Vers le même temps (le 19 à trois heures du matin), le général Thielmann attaqua à la fois les Français sur plusieurs points. Le maréchal le repoussa vivement, tout en se préparant à la retraite.

Il l'effectua par Gembloux sur Namur, sans autre événement qu'une affaire d'arrière-garde où l'ennemi, d'abord victorieux, finit par se repentir de son trop d'empressement. Dès ce moment (le 20), les alliés avaient passé la Sambre et se trouvaient sur son flanc droit : ne se jugeant pas assez forts pour opérer une diversion utile à l'armée battue à Mont-Saint-Jean, et craignant d'être devancé dans le long et étroit défilé de Dinant, il accéléra sa marche et fut assez heureux pour gagner Givet. Le corps du général Vandamme, chargé de couvrir la retraite, avait fait éprouver de grandes pertes à l'ennemi devant Namur.

Les débris de l'armée réunis à Laon, du 24 au 26, présentaient un effectif de soixante mille hommes, y compris le corps de Grouchy. L'empereur s'était rendu à Paris : il espérait qu'à l'approche d'une seconde invasion, les Français se soulèveraient pour la défense de la patrie. Il se trompait cruellement : le malheur l'avait déconsidéré. Les factions se déchaînèrent, les chambres le méconnurent et proclamèrent leur indépendance.

Les vainqueurs de Mont-Saint-Jean s'étaient avancés rapidement sur Paris : chemin faisant, ils s'étaient emparé de Péronne et Cambray, dont quelques royalistes leur avaient facilité la conquête. La place d'Avesnes s'était aussi rendue à la suite de l'explosion du magasin à poudre. Napoléon pouvait peut-être se défendre encore quelques jours, mais convaincu qu'une plus longue lutte serait en pure perte, il signa une seconde abdication, et forma la résolution de passer en Amérique, après avoir eu d'abord la pensée de se confier à la générosité des Anglais.

Les chambres, à la suite de violents débats, avaient nommé une commission provisoire de gouvernement. Un

de ses premiers actes, fut de confier le commandement de l'armée au maréchal prince d'Eckmühl : il ne pouvait tomber en de plus habiles mains; mais, au point où en étaient les choses, il s'agissait moins de combattre que de négocier. La commission, frappée de cette nécessité, dépêcha des commissaires au quartier-général des alliés pour traiter d'un armistice.

Cependant l'armée s'était réunie sous Paris, dont les fortifications extérieures se trouvaient à peu près terminées. Les alliés s'avançaient toujours; les Prussiens marchaient en tête, les Anglais, derrière eux : les colonnes russes et autrichiennes couvraient les routes des départements de l'Est. Napoléon s'était rendu à la Malmaison où il attendait que son sort fût décidé. Des gardes l'entouraient comme auparavant, mais plutôt pour le retenir prisonnier, que pour veiller à sa conservation et au respect qui lui était dû.

Les colonnes prussiennes arrivées à Senlis, du 27 au 28, changèrent brusquement de direction à droite pour se porter sur Saint-Germain. Blücher avait formé le projet de tourner la Malmaison et d'enlever l'ex-empereur. Ce projet du général prussien, et la proximité des troupes françaises du lieu où se trouvait Napoléon, jetèrent le gouvernement provisoire dans les plus vives alarmes. L'armée, toujours confiante dans son ancien général, songerait sans doute à l'arracher à son repos, pour le conduire à l'ennemi : celui-ci, de son côté, pourrait peut-être s'emparer de sa personne, par surprise ou par force.

Pour terminer cette anxiété, la commission de gouvernement se décida à éloigner Napoléon. Il partit le 29 pour Rochefort, accompagné du général Gourgaud et de quelques officiers; on y préparait deux frégates sur l'une desquelles il espérait passer aux États-Unis. Le sort en

avait décidé autrement : retenu d'abord par les vents contraires, il ne lui resta bientôt d'autre alternative que de se confier à la générosité de ses ennemis. Le 15, il fut reçu à bord du vaisseau anglais le *Bellerophon*. L'homme qui pendant vingt ans avait rempli la scène du monde, se voyait relégué sur le tillac inhospitalier d'un vaisseau de guerre étranger. Et quel devait être le dénouement d'une carrière si pleine, si active, si extraordinaire? Une prison..... la mort..... puis un tombeau au sommet d'un roc escarpé ! MANES DU GRAND HOMME, REPOSEZ EN PAIX au sein de l'Océan; il n'était pas de Panthéon pour vous contenir !

Les généraux alliés, sous divers prétextes, avaient refusé l'armistice qu'on leur demandait. Ils ne pouvaient, disaient-ils, traiter avec sûreté qu'après leur entrée dans Paris, dont ils exigeaient qu'on leur ouvrît les portes. Blücher pressait le mouvement de ses colonnes. Un corps d'observation fut placé vers Saint-Denis, tandis que le gros de l'armée prussienne descendait, par la rive droite, le cours sinueux de la Seine. Les ponts de Bezons et de Chatou avaient été rompus, mais celui du Pecq était demeuré intact. L'ennemi en profita pour passer la rivière : maître des hauteurs de la rive gauche, il poussa des reconnaissances sur Versailles, Chaville et Ville-d'Avray.

Un mouvement aussi hardi tendait à menacer la capitale par son côté faible (1), mais il pouvait devenir funeste à l'armée prussienne, d'autant plus qu'elle n'était point soutenue par les Anglais. Le prince d'Eckmülh avait rassemblé au-delà de soixante mille hommes; maîtres des ponts de Paris, de Neuilly, de Sèvres, de Saint-Cloud, ils pouvaient tomber de front et de flanc sur les colonnes isolées de l'armée ennemie, dont les communications

(1) De ce côté, les travaux de défense se trouvaient à peine ébauchés.

étaient peu assurées. Cette circonstance, qui ne pouvait échapper à la sagacité des généraux français, ne fut pas suivie des conséquences qu'elle semblait promettre.

Toutefois, le prince d'Eckmülh ordonna au général Vandamme de diriger sur Versailles, par Velésy, la cavalerie de l'aile gauche, forte de six mille chevaux et commandée par le général Excelmans. Cette colonne devait être appuyée par quinze mille hommes d'infanterie, sous les ordres du général Vichery, à qui il était prescrit de déboucher par le pont de Sèvres. Dans le même temps, la cavalerie de l'aile droite, formant quatorze mille chevaux, l'infanterie de la garde, et cinq mille hommes *d'élite* pris dans le corps du comte d'Erlon, devaient *s'avancer* par le pont de Neuilly pour tomber sur le flanc de l'ennemi.

Ces dispositions étaient parfaites, mais elles ne reçurent qu'un commencement d'exécution. Il paraît que, dans son désir d'obtenir un armistice, la commission de gouvernement aurait gêné les opérations militaires. Quoi qu'il en soit, le général Excelmans, conformément aux instructions qu'il avait reçues, ordonna, le 1er juillet, au général Piré, de se porter, avec deux régiments de chasseurs et un régiment d'infanterie, par Ville-d'Avray, sur Rocquencourt, et de s'y embusquer à la faveur d'un bois, afin de couper à l'avant-garde ennemie la retraite sur Saint-Germain, tandis qu'il marchera lui-même par Bièvres sur Versailles, pour l'attaquer de front.

Cette avant-garde est en effet rencontrée à Velésy par la brigade du général Vincent, qui formait la tête de la colonne française. L'action, comme toutes celles de cavalerie, est bientôt décidée : les hussards prussiens, chargés de front et de flanc, sont mis en déroute, poursuivis et sabrés jusqu'à Versailles, qu'ils traversent au galop pour gagner Saint-Germain par Rocquencourt. Là, ils tombent

dans l'embuscade du général Piré ; les régiments de chasseurs des colonels Faudoas et Simoneau se précipitent sur cette troupe déjà désorganisée, en même temps que l'infanterie la fusille à bout portant. Un millier de hussards sont tués ou pris ; le reste, échappant avec peine, court apprendre à Blücher quel danger l'attendait, si, à l'imitation de la cavalerie de l'aile gauche, toute l'armée française eût exécuté le mouvement prescrit. Un même ordre avait arrêté la marche du général Vichery, et celle de l'aile droite.

Le général Excelmans ayant rencontré un corps considérable d'infanterie au-delà de Rocquencourt, jugea prudent de revenir prendre, à Montrouge, la position qu'il occupait d'abord.

Blücher, devenu plus circonspect, attira à lui, sur la rive gauche, au moyen d'un pont jeté à Argenteuil, une partie de l'armée anglaise. Le 2 juillet, l'ennemi s'étendait des hauteurs de Saint-Cloud et de Meudon au Plessis-Piquet ; ses réserves étaient à Versailles. Comme il lui importait de resserrer Paris et de multiplier les points de communication d'une rive de la Seine à l'autre, il entreprit de forcer les ponts de Sèvres et de Saint-Cloud, dont la défense était confiée au colonel Carrion-Nisas. Le combat, engagé vers onze heures, dura jusqu'à la nuit close. Des barricades placées sur le nouveau pont de Sèvres arrêtèrent les Prussiens, en même temps que des tirailleurs détachés de Vaugirard, par le général Vandamme, les prenaient de flanc et à revers. Le lendemain l'ennemi recommençait ses attaques, quand l'armistice qui venait de se conclure mit fin aux hostilités. Cet armistice qui semblait devoir être étendu à toutes les armées, n'empêcha pas l'ennemi de continuer d'assiéger ou de bombarder les places de la frontière. La rentrée de Louis XVIII à Paris

n'arrêta même pas ce vandalisme inutile ; mais les alliés, peu habitués à ce genre de guerre, étaient bien aises sans doute de saisir l'occasion de s'y former, tout en remplissant leurs arsenaux de nos dépouilles.

Au licenciement de l'armée, opéré derrière la Loire (1), succéda le mémorable traité du 20 novembre. La France abandonna à perpétuité les places de Versoix, Landau, Sarrelouis, Philippeville et Marienbourg ; elle fut tenue en outre de raser les fortifications d'Huningue, si vaillamment défendue par Barbanègre, et, enfin de recevoir les alliés, pendant cinq ans, dans une partie de ses forteresses du Nord et de l'Est. Une armée de cent cinquante *mille* hommes, s'appuyant sur ces places, et commandée *en chef* par le duc de Wellington, resta comme une garantie pour la sécurité de l'Europe, et la *sûreté intérieure* de la France.

§ IV.

Les Anglo-Prussiens et leurs alliés naturels, avaient fait, comme on vient de le voir, tous les frais de la campagne. Cependant les autres grandes puissances de la coalition étaient aussi entrées dans l'arène. Dans le court aperçu que nous allons présenter de leurs mouvements, nous nous trouverons naturellement conduits à parler des corps français qui leur étaient opposés.

Au sud-est, les opérations commencèrent le 14 juin. La division Dessaix, après avoir occupé Montmélian et Carouge, s'approcha de Genève en poussant devant elle les détachements piémontais stationnés sur cette frontière. Un parti de sept à huit cents Autrichiens, détaché d'un corps plus considérable, s'était avancé jusqu'à Meillerie ; il fut

(1) L'ordonnance qui le prescrivait avait été rédigée avant le retour de Louis XVIII à Paris.

battu et dispersé par le colonel Bochaton, avec perte de bon nombre de tués et de prisonniers. Mais la colonne française, en apprenant qu'elle allait se trouver en présence de forces supérieures, se replia sur Anemasse par Thonon et Douvaine. Le général Dessaix établit alors sa ligne sur la rive droite de l'Arve, en respectant le territoire genevois. Dans le même temps, la division Maransin opérait en Dauphiné.

Une armée autrichienne de soixante mille hommes, sous le général Frimont, s'avançait à marches forcées. Le 27 son avant-garde occupa Genève à la suite d'un engagement assez vif en avant du poste de Bonneville; on connaissait à l'armée des Alpes, l'issue de la bataille de Waterloo. Le général Dessaix convint d'un armistice avec le commandant de l'avant-garde autrichienne, mais il fut presque aussitôt rompu que signé, sans déclaration préalable. Les Piémontais se portèrent sur Grenoble où ils furent mal reçus par la garde nationale. Les Autrichiens suivirent la grande route de Genève à Lyon. Partout les colonnes françaises redoublaient d'efforts pour retarder le progrès de l'invasion; l'ennemi, avant de gagner Nantua, fut plus d'une fois battu et repoussé par les généraux de brigade Meynadier et Montfalcon.

Le fort de l'Ecluse, armé et approvisionné à la hâte, ne pouvait opposer une longue résistance; des batteries placées sur les rives du Rhône inondèrent de projectiles cette petite place, et sa chute ouvrit une nouvelle barrière à l'invasion. La désertion commençait à éclaircir les rangs français. Le duc d'Albuféra, dans l'impossibilité de disputer utilement le terrain contre les forces toujours grossissantes des Austro-Sardes, replia sa petite armée sur Lyon. On était arrivé au 12 juillet; un nouvel et dernier armistice suspendit les hostilités. Le 20, les troupes prirent la cocarde

blanche, et envoyèrent leur soumission à Louis XVIII.

On a vu qu'un corps commandé par le général Lecourbe devait défendre la trouée entre le Jura et les Vosges. Le 26 juin, le corps autrichien du comte Colloredo déboucha par Bâle, et attaqua vivement les avant-postes français, sur les routes de Mulhausen, d'Œttingen et de Ferrette. Le général Abbé repoussa d'abord l'ennemi sur tous les points; mais reconnaissant bientôt l'impossibilité de se maintenir contre des assaillants qui se renforçaient à chaque instant, il ordonna la retraite par Altkirch et Dannemarie, sur Béfort. Dans ce mouvement, la division française fit volte-face sur toutes les positions qu'elle trouva, disputant avec archarnement chaque point, chaque défilé; mais l'ennemi manœuvrant sans cesse contre ses flancs, avec des forces triples, l'obligea toujours à rétrograder, jusqu'à ce qu'elle eût enfin gagné la ligne de Besoncourt à Chevremont et Plaffen, qu'elle réussit à garder plusieurs jours.

Dans le même temps, les généraux Meuziau et Bertrand, le premier dans la direction de Delle et de Courtelevant, le second dans le poste retranché de Bourogne, opposaient une belle résistance aux masses autrichiennes. Contraints de se replier, les deux généraux se réunirent non loin de Montbéliard, où ils prirent position. Les Autrichiens essayèrent de les couper du corps d'armée; mais l'infatigable Lecourbe ayant prévu leur dessein, marcha à leur rencontre, et les rejeta en désordre sur Bourogne.

Le 2 juillet, toute la ligne française fut attaquée au même instant; l'ennemi, outre l'intention de resserrer Béfort, se proposait de couper la route de Montbéliard, et par suite celle de Besançon. Dans cette journée non moins glorieuse pour les gardes nationales que pour les troupes de ligne, le général Castex, chargeant à propos à la tête de quelques escadrons de hussards, enleva à l'en-

nemi un grand nombre de prisonniers, et fit avorter le projet par lui formé, de tourner la droite de la ligne; on se battit chaudement : plusieurs villages furent pris et repris.

Cependant, le général Lecourbe, sentant la nécessité de couvrir Béfort, songea à rapprocher de cette place la plus grande partie de son faible corps; le général Abbé continua d'occuper, en avant de la ville, les positions qu'il avait si vaillamment défendues. Le général Castex, commandant la cavalerie du corps d'armée, s'établit dans les villages d'Essert et de Bavilliers, d'où l'ennemi ne le déposta qu'à la suite de plusieurs combats.

Le corps d'armée continuait de disputer le terrain avec gloire, quand le manque de subsistances se fit sentir. Le général Lecourbe attendait avec impatience le colonel Séganville, qu'il avait envoyé sur Vezoul pour y rassembler un convoi de vivres. Celui-ci, qui s'était réuni au général Meuziau dans le bassin de la Saône, ayant donné avis de son approche, tout le corps d'armée se précipita sur l'ennemi pour faciliter la jonction du convoi, qui entra heureusement dans Béfort.

Le 11 juillet, le général Lecourbe fit encore attaquer avec succès la ligne ennemie, pour ouvrir la voie à un nouveau convoi expédié de Besançon. Ce combat fut le dernier de la campagne. Pendant les quinze jours qu'elle avait duré, les Autrichiens avaient eu, de leur propre aveu, près de dix-sept mille hommes hors de combat. Honneur à l'intrépide Lecourbe! Honneur aux généreux gardes nationaux qui le secondèrent si vaillamment.

Plus au nord, le général Rapp, commandant en chef le cinquième corps de la grande armée, avait fait occuper les lignes de la Lauter par les divisions Grandjean, Albert, Rottembourg et Merlin, formant environ treize mille

hommes d'infanterie, et deux mille de cavalerie. Ces lignes, défendues vingt-trois ans auparavant par l'armée républicaine, n'offraient plus en ce moment que des ruines : les digues et les écluses qui en faisaient la principale force, se trouvaient presque entièrement détruites, et à cette époque (10 juin), les places qui les appuyaient, n'étaient encore qu'imparfaitement armées.

Le général Rapp, pour étendre sa sphère d'action et enlever en même temps aux alliés un point de passage sur le Rhin, avait formé le dessein, dès qu'il aurait reçu la nouvelle du commencement des hostilités, d'emporter de vive force la petite place de Germesheim, et d'occuper les bords de la Queich. Le désastre de Mont-Saint-Jean et l'approche d'une armée de soixante-dix mille hommes, Russes, Autrichiens, Bavarois et Wurtembergeois, ne permettant plus d'exécuter cette entreprise, ni même de tenir sur la Lauter, le corps d'armée, après avoir repoussé l'avant-garde ennemie, vint occuper, en avant de la forêt de Haguenau, la ligne de la Motter. Cette position, qui ne pouvait être que provisoire, permettait de couvrir momentanément Haguenau, Saverne, et même la Petite-Pierre.

Le 25 juin, le prince royal de Wurtemberg déboucha en deux colonnes sur Seltz et Sarrebourg; mais il fut chaudement accueilli par les divisions Rottembourg et Albert, respectivement chargées de la défense de ces points. L'ennemi, lassé d'attaques infructueuses, qui avaient duré une partie de la journée, se vit contraint de battre en retraite avec des pertes considérables.

Une autre armée alliée menaçait Strasbourg. Le général en chef, pour ne pas laisser cette place à découvert, rétrograda sans perdre un instant derrière la Suffel. La droite de la nouvelle ligne, toujours formée de la division

Rottembourg, fut appuyée à l'Ill; au centre, la division Albert occupa les villages de Lampertheim et de Mundolsheim, entre les routes de Brumpt et de Saverne; à la gauche, la division Grandjean se tint en colonnes sur la route de Molsheim, ayant avec elle une partie de la cavalerie du général Merlin. Les autres troupes de cette arme soutenaient en réserve le général Rottembourg.

Le 28 au matin, et lorsque déjà une division ennemie attaquait avec impétuosité Lampertheim, des colonnes très profondes s'avançaient par les routes de Brumpt et de Bischweiller, dans le dessein de séparer les divisions Rottembourg et Albert. Les troupes françaises, déployées dans une plaine immense, se trouvent bientôt engagées sur toute la ligne. Le général en chef, dans l'impossibilité de les réunir pour faire face à l'orage, échelonne en carrés par bataillons le dixième léger, et tient en réserve le reste de la division Albert.

L'ennemi, cependant, continuait à gagner du terrain. Le général Rottembourg, en le voyant s'engager entre les deux divisions, prescrit un changement de front, l'aile gauche en arrière, à l'effet de menacer son flanc. La colonne wurtembergeoise n'en poursuivant pas moins son mouvement, arrive sur une batterie de quatre pièces, et les enlève. Plus à gauche, le dixième léger, assailli de toutes parts, et déjà presque enveloppé, abandonnait Mundolsheim, pour se replier sur la division Albert. Mais le général Rapp, qui n'attendait que le moment où cette colonne serait suffisamment avancée pour prendre l'offensive, marche sur elle à la tête de sa réserve de cavalerie, et la charge avec un grand succès; l'infanterie, qui suivait en colonnes serrées, l'empêche de se rallier, et achève de la mettre en déroute; elle est telle, que des bagages qui se trouvaient vers Haguenau, sont culbutés et pillés, et

que le prince de Wurtemberg, lui-même, perd ses équipages. L'ennemi, à la vérité, emmenait les quatre pièces qu'il avait d'abord enlevées, mais elles lui coûtaient plus de trois mille hommes, tués, blessés ou pris. Le cinquième corps n'en comptait que sept cents hors de combat.

Le 6 juillet, et quoique l'armée alliée se fût considérablement grossie, le général Rapp, entendant une forte canonnade dans la direction de Phalsbourg, résolut de faire une grande reconnaissance, tant pour s'assurer des forces qu'il avait devant lui, que pour empêcher le prince de détacher des troupes sur cette place. Il marcha, avec la division Albert et sa cavalerie, contre le camp ennemi, établi entre les villages d'Ober et de Niederhausbergen. L'attaque, commencée à trois heures du matin, fut impétueuse et couronnée de succès. La cavalerie ennemie fut culbutée, et les deux villages emportés à la baïonnette. Les voltigeurs français ramassèrent un grand nombre de prisonniers; des officiers autrichiens furent enlevés dans leurs lits; d'autres, au moment où ils couraient aux armes; plusieurs généraux ne durent leur salut qu'à la fuite. L'ennemi ayant enfin déployé des forces supérieures, le général Rapp donna le signal de la retraite. Elle se fit en échelons et dans le meilleur ordre. Peu de jours après, une convention militaire mit fin aux hostilités.

Il ne s'était passé rien d'important sur les Pyrénées. Le général Clausel, en attendant la réunion des bataillons de garde nationale qui devaient compléter son corps d'armée, avait porté sur la Bidassoa une partie de la garnison de Bayonne, pour y observer le corps espagnol du général O'Donnel; mais celui-ci, quoique plus en mesure que son adversaire, n'avait pas cru devoir engager la lutte.

Nous ne dirons rien des siéges entrepris à la suite de la campagne; et il n'entre pas dans notre cadre de

parler de la guerre de la Vendée où, comme l'a dit Napoléon dans ses Mémoires, *Lamarque avait surpassé ses espérances.*

L'extension déjà démesurée de nos leçons, nous oblige à passer également sous silence les campagnes plus récentes d'Espagne (en 1823), de Morée et d'Afrique; elles sont intéressantes, sans doute, les dernières surtout; mais, outre que les élèves peuvent y puiser d'eux-mêmes l'enseignement qu'elles renferment, nous n'avons déjà que trop tardé à commencer le cours de tactique proprement dit.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

VINGT-HUITIÈME LEÇON.

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

TRENTIÈME LEÇON.

TRENTE-UNIÈME LEÇON.

TRENTE-DEUXIÈME LEÇON.

FIN DE LA TABLE.

WISCHAU

Schwarza R

Hanna

Rausnitz

AUSTERLITZ

Littawa R

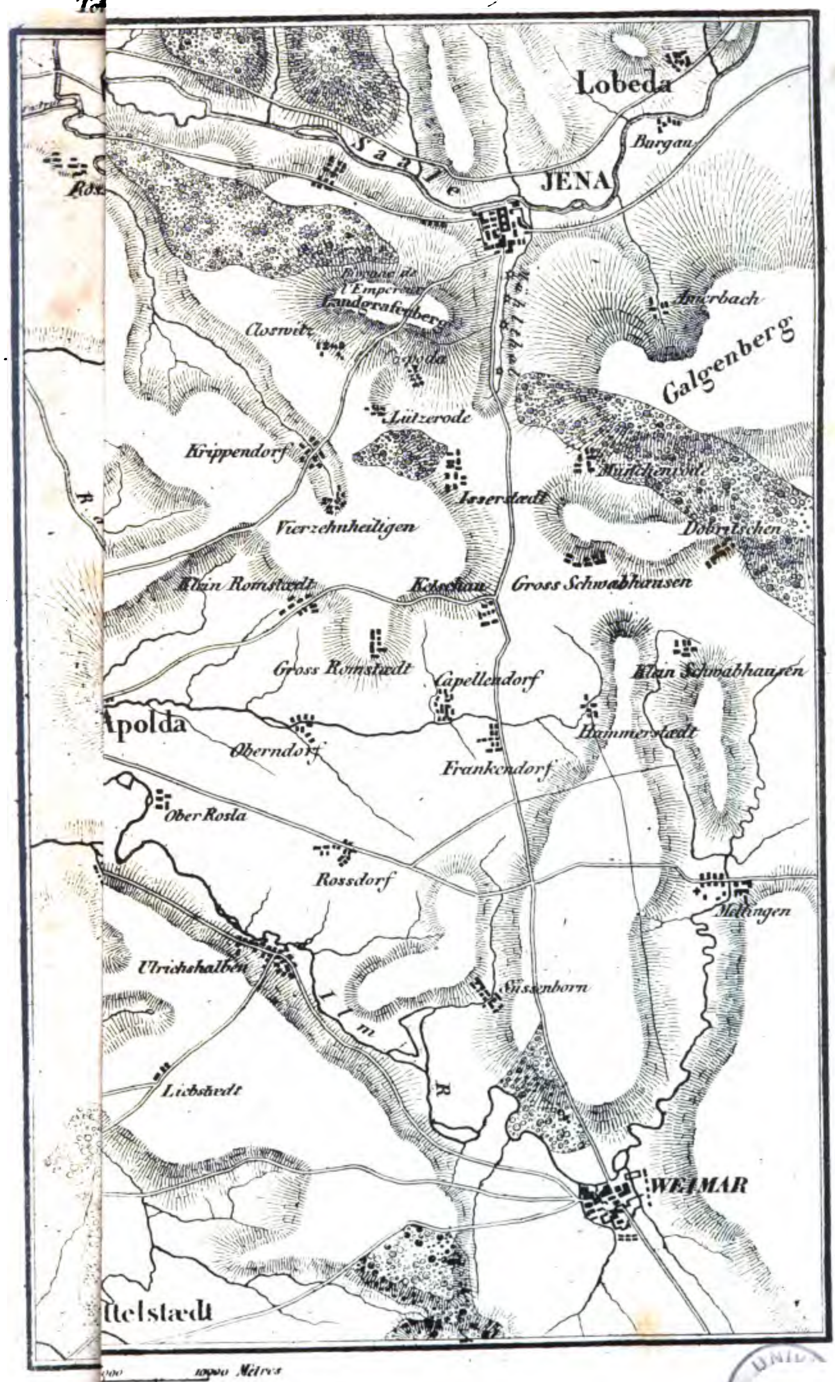
Krzenowitz

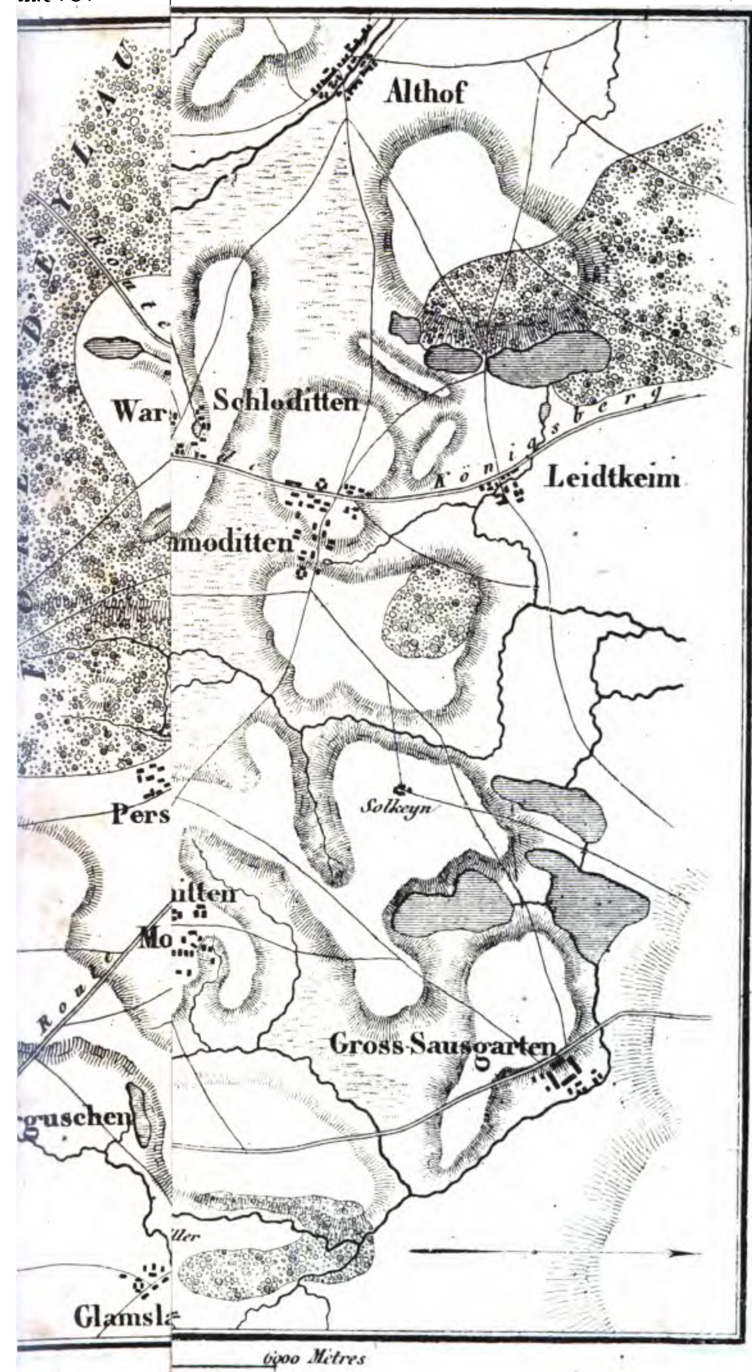
Boschowit

Thaya R

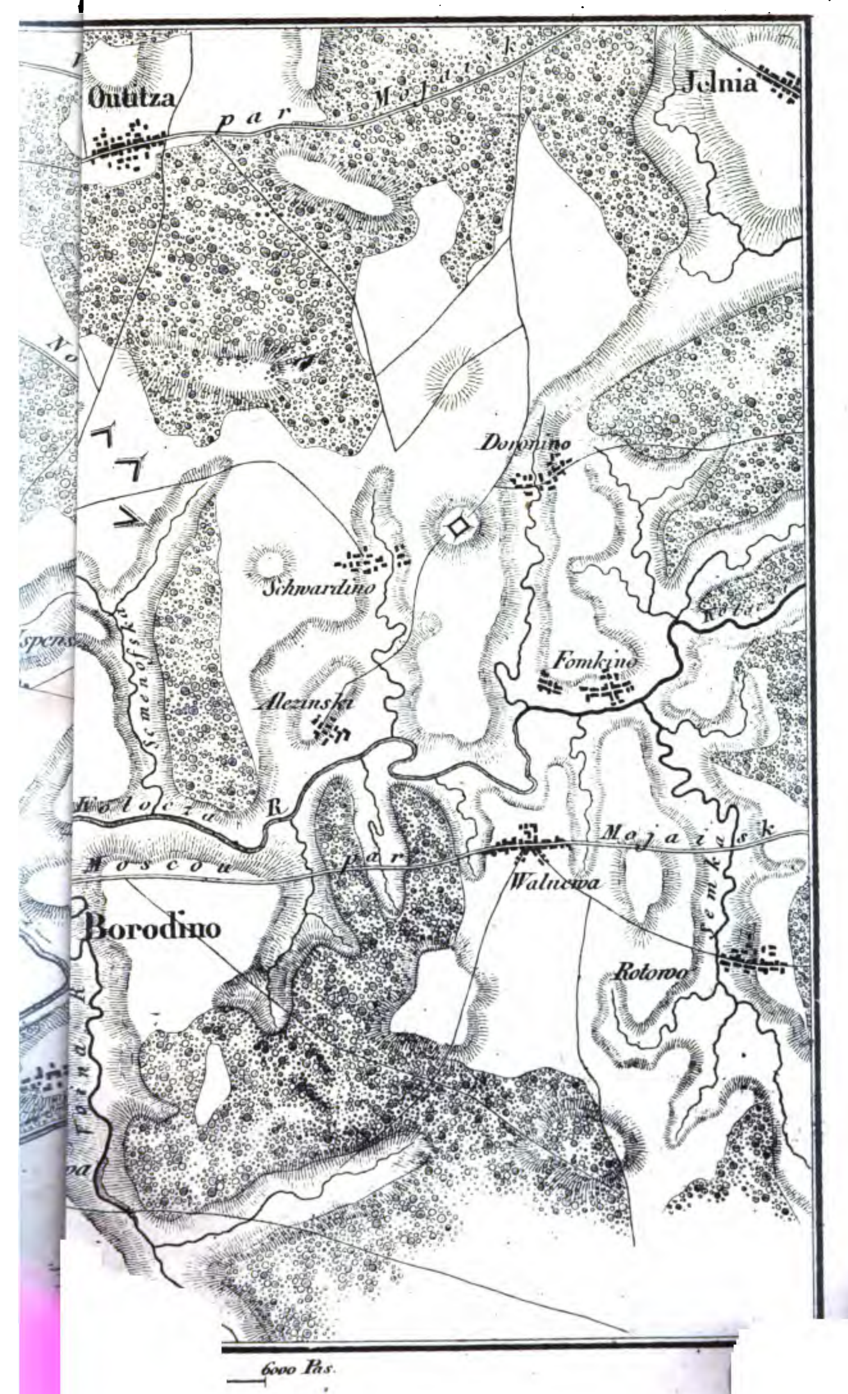
oo 8000 Metres

UNIV

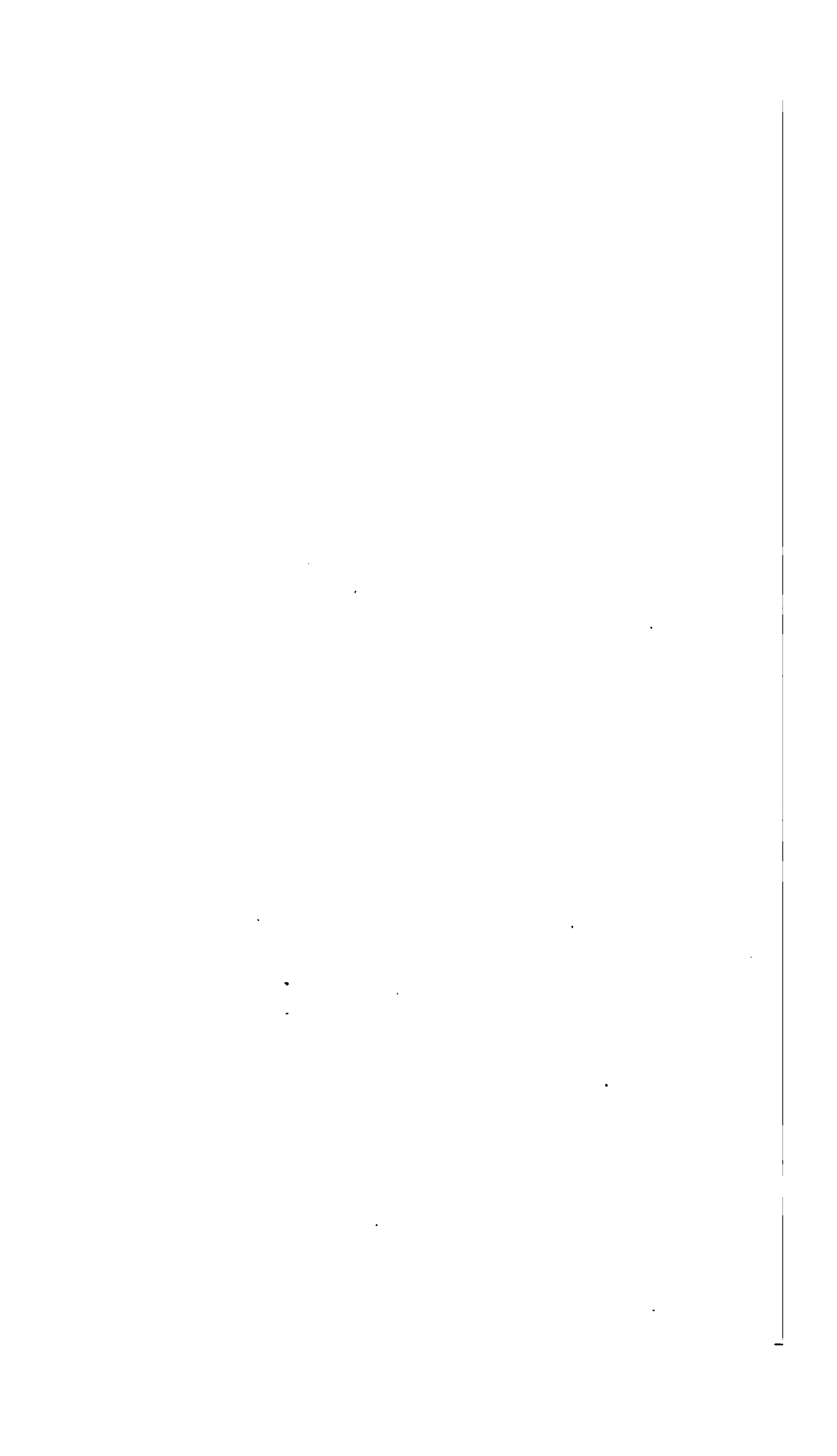

Lobeda
Burgau
Saale
JENA
Bivouac de l'Empereur
Landgrafenberg
Auerbach
Galgenberg
Closwitz
Lützerode
Krippendorf
Isserstædt
Vierzehnheiligen
Dobritschen
Klein Romstædt
Gross Schwabhausen
Gross Romstædt
Capellendorf
Klein Schwabhausen
Apolda
Oberndorf
Hammerstædt
Frankendorf
Ober Rosla
Rossdorf
Mellingen
Ulrichshalben
Ilm
Süssenborn
Liebstædt
WEIMAR
ttelstædt
10000 Mètres

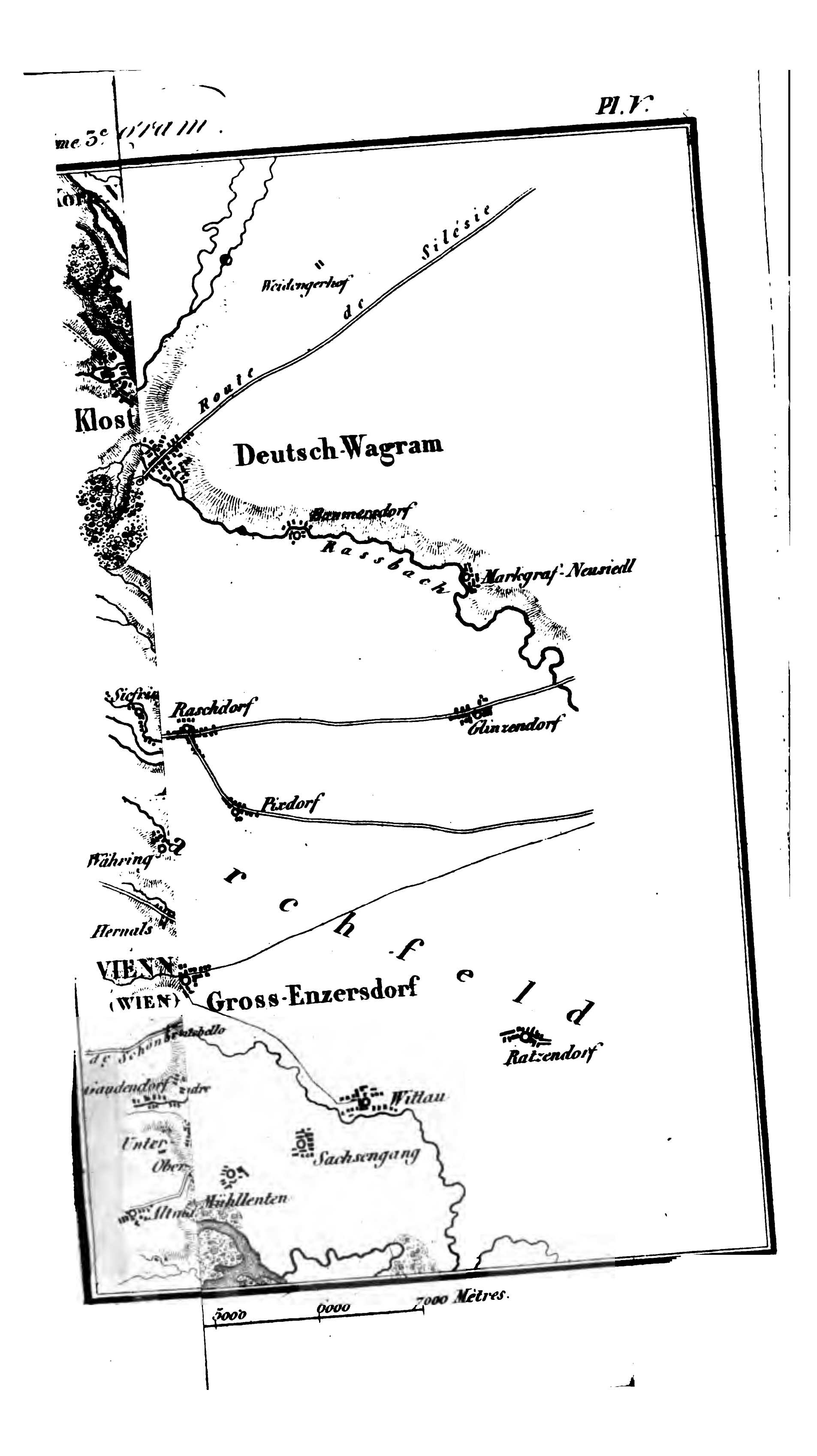

FORÊT D'EYLAU
Route
Althof
Schloditten
War
Königsberg
Leidtkeim
moditten
Solkeyn
Pers
ütten
Mo
Route
Gross-Sausgarten
rguschen
ller
Glamsla
6000 Mètres

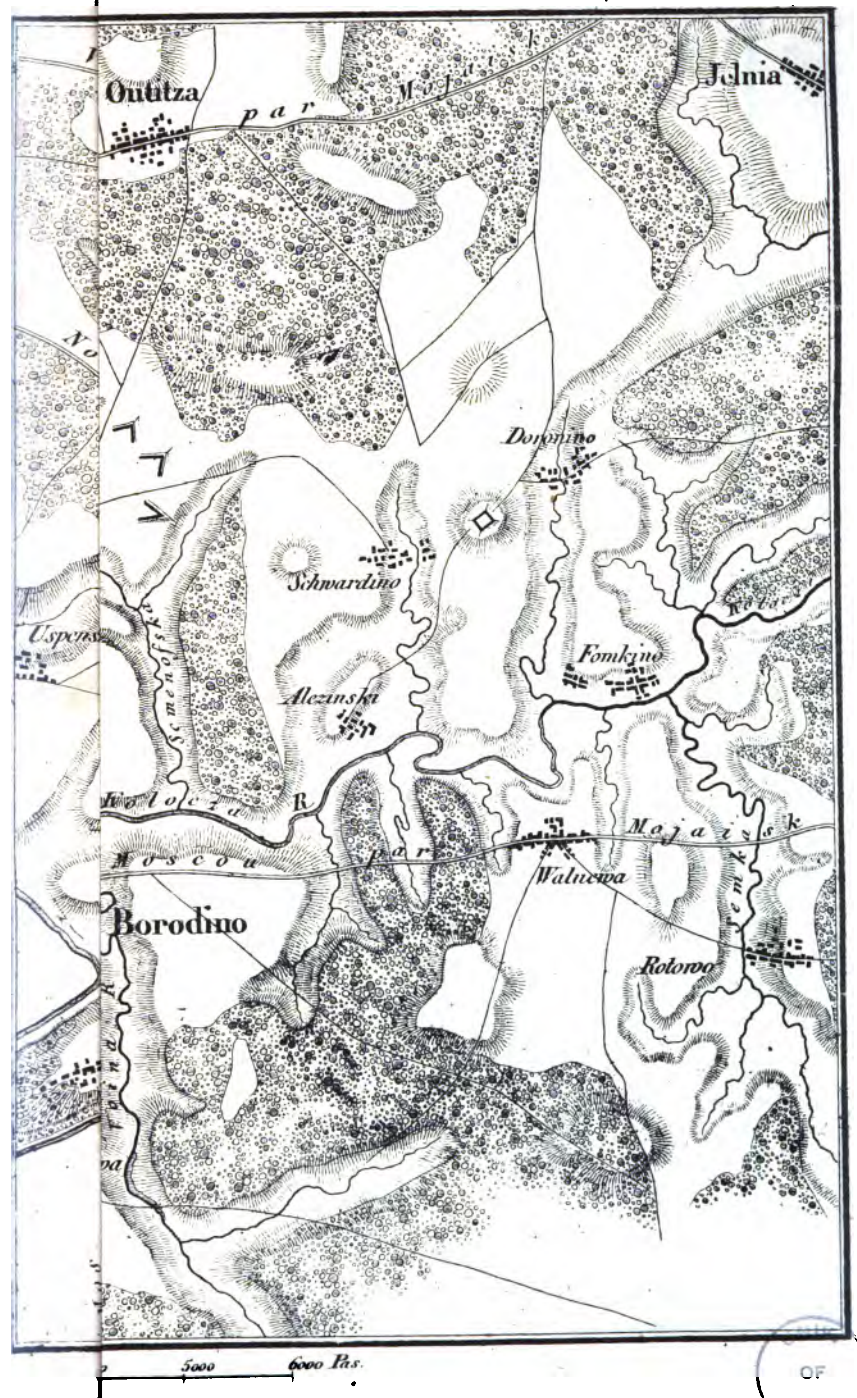
UNIV. OF MICH.



Oututza
par Mojaisk
Jelnia
Doronino
Schwardino
Semenofsk
Fomkino
Alezinski
Koloczа R.
Moscou par Mojaisk
Walnewa
Borodino
Semenofsk
Rotowo
6000 Pas.




Pl. V.
Deutsch-Wagram
Route de Silésie
Weidengerhof
Rassbach
Markgraf-Neusiedl
Raschdorf
Glinzendorf
Pixdorf
Währing
Hernals
Gross-Enzersdorf
(WIEN)
Ratzendorf
Wittau
Sachsengang
Mühllenten
Klost
5000
6000
7000 Mètres.


Oututza
par Mojaisk
Jelnia
No
Doronino
Schwardino
Uspensk
Semenofskoy
Fomkino
Koloc
Alezinski
Koloczka R.
Mojaisk
Moscou par
Walnewa
Borodino
Rotowo
Semkowsk
5000
6000 Pas.

OF MICH.

rmsdorf
itz
Lorns
Ullersdorf
Altendorf
Ober Königshayn
Ködersdorf
le Grand Etang
Schwartze Schöps
Ebersbach
Holtendorf
itz
BAUTZEN
Prejwitz
Doberschau
hütz
Sinkwitz
Postewitz
heim
Melaun
Mengelsdorf
Scheps
Görlitz
Reichenbach
Markersdorf
Gersdorf
Zöblitz
Schland
Pauldorf
5 Lieues

UNIV. OF MICH.

Tome Brienne, la Rothière &c.ª

Pl. VIII.

Humbécourt
Eclaron
Forêt de Der
Vias
Bessy
R. de Méry
Margerie
Chavange
Etang de la Horre
R.
R. de S. Dizier
Montiérender
Valantigny
Maizières
Sommevoire
Brienne
Morvillier
Chaumenil
Soulaine
Doulevent
la Chaise
Pt. Mesnil
la Rothière
la Gibrie
Bois de Beaulieu
Beaulieu
Trannes
Eclance
Lévigny
TROY
Maisons
Arconval
Vernonfaut
Aventières
Filles Dieu
Val des Vignes
Spoy
Fouchard
BAR sur Aube
R. de Lignol
Chaumont
Colombey les Eglises
la Ferté

6 Lieues

UNIV. OF MICH.

Chateau-Thierry, Fère-Champe &c.

EPERNAY
Marne
St Martin l'Ablois
Avize
Mareuille en Brie
LAFE
la Cour
Vertus
Bergères
Champaubert
Etoges
Route de Châlons
Bannay
Baye
Marais de St Gond
Rosny
Ft St Prix
Euvry
Allement
Fère Champenoise
la belle Croix
Linthes
zanne
Connay
Pleurs
Clichy
Courgantson
6 7 8 Lieues
UNIV. OF MICH.



[redacted]761